

REVUE ARCHÉOLOGIQUE DE BORDEAUX

REVUE ARCHÉOLOGIQUE DE BORDEAUX

ARCHÉOLOGIE
ART
HISTOIRE
PATRIMOINE



TOME CIX
ANNÉE 2018

Revue publiée par la Société Archéologique de Bordeaux
avec le concours de la Municipalité de Bordeaux, du Conseil départe-
mental de la Gironde et de la Direction régionale des Affaires culturelles de Nouvelle-Aquitaine



TOME CIX ANNÉE 2018

Revue archéologique de Bordeaux

archéologie, art, histoire, patrimoine

*tome CIX
année 2018*

*Revue publiée avec le concours de la Municipalité de Bordeaux
du Conseil départemental de la Gironde
et de la Direction régionale des Affaires culturelles, Service régional de l'Archéologie*

*Société Archéologique de Bordeaux
1 place Bardineau
33000 Bordeaux*

*Société fondée en 1873
reconnue d'utilité publique
par décret du 11 mars 1915*

Membre de l'association  "Archéologie d'Aquitaine"

Revue archéologique de Bordeaux

tome CIX, année 2018

Sommaire

† Robert Coustet

À propos du cénotaphe de Montaigne [fragments]

Cet article est resté inachevé au décès de Robert Coustet, mais la rédaction était suffisamment avancée pour que, par sa publication, la SAB rende hommage à son président d'honneur. Après avoir inséré le cénotaphe de Montaigne dans la tradition et la typologie des tombeaux de la Renaissance, l'article analyse en détail l'œuvre et montre que son décor maniériste, qui n'est exempt ni de qualités, ni de défauts, est typique de la Renaissance, avec quelques particularités soigneusement réfléchies. La disposition d'ensemble, les attributs, le décor ont été choisis par son épouse, Françoise de La Chassaigne, pour rappeler à la fois le rang et la personnalité de Montaigne. Cette œuvre est à la fois le miroir d'un temps et d'une vie.

p. 9-27

† Robert Coustet

Regarding the Montaigne cenotaph [fragments]

This article remained unfinished at the death of Robert Coustet, but the draft was sufficiently advanced that, by its publication, the SAB pays tribute to its honorary president. After including the Montaigne cenotaph into the tradition and typology of Renaissance tombs, the article analyzes the work in detail and shows that its mannerist decor, from which it is neither exempt in qualities nor in faults, is typical of the Renaissance, with some carefully considered details. The overall layout, attributes and decor were chosen by his wife, Françoise de La Chassaigne, to recall both Montaigne's rank and personality. This work is both a mirror of a time and of a life.

Robert Coustet,
18 août 1934 - 19 septembre 2019

p. 29-34

Bibliographie de Robert Coustet

Michel Lenoir et Marc Martinez

Terres et hommes de Préhistoire : le Blayais-Bourgeais

Le Bourgeais-Blayais est riche en découvertes de Préhistoire et de Protohistoire. Elles concernent des sites de plein-air, en grotte ou sous abris creusés dans des falaises rocheuses. L'homme préhistorique a pu disposer d'éléments de subsistance mais aussi de matières premières siliceuses alluviales ou issues de gîtes charentais fournissant des silex d'excellente qualité. Ce potentiel archéologique fut très tôt détecté par les membres de Sociétés savantes créées à la fin du XIX^{ème} siècle, notamment la Société Archéologique de Bordeaux. On doit à François Daleau de multiples découvertes, notamment la grotte de Pair-non-Pair riche en vestiges et célèbre par ses gravures pariétales. Véritable pionnier, cet archéologue, naturaliste, historien, ethnographe, sut exploiter ses découvertes soigneusement publiées et consignées dans ses « carnets ». Ses collections ont nourri les fonds anciens du Musée d'Aquitaine et du *Museum* d'Histoire Naturelle de Bordeaux. Outre les recherches disparates d'amateurs moins connus, celles des années 1940 au Roc-de-Marcamps complétées par les fouilles et découvertes plus récentes, ont apporté à la connaissance de ce secteur.

p. 35-46

Michel Lenoir et Marc Martinez

Lands and Humans of Prehistory : Blayais-Bourgeais

The Bourgeais-Blayais area is rich in discoveries of Prehistory and Protohistory. They concern open-air, cave or sheltered sites dug into rocky cliffs. Prehistoric man could have had subsistence elements, but also siliceous alluvial raw materials from Charentais deposits that provide flint of excellent quality. This archaeological potential was detected very early by members of the learned societies created at the end of the XIXth century, in particular the Archaeological Society of Bordeaux. We owe to François Daleau many discoveries, in particular the cave of Pair-non-Pair, rich in vestiges and famous for its parietal engravings. A true pioneer, this archaeologist, naturalist, historian, and ethnographer, knew how to exploit his discoveries that are carefully published and recorded in his «notebooks». His collections have nourished the ancient collections of the Musée d'Aquitaine and the Museum of Natural History in Bordeaux. In addition to disparate searches by lesser-known amateurs, those of the 1940s at Roc-de-Marcamps, supplemented by more recent excavations and discoveries, have brought knowledge to this sector.

*Conformément à la tradition,
la Société Archéologique de Bordeaux
ne prend sous sa responsabilité
ni les opinions émises
ni les analyses développées par les auteurs.*

*Elle interdit
toute reproduction totale ou partielle de documents
sans son autorisation écrite.*

Photographie de couverture :

Le cénotaphe de Montaigne au Musée d'Aquitaine,
détail avant restauration.
Cliché F. David, mairie de Bordeaux.

Sabine Méry

*Une boucle d'oreille mérovingienne
découverte sur la place Camille-Jullian à Bordeaux*

p. 47-56

En 1989, une boucle d'oreille datée de l'époque mérovingienne a été mise au jour parmi les vestiges de la place Camille-Jullian à Bordeaux. L'étude de ce bijou, dont la forme n'est pas des plus courantes en Gaule à cette époque, a permis de faire des parallèles avec d'autres découvertes de ce type, en France et en Italie. Cet artefact pourrait révéler un statut social assez important de ses propriétaires, qui vivaient près du port de *Burdigala*, installé sur la Devèze. Les biographies d'objets permettent d'appréhender à la fois les différents statuts que peuvent acquérir au fil des siècles les éléments de petit mobilier, mais aussi d'élargir vers diverses problématiques, telles que l'artisanat et les échanges commerciaux.

Virginie Parcollet

Uza : un castrum en Pays de Born

p. 57-72

Situé à la limite entre le Pays de Born et le Marensin, le château d'Uza a des origines médiévales peu connues. Un mémoire de master a retracé l'occupation du sol et le peuplement dans la vicomté d'Uza de la Préhistoire à la fin du Moyen Âge. Cet article est issu de ce travail et se concentre sur le castrum d'Uza à l'époque médiévale en mêlant histoire et archéologie. À travers l'étude des différents seigneurs qui se succédèrent, les origines du château ont pu être mieux définies à partir de la fondation du castrum par Richard Cœur de Lion à la toute fin du XIIe siècle. Une analyse de l'organisation spatiale au sein du castrum a permis de distinguer les principaux éléments qui le composent. De même, des observations ont été menées afin de cerner l'espace autour du castrum et son rôle dans une possible dynamique d'implantation de structures fortifiées en Pays de Born.

Xavier Roborel de Climens

Un hôtel oublié de la rue de Cheverus

p. 73-80

L'immeuble, 9 rue de Cheverus, fut occupé, sous l'Ancien régime, par des familles de juristes et de médecins qui lui donnèrent à la fin du XVIIIe siècle son aspect actuel. Sa transformation au cours du XIXe siècle en maison de rapport entraîna des modifications importantes. S'il reste peu de vestiges du XVIIIe siècle, l'important portail construit vers 1775, plaqué sur des bâtiments hétéroclites, marque l'arrivée à Bordeaux du nouveau style à la grecque.

Sabine Méry

*A merovingian earring
discovered in the Camille-Jullian place in Bordeaux*

In 1989, a merovingian earring was excavated among the remains of the Camille-Jullian place, in Bordeaux. The study of this jewel, which the shape is not the most common one in Gaul at this time, allows to do some parallels with others kinds of those finds, in France and in Italy. This artefact could be link with a quite important social status of the owners, who lived near the port of *Burdigala*, built upon the Devèze river. The biography of objects permits to understand the different status that can get, over centuries, these artefacts, and also to broaden to varied questions, such as the crafts and the commercial exchanges.

Virginie Parcollet

Uza: A Castle in the Born Countryside

Located at the border between the Born countryside and the Marensin countryside, Uza Castle's medieval origins are not well known. A master's thesis traced the land use and settlement in the county of Uza from Prehistory to the end of the Middle Ages. This article is based on this work and focuses on Uza castrum in medieval times by mixing history and archeology. Through the study of the various successive lords, the origins of the castle could be better defined from the foundation of the castle by Richard the Lionheart at the very end of the 12th century. An analysis of the spatial organization within the castle made it possible to distinguish the main elements that compose it. Similarly, observations have been made to identify the space around the castrum and its role in a possible dynamic of implanting fortified structures in the Born countryside.

Xavier Roborel de Climens

A Forgotten Mansion on the rue de Cheverus

The building, 9 rue de Cheverus, was occupied under the Old Regime by families of jurists and doctors who gave it its present appearance at the end of the 18th century. Its transformation during the 19th century into a retirement home brought about significant modifications. There remain few vestiges of the 17th century and the important portal built around 1775 fixed upon heterogeneous buildings which marks the arrival in Bordeaux of the new Greek style.

Xavier Roborel de Climens

Rue Thiac : la maison de Jean Léon Dufau de Lamothe

p. 81-92

Dans la deuxième moitié du 18 le quartier de Saint-Seurin connut un grand développement. C'est à cette époque qu'il perdit son caractère champêtre et se trouva rattaché à la ville à la suite des travaux des intendants. Profitant des espaces disponibles, Jean Léon Dufau de Lamothe acheta un vaste terrain pour y bâtir en 1764 sa résidence à la fois maison de ville et maison de campagne. Malgré les différentes occupations de l'immeuble au 19 et 20 il reste encore de nombreux éléments de la décoration d'origine dont des ouvrages en fer forgé de grande qualité.

Jean-Claude Huguet

*François Bouquey Lagrave,
marin saint-émilionnais au XVIIIe siècle*

p. 93-112

Aux archives départementales de la Gironde se trouve un petit livre manuscrit. Il est l'œuvre d'un marin saint-émilionnais, François Bouquey Lagrave (1733-1809). Issu d'une famille de notables, il fait carrière dans la marine marchande. Durant la Guerre de Sept ans, en 1756, rentrant de Saint-Domingue, il est fait prisonnier, ramené à New-York puis en Angleterre, enfin libéré en 1763. Il est reçu comme capitaine en 1764. Son dernier voyage date sans doute de 1773. Il se retire à Saint-Emilion où il est élu maire en 1790. Durant la Terreur, un de ses frères est guillotiné pour avoir aidé les fugitifs Girondins, mais on ne sait guère quelle fut sa vie après sa retraite.

David Fiozzi

*Le chœur de la cathédrale Saint-André
dans la seconde moitié du XVIIIe siècle
et le projet de Barthélémy-Michel Hazon*

p. 113-140

Alors que le processus de transformation des chœurs anciens des églises françaises est largement engagé dès la fin du XVIIe siècle, la cathédrale Saint-André de Bordeaux a gardé son chœur clos traditionnel jusqu'en 1805. A partir de 1758, néanmoins, le chapitre s'empare de la question. Deux projets successifs sont élaborés, sans qu'aucun n'aboutisse. Le premier, conçu vers 1761, doit être attribué à Charles-Pierre Coustou. Les plans, disparus, proposaient peut-être une ouverture partielle du jubé. Dans le second, dessiné vers 1770-1780 par Hazon à l'instigation de l'abbé de Monbalen, le jubé disparaît, l'autel est avancé vers la nef, les stalles sont rejetées dans l'abside. Durant la Révolution diverses transformations du chœur sont imaginées (ouverture totale, conversion en grenier, adaptation aux besoins des fidèles). Ce n'est qu'avec le Concordat, sous la houlette de Mgr d'Aviau, que Combes réalise les objectifs de Hazon avec un mobilier venant de La Réole.

Xavier Roborel de Climens

Rue Thiac: The House of Jean Léon Dufau de Lamothe

In the second half of the 18th century, the Saint-Seurin neighborhood experienced great development. It was at this time that it lost its rural character and found itself attached to the city following the works of the city Intendants. Taking advantage of the available space, Jean Léon Dufau de Lamothe bought a large plot of land in 1764 to build his residence there, serving as both a town house and a country house. Despite the various occupations of the building in the 19th and 20th centuries, there are still many elements of the original decoration surviving, including high-quality wrought iron works.

Jean-Claude Huguet

*François Bouquey Lagrave,
An 18th Century Sailor from Saint Emilion*

In the departmental archives of Gironde is a small handwritten book. It is the work of a sailor from Saint-Emilion, François Bouquey Lagrave (1733-1809). Born into a notable family, he pursued a career in the merchant navy. In 1756, during the Seven Years' War, while returning from Santo Domingo he was taken prisoner, brought back to New York and then to England, and finally released in 1763. He was recognized as a captain in 1764. His last voyage probably dates from 1773. He retired to Saint-Emilion where he was elected mayor in 1790. During the Terror, one of his brothers was guillotined for helping the fugitive Girondins. That said, little is known of his life after his retirement.

David Fiozzi

*The Choir of Saint-André Cathedral
in the Second Half of the 18th Century
and the Project of Barthélémy-Michel Hazon*

While the process of transformation of the old choirs of French churches was largely underway at the end of the 17th century, the Cathedral of Saint-André de Bordeaux kept its traditional closed choir until 1805. From 1758, however, the chapter addressed the issue. Two successive projects are developed, without any success. The first, designed around 1761, should be attributed to Charles-Pierre Coustou. The plans, which have disappeared, possibly proposed a partial opening of the rood screen. In the second, drawn around 1770-1780 by Hazon at the instigation of Father de Monbalen, the rood screen disappears, the altar is advanced towards the nave, and the stalls are thrown back into the apse. During the Revolution, various transformations of the choir were imagined (total opening, conversion to the attic, adaptation to the needs of the faithful). It is only with the Concordat, under the leadership of Mgr d'Aviau, that Combes achieves Hazon's objectives with furnishings from La Réole.

François-Rémy Roqueton

*Le bourreau anachronique,
un cas d'emprunt à Dürer dans des vitraux du XIXe siècle*

p. 141-147

François-Rémy Roqueton

*The anachronistic hangman,
borrowed from Dürer in 19th century stained glass*

Sur plusieurs vitraux du XIXe siècle, dans la basilique Saint-Seurin par exemple, on reconnaît un même personnage, un bourreau. Le modèle en est emprunté à Dürer. On en retrouve des reprises dans plusieurs vitraux de Joseph Villiet, mais aussi chez Henri Feur. De tels emprunts sont assez fréquents et on en trouve de nombreux exemples.

On several stained-glass windows of the 19th century, in the Saint-Seurin basilica for example, we recognize the same character of an executioner. The model is borrowed from Dürer. We find him in several stained-glass windows by Joseph Villiet, but also in some works of Henri Feur. Such borrowings are quite common and there are many examples.

Chroniques

*Chronique d'archéologie métropolitaine,
année 2017*

p. 149-209

*Chronicle of archaeology in the metropolis of Bordeaux,
year 2017*

- Le Haillan, BHNS 2017, parking-relais Jean Mermoz, diagnostic archéologique
- Villenave d'Ornon, Impasse Yvon Mansencal, diagnostic d'archéologie préventive
- Carbon-Blanc, 38b avenue de Bordeaux et 1 allée Jean Lamothe, diagnostic d'archéologie préventive
- Mérignac, Allée du Président René Coty, diagnostic d'archéologie préventive
- Mérignac, ZAC centre-ville îlot 2, fouille d'archéologie préventive
- Lormont, 38 rue André Dupin / avenue de la Résistance, diagnostic d'archéologie préventive
- Bordeaux, ZAC Garonne-Eiffel, secteur Deschamps phase 4a, 4b et 4c, diagnostic archéologique
- Bordeaux, Jardins de la Mairie, fouille d'archéologie préventive
- Gradignan, route de Canéjan, diagnostic archéologique
- Pessac, ZAC Centre-Ville Îlot 8a, diagnostic archéologique
- Bassens, Belloc, diagnostic d'archéologie préventive
- Bègles, 52 Chemin de Mussonville, diagnostic d'archéologie préventive
- Bègles, 9 rue José Marco, diagnostic d'archéologie préventive
- Bègles, rue Joseph Kosma, diagnostic d'archéologie préventive
- Carbon-Blanc, 1 allée Jean Lamothe, diagnostic d'archéologie préventive
- Territoire de Bordeaux Métropole, prospections diachroniques : Bordeaux, quartier de Bacalan

In memoriam Robert Coustet

L'archéologie girondine en 2017

p. 211-244

The archaeology in the department of Gironde in 2017

*Activités et manifestations
de la Société Archéologique de Bordeaux en 2018*

p. 245-247

*Activities and events
of the Société Archéologique de Bordeaux in 2018*

*Activités du Cercle numismatique
Bertrand-Andrieu en 2018*

p. 249-250

*Activities of the Bertrand-Andrieu
Numismatic Circle in 2018*



Revue Archéologique de Bordeaux, tome CLX, année 2018, p. 9-27

Robert Coustet était le président d'honneur de la Société Archéologique de Bordeaux. Il en avait été le président de 2001 à 2003. Il était membre de la Société depuis 1972.

Peu importants les titres, il était un collègue, un ami, un maître. Le regard malicieux qu'il avait par moments et les fines piques d'humour qui suivaient n'égayeront plus nos conseils. La clairvoyance de ses avis ne nous éclairera plus. Nous ne suivrons plus le chemin de ses digressions, flânant à l'ombre de son immense culture et de ses connaissances sans cesse renouvelées.

Il a donné beaucoup d'articles à notre revue ; la bibliographie donnée plus loin, hommage légitime à un grand chercheur, en témoigne. Naguère, il voulait encore en donner un autre. Il nous en parlait depuis plusieurs mois, il mûrissait son idée depuis plus longtemps encore. Il voulait parler de Montaigne et du cénotaphe qui commémore le grand Bordelais. La conception de l'article s'est sans doute développée en même temps qu'avancait la restauration de l'œuvre. Et quand il s'est agi de retrouver la sépulture, les idées étaient en place. C'est alors que Robert a pris date pour une présentation. « Si vous le voulez, je pourrais peut-être parler du cénotaphe de Montaigne ; c'est d'actualité... », c'est à peu près ce qu'il a dit au conseil, d'un air à la fois modeste et gourmet. Date fut prise pour le 26 octobre. Robert n'a pas pu être au rendez-vous.

Mais la présentation était prête, et l'article pour l'essentiel rédigé. Dans la version qui nous est parvenue, il reste quelques phrases à écrire, marquées par des points de suspension,

notamment sur la fin, et la conclusion n'est qu'esquissée ; les notes et la bibliographie sont d'une rédaction inachevée. Mais rien d'important ne manque.

La relecture cependant était émouvante : le sujet, la manière de l'aborder, l'élégance naturelle du style avec quelques effets dispersés ici ou là, tout était évocation de celui qui n'était plus. Jusqu'aux plus infimes détails : les maladresses de clavier, les nombreux espaces doublés, quelques fautes ici ou là. Après tout, ce n'était pas un texte totalement finalisé, mais ces défauts lui donnaient vie. Nous l'avons corrigé sans le dénaturer.

L'iconographie était indiquée dans le texte par un bref « Fig. » en corps gras, partiellement réunie pour la conférence mais avec des résolutions faibles, suffisantes pour un diaporama, trop faibles pour l'édition. Heureusement Jean Brouste, son ami de toujours, avait pris quelques clichés sous les instructions directes de Robert. Nous avons eu recours au Musée d'Aquitaine pour avoir de bonnes photographies du cénotaphe.

La première partie, avant que l'historien de l'art prenne le pas en récapitulant l'architecture funéraire et en détaillant le cénotaphe, évoquait l'attitude de Montaigne devant les monuments funéraires et « la renommée posthume ». Dans le contexte où nous les lisons, ces citations ont quelque chose de très personnel et, ne serait l'orthographe de l'époque, pourraient être de Robert lui-même.

Prémonitoire. Tel était cet article. Le voici.

P. Régaldo-Saint Blancard,
président de la Société Archéologique de Bordeaux

Le dossier qui suit a été préparé en collaboration avec Marie-France Lacoue-Labarthe et Xavier Roborel de Climens, avec de nombreuses aides, notamment celle de Jean Brouste.

À propos du cénotaphe de Montaigne [fragments]

† Robert Coustet

De la renommée posthume

Tout le monde connaît le titre du chapitre XX du premier livre des *Essais* : « Que philosopher c'est apprendre à mourir ». En ce qui le concerne, Montaigne n'a cessé de mettre en pratique cette recommandation. Dans ces conditions, on peut se demander si cette constante préoccupation de la mort l'a conduit à prendre des dispositions concernant sa sépulture ; et par voie de conséquences, si son cénotaphe, tel que nous le connaissons aujourd'hui, correspond à ses vœux, voire à ses instructions. Dès la première édition des *Essais* (1580), au chapitre « Nos affections s'emportent au delà de nous », il s'intéresse à ceux qui « entreprennent vivans et respirans, jouir de l'ordre et honneur de leur sépulture et qui se plaisent de voir en marbre leur morte contenance ». Au passage, il note que le bon sens voudrait que « chacun en rapporta la règle à la forme de sa fortune ». En ce qui le concerne, il indique clairement : « je lairrai purement la coutume ordonner cette cérémonie. Et m'en remettrai à la discrétion des premiers à qui je tomberai à charge », souhaite que, plus de huit ans après, il confirme, à peu de mots près, dans un « alongeail » de l'exemplaire de Bordeaux (*Essais*, I, 3). Ce qui advint en effet : sa veuve, Françoise de La Chassaigne, eut à cœur de se conformer aux usages et prit les dispositions pour que soit réalisé le cénotaphe aujourd'hui présenté dans les salles du musée d'Aquitaine.

Peut-on penser, pour autant, que suivant les lois de « l'humaine condition » Montaigne a cédé à la tentation, ne serait-ce qu'incidemment, de reposer dans un monument qui, à travers les âges, témoignerait de ce qu'avait été sa vie et pérenniserait sa réputation ? Dans le chapitre « De la gloire » (livre II, chapitre XVI), il observe qu'il est vain pour un homme du commun de compter sur la renommée posthume. C'est à peine si la mémoire des grands capitaines parvient à survivre ; a fortiori celle de leurs compagnons qui ne dure « qu'autant que leurs femmes et leurs enfants vesquirent. » En ce qui concerne les arts ou les lettres, domaine dans lequel il pourrait avoir quelque prétention : « Il serait à l'aventure excusable à un peintre ou autre artisan, ou encore à un Rhetoricien ou Grammairien, de se travailler pour acquérir nom par ses ouvrages ; mais les actions de la vertu, elles sont trop nobles d'elles-mêmes pour rechercher autre loyer que leur propre valeur, et notamment la chercher en la vanité des jugements humains ». Appliquant ces réflexions à lui-même, il affirme : « Je ne me soucie pas tant quel je sois chez autrui, comme je me soucie quel je sois en moi-même ». On peut donc penser que c'est une modestie soit naturelle soit de raison qui le rend indifférent aux dispositions de sa sépulture.

1 [Note de l'éditeur : le texte que nous avons recueilli ne portait pas de titre ; nous reprenons celui que Robert souhaitait donner à sa conférence. Les notes que nous rajoutons sont entre crochets droits.]

L'obélisque qui était alors appelé « pyramide » était plus rare. Apparu au milieu du siècle, ce type de mémorial prouve que la vogue de l'antiquité s'était imposée à Bordeaux jusque dans les rituels funéraires. On sait qu'à Sainte-Croix, le tombeau de l'abbé Daux était « pyramidal »¹³. A la cathédrale, subsiste le remarquable obélisque dressé en 1567 pour contenir le cœur d'Antoine de Noailles, réalisé à la demande de Jeanne de Gontaut « sa femme éplorée » par Jarry et Gosselin¹⁴ (fig. 3). Il servit vraisemblablement de modèle pour les deux aiguilles de la sépulture murale de Hunault de Lanta signalée ci-dessus.



Fig. 3. - Mausolée du cœur d'Antoine de Noailles, cathédrale Saint-André. Cliché Jean Brouste.

Les puissants et les riches, choisissaient de se faire inhumer dans une « tombe élevée ». Il s'agissait d'une cuve (ou coffre) de plan rectangulaire, aux flancs plus ou moins ornés, sur laquelle reposait un gisant (ou deux). Le plus souvent, elle était plaquée contre un mur de telle sorte que seule la grande face et les deux petits côtés étaient visibles et par conséquent décorés. Au XIV^e siècle, les prélats les faisaient abriter sous un enfeu dont plusieurs subsistent à la cathédrale. C'était, par préférence, le choix de la noblesse. À la cathédrale, est toujours en place, dans l'actuelle chapelle Sainte-Anne, celle du chanoine Pons de Pommiers, mort en 1390 et à Saint-Seurin, chapelle Notre-Dame de la Rose, celle de Guillaume de Lana, doyen du chapitre de la collégiale et chanoine de Saint-André, réalisée peu de temps après sa mort en 1550¹⁵ (fig. 4).

Nous connaissons aussi plusieurs gisants de chevaliers comme celui du sire de Curton (au musée d'Aquitaine) et d'autres plus ou moins mutilés¹⁶. Dans les deux cas, le défunt est représenté selon la tradition : couché, mains jointes sur la poitrine et en armes lorsqu'il s'agit d'un chevalier.

Cependant, depuis la fin du XV^e siècle, suivant l'exemple des tombeaux royaux de Saint-Denis, un nouveau modèle s'était répandu, celui de l'« orant » qui montrait le défunt agenouillé en prières¹⁷. Plus moderne, cette solution était aussi plus coûteuse car la réalisation de la figure en ronde-bosse exigeait de faire appel à un praticien expérimenté. Elle était sans doute rare à Bordeaux mais pas sans exemple puisque nous savons que dans une chapelle du déambulatoire de la cathédrale, le grand-père de madame de Montaigne, Geoffroy, soudan de Preissac (mort en 1568) et son oncle Nicolas, abbé de Verteuil (mort en 1573), étaient sculptés priant à genoux¹⁸. En revanche, on n'a pas trace, à Bordeaux, de défunt accoudé sur son lit funèbre, une formule qui fut également l'une des nouveautés très en faveur en ce siècle¹⁹.

13 Roudié, 1975, p. 227.

14 Rev. Hist de Bx., 1944, p.39. (à voir)

15 Roudié, 1975, p. 225-226, fig. 106.

16 Block. Block. [Block 2001]

17 -C'est Louis XI qui, le premier se fit représenter en orant, à Cléry (monument détruit en 1562). Ses successeurs adoptèrent cette formule et mirent au point le mausolée en *tempietto* présentant les souverains en gisants, en bas sur la tombe, et en priants, au-dessus de la plateforme (Louis XII, François Ier, Henri II, à la basilique Saint-Denis).

18 Courteault, p. 78-79. [Courteault 1925]

19 Tombeau, au Mans, de Guillaume du Bellay par Pierre Bontemps, 1557 ; de Claude Chabot, en l'église des Célestins de Paris, après 1560 (disposition d'origine connue par une gravure de Gaignères, figures en ronde-bosse au musée du Louvre) ; de Valentine Balbiani par Germain Pilon, 1574 (musée du Louvre). Pour le tombeau d'Henri de Guise, dans la chapelle des Jésuites d'Eu, Guillaume Guillaïn avait superposé deux effigies, l'une accoudée et la seconde en orant.

Un « tombeau eslevé » pour le seigneur de Montaigne

Sur le livre de raison de sa famille (le fameux Beuther), en complément de la note du 13 septembre 1592 qui, plus de vingt ans après, fait mémoire de la mort de son père, Léonor de Montaigne apporte les précisions qui répondent à nos interrogations concernant la dernière demeure du philosophe :

« a montaigne son cœur fut mis dans l'église s^t michel et Françoise de la chassagne dame de montaigne sa vefve fit porter son corps a bourdeaux et le fit enterrer an l'église des foeillaens ou elle luy fit faire un tombeau eslevé et acheta pour cela la fondation de lesglise ».

D'abord, Léonor rappelle que, comme pour les personnes d'importance, selon un usage imité des souverains, le caveau creusé pour recevoir la dépouille du défunt était doublé par un mémorial réservé à son cœur et placé en un lieu qui lui avait été cher, en l'occurrence l'église de la paroisse dont il était le seigneur et où déjà reposait son père. Alors qu'il est avéré que Madame de Montaigne y fit faire des travaux, aucune trace ne subsiste en l'église Saint-Michel de Montaigne de ce monument qui a forcément existé. On peut néanmoins suggérer ce qu'il a pu être.

Dans sa fameuse lettre à Juste Lipse datée du 4 février 1593 (soit cinq mois seulement après la mort de Montaigne), Pierre de Brach indique :



Fig. 4. - Tombeau de Guillaume de Lana, basilique Saint-Seurin. Cliché Jean Brouste.

« Nous faisons dresser une pyramide pour son cercueil, une plinthe²⁰ sera réservée pour ce que vous dédierez à sa mémoire »²¹.

Paul Roudié pense que cette « pyramide » correspond, peut-être, à un premier projet pour le mausolée de Bordeaux qui n'aurait pas eu de suite ou à un complément jamais réalisé. Il est plus vraisemblable que ladite pyramide était destinée à contenir le cœur du sire de Montaigne. Indépendamment du fait que l'on voit mal comment, dans la chapelle des Feuillants, aurait pu être associé un obélisque (même adossé) à une tombe isolée face à l'autel, deux indices encouragent à proposer cette interprétation du texte de Pierre de Brach.

En premier lieu, l'exemple que pouvait représenter pour madame de Montaigne, le cénotaphe-obélisque du cœur d'Antoine de Noailles à la cathédrale Saint-André. Capitaine courageux, amiral de France, titulaire de l'ordre de Saint-Michel, le premier comte de Noailles (1504-1562) avait précédé Montaigne à la mairie de Bordeaux qu'il avait tenue de novembre 1561 à mars 1562. En choisissant, à la suite de madame de Noailles, de placer le cœur de son époux sous un obélisque, Françoise de La Chassaigne s'inscrivait dans une continuité funéraire et municipale hautement aristocratique.

En second lieu, on sait que Jacques Guillermain et Pierre Prieur, les sculpteurs présumés du cénotaphe de Montaigne, exécutèrent en 1594, une « pyramide » de pierre et de marbre pour la sépulture de l'évêque d'Aire, François de Foix-Candale²². Il ne serait donc pas improbable qu'ils aient reçu, en même temps, la commande du cénotaphe pour la chapelle des Feuillants de Bordeaux et celle d'un obélisque pour l'église Saint-Michel de Montaigne, un ouvrage qu'ils étaient parfaitement aptes à réaliser.

Ensuite, l'annotation de Léonor précise le type exact de tombeau voulu par Françoise de La Chassaigne, une « tombe eslevée ». Ses efforts persévérants pour obtenir un emplacement privilégié (d'abord, sans succès, à la cathédrale puis dans le chœur des Feuillants et finalement dans une chapelle spéciale) témoignent de son dessein d'ériger à son époux un mausolée digne de sa carrière, de sa réputation et de sa lignée. L'option pour une « tombe élevée » n'impliquait pas l'ignorance des autres possibilités, mais le choix délibérée de la veuve du maire de Bordeaux de s'inscrire dans une respectable tradition nobiliaire²³ qui en dépit de ses survivances médiévales n'en était pas moins en parfaite convenance avec les habitudes du temps.

Fig. 5. - Le cénotaphe de Montaigne, état ancien.
Cliché Terpereau.
Service régional du Patrimoine et de l'inventaire.



Un monument contemporain

Tel que nous le connaissons, le cénotaphe a subi bien des avatars²⁴ : le soubassement est une reconstitution²⁵ ; des cassures en particulier le nez du gisant, celui des pleureuses, les mâchoires des têtes de mort ont été réparées par Venturini en 1803 ; le lion aux pieds du gisant, volé en 1982, a été remplacé par une copie approchante mais dont la disposition fautive perturbe la bonne lecture du monument puisqu'il est désormais inversé par rapport à sa face principale, celle qui porte la dédicace en latin. Le ton rosé de certaines pierres serait le résultat d'un incendie Malgré cela, il reste, grosso modo, dans un état proche de son origine (fig. 5²⁶).

Les matériaux sont de qualité. Si le marbre, trop coûteux, n'a pas été retenu pour l'ensemble²⁷, la pierre blonde, au grain fin, est apte à être fouillée par le ciseau du sculpteur et des plaques de marbre noir et rouge apportent une touche de polychromie et de luxe.

20 Un panneau du mur.

21 Brach, p.21 et Roudié, 1963. [Brach 1988 et Roudié 1964]

22 Roudié 1963, p. 38. [Roudié 1964] Roudié pense que l'obélisque de Guillermain et Prieur pour l'évêque d'Aire était une solution provisoire en attendant la livraison du somptueux mausolée commandé à Pierre Biard en 1697 qui ne fut pas installé en l'église des Augustins de Bordeaux avant 1611. En tous cas, l'obélisque fut laissé en place pour conserver l'épithaphe du prélat (cf. E.Demont et M. Favreau, *Herman van der Hem*, Les éditions de l'Entre-deux-Mers, I, 2006, p.74).

23 Idem..

24 Idem et Marquette, [Marquette 2017]

25 Son dessin, satisfaisant, correspond tout à fait à celui de tombeaux analogues, celui de Jean de Montmorency, par exemple ; cf fig.xxx

26 [Le texte porte entre parenthèses cette mention : Fig. ensemble Terpereau, tête pleureuse, tête de mort restaurations anciennes, lion faux....]

27 Le marbre (et même le bronze) sera choisi dans les décennies suivantes pour des mausolées fastueux de très grands seigneurs comme les Foix-Candale, Epéron et le maréchal d'Ornano.



Fig. 6. - Le cénotaphe avant restauration. Cliché F. David, mairie de Bordeaux.

Michel de Montaigne, couché sur la dalle, est présenté en chevalier, la tête reposant sur un coussin, selon la coutume, et les mains jointes. Revêtu de son armure, l'épée au côté, au cou le collier de l'ordre de saint Michel (dans lequel il avait été intronisé le 28 octobre 1571), il est accompagné des « ornements » héraldiques d'usage : le heaume au-dessus de sa tête, les gantelets de chaque côté à hauteur de ceinture, un lion à ses pieds. (fig. 6) Cet équipement militaire a été soigneusement analysé par M. Jean-Yves Boscher qui montre que toutes les pièces de l'armure (le casque à visière, les gantelets, les articulations à lames couvrantes en arceaux d'écrevisse des cuissardes, les cubitières et les genouillères chantournées et ourlées d'un cordonnet, les solerets en pied d'ours) sont caractéristiques du milieu du XVI^e siècle, « voire des années

1580 »²⁸. Ce n'est donc pas en soldat de fantaisie que repose le seigneur de Montaigne mais bien en homme de guerre de son temps c'est à dire en authentique gentilhomme. Le visage au lieu d'être endormi dans la mort, garde les yeux ouverts comme si « l'âme heureuse qui a franchi le seuil de l'autre vie ... déjà contemple la lumière éternelle ? »²⁹. Mais le choix d'une image « au vif » (fig. 7) n'est-il pas logique puisque l'inscription en langue grecque du socle fait parler le philosophe qui interpelle directement le passant pour le prendre à témoin de sa renommée ?

28 Boscher.. [Boscher 2002]

29 E. Mâle à propos du gisant du connétable Anne de Montmorency, cité par J.-Y. Boscher. [Boscher 2002]



Fig. 7. - Un portrait « au vif ».
Détail du cénotaphe avant restauration.
Cliché F. David, mairie de Bordeaux.



Fig. 8. - Le cénotaphe après restauration.
Cliché Lysiane Gauthier, mairie de Bordeaux.

Ce cénotaphe est singulier par la complexité de sa forme et par son décor. La hauteur de l'ensemble (pas loin de 2,50 m) répond à la volonté de visibilité exprimée par la famille. Le monument a été prévu, dès l'origine, en situation éminente, devant l'autel de l'église des Feuillants puis, finalement, au centre de la chapelle Saint-Bernard de la même église³⁰. Les quatre faces étant apparentes devaient être décorées avec soin et, pour être lues aisément, les dédicaces en latin et en grec gagnaient à être placées à hauteur du regard. Le résultat est un empilement composé par une base taillée en oblique avec un ressaut central sur les longs côtés³¹ et, au-dessus, deux cuves superposées (fig. 9 et 10).

La première, rectangulaire, montre les armes de Montaigne cantonnées par deux courts pilastres incrustés de plaques ovales en marbre rouge avec les dédicaces ...

La seconde, aux flancs arrondis en berceau est surmontée par une cannelure fortement creusée et porte la dalle sur laquelle repose le gisant. Ce second coffre porte sur une plaque

³⁰ P. Roudié 1963.. [Roudié 1964]

³¹ [Cet appel, inséré dans le texte, ne renvoie à aucune note.]

³² Les deux inscriptions latines actuelles ont été gravées pour commémorer les restaurations de 1803 par la famille de Montaigne et de 1886 par la municipalité bordelaise.



Fig. 9. - Le cénotaphe après restauration, face « prioritaire ».
Cliché Lysiane Gauthier, mairie de Bordeaux.

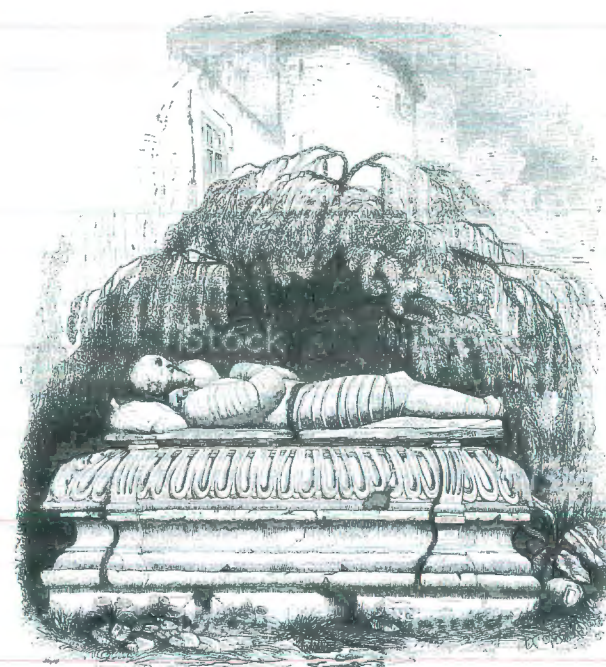


Fig. 10. - Le cénotaphe après restauration, seconde face.
Cliché Lysiane Gauthier, mairie de Bordeaux.



Fig. 11. - Tombeau de Jean de Montmorency, 1532.

Tombeau de Blaise de Montluc à Estillac.

Fig. 13. - « Les robustes acanthes qui s'accrochent aux arêtes du coffre ».
Cliché Léo, mairie de Bordeaux.

de marbre noir les inscriptions célébrant le défunt, en latin d'un côté et en grec de l'autre. Les textes latins regroupés sur le même côté déterminent une sorte de face prioritaire (fig. 9), l'autre ne comportant que l'inscription grecque plus difficile à déchiffrer³² (fig. 10). A noter également que ces incrustations colorées ont valeur décorative et répondent à la mode de l'époque, importée d'Italie, d'enrichir les façades des édifices et les pilastres de marbres de couleurs.

Cemontageredondanttrouve sa source, comme d'habitude, dans des exemples qui apparaissent en Italie durant le dernier quart du XVe siècle. Le sarcophage aux flancs cintrés du tombeau du cardinal Riario (Rome, Santi Apostoli) date des années 1474-1477. Vers la même époque, les tombes des cardinaux Cristoforo et Domenico Della Rovere (par Andrea Bregno, 1479) ou celle des cardinaux Ascagno Sforza et Girolamo Della Rovere (par Sansovino, premières années du XVIe siècle) superposent deux cuves l'une en forme de caisse droite et l'autre en berceau (Rome, Santa Maria del Popolo). Les français adoptèrent ces modèles, et singulièrement les coffres aux formes galbées qui devinrent une caractéristique des ouvrages de la Renaissance³³. Tels sont les tombeaux de François Ier et de la reine Claude à la basilique Saint-Denis (Philibert Delorme et Claude Bontemps, 1548-1559)³⁴. Dans l'église parisienne des Célestins, le mausolée de l'amiral Chabot, érigé vers 1560, le montrait accoudé sur une cuve aux lignes arrondies. Le tombeau de Jean de Montmorency de

Courrières (v. 1563) peut être considéré comme un véritable prototype de ces sarcophages doubles et, bien qu'on ne puisse prétendre qu'il ait servi de modèle, ni même qu'il ait été connu des auteurs de celui de Montaigne, il présente tous les caractères du monument bordelais³⁵ (fig. 11). À l'époque de Montaigne, la cuve galbée – qui s'imposera tout au long de l'âge baroque – sans être une nouveauté était indubitablement moderne, et plus encore lorsqu'elle était associée à une seconde, rectangulaire, formant piédestal.

... Blaise de Monluc ...

... Florimond de Raymond et Théodore de Hins, « contrat passé pour la construction de Charles de Montluc », *Archiv. Hist. du départ. de la Gironde*, t. XIX, 1879, pp. 287-289, n° CXVII, 17 fev. 1597 (fig. 12)

...

33 On les trouve fréquemment dans le mobilier en particulier les coffres à l'italienne ou « cassone » diffusés par les gravures d'ornements.

34 Le socle de la célèbre *Diane au cerf* de l'atelier de Jean Goujon (v. 1549, musée du Louvre) offre une interprétation particulièrement sophistiquée de ce goût pour les tracés souples qui trouve son paroxysme dans la ligne serpentine du courant maniériste

35 Tous deux sont détruits mais ont été gravés par Gaignères. Du premier subsistent, au musée du Louvre, les sculptures en ronde-bosse.

Un décor maniériste

La modernité du monument est confortée par le décor sculpté. Les éléments immédiatement remarquables sont les robustes acanthes qui s'accrochent aux arêtes du coffre (fig. 13) puis se déploient en souples rinceaux sur ses flancs (fig. 14 et 15). D'autres acanthes occupent les écoinçons de l'encadrement des armoiries du défunt.

L'acanthé avait traversé les âges depuis l'Antiquité mais à la Renaissance elle connaît un nouveau succès en se ressourçant directement à ses modèles romains. Largement diffusée par la gravure³⁶, elle se prête par sa flexibilité chantée par Virgile³⁷, aux traitements les plus divers. Elle envahit le domaine du

36 Cf. catalogue *La gravure française à la Renaissance*, Bibliothèque nationale de France, Paris, 1995, article « la gravure d'ornement ».

37 Virgile, Troisième Églogue, v. 45 : *Et molli circum est ansas amplexus acantho...*

Fig. 13. - Le cénotaphe après restauration, face latérale, côté tête.
Cliché Lysiane Gauthier, mairie de Bordeaux.Fig. 14. - Le cénotaphe après restauration, face latérale, côté pieds.
Cliché Lysiane Gauthier, mairie de Bordeaux.



Fig. 15. - Tombeau des enfants de Charles VIII à Tours.

mobilier (cheminées, pieds de tables, huches)³⁸ mais surtout, ses enroulements de courbes et de contre-courbes s'accrochent aux arêtes des sarcophages et des socles avec autant de vigueur qu'aux corbeilles des chapiteaux. Andrea del Verrocchio les utilise fastueusement pour le tombeau de Giovanni et Piero de Medicis (1472, Florence, San Lorenzo). Le tombeau des enfants de Charles VIII en présente un superbe exemple précoce en France (1506)³⁹ (fig. 15). Plus tardif, le socle du Monument du cœur d'Henri II par Domenico del Barbieri (1561-1562, musée du Louvre) révèle magistralement la plasticité du motif (fig. 16).

À Bordeaux, l'acanthé était un ornement d'un usage ordinaire dans la sculpture du XVI^e siècle. À la cathédrale, la pyramide du cœur d'Antoine de Noailles (1567) s'élève

38 Jacques Androuet Du Cerceau, *Modèles de pieds de tables*, René Boyvin, *Panneaux d'ornements* ...

39 Tombeaux avec gisants des princes Charles-Orland et Charles, fils de Charles VIII, dans la cathédrale Saint-Gratien de Tours.



Fig. 16. - Socle du Monument du cœur d'Henri II par Domenico del Barbieri (musée du Louvre).



Fig. 18. - Détail du tombeau de Hunault de Lanta. Cliché Jean Brouste.



Fig. 17. - Détail de la pyramide du cœur d'Antoine de Noailles, cathédrale Saint-André. Cliché Jean Brouste.



Fig. 19. - Détail du contrefort de Grammont. Cliché Jean Brouste.

sur un socle, cantonnée par deux acanthes drues (fig. 17). On en trouve encore, en bas-relief, sur le monument plus tardif (1570) de Hunault de Lanta déjà signalé (fig. 18). Associée aux feuillages, aux bourgeons, aux fleurs d'un rameau ou d'une tige se déroulant en courbes, elle devient rinceau pour se développer en continu pour orner les frises...

À la cathédrale Saint-André, le « contrefort Grammont », édifié aux alentours de 1533-1535, présente une frise de rinceaux qui mêlent acanthes et animaux fantastiques⁴⁰ (fig. 19). Construit à peu près à la même époque, le jubé attirera l'attention de Claude Perrault lors de son séjour à Bordeaux (1669) et il y note une « frise taillée de feuillages » qu'il juge « parfaitement bien travaillée » et dont il laisse un dessin⁴¹.

La partie centrale de la cuve supérieure en berceau est interrompue par les grands cartouches portant les inscriptions en latin et en grec, encadrés par des trophées antiques : glaives, carquois, flèches, boucliers, piques, drapeaux (fig. 21)...

Un tel décor héroïque d'armes romaines était prisé tant en sculpture qu'en décoration et diffusé par la gravure⁴². On en trouvait sur le monument Noailles de la cathédrale Saint-André rappelant la carrière militaire de celui qui avait été lieutenant et amiral du roi (fig. 17). Ici, en écho à l'équipement médiéval du gisant, elles rappellent insidieusement que le siècle fut guerrier et cruel, que la France des Valois, « mère des arts, des armes et des lois » fut un temps de violences auxquelles le philosophe ne fut pas totalement étranger.

Les rinceaux ...

Les acanthes peuvent se déployer en longs enroulements, plus grêles et continus qui s'enchaînent pour former des rinceaux. Ce motif antique propre à orner des frises ...



Fig. 20. - Détail du cénotaphe avant restauration : trophées à l'antique. Cliché Léo, mairie de Bordeaux.

Souples, déliés ils en sont une variante très abondamment utilisée : frises du contrefort Grammont (fig. 19) et du Jubé de la cathédrale (fig. 20).

D'autres motifs complètent ce riche et ambitieux décor. Les armoiries de Montaigne, d'abord, que lui-même a décrites ainsi⁴³ : « je porte d'azur semé de trèfles d'or, à une pate de Lyon de mesme, armée de gueule, mises en face ». Elles sont exposées en place centrale, encadrées par des pilastres incrustés des plaques de marbre rouge qui portent les dédicaces de son épouse. L'écu, complété par le collier de l'ordre de saint Michel, s'inscrit dans un cartouche entouré par les volutes d'un « cuir », motif bellifontain récurrent à l'époque ; le heaume qui le somme accentue la superbe héraldique de l'ensemble⁴⁴ (fig. 21). Identificatrices ... elles sont à la fois familiales et personnelles ; au cours d'une vie, elles se transforment et se complètent en fonction des alliances, des titres et des honneurs nouveaux.

40 P. Roudié, *L'activité artistique*, op. cit. p. 217. [Roudié 1975]

41 Claude Perrault, *Relation du voyage fait à Bordeaux en 1669 par Messrs de St-Laurent, Gomont, Abraham et Perrault*, Claude Bonnefon, Paris, Librairie Renouard, H. Laurens, 1909.

42 L'italien Enea Vico avait publié, en 1553, 16 planches de trophées d'armes représentant tout un attirail de hallebardes, arcs, carquois, flèches etc. Elles furent reprises en 1575 par René Boyvin. On en trouve également dans les gravures d'entablements d'architecture et de bordures de tapisseries de Jacques Androuet du Cerceau. Cf. catalogue d'exposition, *Fontainebleau et l'estampe en France au XVI^e siècle*, musée-château de Nemours, 1985, p. 193, n° 137. Cf. aussi Sylvaine Allais, *Le décor emblématique de la chambre d'Henri II d'Ecouen*, *Bulletin monumental*, t.166, n°3, 2008, pp. 247-252. [Allais 2008]

43 *Essais*, livre premier, chapitre XLVI.



Fig. 21. - Les armes de Montaigne, détail du cénotaphe après restauration. Cliché Lysiane Gauthier, mairie de Bordeaux.



Fig. 22 et 23. -
Détails du cénotaphe avant restauration :
les épitaphes en latin et en grec.
Cliché Léo, mairie de Bordeaux.



Fig. 24. -
Détail du cénotaphe avant restauration : la tête
de séraphin pleurant qui surmonte l'épithaphe
en latin.
Cliché Léo, mairie de Bordeaux.

Les deux épitaphes de marbre noir sont cantonnées par des rameaux entrelacés : le lierre (symbole de l'immortalité et de la fidélité)⁴⁵ pour la latine (fig. 22) et le laurier (symbole de la gloire et des arts) pour la grecque (fig. 23). Au-dessus de ces plaques pleurent des têtes de séraphins, pour signifier que les créatures célestes participent à l'affliction des pauvres humains (fig. 24). À vrai dire, ce motif pittoresque et charmant est un poncif de la grammaire décorative du temps, fréquent tant dans les peintures religieuses qu'en sculpture. À Bordeaux, il était apprécié des ornemanistes comme en attestent les frimousses enfantines ailées des pilastres qui encadraient la porte du jubé de la cathédrale⁴⁶ et une telle figure (mais souriante) timbre le sommet de la gravure-frontispice de l'édition de 1588 des *Essais*. Nombreux, d'ailleurs, étaient les ouvrages de la « librairie » de Montaigne qui portaient des marques typographiques utilisant ce motif⁴⁷ (fig. 25).

Au creux de la gorge de la cuve supérieure, des têtes de mort laurées et ailées rappellent que les lauriers de la gloire sont emportés sur les ailes du temps (fig. 26). Enfin sur chacun des petits côtés, une tête de femme voilée atteste le « deuil perpétuel » (*luctum perpetuum*) de Françoise de La Chassaigne (fig. 27). Ces visages affligés perpétuent le souvenir des pleureuses qui accompagnaient les funérailles traditionnelles et remplacent les pleurants sculptés sous les arcatures des tombes médiévales.

44 Les marques d'imprimeurs utilisant une telle composition (blason surmonté d'un heaume et encadré de rameaux d'acanthes) étaient fréquentes : par exemple pour la *Cronique des Flandres* de Denis Sauvage, Lyon, 1562 ou encore pour les *Annales et croniques de France* de Gilles Nicole, Paris, 1562, deux ouvrages figurant dans la bibliothèque de Montaigne (Paris, BNF).

45 La lecture n'est pas claire et on peut y voir des pampres (R. Coustet, J. Sargos, *Bordeaux, l'art et le vin, Bordeaux*, L'Horizon chimérique, 2012, p. 34). Dans ce cas le symbole est eucharistique et indique la foi.

46 Cf. Jacques Sargos, *Bordeaux chef-d'œuvre classique*, Bordeaux, L'Horizon chimérique, 2009, photos p. 88-89. Ces anges représentés sous forme d'une tête d'enfant joufflu et ailé se généralisent dans les peintures religieuses à partir du XVe siècle, de Jean Fouquet (*La Vierge et l'Enfant entourés d'anges*, v. 1450-1560, musée des beaux-arts d'Anvers) à Raphaël (*Le Couronnement de la Vierge*, 1501, pinacothèque du Vatican, *La Dispute du Saint Sacrement*, 1509, palais du Vatican). En peinture le rouge indique les séraphins et le bleu les chérubins. Dans la sculpture, ils peuvent être distingués par leurs ailes deux paires pour les chérubins et une pour les séraphins. Partant de là, c'est M. Yves Boscher (op. cit.) qui a identifié les anges du cénotaphe comme des séraphins.

47 A titre d'exemple, parmi d'autres, à la Bibliothèque municipale de Bordeaux : Franchi Conestaggio, *Dell'unione del regno di Portugallo alla Corona di Castiglia*, Gênes, 1585 ; à la University Library de Cambridge : Hieronimo Garimberto, *La prima parte delle vite overo fatti memorabili d'alcuni papi*, Venise, 1569 ; à la Indiana University, Lilly Library : Pierre Boaistuau, *Bref discours de l'excellence et de la dignité humaine*, Paris, 1558.

Fig. 26. Tête de mort laurée,
détail du cénotaphe avant restauratop.
Cliché Léo, mairie de Bordeaux.

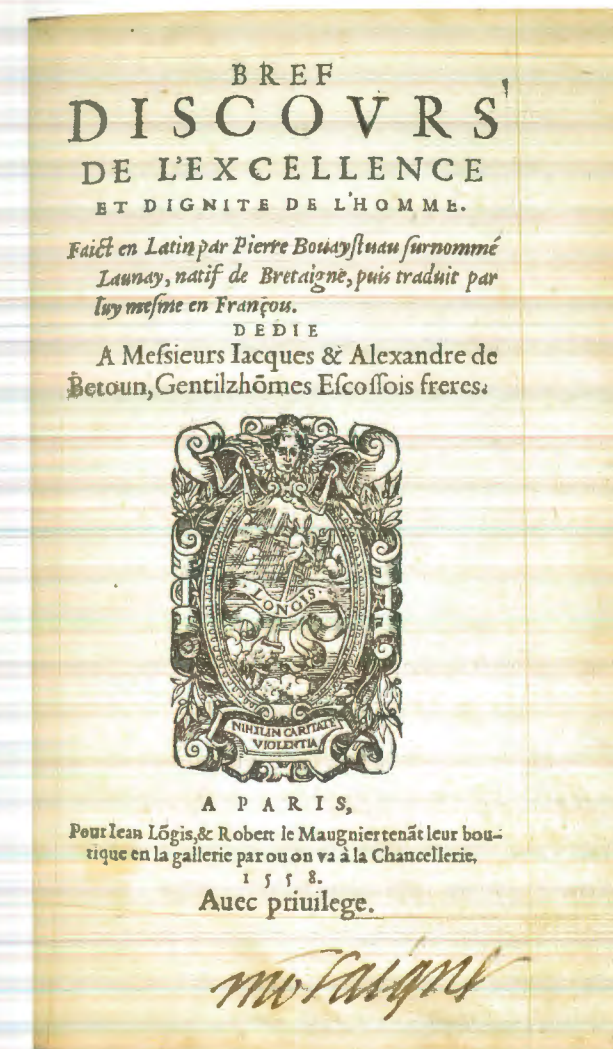


Fig. 25. - Frontispice d'un ouvrage de la bibliothèque de Montaigne
montrant une tête de séraphin.



Fig. 27. Pleureuse,
détail du cénotaphe avant restauration.
Cliché Léo, mairie de Bordeaux.

Des sculpteurs reconnus

L'ambitieux programme voulu par François de La Chassaigne supposait la collaboration d'artistes capables de répondre à ses désirs. Il est admis aujourd'hui que les exécutants de cénotaphe sont Jacques Guillermain et Pierre Prieur. Paul Roudié, dont la prudence en matière d'attributions est resté légendaire, en a fait la démonstration convaincante et a apporté quelques renseignements sur l'activité de ces imagiers⁴⁸. Ils se faisaient appeler maîtres maçons et ils ont, effectivement, construit. Cependant les documents les plus nombreux concernent leur travail de sculpteurs ornementalistes. C'est à eux que les jurats s'adressèrent pour réaliser les niches « richement élaborées », avec chapiteaux, blasons, cuirs et volutes, destinées à abriter, dans la cour de l'hôtel de ville, les antiques découverts en 1594 sur le mont Judaïque. Nous savons qu'ils exécutèrent le tombeau du président au Parlement Sarran de Lalanne, avec son gisant en pierre de Taillebourg, qui fut placé dans l'église des Jacobins (1594) et, pour un couvent d'Agen, celui de Charles de Montluc, petit-fils du maréchal-mémorialiste, représenté en orant, avec quatre obélisques (1597). Nul doute que dans la dernière décennie du XVI^e siècle, ils étaient en vogue chez la noblesse du Parlement et les magistrats municipaux. En faisant appel à eux, madame de Montaigne s'adressait aux meilleurs de la place.

Rien ne permet de savoir comment se répartissaient les tâches, si l'un se réservait les figures (gisants et orants) et l'autre les ornements. Mademoiselle de Gournay, dans le texte d'introduction de l'édition des *Essais* de 1608 déclare « magnifique » le tombeau de son grand homme. A partir de 1620, dans les publications suivantes, il n'est plus jugé qu'« honorable ». L'appréciation de Paul Roudié est, à son ordinaire, nuancée. Il trouve le gisant « médiocre » car –écrit-il– « le visage bien que ressemblant est sans caractère, les détails du costume sont représentés avec une méticulosité excessive. » Pour sa part, Jean-Yves Boscher est sensible à « un certain souci de réalisme » et il insiste sur l'exactitude du rendu de l'armure dont les articulations et les ornements sont représentés avec justesse : cordonnets qui soulignent les jointures et les gantelets (fig.28), rainures de la ceinture et du baudrier, ciselures de l'ordre de saint Michel, rien ne manque ni une agrafe ni un rivet. Manifestement, le visage cherche la ressemblance. On y retrouve les caractéristiques qui seront par la suite inlassablement reprises sur les portraits posthumes de Montaigne (fig. 29) à partir de la fameuse gravure de Thomas de Leu, le montrant « presque chauve si ce n'est au sommet du front où apparaît une touffe de cheveux qui donne au philosophe une physionomie asiatique »⁴⁹. La pupille qui indique le regard vivant, les rides qui creusent les joues, le traitement minutieux de la moustache, de la barbe, de la chevelure qui entoure encore la nuque (sans



Fig. 28. - Détail du cénotaphe avant restauration : gantelet.
Cliché Léo, mairie de Bordeaux.

oublier la fameuse touffe au sommet du front), affirment une volonté réaliste (fig. 30). Mais la sècheresse du modelé fige la physionomie en un masque inexpressif, il manque le frémissement qu'apporte un ciseau virtuose. Les têtes d'angelots sont rendues avec plus de rondeur, leurs cheveux avec plus de naturel, leurs ailes avec plus de souplesse mais celui du côté gauche a été restauré par Venturini et, peut-être aussi, son acolyte de droite, tant ils sont semblables. On retrouve le même faire gras dans les blasons et leurs acanthes sans doute également retouchés par le même ornementaliste. Très réparées également sont les têtes de mort et les têtes voilées. Les trophées ont un modelé légèrement gommé qui contraste avec le relief des somptueux rinceaux d'acanthes qui enveloppent généreusement les angles du sarcophage et qui sont ciselés avec aisance. L'examen attentif révèle que les enroulements du côté principal (celui des inscriptions latines) sont plus denses, plus riches, plus profondément fouillés. Au total, ces végétations luxuriantes contribuent grandement à l'effet de

48 P. Roudié, op.cit., pp. 36- 38. [Roudié 1975]

49 Charles Marionneau, « Les portraits de Michel Montaigne », *Actes de l'Académie nationale des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Bordeaux*, 1892, p.198. [Marionneau 1892] La gravure de Thomas de Leu orne l'édition des *Essais* de 1608. Sur les portraits de Montaigne cf. Philippe Desan, *Portraits à l'essai. Iconographie de Montaigne*, Paris, Honoré Champion, 2007. [Desan 2007]



Fig. 29. -Portrait de Montaigne par François Quesnel.

Fig. 28. - Détail du cénotaphe avant restauration :
portrait de Montaigne.
Cliché Léo, mairie de Bordeaux.

richesse que produisent tant d'ornementations accumulées. Pour le gisant donc, un réalisme appliqué, pour les acanthes une réelle maîtrise : sans doute avons-nous là la mesure du talent de Prieur et de Guillermain, bons ornementalistes mais médiocres sculpteurs de figures.

Nous ignorons quelle fut la formation des deux compères qui se disaient « maîtres maçons ». Evidemment, ils connaissaient la production locale, celle de Bordeaux (il est probable qu'ils ont voulu rivaliser avec l'obélisque de Noailles) et sans doute, aussi, celle de l'Agenais et des pays de Dordogne. Impossible de savoir lequel des deux a donné le dessin du cénotaphe. Quel qu'il fut, il était évidemment ambitieux, si l'on en juge par la complexité des intentions, savant et moderne si l'on prend en compte les sources des différents motifs décoratifs qui



inscrivent clairement l'œuvre dans le courant du maniérisme de la cour de Fontainebleau. Mais il était peu à l'aise dans l'art de la composition qui reste le point faible du monument. Cette limite apparaît clairement si l'on compare son dessin à celui, par exemple, du tombeau de Jean de Montmorency, seigneur de Courrières. Celui-ci, antérieur de deux décennies (1563), est semblable par sa composition et ses ornements et, même s'il n'a pas servi de modèle et si ses matériaux, marbre blanc et noir, dénotaient une plus grande richesse, il représente un prototype de « tombe élevée » à la série duquel appartient l'œuvre bordelaise : même gisant de type médiéval, même coffre double, même décor sculpté de blasons, de têtes voilées, de trophées et identique mise en exergue de l'épitaque.

Le miroir d'un temps et d'une vie

Le « tombeau élevé » répond par ailleurs à la double symbolique et de la coutume nobiliaire et de l'humanisme érudit et moderne. Les textes eux-mêmes, dont on a souligné l'érudite sophistication bien contraire au style dru et direct de Montaigne, affirment une volonté d'ostentation.

Le gisant armé perpétue, sans archaïsme cependant, la tradition médiévale. Les cuves superposées, les ornements sculptés surabondants qui traduisent presque une horreur du vide, en tous cas le désir de dire le plus de choses possible, répondent à la mode de la cour des Valois et d'Henri IV.

[plusieurs sauts de ligne]

Le cénotaphe de Montaigne est un bon exemple de style maniériste à Bordeaux.

Le tombeau est celui de l'auteur des *Essais* mais il n'est pas mauvais de se rappeler, comme il est fait dans l'édition parisienne de son œuvre... que cet auteur est « Messire Michel, seigneur de Montaigne, chevalier de l'ordre du Roy & Gentilhomme ordinaire de sa Chambre, maire & Gouverneur de Bourdeaux - A Paris, Chez Jean Richer, rue Saint Jean de Latran, à l'Arbre Verdoyant – DCLXXXVIII - 1588 ». Le cénotaphe est bien la traduction monumentale du personnage.

Il faut se demander si l'exécution a été à la hauteur des ambitions affichées. Les auteurs ...

La signification et la symbolique l'emportent sur l'art.

Nuances d'exécution par exemple la face latine : trophées plus complexes etc.

Le maniérisme de la cour de Fontainebleau s'accommode pour des raisons de symbolique aristocratique de souvenirs médiévaux et

C'est elle [Françoise de La Chassaigne] qui a voulu un tombeau qui affiche le rang et la personnalité de son époux. Mais, sachant que la gloire de Montaigne n'est pas due seulement à sa noblesse mais à ses œuvres littéraires, elle a pris soin d'associer les deux images : le noble seigneur de Montaigne, chevalier de l'ordre de Saint-Michel, et l'humaniste féru de lettres latines et grecques. La composition du cénotaphe, soigneusement réfléchie est destinée à jouer sur ces deux tableaux, en choisissant une formule syncrétique qui associe motifs traditionnels et médiévaux et motifs modernes, c'est à dire à l'antique.

[suivent des notes bibliographiques]

Bibliographie

Editions des Essais de Montaigne

- Montaigne 1580 et 1582 : Montaigne. *Essays*. Bordeaux. Simon Millanges [1^{ères} éditions bordelaises].
- Montaigne 1588 : *Essais*, par Messire Michel, seigneur de Montaigne, chevalier de l'ordre du Roy & Gentilhomme ordinaire de sa Chambre, maire & Gouverneur de Bourdeaux - A Paris, Chez Jean Richer, rue Saint Jean de Latran, à l'Arbre Verdoyant – DCLXXXVIII - 1588 [édition parisienne].
- Montaigne 1595 : Montaigne, Michel de. *Les Essais* [avec un portrait et divers ornements]. Edition de Mlle de Gournay & P. de Brach, 1595, Paris, chez Abel L'Angelier.
- Montaigne 1858 : Montaigne, Michel de. *Essais*. édition d'Abel L'Angelier, 1858.
- Montaigne 1962 : *Les Essais*, édition Club français du livre, 1962 [édition de référence du texte].
- Montaigne 1959 : Montaigne. *Journal de voyage en Italie*. Club français du Livre, 1959 [préface par S. de Sacy ; 1^{ère} édition 1774].
- Marchand 1948 : Marchand, J. *Le Livre de raison de Montaigne sur l'Ephemeris historica de Beuther*. Paris, Compagnie française des Arts graphiques, 1948 [fac-similé de Beuther Michael, *Ephemeris historica*. Paris, M. Fezandat et R. Granjon, 1551].

Bibliographie utilisée

- Allais 2008 : Allais, Sylvaine. « Le décor emblématique de la chambre d'Henri II d'Ecouen ». *Bulletin monumental*, t.166, n°3, 2008
- Ariès 1977 : Ariès, Philippe. *L'homme devant la mort. Le temps des gisants*. Paris, Seuil, 1977.
- Ariès 1983 : Ariès, Philippe. *Images de l'homme devant la mort*. Paris, Seuil, 1983.
- Aymonnier 1936 : Aymonier, Camille. « Montaigne incrédule ? ». *Revue d'Histoire de l'Eglise de France*, 1936, vol. 22, n° 96.
- Balsamo 2003 : Balsamo, Jean. « Des pyramides d'Egypte au phare de Cordouan - Montaigne, l'architecture et le temps ». *Littérature et architecture*, Actes de la journée d'études du 18 juin 2003, Lyon, université Jean Moulin, C.E.D.I.C.
- Block 2001 : Block, Christian. *Le gisant du chevalier au lion couronné*. Sud-Ouest éditions, 2001.
- Boscher 2002 : Boscher, Jean-Yves. *Montaigne et le tombeau de Montaigne*. Dossier dactylographié établi pour le musée d'Aquitaine, 2002.
- Brach 1988 : Brach, Pierre de. *Lettre sur la mort de Montaigne. Choix de poèmes*. L'horizon chimérique, coll. « de mémoire », 1988.
- Chastel 1951 : Chastel, André. « La glorification humaniste dans les monuments funéraires de la Renaissance ». *Atti Congresso Studi Umanistici*, 1950, Milan, 1951.
- Courteault 1916 : Courteault, Paul. « Projet de tombeau de Montaigne à Saint-André de Bordeaux ». *Revue historique de Bordeaux et de la Gironde*, 9^{ème} année, 1916, n°2.
- Courteault 1925 : Courteault, Paul. « Les sépultures anciennes de la cathédrale Saint-André ». *Revue historique de Bordeaux*, 1925.
- Delivré 2015 : Delivré, Jean. *Cénotaphe de Montaigne. Etude technique*. Musée d'Aquitaine, Bordeaux, 2015 (exemplaire dactylographié).
- Desan 2007 : Desan, Philippe, éd. *Dictionnaire de Montaigne*. Paris, Honoré Champion, 2007 [notices « épitaphes de Montaigne », « iconographie de Montaigne », « tombeau de Montaigne » et passim].
- Desan 2007 : Desan, Philippe. « Portraits à l'essai, iconographie de Montaigne ». *Etudes Montaignistes*, n° 50, Paris, Honoré champion, 2007.
- Desan 2007 : Desan, Philippe, dir. *Dictionnaire de Montaigne*. Paris, Honoré Champion, 2007.
- Desan 2008 : Desan, Philippe. *Montaigne, les formes du monde et de l'esprit*. PUPS, 2008.
- Desan 2014 : Desan, Philippe. *Montaigne, Une biographie politique*. Paris, Odile Jacob, 2014.
- Dezeimeris 1861 : Dezeimeris, Reinhold. *Recherches sur l'auteur des épitaphes de Montaigne. Lettre à M. le Dr.J.-F. Payen*. Bordeaux, impr. Gounouilhou, 1861.
- Favreau 2006 : Demont Isabelle, et Favreau, Marc. *Herman van der Hem - Un dessinateur hollandais à Bordeaux*. Editions de l'Entre-deux-mers, 2006.
- Lurbe (de) 1594 : de Lurbe, Gaston. *Discours sur les antiquités trouvées près le prieuré Saint-Martin-les-Bourdeaux en juillet 1594 avec les portraits et principales médailles trouvées audit lieu*. Millanges, 1594.
- Maffre 1998 : Maffre, Philippe. « Un document contemporain pour servir à l'histoire médiévale. Le plan de situation des tombeaux de la cathédrale Saint-André de Bordeaux... ». *Revue archéologique de Bordeaux*, tome LXXXIX, année 1998.
- Marionneau 1892 : Marionneau, Charles. « Les portraits de Michel Montaigne ». *Actes de l'Académie nationale des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Bordeaux*, 1892.
- Marquette 2017 : Marquette, Jean-Bernard. « Une histoire exceptionnelle : les transferts du cénotaphe de Montaigne ». *Actes de l'Académie nationale des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Bordeaux*, 2017.
- Panofsky 1995 : Panofsky, Erwin. *La sculpture funéraire de l'ancienne Egypte au Bernin*. Idées et Recherches, Paris, Flammarion, 1995 [édition originale New York, 1992].
- Perrault 1909 : Perrault, Claude. *Relation du voyage fait à Bordeaux par Messr de St-Laurent, Gomont, Abraham et Perrault* [1669]. Claude Bonnefon, Paris Librairie Renouard H. Laurens, 1909.
- Roudié 1964 : Roudié, Paul. « Précisions et réflexions au sujet de la sépulture de Montaigne ». Dans Georges Palassié, *Mémorial du Ier congrès international des Etudes Montaignistes*. Bordeaux-Sarlat, Taffard, 1964 ; repris (et illustré) dans *Bordeaux baroque*, Société archéologique de Bordeaux, coll. « Mémoires », vol. 4, 2004.
- Roudié 1975 : Roudié, Paul. *L'activité artistique à Bordeaux, en Bordelais et en Bazadais de 1453 à 1550*. Sobodi, Bordeaux, 1975 [Thèse, 1969].
- Sclafert 1951 : Sclafert, Clément. *L'âme religieuse de Montaigne*. Nouvelles éditions latines, Paris, 1951.
- Tournon 1983 : Tournon, André. *Montaigne, la glose et l'essai*. Presses universitaires de Lyon, 1983.

Robert Coustet, 18 août 1934 - 19 septembre 2019

Robert Coustet fut un historien d'art, spécialiste de l'histoire de l'architecture et des arts bordelais, d'Odilon Redon en particulier.

Après quelques années d'enseignement à l'étranger (Algérie, Cambodge puis Brésil), toute sa carrière s'est déroulée dans le cadre de l'université littéraire de Bordeaux (quel que soit son nom), à l'appel du professeur Pariset : assistant en 1970 puis, après sa soutenance de thèse en 1974, maître de conférences en 1987, professeur en 1993 et enfin professeur émérite en 2012.

Robert Coustet a dirigé pendant sa carrière de professeur d'histoire de l'Art de nombreuses maîtrises et thèses, ne ménageant pas ses conseils tout à la fois pertinents et bienveillants. Il fut pour des générations d'étudiants un maître charismatique, leur apprenant plus encore qu'aucun autre à regarder et étudier, en particulier ce qui n'avait pas encore été institutionnalisé en tant qu'objet d'études : l'architecture du XIXe siècle en France et dans le monde, les échoppes bordelaises, etc.

Adhérent actif à la Société Archéologique de Bordeaux depuis 1972, il en fut président de 2001 à 2003 et, toujours présent à ses côtés en tant que président honoraire, continua par la suite à faire bénéficier la SAB de ses conseils avisés, en particulier en ce qui concerne l'édition des revues ou ouvrages et d'autre part, vigilant dans le domaine de la veille archéologique.



Il était membre de nombreuses sociétés et associations, en particulier de l'Académie nationale des Sciences, Belles-Lettres et des Arts de Bordeaux depuis 1995, mais aussi des Amis du musée d'Aquitaine et des Amis du MADD : par leur intermédiaire il a joué un rôle fondamental et peut-être irremplaçable dans le repérage des œuvres susceptibles de les intéresser et dans leur acquisition. Consulté par les décideurs de la politique locale dans le domaine de l'urbanisme en particulier, il était membre du comité local Unesco bordelais. Il a également fait partie

de l'équipe d'experts de l'atelier de 2009 concernant le pont Bacalan-Bastide.

Collectionneur d'art éclairé (XVIIIe-XXe siècle) il s'est attaché en particulier à compléter les collections de la ville. Généreux donateur vis-à-vis des musées auxquels il accordait toute son attention, il a fait don au Musée des Beaux-Arts de Bordeaux de sa collection de peintures, dessins et sculptures dont une grande partie y a été déposée en 2005, ainsi que la part de ses collections concernée, céramiques et verreries, au Musée des arts décoratifs. Il a aussi fait don de sa bibliothèque de livres d'art aux musées de Bordeaux. Enfin ses archives ont été déposées aux Archives de Bordeaux-Métropole.

Bibliographie de Robert Coustet

Ouvrages

L'hôtel Frugès à Bordeaux [photographies de Michel Dubau]. Bordeaux, Le Festin, réed., 2018 [première édition 2012].

Odilon Redon botaniste, suivi des textes de Francis Jammes et Marius Ary-Leblond. L'Eveilleur, Le Festin, 2016.

Bordeaux, l'art et le vin [avec Jacques Sargos]. Bordeaux, L'horizon Chimérique, 2012.

L'hôtel Frugès à Bordeaux [photographies de Michel Dubau]. Bordeaux, Le Festin, 2012.

Le nouveau Viographe de Bordeaux, guide historique et monumental des rues de Bordeaux. Bordeaux, Mollat, 2011.

Collection particulière : le goût d'un amateur bordelais, catalogue en l'honneur du collectionneur [et sous sa direction], musée des Beaux-Arts, Bordeaux, Le Festin, 2009.

Lanessan, un château en Médoc. Société archéologique de Bordeaux, 2009 (précédemment publié dans *Revue archéologique de Bordeaux*, 2005).

Bordeaux, la conquête de la modernité – Architecture et urbanisme à Bordeaux et dans l'agglomération de 1920 à 2003 [en collaboration avec Marc Saboya]. Bordeaux, Mollat, 2005.

Bordeaux – Le temps de l'histoire - architecture et urbanisme au XIXe siècle [en collaboration avec Marc Saboya]. Bordeaux, Mollat, 1999.

Gustave de Galard (1779-1841) : un peintre bordelais à l'époque romantique. Bordeaux, Mollat, 1998.

Musées en Aquitaine - Bilan d'un cinquantenaire 1947-1997. Fédération Historique du Sud-Ouest, 1997.

Guide des musées d'Aquitaine. Bordeaux, Le Festin, ACMA, 1997.

Bordeaux Arts déco [préface de Jacqueline du Pasquier]. Somogy et Bordeaux musée des Arts décoratifs, 1997.

Articles, préfaces et contributions diverses

2019

R. C. n'a pu prononcer le texte de sa dernière conférence consacrée au *Cénotaphe de Michel de Montaigne et autres tombeaux contemporains* ; elle sera lue lors de l'hommage qui lui sera rendu lors de l'Assemblée statutaire de la Société Archéologique de Bordeaux du 8 mars 2020 et est publiée ci-dessus.

2016

« La nature silencieuse ; paysages d'Odilon Redon ». Contribution au *Catalogue de l'exposition, Bordeaux*, musée des Beaux-Arts, 2016.

Le couvent de l'Assomption et les prémices de l'architecture néo-romane à Bordeaux. Société archéologique de Bordeaux, 1996 (précédemment publié dans *Revue archéologique de Bordeaux*, tome LXXXIV, 1993).

Bordeaux, l'art et le vin. Bordeaux, L'Horizon chimérique, 1995.

Les Cahiers noirs (Bordeaux 1920 - Paris 1958) - Journal d'un peintre [avec Georges de Sonnevill]. Art [et] Arts, 1994.

Claude Lagoutte 1935-1990. Centre régional des Lettres d'Aquitaine, Bordeaux, William Blake and Co, 1991.

Mascarons de Bordeaux, texte et commentaires iconographiques [photographies Hervé Lefebvre et Jacques Péré]. Bordeaux, Partner ed., 1989.

Odilon Redon, critiques d'art. Salon de 1868, Rodolphe Bresdin, Paul Gauguin précédées de « *Confidences d'artistes* ». Introduction et notes. William Blake & Co, 1987.

L'univers d'Odilon Redon. Les Carnets de dessins, éd. Henri Screpel, Paris, 1984.

Travaux universitaires

Art et artistes en Aquitaine : contribution à l'histoire de l'art à Bordeaux et dans le Sud-Ouest du XVIIIe au XXe siècle. [Dossier destiné à l'obtention de l'habilitation à diriger les recherches, plus de 1400 pages] 1991, Archives de Bordeaux Métropole.

Rio de Janeiro au XIXe siècle - architecture et décors. Thèse de 3^e cycle en Art et archéologie; direction François Georges Pariset, Université Bordeaux III, 1974.

Gustave de Galard, un peintre à Bordeaux à l'époque romantique. Mémoire de DES d'histoire de l'Art, 1959

Discours d'accueil de Mme Constance Rubini, membre associé, *Actes de l'Académie nationale des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Bordeaux*, 2016.

2015

« Cyprien Alfred-Duprat (1876-1933), l'homme pressé », Dans *En trombe Cyprien Alfred-Duprat (1876-1933), une vision de la ville mobile au début du 20e siècle*. Bordeaux, MADD, 2015, p. 3-5.

« Note sur la peinture bordelaise de l'entre-deux-guerres » ; notices sur Raymond Marty, André Conte, Mildred Bendall. Dans *Peintures bordelaises*, Catalogue de ventes Briscadieu, samedi 5 décembre 2015, respectivement p. 78, 83, 111.

2014

20 ans d'acquisitions; oeuvres acquises par les Amis du Musée d'Aquitaine et offertes au musée depuis la fondation de l'association, 1993-2013. Exposition, Musée d'Aquitaine, Bordeaux, 11 mars-8 juin 2014, catalogue [avec Catherine Bonte], 2014.

« Un portrait inédit de Victor Louis par Pierre Lacour ». *Revue archéologique de Bordeaux*, tome CV, 2014, p. 127-138.

Recension de Bernard Seiden, Dossier « La couleur des murs, la peau et le fard ». *Midi-Pyrénées Patrimoine*, n° 38, été 2014, *Les Cahiers de Framespa* [En línea], 17 | 2014, Publicado el 31 diciembre 2014. URL : <http://journals.openedition.org/framespa/2988>

Discours d'accueil de Mme Marguerite Stahl, membre résidant. *Actes de l'Académie nationale des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Bordeaux*, 2014, p. 233.

« La bibliothèque de l'Académie » ; « Gustave de Galard ». Dans *Trésors de la bibliothèque de Bordeaux*. Le Festin, 2014, respectivement p. 38-39 et p. 96-97.

« Les monuments aux morts, œuvres d'art », *Colloque Les années 1870-1871 dans le Sud-Ouest Atlantique - Des événements à la mémoire*. Sans date. [2014 ?]

2013

« Le bijou de la Maison cantonale ». *Le Festin*, automne 2013, n°87, p. 40-47.

Bordeaux patrimoine mondial. Les critères de l'Unesco. Renaissance des Cités d'Europe, CAPC, 2013 [Non édité].

2012

« La statuaire publique bordelaise : les académiciens dans la ville ». *Actes du tricentenaire de l'Académie nationale des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Bordeaux*, 2012, p. 141.

« Repères chronologiques » et « Les résidences de l'Académie ». *Actes du tricentenaire de l'Académie nationale des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Bordeaux*, 2012, p. 23.

Contribution à *Tobeen : eigenzinnig kubist, poëtisch realist*. Rosella Huber-Spanier, 99 Uitgevers, 2012

« In memoriam Jean Marcadé ». *Revue archéologique de Bordeaux*, 2012, p. 331-332.

« L'hôtel-musée d'Henry Frugès ». *Le Festin*, automne 2012, n°83, p. 44-47.

2010

« Barbara Schroeder – Rumeurs végétales, œuvres récentes, 1998-2009 [avec Stéphan Lévy-Kuentz]. Centre d'Arts plastiques, Impr. Gatignol, Royan, 2010.

2009

« Les quais, Bordeaux, 1999-2009 », [photographies de Vincent Monthiers, Jérémie Buchholtz, David Sepeau, et al.]. Arc en rêve-Centre d'architecture, Bordeaux, Éd. Confluences, 2009.

2008

Préface de *En suivant la Narmada*, précédé de *Souvenirs d'Inde*, Claude Lagoutte. Plancoët Diabase impr., 2008.

« Claude Lagoutte ou la quête de l'ailleurs », *Claude Lagoutte. Voyages et autres traces*. Le Festin/ Musée des beaux-arts de Bordeaux, 2008, p. 13-53.

« Bordeaux dans l'entre-deux-guerres : la modernité sans rupture », dans *Bordeaux années 20-30 - De Paris à L'Aquitaine* [avec Victor Arwas et Bernadette de Boysson]. Bordeaux, musée des Arts décoratifs, Norma, 2008, p. 24-38.

2007

Discours de réception de M. Michel Pétauud-Létang. *Actes de l'Académie nationale des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Bordeaux*, 2007, p. 139.

« Gentleman Princeteau (1843-1914) », dans *Princeteau, Chevaux et attelages*, [exposition au musée des beaux-arts de Libourne, chapelle du Carmel, du 15 juin au 29 septembre 2007, commissaire général, Marguerite Stahl], catalogue [avec M. Stahl, D. Devynck]. Bordeaux, Le Festin, juin 2007.

2005

Préface de *Les portes du silence*, Gérard Trignac, oeuvre gravé. Bordeaux, William Blake and Co, 2005.

« In memoriam Jean-Paul Avisseau (1933-2005) ». *Actes de l'Académie nationale des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Bordeaux*, 2005, p. 1.

« À Marie, « consolatrice des affligés ». Les ex-voto de Verdélais ». *Le Festin*, n°55, automne 2005, p. 38-47.

« Lanessan, un château en Médoc ». *Revue archéologique de Bordeaux*, XCVI, 2005, pp.245-261. [réed. à part 2009].

2004

« A propos d'Antoine Gonzalès : une toile inconnue ». *Revue archéologique de Bordeaux*, 2004, p. 217-224.

« In memoriam comtesse Jacqueline de Chabannes ». *Actes de l'Académie nationale des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Bordeaux*, 2004, p. 263.

Préface de *Les portes du silence : Gérard Trignac, oeuvre gravé*. Bordeaux, William Blake & Co., 2004.

2003

Discours de réception de M. Roland Daraspe. *Actes de l'Académie nationale des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Bordeaux*, 2003, p. 201.

2002

« Un territoire chargé d'histoire : Bacalan : la corne du port de la lune », dans *Patrimoine et Territoires, pour les Journées du Patrimoine, Mairie de Bordeaux*. 2002.

2001

« Un sculpteur italien à Bordeaux, Domenico Maggesi, Carrare 1801 - Bordeaux 1892 », préface du catalogue de l'exposition - Salle Capitulaire, cour Mably, Bordeaux - 14 septembre - 4 octobre 2001.

2000

« Une statuette inédite de Dominique Maggesi ». *Revue archéologique de Bordeaux*, tome XCI, 2000.

Discours de réception de M. Pierre Rosenberg. *Actes de l'Académie nationale des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Bordeaux*, tome XXIV, 2000, pp. 139-143.

« L'urbanisme bordelais au XIX^e siècle ». *Actes de l'Académie nationale des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Bordeaux*, 2000, p. 65-73.

Préface de *La vie en couleurs - Barbara Schroeder*. Kevelaer : Heinz Janssen, impr. 2000.

1999

« L'iconographie de Montesquieu : quelques portraits sculptés aux XIX^e et XX^e siècles », dans *Éditer Montesquieu au XVIII^e siècle*, Société des Bibliophiles de Guyenne, Bordeaux, 1999, p. 186-209.

Séance publique de fin d'année. Discours du Président, « Eloge de Pierre Mathieu ». *Actes de l'Académie nationale des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Bordeaux*, 1999, p. 215-218.

1998

Discours de réception de M. Alain Lestlé. *Actes de l'Académie nationale des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Bordeaux*, 1998, p. 221-228.

Remise officielle des Actes du Colloque international de décembre. *Actes de l'Académie nationale des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Bordeaux*, 1998.

1997

« Une dation pour Bordeaux : le fonds d'architecture du cabinet Garros ». *Actes de l'Académie nationale des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Bordeaux*, tome XXII, 1997, p. 127-134.

« Gentleman Princeteau à travers les œuvres du musée des beaux-arts de Libourne », *Le Festin*, oct. 1997, n°23-24, p. 44-51.

1996

« La mission française au Brésil ». *Actes de l'Académie Nationale des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Bordeaux*, 1996, pp. 57-74.

Préface de *Gaston Leroux sculpteur bordelais (1854-1942)*, Dominique Rémus-Savès. *Revue historique de Bordeaux et du Sud-Ouest*, 1996.

1995

« Remerciements » lors de sa réception. *Actes de l'Académie Nationale des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Bordeaux*, 1995, p. 95-103.

1994

Préface de *Les cahiers noirs : journal d'un peintre, Bordeaux 1920-Paris 1958 / Georges de Sonnevillle*. Bordeaux, Art & Arts, 1994.

« In memoriam Paul Roudié ». *Actes de l'Académie Nationale des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Bordeaux*, 1994, p. 189.

« Les portails », « L'alliance des styles : Peyronnet », « Présentation : l'évolution des décors intérieurs » [avec Ph. Maffre et M. Favreau], dans *Maisons de campagne en Bordelais (XVI^e-XIX^e)*. CERCAM et Université de Montaigne-Bordeaux III en co-édition avec Art et Arts, Bordeaux, 1994.

1993

« Les bas-reliefs de la façade de l'ancienne faculté des Sciences et Lettres de Bordeaux ou la ville de Bordeaux dispensant ses trésors à l'instruction publique ». *Revue des Etudes anciennes*, tome 95, 1993, n°1-2, [Hommage à Jean Marcadé], p. 323-334.

« Le couvent de l'Assomption et les prémices de l'architecture néo-romane à Bordeaux ». *Société archéologique de Bordeaux*, tome LXXXIV, 1993, p. 123-163. [Tiré à part 1996].

In memoriam Paul Roudié. *Revue archéologique de Bordeaux*, tome LXXXIV, 1993.

« Odilon Redon miraculé ». *Revue de l'Art*, n°100, 1993, p. 84-85.

« Claude Lagoutte en Entre-deux-Mers » dans *L'Entre-deux-Mers à la recherche de son identité*. CLEM, Actes du quatrième colloque, Saint-Loubès, 1993.

Le vin en pages - Bibliographie sélective [avec Christian Coulon, Bernard Ginestet, René Pijassou, Philippe Roudié]. Bordeaux, Coopération des Bibliothèques en Aquitaine, 1993.

1992

« Claude Lagoutte, l'année 1979 ». *Le Festin*, n°10, 1992, p. 58-63.

1990

« L'architecture bordelaise autour de 1789 ». Dans *Révolutions en Aquitaine. De Montesquieu à Frédéric Bastiat. Actes du XLII^e congrès d'études régionales de la Fédération historique du Sud-Ouest*, Bordeaux, pp. 547-582, 1990.

1989

La plume et le pinceau. Odilon Redon et la littérature [avec Dario Gamboni]. Paris, les éditions de Minuit, 1989. 354 pp., 65 ill. [bl. dans : *Revue de l'Art*, 1991, n°91. p. 85].

« La naissance du style néo-médiéval à Bordeaux ou le Moyen Age en milieu classique ». *Revue archéologique de Bordeaux*, tome LXXX, 1989, p. 197-202.

« La gloire de Bordeaux : décors bordelais de l'Entre-deux-guerres ». *Revue archéologique de Bordeaux*, tome LXXX, 1989, p. 99-112.

« Qu'est-ce qu'un château viticole ? ». Châteaux-Bordeaux, n° hors-série, Connaissance des Arts, 1989.

1988

« L'urbanisme utopique de Cyprien Alfred-Duprat », « Bordeaux en Aquitaine : entre la tradition et le modernisme », « Monuments aux morts » [avec Jean-Claude Lasserre]. Dans *Bordeaux et l'Aquitaine 1920-1940 Urbanisme et architecture*. Paris, Editions Regirex-France, 1988, respectivement p. 49-53 ; p. 101-117 et p. 261-266.

« Histoire de l'architecture viticole ». Dans *Châteaux Bordeaux, Histoire et renouveau de l'architecture viticole*. Centre Georges Pompidou, 1988, p. 63-99.

« D'une architecture du vin ». Dans *De l'esprit des vins - Bordeaux*. Paris, Adam Biro, 1988.

« Grandjean de Montigny en Italie », « Grandjean de Montigny à Rio de Janeiro », « L'architecture privée », « L'urbanisme impérial », « Les édifices publics ». Dans *Grandjean de Montigny (1776-1850) : Un architecte français à Rio*, catalogue de l'exposition [26 avril au 25 juin 1988] organisée par la Bibliothèque Marmottan, Boulogne-Billancourt [préparée par Marilys de la Morandière, Robert Coustet, Bruno Foucart et Jean-Michel Pianelli]. Institut de France, Académie des beaux-arts, Paris, 1988 ; respectivement p. 17-20, p. 39-40, p. 41-45, p. 46-48, p. 49-56.

« Solitude et clairvoyance d'un collectionneur bordelais, Gabriel Frizeau (1870-1938), d'après des correspondances inédites » [en collaboration avec Jean-François Moueix]. Paris, *Gazette des Beaux-Arts*, 1988, p. 325-334.

Bordeaux et l'Aquitaine 1920-1940 - Urbanisme et architecture [collaboration à]. Paris, Techniques et architecture, 1988.

« L'architecture bordelaise autour de 1789 ». Talence, Fédération historique du Sud-Ouest, 1988.

« D'une architecture du vin ». Dans *De l'esprit des vins Bordeaux*. [Photos d'Anne Garde, texte en collaboration avec Bernard Ginestet, Jean Lacouture, Claude Mauriac, Jacqueline du Pasquier, Jean-Marie Planes, Philippine de Rothschild, Pierre Veilletet]. Adam Biro, 1988.

« Mascarons de Bordeaux » [texte et commentaires iconographiques Robert Coustet, photographies Hervé Lefebvre et Jacques Péré]. Édition Bordeaux Partner Communication, 1988.

1987

L'Ecole de Gironde - Trois abstraits : Marcel Pistre, Jean-André Lourtaud, Henry Mazaud, [avec D. Dussol et D. Cante]. Préface de Jacques Valade ; avant-propos de Jacques Sargos. Bordeaux, Conseil général de la Gironde, 1987.

Critiques d'art : salon de 1868, Rodolphe Bresdin, Paul Gauguin ; Précédées de *Confidences d'artiste : salon de 1868, Rodolphe Bresdin, Paul Gauguin*. Introduction et notes par Robert Coustet / Odilon Redon. Bordeaux, William Blake, 1987.

1986

« Un anglais à Bordeaux sous l'Empire ». *Revue archéologique de Bordeaux*, tome LXXVII, 1986, p. 127-131.

« Un décor de prestige pour le vin à Bordeaux : le C.I.V.B. ». *Revue archéologique de Bordeaux*, tome LXXVI, 1986, p. 45-51.

1984

« Le mémorial aux morts de la guerre de 1914-1918 de la ville de Bordeaux ». *Revue archéologique de Bordeaux*, tome LXXV, 1984, 95-105.

1983

« L'activité de Victor Louis à Bordeaux : trois immeubles inédits ». *Revue archéologique de Bordeaux*, tome LXXIII, [année 1982], 1983, 101-115.

1982

« Le Théâtre Français de Bordeaux ». Dans *Victor Louis et le siècle des théâtres : scénographie, mise en scène et architecture théâtrale aux XVIII^e et XIX^e siècles*. Actes du colloque de Bordeaux 8-10 mai 1982, CNRS, pp. 199-208.

« Le stade municipal et le Parc des sports de Bordeaux. Recherche de la paternité ». *Revue historique de Bordeaux - Nouvelle série*, tome XXIX, 1982, p. 149-165.

Les Châteaux du XIX^{ème} siècle. Ronéo, in 4°, 3 p., Archives municipales de Bordeaux. Sans date, 1982 ?

1981

« Vingt ans d'activité artistique : Henriette Bounin et la galerie du Fleuve ». *Revue historique de Bordeaux - Nouvelle série*, tome XXVIII, 1981, p. 155-159.

« La maison cantonale de La Bastide : de l'Art Nouveau à l'Art Déco ». *Revue historique de Bordeaux*, Nouvelle série, tome XXVIII, 1981, p. 109.

1980

« Un ensemble néo-classique à Marmande : l'Hôtel de Ville et le Palais de Justice ». Dans *Fédération historique du Sud-Ouest, actes du 32^e congrès*. Agen, 1980, tome 1, p. 153-162.

1979

« La naissance de l'architecture de béton à Bordeaux : Raoul Jourde et le bâtiment de la Régie municipale du Gaz et de l'Electricité ». *Revue historique de Bordeaux*, Nouvelle série, tome XXVI, 1979, p. 175.

« Expansion du néo-classicisme bordelais : travaux campagnards de Gabriel-Joseph Durand ». *Revue archéologique de Bordeaux - tome LXXI*, [années 1978-1979], 1980, p. 161-173.

1978

« Le palais impérial de Petropolis ». *L'œil*, n°275, 1978.

Divers

Critiques d'ouvrages pour la presse (*Sud-Ouest* et *Sud-Ouest Dimanche*), plus de 500 chroniques des livres d'art sous le pseudo de Jean Lignac (le nom de son grand-père maternel),

1977

« Le paysage landais dans la peinture bordelaise au XIX^e siècle », dans *Bulletin de la Société de Borda*. Aire-sur-Adour, Impr. Castay, 1977.

1976

« L'urbanisme néo-classique à Rio de Janeiro d'après le portefeuille de Grandjean de Montigny ». *Bulletin de la Société française d'histoire de l'Art français*, 1976, p. 341-349.

« Le second néo-classicisme bordelais ». *L'œil*, n° 250, juin 1976.

1975

« Portails classiques et néo-classiques du Bordelais » [en collaboration avec Françoise Legrand]. *Revue historique de Bordeaux*, Nouvelle série, tome XXIV, 1975, p. 117-129.

« Bordeaux utopique de Cyprien Alfred Duprat ». *Actes du XXVII^e Congrès d'études régionales*, Société des Sciences, Lettres et Arts de Pau et du Béarn, Pau, 1975.

1973

« Charles Burguet (1821-1879) et l'architecture métallique à Bordeaux ». *Revue historique de Bordeaux*, Nouvelle série, tome XXII, 1973, p. 69.

1964

« A propos de la ville de Brion (Saint-Germain-d'Esteuil) ». *Revue historique de Bordeaux*, Nouvelle série, tome XIII, 1964.

1960

« Gustave de Galard, un peintre à Bordeaux à l'époque romantique ». *Revue historique de Bordeaux*, Bordeaux, janvier-mars 1960 (sans doute en lien avec son Mémoire de DES d'histoire de l'Art, 1959).

Terres et hommes de Préhistoire : Le Blayais-Bourgeois

Michel Lenoir *
Marc Martinez **

Un territoire favorable à l'implantation humaine

Situés en rive droite de l'estuaire de la Gironde, aux confins de la Gironde et en marge des pays charentais, le Bourgeois et le Blayais sont des secteurs de topographie peu accentuée. Proches de la façade atlantique, ils bénéficient d'un climat tempéré océanique (fig. 1).

L'occupation préhistorique de ce territoire est due essentiellement à deux facteurs primordiaux. Tout d'abord, l'abondance de ressources en matières premières lithiques : des silex disponibles sous forme de galets dans les alluvions fluviales des basses vallées de la Dordogne et de l'Isle et d'autres provenant des gîtes de silex crétacés de la Charente maritime. Enfin, en plus des campements de plein air, un habitat en grottes et abris sous roche permis par la présence de cavités naturelles creusées dans les lignes de falaises calcaires.

Remarquée par des amateurs de préhistoire très tôt, mais surtout dès le dernier tiers du XIX^e siècle, cette relative richesse en sites a pu constituer l'élément déterminant qui les a incités à effectuer des recherches sur le terrain.

Parmi ces préhistoriens, assez nombreux pour un secteur peu étendu, certains ont laissé leur nom à la postérité, d'autres moins connus, ont néanmoins contribué à enrichir la connaissance de ce secteur.

François Daleau : un précurseur de talent

Le plus célèbre d'entre eux demeure François Daleau (1845-1927) qui découvre la grotte de Pair-non-Pair en 1881 et la fouille durant plusieurs années (fig. 2).

Il collabore avec d'autres chercheurs dont notamment plusieurs membres de Sociétés savantes parmi lesquelles, la Société Archéologique de Bordeaux et la Société Linnéenne de Bordeaux à laquelle appartenaient Linder, Berchon, Motelay...

Il s'entoure de divers collaborateurs pour la plupart naturalistes ou archéologues amateurs en particulier il faut citer Jean Baptiste Gassies, premier conservateur du Musée préhistorique et ethnographique de Bordeaux, le photographe Théodore Antmann, auteur de la plupart des photos anciennes sur plaque de verre de la grotte de Pair-non-Pair, le paléontologue Edouard Harlé.

Les découvertes de F. Daleau dans le Bourgeois, et plus largement dans la partie nord de la Gironde, sont abondantes. Ces découvertes diachroniques, concernent tout aussi bien la Préhistoire ancienne et la Préhistoire récente que les périodes historiques.

* Université de Bordeaux, UMR-PACEA,

** Ministère de la Culture, Centre des monuments nationaux, Grotte de Pair-non-Pair,



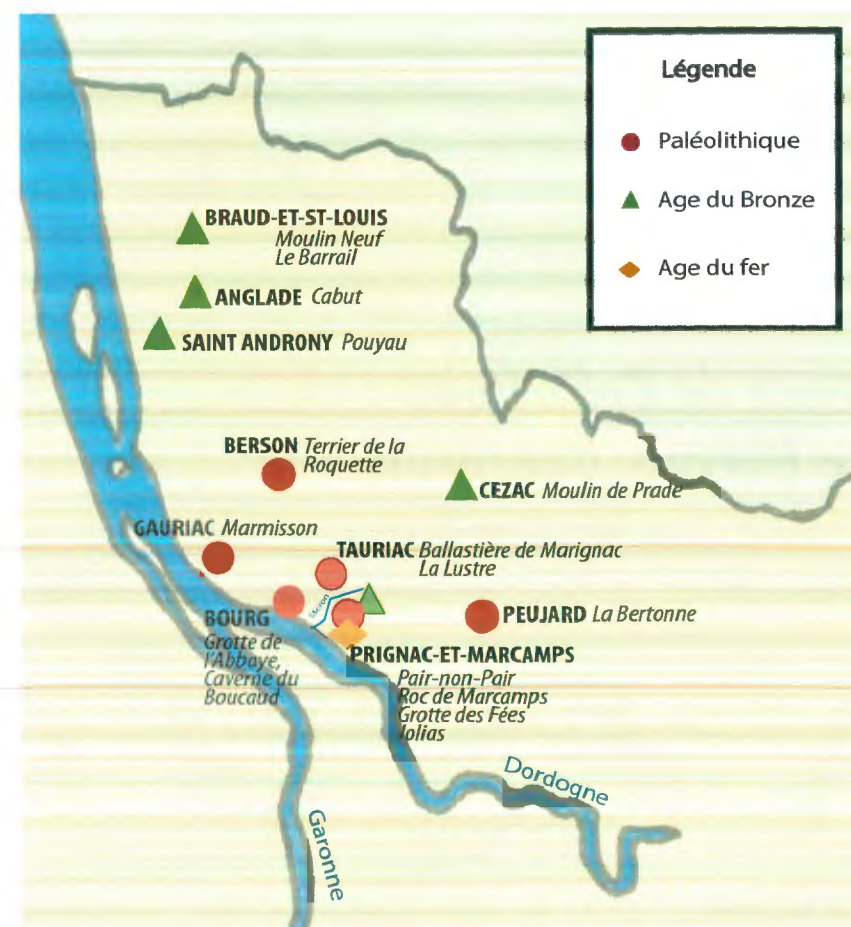


Fig. 1. - Localisation des sites en Blayais-Bourgeois.

F. Daleau dont les recherches ont aussi plus modestement concerné l'Entre-deux-Mers et le département de la Dordogne, a effectué des prospections et des ramassages de matériel archéologique en surface, sur des sites de plein-air, notamment La Bertonne à Peujard, où il signale l'existence d'outils particuliers (fig. 3), le Terrier de la Roquette à Berson¹ ainsi que des fouilles dans la grotte de l'Abbaye, la caverne du Boucaud, toutes deux à Bourg et l'abri sous roche au lieu dit Marmisson, à Gauriac. Ces découvertes et les résultats de ses prospections, nous sont notamment connus par ses carnets nommés « Excursions » dans lesquels ont été minutieusement et scrupuleusement consignées les dates et la nature des découvertes. Ces carnets sont abondamment illustrés de plans et de croquis. Ils renferment des descriptions des objets recueillis, ainsi que des relevés stratigraphiques nombreux notamment pour la fouille du remplissage de la grotte de Pair-non-Pair. Parmi les gisements découverts, fouillés et étudiés, par F. Daleau, c'est bien ce dernier qui demeure le plus connu.

Pair-non-Pair : trente ans de recherche pour un site majeur de la préhistoire mondiale

Cette cavité, modeste par la taille, se situe en rive gauche du Moron affluent de la basse vallée de la Dordogne. Elle est creusée dans un massif de calcaire à Astéries, dépôt marin d'âge rupélien. François Daleau la découvre postérieurement à la grotte de Jolias (1873) et à la grotte des Fées (1874) toutes proches. Ces deux gisements ont fait l'objet de publications et constituent les toutes premières découvertes préhistoriques du département de la Gironde.

La grotte des Fées (fig. 4) que F. Daleau fouillera avec son ami Emile Mauftras, auteur notamment d'une Histoire de la ville de Bourg sur Gironde, domine le talus du Roc-de-

¹ F. Daleau, 1909-1910



Fig. 2. - François Daleau en 1901.

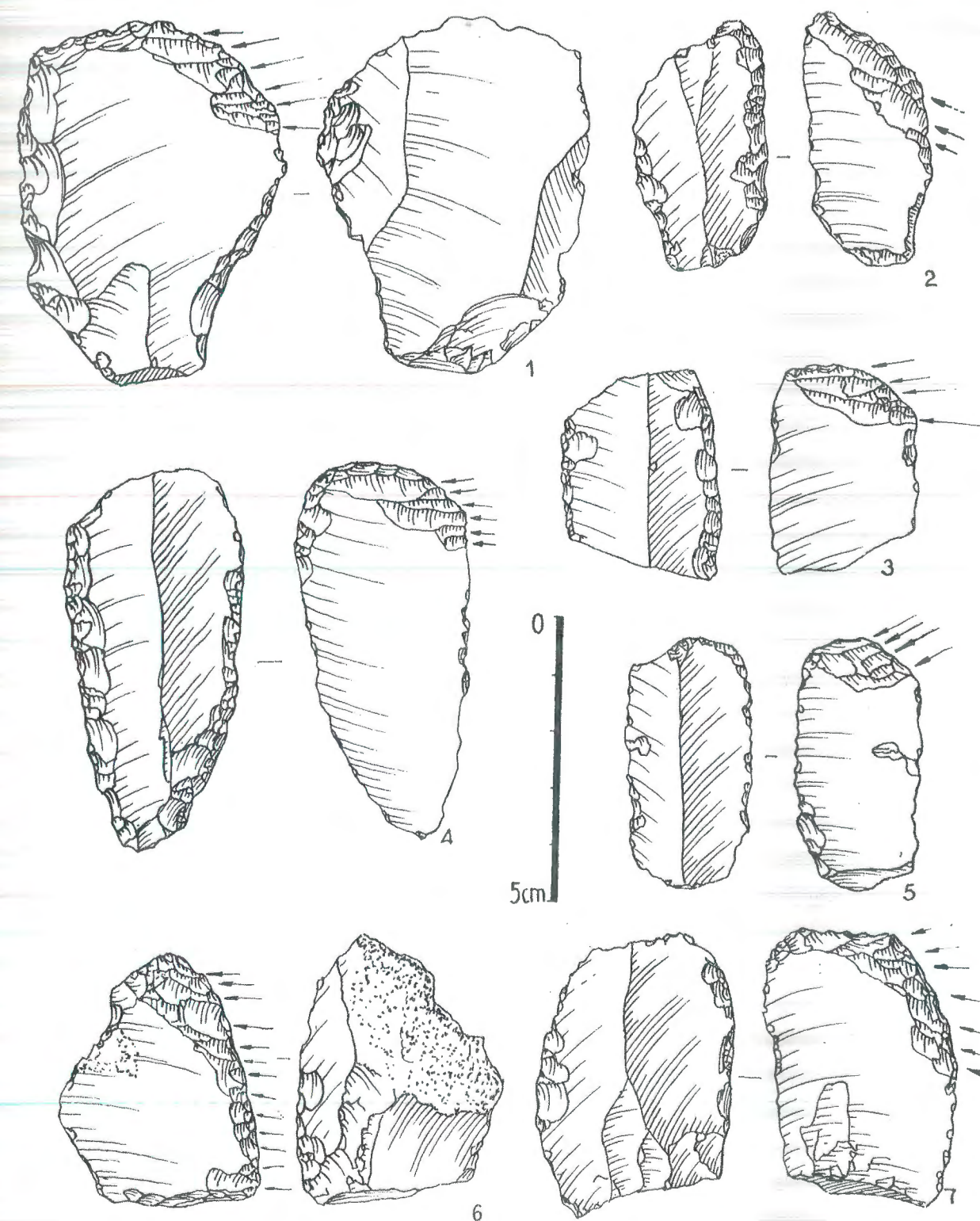


Fig. 3. - Silex à « retouches anormales ». La Bertonne, Peujard.



Fig. 4. - Anthropomorphe sur bois de renne. Grotte des Fées.

Marcamps. Elle a livré une séquence de Magdalénien moyen et de Magdalénien supérieur². La grotte de Jolias toute proche, renfermait des niveaux archéologiques qui ont livré une belle industrie lithique aurignacienne associée à de la faune³.

Daleau découvre la grotte de Pair-non-Pair le 6 mars 1881 et les premières gravures (fig. 5) vont surgir de la pénombre, cachées par une riche couche archéologique, le 29 décembre 1883⁴ et c'est à partir de 1896 qu'il va en commencer réellement l'étude. Les fouilles entreprises peu après la découverte vont



Fig. 5. - Gravure de bouquetin. Grotte de Pair-non-Pair.

connaître une interruption de trois ans (mars 1893 à mai 1896) dues à des différends avec le propriétaire du terrain puis elles reprendront jusqu'en 1913.

Le matériel recueilli au cours de ces travaux sera soigneusement lavé, marqué et étiqueté en ce qui concerne les pièces paraissant les plus intéressantes et il en sera de même des vestiges recueillis lors de diverses prospections.

L'ensemble était déposé dans le chalet de l'Abbaye à Bourg sur Gironde où Daleau conservait également des objets ethnographiques et d'autres découvertes concernant la géologie, la paléontologie et l'anthropologie physique. En ce qui concerne le matériel recueilli dans le remplissage de la grotte de Pair-non-Pair, l'outillage lithique, l'industrie osseuse et les restes de faune déterminables étaient rangés dans des meubles à tiroirs tandis que les produits de débitage et les fragments

² F. Daleau, 1874 ; D. de Sonnevill-Bordes, 1959, M. Lenoir, 1983.

³ F. Daleau et J.-B. Gassies, 1874.

⁴ A. Roussot, 2006.



Fig. 6. - Dépôt du bronze final II. Moulin-Neuf. Braud.

osseux étaient stockés dans des tonneaux. Une grande partie du matériel reste conservée au Musée d'Aquitaine et au Muséum d'histoire naturelle de Bordeaux mais le contenu des tonneaux a disparu. Il aurait été versé après la mort de Daleau, dans une fosse proche du chalet.

Parmi les découvertes de F. Daleau, il faut également signaler la ballastière de Marignac⁵ à Tauriac située en rive droite de la vallée du Moron à proximité de Pair-non-Pair. F. Daleau prospecta à partir de 1889 ce gisement de plein-air qui a livré des industries acheuléennes dans un contexte alluvial.

Dans les années 1960 le docteur André Cheynier entrepris de dépouiller les carnets de fouilles de Daleau, dénommés « Excursions » qui renfermaient des comptes-rendus d'observations faites lors de 800 journées de recherches étalées sur plus de trente ans. Dans l'ouvrage issu de cette analyse des documents, A. Cheynier a relaté les descriptions stratigraphiques effectuées et consignées par le fouilleur et a proposé des corrélations entre la stratigraphie de la partie profonde de la grotte, qui renfermait les gravures et celle du couloir dont le plafond s'est effondré⁶.

D'autres essais de corrélation avaient été initialement proposés par F. Daleau puis par G. Malvesin-Fabre⁷. F. Daleau a décrit, dessiné puis fait mouler les panneaux gravés dont des relevés furent par la suite effectués de 1934 à 1937 par l'abbé Henri Breuil en collaboration avec Miss Mary E. Boyle et Renée L. Doize. Henri Breuil qui avait rencontré Daleau à plusieurs reprises, présenta à la suite de ces relevés, une description des gravures qui a été publiée dans l'ouvrage d'A. Cheynier ainsi que dans l'ouvrage majeur du « Pape » de la préhistoire, *Quatre cents siècles d'art pariétal*.

P. David et G. Malvesin-Fabre, ont proposé une interprétation nouvelle pour une gravure de la grotte, remise en cause mais une nouvelle et très récente étude de la paroi ornée laisse à penser qu'ils n'avaient peut-être pas tout à fait tort...⁸.

⁵ F. Daleau, 1904.

⁶ A. Cheynier, 1963.

⁷ G. Malvesin-Fabre, 1948.

⁸ P. David et G. Malvesin-Fabre, 1950.



Fig. 7. - Anthropomorphe. Roc de Marcamps.

Ce n'est que bien plus tard, dans les années 1980, que B. et G. Delluc dans le cadre de recherches sur l'art archaïque en Aquitaine⁹ ont révisé l'ensemble des gravures dont ils ont également fait l'analyse dans un ouvrage collectif récent concernant la Grotte de Pair-non-Pair¹⁰ dans lequel A. Roussot a présenté en détails l'historique de la découverte des gravures qu'il avait déjà évoquée dans un article antérieur, outre plusieurs notices consacrées à ce gisement¹¹.

Postérieurement à l'étude de B. et G. Delluc d'autres gravures ont été observées et publiées par C. Dubourg et M. Martinez dès 1996. Une nouvelle appréhension du dispositif pariétal est en cours et réalisée par Marc Groenen, Marie-Christine Groenen de l'Université Libre de Bruxelles et Marc Martinez.

Les faunes recueillies par F. Daleau dans le remplissage de la grotte, ont tout d'abord été étudiées par Edouard Harlé et pour les oiseaux, par E.-T. Newton. Des travaux plus

récents¹², se sont également intéressés à divers aspects de la faune de Pair-non-Pair. F. Prat a plus particulièrement étudié les restes d'équidés pléistocènes dans sa thèse principale et ceux de *Megaceros* (1968) dans sa thèse secondaire. C. Suire a pour sa part étudié les restes de loups, tandis que N. Mémoire, outre une description de la faune de Pair-non-Pair dans une plaquette du Muséum d'Histoire naturelle de Bordeaux¹³ a présenté les principales caractéristiques de la faune de PNP dans la dernière monographie consacrée à ce site.

C'est dans cet ouvrage collectif que d'autres aspects et des éléments nouveaux de ce gisement, dont notamment la datation des gravures enfin attribuées à l'Aurignacien, ont été présentés par divers auteurs : B. et G. Delluc, M. Lenoir, S. Loizeau, M. Martinez, N. Mémoire, A. Roussot.

François Daleau et la préhistoire récente

Les recherches et les découvertes du savant bourquais n'ont pas seulement concerné la Préhistoire ancienne. F. Daleau s'est également intéressé aux périodes récentes et on lui doit également la fouille et l'étude de mégalithes, la description de vestiges néolithiques, la découverte et la description de cachettes de haches en bronze.

Parmi ces découvertes il convient de signaler la cachette de l'âge du bronze mise au jour au Pouyau sur la commune de Saint-Androny avec dix-neuf haches à bords droits, une autre cachette de la même période au Barrail, commune de Braud avec cette fois ci vingt-deux haches en bronze à bords droits. Sur la même commune mais sur un autre secteur au lieu dit Le Moulin Neuf, c'est un grand pot de terre comprenant trente deux pièces avec lingots, haches à talon et anneau, pointes de lances fragments d'épées, poignard et cinq bracelets (fig. 6). Signalons également sur la commune de Cézac, canton de Saint-Savin, au lieu dit le Moulin de Prade dix sept pièces en bronze avec entre autres une hache à talon avec anneau, une hache à douille ronde avec anneau, une pointe de javelot, des lames de poignards incomplets ainsi que plusieurs bracelets et trois lingots informes

⁹ B. et G. Delluc, 1991.

¹⁰ Collectif, 2006.

¹¹ A. Roussot, 1972-1973 et A. Roussot, 1970, 1976, 1978.

¹² F. Prat, 1968 ; C. Suire, 1969 ; N. Mémoire, 1986 et 2006.

¹³ N. Mémoire, 1986.



Fig. 8. - Jean Ferrier, assis au premier plan (Fouille du site de La Pique).

Enfin, sur la commune d'Anglade, sur un mamelon nommé le Terrier de Cabut, des travaux vont mettre au jour un dolmen sous tumulus. Informé par ses correspondants locaux, François Daleau va intervenir afin de sauver les parties du monument restées intactes pour y découvrir une sépulture riche en vestiges. Ces ossements humains, malheureusement très détériorés, seront étudiés dès 1904 par le Docteur Manouvrier, professeur à l'Ecole d'Anthropologie de Paris, qui va affirmer que cette sépulture comprenait un nombre restreint de corps. Son étude détermine la présence de trois hommes adultes, deux femmes adultes, un ou deux jeunes sujets et un enfant de six ans environ. Dans ce même tumulus, Daleau mettra au jour un vase en pâte rougeâtre, trois petites lames de silex noir, une superbe lame de poignard en bronze ainsi que de nombreux objets de parure en os, des perles de calcaire, des perles et pendeloques

en coquilles ainsi que quatre cents douze dentales, *Dentalium Tarentinum* vraisemblablement utilisées pour la fabrication de colliers, diadèmes ou autres bracelets.

En outre, l'infatigable fouilleur va activement participer, en compagnie d'autres préhistoriens amateurs, à des prospections sur le littoral girondin et il effectuera quelques recherches (F. Daleau, 1878, 1879) en Périgord et plus occasionnellement dans d'autres secteurs de la France.

Nous lui devons également la première *Carte d'archéologie préhistorique du département de la Gironde* qui dresse l'inventaire des découvertes pré et protohistoriques¹⁴.

¹⁴ F. Daleau, 1876.

L'entre deux guerres et la découverte du Roc de Marcamps

D'autres préhistoriens locaux vont effectuer des recherches dans le Bourgeais et le Blayais entre les deux guerres. Il s'agit notamment de J.-A. Gadiot qui publia des découvertes de surface, pour la plupart néolithiques, sur les plateaux proches de la rive droite de l'estuaire. E. Guichard pour sa part, s'est surtout intéressé au secteur de Tauriac où il a principalement recueilli en surface des industries paléolithiques et néolithiques. Sans aucun doute, d'autres recherches ont été effectuées dans le secteur mais sont demeurées inédites.

Peu avant la deuxième guerre mondiale, les recherches dans le Bourgeais se sont intensifiées à la suite de la découverte du gisement du Roc-de-Marcamps situé au pied de la grotte des Fées découverte et fouillée par F. Daleau qui paraissait cependant ignorer l'existence de couches archéologiques dans le talus placé en contrebas.

Le gisement du Roc de Marcamps (fig. 7) a été découvert en 1929 par P. David et G. Malvesin-Fabre. Dès 1930 des tranchées de fouille y sont ouvertes par les membres de l'école de fouilles nouvellement créée au sein de la Société Linnéenne de Bordeaux. Y participent notamment Fernand Lacorre qui publia une courte monographie du gisement¹⁵, Robert Marquassuzaa¹⁶ mais les travaux cessent en 1933 lorsque Alexandre Nicolai obtient du propriétaire des lieux l'exclusivité du droit de recherches.

Avec son accord, l'exploitation du gisement va cependant être poursuivie par Jean Ferrier de 1933 à 1940 (fig. 8) qui va lui consacrer un chapitre de sa thèse sur la Préhistoire en Gironde¹⁷. E. Guichard et Gaston Maziaud iront travailler sur le site jusqu'en 1942 ainsi que P. Forestier qui secondait Nicolai¹⁸. Les recherches vont néanmoins diminuer d'intensité lors de la venue de préhistoriens allemands qui poursuivent quelques-temps des travaux parallèlement aux fouilles de Nicolai¹⁹.

C'est à cette période que H. Lambert²⁰ signala des gravures à la grotte des Fées et dans la longue diacalse appelée « Saint-Jean-du Roc » qui dominent le talus du Roc de Marcamps, gravures dont la non appartenance au paléolithique est avérée aujourd'hui.

Des années quatre-vingt à nos jours

Durant près de trente cinq ans le site sera ensuite laissé à l'abandon, livré au saccage des fouilleurs clandestins et envahi par une épaisse végétation. L'un de nous (M.L.) y reprend des recherches en 1978 dans le cadre de la préparation d'une thèse de Doctorat²¹ parallèlement à des prospections de terrain dans



Fig. 9. - Céramique du bronze ancien. Trou du Loup, Marcamps.

la basse vallée du Moron et à l'analyse des vestiges issus des fouilles anciennes (fig. 10). C'est au cours de cette période que furent effectués des travaux dans le gisement de La Lustre (Tauriac) découvert et étudié anciennement par F. Daleau. Les restes de faune du Roc de Marcamps provenant des fouilles anciennes ont été étudiés par F. Prat²².

Les découvertes du XIXe siècle concernant la Préhistoire récente et la Protohistoire ont retenu l'attention de J. Roussot-Larroque et d'A. Coffyn qui leur ont consacré diverses notes et articles. Au cours des toutes dernières années quelques découvertes d'industries lithiques ont été faites aux abords de la grotte de Pair-non-Pair²³, de céramique du Bronze ancien (fig. 9)²⁴, une mise au jour de restes humains (fig. 11), animaux et de céramiques faite par M. Martinez attribués au Bronze final et/ou au premier âge du fer, ainsi que des sondages préventifs effectués par le Service Régional d'Archéologie d'Aquitaine

15 F. Lacorre, 1938.

16 R. Marquassuzaa et Marc Neuville, 1933), Raoul Cousté (R. Cousté, 1959.

17 J. Ferrier, 1938.

18 A. Nicolai, 1934

19 A. Roussot- et J. Ferrier, 1970.

20 H. Lambert, 1944.

21 M. Lenoir, 1983.

22 F. Prat, 1966 et F. Delpech, F. Delpech, 1975.

23 M. Lenoir et M. Martinez.

24 J. Roussot-Larroque et M. Martinez.

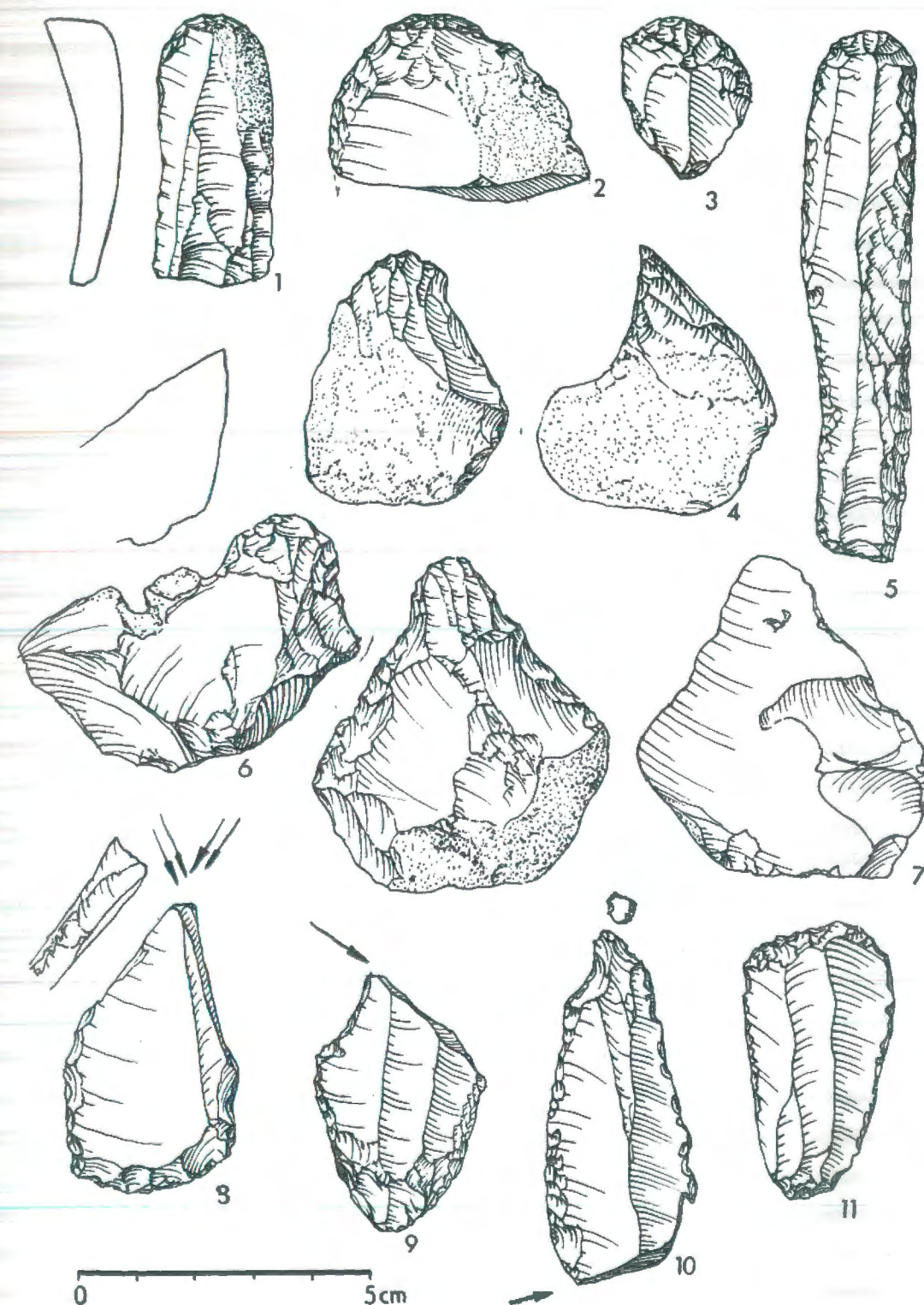


Fig. 10. - Industrie lithique. Roc de Marcamps.



Fig. 11. - Mandibule humaine. Bronze final-premier âge du fer. Plateau Pair-non-Pair.

à l'emplacement du nouveau bâtiment d'accueil de la Grotte de Pair-non-Pair ont enrichi notre connaissance de ce secteur. L'analyse réalisée par le radiocarbone nous donne les dates autour desquelles se situent les maximums de probabilités. Ces vestiges humains, les seuls à ce jour réellement datés en Haute Gironde, remontent à 804 à 747 avant notre ère.

Ainsi, sur ce territoire du Blayais-Bourgeois, ce sont plusieurs dizaines de milliers de vestiges de la préhistoire qui ont été exhumés, récoltés, étudiés et conservés. François Daleau légua toutes ses collections après sa mort en 1927 à la ville de Bordeaux. Il en est de même des produits de fouilles du Roc de Marcamps menées par Ferrier, Nicolai, Maziaud et Marquassuzaa et c'est aujourd'hui le Musée d'Aquitaine pour l'industrie lithique et osseuse et l'art mobilier²⁵ ainsi que le Muséum d'histoire naturelle de Bordeaux pour la faune de Pair-non-Pair, qui en assurent la conservation.

Si les sites et campements de plein air sont aujourd'hui cachés par les diverses cultures et plantations ou enfouis à jamais par l'urbanisation galopante, seuls le gisement du Roc, véritable réserve archéologique, la grotte des Fées et la caverne de Pair-non-Pair, sont conservés et protégés. Propriétés de l'Etat (Ministère de la Culture), ils forment un ensemble domanial national d'une importance rare.

Dès 1896, François Daleau s'inquiétait pour l'avenir de sa chère caverne et c'est avec une farouche ténacité qu'il mit tout en œuvre pour la sauver d'une destruction programmée : « ...je fais des vœux pour que les pouvoirs publics veuillent bien s'intéresser à la conservation de ce monument et de ses gravures qui sont du plus grand intérêt. Un temps viendra où nos successeurs ne pourront plus étudier que dans les livres notre science éminemment française, la palethnologie. »

Il a été écouté et Pair-non-Pair est une des rares cavités ornées qui reste encore ouverte au public, toujours dans le respect de la conservation des œuvres.

En 2008, a lieu l'inauguration du nouveau bâtiment d'accueil, vital pour recevoir les milliers de visiteurs fascinés par ce bestiaire paléolithique incisé profondément dans le rocher. Cet édifice en chêne massif, à l'architecture rude et contemporaine à la fois, mêlant le bois, le béton, le verre, le cuivre et l'acier et où sont présentées des pièces originales, démontre s'il le fallait encore que c'est bien en Haute Gironde que se trouve le fleuron de la préhistoire girondine avec une des toutes premières forme d'expression artistique de l'humanité.

²⁵ Nos plus vifs remerciements à Vincent Mistrot, responsable des sections préhistoire et protohistoire pour toutes les facilités d'accès aux collections.

Bibliographie

- Pour une vision bibliographique complète et notamment pour les publications de François Daleau, nous renvoyons aux ouvrages de Coffyn (A) (1990) et au Collectif (2006).
- Angulo, Javier, Garcia-Diez Marcos, Martinez Marc. 2011, Phallic Decoration in Paleolithic Art: Genital Scarification, Piercing and Tattoos, *The Journal of Urology*, Vol. 186, December.
- Breuil, Henri. - Quatre cents siècles d'art pariétal. Les cavernes ornées de l'âge du renne. Montignac. Centre d'études et de documentation préhistoriques, 1952.
- Cheyrier, André. 1963. *La caverne de Pair-non-Pair, Gironde. Fouilles de François Daleau*. Documents d'Aquitaine (II) Publications de la Société Archéologique de Bordeaux, 1963.
- Collectif : Lenoir Michel, Delluc Brigitte et Gilles, Loizeau Sigolène, Martinez Marc, Mémoire Nathalie, Roussot Alain. *La grotte de Pair-non-Pair à Prignac-et-Marcamps (Gironde)*. Ouvrage coédité par la Société Archéologique de Bordeaux et le Conseil général de la Gironde. Collection « Mémoires », 2006
- Coffyn, André et collabor. *Aux origines de l'archéologie en Gironde. François Daleau (1845-1927)*. Ouvrage coédité par le Conseil Général de la Gironde et la Société Archéologique de Bordeaux, 1990.
- Daleau, François. « Grotte des Fées (âge du Renne) située au Roc, commune de Marcamps, canton de Bourg (Gironde) ». *Société Archéologique de Bordeaux*, 1874, t. 1, p. 109-119.
- Daleau, François. « Carte d'Archéologie préhistorique du département de la Gironde ». *A.F.A.S.*, 5e session, Clermont-Ferrand 1876, p. 608-618.
- Daleau, François. « Notice sur les stations préhistoriques de l'étang de Lacanau ». *Congrès International des Sciences Anthropologiques*, Paris, 1878, 4 p.
- Daleau, François. « Les stations préhistoriques des étangs d'Hourtin et de Lacanau (Gironde) ». *A.F.A.S.* 8e session, Montpellier 1879, p. 807-813.
- Daleau, François. « Le gisement quaternaire de Marignac, commune de Tauriac (Gironde) ». *Actes Société Linnéenne de Bordeaux*, 1904, t. LVIII, p. 321-334, 6 pl.
- Daleau, François. « Silex à retouches anormales de la station de la Bertonne ou la Rousse ; commune de Peujard (Gironde) ». *Société Archéologique de Bordeaux*, 1909, t. XXXI, p. 31-48, 5 fig. 8 pl.
- David, Pierre et Malvesin-Fabre, Georges. « Une interprétation nouvelle pour une gravure de Pair-non-Pair ». *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, 1950, t. 47, n° 3-4, p. 139-141.
- Dubourg, Christine et Martinez, Marc avec la collaboration de Norbert. Aujoulat, Jean-Marc Bouvier et Sabine Brassier. « Une nouvelle gravure pariétale dans la grotte de Pair-non-Pair (Prignac et Marcamps, Gironde) ». *Paléo*, N° 8, 1996, p. 293-297.
- Delpech, Françoise 1975. *Les faunes du Paléolithique supérieur dans le Sud-Ouest de la France*. Editions du CNRS. Paris, 1983.
- Ferrier, Jean. 1938. - *La Préhistoire en Gironde*. Monnoyer imp. Le Mans. 1938.
- Gadiot, Jean-Alain. « Note sur quelques nouvelles stations préhistoriques du Bourgeois ». *Société archéologique de Bordeaux*, 1934, t. LI, p. 97-104.
- Guichard, (E.-B.). « Station préhistorique de la commune de Tauriac ». *Société archéologique de Bordeaux*, 1934 Tome LI, p. 73-78.
- Harlé, Edouard. « Restes de Saïga du Sud-Ouest de la France ». *Bulletin de la Société d'Histoire Naturelle de Toulouse*, 1893, n° 26, p. IV-VII.

- Lacorre, Fernand. « La grotte des Fées à Marcamps (Gironde) ou Roc de Marcamps (fouilles du groupe de préhistoriens de la Société Linnéenne) ». *Procès verbaux de la Société Linnéenne de Bordeaux*, 1938, t. XC, p. 35-51.
- Lambert, Henri. « Gravures pariétales de la grotte Saint-Jean-du-Roc à Marcamps (Gironde) ». *Bulletin de la Société Préhistorique française*, 1944, t. 41, p. 48-51.
- Lambert, Henri. « Découverte d'une gravure pariétale magdalénienne à la grotte des Fées à Marcamps (Gironde) ». *Bulletin de la Société Préhistorique française*, 1944 t.41, p. 140-143.
- Lenoir, Michel. « Etude typologique et technique des pièces à retouche anormale de la station de la Bertonne, commune de Peujard (Gironde) ». *Bulletin de la Société Préhistorique française*, 1976, t. 73, 2, p. 43-47.
- Lenoir, Michel. « Les grattoirs-burins du Morin et du Roc de Marcamps (Gironde). Observations typologiques et techniques ». *Bulletin de la Société Préhistorique française*, 1978, t. 75, 3, p. 73-82.
- Lenoir, Michel. « A propos d'une figuration anthropomorphe du gisement magdalénien du Roc de Marcamps (Prignac et Marcamps, Gironde) ». *Bulletin de la Société Linnéenne de Bordeaux*, 1979-1980, t. VIII, p. 17-19.
- Lenoir, Michel. *Le Paléolithique des basses vallées de la Dordogne et de la Garonne*.
- Thèse de Doctorat d'Etat ès Sciences, 1983, Université de Bordeaux I, 2 vol, 702 p., 445 fig., 44 tabl., 17 cartes.
- Lenoir, Michel. « Un gisement magdalénien en Gironde : le Roc de Marcamps à Prignac et Marcamps ». *Bulletin de la Société Linnéenne Bordeaux*, 1993, t. 21, 2, p. 75-85, t. 21 3, p. 87-108, t. 21, 4, p. 131-145.
- Lenoir, Michel. « La Préhistoire ancienne du Bourgeois ». *Les Cahiers du Vitrezaïs*, 1983, *Revue Archéologique, Historique et littéraire des Hauts de Gironde*, n° 89, p. 9-17.
- Lenoir, Michel. « Le Magdalénien des basses vallées de la Dordogne et de la Garonne ». *Praehistoria*, 2001, Volume 2, Miskolc p. 117-127,
- Lenoir, Michel, Martinez, Marc. « Eléments nouveaux d'industrie lithique sur le Plateau du Roc de Marcamps (Prignac et Marcamps, Gironde) ». *Bulletin de la Société Linnéenne de Bordeaux*, 2010, Tome 145, (N.S.) n° 38.
- Leroi-Gourhan, André 1965. - *Préhistoire de l'Art occidental*, 1965, Mazenod Paris.
- Malvesin-Fabre, Georges. « François Daleau préhistorien. Son œuvre dans le domaine du Paléolithique ». Conférence faite le 1^{er} Décembre 1945 à l'occasion du centenaire de la naissance de Daleau, 1845-1945. Drouillard imp., 1947, Bordeaux.
- Malvesin-Fabre, Georges. « La stratigraphie de Pair-non-Pair ». *Procès verbaux de la Société Linnéenne de Bordeaux*, 1948, t. XCIV, séance du 11 janvier, p. 175-186.
- Marquassuzaa, Robert « Visite du président et des membres du conseil aux fouilles entreprises par le groupe des préhistoriens de la Société Linnéenne de Bordeaux le 30 mars 1930 ». *Procès verbaux de la Société linnéenne de Bordeaux*, 1930, t. LXXXV, séance du 1 26 avril, p. 67.
- Marquassuzaa, Robert. « François Daleau naturaliste et ethnologue ». *Actes de la Société Linnéenne de Bordeaux*, 1945, t. XCIII, p. 5-12.
- Marquassuzaa, Robert et Neuville, Marcel. « Sur un affleurement de Molasse du Fronsadais ». *Procès-verbaux de la Société Linnéenne de Bordeaux*, 1933, t. LXXXV, séance du 26 avril, p. 67.

Martinez, Marc. « Petite et courte histoire de la préhistoire », in De Neandertal à l'homme moderne. L'Aquitaine préhistorique, vingt ans de découvertes (1990-2010). Sous la direction de Vincent Mistrot. Ed. Confluences, 2010.

Martinez, Marc. « La Caverne de Pair-non-Pair : une grotte ornée préhistorique en Gironde ». *Le mois scientifique d'Aquitaine*, 2010, n° 313/314.

Martinez, Marc, Lenoir, Michel, Welté, Anne-Catherine. « Roc de Marcamps (France-Gironde) : Sexual human representations », *Expression*, 2014, p.43 à 51.

Martinez, Marc et Welté, Anne-Catherine, *L'art mobilier du Roc-de-Marcamps (Gironde) : un nouveau regard*, L'art au quotidien - Objets ornés du paléolithique supérieur », Actes du colloque International des Eyzies-de-Tayac-Sireuil, 16-20 juin 2014, PALEO, numéro spécial, 2016, p. 435 à 450.

Nicolai, Alexandre. « La Préhistoire en Gironde en 1934 ». *Bulletin de la Société Préhistorique française*, 1935, t. 32, p. 445-458.

Prat, François. *Recherches sur les Equidés pléistocènes en France*. Thèse de Doctorat d'Etat es Sciences, Bordeaux, 1968, 662 p., 26 p. biblio, 149 fig., 126 tabl.

Prat, François. *Sur des vestiges de Megaceros découverts dans quelques gisements paléolithiques du Sud-Ouest de la France*. Thèse de Doctorat d'Etat es Sciences, deuxième thèse, Bordeaux, 1968, 63 p., 15 fig., 19 tabl.

Rousot, Alain. « Flûtes et sifflets paléolithiques en Gironde ». *Revue Historique de bordeaux et du département de la Gironde*, 1970, t. 19, nouvelle série, p. 5-12.

Rousot, Alain et Ferrier, Jean 1970.- « Le Roc de Marcamps (Gironde). Quelques nouvelles observations ». *Bulletin de la Société Préhistorique française*, 1970, t. 67, Etudes et travaux, n° 1, p. 293-303.

Rousot-Larroque, Julia et Martinez, Marc 2006.- « Indices du Bronze ancien dans le Bourgeois : Le vase décoré du Trou du Loup à Marcamps et la hache à légers rebords de Samonac », 2006, *Préhistoire du Sud-Ouest*, n° 13, Bull. n° 2.

Sonneville-Bordes, Denise de. « Position stratigraphique et chronologique relative des restes humains du Paléolithique supérieur entre Loire et Pyrénées », 1959, *Annales de Paléontologie*, t. XLV, 35 p.

Suire, Cécile. *Contribution à l'étude genre Canis d'après des vestiges recueillis dans quelques gisements pléistocènes du Sud-Ouest de la France*. Thèse 3e cycle, Géologie approfondie, 1969, Bordeaux, 179 p., 213 tabl., 4 graphiques, 68 fig., 2 dépliant h.t.

Une boucle d'oreille mérovingienne découverte sur la place Camille-Jullian à Bordeaux

Sabine Méry *

La réalisation d'un mémoire de master dédié aux boucles d'oreilles mérovingiennes, datées entre le Ve et le VIIIe siècle, mises au jour dans les anciennes régions administratives Aquitaine et Midi-Pyrénées ¹, a été l'occasion de renouveler une étude ancienne sur ces éléments de parure ².

Les boucles d'oreilles sont parmi les rares bijoux nécessitant une modification préalable du corps. Elles font régulièrement partie des éléments de parure portés depuis l'Antiquité ; on la retrouve généralement en contexte funéraire jusqu'à la fin de l'époque mérovingienne. Cependant, on peut se demander si, durant cette période alto-médiévale, ces artefacts n'étaient portés qu'au moment des funérailles, puis enfouis avec le défunt, ou si les populations pouvaient les arborer de leur vivant. En effet, sur les 69 pendants recensés, issus de 23 sites, 67 ont été trouvés en contexte funéraire, un est une découverte fortuite et un autre provient d'un contexte urbain. L'article qui suit s'intéresse plus particulièrement à ce dernier cas.

Contexte de découverte

La boucle d'oreille dont il est question a été mise au jour lors d'une fouille de sauvetage urgent qui a eu lieu entre octobre 1989 et septembre 1990 sur la place Camille-Jullian à Bordeaux. Ce chantier archéologique précédait la réalisation d'un parc de stationnement souterrain. L'opération, dirigée par Louis Maurin, alors professeur d'Antiquités nationales à l'Université Bordeaux 3, explora une surface d'environ 2100 m² et observa

une stratigraphie variant de cinq à six mètres selon les endroits ³. Cet espace fut divisé en quatre zones, elles-mêmes subdivisées en plusieurs secteurs pour une meilleure compréhension des vestiges dégagés (fig. 1).

La fouille de la place Camille-Jullian a révélé une occupation de ce lieu étalée sur 14 phases, entre le Ier siècle après J.-C et le VIIIe. Au Ier, un habitat privé a été construit à l'est de la place, le long d'axes urbains, tandis qu'à l'ouest auraient été installés, selon les interprétations des fouilleurs, des entrepôts, à proximité du port de *Burdigala* qui s'est développé à cette époque sur la Devèze.

Ces derniers sont remplacés, vers le milieu du Ve siècle, par une grande maison (fig. 2). Elle comprenait deux parties, dont celle de l'ouest a été la mieux conservée. Celle-ci consistait en un alignement de trois pièces, chauffées par un même système dit à « canaux rayonnants ». Il semblerait, d'après les études d'Alain Bouet, que ce type de chauffage soit réservé aux salles

* Elève-conservatrice à l'Institut National du Patrimoine.

1 Méry 2017, sous la direction d'Isabelle Cartron.

2 La thèse de Dominique de Pirey (Pirey 1989), sous la direction de Carol Heitz, est l'unique travail exclusivement consacré aux pendants d'oreilles mérovingiens, mis au jour entre la Seine et le Rhin. Depuis 29 ans, les données archéologiques avaient nécessairement été renouvelées.

3 Maurin 2012, p. 24.

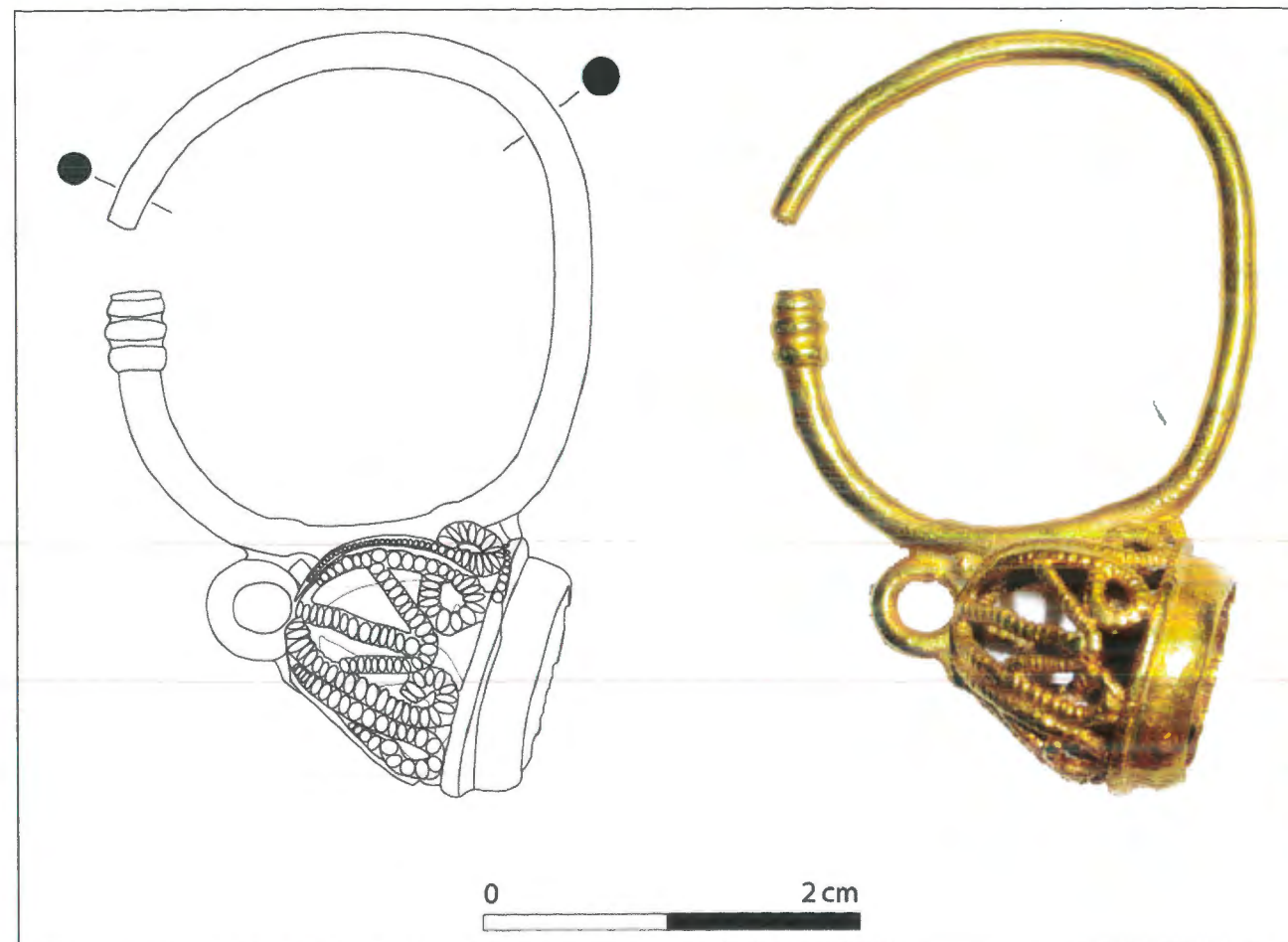


Fig. 5. - DAO de la boucle d'oreille. © S. Méry.

des *pars urbana* des *domus* de l'Antiquité tardive⁴. La présence de ce système dans les trois pièces répondait probablement aux commodités de fonctionnement quotidien de la maison durant les saisons froides et marquait un certain degré de confort et donc d'aisance financière des habitants de cette demeure.

Au VI^e siècle, cette maison a été partagée en trois demeures mitoyennes plus modestes (fig. 3). Ces habitations ont été individualisées par les murs antérieurs qui les cloisonnaient. Ces derniers ont été réutilisés, apparemment sans avoir connu de reprise majeure⁵. Le quartier semblait abriter une population au statut social plus modeste que celui de la phase précédente, qui tentait de s'accommoder des vestiges laissés. Ont même été trouvés à proximité, en emploi, des bases de colonnes, un chapiteau, des fragments de plaque en marbre⁶... Pour autant, jusqu'au VII^e siècle, il ne faut pas penser que l'aisance ait disparu de la vie domestique, puisque c'est de

cette phase chronologique que proviendrait la boucle d'oreille qui est le sujet de cet article. De plus, les strates de la place Camille-Jullian, datées de la fin du VI^e siècle et du début du VII^e, étaient riches de céramiques estampées et de verreries, ce qui peut traduire la continuité des échanges commerciaux dans ce quartier⁷.

Deux des trois petites demeures disparurent vraisemblablement dans la première moitié du VII^e siècle, tandis que la troisième subsista jusqu'au VIII^e siècle⁸.

4 Maurin 2012, p. 104-105.

5 Maurin 2012, p. 109.

6 Maurin 2012, p. 114.

7 Maurin 2012, p. 114.

8 Barraud 1990, p. 7.

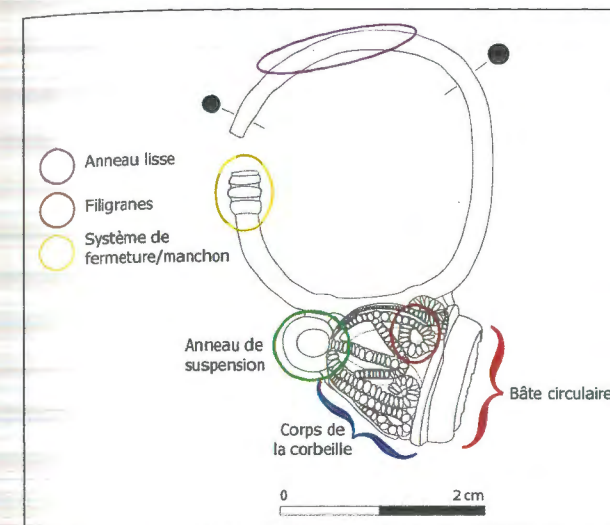


Fig. 6. - Schéma explicatif des différentes parties constituant une corbeille.
© S. Méry.

Dans une dernière phase chronologique, qui commença au VIII^e siècle, le site se retrouva jonché de fosses⁹ (fig. 4). Leur fonction et leur datation exactes sont difficiles à déterminer. Les fouilleurs avaient proposé d'y voir des structures liées à des activités artisanales nécessitant de l'eau, parce qu'une partie d'entre elles était creusée dans la nappe phréatique¹⁰. En réalité, la raison d'être de cette multitude d'excavations reste énigmatique. C'est dans le comblement de l'une de ces structures que les archéologues ont mis au jour, le 19 mars 1990, la boucle d'oreille (fig. 5). Elle a été trouvée plus précisément dans l'Unité Stratigraphique 3179 de la fosse F167, répertoriée dans la zone 3 et le secteur 16. Collectée par Dany Barraud, responsable adjoint de l'opération, elle a été inscrite dans le registre d'inventaire de la fouille sous le numéro « BCJ 3179 X 1 F 167 »¹¹.

Ce pendant est aujourd'hui conservé au Musée d'Aquitaine, dans une des vitrines de la salle consacrée aux « Premiers temps chrétiens », sous le numéro d'inventaire 90.1.910. Cette pièce a fait son entrée dans les collections du musée le 19 avril 1990, un mois après la découverte, alors même que la fouille de la place Camille-Jullian n'était pas encore terminée.

9 Maurin 2012, p. 118.

10 Barraud 1990, p. 7.

11 Données issues de la fiche notice de l'objet du Musée d'Aquitaine.



Fig. 7. - Détail du système de fermeture au moyen d'un manchon.
© S. Méry.

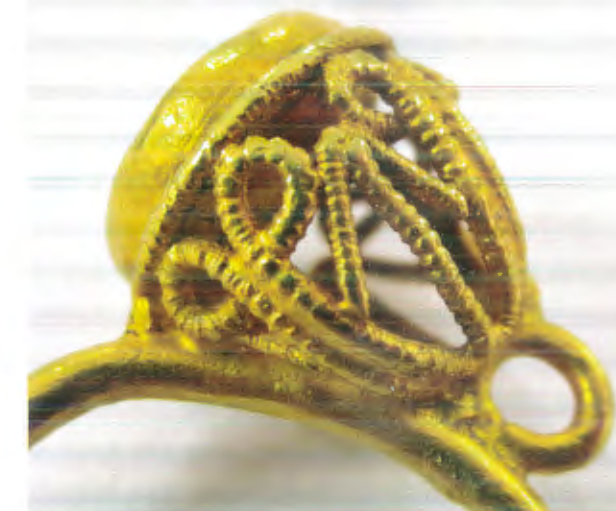


Fig. 8. - Détail de la corbeille et des palmettes. © S. Méry.



Fig. 9. - Détail de la bâte circulaire. © S. Méry.

Description

Ce bijou est en or, même si aucune analyse n'a été faite afin de déterminer la pureté du matériau. Il demeure en bon état, puisqu'il n'est pas fragmenté et présente un bon état de conservation. Il y a cependant une lacune au niveau de la corbeille : une gemme ou une verroterie qui devait la sertir à l'origine a disparu.

Aucune restauration de cet élément de parure n'a été effectuée depuis sa mise au jour. L'objet étant stable, il n'a pas subi d'altération depuis sa découverte.

La boucle d'oreille se compose de deux éléments : l'anneau accroché à l'oreille et un pendentif (fig. 6). L'anneau a un diamètre variant entre 25 et 28 millimètres et une épaisseur de 2 millimètres. L'ornement en forme de « corbeille » mesure, quant à lui, 12 millimètres de diamètre pour une longueur de 18,5 millimètres en prenant en compte l'anneau de suspension, 11 millimètres sans cet élément. La boucle d'oreille a ainsi une longueur totale de 3,7 centimètres. Ce bijou pèse 8,6 grammes.

L'anneau est lisse et sans ornement. C'est un anneau ouvert¹². Son système de fermeture se compose d'un manchon (fig. 7), c'est-à-dire une feuille métallique enroulée autour de l'extrémité inférieure de la boucle, de manière à créer un logement cylindrique, dans lequel s'insère l'extrémité supérieure¹³. Il est décoré de trois bourrelets juxtaposés de 3 millimètres d'épaisseur. Fixé sur l'extrémité inférieure de la boucle, c'est à l'intérieur du manchon que venait se ficher l'extrémité supérieure, qui est de forme plus affinée, puisqu'elle ne fait que 1,7 millimètre d'épaisseur, pour une meilleure insertion.

L'anneau est agrémenté d'un pendentif dit en forme de « corbeille », soudé dans le sens de la longueur sur la boucle d'oreille, environ un quart en-dessous du périmètre de l'anneau par rapport à l'extrémité inférieure. D'après la définition de D. de Pirey, la corbeille correspond à « un élément plus ou moins allongé en forme de dé à coudre, fixé dans le sens de la longueur sur l'anneau de la boucle d'oreille et fermé par un motif décoré »¹⁴.

La corbeille ajourée est constituée de filigranes d'or à motifs perlés comme des grénets, des grains en relief qui forment une série de trois palmettes et dont les branches sont reliées entre elles par un motif en V (fig. 8)¹⁵. La face antérieure de la corbeille supporte une bâte circulaire qui sertissait certainement une pierre précieuse, semi-précieuse, une perle ou une pâte de verre, qui a aujourd'hui disparu (fig. 9). Un anneau de soutien lisse et sans décoration renforce la fixation de l'arrière de la corbeille à la boucle¹⁶. Tous les éléments constituant cette corbeille ont été soudés entre eux.



Fig. 10. - Paire de boucles d'oreilles de la reine Arégonde, conservée au Musée d'Archéologie Nationale de Saint-Germain-en-Laye. © Jean-Gilles Berizzi.

À partir de cette description, il est possible de ranger cette boucle d'oreille exposée au Musée d'Aquitaine dans la sous-catégorie 23 du type 5 de la typologie Pirey. Ce sous-type caractérise les corbeilles « ajourées allongées faites de filigranes »¹⁷. Dans la typologie Legoux-Périn-Vallet, ce modèle de boucle d'oreille pourrait se ranger dans la catégorie 305, qui est intitulée « boucle d'oreille en corbeille du type Arégonde »¹⁸.

Proposition de datation

D'autres exemples de boucles d'oreilles à corbeille ont été découverts en France ainsi qu'en Europe. Les plus célèbres restent certainement la paire de pendants mise au jour par Michel Fleury en 1959, dans la basilique Saint-Denis, à Paris, dans la tombe 49 de la reine Arégonde, une des épouses de Clotaire Ier (fig. 10). Il s'agit de la tombe la mieux conservée et la plus documentée de toutes celles fouillées dans la nécropole.

La paire est en réalité une « fausse » paire de boucles d'oreilles, puisque les deux bijoux retrouvés dans la tombe ne sont pas parfaitement identiques. En effet, l'une des boucles a

une corbeille sensiblement plus petite que l'autre et les fils d'or ne forment pas le même motif. Ces bijoux témoignent de traces d'usure et de plusieurs réparations. Des analyses archéométriques ont démontré que la composition en or des corbeilles, contrairement à celle des anneaux, variait considérablement, ce qui laisserait à penser que cette parure a été portée du vivant de l'inhumée, et qu'elle aurait pu perdre à un moment l'un des deux pendentifs, que l'on aurait alors essayé de reproduire à partir du modèle de l'exemplaire restant¹⁹. Il est donc possible de conclure aisément que la défunte se serait faite enterrer avec des parures qui lui étaient chères.

La boucle d'oreille possédant la plus volumineuse des corbeilles ressemble fortement à celle conservée à Bordeaux, si ce n'est pour le système de fermeture, qui utilise cette fois-ci un crochet et un œillet aménagés à chaque extrémité de l'anneau. De plus, les palmettes de la corbeille sont lisses et la bâte est ornée d'un petit cordon à motifs perlés en or. Cette bâte est également vide et tout laisse à croire, là aussi, qu'elle devait autrefois sertir une pierre précieuse ou semi-précieuse. Ainsi, la forme des deux corbeilles est très similaire, et les différences ne se jouent qu'à hauteur du filigrane qui orne les palmettes du pendentif de Bordeaux et la bâte des boucles d'oreilles de Saint-Denis, et du système de fermeture. On pourrait supposer que, soit le même orfèvre avait réalisé ces deux commandes, soit il s'agissait de deux artisans différents, mais dont l'un connaissait le travail de l'autre²⁰.

L'équipe de Patrick Périn a daté la mort d'Arégonde, et donc son inhumation, entre 572 et 583²¹. Ceci a été déterminé à partir des données historiques et anthropologiques, ainsi qu'en s'appuyant sur la datation du mobilier funéraire qui accompagnait la reine dans son sarcophage. Ces objets sont plutôt caractéristiques du Mérovingien Ancien 3, soit entre 560-570 et 600-610. Pour ce qui est de la paire de boucles d'oreilles, elle renverrait à un modèle largement diffusé de la Pannonie à la Gaule, daté de cette même époque, ou du Mérovingien Récent 1, qui est compris entre 600-610 et 630-640²².

D'autres exemples de boucles d'oreilles à corbeille « allongée » ont été mis au jour le long du Rhin. Xavier Charpentier, qui a réalisé l'étude du petit mobilier alto-médiéval mis au jour lors de la fouille de la place Camille-Jullian, a recensé d'autres pendants de ce type, comme à Godorf, en Allemagne, et au sud des Alpes, par exemple à Stabio et à Beggigen en Suisse, ainsi qu'en Italie, en Roumanie (Bled I), en Hongrie (Kesthely)... À partir des autres objets qui pouvaient accompagner ce type de bijoux, les divers archéologues ont daté la majeure partie de ces boucles d'oreilles de la fin du VIe siècle et du VIIe siècle²³.

En ce qui concerne la fouille de la place Camille-Jullian, la boucle d'oreille a été retrouvée dans le comblement de l'une des fosses de la phase 14 du site, qui a été datée entre 600 et 800. Cependant, la datation des structures est problématique. En effet, le mobilier présent dans leur comblement, avant tout céramique, est parfois abondant, mais il témoigne du brassage des niveaux archéologiques à travers les siècles d'occupation du lieu, ce qui fait que l'on y retrouve souvent des tessons de poterie ou de verre d'époques variées, car ces creusements étaient remplis avec les terres exploitées aux alentours, éventuellement avec la terre même qui avait été extraite pour leur creusement²⁴.

La boucle d'oreille à corbeille se serait alors retrouvée en position tertiaire dans le comblement de la fosse F167. En effet, elle aurait été, dans un premier temps, perdue ou volontairement abandonnée dans l'une des maisons de la zone 3. Puis, le sol aurait été remanié pour le creusement des fosses, provoquant, dans un deuxième temps, un déplacement du bijou dans l'espace. Enfin, au moment du rebouchage de la fosse, le pendentif aurait été emporté, avec la terre et les autres éléments de mobilier présents aux alentours.

Il serait alors possible de dater la fabrication de cette boucle d'oreille à la fin du VIe siècle. Elle aurait ensuite été enfouie ou perdue entre le VIIe et le VIIIe siècle, *terminus ante quem* déterminé par la phase 14 d'apparition de la série de fosses sur le site. Cela laisserait alors une utilisation raisonnable de l'objet durant au moins le VIIe siècle²⁵.

Analyse

La boucle d'oreille du Musée d'Aquitaine est d'un grand intérêt pour plusieurs raisons. Tout d'abord, c'est l'un des rares cas de découverte de ce type de bijoux en contexte urbain et non en contexte funéraire²⁶. Même s'il ne faut pas en douter, ceci est la preuve que ces éléments de parure étaient portés du vivant des personnes et n'étaient pas uniquement fabriqués pour les accompagner dans leur repos éternel.

12 Méry 2017, p. 35. L'anneau peut être dit « ouvert » ou « fermé ». Nous considérons qu'il est « ouvert » quand l'espace entre les deux extrémités de la boucle est suffisant pour pouvoir le suspendre à son oreille, et « fermé » lorsqu'un écartement est indispensable afin de permettre au lobe d'oreille de passer, c'est-à-dire quelques millimètres.

13 Méry 2017, p. 35. L'extrémité supérieure correspond à celle enfilée dans le lobe de l'oreille et l'extrémité inférieure à celle au bout de laquelle vient généralement se positionner le pendentif.

14 Pirey 1989, p. 348.

15 Maurin 2012, p. 391.

16 Sur certains pendants retrouvés en Italie (voir fig. 11), une pendeloque est parfois suspendue à l'anneau de soutien. En plus d'être un élément de renfort, cela peut donc également être un lieu propice à l'agrément de la boucle d'oreille.

17 Pirey 1989, p. 345.

18 Legoux et al. 2006, p. 20.

19 Périn et Calligaro 2005, p. 188.

20 Méry 2017, p. 266.

21 Périn et Calligaro 2005, p. 197.

22 Legoux et al. 2006, p. 56.

23 Maurin 2012, p. 391.

24 Maurin 2012, p. 120.

25 Méry 2017, p. 44.

26 Méry 2017. Voir *supra*.

Ce bijou a été retrouvée dans le comblement d'une fosse liée à un quartier artisanal. En effet, la fosse F329 contenait plusieurs creusets de verrier et de métallurgiste ; la fouille de l'habitation 3, quant à elle, a livré une valve d'un moule d'orfèvre en calcaire²⁷. Mais ces éléments ne sont pas suffisants pour envisager que ce pendant d'oreille ait été conçu dans ce quartier.

Cette boucle d'oreille aurait pu appartenir à l'épouse ou à la fille d'un des artisans qui vivaient à cet endroit. Cette personne pouvait être issue d'une famille plutôt aisée pour porter un tel bijou. Cela aurait pu aussi être le bien d'un des membres ayant vécu, au milieu du Ve siècle, dans la maison au système de chauffage élaboré de la zone 3 du chantier de la place Camille-Jullian.

Nous pourrions également imaginer qu'il s'agissait d'un produit destiné à la commercialisation. En effet, nous nous trouvons dans un quartier artisanal, le long des quais de la Devèze. Cet artefact aurait pu tomber d'une cargaison, ou être un moyen d'échanges avec d'autres produits manufacturés fabriqués ou commercialisés sur place.

Les boucles d'oreilles sont des objets de parure rares : sur l'ensemble des espaces funéraires mis au jour en Aquitaine et Midi-Pyrénées, seule une cinquantaine de tombes en renfermaient. Cela ne signifie pas pour autant que les vivants n'en portaient pas fréquemment : précieuses, elles appartenaient au trésor familial et pouvaient aussi se transmettre de génération en génération²⁸. De surcroît, le pendant d'oreille est à cette époque la seule parure nécessitant la modification du corps au préalable²⁹. Avant tout esthétiques, les pendants d'oreilles attirent le regard par leur préciosité et participent donc à la représentation du prestige de celui qui les porte. Elles sont un médiateur entre cette personne et son groupe, ou avec le reste de la communauté et permettent de revendiquer un pouvoir, un rang, un statut social élevés. Par leur préciosité, leur caractère unique, mais peut-être aussi en raison des qualités symboliques qu'on leur prête, ces pendants peuvent être considérés comme des objets « de poids ».

Le pendant d'oreille mis au jour sur la place Camille-Jullian sort également de l'ordinaire parce que les boucles d'oreilles à corbeille sont assez rares dans le sud-ouest de la Gaule³⁰. De plus, le fait que le modèle de la boucle soit quasiment le même que celui d'une reine mérovingienne, Arégonde, peut renseigner sur la position sociale des détenteurs supposés de ce bijou. Bordeaux a toujours été un port important. Les entrepôts antiques présents dans le quartier fouillé, localisés non loin des quais situés le long de la Devèze, sont suivis de fosses traduisant peut-être la présence d'activités artisanales liées à l'eau. Cela laisse supposer que les personnes qui habitaient à l'emplacement de la place Camille-Jullian étaient assez

privilegiées du point de vue économique et qu'elles bénéficiaient du rayonnement de Bordeaux pour s'offrir des biens remarquables et précieux. Il n'est donc pas impossible que cette boucle d'oreille ait été achetée ou échangée dans le cadre commercial, influencé par la proximité du port.

Notre étude a fait ressortir que les anneaux ornés d'une corbeille sont fréquemment mis au jour en Italie³¹. Dans son étude publiée en 1994, Elisa Possenti en dénombre plus d'une centaine dans la péninsule italienne, aux variantes de décorations multiples³². Elle a daté le modèle des boucles d'oreilles à corbeille ajourée de la fin du VIe siècle ou du VIIe siècle (fig. 11). Cela coïncide parfaitement avec les datations proposées pour le pendant d'oreille de Bordeaux. Une des caractéristiques des bijoux d'oreilles présentés dans son travail porte sur le système de fermeture. L'auteure commente que 95 % des exemplaires de son catalogue se ferment au moyen d'un manchon, comme sur la boucle d'oreille de Bordeaux. À l'inverse, les fermetures par le biais d'un crochet se glissant dans un œillet, comme pour la paire de pendants de la reine Arégonde, ne sont que rarement observées en Italie.

Le manchon est caractéristique des pendants italiens, alors qu'il n'est qu'exceptionnellement utilisé pour les boucles d'oreilles de Gaule mérovingienne. Le bijou de Bordeaux aurait pu avoir été confectionné en Italie et être arrivé ensuite en Aquitaine dans le cadre du commerce et des échanges culturels. Au contraire, la paire d'Arégonde se ferme grâce à un œillet, ce qui est assez fréquent parmi les exemplaires étudiés, ainsi que ceux repérés dans d'autres régions de France³³.

27 Maurin 2012, p. 119.

28 Méry 2017, p. 309.

29 Pourtant, certains textes bibliques, extraits de la Genèse, de l'Exode, du Lévitique ou du Deutéronome, s'opposaient à toute marque corporelle, donc certainement au perçage des oreilles, puisque, comme Dieu est un être parfait et qu'il a créé l'homme « à son image », ce dernier n'a pas à avoir recours à des modifications corporelles visibles et durables pour embellir son corps. Les chrétiens se doivent également de ne pas porter sur eux d'éléments qui pourraient suggérer une quelconque association avec des pratiques impies ou ressembler à de l'idolâtrie (et qui renvoient aux anneaux du veau d'or).

30 Dans sa thèse, D. de Pirey ne dénombre, en 1989, parmi les centaines de pendants qu'elle a inventoriés en Gaule septentrionale, que quinze boucles d'oreilles à corbeille. Françoise Stutz, en 2003, n'en dénombre que sept pour son travail universitaire consacré au sud de la Gaule. Dans notre mémoire consacré au sud-ouest de la Gaule, seuls deux pendants de ce type ont été étudiés ; cela représente 3 % du corpus, contre 36 % de boucles d'oreilles à polyèdre.

31 Méry 2017, p. 265-266.

32 Possenti 1994. L'auteure a divisé ce modèle de pendant en trois sous-catégories : les corbeilles florales, celles ajourées et de forme hémisphérique, ainsi que celles au contour plein.

33 De nombreux cas sont recensés dans les thèses de D. de Pirey et F. Stutz, ainsi que dans notre mémoire.

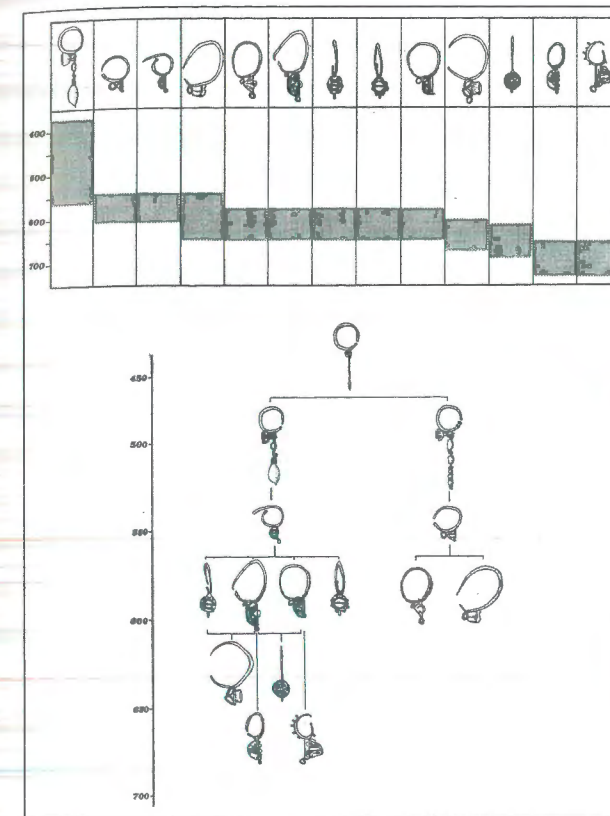


Fig. 11 : Planche typo-chronologique des boucles d'oreilles à corbeille découvertes en Italie. Source : Possenti 1994.

Il n'est pourtant pas prudent d'affirmer que le premier cas proviendrait d'un atelier italien, tandis que le second aurait été réalisé par un orfèvre en Gaule. La réponse sur l'origine de ces bijoux reste donc sujette à débat mais ouvre des pistes de réflexion.

Conclusion

La boucle d'oreille qui est aujourd'hui conservée au Musée d'Aquitaine, à Bordeaux, est passée par différentes « vies » au fil des siècles. Tout d'abord, il s'agissait d'un objet usuel personnel, porté du vivant d'une ou de plusieurs personnes durant le VIIe siècle environ, avant d'être perdu ou abandonné dans une des maisons situées sur l'actuelle place Camille-Jullian à Bordeaux. A une époque indéterminée, vers le VIIIe

siècle, cet objet s'est retrouvé mêlé au comblement d'une des nombreuses fosses qui ont parsemé le site. Le 19 mars 1990, cet artefact est devenu un bien archéologique lorsqu'il a été collecté dans le comblement de la fosse F167 et inscrit sous le numéro « BCJ 3179 X 1 F 167 ». Dès le 19 avril 1990, le pendant d'oreille est devenu un objet de patrimoine, en entrant dans une des vitrines de la salle consacrée aux « Premiers temps chrétiens » du Musée d'Aquitaine, avec un nouveau numéro d'inventaire : « 90.1.910 ». Ce bijou a donc aujourd'hui perdu sa fonction première. En effet, cette boucle d'oreille n'est plus portée mais s'admire derrière sa vitrine comme un objet précieux, chargé d'histoire. Il y a donc eu un renversement, dans lequel le bijou est passé d'un objet personnel à un objet de patrimoine.

Le matériau précieux employé pour confectionner cet élément de parure, ainsi que sa forme, proportionnellement rarement mise au jour en Gaule, mais qui a été retrouvé dans une sépulture royale de la nécropole de Saint-Denis, en font un objet digne d'intérêt. Des études complémentaires mériteraient d'être menées, sur l'ensemble du territoire français, afin de mieux évaluer l'importance de la circulation de cette forme de boucle d'oreille, en Gaule, à l'époque mérovingienne. Il conviendrait également de s'interroger sur les spécificités propres à chaque exemplaire étudié (décoration, système de fermeture...), afin de déterminer éventuellement des tendances culturelles. Cet article a ouvert des premières pistes de réflexion, qui ne manqueront pas, nous l'espérons, d'être poursuivies par la suite.

En 2015, cette boucle d'oreille a fait partie des quelque deux cents objets qui sont partis au Japon pour représenter la ville de Bordeaux dans le cadre de l'exposition « Bordeaux, port de la Lune ». Cette dernière retraçait l'histoire culturelle et artistique de la capitale girondine, de l'Antiquité à nos jours, au travers de pièces issues des collections des principaux musées de la ville. Ce projet a d'abord été exposé au musée d'histoire municipal de Fukuoka, du 31 janvier au 29 mars 2015, puis au musée national d'art occidental de Tokyo, du 23 juin au 23 septembre 2015. La boucle d'oreille, quant à elle, s'est trouvée présentée dans cette exposition du 14 janvier au 7 octobre 2015. Le fait que ce bijou ait été choisi pour illustrer les splendeurs de Bordeaux à une époque lointaine démontre que cet objet, même si sa présence pose de nombreuses questions, fait aujourd'hui bien partie des richesses du patrimoine culturel bordelais.

Bibliographie

- Barraud, Dany. « Chantier Camille Jullian - principales découvertes ». *Revue Archéologique de Bordeaux*, 1990, n° 81, 7-10.
- Barraud, Dany, Régald-Saint Blancard, Pierre. « Recherches récentes de Burdigala à Bordeaux ». *Archéologia*, 2000, n° 367, 56-66.
- Doulan, Cécile. *Bordeaux, Carte Archéologique de la Gaule 33/2*. Paris, Académie des inscriptions et belles-lettres, 2013.
- Legoux, René, Périn, Patrick, Vallet, Françoise. « Chronologie normalisée du mobilier funéraire mérovingien entre Manche et Lorraine ». *Bulletin de liaison de l'Association française d'Archéologie mérovingienne*, 2006, n° hors-série.
- Maurin, Louis (dir.). *Un quartier de Bordeaux du I^{er} au VIII^e siècle : les fouilles de la Place Camille-Jullian, 1989-1990*. Bordeaux, Ausonius, 2012.
- Méry, Sabine. *Les boucles d'oreilles mérovingiennes dans le quart sud-ouest de la Gaule*. Mémoire de Master, Université Bordeaux-Montaigne, 2017.
- Périn, Patrick, Calligaro, Thomas. « La tombe d'Arégonde. Nouvelles analyses en laboratoire du mobilier métallique et des restes organiques de la défunte du sarcophage 49 de la basilique de Saint-Denis ». *Antiquités nationales*, 2005, n° 37, 181-206.
- Périn, Patrick. « Les tombes mérovingiennes de la basilique de Saint-Denis. Nouvelles recherches interdisciplinaires ». *Glaube, Kult und Herrschaft. Phänomenen des Religiösen im 1. Jahrtausend n. Chr. In Mittel- und Nordeuropa*, 59. *Internationale Sachsensymposium*, 8-13 novembre 2008, Francfort-sur-le-Main, 173-183.
- Pirey, Dominique de. *Les boucles d'oreilles à l'époque mérovingienne en Gaule du Nord*. Thèse, Paris X, Nanterre, 1989.
- Possenti, Elisa. *Gli orecchini a cestello altomedievali in Italia*. Firenze, All'insegna del giglio, 1994.
- Sion, Hubert. *La Gironde, Carte Archéologique de la Gaule 33/1*. Paris, Académie des inscriptions et belles-lettres, 1994.
- Stutz, Françoise. *Les objets mérovingiens de type septentrional dans la moitié sud de la Gaule*. Thèse, Aix-Marseille I, Aix-en-Provence, 2003.

Revue Archéologique de Bordeaux, tome CLX, année 2018, p. 57-72



Uza : un castrum en Pays de Born

Virginie Parcollet

Uza est aujourd'hui une commune du nord-ouest du département des Landes, située à 40 km au nord-ouest de Dax et à 20 km au sud de Mimizan. Au Moyen Âge, la paroisse d'Uza relevait du diocèse de Bordeaux dont elle représentait l'extension la plus méridionale. Elle dépendait plus précisément de l'archiprêtre de Born, dont le souvenir est conservé dans l'appellation « Pays de Born » (fig. 1). Un *castrum* y est attesté à partir de la deuxième moitié du XII^e siècle, qui devient siège d'une vicomté dès le XIII^e siècle et se maintient jusqu'à la Révolution. L'histoire d'Uza avant l'époque moderne a été jusque-là relativement peu étudiée¹. Dans un mémoire de master d'archéologie traitant de l'occupation du sol et du peuplement dans la vicomté d'Uza de la Préhistoire à la fin du Moyen Âge nous avons tenté de combler cette lacune². Dans ce travail, nous nous sommes attachée à repérer, à analyser et à interpréter les traces d'occupations humaines à l'échelle de la vicomté. Cet article est le fruit de ces recherches et se concentrera essentiellement sur l'histoire du *castrum* d'Uza au Moyen Âge. Ses origines sont très peu documentées, l'identification des différentes familles seigneuriales a apporté des éléments aidant à la compréhension du site. Par ailleurs, nous avons constaté que le *castrum* d'Uza n'était pas isolé au Moyen Âge, où il semble s'inscrire dans un réseau de résidences fortifiées à l'échelle du Pays de Born.

Les origines du castrum d'Uza

Le *castrum* d'Uza occupe une position qui a pu être exploitée dès l'Antiquité.

D'une station antique au castrum d'Uza ? :
approche historiographique

Au IV^e siècle, l'*Itinéraire d'Antonin* décrit le trajet entre l'Espagne et l'Aquitaine « *De Hispania in Aquitaniam* ». Le pays de Buch et le pays de Born sont traversés par la voie qui relie Bordeaux à Dax. Il est fait mention de quatre stations : *Boios*, *Losa*, *Segosa* et *Mosconnum*. *Boios* a été identifiée à Lamothe-Biganos, *Losa* à Sanguinet, *Segosa* à Parentis-en-Born. Sur la base d'une cohérence avec les indications de distances fournies par l'*Itinéraire*, certains chercheurs ont proposé de situer *Mosconnum*, qui n'a pas encore été formellement localisé, à Uza ou à proximité. Dès la fin du XIX^e siècle les membres de la société de Borda, s'intéressent à cette partie des Landes. En 1877, Eugène Dufourcet³ mentionne ainsi : « [...] Le *vicus*

1 Figeac-Monthus 2000, Marquette 1977, Taillentou et Barrau 2014.

2 Parcollet 2014.

3 Dufourcet 1877, p. 358.



Fig. 1. - Localisation du site d'Uza.

- 1 : Uza dans le Pays de Born (Parcollet 2014),
2 : Extrait du cadastre d'Uza (AD40_EDEPOT_322_1G1_02),
3 : Photographie aérienne (Géoportail).

d'Uza où M. Dompnier a constaté l'existence d'un *castrum* et de constructions antiques ». En 1893, Pierre Cuzacq⁴ va plus loin en situant la station antique de *Coequosa* à Uza. Qu'Uza corresponde ou non à *Coequosa* ou à *Mosconnum*, elle se trouvait dans l'Antiquité à proximité de la voie littorale qui, au même titre que les autres voies landaises, furent pérennisées au Moyen Âge, et empruntées par les pèlerins de Compostelle pour traverser les landes et converger vers le Pays basque avant de franchir les Pyrénées⁵.

Au XIXe siècle cependant, les érudits locaux s'intéressent surtout aux seigneurs d'Uza dont le château lui-même est rarement cité. Retraçant en 1873 l'histoire des vicomtes de Tartas, Auguste Dompnier de Sauviac est le premier à évoquer le château d'Uza mentionnant son siège par le connétable de Bordeaux et les troupes du roi-duc, sans en donner la date⁶.

Un siècle plus tard, Jacques Gardelles définit Uza comme une agglomération fortifiée par Richard Cœur de Lion⁷. Deux travaux universitaires : celui de Pierre Ménil⁸ en 1983 puis de Marc Jeoffroy⁹ en 1996 ont consacré au site une fiche, décrivant la motte et son château. Plus récemment, Uza a fait l'objet d'un article réalisé en 2004 par Philippe Maffre et Pierre Sicouly, qui expliquent que la demeure actuelle n'a plus rien de l'édifice militaire médiéval¹⁰. La même année Jean-Jacques Taillentou et Serge Barrau avançaient de leur côté l'hypothèse selon laquelle la motte sur laquelle Richard Cœur de Lion aurait construit son château soit d'origine plus ancienne¹¹.

- 4 Cuzacq 1893, p. 63-64.
5 Bost et alii 1992, p. 59-63.
6 Dompnier de Sauviac 1873, p. 199.
7 Gardelles 1972, p. 231.
8 Ménil 1983.
9 Jeoffroy 1996.
10 Maffre, Sicouly 2004, p. 64-71.
11 Taillentou, Barrau 2004, p. 23.

Le castrum d'Uza : une construction ducal ?

Pour en savoir plus, il était nécessaire de synthétiser l'ensemble des sources écrites et de les confronter aux données archéologiques. Nous avons tenté de lever le voile sur la dynamique d'implantation dont la trame est encore conservée dans le village actuel. Inconnue des sources jusqu'au XIIe siècle, l'existence d'une communauté dans le *castrum* d'Uza ne peut être perçue qu'*a posteriori*. Si des vestiges du *castrum* sont encore observables, ses habitants ont également laissé quelques traces dans les textes. Ainsi ont été dépouillés tous les tomes des archives historiques du département de la Gironde, et des textes ont été découverts aux archives départementales de la Gironde, des Landes et des Pyrénées Atlantiques ainsi que dans quelques archives privées de la famille de Lur Saluces. Mais les sources nous ayant apporté le plus d'informations proviennent de la chancellerie anglaise¹².

Dans un texte daté des alentours de 1249, les habitants d'Uza s'adressant au roi-duc Henri III d'Aquitaine affirment que le *castrum* d'Uza a été construit par Richard Cœur de Lion sur ses propres terres : « *dominus rex Ricardus fecit castrum Dusat in sua propria terra* »¹³. Jean-Bernard Marquette propose une date pour cet événement¹⁴. En 1174 Richard Cœur de Lion fut nommé gouverneur d'Aquitaine pour ramener l'ordre dans son duché. Deux campagnes successives en 1176 et 1177 lui permirent de prendre en mains les possessions de Pierre II de Dax qui s'étendaient vers l'Océan et incluaient sans doute le pays de Born¹⁵. Quant à Frédéric Boutoulle¹⁶, il propose que la création du *castrum* se situe plus tardivement soit entre 1189 et 1199, lors du règne de Richard Cœur de Lion et non lorsqu'il était gouverneur. Si la fondation du *castrum* doit bien être attribuée à Richard Cœur de Lion – ce qu'aucune autre source aujourd'hui connue n'atteste – elle serait donc intervenue entre 1176 et 1199. En construisant à Uza le premier *castrum* ducal des Landes, Richard aurait ainsi voulu affirmer son autorité sur les anciennes possessions de Pierre II de Dax dans les parties reculées de la vicomté de Dax¹⁷.

Le 6 avril 1199, Richard meurt et, dès le 27 mai de la même année, c'est son frère Jean sans Terre qui est couronné roi. En 1202, Jean sans Terre est condamné pour crime de forfaiture par le roi de France Philippe II qui lui confisque l'ensemble de ses possessions françaises. À partir de cette date, et jusqu'au traité de Paris, signé en 1259, le roi de France Philippe Auguste tente de conquérir le duché d'Aquitaine. En plus d'être opposé au roi de France, Jean sans Terre est également en conflit avec le vicomte de Béarn et les barons gascons. Ces événements sont sans doute la cause de la cession de la terre d'Uza au vicomte de Tartas par Jean sans Terre¹⁸ autour des années 1204-1208¹⁹. Par ce geste, Jean sans Terre veut sans doute se faire du vicomte

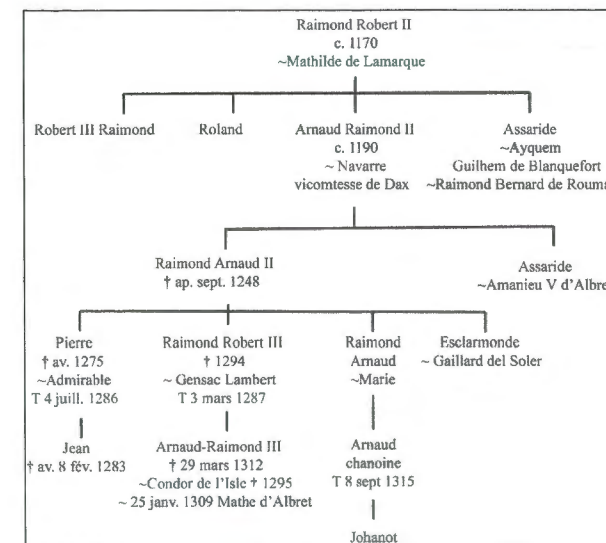


Fig. 2. - Généalogie des Tartas (d'après Marquette 2010, p. 154).

de Tartas, Arnaud Raymond II, un allié en lui laissant acquérir Uza et toutes les possessions qui lui étaient associées. Grâce à cette acquisition, les vicomtes de Tartas possèdent durant toute la première moitié du XIIIe siècle, la justice dans le pays de Born ainsi que celle de Mimizan. Le roi-duc se prive ainsi du contrôle direct de tout ce territoire.

Les seigneurs d'Uza

Les vicomtes de Tartas

Peu de temps après avoir pris possession du *castrum*, le vicomte de Tartas commet des crimes à Uza. Nous supposons qu'à ce moment-là c'est le fils d'Arnaud Raimond II, Raimond Arnaud II qui est concerné (fig. 2). Il persuade ses victimes de ne pas porter plainte et fait jurer à certains de ne plus se soumettre à l'autorité du roi-duc²⁰. Cet acte a été considéré

12 Il s'agit de manière classique des *Recognitiones feodorum in Aquitania*, des Rôles gascons, des *Feodera*, *conventiones*, *litterae* et *cujuscunque generis acta publica*, enfin des *Royal and Other Historical Letters Illustrative of the Reign of Henry III*.

13 Shirley n° CCCCLXII, p. 58.

14 Marquette 1977, p. 63.

15 Barnabé 2009, p. 339.

16 Boutoulle 2007, p. 62.

17 Lerat 1983, p. 165.

18 Shirley n° CCCCLXII.

19 Barnabé 2009, p. 342.

20 Taillentou 2013, p. 25-26.

comme une attaque contre le roi d'Angleterre. Ainsi, en 1249, les habitants décident de porter plainte contre le vicomte de Tartas en s'adressant au roi. Simon de Montfort, lieutenant de Gascogne depuis le 1er mai 1248, se rend au *castrum* d'Uza et charge son bailli, Jean Lopergre de procéder à une enquête en interrogeant des hommes de foi des diocèses de Bordeaux et de Dax. Dès la fin de l'enquête, il est décidé de fortifier et de clôturer le château et le village : *firmit et clausit castrum et vicum et illud idem populavit*²¹. Ainsi, le vicomte de Tartas se voit confisquer le *castrum* vers 1250 avec la justice en Born et à Mimizan : *e tota la justidia, gran e pouca, de Born, ab la justidia de Mimisan*²², le tout entre dans la directe ducale. En cette fin du XIII^e siècle, cette situation n'est pas exceptionnelle. Le Marensin, le pays de Gosse et Seignanx, Labenne et la Marenne sont dans le même cas de figure, pour ne citer que les seigneuries rurales maritimes²³.

Le vicomte Pierre de Tartas succède à Raimond Arnaud II vers 1248 et, le 7 août 1252, il jure obéissance à Henri III et se montre fidèle lors de la venue de ce dernier dans son duché en 1253-1254²⁴. Le 30 octobre 1269, une sentence est prononcée à l'encontre de Pierre de Tartas par Gaston VII de Béarn. Il est indiqué qu'à la suite de violences commises à l'encontre des officiers du roi-duc, le vicomte de Tartas perd de nouveau ses possessions et est condamné à payer 6 000 sous morlans d'amende. Après le paiement de l'amende, le vicomte se voit accorder le *castrum* d'Uza, la justice du pays de Born et de Mimizan, la Montagne et la côte de Biscarosse et de Bias, ainsi que d'autres droits²⁵. Mais, comme le montre la suite des événements, le vicomte de Tartas ne s'en satisfait pas²⁶. Pierre de Tartas refuse de payer des redevances que le roi prétend avoir le droit de lever sur la vicomté de Dax qu'il revendique. Le vicomte entre alors pour la seconde fois en lutte ouverte contre le roi. Les forces sont inégales et le vicomte se voit enlever des biens et des routes²⁷ qu'il possède en propre, et d'autres qui appartiennent à son épouse. Le roi Édouard confie de nouveau l'affaire à Gaston VII, un compromis est passé à Windsor le 6 mai 1271, entériné par une sentence datée d'août 1278. Mais Pierre de Tartas meurt avant que la sentence ne soit enregistrée et c'est son fils Jean de Tartas, qui poursuit après 1275 l'action de son père afin de récupérer ses terres et le château d'Uza. Trouvant que l'exécution de la sentence tarde trop à venir, il prend possession de ses biens par la force. Considérant cela comme un acte de rébellion, les troupes du connétable de Bordeaux viennent assiéger le château d'Uza et le vicomte entre 1275 et 1278²⁸.

Esclarmonde, sœur de Pierre et de Raimond Robert III, est mariée à Gaillard del Soler, un riche bourgeois bordelais. En 1274, il prête hommage au roi-duc²⁹. Devenu veuf, il réclame au nom de ses enfants Blanche et Arnaud Raymond une part de la succession du vicomte Raimond Arnaud II. En août 1278,

une sentence faisant suite à un compromis, est prononcée par Gaston VII entre Jean vicomte de Tartas, Raimond Robert III, son oncle d'une part et Gaillard del Soler, Arnaud Raymond son fils et Blanche sa fille, épouse d'Amanieu de La Mote de l'autre³⁰. Le château d'Uza, le bourg et toute la terre de Born est alors attribuée aux Soler. Mais visiblement la situation n'est pas claire, car après la mort de Jean de Tartas en 1283, la vicomté de Tartas est transmise à son oncle, Raimond Robert III. Ainsi ce dernier apparaît dans les textes comme vicomte de Tartas et d'Uza, en 1294, l'année de sa mort³¹.

Les Soler

Lorsque le roi-duc avait récupéré la terre d'Uza la justice dans le Born d'entre les mains du vicomte de Tartas, il l'a érigée en prévôté. Puis, la terre et la justice en Born sont intégrées à la seigneurie des Soler contre des services (fig. 3). Le roi-duc a donc abandonné des justices à un vassal³². Des incohérences apparaissent dans les sources, il est possible que les Tartas conservent leurs terres jusqu'à la mort de Raimond Robert III en 1294 et à cette date que les Soler entrent en possession d'Uza. Il est probable cependant que les Soler exercent la justice dans le Born dès 1280 alors que les Tartas sont toujours vicomtes d'Uza. Le 20 juillet 1280, le roi cède les terres d'Uza et de Born, confisquées à Jean de Tartas, à Arnaud Raimond del Soler. Ce dernier est alors haut justicier sur les terres de Born, mais n'est curieusement pas mentionné comme vicomte d'Uza³³. La rétrocession des terres aux Soler n'a pas été simple. Lorsque le roi-duc cède le droit de justice à Gaillard del Soler, les nobles du Born se révoltent contre l'idée qu'une famille bourgeoise en soit bénéficiaire³⁴ et rédige une pétition en 1281³⁵ contre

21 Shirley n° CCCCLXII.

22 RF n° 417.

23 Barnabé 2009, p. 337.

24 Marquette 1977, p. 67.

25 RF n° 417 : [...] *lo castet aperat Usar ab sas apertenensas e tota la justidia, gran e pouca, de Born, ab la justide de Mimisan ; e cobre ses homes questaus e francaus, e la montanha e la costa de Biscarossa e de Biars.*

26 Lerat 1983, p. 220.

27 Il n'est pas précisé s'il s'agit de droits de péages ou juste de contrôle de routes.

28 Dompnier de Sauviac 1873, p. 199.

29 RF n° 142.

30 Marquette 2010, p. 551.

31 Barnabé 2009, p. 621.

32 Barnabé 2003, p. 68.

33 RG, t. 3, n° 2085 : Arnaldi Reymundi de solerio, domini de Belino, super justiciatu aliquorum hominum et terrarum de Borno

34 Marquette 1977, p. 82.

35 RG, t. 2, n° 494.

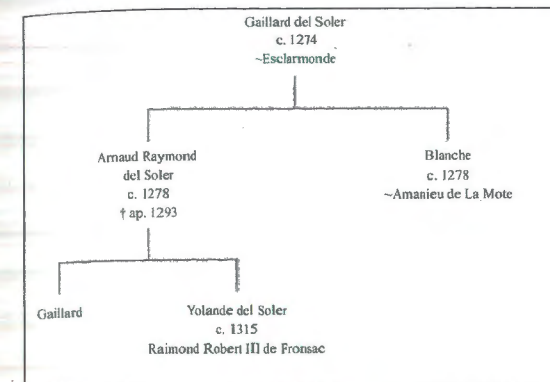


Fig. 3. - Généalogie des Soler (Parcollet 2014).

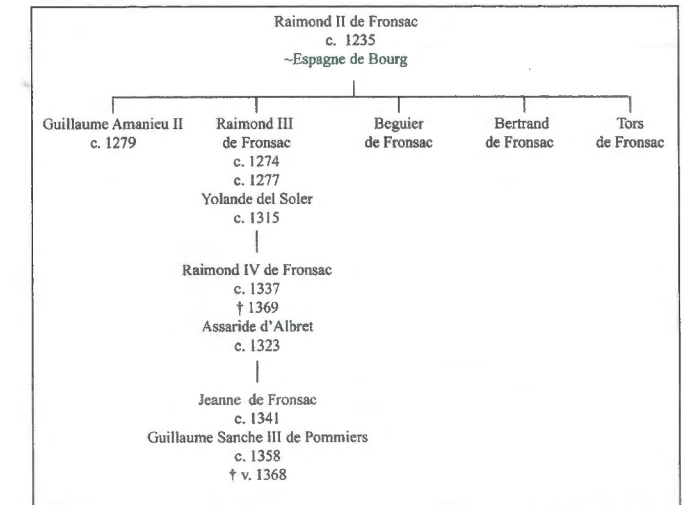


Fig. 4. - Généalogie des Fronsac (Parcollet 2014).

cette attribution. Dans cette plainte datée du 1er mai 1281, les hommes libres du Born et les vassaux d'Édouard Ier étaient opposés à ce que la haute justice ne soit pas entre les mains du roi-duc. En effet, cela signifiait que pour tout ce qui concernait leurs fiefs, ils devaient obéir au roi de qui, ils tenaient leurs terres, mais pour la haute justice, ils relevaient des Soler. Les habitants préféraient dépendre de la même personne dans les deux domaines.

La plainte est donc transmise à Labouheyre, puis envoyée au connétable de Bordeaux. Mais le véritable problème est qu'Arnaud Raimond del Soler est un bourgeois et non un chevalier. Ce dernier décide de se défendre face à cette requête des habitants du Born et sollicite une enquête. Le roi-duc s'adresse à Arnaud Raimond del Soler en 1293, le priant de mettre fin à cette enquête qui portait sur : *super justiciatu aliquorum hominum et terrarum de Bornio*³⁶. La même année, le bourgeois meurt sans que nous connaissions la fin de ce procès. Gaillard del Soler, héritier d'Arnaud Raimond, ne se soucie pas de la question d'Uza et du Born et meurt sans descendance directe. C'est sa sœur Yolande del Soler qui en hérite³⁷. Un accord entre le procureur du roi, *Albertus Medici*³⁸ et Yolande del Soler est trouvé à l'issue du procès commencé en 1281. En 1315, Yolande del Soler obtient la justice haute et basse dans le château, le *vicus* et les environs d'Uza³⁹. Elle possède la haute justice sur les paroisses de Mézos, Lévigacq, Saint-Julien, Aureilhan, Biscarosse et sur le lieu *Fodias* à Bias. Quant à la basse justice, elle l'exerce sur les paroisses de Pontenx, Parentis, Vyssera⁴⁰, Sainte-Eulalie, Sanguinet et Saint-Paul. Yolande del Soler a la possibilité de faire conduire les prévenus et accusés de ces paroisses jusqu'au *castrum* d'Uza : *Item, quod dicta Yolendis, et successores sui possint*

*licite ducere homines utriusque sexus, accusatos, captos, et arestatos, per dictas parochias, de altera ad alteram, ad dictum Castrum de Usar, pro justitiarum domini Regis*⁴¹.

En comparant les possessions des Tartas au XIII^e siècle dans le Born avec celles des Soler au début du XIV^e siècle, on constate une évolution. Contrairement aux Tartas qui possèdent la haute justice dans le Born au XIII^e siècle, les possessions des Soler présentent deux caractères : ils sont bas justiciers sur toutes les terres et n'exercent la haute justice que sur cinq paroisses. Rappelons qu'Édouard Ier voulait en 1281, céder toute la justice du Born aux Soler, mais en 1315 on s'aperçoit que son fils Édouard II a récupéré la haute justice sur la moitié des paroisses.

Les Fronsac

Vers l'année 1300, Yolande del Soler s'est mariée à Raymond III de Fronsac⁴² (fig. 4). Ainsi, à la mort de Yolande del Soler, c'est Raymond IV de Fronsac, son fils, qui hérite de la vicomté d'Uza⁴³. Par son mariage, le 11 août 1323, avec Assaride d'Albret et moyennant finance, la prévôté de Born

36 RG, t. 3, n° 2085.

37 RG, t. 4, n° 1328.

38 RG, t. 4, n° 1360.

39 RG, t. 4, n° 1330. « .. *castro, vico ac tota vicinalis de Usar* ».

40 Devenu plus tard Gastes.

41 Rymer, t. 2, p. 79.

42 Ce dernier a rendu hommage au comte de Périgord en 1274 et 1277.

43 AHG., t. 13, p. 86.

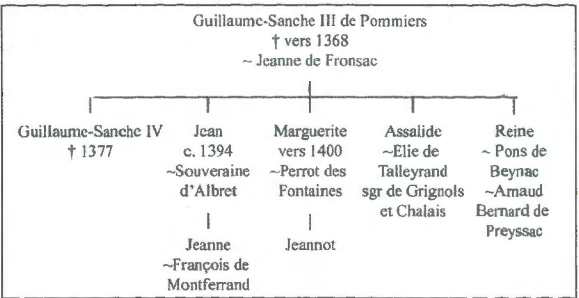


Fig. 5. - Généalogie des Pommiers (extrait de Faravel et alii 2000).

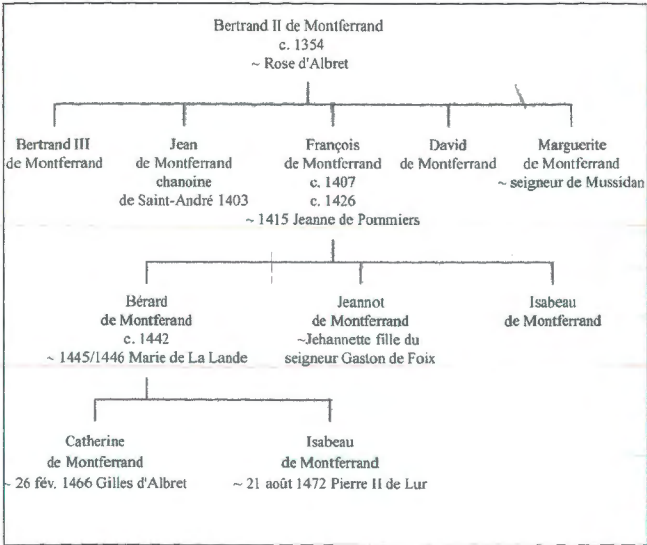


Fig. 6. - Généalogie des Montferrand (Parcollet 2014).

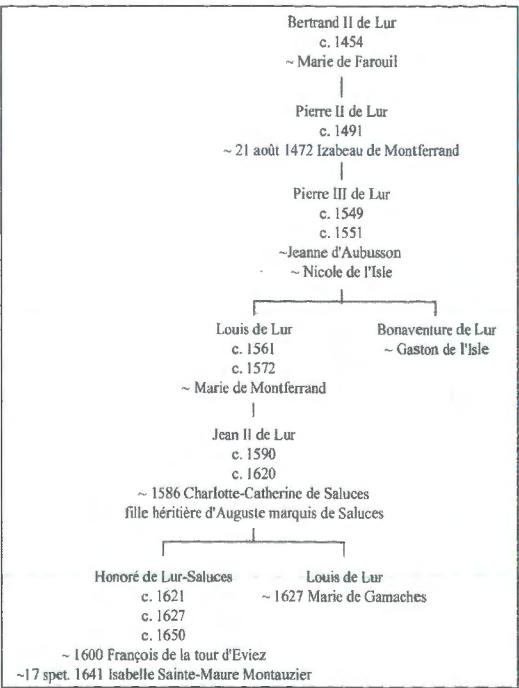


Fig. 7. - Généalogie des Lur (Parcollet 2014).

passé aux mains des Albret tandis que la vicomté d'Uza appartient toujours à la famille Fronsac. La situation se clarifie avec d'un côté la prévôté de Born et de l'autre la vicomté d'Uza. Jeanne de Fronsac, fille de Raymond IV, reçoit en héritage la vicomté de Fronsac et d'Uza, ainsi que les seigneuries de Belin et de Biscarrosse ⁴⁴.

Les Pommiers

Jeanne de Fronsac, émancipée par son père, épouse Guillaume-Sanche III de Pommiers, puissant seigneur de l'Entre-deux-Mers bazadais ⁴⁵, le 17 avril 1341 (fig. 5). Le 23 janvier 1352, Raimond IV de Fronsac prête serment au roi de France. Le 4 mars de la même année, le roi-duc fait don à Guillaume-Sanche III et à Jeanne de Fronsac de tous les droits qu'ils pourraient avoir sur l'héritage de Raimond IV. Le 24 mars 1358, Édouard III accorde à Guillaume-Sanche III le droit de justice dans le château d'Uza, celui d'épave sur les bateaux naufragés et sur les baleines échouées sur les côtes de la mer de Biscarrosse et de Saint-Julien ⁴⁶. Guillaume-Sanche III meurt vers 1368, et son second fils, Jean de Pommiers, devient vicomte de Fronsac et d'Uza, seigneur de Biscarrosse, Pommiers, Belin et Aureilhan. Le 22 mars 1395, à l'occasion d'une concession faite par le roi-duc à divers seigneurs *Johan de Pomiers, sire d'Usar* ⁴⁷ est mentionné à nouveau. En 1399, il apparaît encore dans un conflit avec Bernard, seigneur de Castéja ⁴⁸. Et c'est sans doute sous Jean de Pommiers qu'Uza est sollicité pour fournir des gens d'armes le 26 octobre 1406 ⁴⁹. Lorsque les Pommiers possèdent la vicomté d'Uza, elle apparaît comme une enclave dans les terres des Albret. Le mariage de Jeanne Sanche, fille de Jean de Pommiers et de son épouse Souveraine d'Albret, avec François de Montferrand – dont la date reste obscure – est à l'origine du passage de la vicomté d'Uza aux mains de la famille de Montferrand au début du XIV^e siècle.

Les Montferrand et les Lur

Le 22 avril 1407 ⁵⁰, lors d'une trêve accordée par le sénéchal de Guyenne aux seigneurs du Bordelais et du Bazadais, qui tiennent le parti du seigneur d'Albret, il est fait mention du seigneur de Montferrand, seigneur de Castéja et d'Uza. François de Montferrand est désigné plus tard comme seigneur d'Uza et sénéchal des Lannes, ayant défendu la ville de Dax assiégée par Charles VII en 1442 ⁵¹. Qualifié dans les sources de chevalier, vicomte d'Uza, seigneur de Belin, Podensac, Margaux et Salles (fig. 6), François de Montferrand se bat en 1453 aux côtés des Anglais lors de la bataille de Castillon et, après la défaite, doit s'exiler en Angleterre où il meurt. Son fils, Bérard de Montferrand, chevalier, devient alors vicomte d'Uza, seigneur de Salles, Belin, Biscarrosse, Fargues, Aureilhan ⁵². Ses biens reviennent ensuite à sa seconde fille, Izabeau de

Montferrand, vicomtesse d'Uza, dame de Fargues, qui épouse le 21 août 1472 Pierre II de Lur qui devient ainsi vicomte d'Uza, seigneur de Fargues, Aureilhan et Belin (fig. 7). Le 7 février 1483, le couple est mentionné dans un conflit l'opposant à Georges de Castéja au sujet des limites de leurs possessions ⁵³. Leur fils Pierre III de Lur, épouse Nicole de l'Isle. Leur fils aîné, Louis de Lur, épouse Charlotte de Saluces, unique héritière d'Auguste, marquis de Saluces. Le contrat de mariage stipulait que les enfants de Charlotte devaient porter le nom et les armes de Saluces ⁵⁴. Les Lur, vicomtes d'Uza prirent désormais le titre de marquis de Saluces et héritèrent de tous leurs droits. Le château est toujours à ce jour, la propriété de la famille de Lur-Saluces.

Uza dans un réseau de résidences aristocratiques fortifiées

La vicomté d'Uza a été administrée par de puissantes familles landaises et bordelaises, ce qui a sans doute joué un rôle important dans le développement du *castrum*. Les différentes sources étudiées permettent de cerner quelque peu la configuration du *castrum* à l'époque médiévale et de le replacer dans le réseau des résidences aristocratiques du pays de Born.

Uza : un castrum et un vicus doté de coutumes

La seule source à notre disposition qui fournit des indications sur les origines du château est la supplique que les prud'hommes du *castrum* d'Uza – *probi homines Castris Duser* – adressent autour de 1249 ⁵⁵ au roi-duc Henri III pour se plaindre de leur situation. Dans ce document, les habitants nomment le *castrum Duser*. Comme le rappelait Jacques Gardelles ⁵⁶ dès 1972, le mot *castrum* peut être employé au Moyen Âge pour désigner des choses différentes, depuis la

44 AHG., t. 13, p. 87.

45 Faravel et alii 2000, p. 30-33.

46 Carte 1743, t. 1, p. 140.

47 Livre des Bouillons, 1867, p. 260.

48 A. D. 64, E 316, Vicomté de Béarn, 1399.

49 AHG., t. 3, p. 117.

50 AHG., t. 6, p. 217.

51 Drouyn 1865, p. 190.

52 Communay 1889, p. 29.

53 Arch. fam. de Lur Saluces, fonds Filhot, supplément 7, titres de famille.

54 Lur-Saluces 1855, p. 27.

55 Shirley n° CCCCLXII, p. 57-58.

56 Gardelles 1957, p. 21.

résidence seigneuriale jusqu'à l'agglomération fortifiée, parfois peuplée de chevaliers comme cela semble être le cas pour le site d'Uza. Lorsque le vicomte de Tartas s'attaque aux habitants d'Uza, il est précisé qu'il redistribue des biens à ses chevaliers : *dedit ex ipsis viginti mansiones Guirardo de Gueirope... Arnaldo de Montausier, et Bernardo de Monone, et Petro de Bielemjean militibus quatuordecim manciones*⁵⁷. La supplique fait donc état de 36 *manciones* qui correspondent probablement à des maisons ou au moins à des emplacements à bâtir. Si l'on choisit d'associer ce mot à une maison, on peut estimer une population moyenne de 144 habitants en comptant quatre âmes par foyer. Benoît Cursente dans son étude sur les Castelnoux de la Gascogne gersoise donne une fourchette pour les sites qu'il a étudiés, et indique qu'entre 15 et 50 maisons il y aurait entre 60 et 200 habitants⁵⁸. Ce qui fait du *castrum* d'Uza un *castrum* assez bien peuplé par rapport à la moyenne.

Dans la supplique, les prud'hommes d'Uza mentionnent les coutumes accordées par Richard : *...bonis moribus et consuetudinibus* dont on ignore la teneur. Les plus anciennes coutumes écrites connues le long du littoral, comme celles de Mimizan, du Marensin ou de la Maremne, sont plus tardives et datent toutes de 1255⁵⁹. L'antériorité de celles d'Uza est un témoignage supplémentaire de l'importance du *castrum* au début du XIIIe siècle. Les habitants, à la fin de la plainte, demandent au roi d'avoir des lettres patentes, car celles qu'ils tenaient de Richard Cœur de Lion ont été brûlées par le vicomte de Tartas en même temps que la chapelle Sainte Catherine : *si placeat, vestras patente literas sigilli vestri munimine roboratas, sicut fecerat dominus rex Ricardus, quae arserunt cum capella B. Katerinae, quae erat in castro quod arsit vicecomes Tartassensis*. La mention de l'existence d'une chapelle dans le *castrum* vient compléter notre vision de l'habitat associé au château. Le vocable sainte Catherine correspond à celui de sainte Catherine d'Alexandrie introduit en France à partir du XIe siècle et en vogue au XIIIe, où il est assez courant dans les chapelles castrales⁶⁰. Il est indiqué que le vicomte de Tartas l'aurait détruite, cet événement a lieu entre les années 1208 et 1249.

Vingt ans plus tard dans une source datée de 1269, Uza apparaît sous ces termes *lo castet aperat Usar*⁶¹, on s'aperçoit que le *castet* remplace le *castrum* pour désigner Uza. La variation peut s'expliquer par le changement de langue du latin au gascon, ou peut-être par une évolution architecturale du site. En 1278, il est question du château et du bourg d'Uza, *lo casted d'Uza, ab lo borg e tota la terra dels Borns*⁶², dans la sentence entre Guilhem del Soler et Jean vicomte de Tartas. En 1314, lors de la confirmation des droits de Yolande del Soler par le roi-duc, Uza apparaît ainsi : *ac tota vicinali de Usar, et in omnibus territoriis de Born*⁶³. En 1315, une deuxième version

de ce texte mentionne *in castro, vico ac tota vicinali de Usar*⁶⁴. Dans son article consacré au pays de Born au XIIIe siècle⁶⁵, Jean-Bernard Marquette pense que le terme *vicinalis* désignait le territoire à l'intérieur duquel on pouvait jouir du droit de bourgeoisie. Seules les coutumes précédemment citées auraient pu indiquer en quoi il consistait et de quelle façon on pouvait en bénéficier.

Le castrum : observations archéologiques

Que reste-t-il aujourd'hui de l'ancien *castrum* d'Uza ? Certains éléments sont encore lisibles dans le paysage, surtout sauvegardés par les accidents de la topographie.

Le site occupe l'extrémité d'une dune ancienne à 20 mètres d'altitude et domine ainsi le confluent de deux ruisseaux. Au nord, coule le ruisseau du Pas du Kaa, au sud celui du Vignac qui se jetaient dans l'ancien étang de Saint-Julien-Lit. Les cours d'eau ont été utilisés comme moyen de défense pour le château ; étant des obstacles naturels, ils permettaient également d'exploiter des gués et d'exercer un contrôle sur les voies de communication. Un moulin apparaît sur le cadastre ancien (début XIXe siècle), associé directement au château, il avait probablement le statut de moulin seigneurial au Moyen Âge, si toutefois il existait car aucune de nos sources médiévales ne le mentionne.

Des vestiges du *castrum*, seuls les talus, la motte et quelques reliquats de fossés subsistent (fig. 8). La motte mesure approximativement une soixantaine de mètres de diamètre à la base et une trentaine de mètres au sommet, avec un profil tronconique ; elle est actuellement surmontée d'un château du XIXe siècle. Deux espaces se distinguent, une première basse-cour talutée est visible au pied de la motte, puis une seconde, bien plus grande, séparée de la première par un fossé et de nouveau un talus. Le château occupait la motte tandis que le bourg se prolongeait vers l'ouest. La fortification du bourg a sans doute compensé l'absence de pentes abruptes qui auraient pu protéger naturellement le *castrum*. Dans la première

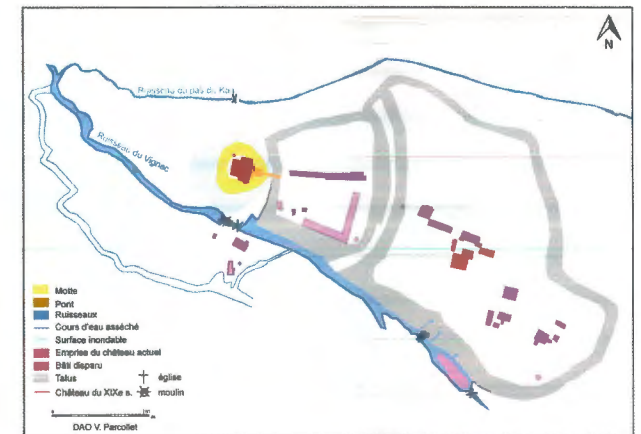


Fig. 8. - Le site d'Uza.

- 1 : Château actuel sur la motte (Parcollet 2014),
- 2 : Levée de terre dans l'enceinte (Parcollet 2014),
- 3 : Pont reliant la motte à la basse-cour (Parcollet 2014),
- 4 : Proposition de plan du *castrum* (Parcollet 2014).

basse-cour, une levée de terre est visible. Elle pourrait correspondre aux ruines d'un ancien bâtiment. Jacques Gardelles⁶⁶ a remarqué ces traces d'ouvrage de terre, et suppose que cela correspondait à l'emplacement de la chapelle. Sa position au sein des différents bâtiments donne à penser qu'on pourrait être en présence d'une église castrale desservant la communauté d'Uza. Uza étant éloignée des centres paroissiaux de Lévigacq et Saint-Julien-en-Born. Cependant, Uza au Moyen Âge est rattaché à la paroisse de Lévigacq. Les deux basses-cours

réunies s'étendent sur environ 341 mètres de longueur et 158 mètres de largeur, ce qui correspondrait à une superficie de 5,4 hectares.

Le long du littoral atlantique, on constate une implantation de l'habitat autour de la chaîne des étangs, le *castrum* d'Uza s'inscrit donc dans cette dynamique. Les sites qui sont présentés ne sont peut-être pas tous contemporains de la fondation du *castrum* d'Uza.

57 Géraud de Gueirope en reçu 22, et 14 autres partagées entre Amaud de Montausier, Bernard de Monon et Pierre de Bielemjean.

58 Cursente 1980, p. 103.

59 Boutouille 2016, p. 161-183.

60 Faravel, Sireix, Martin, 2006, p. 365-388.

61 RF n° 417.

62 A. D. 64, E 225.

63 Carte 1743, t. 1, p. 46.

64 RG, t. 4, n° 1330.

65 Marquette 1977, p. 105.

66 Gardelles 1972, p. 231.

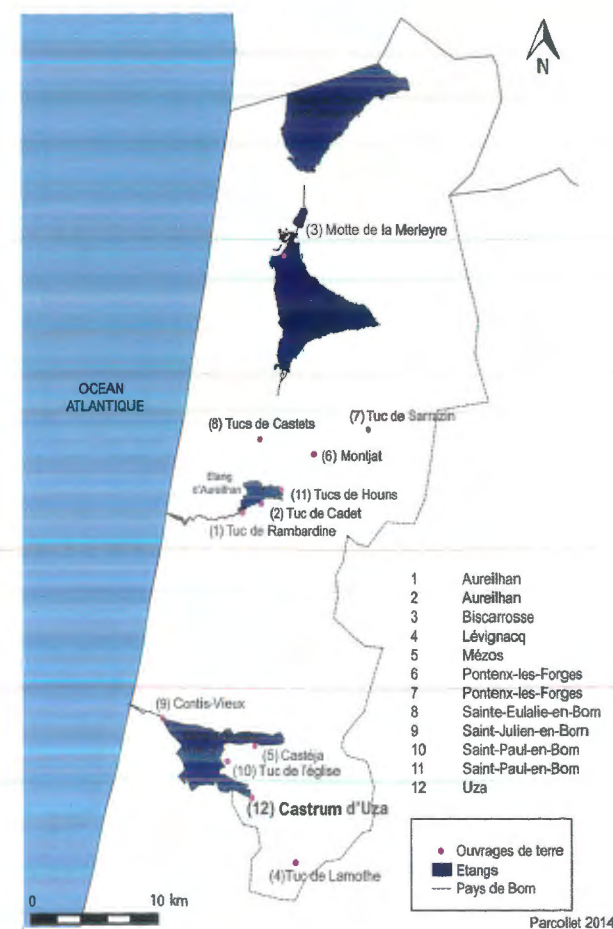


Fig. 9. - Répartition des ouvrages de terres recensés en pays de Born (Parcollet 2014).

Les ouvrages de terre en pays de Born

Des ouvrages de terre et des mottes ont été recensés dans le pays de Born. Leur position géographique et leur morphologie apportent certains renseignements. Il est souvent constaté un endommagement de l'ouvrage dû à des activités agricoles ou par le prélèvement volontaire de terre. Dans le nord du pays de Born, l'Abbé Départ⁶⁷ a étudié les mottes ceinturant le lac d'Aureilhan, ce travail a été complété par Jean-Bernard Marquette⁶⁸, puis Serge Barrau et Georges Robin⁶⁹ ont dressé un inventaire. Nous avons dressé un tableau non exhaustif des mottes du pays de Born, à partir des informations que nous avons.

Seule une motte, celle de Houns apparaît dans les sources étudiées, le 7 octobre 1255⁷⁰. Jean Thore souligne qu'au Tuc de Houns des « débris d'un vieux château bâti sur un mamelon »⁷¹ sont visibles. Quant aux mottes de Castelnau et de Lanty

situées à Aureilhan, Frédéric Boutoulle émet l'hypothèse qu'elles soient associées au *castrum* de Mimizan mentionné en 1206⁷². Les origines de toutes ces mottes sont incertaines et, tant qu'aucune fouille n'aura lieu, ni l'établissement d'une typo-chronologie certaine, il est difficile de proposer une datation. Le report sur une carte de tous les ouvrages de terre connus en pays de Born permet de constater une implantation autour des lacs que ce soit pour l'étang d'Aureilhan et pour l'étang de Saint-Julien et de Lit (fig. 9). Ainsi on peut envisager un possible lien entre ces ouvrages de terre et le commerce ou la pêche. Pour les ouvrages les plus éloignés des lacs, ils se retrouvent à proximité de cours d'eau ou de confluent de deux ruisseaux. Claude Roux pense que la plupart de ces ouvrages ne sont pas des éléments isolés, mais plutôt organisés le long du réseau hydrographique local⁷³. L'abbé Départ⁷⁴ pense que ces ouvrages de terre étaient tous surmontés de châteaux ou de donjons et construits dans le voisinage de la voie littorale soit pour commander le flux de pèlerins soit pour une autre raison. Ces ouvrages épars répandus dans le pays de Born semblent avoir joué un rôle dans la défense du territoire. Ils peuvent, par ailleurs, permettre la mise en valeur des terres inexploitées en favorisant la fixation de petits habitats. Aucun ouvrage ne peut être associé avec certitude à un poste de péage. Il est cependant probable que Castéja ou Uza en percevaient un, il fallait obligatoirement passer par un des deux châteaux pour atteindre Saint-Julien-en-Born en venant de l'est. Ce qui aurait pour but de contrôler l'accès à Contis et son probable port.

Le Castéja de Mézos

Situé au nord du *castrum* d'Uza se trouve un château nommé Castéja dans l'actuelle commune de Mézos (fig. 9). À vol d'oiseau, les deux châteaux sont distants de 3,5 km. Avec les sources étudiées, il n'est pas possible de savoir si Castéja était à l'origine un château ou une maison forte. Des éléments de fortification sont visibles dans son architecture, l'édifice repose par ailleurs sur une motte. Le site est connu en raison de ses possesseurs éponymes. Il est possible que son implantation obéisse à quelques principes généraux, tels que l'ancienneté du peuplement ou la valeur économique présentée par le site et ses

67 Départ 1883, p. 46-56.

68 Marquette 1977, p. 86-88.

69 Barrau, Robin 1994, p. 120.

70 RG t. 1 suppl., n° 4572.

71 Thore 1810, p. 37.

72 Boutoulle 2007, p. 346.

73 Roux 1985, p. 41-42.

74 Départ 1885, p. 146-152.

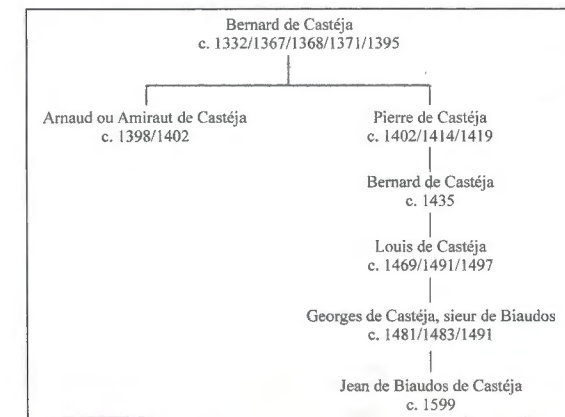
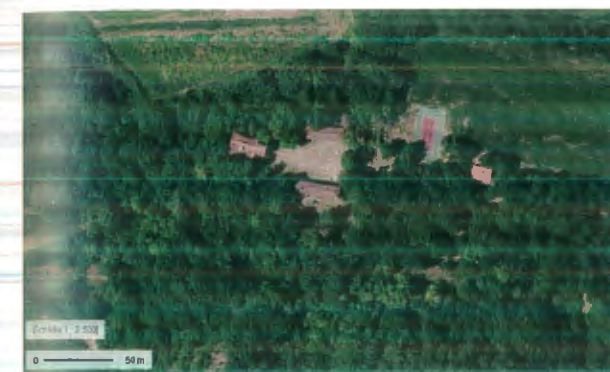
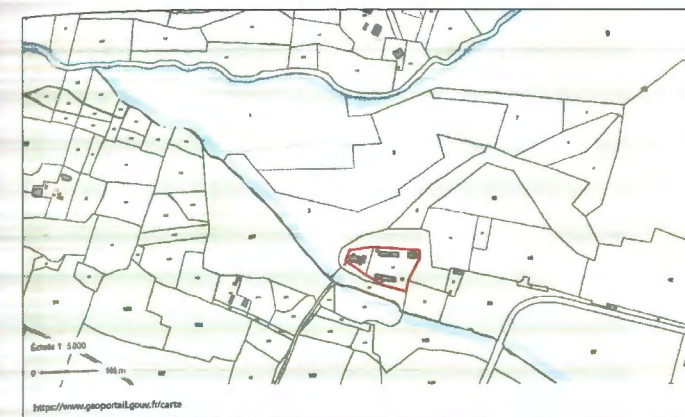


Fig. 10. - Le site du Castéja, commune de Mézos.

- 1 : Cadastre (Géoportail),
2 : Généalogie des seigneurs (Parcollet 2014),
3 : Vue aérienne (Géoportail),
4 : Vue de l'édifice actuel (Parcollet 2014).

environs. Cet ouvrage ne semble pas avoir été édifié dans un endroit déjà peuplé ni avoir suscité un peuplement, il se peut donc que la raison de son implantation soit économique. La mention la plus ancienne recensée est datée du 20 avril 1315 et apparaît dans les possessions de Yolande del Soler alors détentrice d'Uza et de Biscarrosse⁷⁵. En 1399, il semblerait que Castéja soit indépendant des vicomtes d'Uza, puisqu'une sentence arbitrale est prononcée entre Jean de Pommiers, seigneur d'Uza et Bernard, seigneur de Castéja⁷⁶. Puis le 22 avril 1407, François de Montferrand est à la fois seigneur d'Uza et de Castéja.

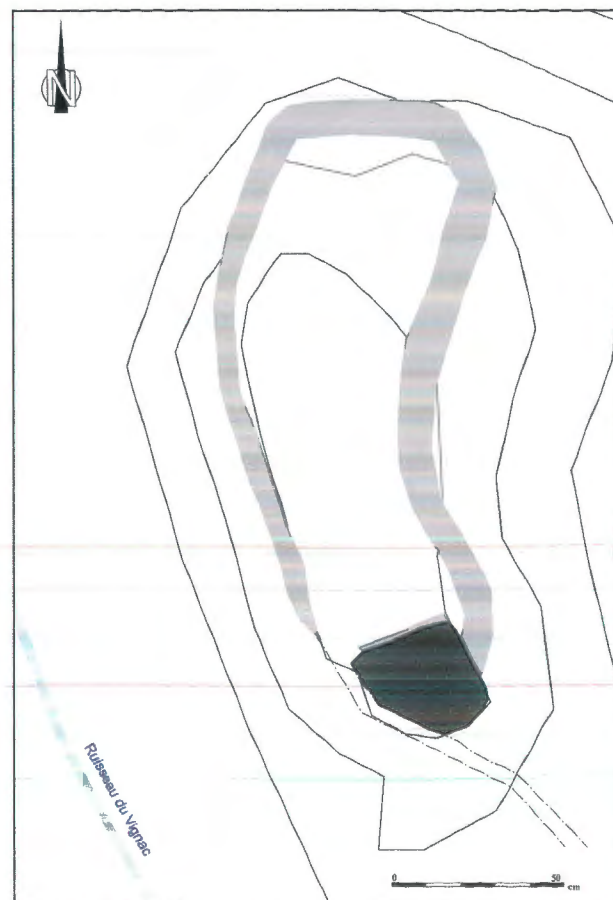
Rappelons que vers 1250, Simon de Montfort fait clôturer et fortifier le *castrum* d'Uza, il est possible que le château de Castéja ait vu le jour à cette occasion. Appartenant dans un premier temps au roi-duc, il aurait été cédé à Yolande del Soler lors du traité de 1315 qui clarifiait la situation juridique

du Born. Mais le château a sans doute été rapidement vendu aux chevaliers éponymes du lieu peu de temps après, car dès 1335/1336, on voit apparaître un certain Bernard de Castéja. Les Castéja sont une famille de chevaliers qui a pris de l'importance en acquérant le Puy et la baronnie d'Audenge (fig. 10). À l'époque moderne, le Castéja de Mézos est mentionné comme une caverie⁷⁷. Ce terme à l'époque médiévale pouvait être assimilé à un fief de chevalier, qui se placerait entre une maison noble et une seigneurie. L'édifice ne semble pas avoir regroupé d'habitat, ni joué de rôle politique et militaire. Il permettait sans doute de défendre un territoire et d'exercer un contrôle sur les voies de communication terrestres ou fluviales.

75 Carte 1743, t. 1, p. 46.

76 AHG, t. 6, p. 217.

77 Frèches 1984, p. 335-353.



Source : CB40PI, SCAN 250-IGN PARIS-2012/ convention n°0221/GIP ATGeRI
DAO : V. Parcollet

Fig. 11. - Le Tuc de Lamothe, commune de Légnacq.
1 : Relevé GPS de l'emprise du site (Parcollet 2014),
2 : Levée de terre (Parcollet 2014),
3 : Vue aérienne (Géoportail).

Le site de Castéja a plusieurs similitudes avec celui d'Uza. Positionné à l'extrémité d'une dune ancienne à 20 mètres d'altitude, il domine le confluent de deux ruisseaux. Au nord du site coule le ruisseau de Courlis et au sud celui de Châton qui se jetaient dans l'ancien étang de Saint-Julien-Lit. La configuration du site, comprenant une motte associée à une basse-cour, est la même qu'à Uza. Actuellement la motte est recouverte de ronces et d'arbres alors que la basse-cour est occupée par divers bâtiments agricoles. La motte a un diamètre de 40 mètres à sa base et de 24 mètres au sommet et s'élève sur une dizaine de mètres. À la base de la motte, aucun reliquat de fossé n'a été observé. Elle est séparée de la basse-cour non pas par un fossé,



<https://www.geoportail.gouv.fr/carte>

mais par un dénivelé de 4 mètres. La basse-cour s'étend sur 70 mètres d'est en ouest et 64 mètres du nord au sud, ce qui couvre une superficie de 4 480 m². Un habitat existe toujours sur la motte, l'édifice a subi de nombreux remaniements. Le corps de logis étroit est en brique, il était flanqué de quatre tours, en partie détruites. Ces tours sont sans doute les seuls vestiges du château primitif. Il est souvent comparé au site d'Uza du fait de sa motte et de sa position à l'interfluve de deux ruisseaux. De nombreuses questions subsistent quant aux relations entre les deux châteaux et leur étrange proximité, dans une zone géographique marginale. Le peu de sources à disposition empêche actuellement de répondre à ces questionnements.

Le Tuc de Lamothe, une occupation médiévale ?

Un autre site implanté dans la commune de Légnacq (fig. 9) présente des singularités d'ouvrage avec les différents sites précédemment évoqués. Il se localise à l'intersection du ruisseau du Vignac et du ruisseau de Chachon⁷⁸. Actuellement, l'ouvrage de terre est recouvert de pins, de fougères et d'ajoncs. La prospection pédestre n'a relevé aucune trace de mobilier, ce qui ne permet aucune datation. Il est situé sur une dune ancienne, et entouré de deux vallées aux versants très abrupts.

Roger Gaillard dans un article sur les *Oppida* des Landes, est le premier à mentionner ce site, qu'il désigne sous l'appellation « Tuc de Lamothe » en 1859⁷⁹. Il le décrit comme un mamelon artificiel ayant la forme d'un cône tronqué et l'interprète comme un *tumulus*. Il dément le fait qu'il puisse être classé comme un camp romain. Auguste Dompnier de Sauviac, le qualifie de *castrum* et pense que c'est un camp qui accueillait une garnison et surveillait, soit une agglomération soit une voie principale⁸⁰. Il poursuit en expliquant qu'une voie romaine passait à proximité et que le *castrum* du Tuc de Lamothe était associé à celui d'Uza qui surveillait également cette voie. Adrien Lavergne voit dans le Tuc de Lamothe un camp romain.

Tous ces auteurs du XIX^e siècle ont chacun avancé leurs hypothèses sans qu'aucune ne soit vérifiable à l'heure actuelle. Plus récemment, des auteurs tels que Jean-Jacques Taillentou, Serge Barrau⁸¹ ou encore Philippe Soussieux⁸², ont proposé de nouvelles interprétations. Ils pensent le site n'est pas un camp romain, mais une construction antérieure à l'Antiquité. Le Tuc de Lamothe apparaît sur la carte de l'État-Major⁸³ comme un *tumulus*. L'orthographe du site varie entre Tuc de Lamothe et Tuc de la Motte. Le *tuc* fait référence à une dune et la *motte* à l'ouvrage de terre qui la surplombe. En 2003, Serge Barrau et Georges Robin ont effectué un relevé manuel et interprété les différentes parties du site. À l'ouest, ils voient une zone d'habitat entourée d'un talus, puis à l'est la motte servirait à la protéger. Un espace se dessine au pied de la motte à l'est et serait selon eux une barbacane.

Une étude archéologique permettrait d'obtenir des éléments chronologiques et d'apporter des indications sur la fonction des différents éléments de la fortification. Nous avons procédé à un relevé à l'aide d'un GPS dissymétrique ayant une précision de 10 cm, ce qui a permis d'identifier les différentes zones sans pour autant pouvoir proposer une interprétation (fig. 11). L'étude du réseau routier romain montre que le tracé de la voie principale ne passait pas à proximité du site. Il n'est pas impossible qu'une voie antérieure ait pu passer par là, mais elle n'a pas laissé de trace dans le paysage. Ce site pourrait

avoir été occupé au Moyen Âge, il se trouve à cette époque au contact des vicomtes d'Uza et de Tartas qui deviendra celle des Albret. Il n'apparaît cependant dans aucune des sources étudiées.

Hormis le château d'Uza et de Mézos, il ne reste plus de vestiges en élévation sur les ouvrages de terre du pays de Born. Plusieurs interrogations restent en suspens. Ces ouvrages avaient-ils un rapport avec la vie politique, économique et sociale du pays de Born. Résultent-ils d'une volonté de mise en valeur et de contrôle de nouveaux terroirs ou bien est-ce dans un but économique⁸⁴ ? Avaient-ils un but de surveillance, en étant surmontés de tours de guet ? Avaient-ils des liens avec un habitat ou un site religieux ? Nous n'avons pas pu déterminer la nature de leurs liens avec Uza. Des éléments chronologiques plus précis permettraient peut-être d'attester leur simultanéité avec le *castrum* d'Uza et ainsi attester l'existence d'un réseau dont Uza serait un élément voire le pivot.

Bilan

Cet article s'efforce de croiser la documentation écrite avec quelques données archéologiques et monumentales. Malgré la pauvreté des sources, nous avons essayé de répondre avec l'apport de nouveaux textes, ainsi qu'une analyse plus poussée des documents à notre disposition. En 1176-1177, Richard Cœur de Lion a voulu affirmer sa puissance en implantant un *castrum* à Uza. Ce qui a permis d'assurer un contrôle social sur un nouveau territoire. Il s'agirait alors du premier *castrum* ducal des Landes. Petite seigneurie maritime, elle devient rapidement un *castrum* vicomtal. Plusieurs familles de seigneurs possèdent successivement le château, devenant un temps une possession bourgeoise. Engendrant un développement urbain, Uza peut être qualifié de bourg castral. Cela permet le contrôle d'un territoire en marge et peu peuplé. Les traces de fortifications ont perduré dans le paysage et à travers les cartes. La motte et la basse-cour médiévales ne semblent pas avoir subi trop de modifications au vu des éléments que nous avons présentés. Ces éléments sont caractéristiques du pouvoir symbolique lié à l'aristocratie locale. Le *castrum* d'Uza s'inscrit dans un paysage marqué par d'autres fortifications de terre. Tous ces éléments montrent bien un maillage

⁷⁸ Ce dernier est actuellement asséché.

⁷⁹ Gaillard 1859, p. 29-36.

⁸⁰ Dompnier de Sauviac 1873, p. 48-49.

⁸¹ Taillentou, Barrau 2004, p. 57-61.

⁸² Soussieux 2012, p. 451-452.

⁸³ Établie entre 1820 et 1866.

⁸⁴ Par exemple le contrôle de péages.

assez dense ayant pour but d'opérer un contrôle social et/ou commercial. Ce travail reste inachevé par manque de sources anciennes et de données archéologiques. Ainsi, à l'échelle de sites, approfondir l'étude archéologique serait bénéfique pour la compréhension de l'occupation du sol. Cela pourrait contrebalancer la rareté et la pauvreté des sources. Le littoral landais n'est pas aussi vide que ce que la tradition l'a laissé penser depuis Strabon à l'Antiquité ou le Guide du pèlerin de Saint-Jacques-de-Compostelle au Moyen Âge. Dans cet environnement au premier abord hostile, les populations ont su s'adapter, et ceci malgré le sable en perpétuel mouvement, la formation des étangs suite à la fixation des dunes, la montée des eaux de ces étangs et bien d'autres éléments naturels.

La commune s'étend actuellement sur une superficie de 1290 hectares, le ruisseau du Vignac traverse son emprise en se jetant dans l'étang d'Uza puis se dirige vers l'Océan Atlantique sous l'appellation de courant de Contis. Le paysage est actuellement fortement dominé par le pin maritime qui couvre la plus grande partie du département. Uza connut son apogée en 1759, lors de l'installation de forges sur l'initiative de la famille Lur-Saluces. La présence de l'eau amenée par le ruisseau du

Vignac, des arbres pour la production de charbon et du minerai de fer, a permis aux forges de devenir rapidement un centre industriel dynamique, tous les éléments nécessaires à leur bon fonctionnement étant réunis. Pour répondre aux besoins en eau des hauts-fourneaux, un barrage a été installé sur le ruisseau Vignac. Comme il devenait insuffisant, il a été nécessaire de creuser un étang artificiel s'étendant sur une superficie de 6 hectares⁸⁵ qui marque aujourd'hui le paysage. Uza n'est alors qu'un hameau s'étendant entre les communes de Saint-Julien-en-Born, Lévignacq et Lit-et-Mixe. Mais la création des forges a donné une impulsion et en 1865 les habitants du hameau firent les démarches nécessaires afin qu'Uza devienne une paroisse. Dans le but de soutenir ce projet, le marquis Romain-Bertrand de Lur-Saluces s'engagea à construire une église placée sous la protection de Saint-Louis⁸⁶. Huit ans plus tard, le 18 janvier 1873, Uza devenait officiellement une commune.

⁸⁵ Nous n'avons pas trouvé de document attestant d'une date précise de création.

⁸⁶ L'édifice en pierre de taille fut construit de 1867 à 1869 sous la direction de l'architecte Louis Garros.

Bibliographie

- Barnabé, Patrice. *Entre roi-duc et roi de France : fidélité ou ralliement du Pays Gascon (1259-1360)*, 2003, Thèse, Marquette J.-B., dir., Université de Bordeaux III.
- Barnabé, Patrice. « Le contrôle de la lande occidentale aquitaine par la seigneurie ducale vers 1250 », *Les seigneuries dans l'espace Plantagenêt, c. 1150-c. 1250 : Actes du colloque international*, Bordeaux, 2009, 337-355.
- Barrau, Serge, Robin, Georges. « Inventaire des mottes féodales du Pays de Born », *Bulletin de la Société de Borda*, Dax, 1994.
- Bost, Jean-Pierre, Maurin, Louis et Roddaz Jean-Michel, *Racines de l'Aquitaine*, Bordeaux, 1992.
- Boutouille, Frédéric. *Le duc et la société. Pouvoirs et groupes sociaux dans la Gascogne bordelaise au XIIe siècle, 1075-1199*, Bordeaux, 2007.
- Boutouille, Frédéric. *Les usages collectifs des incultes en Gascogne occidentale au Moyen Âge. Les communautés rurales dans l'Ouest du Moyen Âge à l'époque moderne : perceptions, solidarités et conflits*, 2016, 161-183.
- Communay, Arnaud. *Essai généalogique sur les Montferrand de Guyenne*, Bordeaux, 1889.
- Cursente, Benoît. *Les castelnoux de la Gascogne médiévale : Gascogne gersoise*, Bordeaux, 1980.
- Cuzacq, Pierre. *Les grandes landes de Gascogne, études historiques et géographiques*, Bayonne, 1893.
- Départ, Abbé. « Mimizan, Notice Historique », *Bulletin de la Société de Borda*, Dax, 1883-1886.
- Dompnier de Sauviac, Auguste. *Chroniques de la cité et du diocèse de Dax*, livres I, II et III, Dax, 1873.
- Drouyn, Léo. *La Guienne militaire*, Bordeaux, 1865.
- Dufourcet, Eugène. « Les voies romaines et les chemins de Saint-Jacques », *Congrès archéologique de France, tenu à Dax et Bayonne, 1888*, Paris, 1889, 241-264.
- Dufourcet, Eugène. « Quelques notes archéologiques et historiques sur le pays du Marensin », *Bulletin de la Société de Borda*, Dax, 1877, 345-359.
- Faravel, Sylvie. « Les seigneurs de Pommiers des origines à la fin du Moyen Âge (XI^e-XV^e s.) », *L'Entre-deux-Mers et son identité, Actes du 7e colloque à Sauveterre-de-Guyenne*, 25-26 septembre 1999, Bordeaux, 2000, 30-33.
- Faravel, Sylvie, Marin, Agnès, Huguet, Jean-Claude, Martinaud, Michel et Martin, Christian. « Du nouveau sur le castrum de Pommiers (commune de Saint-Félix-de-Foncaude, Gironde) », *Actes du VII^e colloque l'Entre-Deux-Mers à la recherche de son identité, tenu à Blasimon, Pommiers et Sauveterre-de-Guyenne les 25 et 26 septembre 1999*, Langon, 2000, p. 29-71.
- Faravel, Sylvie, Sireix, Christophe et Martin, Christian. « Le château de Lauzun (Lot-et-Garonne), évolution de la partie résidentielle de la fin du XIIe au XVIIIe siècle », *Résidences du pouvoir, pouvoir de la résidence : travaux archéologiques récents entre Loire et Pyrénées, Xe-XVe siècles*, actes du colloque de Pau, 3-4-5 octobre 2002, Carcassonne, 2006, 365-388.
- Figeac, Marguerite. *Les Lur Saluces de la fin du XVIIIe siècle au milieu du XIXe siècle*, Bordeaux, 2000.
- Frèches, Claude-Henri. « Aperçu de la stabilité ou des vicissitudes aux confins des pays de Born et de Marensin durant les XVIIe et XVIIIe siècles », *Bulletin de la Société de Borda*, Dax, 1984, 335-353.

- Gaillart, Roger. « Oppida des Landes », *Revue d'Aquitaine et du Languedoc*, Condom, 1859, 29-36.
- Gardelles, Jacques. « Géographie des châteaux landais dans la seconde moitié du XIIIe siècle », *Bulletin de la Société de Borda*, Dax, 1957, 21-31.
- Gardelles, Jacques. *Les châteaux du Moyen Âge dans la France du Sud-Ouest : la Gascogne anglaise de 1216 à 1327*, Genève, 1972.
- Guinaudeau, Nicolas. *Fortifications seigneuriales et résidences aristocratiques gasconnes dans l'ancien comté d'Astarac entre le Xe et le XIVe siècle*, 2012, Thèse, Arguas Ph., dir., Université de Bordeaux III.
- Jeoffroy, Marc. *Inventaire des résidences aristocratiques situées dans le pays de Buch, le pays de Born, le Marensin, la Haute-Lande et ses bordures*, 1996, T.E.R., Marquette J.-B., dir., Université de Bordeaux III.
- Lerat, Serge (dir.). *Landes et Chalosses*, I, Pau, 1983.
- Lur-Saluces, Henri. *Notice généalogique sur la maison de Lur*, Bordeaux, 1855.
- Maffre, Philippe et Sicouly, Pierre. « Uza naissance d'une commune », *Le Festin : revue des patrimoines, des paysages et de la création en Aquitaine*, n° 51, Bordeaux, 2004, 64-71.
- Marquette, Jean-Bernard. « Le pays de Born à la fin du XIIIe siècle », *Bulletin de la Société de Borda*, Dax, 1977, 55-105.
- Marquette, Jean-Bernard. *Les Albret : l'ascension d'un lignage gascon, XIe siècle-1360*, Bordeaux, 2010.
- Ménil, Pierre. *Mottes et enceintes de terre dans les Landes et les Graves du Bordelais*, 1983, T.E.R., Marquette J.-B., dir., Université de Bordeaux III.
- Parcollet, Virginie. *Occupation du sol et peuplement dans la vicomté d'Uza de la Préhistoire à la fin du Moyen Âge*, 2014, Master, Faravel S., dir., Université Bordeaux Montaigne.
- Roux, Claude. *Site sublacustre de la Merleyre, lac de Biscarrosse*, rapport de prospection, 1985, SRA Aquitaine.
- Soussieux, Philippe. *Dictionnaire historique des Landes*, Herm, 2012.
- Taillentou, Jean-Jacques., Barrau, Serge. *Lévignacq et le Moyen Âge : quelques indices*, Orthez, 2004.
- Taillentou, Jean-Jacques. *Lévignacq : petit dictionnaire historique de Lévignacq*, Orthez, 2013.
- Thore, Jean. *Promenade sur les côtes du golfe de Gascogne*, Bordeaux, 1810.

Sources imprimées

- Archives historiques du département de la Gironde, Paris, 1859-1936. Abrégé AHG.
- Bémont, Charles. *Rôles gascons, 1 suppl.*, 1254-1255, Paris, 1896. Abrégé RG.
- Bémont, Charles. *Rôles gascons, 2*, 1273-1290, Paris, 1900. Abrégé RG.
- Bémont, Charles. *Rôles gascons, 3*, 1290-1307, Paris, 1906. Abrégé RG.
- Bémont, Charles. *Recueil d'actes relatifs à l'administration des rois d'Angleterre en Guyenne au XIIIe siècle : Recogniciones feodorum in Aquitania*, Paris, 1914. Abrégé RF.
- Carte, Thomas. *Catalogue des rolles Gascons, Normans et François, conservés dans les archives de la tour de Londres*, 1, Londres, 1743.
- Fawtier, Robert., Renouard, Yves. *Rôles gascons, 4*, 1307-1317, Paris, 1962. Abrégé RG.

Livre des Bouillons, Bordeaux, 1867.

Rymer, Thomas, Sanderson, Roberto. *Foedera, conventiones, litterae, et cujuscunque generis acta publica*, 2, 1ère partie, Londres, 1818.

Shirley, Walter Waddington. *Royal and Other Historical Letters Illustrative of the Reign of Henry III, Rolls Series*, 1, Londres, 1862-1866.

Sources manuscrites

A.D.64, E 225 : Sentence arbitrale entre Guilhem du Solier, bourgeois de Bordeaux, et Jean, vicomte de Tartas, qui se disputaient la possession du château d'Uza et la terre de Born (1278).

A.D.64, E 316 : Sentence arbitrale prononcée par Archambaud, vicomte de Béarn, entre Jean de Pommiers, seigneur d'Uza, et Bernard, seigneur de Castéja, au sujet de violences exercées par les gens du seigneur d'Uza, contre Pierre de Grateloup, jurat de la cour du seigneur de Castéja (1399).

Arch. Fam. de Lur Saluces, fonds Filhot, supplément 7, titres de famille : « Transaction de limites entre Pierre de Lur et Izabeau de Montferrand face à Georges de Castéja » (1483).

Revue Archéologique de Bordeaux, tome CIX, année 2018, p. 73-80



Un hôtel oublié de la rue de Cheverus

Xavier Roborel de Climens

La rue de Cheverus dont le nom rappelle la mémoire du cardinal de Cheverus qui résida dans cette rue¹, portait jusqu'en 1843 le nom de rue *Judaïque-en-ville*. Le tracé de cette voie est très ancien. L'axe rue Castillon-rue de Cheverus pourrait avoir une origine antique et être l'un des trois *cardines* qui scandaient le tissu urbain entre les axes Sainte-Catherine et Palais-Gallien. Il avait pour fonction de relier le secteur du Puy-Paulin au quartier de la cathédrale dans la direction de la porte Basse².

Sous l'Ancien régime, cette rue relevait de la paroisse Saint-Projet où la concentration de familles parlementaires était importante³. Aujourd'hui, cette présence est encore visible grâce à quelques hôtels particuliers qui ont échappé aux destructions, restructurations et alignements opérés du XIXe siècle à nos jours.

La maison située au numéro 9, objet de cette étude, est une de ces vieilles demeures qui, si elle ne possède pas les qualités architecturales de l'hôtel Lecomte de Latresne situé juste en face, présente néanmoins des éléments architecturaux particuliers attestant d'une histoire ancienne.

Les propriétaires et les différentes affectations de l'hôtel

Les propriétaires aux XVIIe et XVIIIe siècles

Le 9 mars 1631, un procureur en la cour du parlement de Bordeaux, Thimoté Sanguinet, reconnaissait tenir en fief, de la société de bénéficiers dite de *MM les quinze curés des églises paroissiales* de Bordeaux, une maison où il y a une bassecour à l'entrée un petit jardin au derrière faict en angle située paroisse Saint-Projet, rue Judaïque-en-ville. Cette maison, bordée au nord et à l'ouest par le ruisseau de la Devèze, était séparée par une bassecour, au midi, de la maison de Me André Ledoux, procureur en la cour, et donnait à l'est sur la rue Judaïque-en-ville. Antérieurement, à cet endroit, il y avait un jardin et un emplacement vide appartenant à Me Jean de Peyrerrier, procureur en la cour. Ce bien était chargé d'une rente foncière payable le jour de la saint Etienne⁴.

1 Le cardinal de Cheverus vécut de 1827 à 1836 au n°8 dans l'ancien hôtel Lecomte de Latresne, résidence des archevêques de Bordeaux jusqu'en 1862.

2 Jean-Courret 2010 p.15.

3 Le Mao 2006. Dans le courant du XVIIe siècle, 29 familles de parlementaires résidaient dans cette paroisse.

4 A.D.Gir, 3 E 14838 Bouhet.

A la génération suivante, le 10 février 1672, Mathieu Sanguinet passa un accord avec Nicolas Gaudière, avocat, pour régler des questions de mitoyenneté⁵. Le 7 janvier 1685, sa fille Marguerite épousa Jean-François de Caupos, écuyer, fils de feu Jean de Caupos, vicomte de Biscarosse, baron de Lacanau et d'Isabeau de Baleste⁶. La date de l'installation du couple dans cet immeuble n'est pas précisément connue mais nous savons qu'en 1696 Jean-François de Caupos résidait encore paroisse Saint-Projet et qu'en 1712, son fils Joseph et son épouse Marie Marthe Pagès habitaient rue Judaïque⁷. Il y mourut le 22 novembre 1764, âgé de 73 ans. Le lendemain, il fut inhumé dans l'église des Pères de la Merci qui abritait la sépulture de ses ayeux⁸. Décédé sans enfant, il avait constitué en faveur de sa femme une pension viagère de 3000 livres et lui avait légué des meubles et de l'argenterie. Il laissait comme héritières ses deux sœurs, Thérèse et Isabeau. Cette dernière, épouse d'Ambroise de Chassaing avait été désignée héritière générale et universelle⁹. Devenue propriétaire de l'immeuble à la suite du décès de son frère, Isabeau de Chassaing le donna à son fils Jérôme, à titre de préciput, lorsqu'il épousa Catherine de Jehan le 26 juillet 1757¹⁰.

Le 20 mai 1775, Jérôme de Chassaing, seigneur de la maison noble de Beauséjour¹¹, résidant place Dauphine, vendit ce bien à Pierre Eloy Doazan, demeurant rue Neuve, paroisse Saint-Michel. L'immeuble était bordé au levant par la rue Judaïque-en-ville, au midi, par l'hôtel de monsieur de Marbotin, conseiller au parlement, au couchant, par le couvent des Petits Carmes et au nord, par la maison de monsieur de Lagubat, conseiller honoraire à la Cour des Aydes. Les limites ouest et nord, avec le couvent des petits Carmes et avec la maison de monsieur de Lagubat, étaient matérialisées par le ruisseau de la Devèze. Le vendeur, Jérôme de Chassaing, était issu d'une famille de juristes bordelais dont certains membres avaient occupé des postes à la Cour des Aides¹². L'acquéreur, Pierre Eloy Doazan bordelais également, était le fils d'un célèbre médecin de la ville. Médecin lui-même, il exerçait à Montpellier quand il signa l'acte d'achat¹³.

L'immeuble vendu était en mauvais état. Dans un document annexé à l'acte de vente, il était précisé que Jérôme de Chassaing *fait faire actuellement des réparations considérables, soit en reconstruction de différents murs qui menaçaient ruine, soit en rétablissement des planchers, lambris, plafonds, déplacement de cheminées et autres objets expliqués et détaillés dans un devis passé entre mondit sieur de Chassaing et le sieur Brothier architecte chargé de faire lesdites réparations*. Faisait également partie de la vente, la concession faite par les Jurats le 10 avril 1775 de la superficie du canal du ruisseau de la Devèze dans toute l'étendue de la maison vendue avec l'autorisation de faire voûter et bâtir sur cette portion de ruisseau.

L'acquéreur, en prenant possession de cette demeure pour 20 000 livres, s'engageait à réaliser les travaux mentionnés dans le devis joint à l'acte de vente : abattre des murs de la maison dont le mauvais état avait été constaté récemment par les Jurats et plus spécialement ceux bordant la Devèze, voûter le ruisseau conformément au contrat de concession et indemniser, si nécessaire, les propriétaires mitoyens¹⁴. Pour ce faire, le 26 juin 1776, il passa un accord avec les Carmes pour faire voûter à ses frais la portion de la Devèze qui séparait leurs biens respectifs au-delà de la maison de M. de Lagubat¹⁵ (fig. 1).

Les propriétaires au XIXe siècle

Au cours du XIXe siècle, entre 1812 et 1873, cette ancienne demeure changea sept fois de propriétaires. Pierre Doazan décéda le 21 juin 1784 à Bordeaux et son épouse, Marie Beylac, le 17 mai 1792 à Bordeaux également. A la suite du partage des biens des défunts réalisé le 12 floréal an V (1er mai 1797), l'hôtel familial fut attribué au fils cadet, Jean-Marie Doazan, futur baron, chevalier de l'Empire, préfet du département du Rhin¹⁶. Le 29 juin 1812, il s'en défit au profit d'Abraham Péraire, agent de change¹⁷. Celui-ci conserva l'immeuble jusqu'au 24 janvier 1828, date à laquelle, à la suite d'une vente judiciaire, il fut attribué à Jean Simon Pagès, marchand parfumeur place de la Comédie à Bordeaux¹⁸. Trois ans plus tard, le 20 août 1831, cette maison fut acquise par Jean Benoît Andraut, propriétaire¹⁹. Le 5 mai 1838, Catherine Sorlus de Bart, veuve de Benoît

5 A.D.Gir, 3 E 21702 Rauzan.

6 Fonds La Brède MS 2812.

7 A.D.Gir, 2 E 578.

8 A.D.Gir, 4 E 612.

9 A.D.Gir, 3 E 17578, testament du 16 septembre 1750 ouvert le 26 novembre 1764, Perrens.

10 A.D.Gir, 3 E 15464.

11 La maison noble de Beauséjour, aujourd'hui château de Beauséjour, se trouve sur la commune de Fargues-Saint-Hilaire.

12 Note des Amitiés généalogiques Farguaises.

13 Pierre Eloy Doazan (+ 1784), était membre des Académies de Montpellier et de Bordeaux (15 mai 1757). Il était le fils de Pierre Eloy Doazan (+1745), médecin, membre fondateur de l'Académie royale des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Bordeaux. Il est l'auteur de nombreuses publications scientifiques. Férét, 1889.

14 A.D.Gir, 3 E 21702, Rauzan.

15 A.D.Gir, 3 E 5582, Duprat.

16 A.D.Gir 3 E 13207, Bouan. Le partage, réalisé le 12 floréal an V, a été enregistré le 14 messidor an VI.

17 A.D.Gir, 3 E 50033.

18 A.D.Gir, 3 U 2298.

19 A.D.Gir, 3 E 24542 Faugère.

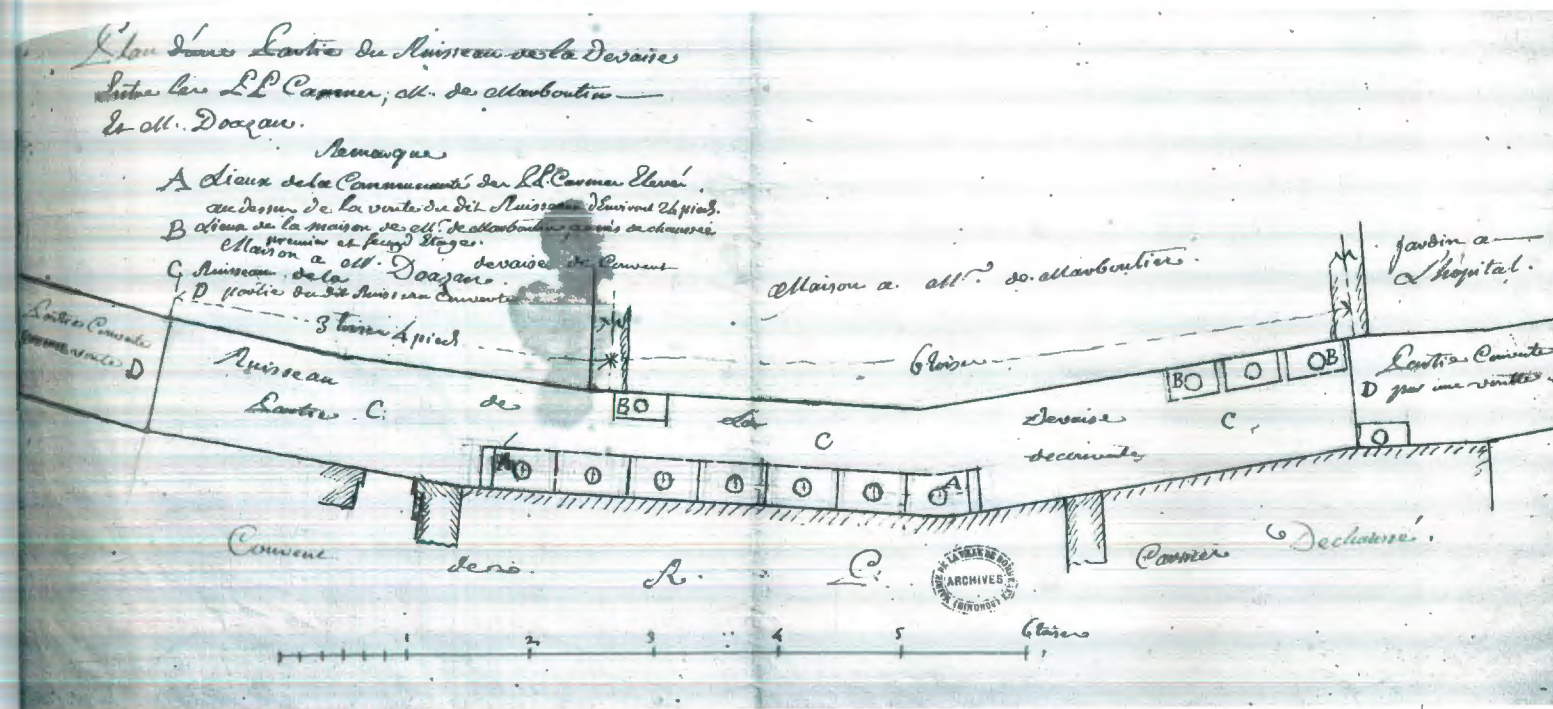


Fig. 1. - Plan d'une partie du Ruisseau de la Devèze Entre les RP Carmes, M. de Marbotin et M. Doazan, s.d. Arch. Bx M. XI A/75. © Région Nouvelle-Aquitaine, Inventaire général du patrimoine culturel, reproduction Bernard Chabot.

d'Andraut, et ses enfants, Etienne et Catherine, épouse de Jacques de La Chassaing, la vendirent à Marie Lovely-Fieuzal, épouse de Louis Armand Corbet. Marie Lovely-Fieuzal décéda à Bordeaux le 11 juin 1851 après avoir donné la nue-propriété de l'immeuble à des cousins, Pierre de Griffon, consul des Etats Romains et à son frère Louis, et l'usufruit à leur mère, Elisabeth Louvau de La Guigneraye²⁰. Le 6 novembre 1860, la famille Griffon le vendit à Michel Boule, fabricant de chaussures²¹. A la suite son décès, survenu à Bordeaux le 15 décembre 1865, ses héritiers réalisèrent le partage de ses biens le 11 août 1866. La vente par licitation qui se déroula le 20 mars 1873, fut ordonnée par un jugement du 15 novembre 1872²².

Les différentes affectations du bâtiment au cours du XIXe siècle

Cette demeure, bien que décrite dans tous les actes comme *une maison en forme d'hôtel*, avait donc perdu ce statut d'hôtel particulier pour devenir un simple immeuble de rapport. En effet, aucun des acquéreurs n'y avait résidé. Abraham Péraire demeurait rue du Jardin, Jean Simon Pagès place de la Comédie et la famille d'Andraut habitait à Saint-Gervais près de Saint-André-de-Cubzac. Marie Lovely-Fieuzal logeait rue de Lalande et mourut rue des Trois-Conils. Quant à la famille Griffon, elle habitait dans différents quartiers de Bordeaux.

En 1812, une administration siégeait dans cet immeuble : le Tribunal des Douanes. Des aménagements avaient été réalisés pour faciliter l'activité commerciale : en 1828, un grand arceau de porte boutiquière avec sa fermeture en bois et châssis vitré fermé par des volets était mentionné sur l'une des façades de la rue de Cheverus. Dans l'état des lieux dressé pour la vente de 1873, il était précisé que le premier et le second étages formaient des logements distincts et susceptibles d'être loués. Le rez-de-chaussée, quant à lui, pouvait servir commodément à l'exploitation d'une industrie occupant plusieurs ouvriers. C'était peut-être l'usage qu'en fit Michel Boule en 1860.

Description de l'hôtel

L'immeuble, légèrement en retrait par rapport à l'alignement des autres maisons de la rue, est constitué de deux corps de logis contigus. La façade sur rue qui se développe sur trois niveaux et trois travées, est partagée vers le milieu par un retrait d'environ 30 cm, la partie droite formant une sorte d'avant-corps. A l'exception d'une corniche à modillons qui

20 A.D.Gir, 3 E 35972 Saint-Marc.

21 A.D.Gir, 3 E 64502 Rabion.

22 A.D.Gir, 3 U 2562.



Fig. 2. - Vue générale de l'hôtel depuis la rue de Cheverus.

Fig. 4. - Portail de la cour de l'hôtel.

Fig. 3. - Détail de la façade sur la rue de Cheverus : trace de l'arceau de boutique et vestige du canal de la Devèze (?).

surplombe le tout, aucune décoration n'anime l'ensemble. Les fenêtres, en arc segmentaire, sont encadrées de chambranles moulurés à l'exception des trois fenêtres du rez-de-chaussée dépourvues de tout ornement (fig. 2). On distingue à la droite de l'avant-corps un demi-arceau muré et une trace d'arcade autour de la fenêtre du rez-de-chaussée. Il s'agit des vestiges de la boutique signalée dans le cahier des charges de la vente judiciaire de 1828 (fig. 3).

La façade se prolonge par un mur dans lequel s'ouvre le portail de la cour de l'hôtel. L'entrée est constituée d'une baie moulurée en arc segmentaire cantonnée de deux pilastres d'ordre dorique. L'ensemble est surmonté d'un large entablement orné de triglyphes et de métopes et d'une corniche à modillons. Le tout est dominé par une frise sculptée de ronds entrelacés (fig. 4). La porte d'entrée, à deux vantaux, permet d'accéder à une cour intérieure carrée bordée à gauche par le mur mitoyen de l'immeuble portant le n° 11, dans lequel il y avait autrefois un puits commun aux deux maisons. Au fond de la cour, en retour de l'aile donnant sur la rue, s'élève un étroit bâtiment se développant sur trois niveaux, chacun éclairé par une fenêtre.

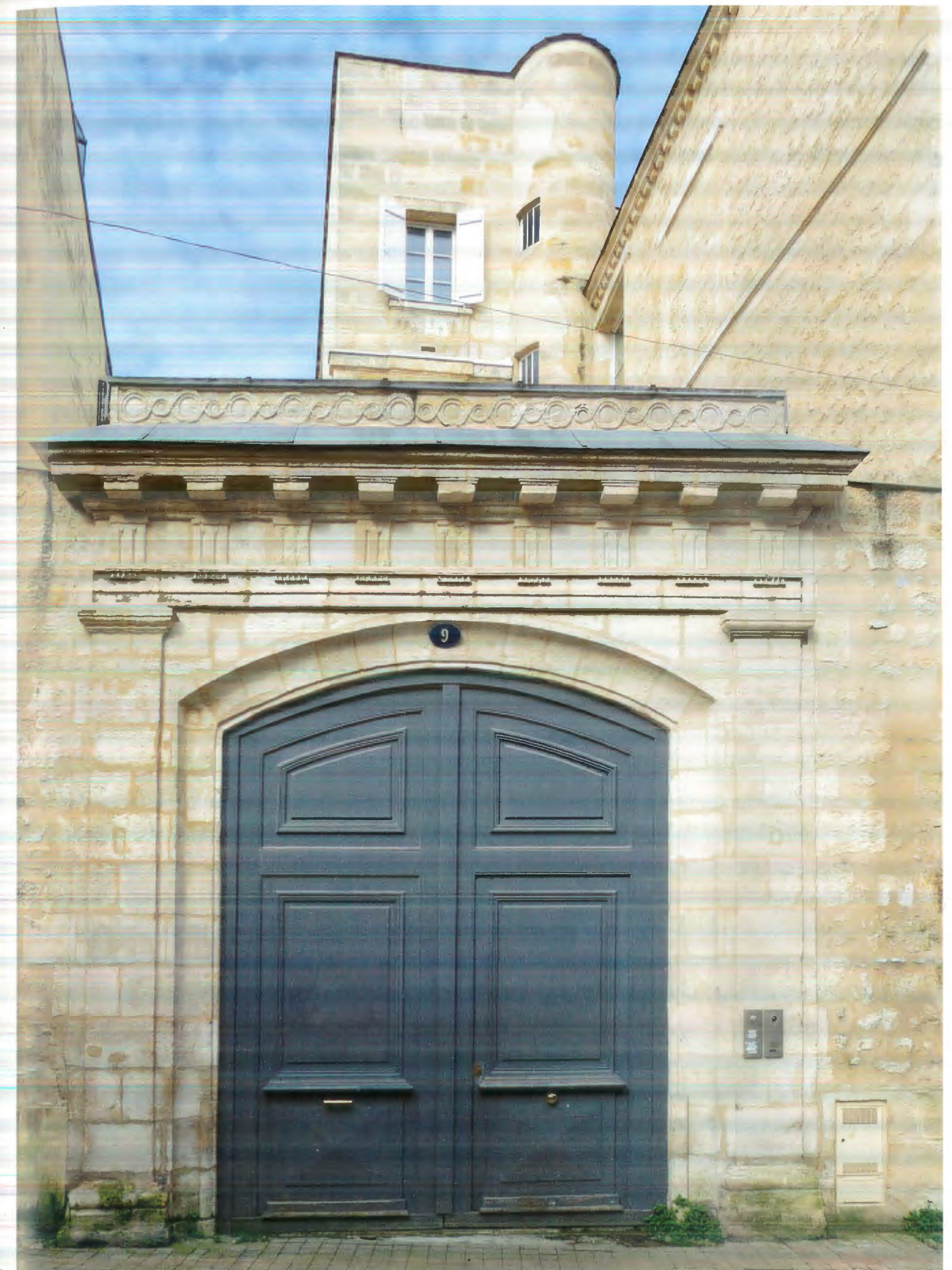
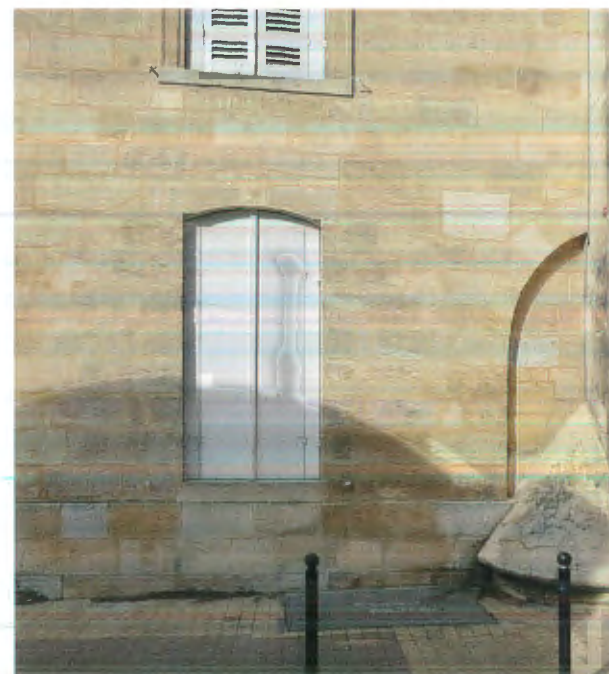




Fig. 5. - Vue générale prise depuis l'hôtel Lecomte de Latresne ©Sylvie Ometz.

Il est accosté sur la droite par une tourelle en encorbellement. Cette tourelle renferme un escalier en vis qui permet d'accéder au dernier niveau. L'étroitesse de ce bâtiment donne l'impression au visiteur d'être en face d'une tour carrée (fig. 5). Il s'agit, en fait, du petit côté d'un corps de bâtiment qui se développe vers l'arrière avec différentes cours et puits de jour. Ces bâtiments servaient autrefois de cuisine, remises et écuries. C'est le côté droit donnant sur la rue qui forme le logis principal. Bâti en pierres de blocage, comme une grande partie de la façade principale sur rue, il est composé de deux travées qui s'élèvent sur trois niveaux séparés par des bandeaux. Les fenêtres, de tailles différentes, sont rectangulaires, encadrées de moulures au premier et deuxième niveau. Celles du troisième niveau s'inscrivent dans des bandeaux plats. L'ouverture de droite est murée mais un meneau en pierre est toujours visible (fig. 6).

L'intérieur de la maison n'est connu pour le XVIII^e siècle que par le devis des travaux établi en 1775. Il n'existe pour cette période aucun inventaire de mobilier.

Les travaux à entreprendre en 1775 concernaient toutes les parties de l'hôtel, l'extérieur comme l'intérieur. Par exemple, sur la façade, rue de Cheverus, il fallait remplacer les bases des murs, constituées de moellons, par des pierres de Bourg et abaisser la hauteur d'appui des fenêtres du rez-de-chaussée dont celles du salon de compagnie. Le canal par où passait la Devèze devait être voûté en pierre de Bourg et les cabinets, qui s'y appuyaient, démolis et reconstruits. Le sol de la cour nécessitait d'être refait en pavé *esmillé de Blaye*²³. Les murs des bâtiments situés à l'arrière en fonds de cour dont les façades étaient lézardées, devaient être repris et entièrement recrépis. Le sol de la cuisine et de l'office nécessitait d'être abaissé de deux pieds et recouvert de *pavés en pierre de Barsacq* pour se trouver au niveau des pièces du rez-de-chaussée et plus précisément celui de l'antichambre prévu pour recevoir des *grands carreaux de terre de Gironde d'un pied carré*.

²³ Esmillé, grossièrement équarri.



Fig. 6. - Logis principal : fenêtre murée avec trace de meneau et de traverse.

Pour la cage d'escalier, d'importantes modifications étaient prévues : surélévation de la charpente pour aménager une chambre de domestique, agrandissement des fenêtres, installation de marches neuves et récupération de *dix-sept marches usées* [qui] *doivent être retournée sans dessus dessous*. Il était en outre prévu d'aménager tout en haut un *belveder de 6 pieds de long sur 10 pieds de large* avec un plancher recouvert de dalles de plomb. Ces travaux impliquaient la restructuration de la tourelle renfermant l'escalier en vis, le rétablissement d'un escalier neuf et l'achèvement de la tourelle par *une calotte en maçonnerie* afin qu'il puisse communiquer *jusqu'à la plateforme dudit belveder*.

Pour moderniser et rendre plus confortable l'intérieur de l'hôtel, de nombreux aménagements étaient indispensables : installation de cabinets et de gardes robes à chaque étage, démolition des cheminées anciennes et leur remplacement par de nouvelles en *marbre bardi*²⁴. Une salle à manger était prévue à l'arrière du corps de logis, près de la cuisine. Le salon de compagnie devait faire l'objet d'un traitement particulier : installation de nouveaux planchers, réparation des panneaux

des lambris, mise en place de *deux croisées à grand verres de Bohême*²⁵ avec les volets brisés, mise en place d'une cheminée en marbre brèche violette²⁶. L'architecte avait également prévu de refaire en plâtre les plafonds de toutes les pièces et de poser sur le sol du dernier étage des carreaux de *6 pans [en] terre de gironde*. La peinture utilisée pour les lambris, les planchers, les portes et les croisées était le gris perle.

La liste des travaux à faire tant en maçonnerie, charpentes, planchers, plâtrerie et autres, confirme bien que l'hôtel était en très mauvais état lors de la vente de 1775, ce qui justifie le montant élevé du devis : 14 347 livres.

²⁴ Marbre Bardi, marbre d'un blanc grisâtre uniforme ou veiné de gris bleuâtre originaire de Vulpino près de Bergame.

²⁵ Maffre 2013 p. 319. Le terme de verre de Bohême ne désigne pas des verres provenant d'Europe orientale mais plus simplement des verres de grande qualité.

²⁶ Marbre composé de fragments allant du blanc au violet foncé originaire de Serravezza près de Carrare.



Fig. 7. - Vue de l'hôtel dans la première moitié du XXe siècle
Photo extraite de *Bordeaux et le pays girondin* (Planes-Burgade 1950).

Les actes de ventes du XIXe siècle ne sont pas d'un grand secours pour mieux connaître l'évolution de l'intérieur de cette bâtisse. Le greffier, rédacteur du cahier des charges de la vente

judiciaire de 1828, se contente d'une description rapide de l'extérieur. Son attention est attirée par le corps de bâtiment où se trouve l'escalier. Il signale que *l'angle nord-est est de forme ronde* et suppose qu'il s'agit de *la cage d'escalier de la tour* et qu'elle est terminée par une calotte sphérique en maçonnerie.

La même absence de détail se retrouve dans la vente de 1873. Le rez-de-chaussée possède maintenant une entrée indépendante. Il est composé de plusieurs pièces dont certaines sont fort grandes, de deux petites cours intérieures, de chais et de débarras, le tout pouvant être transformé en atelier. Le premier et le deuxième étage qui forment des logements distincts composés de nombreuses pièces munies de cheminées de marbre, peuvent être loués séparément. Depuis, le corps de logis qui abrite l'escalier a perdu, dans le courant du XXe siècle, le dernier étage et la guérite couverte d'un dôme en pierre de taille qui protégeait l'escalier en vis et lui donnait une silhouette originale (fig. 7).

L'histoire de cette vieille demeure, profondément modifiée au cours des âges, reste difficile à comprendre. Aux juristes de l'Ancien régime se sont succédé des propriétaires soucieux avant tout de placements immobiliers, destination qui entraîna au cours des années une lente dégradation de l'immeuble et de nombreuses transformations. Une récente restauration lui a redonné un certain éclat. Du XVIIe siècle, il ne subsiste que de rares éléments de décors comme des encadrements de fenêtres et la trace d'une baie à meneau et traverse aujourd'hui murée. Quant aux transformations successives de la « tour » et de sa tourelle, elles restent encore difficiles à comprendre.

En fait, l'immeuble doit son aspect actuel aux grands travaux de la fin du XVIIIe siècle dont l'élément le plus représentatif est le portail édifié vers 1775. Face à cette construction, caractéristique du nouveau style « à la grecque », se dresse le portail du prestigieux hôtel Lecomte, l'un des plus bel exemple de l'architecture rocaille à Bordeaux. En cette portion de rue, se confrontent donc deux constructions de style et d'époque différents très représentatifs de l'architecture à Bordeaux au XVIIIe siècle.

Bibliographie

- Coustet 2011 : Coustet, Robert. *Le nouveau viographe de Bordeaux*. Bordeaux, Mollat, 2011.
Féret 1889 : Féret, Edouard. *Statistique générale du département de la Gironde*. Bordeaux, 1889.
Jean-Courret 2010 : Jean-Courret, Ézéchiél. « Le quartier et la maison noble de Puy-Paulin à Bordeaux (XIIe-XVIIIe siècles) ». *Revue Archéologique de Bordeaux* 2010, t. CI, p.11-39.

- Le Mao 2005 : Le Mao, Caroline. *Les fortunes de Thémis*. Bordeaux, FHSO, 2006.
Maffre 2013 : Maffre, Philippe. *Construire Bordeaux au XVIIIe siècle*. Bordeaux, SAB, 2013.
Planes-Burgade 1950 : Planes-Burgade, Georges. *Bordeaux et le pays girondin*. Bordeaux, Raymond Picquot Editeur, 1950.



Rue Thiac : la maison de Jean Léon Dufau de Lamothe

Xavier Roborel de Climens

Le quartier de Saint-Seurin avait, sous l'Ancien régime, perdu son aspect de hameau entouré de vignobles et progressivement s'était trouvé rattaché à la ville. Au fil du temps, les rues avaient remplacé les chemins ruraux et les grands travaux des intendants avaient achevé cette évolution. Ce nouveau quartier, encore peu urbanisé, proposait aux Bordelais d'importants espaces disponibles pour bâtir des maisons ¹.

La construction d'une maison avec jardin

Profitant de ce contexte, le 4 août 1762, Jean Léon Dufau de Lamothe ², écuyer, acheta pour 5500 livres, une petite maison composée de deux chambres et un cavot ou soute y ayant un plancher dessous, ensemble six petites échoppes ou chambres basses en très mauvais état et presque en ruine de vétusté, bassecour au derrière d'icelles puits et jardin attenant renfermé de hayes de toutes parts... L'ensemble, situé paroisse Saint-Seurin, rue des Religieuses ³, était bordé à l'est et à l'ouest par des constructions similaires à savoir des échoppes prolongées par des jardins. Le vendeur, Jean Esperon, maître perruquier demeurant rue Saint-Siméon, agissait au nom de ses enfants issus de son mariage avec feu Françoise Quierret et de ses beaux-frères et belles-sœurs dont l'un, marin, était prisonnier à York en Angleterre ⁴.

Une fois ce terrain acheté, Jean Léon Dufau de Lamothe entreprit d'acquérir de nombreuses parcelles mitoyennes pour d'une part, contrôler la nature et la qualité des constructions

susceptibles de s'élever de part et d'autre de sa demeure et pour d'autre part, réaliser un grand jardin à l'arrière de sa résidence (fig. 1).

Pour réaliser ses projets, le 14 avril 1764, il acquit pour 3 000 livres, cinq vieilles échoppes presque en ruine... un jardin un puit le tout en un tenant... confrontant... du couchant au jardin et bâtiment neuf que fait actuellement construire le sieur acquéreur... et dans le prolongement de cet ensemble, une autre échoppe et un jardin ⁵. Le 29 avril suivant, il céda toutes ces maisons et jardins à Antoine Alexis Aubert, chanoine et trésorier de la collégiale Saint-Seurin. Il était prévu dans l'acte que l'acquéreur devait rebâtir à neuf dans un an de ce jour les échoppes et maisons ci-dessus expliquées et de suivre en tous points la décoration de la façade que le sieur Dufau va faire faire sur la rue des religieuses ⁶. La parcelle jouxtant

- 1 Castel, 1920-1923.
- 2 Jean Léon Dufau de Lamothe était le fils de Pierre Dufau, écuyer, secrétaire du Roi et receveur général des dépôts et consignations du parlement de Bordeaux et de Marie-Thérèse Gassiot.
- 3 La rue des Religieuses prit son nom en 1664 quand les religieuses de Saint-Dominique, connues sous le nom de Catherineuses, s'établirent à l'emplacement actuel des Sourdes-muettes. Elle fut reliée à la place Tourny au cours du XVIIIe siècle par l'aménagement de la rue Huguerie.
- 4 A.D.Gir, 3 E 17575 Perrens.
- 5 A.D.Gir, 3 E 17577 Perrens.
- 6 A.D.Gir, 3 E 21568 Barberie.

sa demeure sur le côté ouest, occupée par une petite maison et un jardin ne fut acquise que le 13 novembre 1788 pour 10 000 livres⁷. Bien plus tard en 1813, Paul Lambert Ferrand époux de Marguerite Dufau, fille et héritière de Jean Léon Dufau de Lamothe bâtirent la maison qui occupe cet emplacement dans le style imposé en 1764⁸.

En ce qui concerne le jardin, il fallut de nombreuses années pour le réaliser. L'opération se fit par l'acquisition ou l'échange de nombreuses parcelles de terrain. La première intervention, le 7 juin 1764, fut l'achat d'une petite portion de terrain pour 300 livres⁹. Le 4 mai 1765, Dufau de Lamothe procéda à un échange avec des voisins, Jacques Vincendon et sa femme, demeurant rue du Palais-Galien. Ces derniers abandonnaient une partie de jardin et une échoppe bâtie près du mur de clôture du bien du sieur Dufau et en contrepartie recevaient une maison située rue des Allamandiers, paroisse Saint-Michel. La valeur des propriétés échangées s'élevait à 2000 livres¹⁰.

Quelques années plus tard, le 14 mai 1789, Jean Léon Dufau de Lamothe poursuivit l'agrandissement de son bien en achetant, pour 8010 livres à Sébastien Lebrun de Lafon, *conseiller du Roi, assesseur titulaire civil et criminel en l'élection de Guienne* et à son épouse, Anne Louise Lubet, un terrain vide *ci-devant en jardin*. Ce terrain, nouvellement acquis, était séparé, au sud, des possessions de l'acquéreur par un mur mitoyen derrière lequel se trouvait une ornière. Il fut convenu que la limite nord serait matérialisée par *une rue de 22 pieds de largeur et en ligne droite... que les sieurs et dame Lebrun ont projeté et promettent et s'obligent de faire dans leurs possessions laquelle nouvelle rue est déjà ouverte et percée sur les rues du Palais-Galien et de Saint-Fort...*¹¹.

Le 3 avril 1790, Sébastien Lebrun vendit une autre parcelle d'environ 190 m² d'une valeur de 4547 livres. Cet espace était bordé par la rue Lebrun au nord, par le terrain vendu l'année précédente à l'est et au sud et par les possessions de Jean Léon Dufau de Lamothe où se trouvait *une bâtisse neuve* dont la nature n'est pas précisée¹².

Enfin, le 14 août 1792, il acheta à Jeanne Bahougne résidant rue Tronquoyre un terrain *en nature de jardin*, confrontant ses possessions, au levant, d'une superficie de près de 400 m² pour 3000 livres¹³.

Au total, en une trentaine d'années, entre 1762 et 1792, Jean Léon Dufau de Lamothe réussit à constituer, dans le faubourg Saint-Seurin, un ensemble immobilier d'environ 2500 m² constitué d'une bâtisse neuve, édifée vers 1765, accompagnée d'un grand jardin, d'une promenade plantée d'arbres et d'un jardin potager.

A la suite du décès de Jean Léon Dufau de Lamothe, le 1er nivôse an XIV (22 décembre 1805), l'immeuble et ses dépendances furent attribués en 1809 à sa fille Marguerite¹⁴

qui, en 1812, épousa en deuxième noce Paul Lambert Ferrand. Le couple résidait rue de la Trésorerie au n° 109. Pour cette raison, la maison de la rue des Religieuses fut louée, notamment le 24 avril 1829, pour une durée de trois ans à Adélaïde Victoire Delfortrie, maîtresse de pension.

Peu de temps après, le 3 septembre 1831, la propriétaire désirant se séparer de cette maison, signa une promesse de vente avec Charlotte Amélie de Grégoire de Gardies, épouse de Jean Taffart de Saint-Germain. Mais, à la suite de la surenchère d'un créancier hypothécaire, la transaction ne fut pas réalisée et la vente définitive fut effectuée au tribunal. La maison fut adjugée à Antoine Espinasse le 25 septembre 1832 pour la somme de 62 000 francs.

La maison vendue, portant alors le numéro 38, est décrite comme *une maison en forme d'hôtel située à Bordeaux rue des Religieuses consistant en cave voutée sous terre, rez-de-chaussée, premier étage et grenier par-dessus*. Nous savons, grâce au cahier des charges, que derrière l'immeuble se trouvait une terrasse encadrée de chaque côté par un petit pavillon appartenant à la maison. Un grand jardin, une deuxième terrasse, un perron et une grande promenade plantée d'ormes et de platanes se développaient à la suite. La promenade longeait la rue Lebrun à laquelle on pouvait accéder par une porte. Une *grande salle octogone* avec petite cuisine, cour carrelée et corps de latrines derrière, était bâtie dans l'angle sud-ouest de la promenade. Enfin, un grand jardin potager clos de murs se trouvait à l'extrémité ouest de l'enclos. La totalité de la propriété vendue était limitée :

- au levant, en partie par la maison de M. Tarboché rue des religieuses (n° 39), le jardin qui est à la suite et par la propriété du sieur Perry rue Lebrun,
- au midi, par la rue des Religieuses
- au couchant, en partie par la maison et le jardin de M. Maydiou rue des Religieuses et pour une autre partie, derrière la salle octogonale, à divers propriétaires.
- au nord par la rue Lebrun, le jardin de la dame Valgalié et le jardin appartenant aux hospices¹⁵ (fig. 2).

7 A.D.Gir e, 3 E 15038 Baron.

8 Le contrat de mariage est du 27 octobre 1812 (3 E 50035 Ferrière). La mention de la construction est indiquée dans l'acte de vente passé le 7 novembre 1822 entre Paul Ferrand et Pierre Louis Meydiou (3 E 31482 Maillères).

9 A.D.Gir, 3 E 21568 Barberie.

10 A.D.Gir, e, 3 E 17579 Perrens.

11 A.D.Gir, 3 E 21605 Nauville.

12 A.D.Gir, 3 E 21607 Nauville.

13 A.D.Gir, 3 E 21612 Nauville.

14 Le partage eut lieu le 13 septembre 1809 devant M^{re} Brannens, l'acte n'a pas été retrouvé.

15 A.D.Gir, 3U 2319.

Fig. 1. - Plan du quartier de Saint-Seurin
entre la basilique et la rue
de Saint-Seurin (Palais Galien) s.d.
A.D.Gir, C 1230
© Archives départementales de la Gironde.

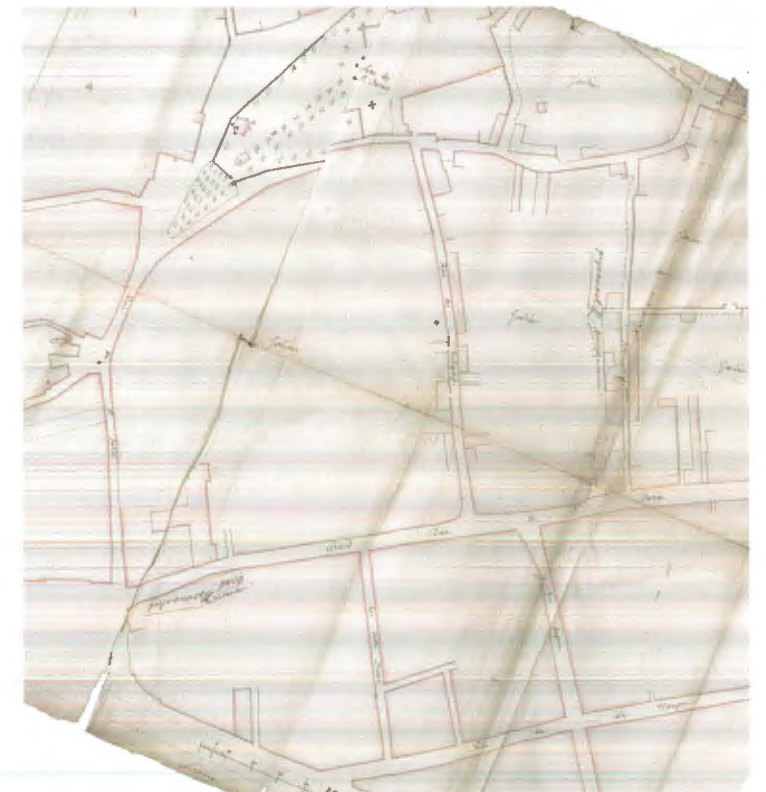
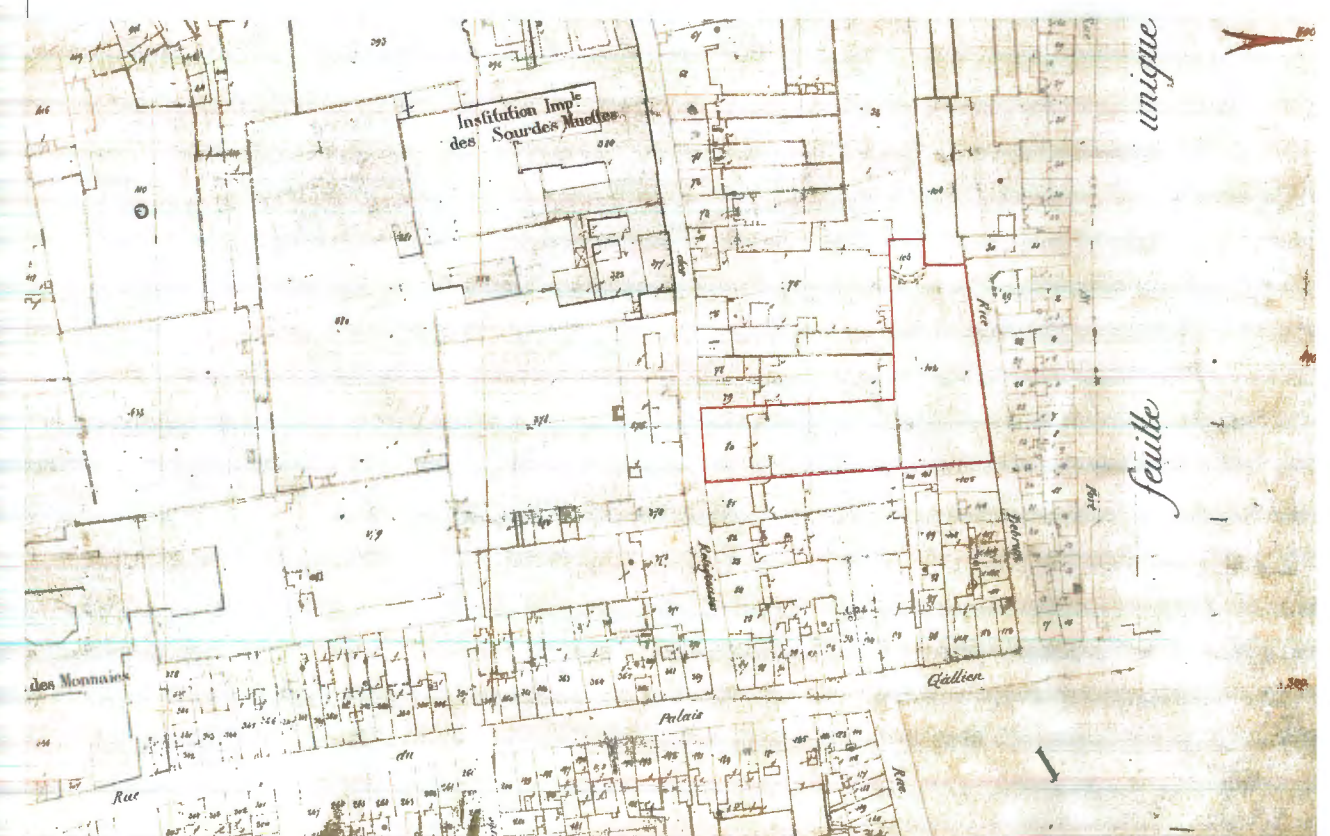


Fig. 2. - Cadastre 1855.
© Archives métropolitaines de Bordeaux, Bernard Rakotomanga.



Antoine Espinasse mourut à Bassens dans son domaine de Seguineau, le 16 novembre 1852. L'immeuble d'une valeur de 70 000 francs, fut attribué à son fils Jean¹⁶ qui, le 13 juin 1860, le vendit à Louis Maximin Rey, docteur en médecine, et à Auguste et Bernard Périé, architectes. L'immeuble cédé comprend maintenant deux étages¹⁷. Le jardin ne semble pas avoir été modifié. La promenade longeant la rue Lebrun, le *bâtiment octogone* et le jardin potager sont toujours là ainsi que la porte communiquant avec la rue Lebrun. Le montant de la transaction s'élevait à 100 000 francs¹⁸.

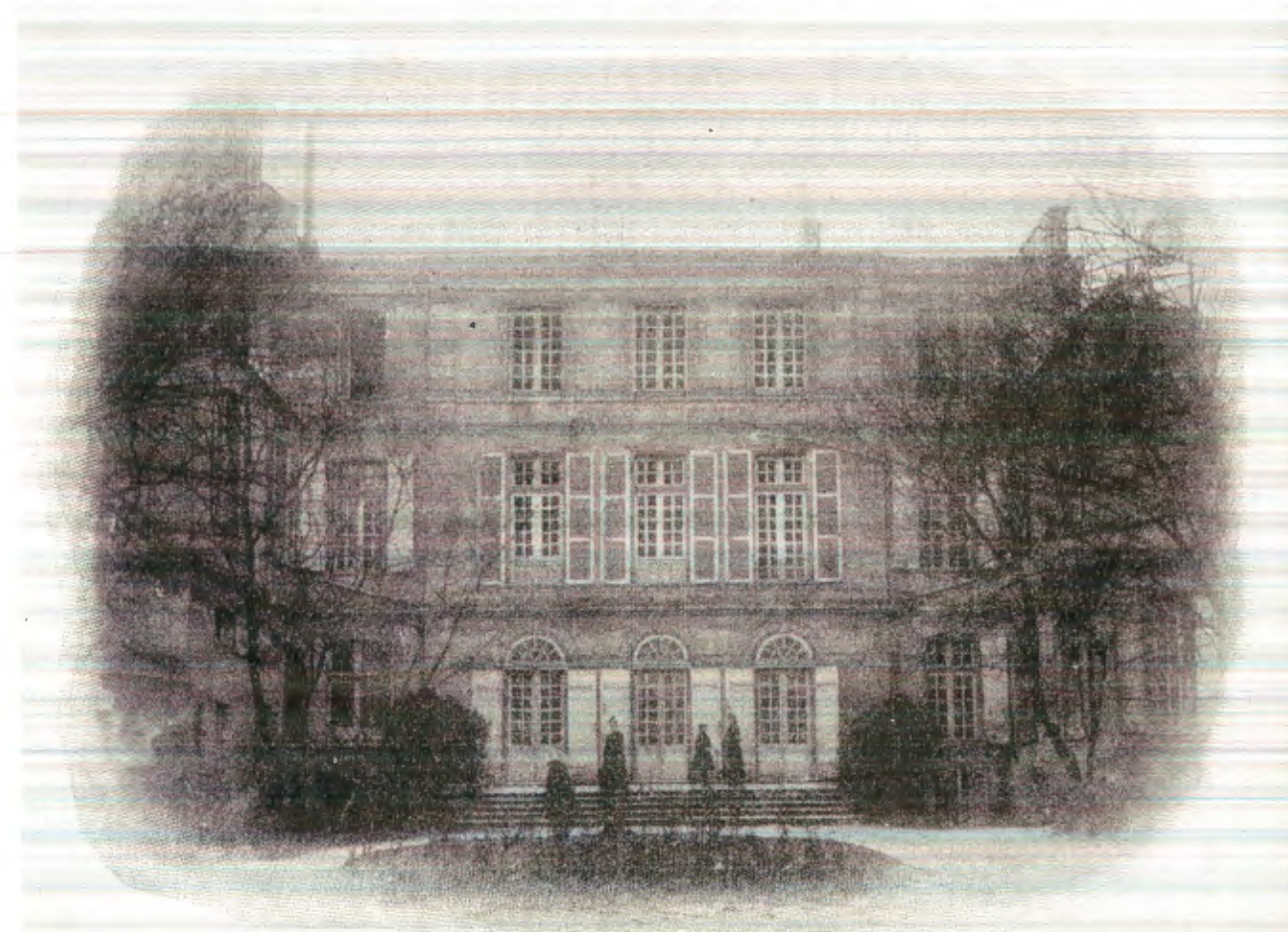
La maison d'éducation

Le bail passé par acte sous-seing privé le 24 avril 1829 entre Marguerite Dufau de la Motte et Adélaïde Victoire Delfortrie, maitresse de pension, est la première mention d'une maison

16 A.D.Gir, 3 E 26756, 1^{er} décembre 1852, Darrieux, Inventaire des biens d'Antoine Espinasse et 3 E 26758, 8 août 1853 Partage des biens d'Antoine Espinasse.

17 Il n'a pas été possible de déterminer la date précise et l'auteur à l'origine de la surélévation.

18 A.D.Gir, 3 E 26784, Baleste-Michon.



INSTITUTION DES DAMES DUFU

Fig. 3. - Institution des dames Dufau
© Archives métropolitaines de Bordeaux, Bernard Rakotomanga.

d'éducation dans cet immeuble. Cette convention de trois ans fut prolongée, le 26 novembre 1830, pour une durée de neuf ans avec effet au 1^{er} mai 1832. Dans ce contrat, Mme Delfortrie reconnaissait qu'elle connaissait parfaitement la maison et que dans l'hypothèse où elle entreprendrait des changements dans le grenier pour y établir des chambres à coucher, elle s'engageait à supporter les frais occasionnés par ces travaux¹⁹.

Ce pensionnat de jeunes filles, qui aurait été fondé par madame Delfortrie en 1824, fut dirigé vers 1838 par une certaine Amélie Dufau dont les liens de parenté avec la famille Dufau de Lamothe n'ont pas pu être établis. Cet établissement, connu à Bordeaux sous le nom d'Institution des dames Dufau, jouit d'une certaine notoriété²⁰. C'était une pension très respectable destinée à éduquer les jeunes filles où les travaux d'aiguille et l'apprentissage des bonnes manières y tenaient une place importante (fig. 3). Les sœurs dominicaines du Saint-Nom de Jésus en assurèrent la direction mais comme les locaux étaient devenus trop exiguës, elles les vendirent en 1929 pour s'installer rue de Saint-Genès (établissement Albert Le Grand)²¹.

Description de la maison

La façade de la maison, construite en pierres de taille, se développe rue Thiac sur sept travées et trois niveaux. Des pilastres à refends assurent la séparation avec les maisons mitoyennes. Un pilastre de même nature divise la façade en deux parties inégales (deux et cinq travées). Le dernier niveau comme nous l'avons vu précédemment a été rajouté entre 1831 et 1860. Toutes les fenêtres, en arc segmentaires, sont encadrées d'un bandeau plat mais seules celles du rez-de-chaussée présentent un appui saillant. Les différents niveaux sont séparés par des bandeaux moulurés et une corniche surmonte l'ensemble. Les deux dernières travées du rez-de-chaussée, à droite en regardant la porte d'entrée, sont occupées par une grande ouverture en anse de panier aujourd'hui en partie murée. Elle permettait d'accéder à de vastes salles voûtées qui devaient faire office de remises (fig. 4). Le portail d'entrée s'ouvre dans un léger avant-corps à refends souligné par une forte corniche. Il est situé à hauteur de la cinquième travée et se prolonge sur toute la hauteur du bâtiment par deux pilastres à refends. La porte de bois à deux battants, dont les moulurations chantournées suivent la courbe du chambranle, s'inscrit dans un cadre fortement mouluré en arc segmentaire (fig. 5). Le heurtoir et l'entrée de serrure en fer forgé sont toujours en place (fig. 6).

19 A.D.Gir 3 E 24212 Mathieu, bail du 26 novembre 1830 Ferrand/Delfortrie.

20 Perreau, 1981.

21 Dussol, 2018.



Fig. 4. - Façade principale, rue Thiac.



Fig. 5. - Porte d'entrée, rue Thiac.



Fig. 6. - Heurtoir sur la porte d'entrée.



Fig. 7. - Façade sur jardin.

Cette longue façade, plutôt austère se caractérise par l'absence des éléments décoratifs traditionnels comme les mascarons ou des balconnets en fer forgé. Seule le portail d'entrée attire l'attention par sa taille et l'importance de son encadrement.

L'élévation opposée sur le jardin est organisée différemment : deux ailes en retour encadrent une façade de cinq travées d'où se détache un avant-corps délimité par des chaînes d'angle à bossages. Trois portes-fenêtres en plein cintre, à chambranles moulurés, sommées d'une agrafe, s'ouvrent sur une terrasse. Elles sont encadrées par de grands panneaux rectangulaires et des tables saillantes trapézoïdales à pans adoucis suivant les arcs.

Les fenêtres des étages sont rectangulaires, encadrées de chambranles à crossettes. Celles du premier étage possèdent en plus une agrafe et un balconnet en fer forgé. Les intervalles sont occupés par de grands panneaux rectangulaires aux angles abattus. Les différents niveaux sont séparés par des bandeaux

moulurés ; le tout est surmonté par une corniche. En revanche, les fenêtres des ailes et celles qui encadrent l'avant-corps, sont identiques à celles de la façade principale et ne présentent pas de caractéristiques particulières (fig. 7).

L'intérieur conserve encore des éléments décoratifs d'origine. Les plus spectaculaires, en particulier, sont des ouvrages de fer forgé, la grille de vestibule et la rampe de l'escalier. La grille de vestibule est un ouvrage soigné de style classique à deux portes encadrées de pilastres. Le couronnement est orné des armes parlantes des Dufau : deux faux en sautoir inscrites dans un médaillon (fig. 8). Au-delà de la grille, se trouve l'escalier. C'est un ouvrage tournant à volée droite et rampe de fer forgé, suspendu sur voûtes en demi-berceau avec retour sur trompe. Le style de la rampe peut être qualifié de « Louis XV mouvementé » avec des pilastres asymétriques où se tord une corne d'abondance (fig. 9). Les panneaux sont garnis de courbes et contrecourbes typiques de cette période



Fig. 8. - Grille de vestibule.



Fig. 9. - Pilastre de la rampe de l'escalier.



Fig. 10. - Rampe de l'escalier.

Fig. 11. - Balconnet d'une fenêtre sur le jardin.



Fig. 12. - Panneaux du palier de l'escalier.



(fig. 10). Il faut noter que les garde-corps des baies donnant sur le jardin sont réalisés dans un style tout à fait cohérent avec celui des panneaux du palier de l'escalier (fig. 11 et 12). En revanche, la grille du vestibule semble plus tardive et serait l'œuvre d'un autre serrurier²². Il faut remarquer que le heurtoir de la porte d'entrée est le même que celui forgé par le serrurier Jean Dumaine pour sa propre maison rue du Palais-Gallien.

Un ensemble de caves et de travées voûtées se développe sous l'immeuble. Dans deux travées a été aménagée une chapelle à l'époque de la pension des demoiselles Dufau. Il en subsiste un décor peint, malheureusement en très mauvais état, consacré à la Vierge (fig. 13 à 18).

Si l'utilisation de cette demeure, comme pension puis comme local administratif, a fait disparaître en partie la décoration d'origine, toutefois beaucoup d'éléments sont encore en place : boiseries, cheminées, fenêtres avec leurs

crémones et leurs verres d'origine, verrous et autres targettes qui donnent une bonne idée du soin apporté à l'édification de cette habitation (fig. 19 à 23).

Jean Léon Dufau de Lamothe bénéficia donc de grands espaces disponibles pour construire une vaste résidence, à la fois maison de ville et maison de campagne. Il profita même de cette fièvre de bâtir qui avait gagné les Bordelais, pour imposer à ses voisins des règles de construction afin de créer un ensemble immobilier homogène dans ce souci de régularité propre au XVIII^e siècle.

Le nom de l'architecte qui a donné le dessin de ce bel immeuble ne nous est malheureusement pas parvenu. Malgré cette ignorance, il faut reconnaître la qualité de cette demeure dont la sévérité, atténuée par la qualité des fers forgés, est bien dans la tradition architecturale bordelaise.

²² Lacoue-Labarthe 1993 et 2019.

Bibliographie

Castel 1921-1922 : Castel Marguerite. « La formation topographique du quartier Saint-Seurin ». *Revue Historique de Bordeaux et du département de la Gironde*, 1920, 1923.

Dussol 2018 : Dussol, Dominique. *Saint-Genès Nansouty*. Bordeaux, Le Festin, 2018.

Lacoue-Labarthe 1993 : Lacoue-Labarthe, Marie-France. *L'art du fer forgé en pays bordelais de Louis XIV à la Révolution*. Bordeaux, Société Archéologique de Bordeaux, 1993.

Lacoue-Labarthe 2019 : Lacoue-Labarthe, Marie-France. *Le maître du fer : Blaise Charlut, serrurier artisan et artiste à La Réole, Bordeaux et alentour (1717-1792)*. Bordeaux, Société Archéologique de Bordeaux, 2019.

Perreau 1981 : Perreau, Jean. *Demeures mystérieuses du Vieux Bordeaux*. Bordeaux, PPC Éditions, 1981.

Maffre 2013 : Maffre, Philippe. *Construire Bordeaux au XVIII^e siècle*. Bordeaux. Société Archéologique de Bordeaux, 2013.



Fig. 13 à 18. - Décor de la chapelle.



Fig. 19 à 21. - Eléments du décor intérieur.





Fig. 22 et 23. - Éléments du décor intérieur.

Revue Archéologique de Bordeaux, tome CLIX, année 2018, p. 93-112

François Bouquey Lagrave, marin saint-émilionnais au XVIII^e siècle

Jean-Claude Huguet



La vie de François Bouquey Lagrave serait passée totalement inaperçue si les archives départementales de la Gironde n'avaient pas conservé dans le fonds Bigot un petit ouvrage manuscrit intitulé *LE MOYEN DE PARVENIR*¹. Sur la peau enveloppant la couverture cartonnée est imprimé ce titre qui rappelle l'ouvrage écrit par Beroalde de Verville, publié en 1616. Cet ouvrage comporte 273 pages dont 248 sont recouvertes d'une belle écriture fine et régulière. Il se compose de plusieurs parties dont voici le sommaire :

- Les cinq premières pages mêlent des recettes, des traductions de termes de navigation en anglais et quelques phrases extraites du livre de Beroalde de Verville.
- De la page 6 à la page 166, une compilation de citations de livres très divers forme le cœur de l'œuvre, intitulé « *Le moyen de parvenir ; dans la société, dans le commerce & dans la marine* ». Cette partie occupe les deux tiers du manuscrit.
- Les pages 167 à 186 sont restées blanches, pour d'éventuels rajouts.
- De la page 187 à la page 222, François Bouquey décrit les divers types de livre de comptes, en s'appuyant surtout sur des exemples pris dans le commerce maritime (fig. 1).
- De la page 223 à la page 255, il présente un véritable cours de navigation et de calcul pour se déplacer en mer ou remonter l'estuaire de la Gironde (fig. 2, 4 à 7).
- La page 256 est consacrée à la description de Hambourg.
- De la page 257 à la page 271, il relate son périple pendant la Guerre de Sept ans, entre 1756 et 1763, à Saint-Domingue, puis

en Amérique et en Europe du Nord jusqu'à son arrestation par les Anglais et son internement en Angleterre.

- Les pages 272 et 273 sont consacrées à diverses notes plus tardives, comme la mention du mariage de son frère François dit Robert, avec Madeleine Marinette Dupeyrat, à Bordeaux le 4 septembre 1781.

Ce récit de son voyage, de ses conditions de détention pendant la Guerre de Sept ans sont des témoignages précieux pour la connaissance de la navigation et pour les conditions de vie imposées aux marins. A noter, qu'il ne fut pas parmi les plus mal traités pendant sa détention, comme le montre son récit.

Quand François Bouquey a-t-il écrit ce livre ? Nulle date n'est indiquée pour la rédaction, mais c'est probablement après son dernier voyage connu, en 1773. En effet, dans la deuxième partie de son ouvrage, consacrée à la facturation ou aux types de lettres, aux livres de comptes ou au calcul des marées, il donne des dates qui se situent entre 1762 et 1772. L'examen des dates de parution des ouvrages utilisés confirme cette datation : les plus récents sont *La Nouvelle Héloïse* de Jean-Jacques Rousseau ou *l'Eloge de René Duguay-Trouin* présentée par Antoine Léonard Thomas en 1761, et en 1763, par ce même auteur, *l'Eloge de Maximilien de Béthune, duc de*

¹ A.D.Gir, 8 J 51.

facture générale,

De la Cargaison du navire Le Cygne Noir, de Bordeaux Capitaine
J. B. allant au Cap isle Saint Domingue pour en faire la vente
A B. et de produit en faire les Retours en Dénier aux plus
D'avantages pour les interces à la Dite Cargaison.

L.C.N.

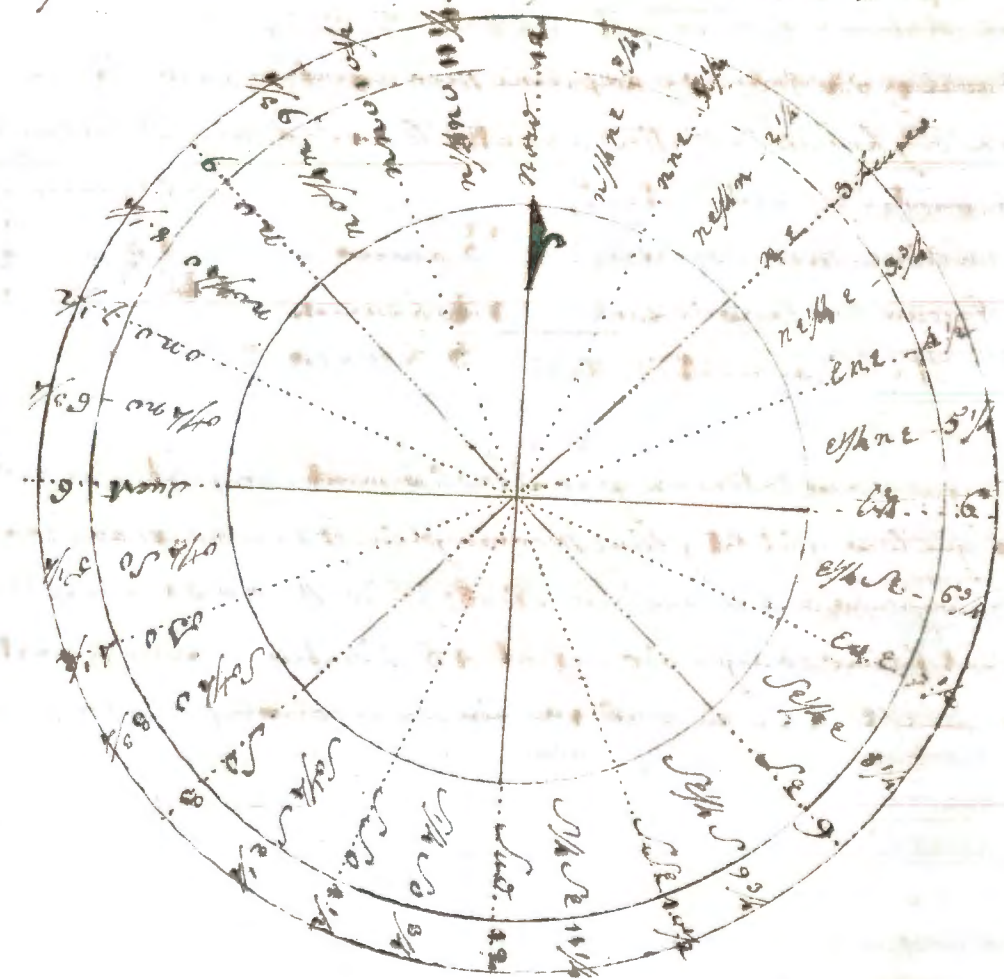
le noir,

25	Commence de la charge de quinquille a 20 p. de la 1 ^{re}	7 500
5	1 ^{re} de la 2 ^e de la 1 ^{re}	1 200
10	1 ^{re} de la 2 ^e de la 1 ^{re}	2 500
5	1 ^{re} de la 2 ^e de la 1 ^{re}	1 000
200	Mailles de farine de maïs	1 800
20	Mailles de bouff de corbe	600
60	Quarts de Belin Salt	900
80	Frequins de bouff a	1 100
2	Moucaux de jambon	600
1	Barrique de lard	200
30	Barriques de lard	2 700
12	Caisses de fruit a l'eau de la 1 ^{re}	416
30	Caisses de lard a l'eau de la 1 ^{re}	2 000
60	Caisses de chandelle a l'eau de la 1 ^{re}	825

2 3 4 1 1

Fig. 1. - Extrait de la page 207 :
Facture générale pour le navire Le Cygne Noir.

Figure d'un Compas marin, avec les heures et minutes qui sont
attribuées à chaque air de vent, dont 30 et 45 minutes chaque donnent
1^{re} heure; Et les marées retardent chaque jour de 1/2^e 2 heures qui
font 45 minutes 30 jours de lune a 18 m. chaque donnent 1^{re} heure.
Lors qu'on est qu'on part de l'équateur et de 1^{re} et 2^e est adire
qu'on est au Renouveau de la pleine mer et a 9 heures; - -



Audierne ne 1/2^e. 10 1/2^e 3 1/2^e. Antioche de 3 1/2^e a 4 heures
2 heures de lard ne 1/2^e 10 1/2^e. Mayenne ne 1/2^e 10. Port Louis 1^{re} heure
1^{re} Malo 1^{re} et Ouest 6h. Le navire de la 1^{re} et 2^e est adire.

Fig. 2. - Page 233 : Figure d'un compas marin.

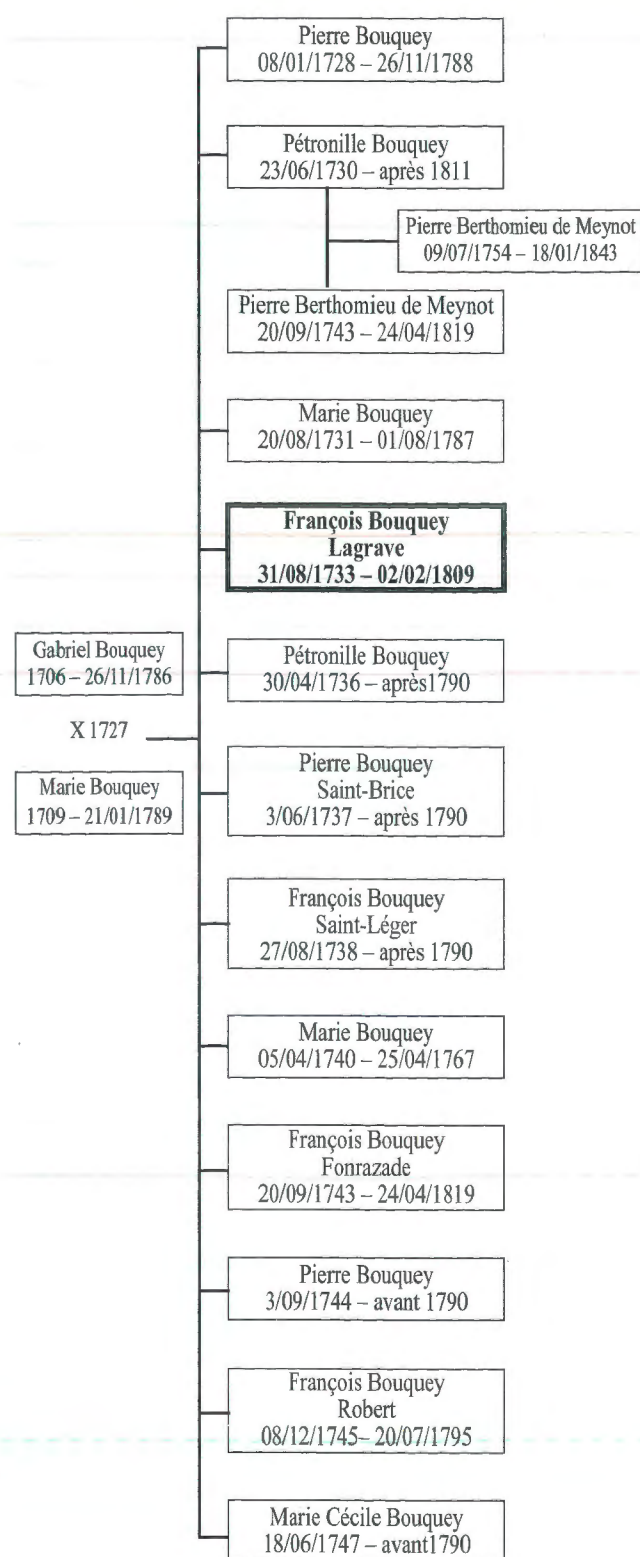


Fig. 3 - La fratrie Bouquey

Sully. La rédaction très soignée et l'absence de rature indiquent que cet ouvrage est certainement la mise au propre et en forme d'un travail préparé probablement depuis plusieurs années, ne serait-ce que pour collationner les diverses citations qui y sont reprises.

François Bouquey Lagrave, homme de mer

Un Saint-Émilionnais issu d'une famille de notables

François Bouquey est né dans une famille de notables de Saint-Émilion : il est le fils de Gabriel Bouquey et de Marie Bouquey, qui se sont mariés en l'église Saint-Martin de Mazerat, le 17 février 1727. Ils ont obtenu une dispense pour raison de consanguinité². Gabriel Bouquey est alors le procureur du roi de la ville de Saint-Émilion. Il devint jurat à partir de 1738, puis maire de cette ville en 1752 et 1754. De ce mariage, sont issus douze enfants nés entre 1728 et 1747³. François Bouquey Lagrave est le quatrième, né le 31 août 1733. Il porte le surnom de Lagrave pour le différencier de ses autres frères prénommés François : François Bouquey Fonrazade, François Bouquey Saint-Léger et François Bouquey Robert. La fratrie a eu des destinées diverses, parfois dramatiques.

L'aîné des enfants, Pierre, s'est tourné vers la carrière militaire : au moment de son décès en 1788, il est chevalier de l'ordre de Saint-Louis. Deux de ses frères, Pierre dit Saint-Brice, né en 1737, et François dit Saint-Léger, né en 1738, ont embrassé la carrière ecclésiastique : en 1790, ils sont prêtres prébendiers du chapitre de Saint-Émilion. François dit Fonrazade, né en 1743, est jurat en 1782. François dit Robert, né en 1745, reprend la fonction de procureur du roi laissée par son père en 1776⁴. Quant aux filles, Marie née en 1731, s'est mariée avec Jean Souchard qui fut maire de Saint-Émilion ; elle meurt en 1787. Marie, née en 1740, meurt célibataire en 1767. Les deux Pétronille épousent des notables : l'une épouse un Pierre Berthomieu de Meynot, capitaine d'infanterie et l'autre épouse successivement Jean Vacher, puis Pierre Palmade, qui a été jurat de Saint-Émilion. Enfin, Pierre né en 1744 et Marie

² A.D.Gir, 1 Mi EC88-R6 ou GG 38, image 32.

³ Les actes de baptêmes des divers enfants sont dans les registres paroissiaux de Saint-Émilion conservés aux A.D.Gir. sous les cotes 1 Mi EC 88-R3, 1 Mi 88-R4, 1 Mi EC 88-R6 et 1 Mi EC 88-R7 ou GG 18, 38, 39 et 40.

⁴ A.D.Gir, 5 B 511/7.

Cécile, née en 1747, n'ont pas laissé de traces et sont décédés avant 1790, puisqu'ils ne participent pas au règlement de la succession de Pierre, l'aîné de la fratrie, qui donne lieu à une procédure judiciaire.

Les débuts de la carrière du marin François Bouquey jusqu'en 1756

François Bouquey Lagrave fait l'essentiel de sa carrière dans la marine marchande qui peut être en grande partie reconstituée grâce aux registres de l'Amirauté de Guyenne conservés aux Archives départementales de la Gironde (série 6 B). En 1764, son acte de réception de capitaine rappelle sa formation et sa carrière jusqu'à cette date⁵. En 1748, âgé de 15 ans, il embarque sur le navire *La Fortune* commandé par Pierre André Ducasse. Ce navire de 180 tonneaux est à destination de la Martinique⁶. Nous n'avons pas le rôle d'équipage et nous ne savons pas quel était le poste de François Bouquey sur ce navire. L'année suivante, il part à bord du navire *La Légère* pour Saint-Domingue avec le même capitaine ; à son bord se trouvent 39 personnes. Le rôle d'équipage montre qu'il est déjà intégré au corps des officiers en qualité de 3^e lieutenant avec un salaire de 20 livres par mois⁷. De retour de Saint-Domingue, certainement en 1750, il y repart en 1751 et se rend pour Léogâne, toujours sur *La Légère*, mais avec un nouveau capitaine nommé Jean Robert⁸. Nous ne savons quel poste il occupait, car les registres manquent pour cette période. Il doit revenir en 1752. Cette première partie de sa carrière, comprise entre 1748 et 1752, l'a occupé 27 mois et 28 jours comme le rappelle sa réception de capitaine en 1764.

En 1753, il passe pour un temps dans la marine royale : il fait une campagne de 3 mois et 10 jours en qualité de matelot pilotin sur le navire *La Perdrix* destiné au cabotage, commandé par Elie Joly. Ensuite, en cette même année 1753, il revient dans la marine marchande avec le grade de lieutenant, c'est-à-dire le second officier. Il est alors âgé de vingt ans. Pendant trois ans, de 1753 à 1755, il navigue en qualité de lieutenant sur le navire *La Bergère* commandé par Etienne Lamy, soit une période de 17 mois et 29 jours. Ce navire de 180 tonneaux est à destination de la Martinique et de Saint-Domingue⁹.

François Bouquey dans la Guerre de Sept ans (1756-1763)

En 1756, s'ouvre une période de guerre pour la France et pour la marine française : c'est la Guerre de Sept ans. La France est en guerre avec l'Angleterre du 18 mai 1756 jusqu'en février 1763. Cette guerre est une défaite pour la France qui perd ses colonies d'Amérique du Nord au profit des Anglais. François Bouquey s'est trouvé pris dans ces turbulences guerrières. Il en

fait le récit dans la dernière partie de son ouvrage, récit intégralement retranscrit à la fin de l'article. En mai 1756, il occupe le poste de lieutenant sur le *Saint-Vincent*, commandé par Raymond Mandavy¹⁰, navire de 150 ou 160 tonneaux à destination de Saint-Domingue. Le 15 mai 1756, le navire quitte l'estuaire de la Gironde et parvient à Saint-Domingue après cinquante jours de navigation, ce qui doit faire le 3 juillet. Le 4 novembre 1756, le *Saint-Vincent* repart de Saint-Domingue avec plusieurs autres navires de commerce sous la protection de navires de guerre, car la guerre a éclaté peu après le départ de France du *Saint-Vincent*. Les navires de guerre quittent la flottille au niveau des Bahamas. Un coup de vent disperse les navires le 12 novembre. Après un mois de traversée, le *Saint-Vincent*, proche des Açores, est pris en chasse par un navire anglais le *Baltimore* qui l'arraisonne. L'équipage du *Saint-Vincent* est transféré à bord du navire anglais, qui transporte deux cents soldats à destination de New York. Le *Saint-Vincent* est envoyé en Virginie où il est vendu. Le *Baltimore*, la veille de la capture du *Saint-Vincent*, avait déjà pris un autre navire dont l'équipage se trouvait aussi à son bord. François Bouquey se retrouve donc à nouveau en route pour l'Amérique et débarque à New York le 12 janvier 1757 où il reste deux mois. Le capitaine Cruchen, commandant du *Baltimore*, qui l'avait fait prisonnier, lui trouve un voyage de retour vers l'Europe, à bord du *Douvre* en partance pour Amsterdam. Ce bateau quitte New York le 1^{er} mars 1757, mais les intempéries et des avaries l'obligent à revenir à New York : le 24 mars François Bouquey est à nouveau à terre à la recherche d'un nouvel embarquement pour l'Europe. Il trouve sa place sur un senau¹¹ nommé *La Charmante Nancy*, navire à destination de Hambourg. Ce bateau quitte New York le 7 mai 1757 et après une traversée mouvementée à cause du mauvais temps, il parvient à Stade, à quelques huit lieues de Hambourg, le 19 juin 1757.

Si François Bouquey est enfin arrivé en Europe, il est encore loin de Bordeaux et la guerre avec l'Angleterre n'est pas faite pour simplifier la dernière partie du voyage. Après discussions avec plusieurs Français installés à Hambourg, il décide de prendre un bateau pour Amsterdam et de là partir pour Bordeaux

⁵ A.D.Gir, 6 B 29, 10 août 1764.

⁶ A.D.Gir, 6 B 98, soumission du 23 août 1748.

⁷ A.D.Gir, 6 B 99, soumission du 25 novembre 1749, 6 B 397, rôle d'équipage du 21 novembre 1749.

⁸ A.D.Gir, 6 B 99, soumission du 10 février 1751.

⁹ A.D.Gir, 6 B 100, soumission du 28 juillet 1753 et 6 B 101, soumission du 3 juillet 1754.

¹⁰ A.D.Gir, 6 B 102, soumission du 5 mai 1756 et 6 B 410, rôle d'équipage en mai 1756.

¹¹ Un senau ou snow en anglais est un navire à deux mats, à voiles carrées, de type Brick.

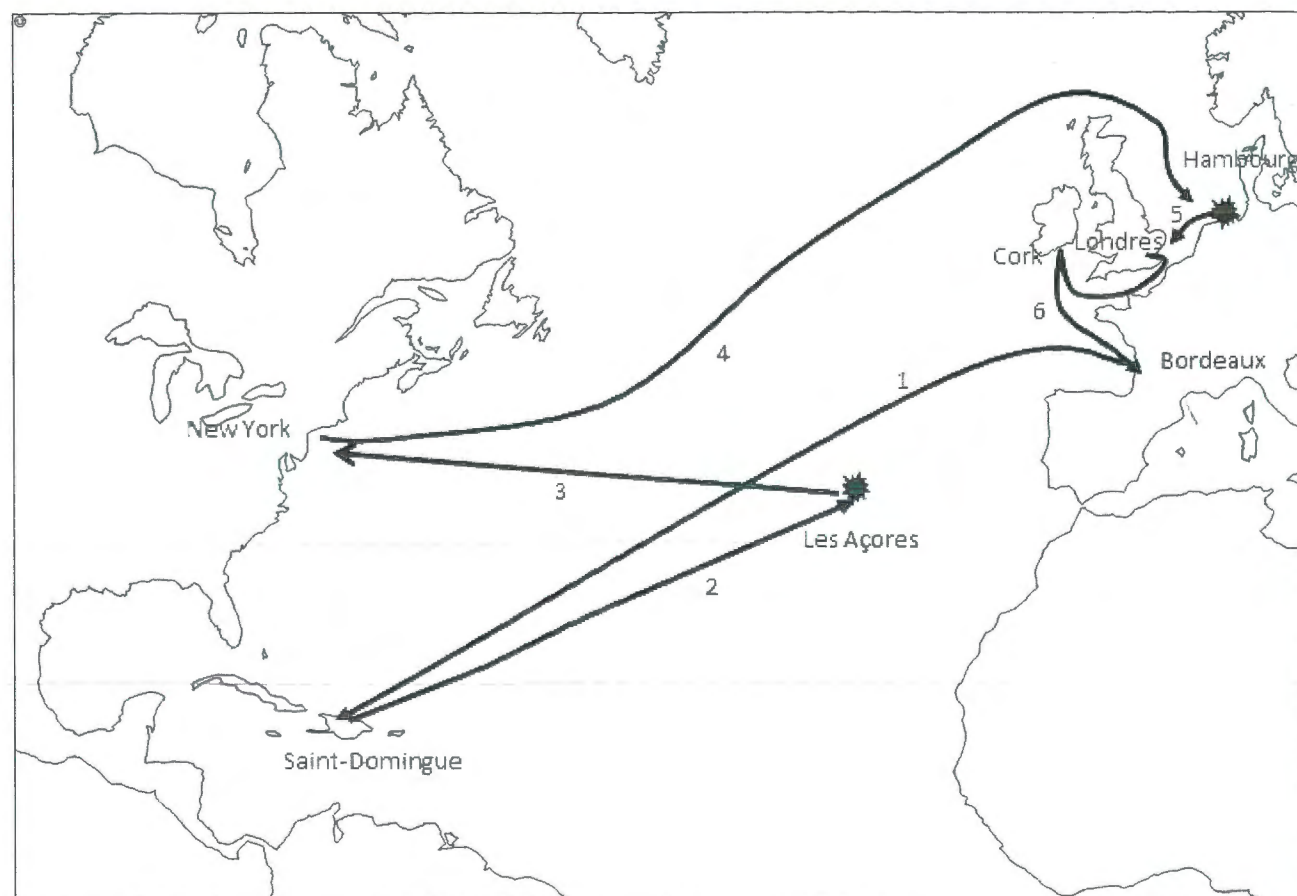


Fig. 8. - Le périple de François Bouquey Lagrave pendant la Guerre de Sept ans.

- 1- Bordeaux – Saint-Domingue : 15 mai - 3 juillet 1756
- 2- Saint-Domingue – Les Açores : 4 novembre – 9 décembre 1756
- 3- Les Açores – New York : 9 décembre 1756 – 12 janvier 1757
- 4- New York – Hambourg : 7 mai – 19 juin 1757
- 5- Hambourg - Yarmouth : 29 juin – 12 juillet 1757
- 6- Londres - Cork - Bordeaux : 10 mai – 20 juin 1763
- 7- Arraisionnement du navire

par la route terrestre. Le 29 juin 1757, il embarque sur un navire hollandais à destination d'Amsterdam, mais le soir même, le navire est arraisonné par une flottille de cinq navires anglais qui croisent devant l'embouchure de l'Elbe. Les passagers français sont arrêtés et transférés en Angleterre. François Bouquey et deux autres prisonniers français, sont débarqués dans la rade de Yarmouth le 13 juillet 1757 et conduits en prison. Notre Saint-Émilionnais y reste jusqu'au 6 mai 1758, soit plus de dix mois. Ses conditions de détention sont alors adoucies : il est envoyé sous caution et sous serment à Beccles dans le Suffolk où il retrouve plusieurs autres Français prisonniers. Il y reste jusqu'au 19 août, date à laquelle, les Anglais ont décidé d'envoyer tous ces hommes sur un vaisseau servant de ponton dans l'estuaire de la Tamise. Le transfert se fait par bateau, mais, François Bouquey échappe au navire ponton et

est envoyé dans le Kent à Tenterden, à l'intérieur des terres : il y reste du 4 septembre 1758 au 26 juin 1759. Ensuite, il est envoyé à York où il arrive après 28 jours de marche. Il reste dans cette ville jusqu'à la fin de la guerre et ne la quitte que le 18 avril 1763. Il part à Londres pour embarquer sur un navire, la *Pit Well*, qui se rend d'abord à Cork en Irlande et ensuite à Bordeaux. Il embarque sur ce bateau et sort de la Tamise le 10 mai 1763. Le navire arrive à Cork le 22 mai et en repart le 8 juin, en direction de Bordeaux, avec cinq cents prisonniers à son bord. Ils sont débarqués à La Rochelle le 16 juin, suite à une rébellion d'une grande partie de ces prisonniers qui a exigé d'être débarqués dans cette ville. Le 19, le bateau met les voiles en direction de Bordeaux et entre dans l'estuaire le lendemain. François Bouquey Lagrave revient Saint-Émilion le 1er juillet 1763, soit 7 ans 2 mois et 8 jours après son départ.



Fig. 9. - Le séjour forcé en Angleterre : 12 juillet 1757 - 10 mai 1763

Yarmouth :
13 juillet 1757 – 6 mai 1758

Beccles :
7 mai – 19 août 1758

Tenterden :
4 septembre 1758 – 26 juin 1759

York :
25 juillet 1759 – 18 avril 1763

Londres :
27 avril – 6 mai 1763

Gravesend :
départ le 10 mai 1763

La fin de carrière de François Bouquey

Il ne doit pas beaucoup profiter de repos à son retour, car il se retrouve embarqué à la fin de l'année 1763 au service du roi sur un vaisseau nommé *La Ferme*, commandé par le comte d'Amblemont. Ce navire est à destination de Cayenne en Guyane et revient en France en 1764. François Bouquey y sert en qualité de matelot pendant 6 mois et 6 jours. A son retour, il est reçu capitaine et pilote après avoir subi l'examen, le 10 août 1764, devant Jean Navarre, lieutenant général de l'Amirauté de Guyenne, et le sieur Montegut, professeur royal d'hydrographie de Bordeaux, deux capitaines et deux pilotes de navire. Il est possible que la partie de son ouvrage concernant la comptabilité pour la cargaison des navires marchands soit en rapport avec cet examen. Il peut alors piloter tous les types de navire, mais doit attendre deux ans pour avoir la possibilité d'exercer la pleine et entière fonction de capitaine. Aussitôt son

grade de capitaine obtenu, il part pour la Martinique avec une vieille connaissance, Raymond Mandavy, l'ancien capitaine du *Saint-Vincent*, lui aussi rescapé de la Guerre de Sept ans et de retour à Bordeaux. Il embarque en qualité de capitaine en second sur *La Marie Marguerite*, navire de 250 tonneaux, transportant trente personnes¹².

C'est en 1768 qu'il exerce sa charge de capitaine. Le 15 juillet, il prend possession de *L'Aimable Antoinette*, un navire de 127 tonneaux en partance pour la Guadeloupe¹³. En 1769, il commande *L'Espérance*, un navire de 200 tonneaux, embarquant 25 personnes, à destination à la Guadeloupe et

¹² A.D.Gir, 6 B 423, rôle d'équipage en date du 13 août 1764.

¹³ A.D.Gir, 6 B 104, soumission du 15 juillet 1768.

En l'année 1770 Le jour de la Pentecôte 3 de juin
à 7 heures 1/4 du soir, La ville du Port au Prince
de l'Eglise du Petit goave & les habitations des
deux plaines furent ruinées & se font en cendre
par trois secousses & tremblement de terre
des plus effroyables, en deux heure & de tems,
ou il y perit 25000 personnes & des les ruines
trois mois après la maladie épidémique se mit
il y mourut plus de 10000 mille personnes,
Je commandeis dans ce tems la Navire l'Espérance
à trois mats, d'un port de 240 ton. appartenant
au M^r Olanier.

Fig. 10. - Page 271 : Tremblement de terre à Saint-Domingue

à Port-au-Prince à Saint-Domingue ¹⁴. Le 3 juin 1770, il est encore sur l'île quand un violent tremblement de terre la frappe, entraînant la mort de 400 à 500 personnes et la propagation d'une épidémie, probablement le choléra, qui a provoqué la mort de 4000 personnes.

En décembre 1771, il repart à Saint-Domingue sur *La Jeune Claire*, où il arrive le 18 février 1772 ¹⁵. Il s'agit d'un navire plus gros que ceux sur lesquels il a navigué jusque là, puisqu'il porte 350 à 380 tonneaux, selon les documents. Il quitte à nouveau Bordeaux avec ce navire en mars 1773, toujours pour Saint-Domingue où il arrive le 25 avril ¹⁶. Il reste près de huit mois à Saint-Domingue, car il n'en repart que le 11 janvier 1774 ¹⁷. Nous savons qu'il s'occupe d'un magasin à Port-au-Prince pendant son séjour, grâce à une annonce des *Affiches américaines* du 25 août 1773 concernant un esclave en fuite : ceux qui pourraient donner des informations sur cet esclave marron sont priés d'en donner avis à M. Bouquey, capitaine du Navire *la Jeune Claire*,

de Bordeaux, en son Magasin au Port-au-Prince ¹⁸. Ce voyage doit être le dernier de François Bouquey, car nous ne retrouvons plus trace de lui dans les registres de l'Amirauté après 1773.

¹⁴ A.D.Gir, 6 B 105, soumission du 18 octobre 1769 et 6 B 458, rôle d'équipage du 18 octobre 1769.

¹⁵ A.D.Gir, 6 B 106, soumission du 17 décembre 1771 et 6 B 475, rôle d'équipage du 17 décembre 1771.

¹⁶ A.D.Gir, 6 B 107, soumission du 5 mars 1773 et 6 B 488, rôle d'équipage du 8 mars 1773.

¹⁷ Nous trouvons des informations sur le mouvement des bateaux à Saint-Domingue dans les *Affiches américaines*, mises en ligne sur le site Gallica de la BNF. C'est ainsi que nous apprenons le départ de François Bouquey de Port au Prince : <http://ufdc.ufl.edu/AA00000449/00025/28j>

¹⁸ *Affiches américaines*, Gallica, <http://ufdc.ufl.edu/AA00000449/00009/439j?search=bouquey>

Le Moyen de Parvenir;
dans la Société, dans le Commerce & dans la Marine;

Jeune et Vaillant héros, dont la haute Sagesse,
N'est point le fruit tardif d'une lente Vieillesse;
Et qui seul, Sans Ministre, à l'exemple des Dieux,
Soutiens tout par toi-même, & vois tout par tes yeux; -

Crispe, de ta faveur que d'amis sont cirés,
Ouvrois en fortune, on te court, on te dore,
Mais d'un triste revers te voit on renversé,
Le perfide flateur qui te feroit merveilles,
Te donne, après t'avoir lâchement encensé,
De se le voir par les Oreilles; - - -

Heureux ceux qui se divertissent en s'instruisant, Et qui se
plaisent à cultiver leur esprit par les Sciences. Heureux
ceux qui aiment à lire & qui ne sont point comme moi
pris en de la Lecture; # - - -

Le mal qu'on se refait quand on en a tiré du profit; # - -

hast thou coveted thy neighbour's wife, or inticed her to
defile her marriage bed; hast thou been faithful to thy
husband bed and burse; fille vuide

Fig. 11. - Page 5 mentionnant le titre de l'ouvrage.

Il ressort de cette carrière de marin que François Bouquey Lagrave doit avoir une très bonne connaissance des Antilles, et en particulier de Saint-Domingue où il a effectué plusieurs voyages.

Après cette vie assez mouvementée, il semble avoir eu une vie plus calme. C'est probablement à ce moment là que la rédaction de l'ouvrage prend forme. Les deux tiers comportent des citations dont nous allons essayer de voir quelques particularités dans une deuxième partie.

François Bouquey, un lecteur avisé ?

Un ouvrage de citations, souvent transformées

François Bouquey l'intitule « *Le moyen de Parvenir* » reprenant le titre d'un ouvrage plus ancien écrit par François Béroalde de Verville, paru en 1616. L'ouvrage de Béroalde de Verville est une satire de la société dans laquelle l'obscénité occupe une place importante. Ce n'est nullement le cas de l'œuvre de François Bouquey : il ne reprend d'ailleurs que peu de passages de l'ouvrage d'origine, cité seulement à neuf reprises. Son but est plutôt de rechercher chez les auteurs qu'il cite des façons d'agir pour réussir dans la société du XVIIIe siècle. Il évoque tous les aspects de la vie et des actions humaines. L'ensemble est écrit avec une écriture fine et régulière, pratiquement sans aucune rature. Des rajouts plus tardifs, peu nombreux, d'une écriture plus grosse apparaissent sur quelques pages. Ils ont été écrits probablement par un François Bouquey plus âgé. C'est le cas de la note sur le mariage de son frère en 1781 en dernière page. Chaque citation se termine par un point-virgule. Quand il change d'auteur ou d'idée, il met un signe dièse à la fin de sa citation.

Si certaines citations sont reprises telles quelles, d'autres sont adaptées par l'auteur. Les transformations peuvent être minimales comme un changement de pronom personnel, un changement de personne. Elles rappellent que François Bouquey est un marin. Ainsi, il écrit : « *Il faut qu'un capitaine ne quittent le commandement qu'avec la vie, semblable au rossignol qui chante jusqu'à la mort* ». Cette citation est extraite de l'ouvrage de Gregorio Leti, *Histoire des papes depuis St-Pierre jusqu'à Benoît XIII*, paru en 1685. Le mot « capitaine » a remplacé celui de « prince » de la version originale. Un autre exemple peut être pris dans un passage extrait de l'ouvrage de Quinte-Curce, *De la vie et des actions d'Alexandre le Grand*. Notre auteur écrit « *Je ne suis plus capitaine que de nom* » et plus loin « *je suis résolu de vous traiter non comme mes matelots* ». Dans la

version d'origine, Quinte-Curce utilise les termes de « roi » et de « soldats », là où François Bouquey écrit « capitaine » et « matelots ».

Nous avons fait un état des lieux des citations mentionnées et des thèmes abordés. Notre présentation restera sommaire pour ces aspects littéraires, car nous ne sommes nullement spécialistes de la question. Nous laissons à ceux qui le souhaitent le soin de reprendre et de compléter cette étude.

Les ouvrages cités

François Bouquey ne donne jamais les titres des livres d'où il extrait les citations. Il a donc fallu faire une recherche sur internet pour pouvoir retrouver la plus grande partie des citations. Cela a été possible grâce au moteur de recherches de Google livres. Sur les 162 pages que représente cette partie de citations, seules 52 citations n'ont pu être trouvées qui pour la plupart se résument à une phrase. François Bouquey puise ces citations dans les ouvrages de plus d'une centaine d'auteurs. Citations qui peuvent être courtes ou longues. La plus longue reprend les *Satires* 13 et 14 de Boileau *in extenso* soit sept pages ; une d'elles reprend en trois pages complètes la scène 6 du deuxième acte du *Malade imaginaire* de Molière. Mais dans la plupart des cas, elles sont plus courtes.

De quels ouvrages François Bouquey s'est-il inspiré ?

Tacite et Quinte Curce sont les deux seuls auteurs de l'antiquité utilisés. Et encore, Tacite n'est cité qu'une fois à travers une citation des *Annales*. Les citations de Quinte Curce, auteur que l'on situe au premier siècle de notre ère, proviennent de son *Histoire d'Alexandre le Grand*. Elle est citée maintes fois par François Bouquey : les passages de cet ouvrage occupent l'essentiel des pages 105 à 113. Pour l'époque médiévale, seules quelques rares citations de Boccace tirées des *Contes et nouvelles* et du *Décameron* apparaissent. Par contre de nombreux passages de l'histoire d'Abélard et Héloïse sont repris à travers des publications modernes. Pour la Renaissance, seul Erasme est mentionné avec une seule citation de l'*Eloge de la Folie* qui date de 1509. Pour le reste, les ouvrages dont s'inspire François Bouquey sont du XVIIIe et de la première moitié du XVIIIe siècle. Les dates de publication que nous mettons dans la liste qui va suivre sont celles que nous avons trouvées sur internet : il n'est pas certain que ce soit la date de la première publication de l'ouvrage en question. Les livres dans lesquels il puise ses plus nombreuses citations sont *L'ingénieux hidalgo Don Quichotte de La Manche* de Cervantès publié en 1615, les diverses œuvres de Boileau avec en particulier *Le*

traité du sublime, publié en 1674, les ouvrages d'Alain-René Lesage, *Gil Blas de Santillane* et *Le bachelier de Salamanque*, parus en 1735 et 1736, et *La nouvelle Héloïse*, de Jean-Jacques Rousseau, éditée en 1761.

François Bouquey emprunte des passages des mémoires du cardinal de Retz, de Roger Bussy de Rabutin, d'Henri de Rohan, de l'abbé Montgon. Il cite plusieurs passages tirés d'ouvrages historiques concernant diverses périodes ou thèmes. Ainsi nous trouvons :

Pour l'antiquité

René Aubert de Vertot d'Auboeuf, *Histoire des Révolutions de la République romaine*, 1727.

Pour le Moyen Age

Marguerite de Lussan, *Anecdotes de la cour de Philippe-Auguste*, 1733.

Pour l'histoire de divers souverains, grands princes ou grands hommes

Antoine Léonard Thomas, *Eloge de Maurice, comte de Saxe*, 1759, *Eloge de René Duguay-Trouin*, 1761 et *Eloge de Sully*, 1763.

Simon de Riencourt, *Histoire de Louis XIV, roy de France et de Navarre*, 1693-1695.

Pierre Coste, *Mémoires pour servir l'histoire de Louis de Bourbon, prince de Condé*, 1693.

Anonyme, *Abrégé de l'histoire d'Angleterre écrite sur les mémoires des plus fidèles auteurs anglais*, 1695.

Jacques Marsollier, chanoine d'Uzès, *Histoire de Henry VII, roy d'Angleterre*, 1700.

Louis Mayeul Chaudon, *Nouveau Dictionnaire Historique Portatif ou Histoire abrégée de tous les hommes qui se sont fait un nom par des talents, des vertus, des forfaits, des erreurs*, article Charles XI de Danemark, tome 2, 1766 et sur Henri VIII d'Angleterre, tome 3, 1766.

Jean Le Clerc, *Histoire d'Emeric, comte de Tekli ou mémoires pour servir à sa vie, Discours du comte Tekeli contenant les raisons que les Hongrois ont de prendre les armes contre l'empereur*, 1693.

Pour l'histoire religieuse et morale

François Bruys, *Histoire des papes depuis St-Pierre jusqu'à Benoît XIII*, 1732.

Claude Fleury, *Histoire ecclésiastique pour servir de continuation à celle de Monsieur l'abbé Fleury*, 1585- 1595, tome 36, 1738.

Gregorio Leti, *Histoire de la vie du pape Sixte Cinquième*, 1717. Jacques Lenfant, *Histoire du concile de Constance*, 1714 et *Histoire de la guerre des Hussites et du concile de Bâle*, 1731.

Andrew Michael Ramsay, *Histoire de la vie de Monsieur François de Salignac de La Motte Fénelon, archevêque duc de Cambrai*, 1724.

Bonaventure Racine, *Abrégé de l'histoire ecclésiastique*, 1752. Pierre Alix, *Préparation à la Sainte Cène*, 1722.

Jean-Baptiste Morvan de Bellegarde, dit Abbé de Bellegarde, *Le chrétien honnête homme*, 1736.

Pierre Barral, *Dictionnaire portatif, historique, théologique, géographique critique et moral de la Bible*, 1756.

Des œuvres philosophiques sont aussi mises à contribution comme

Erasme, *Eloge de la folie*, 1509.

Rousseau, *La Nouvelle Héloïse*, 1761 ; *L'Emile ou de l'éducation*, 1762.

Voltaire, *Candide ou l'optimisme*, 1759.

Diderot, *Entretiens sur le fils naturel*, 1757 et l'article « Adultère » et « Amour » de *L'Encyclopédie*.

Les citations des écrits de Leibnitz sont prises en particulier dans l'ouvrage de Jacques André Emery, *Esprit de Leibnitz ou recueil des pensées choisies sur la religion, la morale, l'histoire, la philosophie, etc.*, 1772.

Ou encore dans Pierre Des Maiseaux, *Recueil de diverses pièces sur la philosophie, la religion naturelle, l'histoire, les mathématiques, etc.*, par Mrs Leibnitz, Clarke, Newton, 1720.

Ouvrages scientifiques

Pierre Polinière, *Expériences de physique*, 1718.

François Mauriceau, *Observations sur la grossesse et l'accouchement des femmes et sur leurs maladies*, 1694 et *Traité des maladies des femmes grosses et de celles qui sont nouvellement accouchées*, 1675.

Récits de voyages

Claude de Varennes, *Le voyage de France*, 1687.

Antoine François Prévost, dit Abbé Prévost *Histoire générale des voyages*, tome 9, 1749.

Correspondance

Le plus important concerne les citations des lettres de Madame de Sévigné et de son parent le comte Roger de Bussy Rabutin. Pierre Richelet, *Les plus belles lettres françaises sur toutes sortes de sujets*, 1698.

Jean-Bernard Leblanc, *Lettres d'un français*, 1745.

Maréchal duc de Belleisle, *Lettres du Maréchal duc de Belleisle au Maréchal de Contades*, 1759.

Anonyme, *Lettres égyptiennes et anglaises, ou correspondance historique, philosophique, critique et littéraire, sur des sujets peu communs, entre un sage égyptien et un savant anglais*, 1742.

Romans et histoires d'amour

Cette catégorie d'ouvrages représente un nombre considérable de citations écrites par François Bouquey. Toute une série d'écrits concernant les amours de Pierre Abélard et d'Héloïse est utilisée comme :

Anonyme, *Le philosophe amoureux, histoire galante, contenant une dissertation curieuse sur la vie de Pierre Abailard et celle d'Héloïse*, 1697.

Anonyme, *Nouveau recueil contenant la vie, les amours, les infortunes, les lettres d'Abailard et d'Héloïse*, 1713.

Anonyme, *Recueil de lettres galantes de Cléante et Bélise, dans Nouveau recueil contenant la vie, les amours, les infortunes, les lettres d'Abailard et d'Héloïse*, 1713.

Anonyme, *Lettres d'amour d'une religieuse portugaise, écrites au chevalier de C***, dans Nouveau recueil contenant la vie, les amours, les infortunes, les lettres d'Abailard et d'Héloïse*, 1713.

D'autres citations proviennent des ouvrages suivants

Louis-Nicolas de Breteuil, *Lettres d'amour, mémoires de cour*, avant 1728.

Roger de Bussy Rabutin, *Histoire amoureuse des Gaules, les amours de Madame de Maintenon*, 1666 ou *La France galante*, 1665.

Gabriel de Guilleragues, *Lettres d'amour d'une religieuse portugaise écrites au Chevalier de C., officier français en Portugal*, 1669.

Jean de La Fontaine, *Adonis*, 1658 ou *Les amours de Psyché et de Cupidon*, 1669.

Claude Godard d'Aucour, *Mémoires turcs avec Histoire galante de leur séjour en France*, 1748.

Claudine Guérin de Tencin, *Les malheurs de l'amour*, 1747.

Ignace Vincent Guillot de La Chassagne, *Les amours traversées*, 1741.

Pierre-Joseph Boudier de Villemert, *L'ami des femmes*, 1758.

Maximilien Jean Boutillier, *Elise ou l'ami comme il y en a peu*, 1779.

Madeleine-Angélique Poisson Gomez, *Crémentine, reine de Sanga*, 1727, *Les cent nouvelles nouvelles*, 1734, *Les journées amusantes dédiées au roi*, 1738.

Antoine François Prévost dit Abbé Prévost, *Manon Lescaut*, 1731 et *Mémoires et aventures d'un homme de qualité qui s'est retiré du Monde*, 1728-1731.

Anonyme, *Les mille et un jours, contes persans*, 1713.

Anonyme, *Lettres politiques, historiques et galantes*, 1743.

Henri François de La Solle, *Bok et Zubla, Histoire allégorique traduite du portugais de Dom Aurel Eniner*, 1740.

Chevalier de Repert, *L'enfant trouvé ou l'histoire du chevalier de Repert*, 1738.

Eustache Le Noble, *La promenade de Titonville, Suite de la promenade de Titonville*, 1705 ; *Aventures galantes de Mr Le Noble*, 1706 ; *Les promenades*, 1718.

Jean Baptiste Thiers, *La guerre séraphique ou Histoire des périls qu'a courus la barbe des capucins*, 1746.

Anonyme, *La coquette punie ou le triomphe de l'innocence sur la perfidie*, 1740.

Anonyme, *L'espion turc dans les cours des princes chrétiens*, 1709.

François Bouquey a-t-il lu tous les ouvrages cités ? Il est difficile de répondre à cette question. Plusieurs éléments incitent à penser que ce n'est pas le cas. Tout d'abord, le bref inventaire de ses biens à son décès en 1809 ne mentionne aucun livre ! Alors a-t-il utilisé des abrégés de livres ou des recueils de citations pour y puiser certaines ? Emportait-il des livres lors de ses voyages ? A-t-il eu accès à certaines bibliothèques ? A Saint-Emilion, à Libourne, à Bordeaux ? A-t-il pu lire certains ouvrages lors de sa captivité en Angleterre, en particulier au cours de ses quatre années passées à York ? Autant de questions auxquelles nous ne pouvons pas répondre.

Les thèmes abordés

François Bouquey ne fait nullement dans l'originalité, mais au travers des thèmes abordés transparaissent ses centres d'intérêt, ses opinions ou ses critiques de la société. Son écrit, s'il reprend le titre de l'ouvrage de Béroalde de Verville, est destiné, comme il l'écrit, au *moyen de parvenir, dans la société, dans le commerce et dans la marine*. Il a cherché à ordonner son travail en créant des thèmes, mais de nombreuses citations peuvent en recouvrir plusieurs. Beaucoup de références littéraires concernent la famille à travers le prisme du mariage, de l'amour, du rapport avec les femmes, des enfants. Le rapport à l'argent comme élément de la réussite sociale y est mis en avant et critiqué. Les mariages d'intérêt y sont dénoncés. Les propos misogynes sont nombreux. Pas étonnant que François Bouquey soit resté célibataire ! Parmi les exemples historiques sur ce thème, il reprend un long passage sur l'histoire du roi d'Angleterre, Henri VIII, dans son rapport avec ses diverses femmes. Les qualités et les défauts du genre humain selon les âges de la vie trouvent aussi leur place dans cet ouvrage. La religion et les hommes d'église sont aussi critiqués. Sur le plan politique et historique, François Bouquey fait référence à l'assassinat d'Henri III par le moine Jacques Clément et à l'abjuration d'Henri IV.

Homme de mer et marchand qui a fréquenté les Anglais, François Bouquey établit des comparaisons entre la France et l'Angleterre, critiquant en particulier le fait qu'en France l'activité commerciale soit interdite à la noblesse. Il évoque aussi les périls de la mer à travers quelques citations, moyen pour lui de faire référence à ce qu'il a vécu.

Note de l'année, d'aujourd'hui, que
Robert est marié à Bord. avec Mademoiselle
Marinette Dupeyrat, un mardi 4 ybre 1781.
arrivés à St Emilion le lendemain Mercredi
Soir 6 heures, & du dit mois de ybre,
par mémoire, &c. ...

Fig. 11. - Page 273 :

Note sur le mariage de François Bouquey Robert en 1781.

En guise de conclusion, un retour paisible à Saint-Emilion pour François Bouquey ?

La vie de François Bouquey Lagrave entre 1773, date de son dernier commandement de navire connu et la Révolution nous est mal connue. Il a dû revenir s'installer à Saint-Emilion. Il doit suivre avec attention les événements de sa ville à la veille de la Révolution et probablement participer à la préparation des Etats généraux du royaume de 1789. Si nous n'avons pas de preuves directes de cette implication, son élection en 1790 au poste de maire de Saint-Emilion montre qu'il devait avoir une part active dans la vie politique de la cité. En effet, il est élu maire de Saint-Emilion le 12 février 1790 et reste à cette place jusqu'au 23 novembre suivant¹⁹. A cette date, suite à la fusion de Saint-Martin-de-Mazerat et de Saint-Emilion, une nouvelle municipalité est élue. François Bouquey n'en est pas membre. Durant cette année 1790, il est confronté à des règlements successoraux avec ses frères et sœurs à propos de l'héritage du frère aîné, Pierre, décédé en 1788²⁰.

La période de la Terreur éprouve la famille Bouquey. François Bouquey dit Robert et sa femme, Marie Thérèse Dupeyrat, qui se sont mariés à Bordeaux en 1781 se trouvent impliqués dans la protection des Girondins en fuite, réfugiés à Saint-Emilion en 1794.

Marie Thérèse Dupeyrat est la belle-sœur d'Elie Guadet. Elle a caché les fugitifs girondins pendant plusieurs semaines. Cette action a coûté la vie aux époux Bouquey : ils sont guillotins à Bordeaux le 20 juillet 1794. Il est évident que cet

événement a dû éprouver notre ancien marin, même si nous n'en avons pas de témoignage. La mort de son frère et de sa belle-sœur entraîne à nouveau une procédure judiciaire pour le partage des biens de ce couple, décédé sans enfants, entre les Bouquey et les Dupeyrat. Le 2 août 1796, un arbitrage permet le partage des biens. Mais en 1808, ce partage est remis en question par la découverte du testament de François Bouquey Robert : une nouvelle procédure judiciaire s'ouvre. Mais notre François n'en verra pas l'aboutissement car il meurt le 2 février 1809 à Saint-Emilion.

François Bouquey Lagrave fait son testament devant le notaire Lavalette de Saint-Emilion le 10 décembre 1808²¹. Il institue son neveu, Pierre Berthomieu de Meynot, fils de sa sœur aînée, Pétronille, comme son héritier universel. Il donne à Jeanne Capdefer, sa domestique, du mobilier et une pension viagère de 150 F par an. L'héritage comprend une maison à Saint-Emilion, un bourdieu de quinze journaux et un petit domaine de cinq journaux à Saint-Laurent-des-Combes. Le mobilier est des plus modestes et aucune trace de livres !

Nous espérons avoir redonné un peu vie à ce François Bouquey Lagrave, bien oublié des Saint-émilionnais de nos jours.

19 Valette Jean, « Les assemblées municipales sous la révolution, 1790 - 1795 », *Société d'histoire et d'archéologie de Saint-Emilion*.

20 A.D.Gir, 8 J 547.

21 A.D.Gir, 3 E 28746, acte N° 129.

Transcription du récit des mésaventures de François Bouquey lors de la Guerre de Sept ans

A la garde de Dieu

Mémoire des faits les plus remarquables qui me sont arrivés pendant l'espace de sept années ; mon départ de St Emillion fut le 22 d'avril 1756, mon retour dans le dit lieu le premier de juillet 1763. 7 ans 2 mois 8 jours.

Au commencement de may de l'année 1756, je partis de devant Bordeaux sur le navire Le St Vincent, appartenant à Mr Batanchon, commandé par Raimon Mandavit, en qualité de lieutenant, destiné pour Le Cap, isle St Domingue. Le 15 dudit mois, entre 7 et 8 heures du soir, nous sortîmes de la Rivière, et après 50 jours de traversée nous entrâmes dans le fort Dhauphin, craignant que les deux vaisseaux de guerre que nous avions rencontré à Monte Christ ne fussent anglais, mais soudain que nous fumes informé du contraire, nous nous rendîmes au Cap, où nous demeurâmes 4 mois sur la rade.

Un judi 4 de novembre 1756, sur les 7 heures du matin, nous a pareillâmes de la dite rade avec l'escadre de Mr Duperier, composée de 4 vaisseaux, 2 frégates, savoir Le Courageux, commandant, de 74 canons, Le Protée, second, de 64, L'Enfion, 54, L'Aigle, 54, La Fleur de Lis, 32, Le Merode 32 et 45 batimens marchands destinés pour plusieurs ports de France, ils nous donnèrent compagnie jusques dans le nord de Mogane ²², à la distance de 12 à 15 lieues ; de là où ils prirent congé de nous, toute voile dehors (Sauve qui peut) nous fumes sept jours dans le debouquement ²³, par le peu de vent qu'il faisait. Le 10 de novembre, sur les 6 heures du soir, je pris mon point de départ de l'Isle de Mogane qui est par la latitude de 22° Nord et par 306° 30 m de longitude Ouest. Le 12, nous recumes un coup de vent de NE, qui nous dispersa presque tous les uns d'avec les autres, certains ayant tenu la bande du NNO, et nous avec quelques autres celle de l'ESE. Nous demurâmes pendant 12 heures de tems en cape sous la mizaine, et le vent ayant moly en se rengent dans la partie de l'ESE et du SE, nous fîmes de la voile et dirigâmes notre route à l'ENE jusqu'au 9 de décembre que j'observé ledit jour être par 36° 44 m de latitude Nord, mon point fait par 335° de longitude. Etant encore à 260 lieues dans l'ouest de Ste Marie, une des isle des Assors ²⁴, ledit jour 9 décembre, à 11 heures du matin, nous aperçumes un navire à la distance d'environ 4 lieues qui courait à ouest et nous l'E1/4SE. Le vent étant de la part du sud joli frais ²⁵, nous arrivâmes tout de suite vent arrière le cap au NNE et au Nord, toutes voiles dehors, bonnetes haut et bas, mais la marche de ce navire étant très supérieure à la notre, à 3 heures et ½ il nous fit amené, et nous envoya son canot à bord, avec le capitaine de prise, six soldats et six matelots pour nous amariner. Du premier voyage, mon capitaine, le second et une partie de nos gens furent transportés, le second voyage, j'eus ordre avec le reste, excepté le maitre, le cuisinier et 2 mousses de prendre congé du St Vincent. Arrivé à son bord, je remis mon épée et mes effets au vinqueur, lesquels après avoir été visités me furent restitués, avec defence qu'il ne nous fut rien touché, ainsy qu'à une partie de l'équipage de Mr Grenouilleau, capitaine du Magnifique, venant des Cayes St Louis ²⁶, lequel ayant fait une prise dans le canal de Baham fort considérable qui sortoit de la Yamaique ²⁷, faisaient route ensemble firent rencontre de ce même navire le jour avant. Et s'étant aperçu que s'était un mauvais navire, Mr Grenouilleau fit vent arrière, la prise teint le plus près, qui fut reprise entre 8 et 9 heures du soir et par ce moyen, Le Magnifique se préserva de l'ennemi qui sans sa prise ne lui auroit peu échaper. Nous fumes donc informés par les officiers français qui étoit un nommé Depit, lieutenant qui commandoit, et un nommé Couprie, qui lui servoit de second, parlant très bon anglais qui étoit le bâtiment qui nous avoit pris. Ils nous dirent qu'il étoit party d'Irlande de compagnie avec treize autres, dont il s'étoit séparé par un coup de vent, étant dans l'Est des isles des

Assors, tous chargés de soldats qu'ils transportoit à la Nouvelle York, faisaient le nombre de deux mille hommes, dont il en avoit deux cens à son bord, avec trente six hommes d'équipage, vingt huit femmes et plusieurs enfans, quatorze canons montés, percé à vingt, qu'il ce nommoit le Baltimore, appartenant aux marchands de Londres, commandé par le capitaine Cruchen, ayant un colonel nommé Roleau et trois autres officiers.

De là nous continuâmes notre route pour la Nouvelle Angleterre jusqu'au 2 de janvier 1757 que nous arrivâmes à l'entrée de la Rivière et le 5 nous mouillâmes devant la ville qui se trouve située par 41° de latitude Nord et par 305° de longitude Ouest. A l'égard du St Vincent, trois jours après être pris, nous l'abandonnâmes, ainsy qu'à l'autre prise, ils firent route pour la Virginie, là où ils arrivèrent sans avoir fait aucun rencontre et ils furent adjugés pour les soldats et non pour l'équipage dudit Baltimore. Vous avez à l'entrée de la Rivière de la Nouvelle York 3 brasses et demi d'eau, le canal se trouve beaucoup plus près de la cote du Ouest que de celle de l'Est. Devant la ville il y a de 7 à 8 brasses d'eau, les courens ni sont pas fort considérable, puis que la mer ni perd ni ne monte de plus de 4 à 5 pieds, les navires sont amarrés à quai, ce qui fait que le port est fort joli et très commode. La ville est assez étendue et fait grand commerce en tems de paix, tant en Europe que dans l'Amérique. 6 mois après la déclaration de guerre, ils avoit 45 corsaires d'armés depuis 10 canons jusqu'à 24.

Le 12 de janvier, je sortis du Baltimore et j'eus la ville pour prison. Du premier de mars 1757, après deux mois de séjour, le capitaine Cruchen me procura un embarquement pour Amsterdam dans un navire de Londres, nommé le Douvre, commandé par la capitaine Kuenille Levenesten, armé de deux canons, huit periers et dix anglais. Nous appareillâmes sur les 9 heures du matin de devant ledit port avec nos quatre voilles mayores, le vent de la part du NE, joli frais, et vinmes mouiller au Sandoux ²⁸, qui est hors de la Rivière cependant, entre les terres, par les 7 à 8 brasses d'eau pour y espérer le vent favorable.

Le 4 de mars, le vent étant venu de la part du SSO, petit frais, nous appareillâmes du Sandouc, toute voile dehors, portant le cap à l'Est et à l'E1/4SE pour tenir le milieu canal ; après que nous fumes dehors, nous le mîmes au SE 1/4 E et gouvernâmes sur cette route environ 25 à 30 lieues pour nous élever de la cote en cas d'être surpris par un coup de vent de SE. Ensuite, comme nous étions destiné pour l'Europe, nous gouvernâmes à l'ESE et à l'Est, vous avez

tout le long de cette cote jusqu'à 20 lieues au large 30 brasses d'eau ; et à 4 à 5 lieues de 8 à 10 brasses. La cote est fort saine partant d'York, courant au Sud, mais allant du coté de Louisbourg, tirent vers le Nord, on y trouve des hauts fonds jusqu'à 15 et 20 lieues au large, très dangereux.

Un dimanche 6 de mars, sur les 11 heures du matin, nous recumes un grain de la part du ONO furieux (nous portions à l'Est) et faillîmes perdre notre grand hunier, malgré que tous les ris étoient faits. Aussitôt qu'il fut cargué, nous carguâmes la mizaine, en suite nous serrâmes l'un et l'autre ; de là nous deferlâmes la grande voile, et primes le ry dedans et mîmes en cape dessous, l'amure à tribort, jusqu'au lendemain 6 heures du matin que le vent s'étant rangé au NNO, nous fîmes routes pour relâcher à la Virginie, n'ayant pas abandonné la pounpe de tout le coup de vent qui fut des plus terribles. Le bâtiment se comporta très bien, nous ne recumes aucun mauvais coup de mer, quoi quelle fut très grosse, il y eut jusqu'à 4 pieds d'eau dans la cale.

Un mardy 8 du mois, le vent se rengent toujours du Nord vers l'Est, nous cessâmes de faire route pour la Virginie et mîmes le cap au NO pour revenir à la Nouvelle York. Et le 12 dudit mois, nous mouillâmes au Sandoux, après avoir donné plusieurs coups de talon sur un banc en entrant qui nous fit sauter 12 à 15 pieds de fausse quille. Cependant, après une demi heure de tems, la mer ayant un peu monté, nous en sortîmes. Je relevé l'endroit où nous touchâmes le milieu de l'entrée de la Rivière qui est fort étroite, me restoit au Nord, et la pointe du Sandouc de la cote du Ouest, me restoit au S¼SO, nous avions un peu trop fait courir sur le NE. Quand on est dans la Rivière, il faut toujours tenir son milieu.

Le 24 de mars, je débarqué du navire Le Douvre, ayant été jugé incapable de reservir.

Un samedi 7 de may, à 1 heure après midy, nous mîmes à la voile dans le senau nommé La Charmante Nancy, commandé par le capitaine Climp, armé de 4 canons, dix personnes à bord, 8 anglais et 2 français du port, de 100 tonneaux pour faire le voyage d'Hambourg sur les terres du roy de Danemarc et vinmes mouiller au Sandouc.

Le 12 de may 1757, à 8 heures du soir, nous appareillâmes de ladite rade, le vent étant venu au SO par un orage, et mîmes dehors sous la mizaine et les deux huniers. Nous trouvâmes la mer grosse en sortant, les vents ayant régné les trois jours devant au SSE et au Sud, gros frais. Après que nous fumes sorti, l'on mit le cap au SE1/4 E, craignent que le vent ne revint au Sud et au SSE. Cependant le tems ce mit au beau et le vent continua toujours de la part OSO à Ouest.

Un dimanche, 22 de may, le vent ayant toujours régné du SO à Ouest bon frai, il nous tomba un grain à bord à 9 heures du soir qui nous surprit avec la mizaine et les deux huniers dehors, tous les ris faits, que lors que nous voulûmes les carguer, le vent nous les mit en charpit et nous endommaga beaucoup la mizaine. Dans le principe, le vent étoit à OSO, en pluie, nous courions à l'ENE, et sauta à ONO, il nous masqua babord au vent et nous trouvâmes engagé l'espace d'un demi quart d'heure jusqu'au grand panneau. Cependant, le bâtiment eut le bonheur d'arriver, nous carguâmes notre mizaine et le restant de nos huniers avec beaucoup de difficulté et nous serrâmes le tout à grand peine. Par la force du vent, nous courûmes à mats et à corde sur la route de l'ESE et du SE jusqu'au lendemain 9 heures du matin, que le vent ayant un peu moli, nous racomodâmes notre mizaine et la mîmes dehors avec la grande voile. De là, le tems s'étant mis au beau et le vent continuant toujours à nous être favorable, reignat depuis le SO à ONO, nous singlâmes sur la route du NE tout dehors pour venir passer dans le Nord d'Angleterre.

Un vendredy 10 de juin 1757 à 7 heures du matin, nous eumes connaissance d'une petite isle détachée des Orcades par la latitude de 58° 30 m Nord, nous en passâmes dans le Sud, à la portée du canon. Elle a un banc de roche qui porte dans le NO environ ¼ de lieue ; elle n'est point habitée. De là nous fîmes route pour passer entre les isles, passage nommé le Petit Entounoir, ayant les vents de la part OSO.

Samedy 11, après l'observation faite, nous nous trouvâmes être par 59° 55 m et à 4 heures après midy, nous doublâmes la dernière isle des Orcades, qui se trouve par les 60° de latitude Nord. Nous mîmes au sitot le cap au SSE, tout dehors, faisaient grand chemin, ventant beau frais, pour venir nous mettre en latitude d'Eyland 29, une petite isle qui se trouve dans le NO de l'emboucheure de la rivière de l'Elbe.

Un dimanche 19 de juin 1757, sur les 9 heures du matin, nous entrâmes en rivière, le vent de la part du NO, joli frais, ayant toutes voiles dehors, bonnetes haut et bas et vinmes mouiller au dessus de la ville d'Estade ³⁰ qui est sur les terres d'Anovre, à 4 heures de l'après midy, distante de Hambourg de 8 lieues, après en avoir fait 17 lieues, car de l'entrée à Hambourg, il y a 25 lieues, après 37 jours de traversée.

Lors que l'on est à Eyland, on doit prendre un pilote pour entrer, mais sy l'on connoit l'endroit et que le tems soit clair, en metant l'isle au NO de soy et gouverner droit au SE, l'on va chercher l'entrée où il se trouve une galiote de mouillée qui a toujours 10 à 12 pilotes à son bord et vous en fournit un pour monter la rivière. Vous avez depuis l'entrée jusques devant la ville des tonnes ³¹ tribort et babord pour marquer le chenal, distance en distance d'une portée de fusil ; celles de tribort sont noires et de babord blanches, et toutes numérotées, un navire de ligne peut monter jusque devant Estade.

Lundy 20 de juin, nous montâmes devant la ville et vinmes nous amarré en avant du Commandant, qui peut monter 50 pièces de canon. Il n'est jamais sorti du port, n'ayant été fait que pour servir d'amiral.

Le 22 de juin, sur les 10 heures du matin, je descendis à terre pour aller à la Bource, là où je rencontré plusieurs français. Et après leur avoir fait part de ma situation, je leur demandai quel seroit les moyens les plus assurés pour me rendre en France. Ils me donnèrent tous pour avis de ne point embarquer pour Bordeaux, ni pour aucun port de France, que la voie la plus sure étoit de m'embarquer pour Amsterdam, ensuite continuer mon voyage par terre. Et pour cet effet, il falloir m'adresser à Mr Lago, chevalier de St Lazare, commissaire de marine envoyé de France qui me procureroit tous les moyens nécessaire pour ce sujet. Sur les 2 heures après midy, je sortis la ville pour l'aller voir sur son bien de campagne à Einstingol, éloigné d'Hambourg environ ¼ de lieue. Je fus reçu très gracieusement de sa part, il me donna un ordre pour Mr de La Vizary, ytalien, à cette fin qu'il me procurat un passage pour Amsterdam par la première occasion.

Le 23, j'employé presque tout le jour à parcourir la ville pour en voir les curiosités. C'est la république la plus considérable et la mieux fortifiée de toute l'Allemagne. A la sortie du Ouest, à la portée du canon, il y en a une autre que l'on nomme Altenac ³², appartenant au Roy de Danemarc qui n'est point du tout fortifiée, ni aussi grande que Hambourg. On y fait grand commerce, les vivres y sont très à bon compte et les droits fort modiques. Ce qui n'est point à Hambourg.

Un vendredy, 24 de juin, Mr de La Vizary arretra mon passage à bord d'un cache mac ³³ hollandais qui étoit mouillé devant Altenac, allant à Amsterdam, chargé de bois de construction.

22 Ile des Bahamas dont le nom est Mayaguana.

23 Chenal ou passe.

24 Açores.

25 Les vents portent selon leur force et vitesse différents appellations. *Le dictionnaire géographique portatif*, de Lawrence Echard, publié en 1810 pour sa troisième édition donne la définition suivante du terme « frais » : « Qualité de vent ; *petit frais*, vent faible ; *joli frais*, vent plus fort ; *bon frais*, le meilleur qu'on puisse désirer ; *grand frais*, celui qui commence à inquiéter ; on dit que le vent fraichit quand il augmente ».

26 Au sud de Saint-Domingue.

27 Jamaïque.

28 Baie de New York avec de nombreux bancs de sable.

29 Heliogoland.

30 Stade.

31 Bouée pour marquer le chenal.

32 Altona.

33 Nous n'avons pas trouvé à quel type de navire se rapporte cette appellation.

Mercredi 29 de juin, jour de St Pierre, le vent étant au NE, nous appareillames de devant Estade et mimes dehors à 7 heures du soir, mais nous ne fumes pas à plus de deux lieues au large que nous rencontrâmes cinq bâtiments anglais, trois frégates et deux caches, lesquels étoient arrivés le jour avant pour croiser à l'embouchure de l'Elbe, afin d'éviter que tout bâtiment étranger n'alassent en France porter du bois de construction, mature, provision, munition de guerre et ordre d'arrêter tous les français qui se rencontreroient à leur bord. Le second commandant mit son canot dehors et l'envoya à bord pour faire la visite. S'y étant trouvé plusieurs passagers, l'officier nous fit tous embarquer pour aller à bord du commandant montant 24 canons, nommé L'Equireuil, capitaine Parcort, pour y présenter nos passe ports. Mais le mien s'étant trouvé de nulle valeur, de même que deux autres français, dont le nommé Depit, lieutenant de Mr Grenouilleau, qui étions venu ensemble de la Nouvelle York et un nommé Guiene de Bordeaux, rouleux de l'Allemagne, furent détenus huit jours à son bord. Après lequel tems, Mr Parcort nous fit embarquer à bord de La Despache, senau de 14 canons, qui vint escorté un bâtiment hollandais venant du Port au Prince, et quatre cache mac, jusques dans la rade de Yarmouth, là où nous mouillâmes le 12 juillet. Le navire hollandais fut adjudé de bonne prise pour L'Equireuil qui l'avoit pris en entrant dans le Texel, rade d'Amsterdam, le second maître ayant déclaré que la cargaison appartenait à des propriétaires français. Les quatre cache mac furent renvoyés huit jours après, celui dans lequel je fus pris étoit du nombre.

Un mercredi 13 de juillet 1757, sur les 4 heures de l'après midi, l'on nous fit descendre à terre, escorté d'un sergent et deux soldats, équipé de manière à faire compation, des corsaires n'auront pas peu faire pire et fumes mis en prison, n'étant que nous trois de français. Il y a un souterrain capable de contenir 100 personnes qui seroit plus propre à servir de séjour aux morts qu'aux vivants.

Depuis le 13 de juillet 1757 jusqu'au 6 de mai 1758, je fus détenu en prison, faisant en tout 10 mois moins sept jours. Je recus ledit jour ma parole d'honneur pour aller en cautionnement à Beclès³⁴, dans le comté de Suffolk, distant de Yarmouth de 15 miles. Là je trouvai 12 officiers provenant de deux corsaires de Dunkerque, de 60 hommes chaque qui y furent conduits pendant le tems de ma détention.

Du 7 de mai 1758 jusqu'au 19 d'août suivant, je demurai sur ledit cautionnement, faisant en tout trois mois 12 jours, que nous recumes ordre de nous rendre à Yarmouth et fumes embarqués avec la majeure partie des deux équipages sur deux frégates pour être transportés à bord d'un vaisseau à trois pouds nommé Le Cornval, servant de prison dans la rivière de Chatam³⁵ qui se jette dans la Tamise à Chamés³⁶.

Du 20 d'août jusqu'au 4 de septembre 1758, nous arrivâmes à Tenterden en Kent. Je demurai sur ce cautionnement jusqu'au 26 de juin 1759, faisant en tout neuf mois 22 jours.

Le 26 de juin 1759, nous partîmes de Tenterden pour venir à York, là où nous arrivâmes le 23 de juillet, ayant eu 28 jours de marche ou de séjour. La ville se trouve située par les 54° de latitude Nord et par le même méridien de Londres, la rivière Ouse la traverse. Il y a 24 paroisses, environ 10 à 12 mille âmes et une très belle cathédrale dédiée à St Pierre.

Un lundy matin, 18 du mois d'avril 1763, je partis de la ville d'York après y avoir demuré 3 ans et 8 mois. J'arrive à Londres, un mercredi à midi, 27 dudit mois. Party de Londres un vendredi matin sur les 9 heures, 6 de mai pour aller joindre le navire le Pit Well à Gravesine³⁷, commandé par le capitaine Outorloney allant à Cork en Irlande et de là à Bordeaux, Dieu aidant. Sorty de la Tamise le 10 mai, passé le Pas de Calais le 12, ayant demuré deux jours dans la rade des Dunes.

Arrivé à Cove³⁸ à 2 lieues au dessous de Cork, le 22 de mai, jour de la Pentecôte.

Party de Cork pour Kimsalle³⁹ le dimanche à 3 heures du matin 5 juin et arrivé le même jour à 4 heures de l'après midi.

Un mercredi 8 juin, sur les 5 heures du soir, nous embarquâmes 500 prisonniers et fimes voile sur le champ, les vents au NE, petit frais.

A bord du Pit Welle, le 16 de juin 1763, à 4 heures du matin, la tour des Baleines nous restant à l'ENE, distante de 3 lieues, le vent de la part SSO, tems pluvieux, nous soussignés, officiers prisonniers de guerre à bord dudit navire, certifions que tous les matelots, prisonniers de guerre, sont venus sur le gaillard d'arrière et on demandé au capitaine Ochterloney de les mettre à terre à La Rochelle. Sur quoi, le capitaine leur a fait pour réponse que sa destination étant pour Bordeaux, cela ne se pouvoit. Mais ils ont persisté d'y entrer à cause des malades et des vents qui ne permettoient de faire route pour la ditte rivière de Bordeaux, étant party de Kinsale en Irlande un mercredi 8 du courant mois, faisant le 9° jour de ma sortie, certifions qu'ils (qu'ils) ont pris le commandement dudit navire pour entrer dans ledit port, en foi de quoi nous avons signé le présent pour servir et valoir ainsi que de raison. Fait en double à bord dudit navire le 16 dudit mois.

Un judy 16 de juin 1763, entre 11 h et midi, nous mouillâmes dans la rade de Chédebois⁴⁰, les prisonniers furent débarqués le vendredi. Et le dimanche à 4 heures du matin, 19 du courant, les vents à l'ESE, joly frais, nous appareillâmes de la ditte rade.

Lundy 20 de juin à 8 heures du matin, nous entrâmes en rivière par la passe de Grave.

- 34 Beccles.
- 35 Chatham.
- 36 Sheerness.
- 37 Gravesend.
- 38 Cobh.
- 39 Kinsale.
- 40 Chef de Baie ou La Rochelle.



Revue Archéologique de Bordeaux, tome CLX, année 2018, p. 113-140

David Fiozzi

Le chœur de la cathédrale Saint-André dans la seconde moitié du XVIIIe siècle et le projet de Barthélémy-Michel Hazon

Dans l'histoire architecturale et artistique de la cathédrale Saint-André de Bordeaux, le XVIIIe siècle peut apparaître comme une phase intermédiaire inféconde. La littérature récente¹ a cependant montré que les cathédrales françaises connaissent alors une riche période où se pose matériellement la question de l'adaptation des vieux chœurs aux usages nouveaux. A la faveur de la réapparition sur le marché de l'art d'un beau dessin de Hazon qui appartenait à un projet quasi inconnu des historiens de Saint-André, il a paru intéressant de reconsidérer cette longue séquence qui commence en 1758, quand émerge le projet de renouvellement du chœur², et se termine en 1805, date à laquelle ce dessein se concrétise enfin durablement. Il ne s'agira que d'amender une bibliographie déjà solide³.

Le chœur du XVIIIe siècle : un héritage ancien⁴

Un chœur clos

Le chœur tel qu'il apparaît sur deux plans du XVIIIe siècle⁵ n'a pas fondamentalement changé depuis la description érudite qu'en a donnée le chanoine Lopès en 1668⁶. Il consiste, selon la formule usuelle, en une « église dans l'église », chœur clos fermé par une clôture opaque autour du chœur liturgique et par une claire-voie autour du sanctuaire. Les vues bien connues

de Pierre Brun⁷ montrent le jubé de pierre, que l'on date de 1530-1540 et qui fait parfois office de tribune. Les deux bas-reliefs placés de part et d'autre de la porte formaient les retables de deux autels supprimés au tout début du XVIIIe siècle. Le mur plein de la clôture se poursuit en équerre jusqu'à deux portes latérales de style gothique.

A l'intérieur, les 120 stalles du chœur liturgique, créées à une époque inconnue mais sans doute déjà anciennes, sont réparties en deux rangées (« haut chœur » et « bas

1 Voir les publications de Mathieu Lours, en particulier Lours, 2010.

2 Rappelons, si besoin est, la malencontreuse polysémie du mot : le *chœur* peut d'abord désigner le lieu où se trouvent les stalles (c'est le chœur liturgique) ; ensuite l'ensemble formé de ce chœur liturgique et du sanctuaire (par exemple dans l'expression *chœur clos*) ; et enfin la partie de l'église qui se trouve à l'ouest du transept (le chœur architectural). A Saint-André, ce dernier est très profond (env. 33 m) et il a ainsi toujours coïncidé avec le chœur pris dans la deuxième acception.

3 En particulier : Gardelles, 1963 ; Leulier, 1997 ; Taillard, 2001 ; Taillard, 2017.

4 Cette partie n'est qu'une ébauche qui demande à être développée ; malgré les études savantes de J. Gardelles, C. Taillard, R. Leulier, et les divers articles de Marc Favreau parus dans la *Revue archéologique de Bordeaux*, un certain nombre d'aspects du chœur restent à éclaircir.

5 A.D.Gir., 2 Fi 4 (anc. 11 Z 4), plan anonyme, entre 1724 et 1771 (reprod. dans Gardelles, 1963, fig. 3) ; et A.M.Bx., XI G 3, copie de 1841 d'après un plan de Bonfin levé vers 1790-1791 (reprod. dans *Bordeaux*, 2017, p. 149).

6 Lopès, 1882.

7 A.M.Bx., XI G 387 (reprod. dans Avisseau-Poussou, 1990, n° 97) ; Bordeaux, sacristie de la cathédrale Saint-André (reprod. dans *Bordeaux*, 2017, p. 434).

chœur »). Deux sièges se distinguent : la stalle haute du côté sud, près du sanctuaire, qui est la « chaire d'assistance » de l'archevêque et la première stalle sous le jubé, à droite en entrant, réservée au doyen qui est à la tête du chapitre. Un orgue de chœur est installé en hauteur, côté nord, de même qu'une petite tribune pour la psalette. Périodiquement, selon le calendrier liturgique, des tapisseries sont tendues au-dessus des stalles : il s'agit en particulier de la tenture de 40 pièces des « actions et miracles de S. André », donnée à la fin du XIV^e siècle par le chanoine Vital Carles. Trois tableaux sont accrochés au-dessus des portes ⁸ et un lutrin de 1611 trône au milieu du planum. Au-delà d'une table de communion en cuivre, se trouve le sanctuaire, qui associe de façon tout à fait traditionnelle l'autel et les reliques renfermées dans un tombeau et plusieurs châsses. La forme de l'autel nous est complètement inconnue. Quant à l'édicule qui se trouve pris entre cet autel et la clôture de fond d'abside, il est manifestement organisé selon le principe suivant : le rez-de-chaussée est une sorte de confession où est déposé le tombeau de saint Macaire et à l'étage se trouve l'autel dit « de prime » ⁹.

Le chœur et ses alentours sont peuplés de pierres tombales et de tombeaux, même si le plan reconstitué au XIX^e siècle par le baron de Marquessac ¹⁰ est peut-être trompeur : au XVIII^e s, la plupart des sépultures sont sans doute à peine indiquées au sol voire complètement oubliées. Dans l'enceinte du chœur, il n'y a qu'un tombeau en élévation, près de la clôture au Sud : celui de l'archevêque Prévost de Sansac (1591). La couronne que forme la clôture autour du sanctuaire est constituée de monuments funéraires d'archevêques, au nombre de quatre ¹¹ ; les trois monuments qui datent des XIV^e et XV^e siècles prennent la forme d'enfeus surmontés d'un gâble, le tout étant en partie ajouré, ce qui permet aux fidèles d'apercevoir le sanctuaire depuis le déambulatoire.

L'empreinte des frères de Sourdis

Les dernières modifications significatives dataient de la première moitié du XVII^e siècle ; elles étaient dues aux deux frères de Sourdis qui se sont succédé à la tête de l'archevêché. Deux gestes du cardinal François de Sourdis ont matérialisé l'introduction de la Contre-Réforme dans la cathédrale : l'établissement d'un trône archiepiscopal dans le sanctuaire ; et l'installation d'un tabernacle sur l'autel, qui remplaçait l'armoire eucharistique ménagée dans un mur latéral. Le cardinal a aussi contribué en 1608 à désencombrer le chœur et à le décloisonner en faisant supprimer la clôture ou galerie qui séparait le chœur liturgique du sanctuaire en même temps que le tombeau de Charles de Guyenne. En 1644, Henri de Sourdis caressa l'idée de renouveler le chœur en demandant des plans à un architecte non identifié. Il semble avoir eu une double intention : donner

de l'ampleur au chœur et le rhabiller entièrement de marbres, mais rien n'indique qu'il voulait modifier la structure même du chœur, sa distribution.

Les acteurs en jeu et les usages du chœur

Le chœur liturgique des cathédrales est ordinairement placé sous la juridiction du chapitre tandis que le sanctuaire relève de l'évêque. C'était probablement le cas à Saint-André. L'usage partagé de cette enceinte a inévitablement entraîné des tensions entre les deux autorités, tensions qui ont pris un tour particulièrement aigu sous François de Sourdis. Au XVIII^e siècle, la relation s'est apaisée. Le chapitre n'en garde pas moins le sentiment qu'il est chez lui dans les stalles. Là, il se trouve isolé des regards, de l'agitation des fidèles, aussi bien que du vent et du froid. Le chœur est ainsi souvent perçu comme une église particulière, une chapelle privée des chanoines, dont le peuple est exclu. C'est d'ailleurs sur des points extérieurs à cette enceinte que s'est fixée la dévotion populaire au cours de l'histoire : autour de la tombe de Pey Berland au XV^e siècle, dans la chapelle de Notre-Dame-de-la-Nef au XVII^e siècle ¹².

Saint-André est la première église de la paroisse, de la ville, du diocèse et de la province. De ces quatre fonctions, seule la fonction paroissiale est étrangère au chœur, l'autel de la paroisse, dit « de la Majestat », ayant été établi selon les époques dans diverses chapelles ; le territoire paroissial est d'ailleurs fort restreint, se limitant à quelques pâtés de maisons autour de Saint-André. Quant aux trois autres fonctions, elles supposent un lien particulier entre le chœur et la société laïque. En dehors des offices journaliers du chapitre, le chœur accueille régulièrement des cérémonies publiques. C'est là que les archevêques prêtent serment à leur arrivée dans l'archidiocèse ; c'est aussi là que prêtent serment les gouverneurs de la province, les maires de la ville (les jurats eux le font à Saint-Eloi). Les jurats ont coutume d'assister en corps à la messe lors de diverses fêtes annuelles, notamment à la Pentecôte et à Noël ; c'est aussi dans le chœur que sont chantés les *Te Deum* pour les événements joyeux du royaume. A ces diverses occasions, les corps

constitués – le Parlement, la Cour des aides, les jurats, etc. – s'asseyaient dans les stalles. Les règles d'accès au chœur, de préséance et de placement des personnes sont très codifiées ; les places de chacun se gardent jalousement, se négocient, font l'objet de procès. Le chœur se révèle ainsi être un lieu de représentation où se donne à voir la hiérarchie, sans doute obsolète, des pouvoirs.

Au-delà de cet aspect, le chœur dont la structure a sans doute été fixée au XIV^e siècle sur le modèle des églises monastiques, apparaît au XVIII^e siècle comme le résultat d'une longue sédimentation d'usages, de pratiques, d'aménagements, de lieux mémoriels.

Le mouvement de transformation des chœurs

Or cette stratification de la mémoire est bousculée par le courant de fond de transformation des chœurs. Les réaménagements passent par des solutions assez variées d'un édifice à l'autre et dépendent chaque fois de la volonté des deux acteurs : le chapitre et l'évêque. On voit ainsi la lente diffusion de nouveaux autels plus visibles et pourvus d'un tabernacle (dans le Sud-Ouest on ne trouve pas de suspense eucharistique) et l'ouverture progressive des chœurs, avec le remplacement des murs de clôture par des grilles et l'effacement des jubés. S'est ensuite ajoutée l'inversion générale de la distribution, les stalles étant renvoyées en fond d'abside et l'autel avancé vers la nef.

Cette tendance s'est inégalement diffusée dans le Sud-Ouest. Si la collégiale Saint-Seurin, rivale historique de Saint-André, a conservé son chœur clos jusqu'à la fin du siècle ¹³, le chœur de l'église Saint-Michel achève en 1753 son processus d'ouverture commencé en 1705, ce qui n'a pas été sans opposition des bénéficiaires, occupants des lieux : tout en gardant les stalles au même emplacement, on y a progressivement remplacé le jubé, puis la clôture, par des grilles ¹⁴. On peut constater qu'en 1786, l'église paroissiale Sainte-Eulalie n'a plus de jubé et que son chœur est lui aussi entouré de grilles ¹⁵. En général, les cathédrales du Sud-Ouest ne se sont défait que tardivement de leur jubé : Bayonne, Agen, Luçon (vers 1770-1775), Limoges ; un certain nombre l'ont même gardé jusqu'à la Révolution : Bazas, Sarlat, Condom. Quant à l'adoption du maître-autel à la romaine avec inversion du sanctuaire et du chœur des stalles, elle est encore moins systématique.

Le projet de Coustou (1758-1771)

Les recherches de financement

C'est en 1758 qu'on voit Saint-André manifester le désir de prendre part à ce mouvement. L'impulsion ne vient pas de l'archevêque, même s'il considère le projet avec bienveillance. D'Audibert de Lussan, installé sur le trône archiepiscopal depuis 1745, ne réside guère à Bordeaux, à l'instar de son prédécesseur et de son successeur. Depuis 1720, d'ailleurs, les archevêques ne participent plus à l'entretien de la cathédrale ¹⁶ – et plus tard, à partir de la fin des années 1760, leur souci se fixera sur la construction du nouveau palais. C'est à l'intérieur du chapitre que naît le projet et c'est le chapitre qui est à la manœuvre jusqu'au bout, tout du moins quelques-uns de ses membres : d'abord le chanoine Audoing, puis Logette et l'abbé de Monbalen. Le chapitre est conscient qu'il a depuis trop longtemps négligé l'édifice, autant par manque de moyens que par désintérêt, et c'est une intervention générale qu'il envisage alors, avec la *réédification du chœur, de l'intérieur de l'église et la réparation des clochers*, c'est-à-dire des flèches ¹⁷. Pour le chœur, il s'agit de *refaire à neuf* le maître-autel et de remplacer les stalles du chœur, hors d'état de servir par leur vétusté ¹⁸.

Les archives nous renseignent avant tout sur la question centrale du financement. Car non seulement le chapitre a peu de ressources mais la conjoncture se révèle défavorable en raison de la guerre de Sept Ans (1756-1763) ¹⁹. Le chapitre doit envisager successivement plusieurs modes de financement. Quand il songe d'abord à l'organisation d'une loterie ²⁰, il a sans doute en tête la réussite de celle de Saint-Sulpice instituée en 1721 et qui a permis l'érection de l'église parisienne. Le chanoine Logette lui-même, dans une lettre de 1765, renvoie

13 Son jubé, endommagé par l'effondrement d'une voûte, avait été refait en 1700-1703.

14 Lacoue-Labarthe, 1993, p. 63, 160-161.

15 Lacoue-Labarthe, 1993, p. 251. La volonté d'ouvrir les chœurs liturgiques n'était d'ailleurs pas nouvelle, dans les églises séculières aussi bien que régulières : il semble bien que dès 1672 le chœur de l'église bénédictine de Sainte-Croix de Bordeaux était clôturé de grilles et non plus de murs ; et dès 1541, les jurats de La Réole exigeaient que le chœur de la collégiale Saint-Michel fût désormais fermé par de simples toiles, que l'on pût relever à l'occasion pour que les fidèles participent visuellement aux cérémonies (Roudié, 1961, p. 116-117).

16 Favreau, 1994, t. I, p. 389.

17 A.D.Gir., G 305, f° 116 v°-117 r°, acte capitulaire du 12 juin 1758 (voir aussi A.D.Gir., G 3339, lettre du 3 juill. 1758 de l'archevêque).

18 A.D.Gir., C 269 (mémoire de février 1759) (éd. dans A.H.G., t. XXV, 1887, p. 226).

19 Gardelles, 1963, p. 39, 43 ; Leulier, 2017 (1), p. 140.

20 A.D.Gir., G 3339 (anc. G suppl. 83) (3 juill. 1758), C 269 (7 févr. 1759) (éd. dans A.H.G., t. XXV, 1887, pp. 225-226).

8 *Le Christ devant Caïphe* de G. van Honthorst, la copie du *Martyre de saint Pierre* d'après Guido Reni et le *Portement de croix* traditionnellement attribué à Luis Pascual Gaudin.

9 Il permettait de dire les messes matutinales, après prime.

10 A.D.Gir., G 315 bis. Maffre, 1998 ; *Bordeaux*, 2017, repr. p. 355.

11 Ceux de Hélié de Salignac, de Pey Berland et d'Arnaud de Canteloup, ces deux derniers étant conservés ; un quatrième plus tardif : Henry de Béthune (fin du XVII^e siècle). Il faut ajouter le tombeau de Vital Carles appuyé sur un mur plein de la clôture, côté nord. Voir D. Boyer-Gardner et M. Schlicht dans *Bordeaux*, 2017, p. 353-356.

12 On verra plus loin que l'on peut se poser la question du culte de saint Macaire.

explicitement à Languet de Gergy, le curé qui l'avait promue²¹. A Bordeaux, on avait déjà songé à imiter cet exemple : en 1749, l'archevêque d'Audibert de Lussan avait espéré obtenir l'établissement d'une de ces loteries pour financer la construction de Saint-Louis des Chartrons, mais l'administration royale avait opposé un refus²². Aussi, instruit par cet échec, l'archevêque conseille-t-il au chapitre de plutôt solliciter une part de l'imposition des « trois sols pour livres » levés à Bordeaux, avant de lui demander d'attendre des temps plus favorables. En 1761, le chapitre n'a pas renoncé et compte désormais sur l'obtention de marbres gratuits de la part du roi²³, puis se tourne trois ans plus tard, mais sans plus de résultat, vers la solution de l'union d'un bénéfice ecclésiastique²⁴.

L'auteur du projet : Charles-Pierre Coustou

Entre-temps, alors que cette question financière n'est pas réglée, on a déjà approché un architecte, qui, sans doute vers le début de 1761²⁵, commence à travailler au projet. Les historiens de la cathédrale ont déjà retracé cette procédure dans ses grandes lignes ; mais on s'est sans doute mépris sur l'identité de l'architecte que les documents désignent par son seul patronyme : Coustou. On a pensé qu'il s'agissait de Guillaume II Coustou²⁶, car il s'était fait connaître à Bordeaux dans les années 1740 avec le groupe fameux de l'*Apothéose de saint François-Xavier* réalisé pour le retable de l'église des Jésuites. Mais Guillaume II, comme son père Guillaume I et son oncle Nicolas, n'est connu que pour son activité de sculpteur. Or deux pièces du dossier qualifient notre homme d'architecte du roi et d'inspecteur de ses bâtiments²⁷. Ce double titre indique qu'il s'agit du jeune frère de Guillaume II, Charles-Pierre Coustou (1721-1797), seul architecte de la famille²⁸. Après un voyage à Rome, Charles-Pierre avait en effet été nommé, vers 1756, inspecteur des bâtiments du château de la Muette. Quand le chapitre de Saint-André s'adresse à lui, vers 1760-1761, il a déjà l'expérience d'une commande religieuse, ayant dessiné deux autels pour Saint-Roch à Paris. Le chantier de cette église, dirigé par le curé Marduel, où ont travaillé Boullée et Falconet, a été le plus emblématique et le plus prestigieux de l'époque ; ce fut un laboratoire des tendances nouvelles. Les deux autels confiés à Coustou étaient adossés aux piliers du transept, à l'entrée du chœur : celui de gauche portait le célèbre *Christ au Jardin des Oliviers* de Falconet, celui de droite un *Saint Roch* de son frère Guillaume II Coustou. Ils ont disparu à la Révolution, mais on peut juger de leur aspect grâce à un dessin de Norry²⁹ : on devine leurs lignes très sévères, leur couleur froide (bleu turquin), tout à fait conformes à ce que l'on appelle alors le « goût grec », tendance la plus moderne. S'il les avait sans doute conçus avant son séjour romain³⁰,

l'ensemble des nouveaux aménagements de l'église fut très solennellement inauguré en décembre 1760³¹. Selon la pratique régulièrement vérifiée pour des projets de cette envergure, le chapitre bordelais ne s'était donc pas tourné vers un architecte local – encore moins vers son architecte attitré, Jean Laclotte – mais vers un artiste parisien, qui plus est portant le nom d'une famille fameuse et tout juste auréolé de sa participation à un prestigieux chantier d'avant-garde³².

L'avancée du projet fut peut-être ralentie par le séjour de Coustou en Pologne entre 1760 et 1761³³, mais bien plus encore par les attermolements des chanoines. Pendant longtemps, les plans font le va-et-vient entre l'architecte, le chapitre, l'influent gouverneur de la province, le maréchal duc de Richelieu, et l'archevêque qui demande des corrections dont nous ignorons la nature. A la fin de 1764, le chanoine Marc Antoine Logette, envoyé à Paris pour affaires, rencontre Coustou à plusieurs reprises et consulte des gens de l'art³⁴. Il est clair qu'à cette date, le chapitre n'envisage pas la réalisation du projet à court ou moyen terme. Il tarde à verser les honoraires, bien que Coustou ait consenti à réduire ses prétentions. Si bien que Logette se

sent obligé de rappeler à ses confrères qu'il n'est pas possible de traiter avec Mr Coustou architecte du Roi, inspecteur de ses bâtiments et dont les talents sont supérieurs comme avec un artiste d'un mérite ordinaire³⁵.

A Bordeaux, on pense, peut-être sans trop y croire, que les plans et dessins serviront plus tard, quand on pourra financer leur réalisation. Dans cette optique, le chanoine Logette essaie de convaincre le chapitre de faire fabriquer sous la direction de Coustou lui-même un « modèle en relief », c'est-à-dire une maquette ; elle permettrait, mieux que de simples plans, à un maître d'œuvre local de réaliser fidèlement la pensée de l'architecte, en l'absence de ce dernier. Cette maquette, sans doute de bois et de plâtre, aurait eu environ 80 cm de hauteur. Logette cite pour exemple le modèle de la salle du trône de l'Impératrice de Russie qu'il a vu au Louvre – sans doute au siège de l'Académie d'architecture³⁶. Mais le chapitre considère qu'il a engagé assez d'argent et refuse. Fin décembre 1765, Coustou étant payé, les dessins du projet sont remis au chapitre.

On espère toujours, l'année suivante, recevoir du marquis de Marigny, le directeur général des Bâtiments du roi, des marbres gratuits, qu'on n'obtint jamais³⁷. Au début des années 1770, avant que le projet ne soit définitivement enterré, les plans de Coustou sont encore évoqués à deux reprises. D'abord en 1771, dans une lettre adressée au chapitre par les frères Mazzetti³⁸. L'atelier de ces marbriers et sculpteurs, originaires du Tessin et établis à Dax au milieu du siècle, fournissait les églises du Sud-Ouest en mobilier et parements de marbres. Avec d'autres Italiens comme les Fossati, les Baratta, les Contestabile, ils ont répandu dans le sud de la France, un type d'autel polychrome d'ascendance baroque. Mais à cette époque, les Mazzetti savent aussi intégrer à leurs réalisations les nouvelles tendances néoclassiques³⁹. Ils écrivent avoir eu vent de ce que le chapitre est dans le dessein de faire un autel de marbre et autres décoration semblable au santuaire de la primatiale métropole, et que Mo.^r Costou sculpteur du Roy⁴⁰ en avait dressé le plan et devis et ils offrent leurs services pour les réaliser. Aucune suite n'est donnée à cette démarche tardive.

Il faut enfin considérer une intéressante lettre du doyen du chapitre, Guyonnet de Monbalen, écrite de Paris et non datée⁴¹ ; peut-être faut-il la situer en 1771 ou 1772⁴². On y lit :

de crainte que les plans du chapitre, ne s'égarent, ou ne fussent coupés dans les malles de Mr Larchevesque, j'avois pensé, Messieurs, qu'il étoit plus sûr de les placer au milieu de mes habits dans une malle que j'ay fait partir il y a 8 jours. j'envoie les clefs a Bordeaux, pour qu'on les retire, et que lon vous les Remette desquelle sera arrivée.

vous y trouveres les anciens plans et ceux de mr coustou. A force de sollicitations et d'importunité, j'ay obtenu de mr hason qui est de mes amis qu'il me prestast, a moy personnellement, son project, sous la parole d'honneur qu'il a exigé et que je luy ay donné, de ne les confier a personne, de ne m'en désaisir sous aucun pretexte, ne les laisser voir a aucun architecte, ni prendre copie a personne. J'ay seulement permission de luy, de les laisser voir au chapitre, en les retirant tout de suite, attendu que ce n'étoit que pour les faire voir au chapitre que je luy demandois de les avoir. En consequence je les porteray avec moy.

Ces plans du chapitre, que le doyen envoie dans la malle de M^{re} Mériadec de Rohan, sont-ils ceux de l'aménagement du chœur ? Sans doute. Et pourquoi Hazon impose-t-il des conditions draconiennes pour préserver la confidentialité autour de ce travail ? Avant de voir quel projet alternatif Hazon a pu former, revenons sur la nature de celui de Coustou.

Le projet de Coustou

Pour se faire une idée du projet concerté entre l'architecte et les différentes parties, les indices sont ténus. L'introduction massive de marbres dans le décor semble avoir été un point essentiel. Le maître-autel envisagé comportait un retable – c'est pour lui qu'on réclame des marbres gratuits en 1761 –, l'autel n'était donc pas isolé, à la romaine, mais placé au fond du chœur. Encore faut-il déterminer ce que l'on entendait par « retable » : s'il s'agissait d'un haut retable architecturé, cela impliquait peut-être la suppression de l'autel *de retro* surélevé à l'arrière. De même, une lettre de Logette évoque, parmi les dessins, une « élévation du jubé »⁴³ mais le mot peut recouvrir des réalités diverses.

35 A.D.Gir., G 3341, lettre du 26 févr. 1765.

36 Ibid., lettre du 17 août 1765.

37 On n'en pas de trace, en particulier, dans la série O/1 des A.N. (marbres).

38 A.D.Gir., G 3340, lettre du 12 mars 1771.

39 Exemple de cette même année 1771 dans l'église Sainte-Quitterie d'Aire sur l'Adour.

40 Notons qu'eux aussi confondent les frères Coustou.

41 A.D. Gir., G 3341 (correspondance du chapitre).

42 C'est ce que l'on pourrait déduire du classement chronologique des pièces dans le dossier des Archives Départementales ; mais la seule certitude est qu'elle a été écrite entre 1764 et 1773, dates du décanat de l'abbé de Monbalen.

43 A.D.Gir., G 3340, lettre du 26 févr. 1765 : Coustou se propose de faire sur la meme echelle du dessein du fond du chœur qui est en grand, la coupe generale sur la longueur et l'élévation du jubé.

Coustou, qui est au fait des réalisations les plus récentes, se réfère, du moins pour justifier ses prétentions financières, à deux projets d'aménagement de Michel-Ange Slodtz (1705-1764)⁴⁴ : l'un pour la cathédrale de Bourges, l'autre pour celle d'Amiens. On le sait, les frères Slodtz, dans les années 1740-1760, s'étaient fait une spécialité de mettre au goût du jour les chœurs des églises gothiques. L'aménagement de Bourges, conçu en 1756, était en 1765 en cours de réalisation, et il est aujourd'hui en grande partie démantelé. Celui d'Amiens fut dessiné en 1758⁴⁵. Or Logette précise que *l'objet de décoration* du chœur de la cathédrale de Bourges *est à peu près le même que celui* que Coustou a dessiné pour Bordeaux. On peut dès lors se demander si le jubé ne devait pas être, comme à Bourges, réparti en deux corps séparés par une large grille d'entrée : il s'agirait alors de ce que l'on nomme « un chœur entr'ouvert ». La solution avait été appliquée à Sens, à Auxerre et à Soissons⁴⁶.

Ce parti – jubé en deux corps et autel à retable en fond d'abside – laisse penser que si mobilier et décor devaient être renouvelés, la distribution (jubé-stalles-autel) devait globalement rester la même. Le projet se serait alors rattaché à la formule inaugurée à Notre-Dame de Paris par Robert de Cotte au tout début du siècle, qui fut largement adoptée dans le Bassin parisien et ce jusque dans les années 1770 (à Chartres par exemple). On peut se risquer à penser que si Coustou a pris les projets de Slodtz pour référence du point de vue financier, c'est qu'il s'en sentait proche également du point de vue esthétique. M.-A. Slodtz mêlait à une tendance néo-baroque, une inclination vers des lignes plus calmes et plus strictes. Le chapitre de Saint-André avait peut-être choisi Coustou pour qu'il mette en œuvre à Bordeaux ce style « à la grecque » très moderne qu'il avait adopté à Saint-Roch.

D'autres projets pour Saint-André

Alors que l'aménagement du chœur peine à se concrétiser, la nomination en 1770 du nouvel archevêque, le prince Mériade de Rohan, qui tout juste installé décide la construction d'un nouveau palais archiépiscopal (le futur palais Rohan), va fixer l'attention sur l'autre extrémité de la cathédrale.

Dans le fond Brongniart du cabinet des dessins du Louvre, se trouve un petit plan qui propose un réaménagement complet des alentours de la cathédrale⁴⁷. Alexandre-Théodore Brongniart (1739-1813) ayant séjourné à Bordeaux en 1793-1794, F.-G. Pariset a daté le croquis de cette période⁴⁸. On constate pourtant que le projet impliquait la destruction du palais Rohan

alors tout neuf, option difficilement envisageable ; d'ailleurs Brongniart a dessiné son projet (en rouge), non sur la base du tracé du palais Rohan mais sur les dispositions antérieures du plan Lattré de 1755 (en gris). On peut donc soumettre aux historiens du palais Rohan cette hypothèse : Brongniart avait participé à la réflexion sur la construction du palais, avant le choix des plans de Poirier, c'est-à-dire vers 1770-1772. Son intervention sur la cathédrale consistait en une « régularisation » assez drastique de toute la moitié occidentale : reconstruction de la nef avec adjonctions de bas-côtés et de chapelles latérales dans le prolongement du chœur et érection d'une nouvelle façade avec deux clochers-tours encadrant un portique.

La démolition de l'ancien palais qui enveloppait l'angle sud-ouest de la cathédrale, libérait sa façade occidentale austère et nue, qui devait faire face au nouveau palais. Des architectes ont fait des propositions pour l'habiller, notamment J.-B. Péchade en 1780 et avant lui J.-B. Lartigue, professeur à l'Académie de Bordeaux. Ses dessins, exposés en 1776, sont aujourd'hui perdus, mais subsiste le texte⁴⁹, bien connu et abondamment commenté, dans lequel il explique ses partis pris. Sa proposition était résolument gothique, ce qu'il justifiait par l'idée directrice de ne pas mélanger les styles et de respecter l'architecture médiévale, dont il faisait l'éloge avec lyrisme. Sans le citer, il s'inspirait étroitement d'un passage des *Observations sur l'architecture*, influent ouvrage de Marc-Antoine Laugier paru dix ans plus tôt. Bien que défendant le projet d'une façade extérieure, il cite seulement des exemples parisiens d'aménagement intérieur de chœurs, tous repris un par un de Laugier (exemples à rejeter : Notre-Dame, Saint-Merry, Saint-Roch, Saint-Sulpice ; ou exemple à suivre : Saint-Germain-l'Auxerrois)⁵⁰. Lartigue, par ces justifications, semble prendre position dans un débat qui existait à Bordeaux sur le parti à adopter pour le chœur de Saint-André, et quand il rejette le cas de Saint-Roch, c'est le projet de Coustou qu'il semble réfuter.

44 Ibid.

45 Pour Bourges, voir Ponsot, 2013. Pour Amiens, voir Foucart-Borville, 1975.

46 Le portail dessiné par M.-A. Slodtz vers 1762, aujourd'hui au château Laroque à Saint-Christophe-des-Bardes, a été étudié par Mme Lacoue-Labarthe (1996).

47 Louvre, D.A.G., inv. RF 50090.

48 Pariset, 1964, p. 210-212, ill. pl. XI. Reprod. couleur dans Avisseau-Poussou, 1990.

49 Le Brun, 1777, p. 235-237.

50 Laugier, 1765, p. 142-143.

Le projet de Hazon (ca. 1772-1780)

L'abbé de Monbalen

Le doyen qui avait demandé un projet à son « ami » Hazon était Godefroy Guyonnet de Monbalen (1719-1793), communément appelé l'abbé de Monbalen⁵¹. On connaît ses traits par un dessin de la main de Cochin⁵². Issu d'une famille de parlementaires bordelais, il a occupé une position importante dans le diocèse, étant vicaire général de l'archevêque de 1746 à la Révolution. D'abord chanoine de Saint-Seurin (1747), il passe au chapitre de la primatiale Saint-André comme sous-doyen (1753) puis archidiacre de Blaye (1759). Il est élu à la dignité de doyen en septembre 1764, utilisant l'appui de Madame Louise (Louise de France), ce qui a fait dire à François de Lamontaigne, dans sa chronique, qu'il était « homme de mérite, mais ambitieux et intrigant »⁵³. De santé délicate et cherchant à fuir les courants d'air du chœur⁵⁴, il démissionne de cette charge en 1773⁵⁵, mais reste au chapitre comme archidiacre du Médoc. C'est donc sous son décanat qu'on enterra le premier projet de Coustou, architecte choisi sous son prédécesseur, Lecomte. Il fut aussi prieur commendataire de Saint-Denis de Pile, abbé de Calers dans le Languedoc et de Faise dans le Libournais ; il jouissait à ce titre du château de Latour (c^{ne} de Lussac).

C'est très probablement par le biais de son oncle qu'il a fait la connaissance de Hazon. Cet oncle, Godefroy de Guyonnet, seigneur de Coulon (1691-1767), qui était son homonyme et parrain, avait embrassé une carrière militaire et avait été nommé vers 1749 lieutenant du roi au château de Vincennes. A cette même époque, âgé de 60 ans et encore vieux garçon, il épouse une veuve, issue de la noblesse de Beauvais, Françoise de la Houssaye. C'est en contractant mariage avec Marie Madeleine de Malinguehen, une des filles de cette dernière, issue d'un premier lit, que Barthélémy-Michel Hazon, alors jeune architecte, entre dans la famille ; c'était en 1755 et l'abbé de Monbalen célébrait l'union, dans la chapelle du château de Grenelle⁵⁶.

Dès lors, l'abbé et l'architecte se fréquentent, notamment à Vincennes, chez le vieil oncle⁵⁷. Même après le décès de son mari en 1767, Mme Guyonnet continuera d'y habiter jusqu'à la fin de sa vie (1782). L'abbé se rend d'ailleurs souvent à Paris, et, au moins depuis 1780 et jusqu'à sa mort, il y réside une partie de l'année. En 1780, précisément, il emménage rue du faubourg Saint-Honoré, où il emploie l'architecte J.-B. Péchade, alors inspecteur de l'Opéra, fils du menuisier attitré du chapitre Saint-André⁵⁸. C'est à Paris qu'il meurt, en 1793, à 75 ans, sans avoir émigré.

La carrière de Hazon

Barthélémy-Michel Hazan (1722-1818), architecte qui a traversé toute la seconde moitié du XVIII^e siècle, n'a pas encore fait l'objet d'une étude approfondie⁵⁹. Parisien de naissance, élève de Germain Boffrand, il séjourne à Rome (1746-1749) après avoir gagné le second grand prix de l'Académie : il compte alors parmi les « Piranésiens français »⁶⁰. De retour à Paris, il obtient la charge d'Intendant et ordonnateur des bâtiments, jardins, arts et manufacture du roi, et va dès lors mener toute sa carrière au sein des Bâtiments du roi. Il travaille près de vingt-cinq ans sous la direction d'Ange-Jacques Gabriel, comme contrôleur : d'abord à l'Ecole militaire (1751-1755), puis au château de Choisy (1755-1775). Parmi les projets dont il est saisi par des particuliers, citons deux chapelles de 1760 et 1770⁶¹, sobres de façade, voire sévères, mais élégantes et délicates à l'intérieur. La glacière dessinée pour Gentil-Bernard⁶² et le kiosque chinois pour les jardins de Ménars⁶³ montrent un versant plus pittoresque de son talent. Alors qu'il

51 Il n'existe pas de notice biographique. Voir Lanténay, 1885, p. 30, 555. Voir également les papiers saisis à son décès : A.N., T/407.

52 Vente Paris, Drouot, Ader Picard Tajan, 27 oct. 1990, n°179, dessin à la pierre noire de Charles-Nicolas Cochin, signé et daté 1783. Ce dessin est sans doute celui qui est cité dans le testament de l'abbé (Garde, 1962). J.A. Garde (1953, p. 118) reproduit un portrait peint, qui était encore récemment chez des descendants de la famille de Guyonnet, et qu'il pensait être celui de l'abbé, mais il est possible que ce soit celui de son neveu, Jean Joseph Eustache de Guyonnet, qui fut chanoine de Saint-André après la Révolution.

53 Lamontaigne, 1926, p. 98.

54 A.D.Gir., G 3341, lettre de M^{re} de Rohan, 26 janv. 1771.

55 A.N., T/407 (4 juin 1773).

56 Dumas, I, 1923, p. 16. Cette même année, le vieil oncle de Guyonnet recommande Hazon auprès de Marigny pour le contrôle de Paris (A.N., O/1/1345).

57 C'est sans doute depuis ses appartements que Hazon a dessiné la chapelle royale de Vincennes (lavis de 1761 à Sceaux, musée du domaine départemental, inv. 65.14.1 ; calque au Louvre, département des arts graphiques (D.A.G.), inv. RF 50747).

58 A.N., T/407.

59 Voir notice de Gallet, 1995, p. 260-261 ; notice de Ch. Drew Armstrong dans *A.K.L.*, t. LXX, 2011, p. 413 (avec bibliographie) ; Boret, 2017. Deux fonds restent à étudier en détail : Louvre, D.A.G., fonds Brongniart (plans et dessins divers) ; R.B.m., fonds Coquebert de Montbret (plans, dessins et documents d'archives, notamment un livre de raison, ms Mt 1011-3 en 2 vols, tenu de 1776 à 1792, qui permet de connaître en détail ses déplacements, ses fréquentations).

60 Voir en particulier le projet complexe pour une église dédiée à la Trinité (1749) (Louvre, D.A.G., inv. RF 50753 à 50756) ; catal. exp. Paris, 1986, n°9.

61 Chapelle funéraire (1760) sans doute dessinée pour la propriété de son beau-frère Chuppin, à Saint-Leu-Taverny (B.M.Rouen, ms. Mt 20). Chapelle dédiée aux saints Julien et Cécile (1771) (B.M.Rouen, fonds Coquebert de Montbret, carton non coté).

62 Galerie Nicolas Schwed-OMD, dessins français, avr. 2013, n°15.

63 Mosser, 1973, p. 286, ill. 12 et 13.

aurait pu prétendre à la charge de premier architecte du roi, on lui préfère Mique et il récupère le contrôle des travaux de Versailles (1775-1776). Enfin, en 1776, il se voit attribuer l'un des trois postes d'intendants généraux créés par la réforme du comte d'Angiviller. Avec Mique et Soufflot (puis Guillaumot), il est dès lors consulté pour toutes sortes de projets royaux (par exemple, la grande galerie du Louvre pour laquelle il propose un éclairage zénithal). A l'approche de la retraite il acquiert une maison de campagne à Gisors, le domaine de Cantiers, pour le parc duquel il élabore, dans les années 1790-1800, son projet le plus connu : celui d'un « bosquet religieux », enclos funéraire privé, dans un esprit déiste propre à cette époque, où il déploie sur le mode intimiste, dans de petits monuments, le vocabulaire de Ledoux, Boullée ou Lequeux⁶⁴.

Dans cette longue carrière, au service du roi mais aussi, à l'occasion, de particuliers, il semble n'avoir laissé que peu de constructions de son invention. Après l'incendie de l'Opéra de Paris, en 1780, le directeur général des bâtiments du roi l'avait chargé de former le projet d'un nouvel établissement à l'emplacement du Carrousel du Louvre et Brongniart, qui l'avait connu, dira plus tard à ce propos : *cela lui avait donné l'espérance de laisser au moins un ouvrage de lui. Ses dessins presque terminés, ce projet, comme bien d'autres fut abandonné*⁶⁵.

L'abbé de Monbalen avait eu l'occasion, dès 1758-1759, de lui demander des plans pour un bâtiment à construire à Libourne, au couvent des Dames de la Foi⁶⁶. Le ton badin et assez libre des lettres alors échangées révèle leur degré de familiarité ; Hazon s'adresse à ce *cher gros abbé*, lequel lui répond *mon cher petit mari* (c'est-à-dire mari de sa cousine). L'abbé explique : *mes religieuses sont les dames de la foi de la ville de Libourne, qui ne sont point cloîtrées par malheur pour moi, parcequelles sont toujours à courir après moi pour avoir leur plan* ; il lui demande de *faire quelque chose de bien beau et pas cher, qui puisse satisfaire les yeux de nos bonnes religieuses, qui ny entendent rien, mais qui aiment les peintures comme les enfants*. Une fois les dessins de Hazon livrés, l'abbé écrit : *en vérité toutes mes Beguines ne valent pas la cinquième partie de la peine que vous avez pris pour elles [...] ce qui me desole c'est que vous ayez tant travaillé, pour ces pigrièches, qui pour toute reconnaissance vont prier Dieu pour votre conversion dont je crois vous n'êtes pas encore si pressé*. Il reste à déterminer si ces projets furent mis à exécution⁶⁷.

Des indices suggèrent que ces liens d'amitié ont perduré dans les décennies suivantes. L'abbé est présent à la signature des contrats de mariage des trois filles de Hazon⁶⁸. Son nom apparaît périodiquement dans le livre de raison de son ami

entre 1776 et 1785⁶⁹ : il lui envoie notamment du vin à Paris ; et Hazon, sa femme et sa fille copient son portrait par Cochin, comme on le fait pour garder l'image de quelqu'un de cher⁷⁰.

Les dessins de Hazon pour Saint-André

Le projet que Hazon a élaboré pour le chœur de Saint-André nous est connu par neuf feuilles : six feuilles numérotées de 1 à 6 et signées de sa main⁷¹, formant un ensemble abouti et complet, augmenté de trois feuilles qui proposent autant de formes pour l'autel.

Tous ces dessins ont une provenance très fiable, étant issus de ce que l'on appelle le « fonds Brongniart », dont Jacques Silvestre de Sacy (1896-1993) avait hérité vers les années 1960⁷². Ce dernier était en effet le descendant, par les femmes essentiellement, de l'architecte A.-Th. Brongniart aussi bien que de B.-M. Hazon⁷³. Le fonds, qui outre la correspondance comprenait plus de 1500 dessins de Brongniart et de quelques autres architectes, a été inventorié en 1983⁷⁴. Après cette date, deux feuilles du projet de Hazon sont passées dans le commerce, et au décès de M. Silvestre de Sacy, les six autres ont été acquises par le musée du Louvre avec 212 dessins⁷⁵.

64 Louvre, D.A.G., inv. RF 50173.3, RF 50699 à 50724 ; catal. exp. Paris, 1986, n°414-420 ; catal. exp. Paris, 1989-1990, n°239-248.

65 B.M.Rouen, ms Mt 1020 (je remercie Mme Anaïs Bornet qui a m'a aimablement signalé cette lettre).

66 B.M.Rouen, ms Mt 20, pièces 25-33 et 41-47.

67 Le couvent des Dames de la Foi se trouvait à l'emplacement de l'actuel collège Eugène-Atget. Ni l'article de Marc Besson (1964), ni les plans du fonds Bigot (A.D. Gir., 8 J 390) ne permettent de répondre.

68 A.N., MC/ET/XCIX/616, 19 févr. 1776 ; MC/ET/XCIX/647, 1er avr. 1780 ; MC/ET/XCIX/671, 24 oct. 1782.

69 B.M.Rouen, ms Mt 1011-3, 6 mai 1776, 19 févr. 1777, 3 mars 1781, 4 mai 1783, 22 déc. 1784 (*pièce de vin dont l'abbé de Monbalen nous fait présent, venu par terre*), 14 avr. 1785.

70 B.M.Rouen, ms Mt 1011-3, 9 août 1784, 2 sept. 1784, 1^{er} déc. 1784. Le portrait est sans doute celui qui est cité plus haut.

71 A la plume et encre, en bas à droite de chacun des dessins : « Hazon Intendant des Bâtiments du Roi ».

72 Pariset, 1964, p. 183.

73 Cécile Coquebert de Montbret (1782-1862), la petite-fille de Hazon, a épousé Alexandre Brongniart, le fils de l'architecte, et leurs trois enfants ont formé trois branches qui se sont partagées les archives et les dessins.

74 Béatrice de Rochebouët (née Pierre), *Inventaire du fonds privé d'archives d'Alexandre-Théodore Brongniart (1739-1813)*, mémoire de maîtrise, dir. A. Schnapper, Paris-IV, 1983 (nous n'avons pu en trouver aucun exemplaire). Voir aussi catal. exp. Paris, 1986.

75 Frank, 1996.

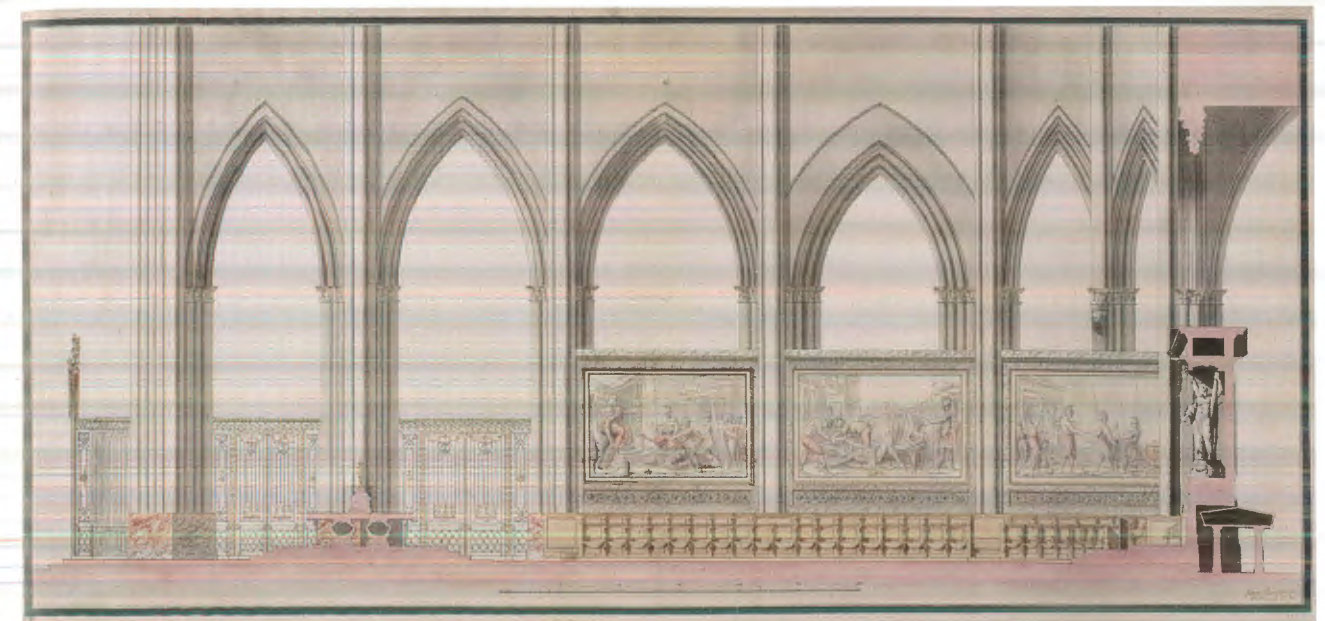


Fig. 1. - B.-M. Hazon, Projet pour le chœur de Saint-André, coupe. Cliché galerie Paul Prouté, Paris.

Le chœur de Saint-André est immédiatement reconnaissable sur la coupe longitudinale (fig. 1)⁷⁶, notamment grâce à la particularité de la quatrième travée renforcée. On y repère un détail aujourd'hui disparu : une bague et une tête saillante sous le chapiteau de la sixième pile.

Le geste essentiel du projet est l'inversion de la distribution : le maître-autel, désormais isolé « à la romaine », est avancé au niveau de la deuxième pile⁷⁷ et l'ample chœur est renvoyé au fond de l'abside (fig. 2)⁷⁸. Ce parti, adopté dès la fin du XVIII^e siècle dans les cathédrales de Strasbourg et d'Angers, a commencé à se répandre plus largement dans les années 1740. Sanctuaire et chœur liturgique sont bien différenciés par les motifs du pavement (fig. 3)⁷⁹ et par la rupture des lignes horizontales entre les grilles (sanctuaire) et les murs (chœur). L'espace se trouve tendu entre deux pôles placés sur l'axe : la cathèdre et l'autel.

Des grilles, de fer forgé et éléments dorés, entourent sur trois côtés le sanctuaire, dès lors visible depuis la nef et les bas-côtés : le fidèle assiste directement au sacrifice de la messe. En façade, cette grille déborde légèrement dans le transept, laissant la place à une sorte d'« avant-sanctuaire » matérialisé dans le pavement. Hazon donne une grande fermeté à la ligne horizontale qui la couronne et unifie l'ensemble par une frise continue de grecques (fig. 4)⁸⁰. Sur la porte, la rigueur du style Louis XVI est tempérée par des ornements déliés hérités de l'époque précédente. Les lettres entrelacées *SA*, pour saint André, placées en miroir, remplissent le tympan et au sommet

deux angelots soutiennent un crucifix rayonnant à double face. La grille semble ouverte, latéralement, par quatre portes, mais les deux dernières suffisent au chapitre pour pénétrer dans le chœur. Les traits gothiques de la base des piles sont effacés par un placage uniforme de marbre.

C'est sans doute dans l'autel que Hazon montre le plus d'originalité. A cette époque, dans la moitié sud de la France, on adopte fréquemment le type standardisé de l'autel en marbres polychromes issu de la tradition baroque italienne⁸¹, spécialité des Mazzetti, alors que les architectes du bassin parisien et de

76 Pierre noire, plume et encre de Chine, encre rouge, lavis de couleurs, sur papier. H. 47,3 ; L. 100,1. Annoté « n°4 ». Paris, galerie Paul Prouté (catal. galerie Paul Prouté, *Dessins, estampes*, n° 152, juin 2017, n° 18). Le dessin était passé en vente dix ans auparavant : vente Paris, Drouot, Tajan, 21 nov. 1997, n°115. Louvre, D.A.G., n° d'inventaire annulé : RF 50728.

77 Dans la conception des églises de cette époque, on voit se manifester le désir de faire coïncider l'autel avec le centre de l'édifice (voir les divers projets pour Sainte-Geneviève et la Madeleine) ; le chœur de Saint-André était cependant trop profond pour que l'on place l'autel à la croisée du transept.

78 Plume et encre de Chine, lavis de couleurs sur papier. H. 48 ; L. 98,5. Annoté « n° 1 ». Louvre, D.A.G., inv. RF 50725.

79 Plume et encre de Chine, lavis de couleurs sur papier. H. 49,9 ; L. 100,1. Annoté « n° 2 ». Louvre, D.A.G., inv. RF 50726.

80 Pierre noire, plume et encre de Chine, lavis de couleurs, sur papier. H. 49 ; L. 48,3. Annoté « n° 5 ». Louvre, D.A.G., inv. RF 50729.

81 Le premier, ou l'un des premiers, à Bordeaux fut le maître-autel des Dominicains, commandé à J.-B. Péru en 1744 et livré en 1751.

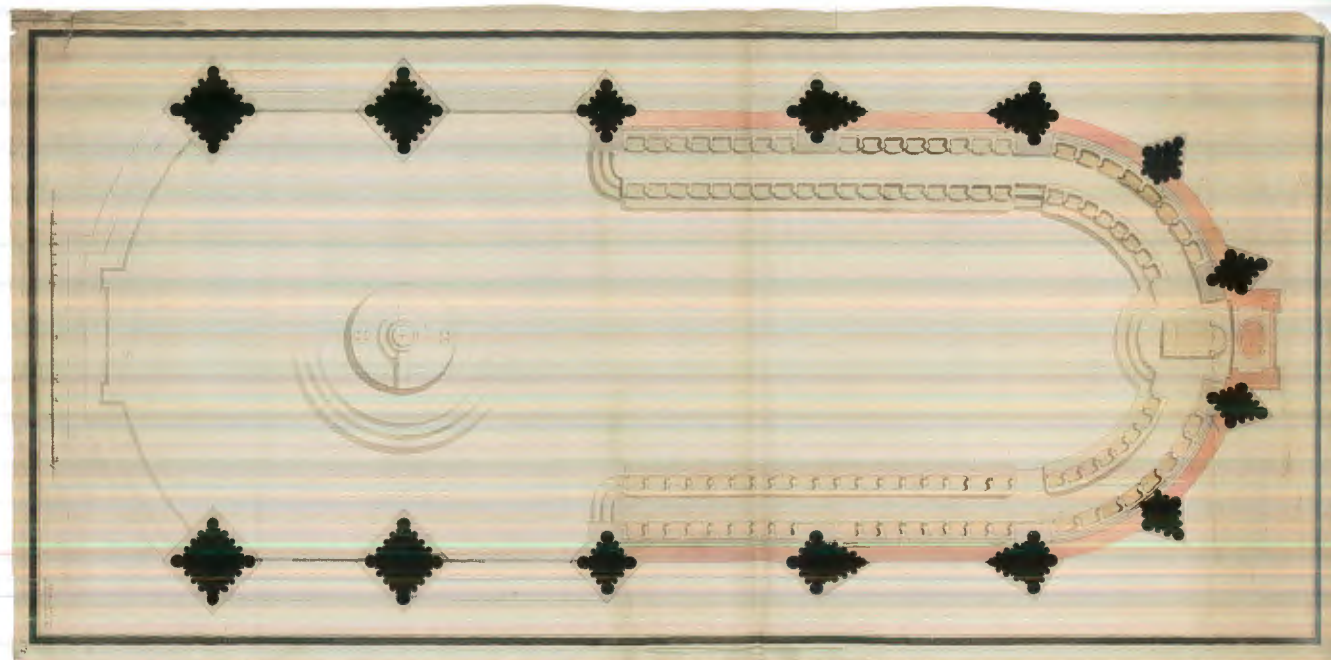


Fig. 2. - B.-M. Hazon, Projet pour le chœur de Saint-André, plan d'ensemble. Louvre, inv. RF 50725.
Photo © Musée du Louvre, Dist. RMN-Grand Palais / Laurent Chastel.

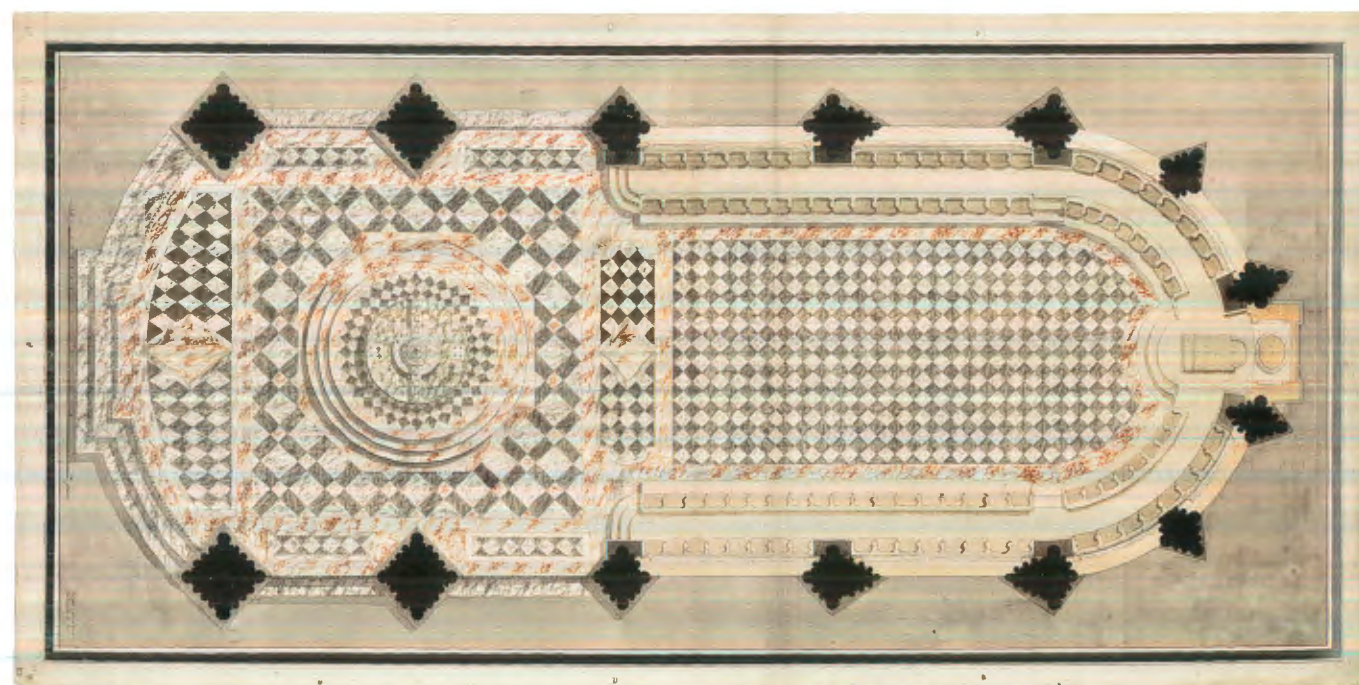


Fig. 3. - B.-M. Hazon, Projet pour le chœur de Saint-André, plan du pavement. Louvre, inv. RF 50726.
Photo © Musée du Louvre, Dist. RMN-Grand Palais / Laurent Chastel.

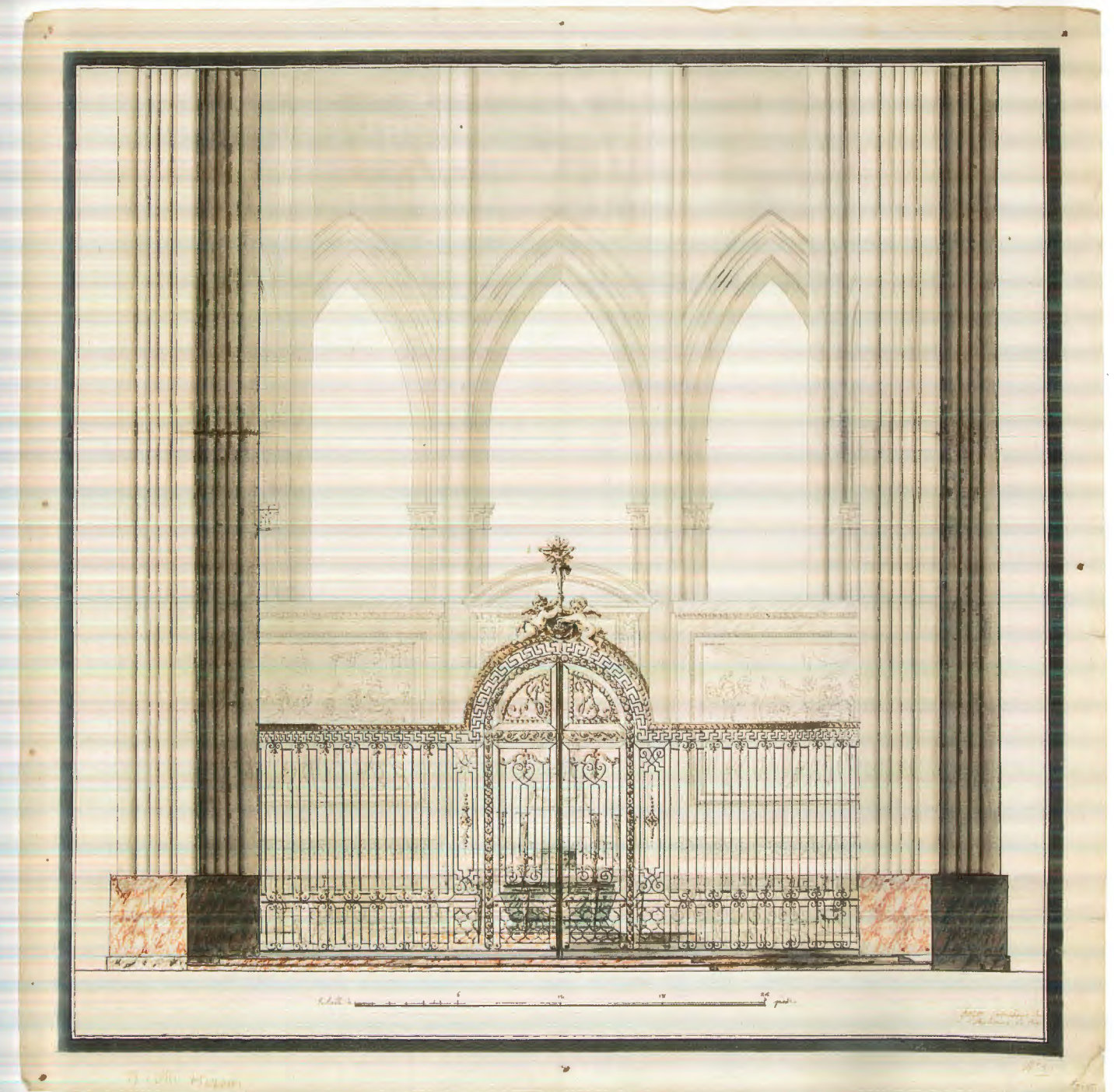


Fig. 4. - B.-M. Hazon, Projet pour le chœur de Saint-André, élévation. Louvre, inv. RF 50729.
Photo © Musée du Louvre, Dist. RMN-Grand Palais / Laurent Chastel.

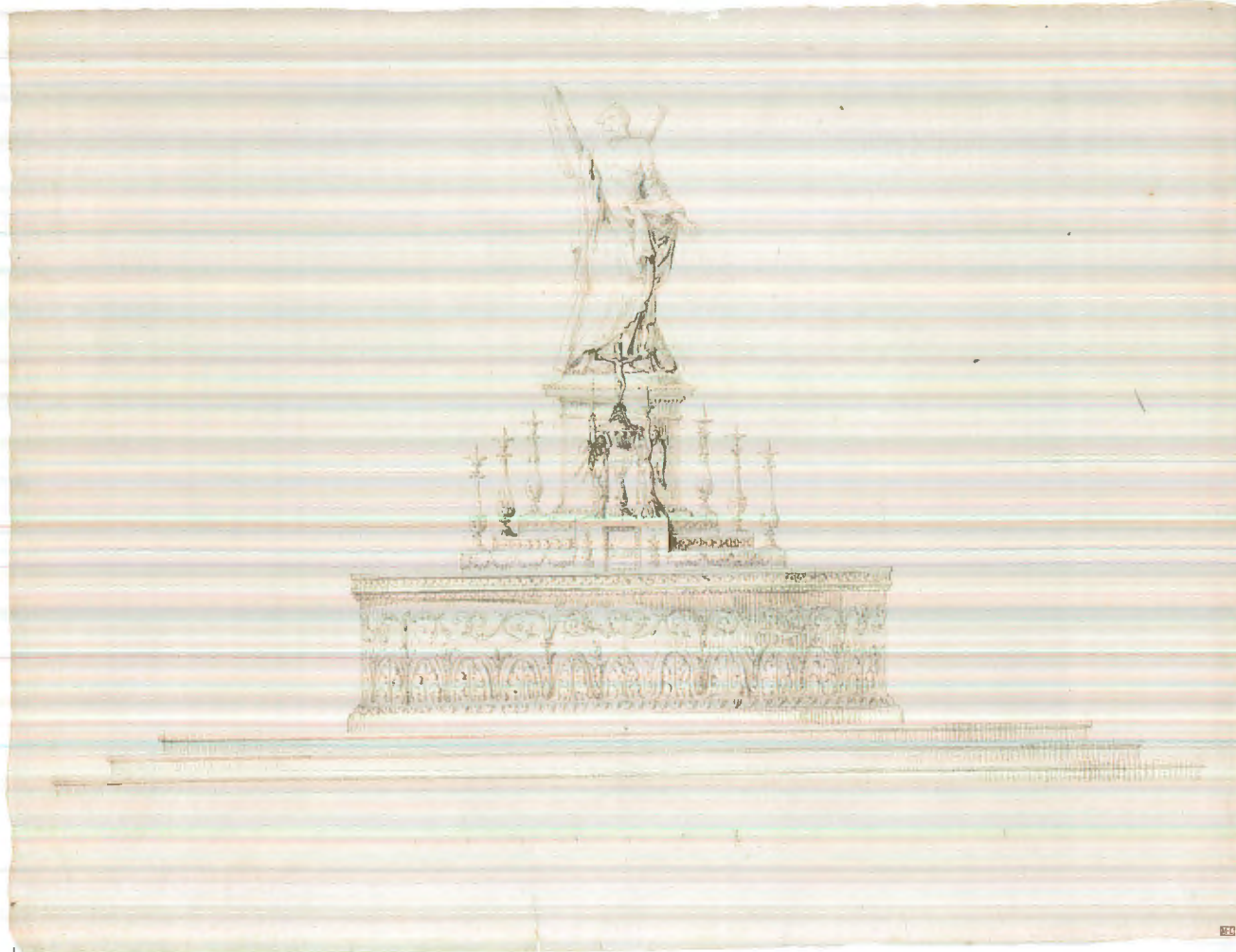


Fig. 5. - B.-M. Hazon, Projet pour le chœur de Saint-André, proposition pour l'autel. Louvre, inv. RF 50731.
Photo © Musée du Louvre, Dist. RMN-Grand Palais / Laurent Chastel.

la moitié nord de la France sont plus inventifs. Hazon fait trois propositions, qui semblent obéir à certaines exigences : plan strictement circulaire ; pas d'élévation supérieure (baldaquin ou tempietto) ; ensemble formé de deux autels accolés parfaitement symétriques. L'autel du revers, à usage du chapitre, remplace probablement l'ancien autel de prime.

La première proposition (fig. 5)⁸² consiste en une pyramide de cylindres, formes simples typiques du retour à l'antique. La base circulaire pleine porte un décor de palmettes et de rinceaux, placé entre un rang d'oves et une frise de postes. Contre les gradins festonnés est appuyé un petit tabernacle rectangulaire, surmonté d'une exposition avec deux anges céroféraires. Le tout est dominé par une statue de saint André sur piédestal. Avec la massivité de son volume et la délicatesse de ses ornements, il pourrait passer pour une réalisation de l'époque de Percier et Fontaine.

Le deuxième autel (fig. 6)⁸³, lui aussi parfaitement circulaire, repose sur la combinaison de quatre éléments : un tombeau à l'antique ; une table ronde ; un gradin ; et des nuées descendant jusqu'au sol, sur lesquelles sont posés deux anges. L'ombre portée dans le médaillon ovale du tombeau laisse penser que c'est une cavité vitrée et qu'il s'agit donc d'un autel-confession renfermant des reliques. Hazon semble avoir pris la « table » d'autel au sens littéral et propose une sorte de grand guéridon sur pieds fuselés à cannelures torsées. La scénographie des nuées et des habituels anges adorant le Saint Sacrement est de tradition baroque. Les nuées, toutes

⁸² Pierre noire sur papier. H. 40, 2 ; L. 26,2. Louvre, D.A.G., inv. RF 50731.

⁸³ Pierre noire sur papier. H. 45 ; L. 29,8. Louvre, D.A.G., inv. RF 50732.

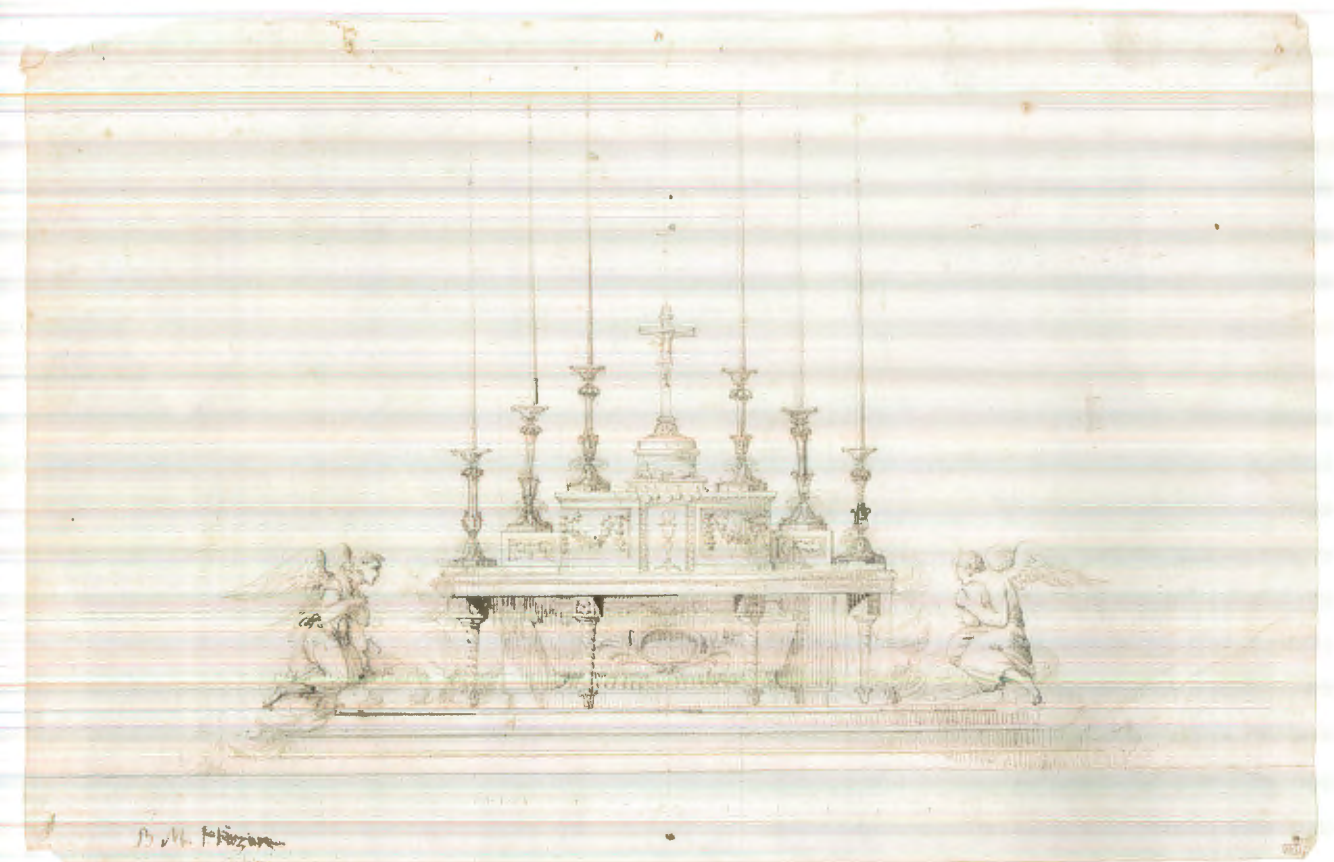


Fig. 6. - B.-M. Hazon, Projet pour le chœur de Saint-André, proposition pour l'autel. Louvre, inv. RF 50732.
Photo © Musée du Louvre, Dist. RMN-Grand Palais / Laurent Chastel.

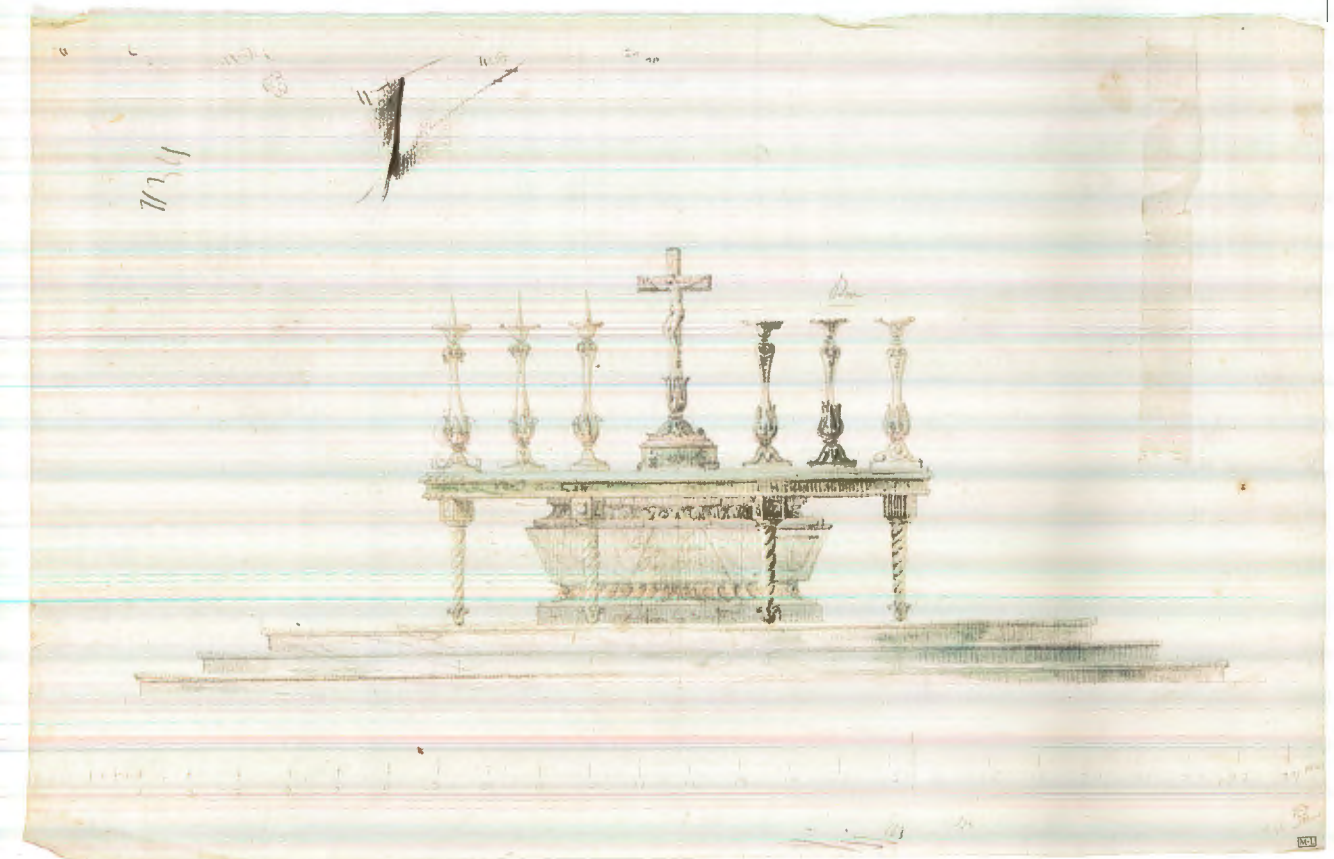


Fig. 7. - B.-M. Hazon, Projet pour le chœur de Saint-André, proposition pour l'autel. Louvre, inv. RF 50733.
Photo © Musée du Louvre, Dist. RMN-Grand Palais / Laurent Chastel.

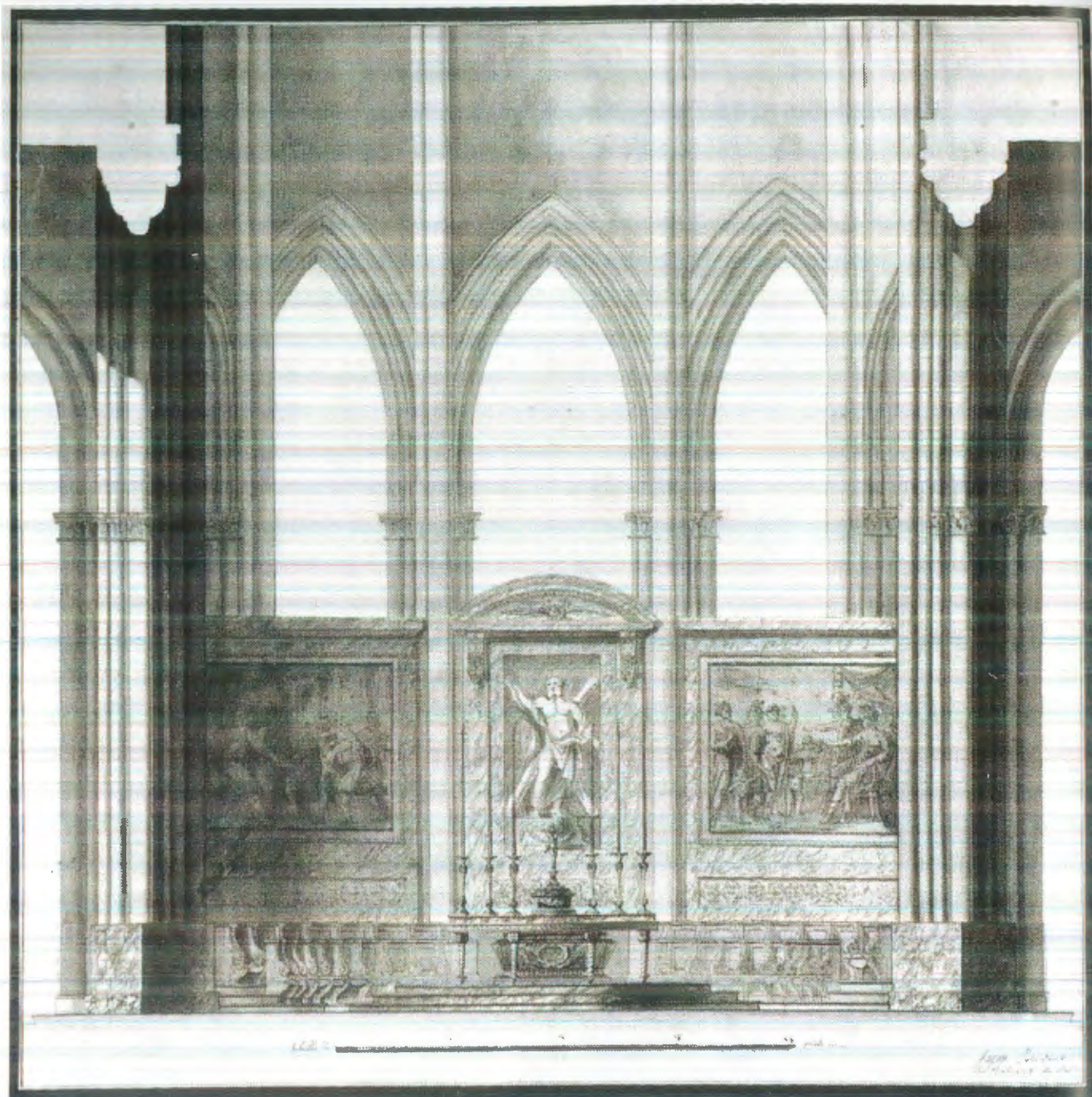


Fig. 8. - B.-M. Hazon, Projet pour le chœur de Saint-André, élévation.
Vente Drouot, 17 nov. 2000.

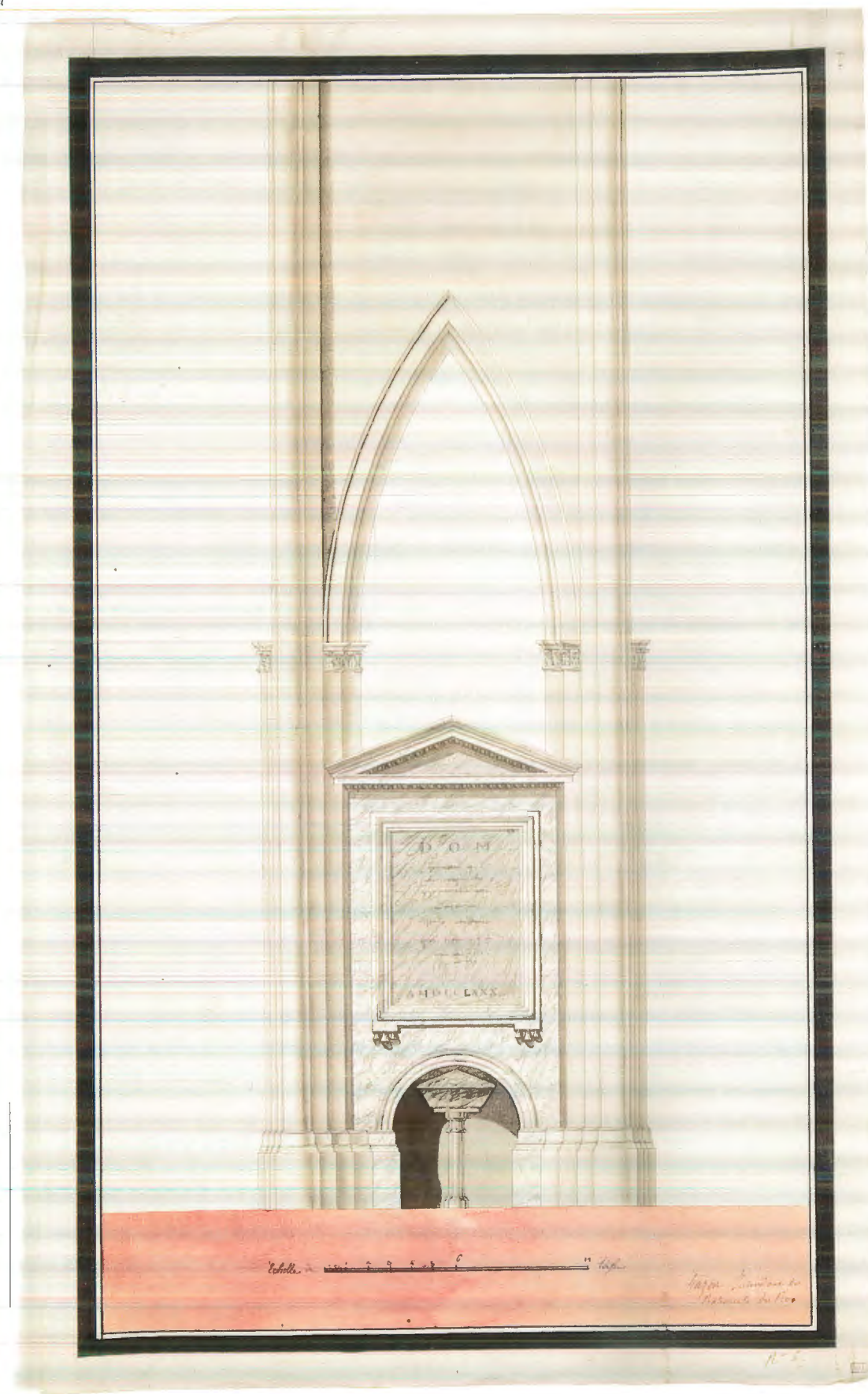


Fig. 9. - B.-M. Hazon, Projet pour le chœur de Saint-André,
élévation côté déambulatoire.
Louvre, inv. RF 50730.
Photo © Musée du Louvre,
Dist. RMN-Grand Palais /
Laurent Chastel.

proportions gardées, participent du même esprit que la gloire de la cathédrale de Bourges (conçue par L.-Cl. Vassé vers 1764 et reprise à Amiens). Quant à la composition pyramidale, elle évoque celle du maître-autel de la cathédrale de Chartres (dessiné par V. Louis vers 1767).

Dans la dernière proposition (fig. 7)⁸⁴, version expurgée de la précédente, ne sont conservés que le tombeau et la table. Hazon atteint là une nudité assez singulière, presque prosaïque. C'est cette solution, validée par l'inscription « *Bon* » et précisée dans le choix des marbres⁸⁵, qui est retenue et intégrée dans les plans (fig. 8)⁸⁶. La simplification a fait étrangement disparaître le tabernacle, pourtant présent dans les deux premières versions. L'oubli, probablement involontaire, est corrigé sur la coupe longitudinale, par l'ajout d'un carré de papier. Cette coupe révèle aussi la symétrie parfaite des deux faces, comportant deux tombeaux, sans doute deux chambres eucharistiques logées dans le même corps et un crucifix à double face.

Le plan circulaire de la table reste une invention tout à fait originale. Seul le maître-autel de la cathédrale de Noyon (vers 1777-1779) offre, à notre connaissance, un exemple comparable ; encore que la table y soit seulement semi-circulaire et que les angelots de bronze qui la supportent l'éloignent de l'aspect d'un meuble de menuiserie. Hazon connaissait bien celui qui l'avait conçue, Jacques Gondouin (1737-1818) ; il avait soutenu les débuts de celui qui était le fils du jardinier du château de Choisy et les deux hommes étaient restés liés⁸⁷.

L'étonnante modestie de l'autel de Hazon est-elle liée aux désirs d'économie du chapitre ? Ou bien à une volonté de retourner à la nudité première des églises chrétiennes ? Ce retour symbolique est en tout cas à l'œuvre dans les stalles, disposées en fond d'abside à l'imitation des basiliques antiques. On y compte 100 stalles (48 basses et 52 hautes), contre 120 dans l'ancien chœur. Les sièges sont d'un dessin sobre et élégant, avec des volutes en guise de parcloles. Au centre, la cathèdre, surélevée sur une estrade et accompagnée d'un pupitre, réunit en un siège la chaire d'assistance et le trône épiscopal de l'ancien aménagement. Au-dessus, dans une niche rectangulaire surmontée d'un fronton courbe sur consoles, est placée la statue de saint André tenant derrière lui sa croix en X, auparavant prévue sur l'autel. Elle dérive du très célèbre *Saint André* de François du Quesnoy (années 1630, basilique Saint-Pierre de Rome) : Hazon montre là que sa culture est aussi nourrie de baroque italien⁸⁸.

Les hauts murs isolant le chœur du déambulatoire, plaqués de marbre, portent six grandes scènes figurées soulignées par une tresse d'entrelacs. Ces tableaux en couleurs, ajoutés pour partie sur des rectangles de papier rapportés, sont sans doute de la main même de Hazon. Seulement illustratifs, ils n'avaient probablement pas valeur de modèle à suivre ; il manque

d'ailleurs ceux de la moitié sud. On reconnaît des épisodes de la vie de saint André : sa condamnation, sa crucifixion, le transport de son corps. Ces peintures sont clairement destinées à remplacer la vieille tenture du XIV^e siècle et sans doute pense-t-on, à cette occasion, purger le cycle des légendes apocryphes. Le chœur, dédié uniquement à saint André, gagne en unité iconographique.

Du point de vue formel, cette paroi n'est plus un lambris qui fait se succéder les hauts dossiers des stalles dans un rythme vertical : c'est un mur presque unifié horizontalement, d'une solennité un peu froide. Cette structure aux lignes sévères se retrouve dans le chœur de la cathédrale de Chartres (conçu au début des années 1770 par Victor Louis), où les peintures sont remplacées par des bas-reliefs de marbre (Bridan, fin des années 1780) plus en rapport avec les habitudes du temps.

La dernière feuille (fig. 9)⁸⁹ propose l'aménagement du revers de la travée d'axe, du côté du déambulatoire. C'est là qu'au fil des siècles se sont pressées les sépultures, au voisinage du tombeau de saint Macaire. Dans les églises d'importance, cathédrales ou non, il n'est pas rare qu'on installe à cet endroit une armoire reliquaie⁹⁰. Hazon habille la travée avec un dépouillement froid : marbre blanc veiné de gris, fronton seulement souligné d'une rangée d'oves, panneau à l'antique orné de gouttes portant la date *MDCC.LXXX*. Tout cela surmonte une sorte d'enfeu sous un arc en plein cintre qui abrite un intrigant élément à l'air vaguement médiéval : une sorte de petit sarcophage court, juché sur de fines colonnettes, qui fait nettement saillie dans le déambulatoire. Il faut sans doute, pour le comprendre, considérer des aménagements de tradition locale comme le tombeau de saint Seurin dans le chœur de l'église bordelaise éponyme : une extrémité de ce sarcophage

était encastrée dans la muraille, à l'arrière de l'autel, sous un édicule, tandis que l'autre était soutenue par une colonnette⁹¹. Les fidèles, dans un exercice de dévotion, avaient l'habitude de passer sous la cuve. Ce dispositif s'apparentant aux veyrines est aussi documenté dans la crypte de Saint-Seurin (tombeau de saint Fort) et dans l'église Sainte-Croix (tombeau de saint Mommolin), et s'observe encore dans l'église de Saint-Aubin-de-Médoc.

Sans doute le petit cercueil dessiné par Hazon devait-il recueillir les restes de saint Macaire – à moins qu'il ne fût lui-même le vieux sarcophage du saint. Une question se pose alors : l'ancien chœur possédait-il déjà un dispositif semblable sous l'autel de prime, bien qu'aucune source ne le documente ? Quoi qu'il en soit, il n'était sans doute pas question pour le chapitre de cautionner un usage que l'Eglise jugeait superstitieux : aux yeux des chanoines l'introduction ou la reprise de cette forme n'était probablement qu'une façon de signifier les origines antiques de la cathédrale et d'affirmer par là sa primauté. Mais, étant donné la nouvelle distribution des éléments du chœur, la conjonction traditionnelle autel-corps saints était rompue.

Hazon partageait peut-être un certain dédain propre à son époque pour l'architecture médiévale⁹². Mais il se montre ici relativement respectueux des lignes gothiques et refuse d'habiller les piles de faux pilastres ou d'apposer la polychromie de faux marbre qu'on voit par exemple à Chartres. Privilégiant une symétrie rigoureuse, une clarté qui tend vers la froideur, son projet sacrifie certains éléments comme l'orgue de chœur, la tribune de la psalette et réduit la présence des reliques. Plus généralement, il bouleverse l'organisation séculaire des lieux, se montrant en cela plus radical que celui de Coustou⁹³.

Tous ces dessins sont-ils, malgré la date inscrite (1780), ceux que l'abbé de Monbalen a transportés à Bordeaux vers 1772-73 ? Le projet a-t-il été repris, amendé et corrigé pendant des années, jusqu'à cette version définitive de 1780 ? Ou bien y-a-t-il eu deux versions distinctes à quelque dix ans d'intervalle ? Les archives n'apportent aucune réponse⁹⁴ et la question reste ouverte. Certains détails des grilles ou de l'autel aux anges peuvent passer pour des productions du début des années 1770⁹⁵. En revanche, les rapprochements avec l'autel de Noyon et le chœur de Chartres nous ramènent vers 1780.

Le manque chronique d'argent suffit sans doute à expliquer pourquoi ce projet fut à son tour enterré. Mais on peut aussi imaginer qu'échafaudé en privé entre l'abbé de Monbalen et Hazon, il ne trouva pas de soutien auprès du chapitre, qui a pu être notamment gêné par la radicalité de la transformation.

L'incendie et la Révolution, une période troublée (1787-1802)

Pendant ce temps l'église continue à se dégrader ; et ce n'est pas le blanchissage cosmétique du déambulatoire dans les années 1770⁹⁶ qui empêche l'impression de saleté qui frappe les visiteurs⁹⁷.

Un chœur provisoire après l'incendie de 1787

C'est alors que survient l'incendie du 25 août 1787. L'événement a été étudié en détail par J. Valette et R. Leulier⁹⁸. Déclenché par des travaux sur la couverture de plomb, il détruit la charpente du chœur et du transept. Si le feu n'a pas gagné l'intérieur de l'édifice, la chute de plomb fondu et de pierres a fait quelques dégâts ; et le mobilier, les tentures, les tableaux ont été abimés dans l'affolement général pour mettre les objets à l'abri.

91 Voir notamment Maillé, 1960, p. 310-311.

92 En 1781, il cosigne un rapport sur la nécropole royale de la basilique Saint-Denis, dans lequel il est question de « la barbarie des artistes de ces tems » (Guiffrey, 1876, p. 47).

93 On ignore si Hazon au cours de sa carrière a été saisi d'autres projets d'aménagement d'églises anciennes. Il existe, dans le fonds Brongniart du Cabinet des dessins du Louvre, une série de dessins, dont une partie est attribuée à Brongniart (inv. RF 50390 à 50395) et l'autre à Hazon (inv. RF 50735 à 50739), et qui forme un projet d'aménagement du chœur et de la chapelle d'axe de la cathédrale Notre-Dame-en-Cité d'Arras. Mais, selon toute vraisemblance, l'ensemble doit être donné à Brongniart et non à Hazon.

94 Il nous manque en particulier les actes capitulaires de 1763-1771 et de 1776 à la suppression du chapitre. Tout juste pouvons-nous affirmer, grâce à son livre de raison tenu journalièrement, que Hazon ne mit jamais les pieds à Bordeaux entre 1776 et la Révolution ; d'ailleurs, tenu par ses obligations professionnelles dans les Bâtiments du Roi, il ne quitta quasiment jamais la région parisienne. Mais il a très bien pu réfléchir au cas de Saint-André – comme à celui des Dames de la Foi de Libourne – sans jamais se rendre sur place. Quant au filigrane des feuilles du projet (*D&C Blauw*), il n'apporte rien de décisif, car ce papier a commencé à être produit vers 1769.

95 Il faut noter, tout de même, que Hazon ne se montrait pas toujours en phase avec les tendances les plus avancées. En 1770, par exemple, il proposait au marquis de Marigny une chinoiserie rocaille quelque peu passée de mode (Mosser, 1973).

96 A.D.Gir., G 3328 (30 oct. 1774) ; Leulier, 1997, t. I, p. 77 (1777). C'est peut-être ce à quoi Ponz fait référence en 1783 : « Sólo la capilla mayor y el coro se han renovado ; pero está sin hacer el retablo mayor » (Ponz, 2007, p. 256). Vers 1785-1786, on chiffre à 300000 livres le coût général des réparations nécessaires à la cathédrale, pour lequel on demande encore l'appui d'une loterie (A.N., G/9/114).

97 En 1783, Antonio Ponz (2007, p. 256) ; en 1785, Mme La Roche (2012, p. 237) et Mme Cradock (Courteault, 1911).

98 Valette, 1984 ; Leulier, 2017 (1), p. 140-142.

Débute alors une période indécise de quinze années (1787-1802) durant laquelle on ne cesse de repenser l'utilisation intérieure de la cathédrale et de démanteler sans construire durablement. Il reste assez difficile d'en retracer précisément les étapes.

Une charpente provisoire est posée⁹⁹, qui ne sera remplacée qu'en 1804. On sépare la partie « malade » de la partie « saine » en édifiant un mur de parpaings entre la nef et la croisée¹⁰⁰. Côté nef sont installés un chœur et un sanctuaire provisoires. Le maître-autel, encadré par deux portes, est adossé au mur de séparation et l'on dresse des stalles temporaires.

L'incendie aurait pu mettre fin aux atermoiements du chapitre et hâter la prise de décision. Mais la Révolution survient sans qu'aucun projet de restauration ou de renouvellement du chœur ne soit engagé, et lorsque Miranda passe, en 1789, quelques jours après l'élection dans la nef des députés des Etats Généraux, il ne voit encore qu'une église « à moitié brûlée »¹⁰¹. Cela n'empêche pas cependant l'église de fonctionner comme par le passé, recevant de la même façon les corps constitués lors des cérémonies, et ce jusqu'en 1791¹⁰².

La cathédrale du clergé constitutionnel (1791-1793)

Après l'adoption de la Constitution civile du clergé (juillet 1790), ce n'est plus le chapitre, supprimé, qui réfléchit à l'aménagement du chœur, ni même le nouvel évêque constitutionnel (Pacareau, élu en mars 1791), mais ce sont les fidèles. Avec le redécoupage, la paroisse de Saint-André, à laquelle on a joint celles de Saint-Projet et de Saint-Christoly, forme enfin une circonscription conséquente.

Il s'agit de réinvestir le chœur abandonné depuis l'incendie. On ne ressort pas des cartons les projets de Coustou ou de Hazon, spécifiquement élaborés pour les besoins des chanoines et sans doute trop coûteux ; on ne les évoque même pas. Les fidèles, conscients du manque de finances, entendent seulement mettre le chœur en bon ordre, pour le rendre au culte, en réutilisant un mobilier provenant des couvents bordelais supprimés, en particulier celui des Chartreux.

La formulation ambiguë de la pétition¹⁰³ qui décrit les transformations envisagées est sujette à interprétation. L'espace que les pétitionnaires veulent investir est manifestement réduit à la moitié orientale de la cathédrale (chœur, bas-côtés et déambulatoire). Sans doute veut-on réserver la nef aux assemblées électorales et autres cérémonies publiques. Pour que la célébration de la messe soit visible des fidèles, on désire ouvrir le chœur *entre les piliers*, c'est-à-dire abattre la clôture séparant le chœur des bas-côtés et du déambulatoire. Le vieux jubé doit être remplacé et on utilisera pour cela des colonnes et morceaux de

marbre entreposés dans le bas-côté nord¹⁰⁴. Etant donné le désir exprimé d'ouverture et de visibilité, peut-être le jubé envisagé était-il ouvert, à l'image, par exemple, de celui de la cathédrale de Rouen (années 1770). Il est aussi question de rétablir les deux autels « de la croix » adossés au jubé – supprimés deux siècles plus tôt – qui doivent servir lors de cérémonies se déroulant dans la nef, comme le sacre des évêques. Les fidèles veulent récupérer *les estrades de bois noyer sculpté* de la Chartreuse, autrement dit les stalles, sans doute les sièges seuls, sans les lambris formant les hauts dossiers. Pour l'autel, on envisage de prélever les six colonnes « de marbre noir jaspées en or » du retable de la même Chartreuse. Devaient-elles servir à édifier un retable architecturé en fond d'abside, ou bien à supporter un baldaquin au-dessus de l'autel avancé et isolé « à la romaine » ? C'est là, l'inconnue majeure de ce projet : veut-on adopter la permutation du sanctuaire et du chœur envisagée par Hazon, ou plutôt, comme il s'agit de procéder à l'économie, conserver la disposition existante ? On propose enfin d'accrocher dans la cathédrale, des tableaux et tapisseries, prélevés dans les églises bordelaises fermées¹⁰⁵.

Le projet des fidèles est plus large et touche les chapelles, la nef, la façade occidentale et les orgues. La pétition préconise à cet effet l'organisation d'un concours de projets anonymisés que l'on ferait juger à Paris pour éviter *l'esprit de parti et de caballe*. Mais ces propositions restent lettre morte, le directoire du département n'ayant pas répondu à la demande de financement : les fidèles doivent se contenter de menues réparations et n'obtiennent que quelques tapisseries¹⁰⁶.

99 A.N., G/9/124.

100 A.D.Gir., G 3334, 13 oct. 1787 et G 3335, 31 mai 1788.

101 Baulny, 1966, p. 122.

102 Par exemple en 1789 : Pentecôte (21 mai), Fête-Dieu (11 juin), Assomption (15 août) ; en 1790 : Ascension (13 mai), Pentecôte (23 mai), Fête-Dieu (9 juin), Noël (25 déc.) ; en 1791 : St Joseph (19 mars), Te Deum pour le rétablissement du roi (25 mars), prestation de serment de fonctionnaires (27 mars), etc.

103 A.D.Gir., 4 L 124 (1791, non daté). Voir aussi *Société archéologique de Bordeaux*, t. XXV, 1904, p. 110-111.

104 Si l'on en croit les pétitionnaires, ces colonnes en marbre du Languedoc avaient été taillées à la demande du cardinal de Sourdis pour un maître-autel qu'il envisageait d'élever. Si elles sont liées à l'activité d'un des frères de Sourdis, il s'agit d'Henri (à l'occasion de son projet de 1644) plutôt que de François. Mais il paraît assez invraisemblable qu'elles soient restées si longtemps (plus de 150 ans) sans trouver d'usage, et qu'il n'en ait pas été question quand le chapitre s'occupait de se procurer des marbres pour l'autel que lui avait dessiné Coustou. On serait plutôt enclin à penser que c'était là des pièces obtenues à cette dernière occasion, quelques trente ans plus tôt.

105 Notamment un tableau qui avait une réputation qui ne laisse pas de nous étonner : un *Calvaire*, tiré lui aussi de la Chartreuse, aujourd'hui conservé au musée des Beaux-Arts sous l'attribution à Louis de Caullery ou au maître des Crucifixions (inv. E 373 M 6945).

106 Leulier, 2017 (2), p. 143. A.B.m., fonds Brouillard, 3 S 107 (renvoyant à A.D.Gir., L 1161, f°10, 19 nov. 1791 : 8 pièces de tapisseries).

L'église déchristianisée et le projet de Temple de la Raison (1793-1794)

Les troupes de la Convention occupent Bordeaux à partir d'octobre 1793 ; les édifices cultuels de la ville sont fermés au mois de novembre et on instaure le culte de la Raison. La ville fait alors appel à Alexandre-Théodore Brongniart. Son activité à Bordeaux a été étudiée en détail en 1964 par F.-G. Pariset ; mais certaines de ses analyses sont à reconsidérer à la lumière de la correspondance de l'artiste¹⁰⁷. L'enjeu est de démêler avec plus de précision les interventions menées sur l'église Saint-Dominique (église du couvent des Dominicains, devenue depuis Notre-Dame) et celles qui concernaient Saint-André.

Brongniart, arrivé à Bordeaux en avril de cette année pour la construction d'un théâtre, est chargé d'aménager Saint-Dominique : en quelques jours seulement, il fait dresser une montagne dans le chœur, inaugurée pour la fête de la Liberté et de la Raison du 20 frimaire an II (10 déc. 1793)¹⁰⁸. La cérémonie est tout juste terminée qu'on songe à investir Saint-André : « les Représentants ont été fort satisfaits », explique Brongniart le jour-même, « ils veulent que cela ait de la suite et je crois que nous ferons en réalité dans la ci-devant cathédrale ce que nous n'avons fait qu'en peinture dans la jolie église des ci-devant Jacobins »¹⁰⁹. La montagne des Dominicains en effet était faite *de toile et de quelques montants, objets de peu de valeur*¹¹⁰. A la fin du mois, il écrit à sa femme : « Je travaille fort dans ce moment pour transformer la ci-devant cathédrale de Bordeaux en un temple de la Raison ; mais cette métamorphose sera plus sévèrement exécutée que celle de la première décade de la ci-devant église des Jacobins. On mettra cette fois-ci l'argent et le temps nécessaires pour en faire un monument solide et durable. Il m'est heureusement venu une idée simple et qui fera un grand effet sans grande dépense. Je te dirai cela plus au long quand le projet sera accepté... »¹¹¹.

Cette idée est celle qui est exposée dans quatre dessins issus du fonds de Sacy, aujourd'hui au Cabinet des dessins du Louvre¹¹², et qui ont été plus d'une fois commentés : il s'agit d'une montagne s'élevant progressivement dans la nef, menant par deux chemins qui s'entremêlent sans se croiser d'une statue à un temple.

Le chœur devient l'entrée du nouveau Temple (fig. 10). Deux soucis semblent avoir guidé Brongniart dans le traitement de cette partie : l'accessibilité et l'unification des formes. Sur la large ouverture laissée par la suppression de la chapelle axiale est appliqué un grand portique. On a pu croire que le dessin de l'arc triomphal¹¹³, portant l'inscription *le xx frimaire an deux de la republique* avait été spécifiquement

conçu pour cette partie de la cathédrale ; mais, on l'a vu, Brongniart n'a été saisi de la question de Saint-André qu'après la dite fête. D'ailleurs, le projet dessiné en élévation comporte huit colonnes dans les deux derniers rangs, quand le portique de la cathédrale n'en compte que quatre. L'encadrement de la porte et les draperies suggèrent que ce n'était pas un arc de triomphe isolé, mais une entrée monumentale : est-ce alors le « frontispice » de Saint-Dominique qu'évoquent les archives¹¹⁴ ? Réalisée ou non, cette idée, élaborée en novembre, a très bien pu être réutilisée et adaptée en décembre à la nouvelle commande de la cathédrale.

Pour fournir une plus large ouverture, une porte est pratiquée dans l'abside de chacune des quatre chapelles rayonnantes ; Brongniart avait même songé à ouvrir deux portails sur les chapelles latérales. Le chevet, après remaniement des contreforts, est régularisé dans une forme parfaitement semi-circulaire. Les chapelles, grâce à un passage ménagé dans les massifs qui les séparent, communiquent désormais entre elles. Ce couloir continu est fermé par une grille, qui forme une ligne courbe ininterrompue. L'espace du chœur lui-même est ouvert, toutes les cloisons entre les piliers sont abattues. Brongniart donne aux piles, retaillées, une section circulaire ; il envisage d'abord de leur conférer la forme de faisceaux de lances, comme sur l'arc qu'il a dessiné pour le concours de l'an II¹¹⁵, puis opte pour la colonne lisse.

Que la nouvelle distribution ait été dictée par des contraintes matérielles¹¹⁶ ou qu'elle ait été le résultat d'un choix délibéré, il est intéressant de noter l'inversion de polarité de l'édifice. Le « saint des saints » devait être transporté à l'autre extrémité ; et l'espace clos et cloisonné qu'était l'abside devait être percé

107 Pariset, 1964. L'auteur s'appuyait sur les bribes de correspondance publiées par Jacques Silvestre de Sacy (1940) mais ignorait l'existence d'autres lettres publiées à la même époque par Louis de Launay (1940). Ces dernières ont péri par le feu lors de l'invasion allemande en juin de cette même année 1940.

108 Silvestre de Sacy, 1940, p. 97 cite une lettre décrivant cette cérémonie, mais se trompe en la situant dans la cathédrale.

109 Launay, 1940, p. 39, lettre de Brongniart à sa famille, du 10 ou 11 décembre 1793.

110 A.M.Bx, D 146, correspondance de la municipalité, 18 vent. an III, à l'époque où l'on va la supprimer.

111 Launay, 1940, p. 41, lettre du 28 décembre 1793.

112 Louvre, D.A.G., inv. RF 50432 à RF 50435.

113 Louvre, D.A.G., inv. RF 50436 (reproduit dans Pariset, 1964, pl. X ; catal. exp. Paris, 1986, n° 255).

114 Les pièces de bois qui constituaient ce frontispice étaient, en août 1796, dans la cour du Département (A.B.m., D 148, 12 vent. an IV).

115 Arc de triomphe des Sans-Culottes. Louvre, D.A.G., inv. RF 50420. Catal. exp. Paris, 1986, n° 256.

116 Les arcs gothiques du chœur étaient de nature à perturber visuellement le nouvel aménagement, plus que les travées de la nef.

de tous les côtés, devenant ainsi un lieu de passage ouvert. L'ordre ancien, politique, religieux et topographique était ainsi renversé¹¹⁷.

Les plans semblent arrêtés en mars 1794 par les représentants du peuple¹¹⁸ ; on a l'intention d'y affecter les amendes infligées à des négociants et le produit de la vente d'objets de l'église¹¹⁹. Mais à partir du mois de mai – entre temps, le culte de l'Être Suprême s'est substitué à celui de la Raison – cet enthousiasme est refréné ; il s'agit désormais de s'en tenir aux travaux les plus indispensables ; Brongniart reconnaît lui-même que ses projets *couteront des sommes trop considérables*¹²⁰. Le principe même d'une abside transformée en entrée monumentale est compromis dès le moment où l'administration des fourrages des armées réclame la concession du chœur¹²¹.

Si Saint-André a bien été Temple de la Raison il n'a jamais été, semble-t-il, Temple de l'Être Suprême¹²². C'est l'église des Dominicains qui a eu cette fonction, à partir de mai 1794¹²³ et jusqu'en décembre 1797 ; entre-temps, vers mars-avril 1795, sa « montagne » avait été démontée¹²⁴. Quant à celle que Brongniart avait dessinée pour Saint-André, on pourrait penser qu'elle n'a jamais été entreprise. Mais un doute subsiste, soulevé par la mention fugitive dans la cathédrale d'un *autel élevé sur un ouvrage en charpente très considérable* et de *beaucoup de matériaux de bois* dont il ne reste plus, en germinal an V (avril 1797) que des vestiges¹²⁵.

Ces aménagements révolutionnaires ont un corollaire : l'église est dépouillée de tous les matériaux réutilisables, surtout des métaux utilisés pour l'effort de guerre : le plomb des couvertures¹²⁶ et des cercueils¹²⁷ pour lequel on crible le chœur de trous¹²⁸ ; le fer¹²⁹ et le cuivre ; l'étain des deux orgues, notamment le petit orgue du chœur¹³⁰. Au moment où le garde-magasin des fourrages arrive, il n'y a plus guère que *quelques bois, des bancs et des confessionnaux [...] qui, par leur nature, ne méritent guère d'inventaire*¹³¹.

Le chœur transformé en magasin à foin (1794-1797)

En juillet 1794, le chœur passe donc sous la main de l'administration des fourrages militaires. Cette concession provisoire se prolonge trois ans, malgré l'opposition du district et de la municipalité lorsque la loi de 1795 autorise la réouverture des églises¹³². On le sait, le portail sud fut mutilé pour permettre le passage des charrettes¹³³, mais les sources directes nous manquent pour déterminer quelles parties ont été affectées à l'entreposage du foin : chœur, déambulatoire, chapelles ?

Les bas-côtés auraient quant à eux servi de salpêtrière¹³⁴. A son départ, le garde-foin laisse le chœur dans un piteux état¹³⁵ : voûtes imprégnées d'humidité, pavé enfoncé, grilles des chapelles arrachées, vitraux éventrés ; le chœur lui-même a été dépouillé de son orgue, de ses portes, de sa table de communion¹³⁶, de ses lambris et de ses stalles, et il ne reste de l'autel qu'un massif de maçonnerie. On a non seulement pillé le mobilier dont il ne reste presque plus rien¹³⁷, mais on a aussi fait acte de vandalisme : certains gâbles des enfeus, sur le pourtour du chœur, ont été renversés et les reliefs du jubé détériorés.

117 Leulier, 1997, t. I, p. 99-100 renvoyant à une analyse de Rémi Dauphinot (T.E.R. de 1995).

118 Cf. lettre de Brongniart, A.D.Gir., 4 L 124 ; Gardelles, 1963, p. 52 ; A.M.Bx, D 107.

119 Pariset, 1968, p. 430.

120 A.D. Gir., 4 L 124.

121 La demande est formulée dès février-mars 1794 (A.M.Bx, D106 et H 22 ; Gardelles, 1963, p. 52).

122 O'Reilly (1858, p. 21 et 45 n.) prétend qu'en ventôse an II (mars 1794) on parlait de la statue du trumeau de la porte nord comme du « portier du temple de l'Être suprême ». Pourtant ce culte ne fut officiellement adopté qu'en mai de cette année. D'ailleurs, lorsque le projet d'aménagement de la cathédrale est évoqué fin mars et mi-avril, c'est toujours du « temple de la Raison » dont il est question, et plus tard, en thermidor an II et frimaire an III, on distingue bien le temple de l'Être Suprême de la maison nationale ci-devant dite Saint-André (A.M.Bx, D 130).

123 A.M.Bx, I 18 (10 prair. an II, *inauguration du temple à la Raison en temple à l'Être suprême*).

124 A.B.m., O 8 (17 vent. an III), D 146 (18 vent. an III), D 113 (19 vent. an III), D 131 (5 flor. an III) : les représentants du peuple exigent sa démolition dans le plus bref délai.

125 A.M.Bx, M 1, pièce 26, lettre du 25 germ. an V-14 avr. 1797.

126 Gardelles, 1963, p. 54 renvoyant aux Arch. mun., D 126 (6 vent. an II) ; Marionneau, 1861, p. 127.

127 Leulier, 1997, t. I, p. 109-112, renvoyant à A.D. Gir., L 1151, p. 54 (avr. 1794).

128 Gardelles, 1963, p. 54.

129 A.M.Bx, D 129 f° 30 r°, 3 therm. an II (cité par Lacoue-Labarthe, 1993, p. 228).

130 Le 1er prair. an III (20 mai 1795), on constate que son buffet est encore en place et en bon état, mais qu'il ne reste rien de l'instrument (Randier, 1921, p. 233).

131 A.M.Bx, D 144, 13 therm. an II.

132 Gardelles, 1963, p. 52.

133 Bernadon, 1844, p. 224 qui date cela par erreur de 1793 ; Leulier, 2017 (2), p. 144.

134 Arch. dioc., *Mémorial*, année 1793.

135 A.M.Bx, M 1, pièce 27 (éd. dans A.H.G., t. XXXI, 1896, p. 445-447) : rapport du menuisier Nicolas Larivière et de l'architecte Gabriel Durand, 25 germ. an V.

136 C'est ainsi que l'on propose d'interpréter le terme « grilles » (M.-F. Lacoue-Labarthe, 1993, p. 228 pensait plutôt à une clôture de chœur) : rappelons que la table de communion était un ouvrage de cuivre.

137 Rapport du 24 prair. an II-12 juin 1797 (A.B.m., D 201, f°47 ; Gardelles, 1963, p. 55).

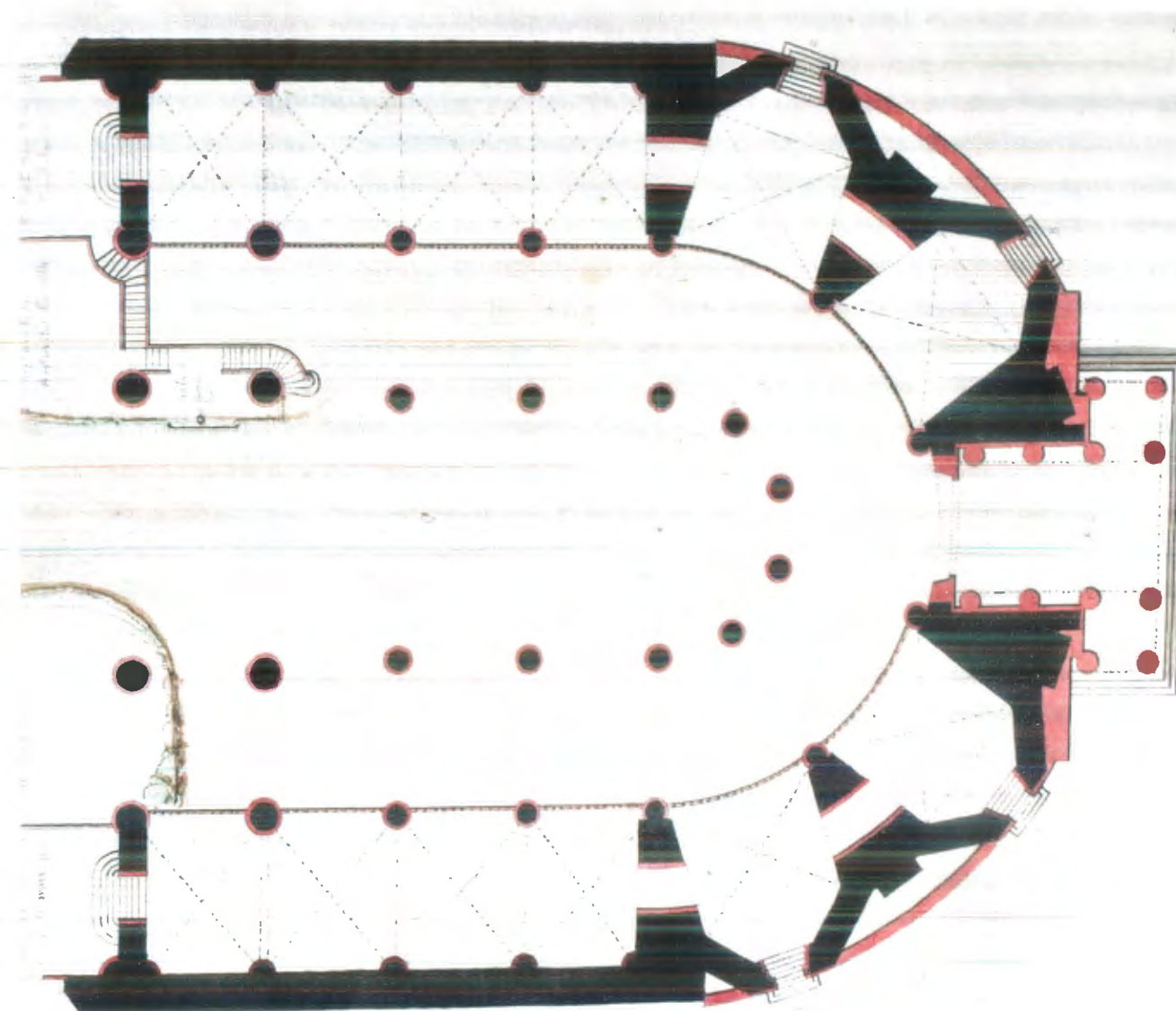


Fig. 10. - A.-Th. Brongniart,
Projet pour l'entrée du Temple de la Raison à Saint-André (détail).
Louvre, inv. RF 50432.

Le chœur rendu au culte (1797-1802)

Au printemps 1797, l'administration des fourrages quitte la cathédrale et le clergé constitutionnel est autorisé à en reprendre possession. Mais seul le chœur lui est affecté et dans l'église scindée en deux, le culte catholique doit cohabiter, dans une sorte de simultanément, avec le temple civique de la nef. Une claire-voie sépare les deux parties¹³⁸. La nef continue d'accueillir, comme à l'époque précédente, les assemblées électorales et diverses fêtes, par exemple celle de la Souveraineté du Peuple en l'an V¹³⁹. Puis elle devient le temple décadaire du 3^e arrondissement de Bordeaux, et l'on charge l'architecte Louis Combes (1754-1818) de créer ce que l'on qualifie alors de « basilique » : tribune, gradins, autels de la patrie et de l'hyménée, le tout en bois et toile peinte¹⁴⁰. Cette enceinte, qui n'occuperait en fait qu'un tiers de la nef¹⁴¹, subsistera jusqu'à la fin de l'année 1802¹⁴².

Malgré la purification de l'église par l'évêque Pacareau le 20 thermidor an V (7 août 1797), le chœur ne semble pas en mesure d'accueillir le culte. Le service qui est rétabli en cette année 1797 dans une des chapelles¹⁴³, est celui de la paroisse, non celui de cathédrale. Si la fonction d'église métropolitaine a été rétablie à Saint-André ce fut de courte durée, car Lacombe, nommé archevêque à la fin de l'année s'empresse de la transférer dans l'église des Jésuites¹⁴⁴.

Le chœur reste donc à relever, et ce sont les paroissiens qui s'y attèlent. Les problématiques sont comparables à celles des années 1791-1793 et les solutions proposées tout aussi semblables. Il semble clair que dans la disposition envisagée, au moins une partie des fidèles doivent assister aux offices depuis les bas-côtés du chœur, de sorte que ce n'est pas tant le jubé qui fait écran que la clôture latérale. C'est elle, en tout cas, qu'on veut tout d'abord abattre. Cette opération est perçue comme une appropriation par les fidèles d'un domaine que le chapitre de l'Ancien Régime s'était jalousement réservé : ces murs *paraissent n'avoir été construits que pour la commodité des ci-devant chanoines*¹⁴⁵. L'argument esthétique qui est avancé (la clôture nuit à la beauté de l'édifice) semble secondaire. En 1798, on entend poursuivre avec la démolition des portes latérales et du jubé¹⁴⁶ : c'est la première fois, depuis le projet de Hazon, qu'on envisage d'ouvrir entièrement le chœur. Les reliefs du jubé sont en question : non seulement ils sont mutilés, mais ils gênent par leurs sujets, que l'on perçoit comme profanes. Mais on a conscience de la réputation dont ils jouissent et on assure qu'on veut les conserver.

Comme en 1791-1793, les fidèles demandent à bénéficier de pièces du mobilier religieux nationalisé en l'an II. On fait ainsi venir à la cathédrale, en juillet 1797, des stalles, un lutrin et d'autres objets de la Chartreuse¹⁴⁷, ainsi qu'un autel

et des carreaux de marbre des Minimes. Mais rien de cela ne fut manifestement installé dans le chœur. On ignore d'ailleurs quelle distribution les fidèles envisageaient pour ce lieu. Quoi qu'il en soit, ces projets de réaménagement ne semblent pas avoir été menés à leur terme, et quand l'évêque concordataire arrive, il ne trouve qu'une église inutilisable.

Epilogue : l'aménagement de Combes dans la cathédrale concordataire (1802-1807)

Après la signature du Concordat, la transformation du chœur de la cathédrale va se faire conjointement avec le changement institutionnel. Le chapitre est recréé, mais il n'a plus la prééminence qu'était la sienne sous l'Ancien Régime ; ce n'est plus qu'un organe consultatif, nettement subordonné à l'archevêque. A l'inverse, le curé de la paroisse Saint-André acquiert une plus grande importance au sein de la cathédrale. Au cours de cette période de rétablissement, c'est l'archevêché qui a la main sur les aménagements ; d'autant que l'archevêque alors nommé, M^{gr} d'Aviau du Bois de Sanzay (1736-1826), a une personnalité énergique. Il va enfin réaliser le projet que l'ancien chapitre n'avait su faire aboutir et il choisit pour cela le bordelais Louis Combes, alors ingénieur des bâtiments civils

138 B.M.Bx, ms 0713-1-7, vol. III des *Tablettes* de Bernadau, p. 417. Lorenz Meyer, en 1801, parle improprement de *Gitter*, grilles (Meaudre de Lapouyade, 1912, p. 236).

139 A.M.Bx, D 159.

140 Ducaunnès-Duval, 1923 ; A.M.Bx, P 10 ; Brutails, 1912, p. 2 renvoyant à A.D. Gir., L 789. Voir aussi *Société archéologique de Bordeaux*, t. XXV, 1904, p. 111.

141 Selon Meyer en 1801 (Meaudre de Lapouyade, 1912, p. 236).

142 B.M.Bx, ms 0713-1/8, vol. IV des *Tablettes* de Bernadau, p. 10 (10 frim. an XI) ; Ducaunnès-Duval, 1923, p. 38-39.

143 Arch. dioc., *Mémorial*, année 1797 ; Taillard, 2001, p. 135.

144 Arch. dioc., *Mémorial*, année 1797 ; Ricaud, 1938-1940, p. 143, n. 2.

145 A.M.Bx, M 1, pièce 30 (délib. de l'admin. centrale du département, 22 mess. an V). Voir également *A.H.G.*, t. LVI, 1925, p. 145 (an VI) : les chanoines « n'officioient que pour eux ; maintenant que l'office du cœur sera pour le public en l'ouvrant entièrement nous travaillerons pour le public ». A la même époque, l'anticlérical Bernadau fustige « l'usage exclusif que les chanoines » faisaient de la porte centrale ; il y voit « un signe d'orgueil », et ajoute : « Croirait-on que dans la maison du seigneur, ils avoient imaginé d'entrer au chœur privativement par cette porte. Elle ne s'ouvrait jamais que pour les princes, gouverneurs ou présidents. Les jurats même entroient par les portes latérales, ainsi que les autres ecclésiastiques et fidèles, qui vont devant un Dieu auprès duquel il n'y a pas acception de personnes. » (Bernadau, 1797, p. 329).

146 *A.H.G.*, t. LVI, 1925, p. 144-145 citant A.D. Gir., Q 1056.

147 A.M.Bx, P 6 (éd. dans *A.H.G.*, t. LVIII, 1929, p. 129-132).

du département. On a avancé que ce dernier avait été mêlé aux travaux du chœur dès 1798¹⁴⁸ ; J. Gardelles pensait même qu'il pouvait être l'instigateur du projet de 1791¹⁴⁹. Mais les preuves manquent pour l'affirmer.

A l'arrivée de M^{gr} d'Aviau, à l'été 1802, Saint-André, dont la nef est encore occupée par le temple décadaire et dont le chœur est ouvert sur les côtés mais encore fermé par le jubé, est dans un tel état de décrépitude, qu'il doit installer provisoirement la cathédrale dans l'ancienne église des Dominicains. Après des travaux de gros œuvre, notamment la couverture du chœur qui datait de 1787, l'église est réinvestie comme cathédrale en août 1803.

Dans le fonds Delpit de la bibliothèque municipale de Bordeaux, au milieu d'un certain nombre de projets destinés à Saint-André, la plupart de Combes, se trouve un plan (fig. 11)¹⁵⁰ qui n'a jamais été commenté et que l'on peut dater de cette période. C'est un relevé de la charpente du transept et du chœur sur lequel a été crayonné l'emplacement des piles, d'un autel et de stalles. L'autel est isolé à la romaine, mais maintenu au fond de l'abside, de sorte que les stalles sont en très petit nombre (environ 21) et que la plus grande partie du chœur architectural reste libre. La présence d'un trône épiscopal du côté de l'évangile écarte la possibilité d'un aménagement paroissial : il s'agit bien d'une réflexion pour l'installation provisoire de la cathédrale. Le chœur est ici utilisé comme une église dans l'église, avec son sanctuaire et sa « nef » réservée aux fidèles. L'autel, avec ses six colonnes, pourrait correspondre à une élévation du même fonds Delpit comportant fronton et cul-de-four¹⁵¹.

L'aménagement du chœur, qu'il soit ou non celui esquissé par ce plan, ne peut être que provisoire. L'archevêque aurait pu être entravé par la question financière dans sa volonté d'acquérir un mobilier fastueux digne de la cathédrale, comme le chapitre de l'Ancien Régime. Mais il a la chance de pouvoir faire son choix dans le réservoir de mobilier des églises supprimées : Saint-Projet, Saint-Rémi etc. On le sait, pour le chœur, se présente une opportunité particulière : à La Réole, l'église Saint-Pierre de l'ancien prieuré bénédictin qui n'a pas été réaffectée, conserve un riche et complet mobilier, réalisé entre 1764 et 1781 et qui a peu servi¹⁵². M^{gr} d'Aviau obtient le transfert de la quasi-totalité¹⁵³ : le grand orgue de Micot, le maître-autel surmonté d'un baldaquin monumental, les stalles et boiseries, les belles ferronneries de Blaise Charlut (la table de communion, les deux portes, la paire de crédences, l'imposant lutrin), le pavement du chœur, quatre petits autels de marbre et des tableaux.

Combes doit composer avec ce mobilier de remploi, qui arrive à Saint-André au printemps 1804¹⁵⁴. C'est l'autel à la romaine qui va lui imposer la distribution du chœur. Deux plans

révèlent son approche de la question. Le premier (fig. 12)¹⁵⁵, non daté, montre des choix qui rappellent ceux de Hazon : il prévoit manifestement une haute grille séparant l'avant-sanctuaire de la croisée du transept, la table de communion de Charlut étant placée en retrait ; et il dispose le trône épiscopal dans l'axe, au fond du chœur liturgique. On peut se demander quelle mémoire on avait alors des projets de l'Ancien Régime. Les archives, voire les hommes ont-ils pu renseigner Combes ? Ou bien le hiatus de la Révolution a-t-il été trop grand ?

Le deuxième, signé et daté de messidor an XIII (juin 1805), correspond à ce qui a été réalisé, à la différence que le trône épiscopal est encore en fond d'abside (fig. 13)¹⁵⁶ : il sera finalement remplacé par une porte canoniale, remploi de la porte d'entrée du chœur des frères de la Chartreuse. Le chœur des stalles occupe une travée de moins que sur le projet de Hazon – peut-être était-on limité par le nombre de boiseries et de stalles à disposition – et l'autel a été reculé d'autant : la proximité avec le chœur des chanoines a été clairement préférée à la proximité avec les fidèles.

On ignore la position de l'Eglise quant à la question du jubé. Dans l'argumentaire de Combes, sa suppression ne semble pas un objectif préalable, une idée directrice : elle est simplement imposée par le fait que l'autel de La Réole avait été conçu pour être placé « à la romaine » et ne pouvait donc être adossé¹⁵⁷. Ni les autorités ecclésiastiques, ni les fidèles ne semblent avoir levé le petit doigt pour s'opposer à la démolition. Ce sont les artistes et les « antiquaires » qui s'en émeuvent, pour des raisons patrimoniales, et qui poussent Combes à prendre des mesures pour la conservation des reliefs.

Comme celui de Hazon, le projet de Combes fait table rase du passé. Les dalles funéraires, notamment, ont disparu avec l'exhaussement du sol et le changement du pavement, et

148 Ricaud, 1938-1940, p. 142, n. 2.

149 Gardelles, 1963, p. 53-54.

150 B.M.Bx, Delpit 14-25. Non signé.

151 B.M.Bx, Del. 14-9bis. Combes en reprendra la silhouette pour un projet ultérieur d'autel paroissial adossé à la tribune du grand orgue, à l'autre extrémité de l'église (B.M.Bx, Del. 14-10 ; et Del 14-5 (plan)). Il pourrait aussi s'agir du même autel, car selon le *Mémorial*, l'autel « du chapitre » fut transporté en 1805 de l'abside au fond de la nef.

152 Pour l'histoire de ce mobilier, dans ses installations successives à La Réole et à Bordeaux, nous renvoyons à notre étude à paraître.

153 A.D. Gir., 162 T 30 A.

154 Randier, 1922, p. 50.

155 B.M.Bx, Del. 14-7.

156 B.M.Bx, Del. 14-6. On note aussi que le rang inférieur des stalles est constitué de bancs, comme si les sièges à disposition (ceux qui venaient de la Chartreuse) n'étaient pas assez nombreux.

157 Callen, 1887, p. 725 (délibération de la fabrique, 6 fruct. an XII-24 août 1804).

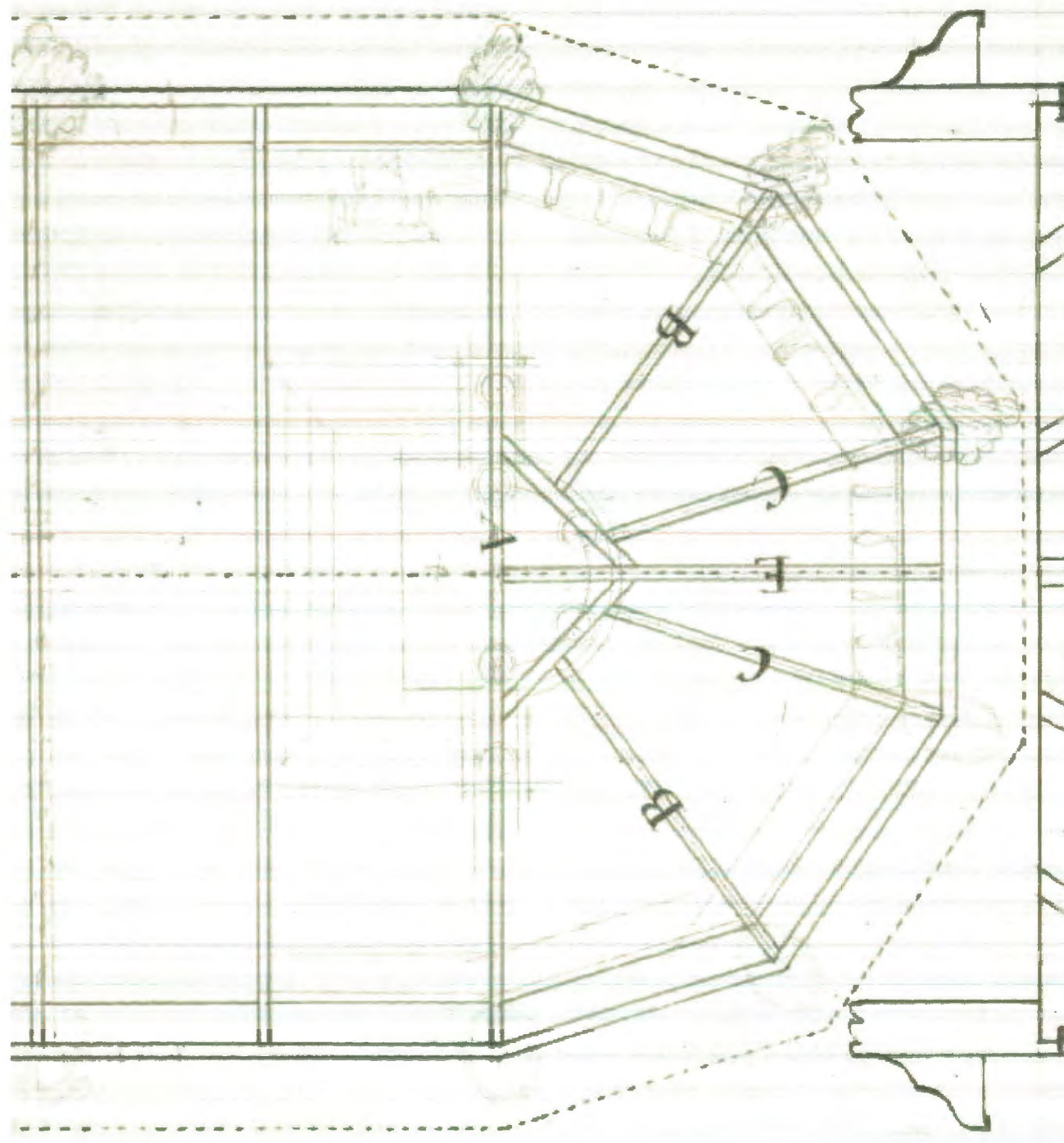


Fig. 11. - Attribué à L. Combes, Relevé de la charpente de Saint-André (détail).
Bordeaux, Bibliothèque municipale, inv. Del. 14-25.

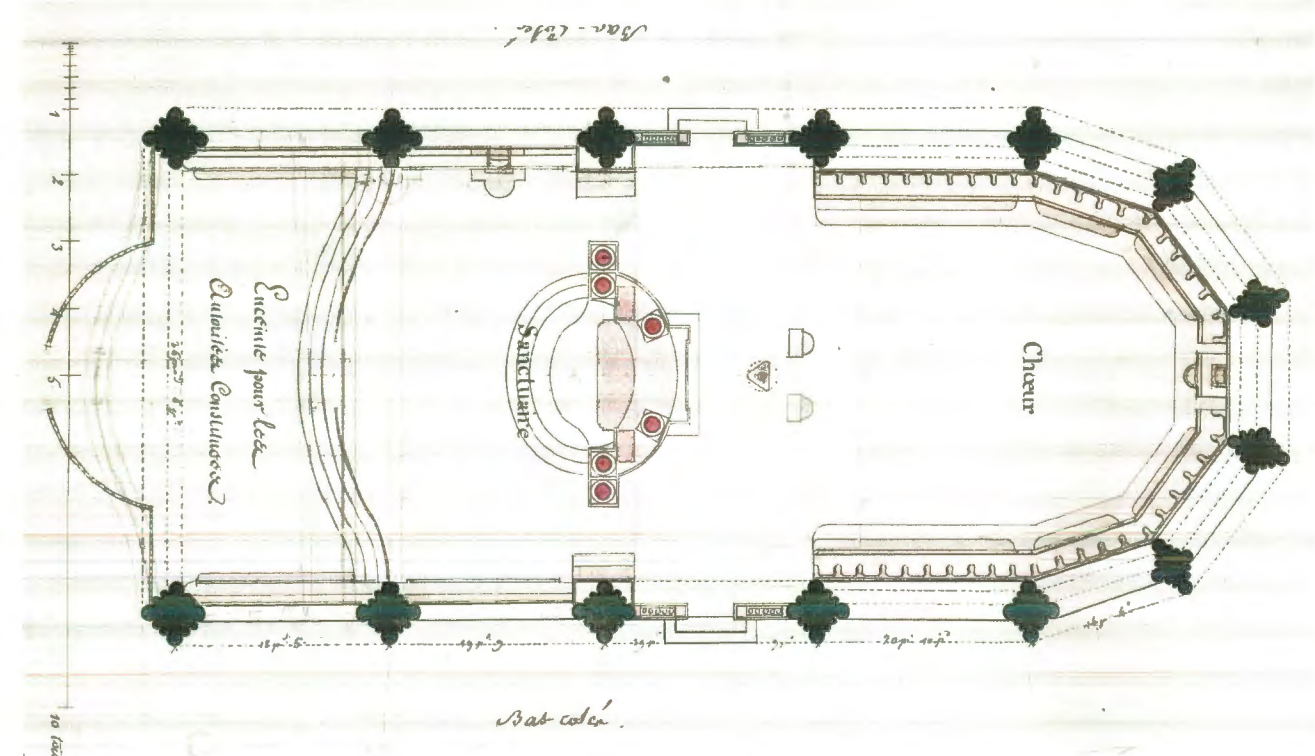


Fig. 12. - L. Combes, Projet pour l'aménagement du chœur de Saint-André, vers 1805. Bordeaux, Bibliothèque municipale, inv. Del. 14-7.

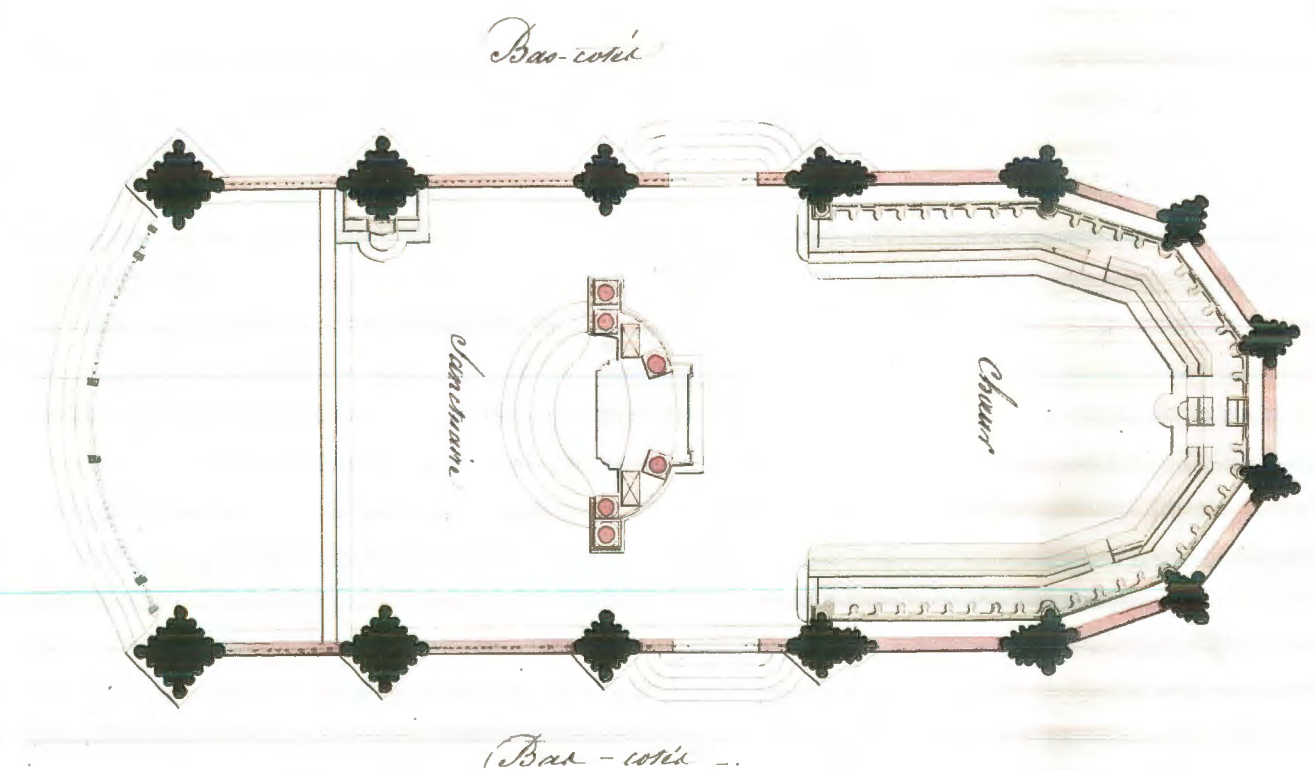


Fig. 13. - L. Combes, Projet pour l'aménagement du chœur de Saint-André, juin 1805. Bordeaux, Bibliothèque municipale, inv. Del. 14-6.

l'on a vidé le chœur de tout souvenir de saint Macaire, dont le tombeau avait pourtant survécu aux événements¹⁵⁸. Combes a été critiqué, dès le XIX^e siècle, pour cette intervention destructrice, mais elle apparaît comme l'aboutissement naturel d'idées qui mûrissaient depuis au moins cinquante ans.

Certes, cet aménagement a des défauts. Le mobilier est déjà passé de mode, en particulier l'encombrant baldaquin. La scansion verticale des boiseries est bien différente du parti hardi d'unification horizontale proposé par Hazon. La distribution n'est pas pleinement satisfaisante : en particulier, l'autel est trop éloigné des fidèles¹⁵⁹. Et on doit procéder, dans les cinquante ans qui suivent, à quelques modifications : suppression des boiseries habillant les premières piles, ajout d'un trône à l'extrémité de chacune des rangées de stalles, intégration d'un orgue de chœur dans les lambris, démontage vers 1850 du trop volumineux baldaquin ; et un siècle plus tard, on remodelera le maître-autel¹⁶⁰. Mais, moyennant ces reprises, la solution adoptée en 1805, a globalement résisté jusqu'à aujourd'hui. Il

n'en reste pas moins que la réalisation de Combes dût apparaître en son temps comme l'application un peu tardive de solutions du siècle passé.

Pendant ce demi-siècle, l'attention portée au chœur a été plus soutenue et plus continue qu'on ne l'a cru jusqu'ici : on n'a cessé à Bordeaux de réfléchir à l'adaptation de ce lieu ancien à des usages nouveaux. Le problème du financement a toujours été avancé comme la cause première des attermolements qui ont plus d'une fois repoussé la réalisation de ces idées, mais sans doute a-t-il manqué l'implication et l'autorité d'une personne, archevêque ou chanoine, qui donne l'impulsion décisive.

158 Lamothe, 1845, p. 27-28.

159 L'abbé Callen (Lopès, t. I, 1882, p. 59) ajoute une critique surprenante : le chœur est plus encombré qu'auparavant.

160 Cette transformation (1955) est due à l'architecte Michel Mastorakis.

Bibliographie

A.H.G. : *Archives Historiques de la Gironde*, Paris-Bordeaux, 1859-1932

A.K.L. : *Allgemeines Künstlerlexikon*, Munich-Berlin, 1992-

Avisseau-Poussou, 1990 : Avisseau, Jean-Paul, Poussou, Jean-Pierre, *Illustration du vieux Bordeaux*, Avignon, 1990.

Baulny, 1966 : Baulny, Olivier, « Miranda à Bordeaux », *Revue historique de Bordeaux*, t. XV, n°2, avr.-sept. 1966, p. 103-141 ;

Bernadau, 1797 : Bernadau, Pierre, *Antiquités bordelaises ou tableau historique de Bordeaux et du département de la Gironde*, Bordeaux, 1797.

Bernadau, 1844 : Bernadau, Pierre, *Le viographe bordelais*, Bordeaux, 1844.

Besson, 1964 : Besson, Marc, « Monographie du Couvent des Dames de la Foy de Libourne », *Revue historique et archéologique du Libournais*, t. XXXII, n° 112, 2e trim. 1964, p. 33-48.

Bordeaux, 2017 : Ricard, card. Jean-Pierre (dir.), *Bordeaux. Saint-André, primatiale d'Aquitaine*, Strasbourg, 2017.

Bornet, 2017 : Bornet, Anaïs, « Michel-Barthélémy Hazon (1722-1818), contrôleur du château de Choisy-le-Roi (1755-1774) » in Janine Barrier, Claire Ollagnier, Josiane Sartre (dir.), *Les Arts Réunis, Etudes offertes à Daniel Rabreau*, Paris, 2017, p. 27-32.

Brutails, 1912 : Brutails, Jean-Auguste, *Les Vieilles églises de la Gironde*, Bordeaux, 1912.

Callen, 1887 : C[allen], J[ules], « Le Maître-Autel de Saint-André », *L'Aquitaine*, 22e année, n° 46, 18 nov. 1887, p. 722-725, et n°47, 25 nov. 1887, p. 738-740.

Courteault, 1911 : Courteault, Paul, « Les impressions d'une anglaise à Bordeaux en 1785 », *Revue historique de Bordeaux et du département de la Gironde*, t. IV, 1911, p. 9-23.

Ducaunnès-Duval, 1923 : Ducaunnès-Duval, Gaston, « Les fêtes décadaires à Bordeaux », *Revue historique de Bordeaux*, t. XVI, 1923, p. 37-42.

Dumas, 1923-1939 : Dumas, général J.B., *Généalogie Hazon et compléments historiques*, 2 vols., dactyl., 1923-1939 (exemplaire à Paris, B.N., département des manuscrits).

Favreau, 1994 : Favreau, Marc, *La curiosité et le mécénat à Bordeaux au Grand Siècle (1598-1715)*, thèse de doctorat, dir. Daniel Rabreau, Univ. Michel de Montaigne-Bordeaux III, 1994.

Favreau, 2008 : Favreau, Marc, « Le magasin des marbres du Roi à Bordeaux aux XVII^e et XVIII^e siècles », *Revue archéologique de Bordeaux*, t. XCIX, année 2008, p. 69-88.

Foucart-Borville, 1975 : Foucart-Borville, Jacques, « Les projets de Charles de Wailly pour la gloire de la cathédrale d'Amiens et de Victor Louis pour le maître-autel de la cathédrale de Noyon », *Bulletin de la Société de l'histoire de l'art français*, année 1974, éd. 1975, p. 131-144.

Frank, 1996 : Frank, Louis, « Musée du Louvre. Département des arts graphiques : l'acquisition du fonds d'architecture d'Alexandre-Théodore Brongniart (1739-1813) », *Revue du Louvre*, 1996, 4, p. 18-20.

Gallet, 1995 : Gallet, Michel, *Les architectes parisiens du XVIII^e siècle. Dictionnaire biographique et critique*, Paris, 1995.

Garde, 1953 : Garde, Jean-André, *Histoire de Lussac et de l'abbaye cistercienne de Faise*, Libourne, 1953.

Garde, 1962 : Garde, Jean-André, « Supplément à l'histoire de Lussac. Testament de Godefroy de Guyonnet de Monbalen, abbé de Faise (Lussac) », *Revue historique et archéologique du Libournais*, t. XXX, n° 105, 3e trim. 1962, p. 71-78 ;

Gardelles, 1963 : Gardelles, Jacques, *La Cathédrale Saint-André de Bordeaux : sa place dans l'évolution de l'architecture et de la sculpture*, Bordeaux, 1963.

Guiffrey, 1876 : Guiffrey, Jules-Joseph, *Un chapitre inédit de l'histoire des tombes royales de Saint-Denis*, Paris, 1876.

Lacoue-Labarthe, 1993 : Lacoue-Labarthe, Marie-France, *L'art du fer forgé en pays bordelais de Louis XIV à la Révolution*, Bordeaux, 1993.

Lacoue-Labarthe, 1996 : Lacoue-Labarthe, Marie-France, « La grille d'entrée du chœur de la cathédrale de Soissons, du dessin de Michel-Ange Slodtz, dans le vignoble de Saint-Emilion », *Gazette des Beaux-Arts*, sept. 1996, p. 91-102.

Lamontaigne, 1926 : *Chronique bordelaise de François de Lamontaigne, conseiller au parlement*, Bordeaux, 1926.

Lamothe, 1845 : Lamothe, Léonce de, « Essai historique et archéologique sur l'église cathédrale Saint-André à Bordeaux et sur son clergé », *Actes de l'Académie royale des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux*, 5e année, 1843, éd. 1845, p. 1-74.

Lantenay, 1885 : Lantenay, Antoine de, *Mélanges de biographie et d'histoire*, Bordeaux, 1885.

La Roche, 2012 : La Roche, Sophie von (éd. Michel Lung, Thomas Dunskus, Anne Lung-Faivre) *Journal d'un voyage à travers la France 1785, Saint-Quentin-de-Baron*, 2012.

Laugier, 1765 : Laugier, Marc-Antoine, *Observations sur l'architecture*, La Haye-Paris, 1765.

Launay, 1940 : Launay, Louis de, *Une grande famille de savants. Les Brongniart*, Paris, 1940.

Le Brun, 1777 : « Exposition des peintures, sculptures & plans d'architecture de Messieurs de l'Académie de Bordeaux, dans la Galerie de l'Hôtel de la Bourse. Année 1776 » in [abbé Le Brun], *Almanach historique et raisonné des architectes, peintres, sculpteurs, graveurs et cizeleurs, année 1777*, Paris, 1777, p. 229-238.

Lettre, 1760 : *Lettre sur les embellissements de l'église Saint-Roch*, Paris, 1760.

Leulier, 1997 : Leulier-Carchano, Renée, *Inventaire du mobilier de la cathédrale Saint-André de Bordeaux*, mémoire de maîtrise ou TER d'Histoire de l'Art moderne, Université Michel de Montaigne-Bx III, 1997, 2 t.

Leulier, 2004 : Leulier, Renée, « Les péripéties d'un inachèvement : l'église Saint Louis des Chartrons à Bordeaux », *Histoire de l'art*, n° 54, 2004, p. 103-115.

Leulier, 2017 (1) : Leulier, Renée, « L'incendie du 25 août 1787 » in *Bordeaux*, 2017, p. 140-142.

Leulier, 2017 (2) : Leulier, Renée, « La période révolutionnaire » in *Bordeaux*, 2017, p. 142-144.

Lopès, 1882-1884 : Lopès, Hiérosme, (éd. Jules Callen), *L'église métropolitaine et primatiale Saint-André de Bordeaux*, 2 vols., Bordeaux, 1882-1884.

Lours, 2010 : Lours, Mathieu, *L'autre temps des cathédrales : du Concile de Trente à la Révolution française*, Paris, 2010.

Maffre, 1998 : Maffre, Philippe, « Un document contemporain pour servir à l'histoire médiévale : le plan de situation des tombeaux de la cathédrale Saint-André de Bordeaux dressé par Henri de Marquessac », *Revue archéologique de Bordeaux*, t. LXXXIX, 1998, p. 245-250.

Maillé, 1960 : Maillé, marquise de, *Recherches sur les origines chrétiennes de Bordeaux*, Paris, 1960.

Marionneau, 1861 : Marionneau, Charles, « Description de l'église Saint-André de Bordeaux » in *Description des œuvres d'art qui décorent les édifices publics de la ville de Bordeaux*, Paris, 1861.

Meaudre de Lapouyade, 1912 : Meaudre de Lapouyade, Maurice, « Voyage d'un Allemand à Bordeaux en 1801 », *Revue historique de Bordeaux*, t. V, 1912, p. 164-181, 229-255.

Mosser, 1973 : Mosser, Monique, « Monsieur de Marigny et les jardins : projets inédits des fabriques pour Ménars », *Bulletin de la Société de l'Histoire de l'Art Français*, année 1972, éd. 1973, p. 269-293.

O'Reilly, 1858 : O'Reilly, Patrice-John, *Histoire complète de Bordeaux*, t. II, 2e partie, Bordeaux, 1858.

Paris, 1986 : catalogue de l'exposition Paris, musée Carnavalet, 1986, *Alexandre-Théodore Brongniart, 1739-1813, Architecture et décor*.

Paris, 1988-1989 : catalogue de l'exposition Paris, Ecole nationale supérieure des beaux-arts, 1989-1990, *Les architectes de la Liberté*.

Pariset, 1964 : Pariset, François-Georges, « L'architecte Brongniart : ses activités à Bordeaux et à La Réole (1793-1795) », *Bulletin et Mémoires de la Société archéologique de Bordeaux*, t. LXII, 1957-1962, éd. 1964, p. 181-239.

Pariset, 1968 : Pariset, François-Georges, *Histoire de Bordeaux*, t. V, *Bordeaux au XVIIIe siècle*, Bordeaux, 1968.

Ponsot, 2013 : Ponsot, Patrick, « Michel-Ange Slodtz et le réaménagement du chœur de la cathédrale de Bourges au XVIIIe siècle », *Art sacré. Cahiers de Rencontre avec le Patrimoine religieux*, 30, 2013 (*Les espaces du sacré de la Renaissance à la Révolution*), p. 16-31.

Ponz, 2007 : Ponz, Antonio, (éd. Mónica Bolufer Peruga), *Viaje fuera de España*, San Vicente del Raspeig, 2007.

Randier, 1921-1922 : Randier, Francis, « Les orgues et les organistes de l'église primatiale Saint-André de Bordeaux », *Revue historique de Bordeaux*, 1ère sér., n° 14, 1921 et n° 15, 1922.

Ricaud, 1938-1940 : Ricaud, Théodore, « Un projet de consolidation et restauration de la cathédrale Saint-André de Bordeaux sous la Monarchie de Juillet », *Bulletin et mémoires de la Société archéologique de Bordeaux*, t. 55, 1938-1940, p. 142-165.

Roudié, 1961 : Roudié, Paul, « L'ancienne église Saint-Michel de La Réole », *Revue historique de Bordeaux*, nouv. sér., t. X, n° 1, janv.-mars 1961, p. 109-117.

Silvestre de Sacy, 1940 : Silvestre de Sacy, Jacques, *Alexandre-Théodore Brongniart, 1739-1813. Sa vie, son œuvre*, Paris, 1940.

Taillard, 2001 : Taillard, Christian, « Le mobilier de la cathédrale Saint-André de Bordeaux du milieu du XVIIIe au milieu du XIXe siècle » in Marc Agostino (dir.), *La cathédrale Saint-André, reflet de neuf siècles d'histoire et de vie bordelaises*, Pessac, 2001, p. 129-153.

Taillard, 2017 : Taillard, Christian, « Les campagnes de travaux de la Renaissance à 1787 » in *Bordeaux*, 2017, p. 132-140.

Valette, 1984 : Valette, Jean, « De l'incendie de la cathédrale Saint-André de Bordeaux du 25 août 1787 », *Bulletin et Mémoires de la Société archéologique de Bordeaux*, t. LXXV, 1984, p. 141-145.

Sources manuscrites

Bordeaux, Archives diocésaines.

Memorial des curés de la paroisse St André église primatiale de Bordeaux, manuscrit non daté (vers 1845), non paginé.

Bordeaux, Bibliothèque municipale.

Pierre Bernadau, « Tablettes contemporaines, historiques & cryptographiques de l'Ecouteur bordelais, vol. III » in *Collection héritière de mes œuvres*, t. VII, 1803, Ms 0713-1/7.

Pierre Bernadau, « Tablettes contemporaines, historiques & cryptographiques de l'Ecouteur bordelais, vol. IV » in *Collection héritière de mes œuvres*, t. VIII, 1814, Ms 0713-1/8.



Revue Archéologique de Bordeaux, tome CLIX, année 2018, p. 141-147

Le bourreau anachronique, un cas d'emprunt à Dürer dans des vitraux du XIXe siècle

François-Rémy Roqueton

Un vitrail de la basilique Saint-Seurin

Jean le Baptiste est enchaîné au mur de sa geôle. Derrière lui, il entend se presser un soldat en armes. C'est son bourreau qui accourt. Curieusement habillé de crevés¹ aux épaules et d'un costume écartelé² rouge et jaune, il fait retentir un crissement sinistre, celui de l'épée qu'il tire de son fourreau. Jean le Baptiste serre son précieux bâton contre son cœur, prêt à accepter son sort...

Si l'épisode de la mort de Jean-Baptiste est censé se dérouler un an avant celle du Christ, le bourreau, quant à lui, sort tout droit des XVe et XVIe siècles. En effet, le costume caractéristique qu'il porte est celui du lansquenet, soit un fantassin mercenaire, souvent originaire d'Allemagne, qu'on représente généralement armé d'une lance. Leurs vétérans que l'on appelle Doppelsoldner portent plutôt des grandes épées à deux mains comme l'espadaon ou la flamberge. Ils tiennent leur appellation de la double solde qu'ils recevaient, de l'allemand, doppel (double) et Söldner (mercenaire). Ce soldat au costume de lansquenet et à l'épée brandie répond à l'ordre de son maître, Hérode Antipas le gouverneur de Galilée. Ce dernier, au banquet de son anniversaire a été tellement impressionné par la danse de Salomé qu'il lui promet ce qu'elle veut. A ceci, elle répond « la tête de Jean le Baptiste sur un plateau »³ ! Salomé agit sur les conseils de sa mère, Hérodiade, qui avait épousé

son oncle Hérode Antipas en secondes noces. Cette union, qui s'opposait aux lois juives, était vivement condamnée par Jean le Baptiste, ce qui causa son emprisonnement.

La justification de la présence de ce bourreau d'un autre temps se trouve dans une gravure d'Albrecht Dürer datée d'environ 1497, *Le martyre de sainte Catherine*. En effet, le grand maître allemand a représenté ce martyr célèbre qui s'est déroulé au IVe siècle avec les personnages et les costumes de son temps. La contemporanisation⁴ de ces scènes religieuses par des artistes comme Dürer est un procédé répandu qui consiste à transposer l'enseignement et la réalité des textes saints à sa propre époque.

1 « Détail typique d'une mode empruntée à l'Allemagne à la fin du XVe siècle les crevés sont de petite ouvertures faites dans l'étoffe par lesquelles on laissait voir la doublure, de couleur et souvent d'étoffes différentes (dits aussi chiquetades) sur les vêtements, les chaussures et les gants. » Boucher, François, *Histoire du costume en Occident de l'Antiquité à nos jours*, Paris, Flammarion, 1965, p. 431.

2 « Le verbe signifie proprement "partager en quatre", d'où le premier sens de "mettre en pièces" (v. 1165) et l'emploi en héraldique (v. 1280) au sens de partager l'écu en quatre quartiers ». Rey, Alain (dir.), *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Le Robert, 2006 (première édition 1992), t. I, p. 1158, art. « écarteler ».

3 Évangile selon Matthieu 14 : 3-11.

4 Richard de Radonvilliers, Jean-Baptiste, *Enrichissement de la langue française. Dictionnaire de mots nouveaux*, Paris, Léauté, 1845, p. 76, art. « contemporanisation ».



Fig. 1. - Joseph Villiet, vitrail de la décollation de saint Jean-Baptiste, 1864, basilique Saint-Seurin, Bordeaux.

Fig. 2. - Albrecht Dürer, *Le Martyre de sainte Catherine*, n. d. (vers 1497), Metropolitan Museum, New-York (source : www.metmuseum.org).



Sur ces deux images, le vitrail de Saint-Seurin et la gravure, il s'agit du même personnage : le maître-verrier Joseph Villiet (1823-1877) s'est inspiré de l'œuvre de Dürer. Ce n'est pas son seul emprunt au répertoire des grands maîtres de la peinture. Par exemple, on peut voir en la même basilique Saint-Seurin, un personnage replet aux longues manches, tenant des bésicles, qui n'est autre que le chanoine éponyme de l'œuvre *La Madone au chanoine Van der Paele* de Jan van Eyck, datée de 1436. Mentionnons encore un personnage tiré d'Hérodiade que

Paul Delaroche peindra en 1843, et que l'on retrouve dans les vitraux de l'église Saint-Vincent de Floirac. De même, son successeur, Henri Feur (1837-1926) s'inspirera d'Ary Scheffer en reproduisant son *Saint Augustin et sainte Monique* de 1858 dans l'oculus axial de l'église Saint-Augustin de Bordeaux en 1878 ... Dans la diversité des œuvres copiées, la gravure tient un rôle notoire. Par exemple, les planches de la *Bible illustrée* de Julius Schnorr von Carolsfeld (1794-1872) ont été allègrement reprises par les ateliers de Bordeaux et d'ailleurs.



Fig. 3. - A gauche, Joseph Villiet, vitrail du Vœu à Notre-Dame de Lorette (détail), 1864, basilique Saint-Seurin, Bordeaux.
A droite, Jan van Eyck, *La Madone au chanoine Van der Paele* (détail), 1434-1436, Groeningmuseum, Bruges (source : www.campus.cerimes.fr).

Quant au lansquenet de Saint-Seurin, on peut aussi le voir dans les vitraux des églises de Coutras, Libourne, Préchac, Saint-Ciers-sur-Gironde, Tabanac... En tant que bourreau, il n'est pas spécialement affecté au martyre de saint Jean-Baptiste, mais plus largement aux martyres de saints que l'on décapite comme c'est le cas à l'église Saint-Hilaire d'Agen avec la scène de la décollation de sainte Marguerite ou encore à l'église Saint-Georges de Birac-sur-Trec avec saint Georges qui périt aussi la tête tranchée.

Cette pratique de réutilisation d'un carton par Joseph Villiet rappelle la nature industrielle du vitrail, qui, dans le contexte de réaménagement des églises lors du renouveau catholique du XIXe siècle devait satisfaire de nombreuses commandes sur un temps limité. Les scènes produites sont largement dupliquées car tirées d'un corpus restreint de références évangéliques. Par ce biais, les coûts de production sont amoindris. Cependant, il semble y avoir des différences de qualité et des variantes d'une église à l'autre.



Fig. 4. - A gauche, Paul Delaroche, *Hérodiade* (détail), 1843, Wallraf-Richartz Museum, Cologne (source : José Luiz Bernardes Ribeiro/Wikimedia).
A droite, Joseph Villiet, vitrail du Christ et de la Samaritaine (détail), 1866, église Saint-Vincent, Floirac.

Remploier ce personnage à l'époque de Joseph Villiet n'est pas anodin et se révèle d'ailleurs symptomatique d'une société éprise d'une inspiration tournée vers des références médiévales et non antiques. En effet, on peut penser que le bourreau qui aurait dû être représenté comme un romain a été remplacé par une représentation de bourreau plus gothique, s'inscrivant alors dans le style néomédiéval propre à la deuxième moitié du XIXe siècle. Il s'agit moins d'un néogothique *stricto sensu* que d'un néo-Renaissance ; ce qu'on appelait le style Henri II, très prisé dans les arts décoratifs domestiques.

D'autres personnages de nos verrières girondines qui tranchent avec le reste des scènes qu'ils campent figurent sérieusement sur la liste des emprunts probables aux œuvres de référence de l'histoire de l'art.

Comptons par exemple ce soldat qui jouxte notre bourreau dans le vitrail de l'église Saint-Vincent de Floirac. Avec son chapel de fer et son fauchard, il semble tout droit sorti d'une de ces scènes saintes qu'aurait bien peint un des maîtres de la Renaissance... mais laquelle ? Les curieux enquêtent déjà.



Fig. 5. - Joseph Villiet, vitrail de la décollation de sainte Marguerite, 1865, église Saint-Vincent, Floirac.



Fig. 6. - La décollation de saint Jean-Baptiste.

De gauche à droite :

- Joseph Villiet, 1863, église Saint-Jean Baptiste, Coutras ;
 1875, église Saint-Jean Baptiste, Libourne ;
 1863, église Saint Paulin-et-Saint-Cyr, Saint-Ciers-sur-Gironde ;
 1855, église Saint-Laurent, Saint-Laurent-de-Médoc ;
 Henri Feur, 1881, église Notre-Dame, Tabanac.

Sources

Axelrod, Alan. *Mercenaries : A Guide to Private Armies and Private Military Companies*. Washington, CQ Press, 2013.

Bardin, Etienne-Alexandre. *Dictionnaire de l'armée de terre, ou recherches historiques sur l'art et les usages militaires des anciens et des modernes*. Paris, J. Corréard, 1841-1851.

Brisac, Catherine. « Repères pour l'étude de l'iconographie du vitrail du XIXe siècle ». *Annales de Bretagne et des pays de l'Ouest*, t. XCIII, 1986, pp. 369-376.

Pastoureau, Michel. *Le vêtement : histoire, archéologie et symbolique vestimentaire au Moyen Age*. Paris, Le Léopard d'or, 1989.

Riou, Yves-Jean. « Iconographie et attitudes religieuses : Pour une iconologie du vitrail du XIXe siècle ». *Revue de l'Art*, vol. LXXII, n°1, 1986, p. 39-49.

Chroniques



Revue Archéologique de Bordeaux, tome CLX, année 2018, p. 151-209

Chronique d'archéologie métropolitaine année 2017

2017 : une année surchargée, voire trop chargée

L'augmentation du nombre de prescriptions d'archéologie préventive de l'État, constatée en 2016, s'est logiquement traduite par une augmentation du nombre d'opérations en 2017. En effet, le Centre archéologie préventive de Bordeaux Métropole avait été, en 2016, destinataire de 19 prescriptions ; il en a reçu 30 en 2017. Quant au nombre d'opérations réalisées sur le terrain, il est passé de 18 en 2016 à 21 en 2017 (fig. 1), atteignant un seuil limite de faisabilité pour une équipe dont les effectifs n'ont pas évolué depuis l'entrée en phase opérationnelle du Centre en 2013. Une telle augmentation d'opérations n'est pas non plus sans poser des problèmes pour le stockage des vestiges exhumés. En effet, même si le Centre réalise principalement des opérations de diagnostic qui ne livrent généralement que peu de mobilier archéologique, certaines fouilles préventives, comme celles des espaces funéraires (cimetières paroissiaux principalement) qui ont débuté en 2013 et se sont poursuivies jusqu'en 2017 (Villenave-d'Ornon, Bruges, Blanquefort, Bordeaux, Mérignac et Gradignan), ont livré près d'un millier de sépultures qui, après avoir été étudiées, doivent trouver le chemin d'un stockage adapté. La fouille préventive qui se déroulera en 2018 place Roumégoux à Gradignan ne fera qu'amplifier le problème car plusieurs centaines de sépultures médiévales et modernes sont attendues. Un projet de locaux dimensionnés à ces besoins, est à l'étude.

2017 : des apports majeurs à la connaissance du patrimoine archéologique métropolitain

En 2017, les agents du Centre archéologie préventive de Bordeaux Métropole ont réalisé 16 diagnostics archéologiques, 5 fouilles préventives ainsi que des prospections diachroniques.

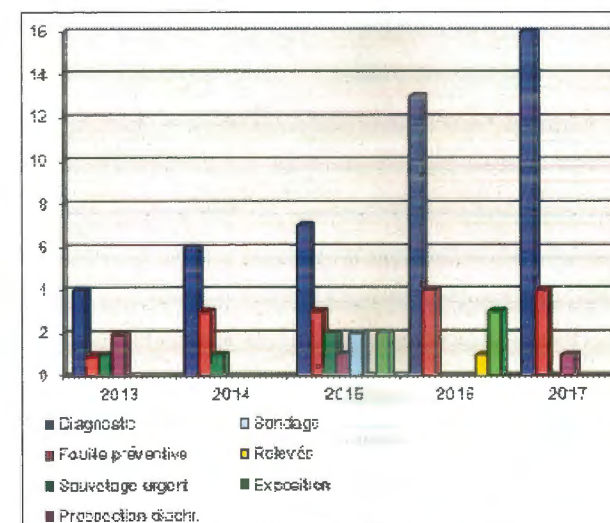


Fig. 1. - Les différentes activités du Centre archéologie préventive de Bordeaux Métropole entre 2013 et 2017.

Si, en 2016, le nombre d'interventions situées dans la commune de Bordeaux était majoritaire, on constate l'inverse en 2017, avec 5 opérations réalisées dans Bordeaux ¹ contre 16 situées dans 9 communes différentes : Bassens, Bègles, Carbon-Blanc, Gradignan, Le Haillan, Lormont, Mérignac, Pessac et Villenave-d'Ornon (fig. 2). Cette variation n'est pas sans intérêt car elle offre la possibilité d'explorer des espaces où jusqu'ici peu d'entités archéologiques, voire aucune hormis l'église et son cimetière, n'était recensée. Ces interventions permettent de mieux appréhender l'organisation des campagnes autour de la « Ville », quelle que soit la période chronologique considérée.

Ainsi, on peut citer certains exemples, comme celui du diagnostic du Haillan (Parking-relais Jean Mermoz) où quelques tessons du II^{ème} âge du Fer ont pu être recueillis dont un tesson de céramique campanienne à vernis noir daté de la fin III^e s./début II^e s. av. J.-C. Sur ce même site, des fosses d'extraction d'argile du Haut-Empire ont pu également être identifiées.

Trois diagnostics réalisés dans la commune de Bègles avaient pour objectif d'explorer des espaces susceptibles de coïncider avec le tracé de l'aqueduc antique du Haut-Empire qui alimentait *Burgigala* en eau potable depuis sa zone de captage située au sud de la commune de Villenave-d'Ornon. Si ces trois diagnostics n'ont révélé aucune trace de l'aqueduc (ce qui est, en soit, une information positive), un quatrième prescrit Impasse Yvon Mansencal à Villenave-d'Ornon, a bien permis de localiser l'ouvrage et d'offrir ainsi un jalon supplémentaire à son tracé.

Toujours pour la période antique hors Bordeaux, le diagnostic du 38b avenue de Bordeaux à Carbon-Blanc, a révélé la présence de plusieurs maçonneries antiques à proximité du bâtiment balnéaire de la place Vialolle (re)découvert lors d'une opération réalisée par le Centre en 2014 ².

Autre découverte majeure, cette fois-ci dans la commune de Bordeaux, mais hors du centre historique, le diagnostic du Secteur Deschamps (rive droite de la Garonne, quartier de La Bastide) « phase 4b », a permis de mettre en évidence la présence d'un ancien chemin ou d'une voie antique formée d'un platelage de bois surmonté de plusieurs apports de couches de graviers dont la plus récente est datée du XIX^e s.

Pour la période médiévale, on mentionnera la découverte d'un four de potier à Lormont, rue Dupin/avenue de la Résistance. Son comblement supérieur contenait des fragments de parois de four et des tessons de céramique (rebuts de cuissons) datés du milieu du XIII^e s. et comparables à ceux issus des productions des ateliers du Grand Tressan à Lormont ³, situés à moins de 2 kilomètres de cette opération.

Pour les Époques moderne et contemporaine, les découvertes les plus significatives sont issues des diagnostics

du Secteur Deschamps à Bordeaux. Pour l'Époque moderne, un lot de mobilier céramique daté entre la première moitié du XVII^e et la seconde moitié du XVIII^e s., est à signaler au sein d'un contexte pouvant être défini comme une zone de rejets à proximité d'un habitat non localisé.

Pour l'Époque contemporaine, le principal apport 2017 est la découverte d'une scierie mécanique datée du XIX^e s. située en bordure des berges de la Garonne. On mentionnera enfin, toujours dans le cadre des diagnostics du Secteur Deschamps, la présence d'une tuilerie mécanique du XIX^e s. et d'une zone de décharge publique qui a livré un très abondant mobilier reflétant l'image de la vie quotidienne et des produits consommés à Bordeaux entre 1900 et 1915.

Plusieurs interventions réalisées en 2017 concernent, par ailleurs, l'archéologie funéraire.

La première est située dans le centre-ville de Mérignac où un ensemble exceptionnel (car très rare dans la région), de 115 tombes attribuées à l'époque carolingienne a été fouillé.

Plusieurs inhumations de la même période ont été localisées, par ailleurs, lors du diagnostic du site du 38b Avenue de Bordeaux à Carbon-Blanc. Ces inhumations sont mises en place trois à quatre siècles après l'abandon du site antique mentionné au-dessus.

Deux fouilles préventives distinctes se sont déroulées en périphérie de la place Roumégoux à Gradignan, à l'occasion des déplacements de réseaux qui doivent être effectués avant la restructuration complète de la place (siège de l'ancien cimetière médiéval et moderne). La présentation synthétique de ces deux interventions dont l'une s'est prolongée en 2018, se fera dans la prochaine Chronique d'archéologie métropolitaine.

Enfin, les prospections diachroniques 2017 qui avaient pour principal objectif de collecter officiellement des informations ou du mobilier archéologique sur des sites ne faisant pas l'objet de prescriptions de l'État, se sont principalement focalisées dans le secteur du quartier Bacalan à Bordeaux, sur et autour de l'emplacement de l'ancienne manufacture de faïence fine et de porcelaine David Johnston/Jules Vieillard & fils (1835-1895). Les travaux, principalement de voirie et de dévoiement de réseaux, ont permis de localiser de nombreuses zones rejets industriels sur l'emprise même de la manufacture et surtout en périphérie, jusqu'à plus de 700 m à l'ouest de l'emprise de la faïencerie.

¹ Dont la poursuite du diagnostic lié aux déplacements de réseaux pour la construction du tram D non figuré sur la carte (fig. 2).

² Hourcade 2015, 319-336.

³ Régaldo-Saint Blancard 1990.

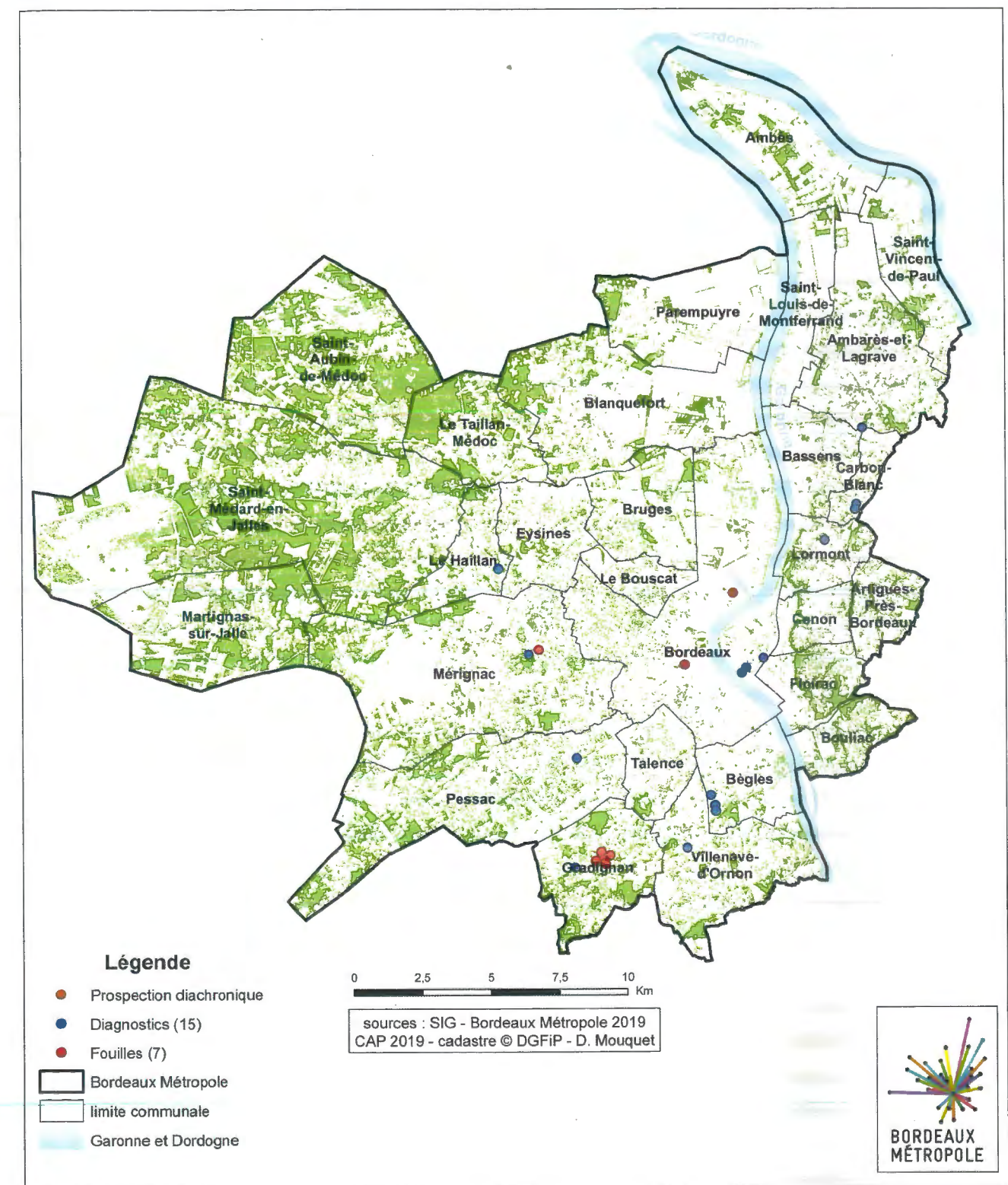


Fig. 2. - Les différentes opérations du Centre archéologie préventive sur le territoire de Bordeaux Métropole en 2017

Le Haillan, BHNS 2017, parking-relais Jean Mermoz, diagnostic archéologique ⁴

Le projet d'aménagement du parking-relais « Jean Mermoz » par Bordeaux Métropole, dans le cadre de la mise en place du BHNS (Bus à Haut Niveau de Service), a conduit à une prescription de diagnostic par le service régional de l'archéologie de Nouvelle-Aquitaine. Les travaux impactant la parcelle AR 108p, localisée au nord de l'avenue Pasteur et à l'ouest de l'avenue Jean Mermoz, sur la commune du Haillan, représentaient une surface de 5429 m². Le diagnostic devait déterminer le potentiel archéologique et, le cas échéant, identifier la nature, la chronologie et l'état de conservation des vestiges y afférents. En effet, la proximité d'une source constituait un élément favorable à la présence d'installations humaines, bien qu'aucune entité archéologique ne soit préalablement connue dans ce secteur.

Treize tranchées, orientées Nord/Sud ou Nord-Ouest/Sud-Est, ont été réalisées, permettant de mettre en évidence la présence de structures fossoyées, notamment dans la partie centrale de l'emprise. À l'issue du décapage, 34 structures fossoyées ont donc été identifiées dans les tranchées ouvertes (fig. 3). Il s'agit de 6 portions de fossés, de 21 fosses, d'un carottage, de 3 portions d'une tranchée de réseau et de 3 trous de poteaux. Ces creusements se retrouvent essentiellement en partie centrale de l'emprise diagnostiquée.

⁴ Notice rédigée par Aurélien Alcantara, responsable d'opération.



Fig. 3. - Plan des vestiges identifiés lors du diagnostic de Mermoz, Le Haillan (DAO : A. Alcantara, levé topographique : D. Mouquet ; SIG Bordeaux Métropole, CAP 2017, cadastre © DGFIP 2017).

Une fréquentation au second âge du Fer ?

Une seule occurrence concerne le second âge du Fer. Il s'agit d'un tesson de céramique issu de la fosse FS1804, correspondant peut-être à une activité d'extraction d'argile, à l'est de l'emprise. Ce bord de céramique à vernis noir correspond à un kylix 42Bc en campanienne A (fig. 6, n°1), daté généralement entre -250/-10. Ses caractéristiques orientent néanmoins plutôt vers une datation haute. Il pourrait traduire une fréquentation ou la proximité d'une occupation dès la fin du III^e s. av. J.-C. Bien qu'unique, ce tesson est remarquable si l'on prend en considération la faible diffusion de ce type de céramique à Bordeaux, ainsi que la chronologie des quelques éléments connus, plutôt datés IIe/Ier s. av. J.-C. ⁵.

Une occupation rurale du Haut-Empire

Les vestiges découverts se rattachent pour l'essentiel à une occupation du Haut-Empire. Le lot de céramique, s'il est peu conséquent, est chronologiquement homogène. De plus, la répartition dans plusieurs structures de ces céramiques offre une image cohérente de l'extension de l'occupation à cette période.

Ainsi, l'ensemble des structures ayant livré du mobilier antique est bien délimité à l'est (pas au-delà des tranchées TR1800 et TR1900) et au nord (pas au-delà du fossé FO1104=FO1204=FO1303).

Les structures en creux rencontrées témoignent en outre du caractère rural de l'occupation et vraisemblablement de l'exploitation du terroir. D'une part, plusieurs fossés, orientés nord/sud et est/ouest, semblent structurer l'occupation, notamment le fossé est/ouest qui la délimite (fig. 3). D'autre part, de nombreuses fosses pourraient témoigner d'une activité d'extraction d'argile. En effet, certaines caractéristiques morphologiques suggèrent cette activité : récurrence de creusements irréguliers, présence de plusieurs surcreusements (fig. 4). Il est d'ailleurs intéressant de noter que toutes les fosses sont situées à l'emplacement du substrat argileux, alors que les marges de l'emprise, occupées par des sédiments sableux et/ou gravillonneux, ne semblent pas accueillir ce type de structures (fig. 5).

D'autres fonctions peuvent néanmoins être attribuées à certaines fosses dont la morphologie est régulière, stockage par exemple. Par ailleurs, la partie sud (TR1900) de cette occupation montre une nette différence : les fosses sont de tailles beaucoup plus réduites et pourraient être assimilées à des trous de poteaux (fig. 3). Elles témoigneraient alors de constructions en terre et bois, sans que nous ayons pu déterminer un plan de bâtiment. Ce type d'architecture a déjà été identifié à Eysines sur le site

⁵ Sanchez et Sireix 2006.

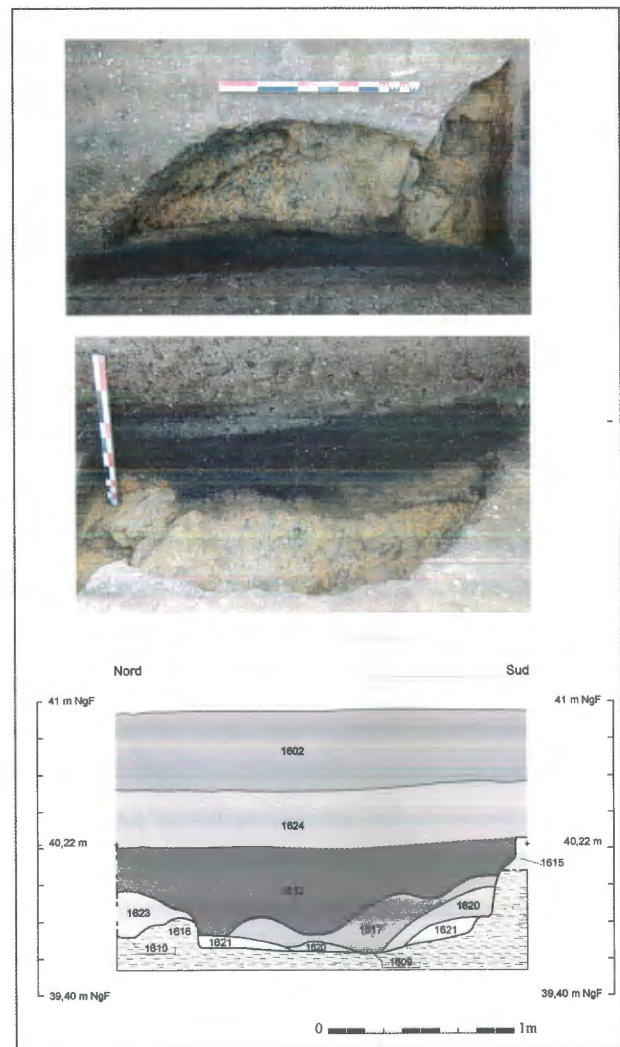


Fig. 4. - Coupe et cliché d'une fosse d'extraction sur le site de Mermoz, Le Haillan (DAO : A. Alcantara).

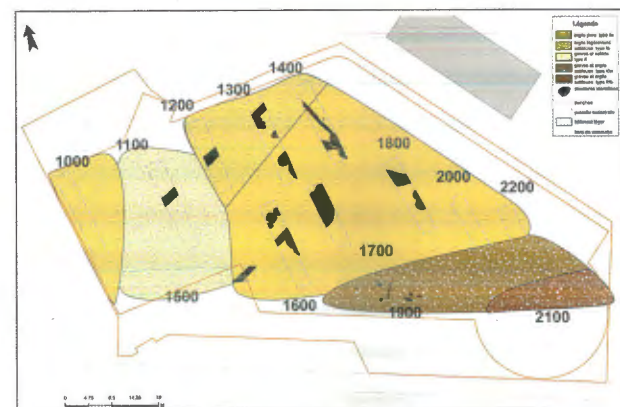


Fig. 5. - Plan de localisation théorique des différents encaissements sur le site de Mermoz, Le Haillan (DAO : A. Alcantara).

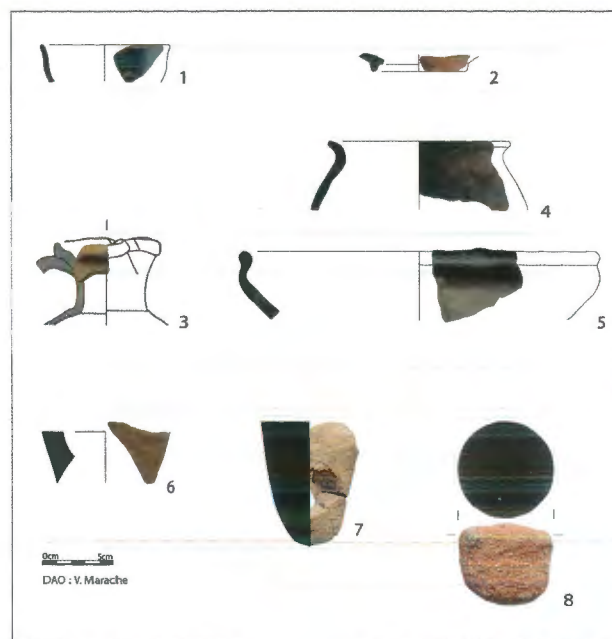


Fig. 6. - Mobilier céramique du site Mermoz, Le Haillan
(Cliché et DAO : V. Marache)

Villenave d'Ornon, Impasse Yvon Mansencal, diagnostic d'archéologie préventive ⁸

Le diagnostic prescrit Impasse Yvon Mansencal à Villenave d'Ornon, préalablement à la construction de logements collectifs, devait permettre de savoir si les futurs aménagements risquaient de porter atteinte à d'éventuels vestiges archéologiques, notamment gallo-romains. En effet, dans le secteur de Sarcignan, les vestiges archéologiques connus les plus anciens datent de l'époque antique. Ils appartiennent à l'aqueduc qui, à partir des zones de captage du quartier du Brucat et du Moulin de Vayres, sur un parcours de 13 à 14 km, alimentait *Burdigala* en eau potable ⁹.

Connus depuis le XVI^e siècle sous le nom de « mur des Sarrazins », les vestiges repérés à environ 330 m au sud-est du terrain diagnostiqué correspondent aux restes de la culée amont d'un passage sur arches destiné à franchir le vallon du Brucat. Le tracé restitué de ce mur laissait penser qu'il traverse les parcelles concernées par la prescription en direction du nord et du ruisseau de l'Eau Bourde. Il s'agit d'un mur d'*opus vittatum* de petit appareil calcaire large de 1,40 m à la base, dont la fondation débordait de 0,20 à 0,40 m ¹⁰.

D'un point de vue chronologique, l'aqueduc est estimé du milieu du I^{er} siècle ap. J.-C. de façon indirecte ¹¹ : essentiel-

des « Vignes de Bussac » où une occupation rurale, représentée par des bâtiments sur poteaux, des enclos et des fossés parcelaires, est datée entre le I^{er} s. av. et le I^{er} s. ap. J.-C. ⁶.

Le mobilier issu de ces structures rassemble 26 fragments, qui correspondent à 10 individus appartenant tous au Haut-Empire. Il comprend un fond de coupe en sigillée (fig. 6, n°2), des bouilloires à pâte légèrement sableuse (fig. 4, n°3), des céramiques non tournées (fig. 6, n°4), un pot à cuire non tourné apparenté à la forme 703 du groupe de Vayres défini par Chr. Sireix ⁷ (fig. 6, n°5), une coupe à lèvre arrondie externe (70/90 à 110/130 ap. J.-C.), un fond de vase de stockage ovoïde de type Vay. 805, des fragments d'amphore, dont deux ont une pâte correspondant à celle des amphores de type Pascual ¹ (fig. 6, n°6 à 8).

Hormis un tessan potentiellement rattachable à la période médiévale et quelques céramiques contemporaines à l'interface entre les labours et le niveau d'ouverture des structures, aucun élément n'est attribuable à une occupation postérieure au Haut-Empire sur l'emprise de ce diagnostic.

lement à partir de la datation archéologique de la construction des thermes de la rue du Hâ et de la rue des Frères-Bonie à Bordeaux, qui n'ont pu fonctionner qu'après l'aménagement de l'aqueduc ¹² ; mais aussi à partir de la datation stylistique des quatre inscriptions honorifiques à C. Iulius Secundus, pour son don testamentaire de fontaines publiques ¹³. En activité au moins jusqu'à la fin du III^e siècle ap. J.-C., il cesserait de fonctionner après la construction de l'enceinte urbaine de *Burdigala* et serait démonté à partir du Moyen Âge ¹⁴.

⁶ Wozny 2008.

⁷ Sanchez et Sireix 2006.

⁸ Notice rédigée par le responsable de cette opération, David Hourcade.

⁹ Charpentier 2012 ; Charpentier *et al.* 2016, 442-444.

¹⁰ Charpentier 2012, 458.

¹¹ Charpentier *et al.* 2016, 443.

¹² Charpentier *et al.* 2016, 444-446.

¹³ *ILA* Bordeaux, 218-225, n° 38, 39, 40, 41a et 41b.

¹⁴ Charpentier 2012, 473.

L'opération archéologique, qui s'est déroulée du 4 au 15 décembre 2017, a permis d'ouvrir 12 tranchées, d'une superficie totale de 580 m², soit 6,5% de la surface prescrite et 11% de la surface accessible.

Le diagnostic s'est révélé positif, mais de façon hétérogène. Les parties sud-ouest et nord/nord-est du terrain diagnostiqué sont globalement négatives, sauf informations d'ordre

géologique. Ainsi, au sud-ouest, les quatre tranchées (TR2 à TR5) ouvertes sur les parcelles CO32, 33 et 37 n'ont livré que des traces d'occupation moderne et contemporaine. Le constat est sensiblement le même au nord-est, dans la parcelle CO470, où les tranchées TR9, TR10 et TR12 n'ont permis de glaner que des données sur la présence de structures fossoyées, non datées mais a priori au plus tôt modernes, et des aménagements récents.



Fig. 7. - Villenave d'Ornon,
impasse Mansencal.

Le cas est différent dans la partie centre-est de la zone prescrite, c'est-à-dire dans l'angle nord de la parcelle CO378, dans la parcelle CO482 et dans l'angle sud de la parcelle CO470. Cette zone, qui correspond vraisemblablement au vallon naturel du Brucat, a livré des vestiges datant des époques antique et médiévale.

Les premières données sont d'ordre topographique et environnemental.

A l'heure actuelle, le ruisseau du Brucat est en partie canalisé dans un ancien fossé qui suit la limite nord des parcelles actuelles CO33, 32, 378, 482 et 471. Néanmoins, plusieurs éléments stratigraphiques mis au jour lors du diagnostic laissent penser que l'ancien ruisseau du Brucat passait, à l'origine, au sud de la parcelle CO470 et sur la parcelle CO482.

Ainsi, bien qu'aucun aménagement de berges n'ait été repéré, on a pu identifier à plusieurs reprises des niveaux tourbeux caractéristiques des zones humides et marécageuses à une altitude d'environ 8 m NgF. C'est le cas dans les tranchées TR6 (US 6016 ; 7,80 à 8,15 m NgF), TR7 (US 7005 ; 7,95 m NgF) et TR8 (US 8004 ; 7,80 m NgF). Ce niveau naturel, dans lequel quelques fragments de terres cuites architecturales ont pu être ponctuellement mis au jour, reposait sur le substrat sableux aliotique. Dans ce secteur, la nappe phréatique a partout été atteinte à une altitude comprise entre 7,40 et 7,80 m NgF. La présence de niveaux tourbeux secondaires, dans des niveaux datés de l'époque médiévale (US 6017 et 6028 ; US 11012), indique que la zone est restée humide et marécageuse pendant longtemps.

La principale découverte archéologique du diagnostic concerne l'aqueduc antique : son tracé, ses techniques de construction et sa datation.

Comme attendu, son tracé a été repéré dans la partie orientale du terrain prescrit et plus particulièrement dans l'angle sud-ouest de la parcelle CO470 et au centre de la parcelle CO482. Situé dans le prolongement du « mur des Sarrazins », il suit une orientation d'environ 306° NO.

L'édifice ayant été totalement épierré et démonté, il ne subsiste plus que sa tranchée de fondation enfouie à environ 1,30 m de profondeur (TR6015 ; 7,80 à 8 m NgF et TR11003 ; c. 8 m NgF). Avec 1,70 m de largeur¹⁵, cette tranchée a été repérée en deux endroits distants d'environ 30 m (TR11 et TR6). Cette homogénéité laisse penser que, pour franchir le vallon du Brucat, l'édifice reposait sur une semelle de fondation continue. Aucune information complémentaire n'a pu être glanée sur la nature de l'élévation de l'ouvrage (mur bahut ou arches), mais la construction sur arches semble la plus probable à cause de la présence du ruisseau. Cette semelle de fondation devait être surmontée par une maçonnerie en *opus caementicium* : quelques lambeaux de mortier de chaux gris et des fragments de moellons et de blocs calcaires ont été mis au jour dans la tranchée d'épierrement (US 6014, 6026 et 11010).

Le diagnostic a surtout permis de découvrir que cette semelle reposait sur une série de pieux de bois enfoncés jusqu'à refus dans la tourbe et le substrat sablo-argileux (US 6027 et 11008). Si leurs sommets forment le plus souvent une sorte de plateforme horizontale cotée à 7,55 m NgF, on a néanmoins pu

¹⁵ Cette dimension est identique à celle mesurée pour le « mur des Sarrazins » (Charpentier 2012, 458).



Fig. 9. - Pieux de la fondation de l'aqueduc en TR11 (cl. D. Hourcade, Bordeaux Métropole)

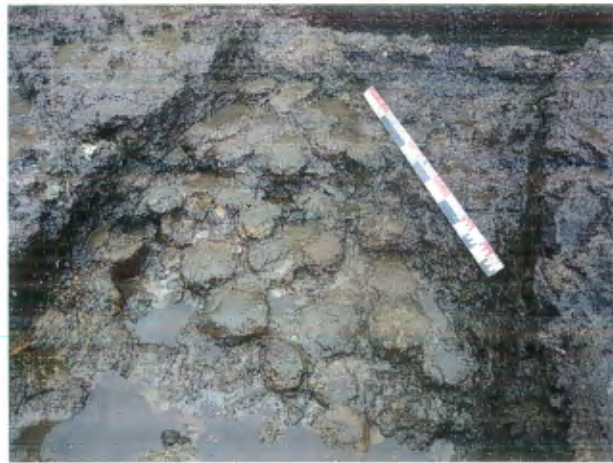


Fig. 10. - Pieux de la fondation de l'aqueduc en TR6 (cl. D. Hourcade, Bordeaux Métropole)

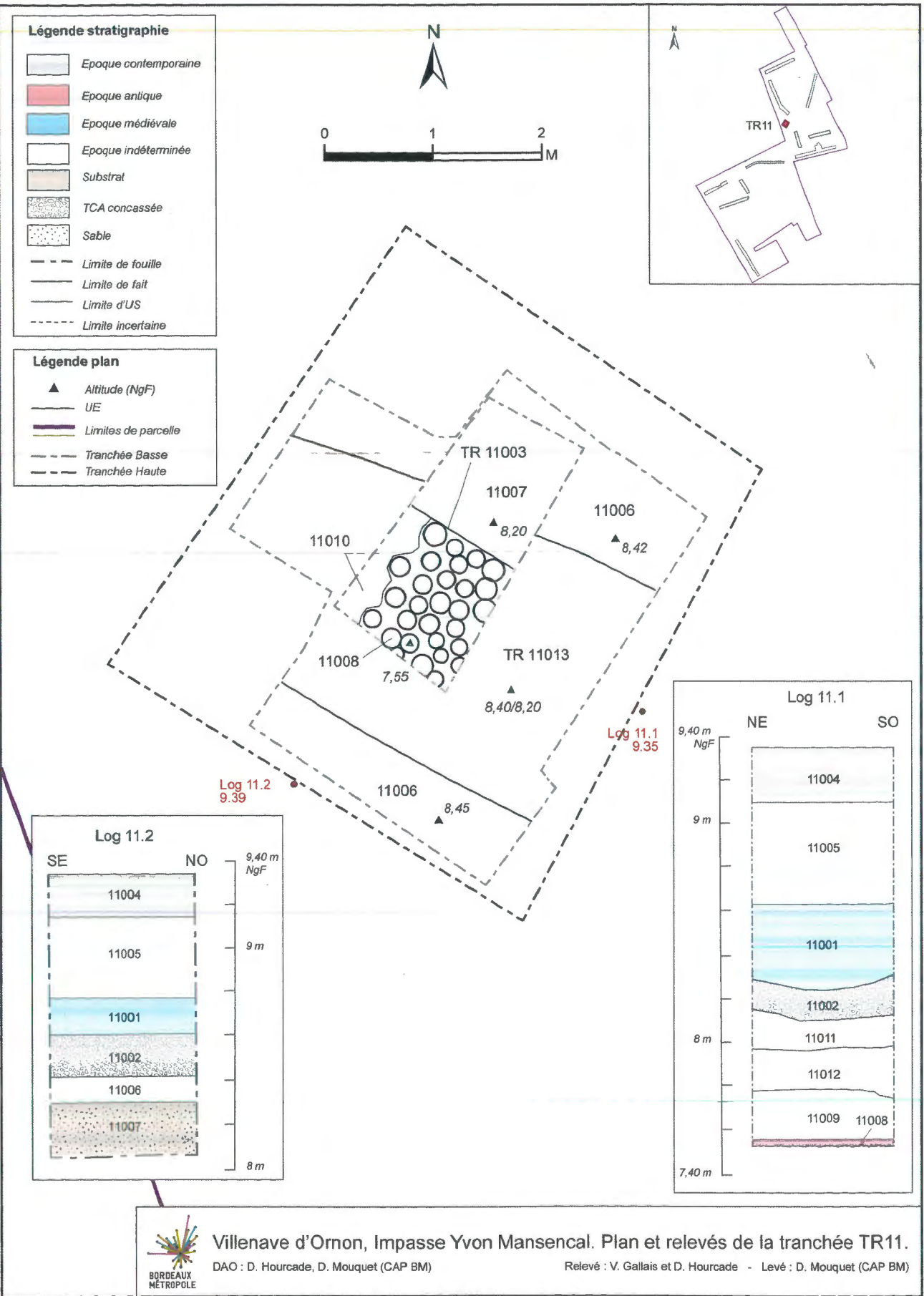


Fig. 8.

constater dans la tranchée TR6 que l'enfoncement des pieux pouvait varier de plusieurs dizaines de centimètres, jusqu'à, au moins, 7,25 m NgF.

Au total, 72 pieux ont été mis au jour. Leur longueur est inconnue car il a été impossible de les dégager sur plus de 0,30 m de hauteur. Leur diamètre varie entre 0,10 et 0,21 m, plus généralement entre 0,13 et 0,16 m. Ils se touchent les uns les autres et forment une masse compacte. La densité est de 23 pieux/m² en TR11 et de 30 pieux/m² en TR6, où ils sont plus petits.

L'identification taxonomique réalisée par Chr. Belingard (Geolab) sur deux échantillons indique que le bois utilisé pour la confection de ces pieux était de l'aulne et que les arbres, abattus au printemps, avaient un âge cambial d'environ 25 ans.

La technique de construction sur pieux de bois ou pilotis est bien connue en architecture antique. Elle est notamment recommandée par Vitruve pour les terrains marécageux et chaque fois que le bon sol ne peut pas être atteint. L'usage de pieux d'aulne, d'olivier ou de chêne durcis au feu est d'ailleurs conseillé¹⁶.

Cette technique est attestée dans plusieurs zones humides de *Burdigala* et de ses alentours. Ainsi, à Ambares-et-Lagrave, les recherches menées au XIX^e siècle sur la voie antique du « Chemin de la Vie » ont montré que la chaussée était construite sur pilotis de chêne¹⁷. A Bordeaux, la pratique est notamment connue dans la vallée du Peugue et de la Devèze, plus particulièrement dans la zone portuaire, et près des berges de la Garonne. Ainsi, les fondations du quai de « l'entrepôt du sud », mis au jour le long de la Devèze lors de la fouille de l'îlot Saint-Christoly en août 1982, sont construites sur pilotis de chêne¹⁸. Plus à l'est, à l'angle de la rue du Pas-Saint-Georges et de la place du Parlement, le possible quai repéré par C. de Mensignac en 1884 à 3 m de profondeur serait fondé sur une série de pieux en bois d'aulne bloqués par des moellons¹⁹. Une fondation sur pilotis est également attestée pour les imposants murs et fortes maçonneries mis au jour en 1785, à l'angle des rues Margaux et Sainte-Catherine²⁰, et en 1867, à proximité de la cathédrale Saint-André, place Rohan et rue des Palanques²¹. Le rempart tardo-romain est, lui aussi, par endroits, notamment rue Pont-de-la-Mousque et sous l'église Saint-Pierre, construit selon la même technique²².

D'un point de vue chronologique, les datations 14C effectuées sur deux échantillons de pieux de bois provenant de la fondation (PV-6027-2 = Beta-485748 et PV-11008-1 = Beta-485749) permettent de confirmer l'hypothèse d'une date de construction de l'aqueduc vers la fin du deuxième quart du I^{er} siècle ap. J.-C. (intervalle 92% [40BC-87AD]). On note notamment deux pics de probabilité autour de 30/35 et 50/55.

Le démantèlement de l'aqueduc (US 6014 et 6026 ; TR110013) intervient au plus tard au XII^e/XIII^e s., *terminus ante quem* donné par le mobilier céramique mis au jour dans la couche US 11001 qui recouvre le niveau de scellement de la tranchée d'épierrement. Il serait donc à placer entre le IV^e siècle ap. J.-C., date proposée sur critère historique pour son abandon et le Moyen Âge classique.

La tranchée d'épierrement de l'aqueduc est scellée par un niveau de remblai – formant un sol – composé de fragments de terres cuites architecturales concassés, de 0,5 à 6 cm de côté, et de gravillons. Il a été mis au jour aussi bien dans la tranchée TR6 (US 6008 ; 7,80 à 8,45 m NgF) que dans la tranchée TR11 (US 11002 ; 8,25 à 8,60 m NgF). Ce sol, épais de 0,10 à 0,30 m, forme une bande d'environ 12 m de large et reprend le tracé et l'orientation de l'aqueduc sur lequel il est centré. Ce possible chemin n'est pas daté, mais un *terminus ante quem* aux XII^e/XIII^e siècles est fourni par le mobilier de l'US 11001 qui le recouvre.

Plusieurs niveaux de sédimentation ont été mis au jour au-dessus de ce sol. Le plus ancien (US 11001) a été découvert dans la tranchée TR11 (angle SO de la parcelle CO470), sur une surface d'environ 5 m², à une profondeur d'environ 0,60 m (soit entre 8,60 et 8,85 m NgF). Il a livré un lot de céramique médiévale daté des XII^e/XIII^e siècles²³ et témoigne d'une occupation rurale inédite sur ou à proximité immédiate du site.

Le reste de la stratigraphie des tranchées TR1 et TR6 témoigne d'une fréquentation, voire d'une occupation des lieux à la fin du Moyen Âge et au début de l'époque moderne.

Les fouilles prescrites par l'Etat sur ces parcelles permettront sans doute d'en savoir plus sur ces niveaux médiévaux et modernes.

16 Vitruve, *De Architectura*, III, 4, 2 : « *Sin autem solidum non invenietur, sed locus erit congestitus ad imum aut paluster, tunc is locus fodiat exanieturque, et palis alneis aut oleagineis, aut robusteis ustilatis configatur, publicaue machinis adigantur quam creberrimae, carbonibusque expleantur intervalla palorum, et tunc structuris solidissimis fundamenta impleantur* ».

17 Sion 1994, 136.

18 Doulan 2013, 175.

19 Doulan 2013, 310.

20 Doulan 2013, 310.

21 Doulan 2013, 187 et 191.

22 Doulan 2013, 198 et 227 ; Barraud et Caillabet-Duloum 2004, 244.

23 Etude V. Marache.

Carbon-Blanc, 38b avenue de Bordeaux et 1 allée Jean Lamothe, diagnostic d'archéologie préventive²⁴

Introduction

Dans le cadre d'un projet de construction de logements collectifs, le Groupe Édouard Denis a déposé en 2017 une demande anticipée de réalisation de diagnostic archéologique auprès du Service régional de l'archéologie de Nouvelle-Aquitaine pour les parcelles AN 167, 168 et 373 situées sur la commune de Carbon-Blanc. La zone correspond au versant sud de la petite vallée du Guâ (ou Vieil Estey) qui s'écoule à quelques dizaines de mètres à l'est.

Or, ce secteur se caractérise par la redécouverte en 2014, lors d'un diagnostic du Centre archéologie préventive de Bordeaux Métropole (CAP) sur la place Vialolle²⁵, d'un établissement thermal antique fouillé dans les années 1900 (fig. 11). Généralement identifiés à l'aile thermale d'une *villa* gallo-romaine dénommée « villa des Flandres »²⁶, ces vestiges localisés à 25 m à vol d'oiseau du projet permettaient de supposer la présence d'éléments associés à cette occupation antique dans l'emprise des travaux.

Le diagnostic dirigé par D. Hourcade avait également livré quelques traces d'une occupation médiévale dans la partie ouest de la place avec plusieurs structures en creux dont un fossé et un silo. Ce secteur est d'ailleurs documenté dans les sources archivistiques dès 1141 avec la charte de fondation de l'abbaye cistercienne de Bonlieu²⁷. Celle-ci s'accompagnait de la demande de construction d'une chapelle en l'honneur de Notre-Dame et d'un hôpital. Bien que la commune de Carbon-Blanc soit une création moderne²⁸, son nom proviendrait en effet de la léproserie construite vers le XII^e siècle par les moines de Notre-Dame de Bonlieu. Le terme de « charbon » désignait « une maladie infectieuse frappant certains herbivores et transmissible à l'homme », le « charbon » correspondant à l'escarre noirâtre sur le malade²⁹. L'adjectif « blanc » serait quant à lui à rattacher à la notion de guérison, les malades étant « blanchis », c'est-à-dire guéris.

Cinq tranchées ont été ouvertes sur l'emprise du projet immobilier représentant une superficie de 3 635 m². Les parcelles, comprises entre le 38b avenue de Bordeaux et le 1 allée Jean Lamothe, étaient occupées par cinq bâtiments en dur, dont des habitations principales et divers aménagements, qui limitèrent le choix dans l'implantation des sondages. Les investigations permirent toutefois de révéler des vestiges archéologiques s'échelonnant de la fin du I^{er} siècle ap. J.-C.

à l'époque contemporaine. Hormis la tranchée la plus septentrionale (TR1000), qui s'est révélée négative, chacune a livré des traces archéologiques. À noter que la tranchée centrale (TR3000) constitue le sondage le mieux documenté archéologiquement avec des vestiges associés à chacune des périodes concernées par le diagnostic (fig. 12).

Une occupation antique bien documentée (fin du I^{er} – IV^e siècles ap. J.-C.)

La première occupation anthropique du secteur se résume à une petite fosse (FS3024) ayant livré un mobilier céramique daté du dernier quart du I^{er} siècle au début du II^e siècle ap. J.-C., ainsi qu'un peson de tisserand. Malheureusement, aucun autre vestige ne peut être rattaché à cette première fréquentation du site.

L'occupation antique la mieux documentée pour le secteur grâce au mobilier céramique correspond en effet au Bas-Empire (fin du III^e siècle ap. J.-C. ou IV^e). Plusieurs aménagements découverts dans les tranchées 2000, 3000 et 5000 lui sont associés.

Un sol en mortier (SL2006), installé sur un radier de pierres calcaires, a ainsi été dégagé dans la partie occidentale de la tranchée 2000 tandis que la tranchée directement au sud (TR3000)

24 Notice rédigée par la responsable d'opération, Lucie Carpentier.

25 Hourcade 2014.

26 Cette appellation est due au nom du lieu-dit où A. Vandereruyce mit au jour en avril 1900 des structures antiques interprétées comme l'aile thermale d'une importante villa antique. La prairie située en bordure nord-est de la « grande route de Bordeaux » qui abritait les vestiges était ainsi localisée au lieu-dit *Les Flandres* (Carpentier 2017b, 29).

27 La charte, datée du 8 des calendes de novembre, soit le 23 octobre, établit ainsi le don réalisé par le baron de Montferrand à un moine cistercien, Sicaire, du lieu-dit de *Risus Agni* dans la vallée de l'estey du Guâ, sur la rive droite, entre le pont des Graules au nord et le mont des Lauriers, mais aussi le « territoire des reliques » sur la rive gauche. Cette dénomination de « territoire des reliques » aurait été donnée en raison de la présence des ruines (« reliques ») des thermes antiques sur le site (Réveillas 2016, p. 36, citant Dupré 1892, « Recherches sur l'abbaye de Bonlieu », *Rev. Cathol. Bordx.*, p. 545, 554, 601).

28 L'origine du bourg daterait de la fin du X^e ou du début du XVI^e siècle, lors de la restructuration du secteur engendrée par la construction du *Grand Chemin Royal*, entre Cubzac et Lormont. La création même de la commune est située quant à elle en 1853, suite à la scission avec la commune de Bassens.

29 Centre National de ressources Textuelles et Lexicales <http://cnrtl.fr/definition/charbon> (cf. Réveillas 2016).

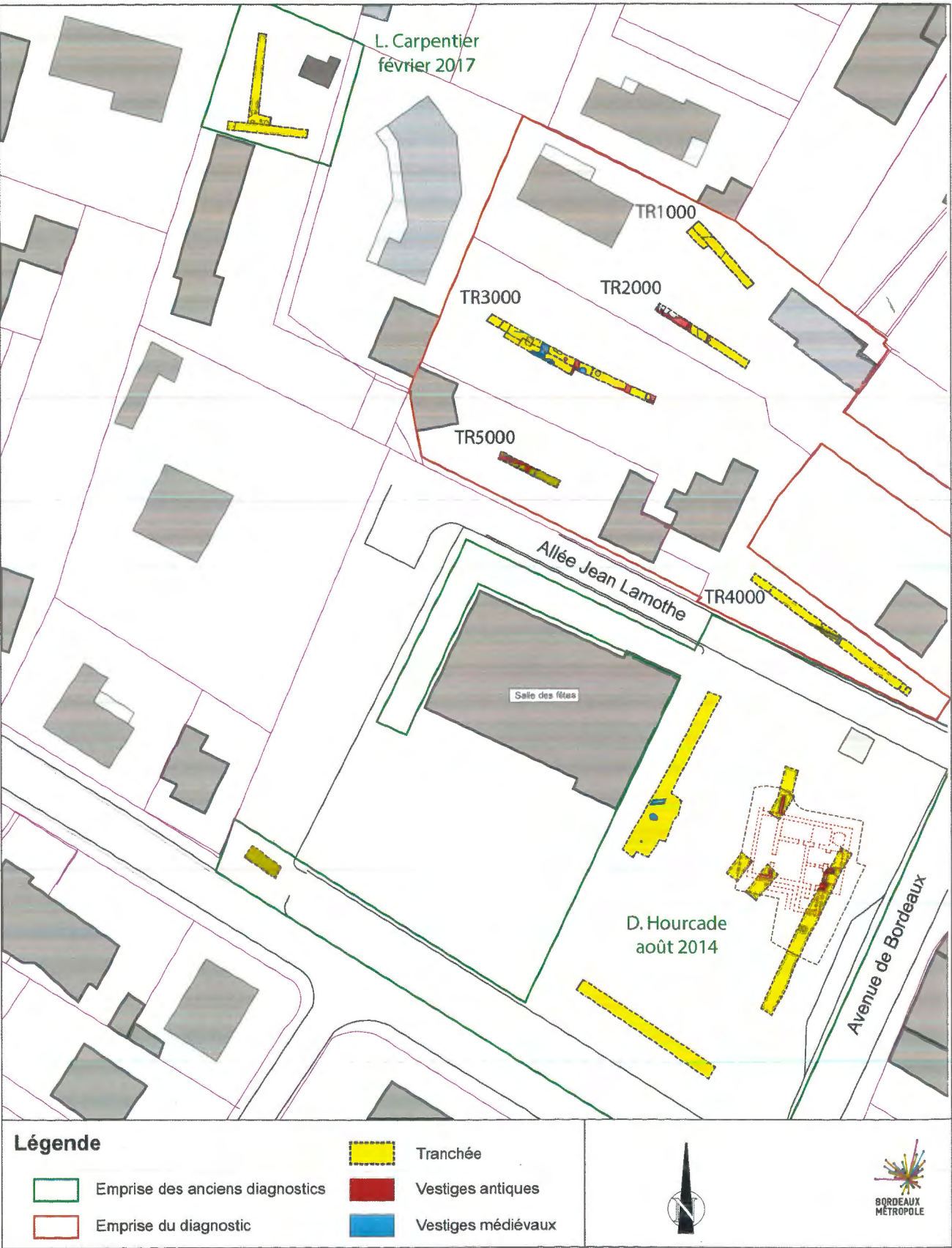


Fig. 11. - Carbon-Blanc, avenue de Bordeaux.
Plan de localisation des diagnostics de 2014 à 2017 avec les vestiges connus
(DAO par L. Carpentier, ArkeMine SARL, et D. Hourcade, Bordeaux Métropole).



Fig. 12. - Carbon-Blanc, avenue de Bordeaux.
. Phasage des installations présentes dans la tranchée 3000 (DAO par L. Carpentier, ArkeMine SARL).



Fig. 13. - Carbon-Blanc, avenue de Bordeaux. Vue en plan de SL3038 depuis le sud (cl. M. Lecat, Bordeaux Métropole).

a révélé à son extrémité orientale la présence d'un sol de même composition, SL3038 (fig. 13). Dans les deux cas la couche de préparation a livré un riche mobilier archéologique composé de faune, coquilles d'huîtres, objets métalliques et céramiques. La qualité de sa composition et, son état de conservation marquant d'importantes traces d'usure, permettent de supposer que ces niveaux devaient correspondre à un sol extérieur.

À cette même période est associée la maçonnerie nord-sud (MR2015) dégagée au centre de la tranchée 2000. Mesurant près de 0,55-0,60 m de large, le mur se compose d'un assemblage de moellons calcaires grossièrement équarris et de mortier blanc. L'aspect plus soigné de son parement oriental nous conduit à y voir non pas une maçonnerie liée à un bâtiment indéterminé mais, un aménagement lié à un système de terrasse. Rappelons en effet le pendage du terrain, le diagnostic étant localisé sur un versant de la petite vallée du Guâ qui s'écoule à quelques dizaines de mètres à l'est. L'installation de ce mur orienté nord-sud aurait donc eu pour fonction d'aménager cette pente sur laquelle on observe la présence de niveaux d'occupation datant du Bas-Empire. La couche de démolition mise au jour directement à l'est de la maçonnerie contenait ainsi des éléments céramiques généralement attestés dans des contextes datant de la seconde moitié du III^e siècle.

Quelques autres aménagements situés dans la même phase stratigraphique ont pu être rattachés à cette occupation du Bas-Empire. Trois structures fossoyées linéaires (TR3032, TR3047 et TR3066) ont ainsi été mises au jour directement à l'ouest du niveau de sol en mortier de la tranchée 3000 (fig. 12). Chacune présente des caractéristiques similaires – tracé rectiligne, largeur de 1 m et comblement brassé à base de mortier et de pierres calcaires – qui plaident en faveur d'une identification comme des tranchées d'épierrement de mur. Deux de ces structures (TR3047

et TR3066) forment d'ailleurs un angle droit nous amenant à y voir les vestiges d'un bâtiment. Si l'on suppose que la tranchée TR3032 correspondait au second retour au nord de la tranchée TR3066, on pourrait alors restituer ici un bâtiment mesurant environ 7,50 m de long³⁰. Néanmoins, aucun niveau de sol n'a été observé dans cet espace permettant d'étayer cette hypothèse.

De la même manière, deux tranchées ont été découvertes dans le sondage 5000 qui présentent des caractéristiques similaires, les identifiant aux fondations de maçonneries épierrées. Les tranchées TR5001 et TR5003, qui forment un angle droit, pourraient ainsi matérialiser l'angle nord-ouest d'un second bâtiment bien qu'aucun sol aménagé n'ait été mis au jour. À cet aménagement est accolée une maçonnerie (MR5002), à l'ouest, dans le prolongement de la tranchée TR5003. Conservée sur 0,50 m de haut, elle se compose d'un mélange de blocs calcaires non taillés disposés en vrac dans une tranchée étroite de 0,65 m de large. L'attribution à une date précoce de ces aménagements repose, outre sur leur composition et orientation similaires aux vestiges présents dans la tranchée 3000, sur le fait qu'ils soient recouverts par un remblai contenant des éléments à rattacher à la période antique : fragments d'*imbrices*, de *tegulae* et d'enduits peints.

La caractérisation de l'occupation antique dans ce secteur reste donc délicate à établir. Les vestiges antiques mis au jour lors du diagnostic archéologique ne permettent pas de confirmer la présence d'une *villa* comme cela était supposé avec la redécouverte du balnéaire de la place Vialolle. Néanmoins, ces aménagements semblent bien être à rattacher à celui-ci, le mobilier mis au jour correspondant à la datation des III^e et IV^e siècles ap. J.-C. généralement admise pour le bâtiment thermal³¹. L'occupation révélée par le diagnostic se compose essentiellement de quelques aménagements extérieurs du type mur de terrasse ou sol de mortier au nord tandis que plusieurs tranchées liées à des maçonneries pourraient dessiner le plan de bâtiments au sud dont l'emprise n'est pas clairement établie. L'absence de sol associé à ces maçonneries nous incite toutefois à rester prudente quant à leur interprétation. L'occupation principale du secteur à l'époque antique reste donc à préciser³².

30 Dimensions intérieures.

31 Une reprise du dossier par D. Hourcade en 2014 a permis de préciser la datation de la construction de l'édifice thermal de la place Vialolle en la situant entre le III^e et le Ve siècle ap. J.-C. (Hourcade 2014, p. 64). Pour cela, le chercheur s'est principalement basé sur des critères de plan, d'isolement et en comparant l'édifice avec plusieurs autres exemples régionaux tardo-romains. En effet, le mobilier archéologique découvert au début du XX^e siècle, bien que riche – de « nombreux débris de construction, des fragments de poterie, de verroterie », dont « un grand vase, sorte de jarre munie d'anses (qui) a pu être reconstitué » (Féret 1900, p. 422) – a malheureusement disparu, sans savoir s'il a été conservé ni où (Hourcade 2015, note 23, p. 325).

32 À noter que l'absence de vestiges antérieurs à l'époque contemporaine révélée lors du diagnostic réalisé la même année dans l'allée Jean Lamothe écarte l'hypothèse d'une occupation antique sur la partie haute du versant (Carpentier 2017a).

Une réoccupation discontinue au Moyen Âge (VIII^e-Xe et XII^e-XIII^e siècles)

Un hiatus a été observé au niveau des découvertes mobilières entre l'occupation du Bas-Empire et l'horizon d'époque carolingienne auquel se rattache une trentaine de fragments de céramiques essentiellement découverts dans la tranchée 3000³³. L'homogénéité de l'ensemble datant des VIII^e-Xe siècles ap. J.-C.³⁴ et provenant de contextes distincts nous incite à identifier une occupation anthropique dans ce secteur à l'époque carolingienne³⁵.

Ce mobilier semble toutefois avoir été perturbé par la mise en place d'une série de sépultures qui se concentre essentiellement dans la partie haute de la tranchée, à l'ouest (fig. 12). Quatre voire cinq sépultures ont ainsi été observées dans le cadre du diagnostic. Globalement, toutes les sépultures dégagées présentent une orientation est-ouest, les corps étant disposés sur le dos, directement installés en pleine terre. Une inhumation (SQ3001), localisée dans l'emprise du sondage, a ainsi été fouillée puis prélevée³⁶ (fig. 14). Les premières observations réalisées sur le terrain laissent à penser qu'il s'agirait d'un squelette de femme adulte, installé sur le dos et placé dans un linceul au vu des effets de contrainte observés au niveau des clavicules et d'une scapula. L'absence de mobilier clairement attribué à ces sépultures rend leur attribution à l'époque carolingienne très incertaine, les quelques céramiques présentes étant découvertes en position secondaire. La réalisation d'une datation par le radiocarbone pour la sépulture SQ3001 a toutefois permis de préciser le phasage de cette occupation funéraire entre la fin du Xe et le début du XI^e siècle³⁷.

À noter qu'une sixième sépulture (SQ3034) se distingue des autres inhumations par sa localisation et sa position stratigraphique. L'angle sud-est de la tranchée a en effet livré un crâne qui semble installé dans une sépulture caractérisée par un possible coffrage en terres cuites architecturales (fig. 13). L'absence de découverte d'autres ossements incite à supposer que le reste du squelette se développe sous la berme orientale, ce qui correspondrait à l'orientation générale des autres sépultures étudiées. L'isolement de cette structure funéraire par rapport aux autres sépultures découvertes dans la partie haute de la parcelle et, sa position à la même altitude que le sol antique SL3038, pourraient inciter à la dater à une époque plus précoce, tout comme la découverte dans son comblement de trois tessons attribuables aux III^e et IV^e siècles. Néanmoins, son installation ayant été réalisée dans des niveaux antiques, la présence de ces fragments de céramiques précoces ne doit pas nous étonner. La réalisation d'une datation par le radiocarbone confirme toutefois l'antériorité de cette sépulture qui est ainsi attribuée à la première moitié du VII^e siècle³⁸.



Fig. 14. - Carbon-Blanc, avenue de Bordeaux. Vue en plan de la sépulture SQ3001 (cl. E. Buffière, Bordeaux Métropole).

Plus généralement, la présence de ces sépultures interroge sur la fonction de cet espace et son statut. Le contexte d'installation de ces sépultures reste en effet à déterminer. Il est ainsi fait mention d'une découverte avant 1839, dans une vigne près du ruisseau des Ladres, de fondations et de sarcophages en pierres « remplis d'ossements » attribués à l'ancienne léproserie qui aurait existé à Carbon-Blanc³⁹. Cependant l'absence de sarcophages découverts dans le cadre de ce diagnostic ne nous permet pas de rattacher ces vestiges à ceux anciennement observés.

Outre les sépultures, la partie centrale de la tranchée 3000 est caractérisée par l'installation d'une structure de combustion associée à une fosse localisée directement à l'ouest (fig. 12).

33 Ce hiatus prend la forme d'une couche de démolition surmontée d'un niveau de sédimentation plus ou moins épais (Carpentier 2017b, 85).

34 Outre le mobilier céramique on notera la découverte d'une agrafe à double crochet et corps rectangulaire plat. Cet objet vestimentaire, unique objet en alliage cuivreux découvert lors du diagnostic, en dehors d'une petite monnaie illisible, est caractéristique de l'époque carolingienne (Carpentier 2017b, 78 et 80).

35 Le diagnostic réalisé par D. Hourcade sur la place Vialolle avait également permis de découvrir du mobilier alto-médiéval associé à des structures fossoyées dans la tranchée 1 (Hourcade 2014, 43 et 60).

36 Seules des observations préalables ont pu être menées sur la sépulture, l'étude par une anthropologue étant à venir.

37 Les résultats de la datation au C14 réalisée par le laboratoire Beta Analytic sur un échantillon ont ainsi fourni une fourchette chronologique comprise entre 995 et 1025 ap. J.-C.

38 L'analyse réalisée par le laboratoire Beta Analytic sur un échantillon fournit en effet une fourchette chronologique étroite comprise entre 610 et 650 ap. J.-C.

39 Cf. *supra* et Coquillas 2001, 228-229.



Fig. 15. - Carbon-Blanc, avenue de Bordeaux.
Fragments de torchis avec des traces de lissage au doigt
et de treillis en bois provenant du comblement du four FR3065
(cl. V. Marache, Bordeaux Métropole).

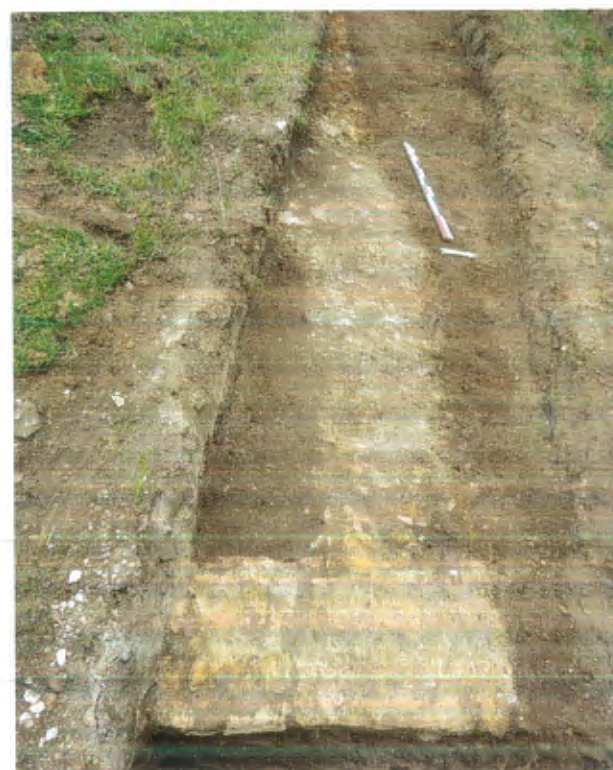


Fig. 16. - Carbon-Blanc, avenue de Bordeaux.
Vue en plan de de l'angle formé par les maçonneries MR4001 et MR4002
(cl. L. Carpentier).

Un four (FR3065) a ainsi été partiellement fouillé. Aménagé dans le substrat, il se caractérise par sa bande de rubéfaction périphérique, un mince niveau de cendres et de charbons dans la partie basse de son comblement, le reste étant essentiellement composé de fragments rubéfiés de parois en torchis (fig. 15). Les traces visibles sur ceux-ci – traces digitées et de végétaux – indiqueraient une mise en œuvre sur armature de bois. L'absence de tessons en grande quantité ou de restes métallurgiques nous incite à écarter l'hypothèse d'une structure artisanale pour privilégier celle d'un four domestique, sans pouvoir être plus précise. La présence de tessons de céramiques dans son comblement permet de dater la structure de combustion vers les XIIe et XIIIe siècles, certains fragments ayant même été intégrés semble-t-il dans la construction du four⁴⁰. À ce premier aménagement fossoyé correspondant à la sole du four est associée une seconde fosse (FS3068), accolée à l'ouest. Les inclusions de terre rubéfiée et de charbons ainsi que l'évasement du creusement de FR3065 de ce côté-ci plaident en faveur d'une ouverture du four à l'ouest, les deux structures fossoyées attenantes fonctionnant ensemble. Un parallèle peut être proposé avec la fouille préventive réalisée par l'INRAP entre 2007 et 2008 au « Quartier Savonnière », à Épernon (Eure-et-Loir). En effet, le site a livré, pour le Xe siècle, des fours culinaires construits à l'écart de l'habitat auxquels étaient associées des sépultures dans le comblement ou près des structures foyères⁴¹. La nature de la relation entre les sépultures et le four à Carbon-Blanc n'est pas clairement établie, la zone étant perturbée par une grande fosse (FS3051/3060). Néanmoins, on peut remarquer que, dans les deux cas, leur installation semble avoir perturbé l'occupation datée de la période carolingienne. La fin de la fréquentation du site ne dépasse pas le début du XIVe siècle selon le mobilier mis au jour.

Un réaménagement du secteur à l'époque contemporaine (XXe siècle)

L'occupation du site paraît marquée après le Bas Moyen Âge par un important hiatus, aucun vestige moderne n'ayant été découvert. Il faut attendre l'époque contemporaine pour voir apparaître quelques aménagements. La tranchée 3000 a ainsi livré une fosse quadrangulaire dans sa partie occidentale (FS3007). Son comblement très organique et sa forme incitent à y voir un fond de fosse septique, peut-être une toilette extérieure. Un aménagement similaire était en effet encore présent plus à l'est de la parcelle, aujourd'hui reconverti en remise à jardin. Les quelques éléments mobiliers découverts (céramique, verre, métal, etc.) confirment la datation récente de l'aménagement fossoyé. À cette première structure était associée une fosse dépotoir récente.

Les photographies aériennes consultées sur le site de l'IGN confirment que jusqu'au milieu des années 1960 une grande partie du tènement diagnostiqué se caractérisait

40 Certains tessons présentent en effet des traces d'argile rubéfiée sur leur face extérieure (Carpentier 2017b, 87).

41 <http://www.inrap.fr/quartier-savonniere-tranche-2-4129#>

par des jardins et des espaces de maraîchage⁴². Quelques vestiges témoignent toutefois d'une occupation anthropique plus marquée de la partie sud de l'emprise de fouille. Ainsi, la tranchée 4000 a livré comme seul vestige un angle droit formé par deux maçonneries en pierres calcaires et mortier (fig. 16). Leur faible profondeur d'enfouissement (0,20 m environ) et la découverte de deux fragments d'un boisseau de fosse d'aisance incitent à privilégier une datation très tardive pour l'angle de ce bâtiment orienté nord-sud. Quant à la tranchée 5000, elle présente en partie supérieure deux épais remblais que les nombreuses inclusions – morceaux de coke, fragments de plaques d'éverite, outils en fer, etc. – conduisent à identifier comme le résultat du nivellement de la zone suite à la destruction d'un hangar⁴³.

Conclusion

Le diagnostic réalisé en juin 2017 a donc permis de préciser l'étendue et la nature des occupations anciennes dans ce secteur de Carbon-Blanc. Les vestiges archéologiques, principalement concentrés au niveau des tranchées 2000, 3000 et 5000, témoignent ainsi d'une occupation discontinue du secteur de la fin du Ier siècle ap. J.-C. jusqu'à la période contemporaine. La fouille n'a pas livré pour le Bas-Empire (fin du IIIe-IVe siècle) de structures témoignant d'une villa gallo-romaine telle que le bâtiment balnéaire redécouvert sous la place Vialolle le laissait

Mérignac, Allée du Président René Coty, diagnostic d'archéologie préventive⁴⁴

Le diagnostic prescrit sur la parcelle BC554, allée du Président René Coty à Mérignac, préalablement à la construction d'une Maison de la Petite Enfance, devait permettre de savoir si les futurs aménagements risquaient de porter atteinte à d'éventuels vestiges archéologiques, notamment gallo-romains. En effet, des recherches menées entre 1969 et 1971 par les élèves de la « classe archéologie » du collège Jules Ferry, sous la direction de leur professeur Y. Meny, avaient mis au jour des indices d'une occupation antique.

L'opération archéologique, qui s'est déroulée du 12 au 16 juin 2017, a permis d'ouvrir 7 tranchées, d'une superficie totale de 158 m² (soit 4,5% de la surface prescrite et 8% de la surface diagnosticable).

L'ensemble des sondages s'est révélé négatif et aucune structure archéologique importante n'a été mise au jour. La majorité des vestiges rencontrés date de l'époque contem-

poraine. Les vestiges, loin de correspondre au reste de la *pars urbana* attendue, documentent davantage une occupation antique diffuse. Celle-ci semble, durant la première moitié du VIIe siècle, accueillir des premières pratiques funéraires, une sépulture caractérisée par un coffrage en terre cuite ayant été partiellement dégagée. La période carolingienne (VIIIe-Xe siècle) est quant à elle uniquement connue par quelques éléments de mobilier découverts en position secondaire. La deuxième occupation clairement documentée correspond à l'ensemble de sépultures mis au jour dans la partie haute de la parcelle diagnostiquée. Cette utilisation funéraire de l'espace semble pouvoir être datée environ du XIe siècle, sans qu'il soit possible de préciser la relation des sépultures avec le four voisin, attribué quant à lui aux XIIIe-XIVe siècles. À partir du XIVe siècle le site paraît être abandonné, la fouille ne témoignant d'une reprise de l'occupation anthropique du secteur qu'à l'époque contemporaine.

La qualité des vestiges et le caractère limité des observations réalisées dans le cadre d'un diagnostic ne nous permettent pas de trancher clairement sur la nature et la fonction des structures mises au jour pour chaque période documentée. Seule une extension de la surface explorée permettrait de mieux appréhender et de caractériser ces diverses occupations du site qui semblent, toutefois, correspondre à chaque fois à des zones périphériques.

poraine et plus précisément de la seconde moitié du XXe s., date de la destruction du château du Parc et de l'aménagement des immeubles d'habitation collectifs (fig. 17).

Les informations anciennes les plus intéressantes concernent le cours de la Devèze qui coulait immédiatement à l'est de la parcelle prescrite. Trois tronçons de paléo-chenaux ont été mis au jour dans les tranchées TR4 et TR7, au sud-est de la parcelle, c'est-à-dire dans la zone la plus basse du terrain. Non datés, ils contiennent de très rares tessons de céramique ou

42 Voir le site de l'IGN remonterletemps.ign.fr (cliché n°5411 du 01/08./1966).

43 Après analyse des photographies aériennes du site de l'IGN (cf. supra), il semble que la destruction de ce bâtiment léger soit intervenue entre 1991 et 1992. Ses fondations ne devaient pas être profondes puisqu'elles n'ont pas été décelées dans l'emprise de la tranchée de diagnostic.

44 Notice rédigée par le responsable de cette opération, David Hourcade.

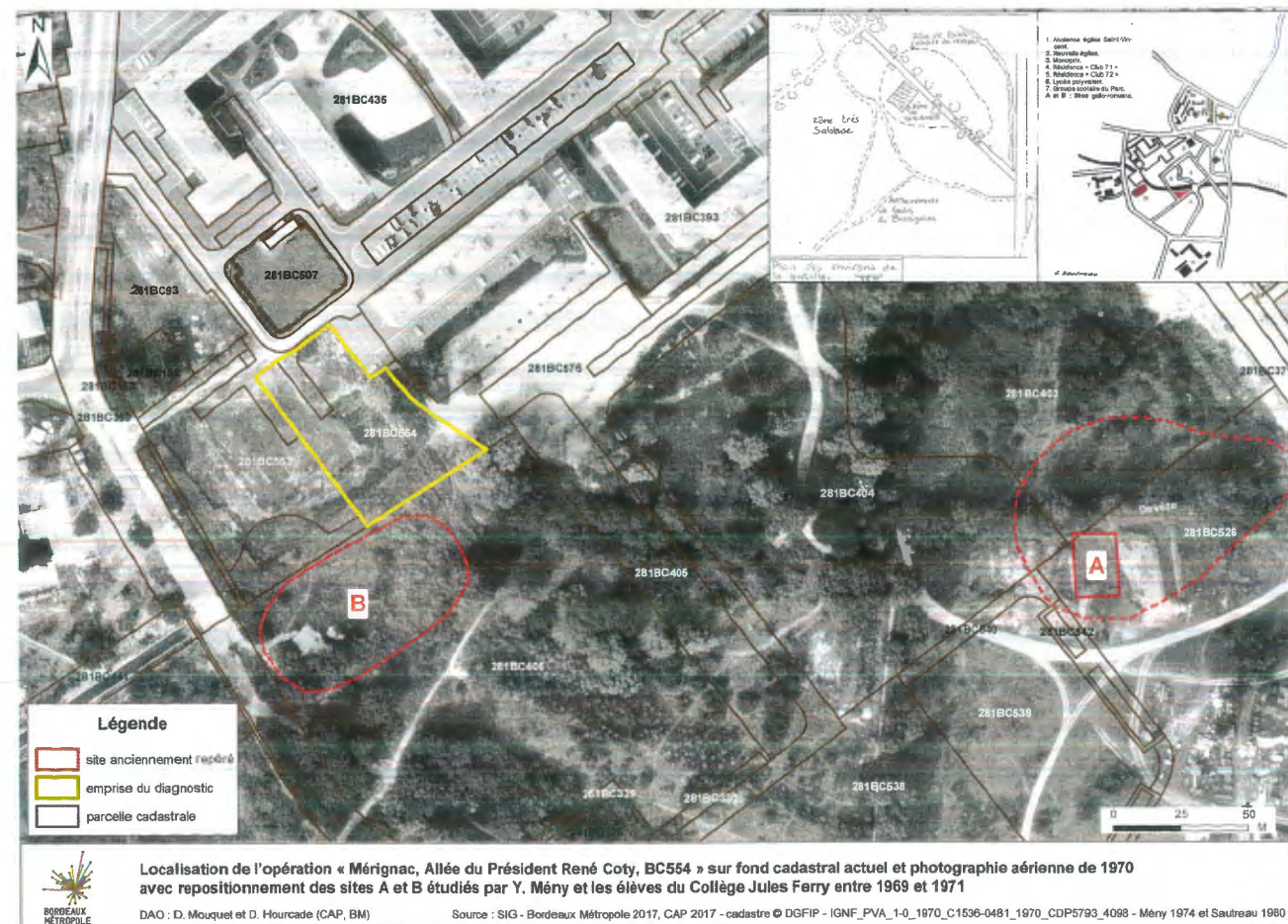


Fig. 17. - Mérignac, allée du président René Coty.

fragments de terres cuites architecturales d'époques protohistorique (?), antique et tardo-médiévale. Ils témoignent de la fluctuation du lit du ruisseau avant son redressement à la fin de l'époque moderne et sa canalisation dans le dernier quart du XXe siècle. Sans surprise, les profils indiquent des chenaux très évasés, aux fonds en cuvette ou plats, de quelques mètres de large. Aucun aménagement des berges n'a été repéré.

Parallèlement, le travail de post-fouille a été l'occasion de retrouver des documents inédits conservés aux archives communales. Ils concernent les « sites » découverts par Y. Meny et les élèves du collège Jules Ferry vers 1970⁴⁵.

D'après ces archives, le « site A », découvert en novembre 1969 et fouillé en 1970 et/ou 1971, se trouvait sur la rive droite (sud) de la Devèze, à environ 250 m à l'E/SE du terrain diagnostiqué. D'après le géoréférencement du croquis ancien et son positionnement sur la photographie aérienne de 1970, il se trouverait plus précisément dans l'angle NO de l'actuelle parcelle BC 526 (fig. 17). Située à environ 5 m en retrait du cours

d'eau, cette « lentille archéologique » a été étudiée au moment où la zone faisait l'objet de terrassements importants pour la construction de grands ensembles d'habitation collectifs.

Un croquis indique que les vestiges dessinent un rectangle grossier d'environ 12x6 m (soit environ 70 m²), perpendiculaire à la rivière. D'après les indications recueillies et les hypothèses alors formulées, il s'agirait d'un « fond de cabane », c'est-à-dire d'un bâtiment semi-enterré, dont le sol est ici excavé sur environ 50 cm de profondeur. Il semble subdivisé en deux grandes pièces. Deux massifs « moellonnés » ont été repérés aux extrémités nord et sud de cette structure. Le premier, côté

45 Ils sont présentés dans deux numéros spéciaux du *Journal scolaire* du CES Jules Ferry d'avril 1971 et avril 1974 dont des exemplaires sont conservés aux Archives Communales de Mérignac (AC Mérignac, Fonds AMCP, série Z, non coté). Le mobilier archéologique mis au jour entre 1969 et 1971 en différents points de la commune était présenté dans le « musée » du collège aménagé pour l'occasion. On ne sait pas ce qu'il est devenu. Merci à Céline Delahaye et Patricia Campioni (AC Mérignac) pour leur aide et leur collaboration. Ces documents sont présentés en annexe du rapport de diagnostic.

Devèze, a la forme d'un rectangle allongé de 3 m de long et 1 m de large. Il est interprété comme un probable seuil. Le second, à l'arrière, occupe un espace d'environ 2x1,50 m. Recouvert d'une épaisse couche de cendres et de charbons de 10 m², il pourrait correspondre à un grand foyer dont les moellons liés à l'argile constitueraient la sole.

L'épaisseur des niveaux archéologiques est d'environ 0,80 m. D'après les stratigraphies présentées, le niveau le plus ancien est une couche de sable vaseux grisâtre contenant des « céramiques indigènes » qui repose sur le substrat de sable fluviatile. Un sol de marne jaunâtre, contenant des tessons de céramique grise, a été repéré à une profondeur de 0,70 m. Il est recouvert par une niveau d'occupation de 5 à 20 cm d'épaisseur, riche en mobilier : céramique commune oxydante et grise, sigillée, paroi fine, céramique blanche à bec triflé, ossements, clous, fusaïoles, pesons et outils - dont un trident en fer de 0,22 m de large et un couteau à soie. Au-dessus, se trouve un niveau compact de 0,05 à 0,10 m d'épaisseur composé de tegulae et d'imbrices, mêlés de clous et de gros ossements qui évoque un niveau de démolition. L'ensemble est scellé, à une profondeur de 0,35/0,55 m, par un sol de galets damé avec éclats de céramique, lui-même recouvert par un niveau sableux brun roux d'une vingtaine de centimètres d'épaisseur.

Le mobilier céramique mis au jour indiquerait une occupation du « site A » entre le milieu du Ier siècle ap. J.-C. à la fin du IVe.

Mérignac, ZAC centre-ville îlot 2, fouille d'archéologie préventive⁴⁶

Une opération de fouille préventive a été réalisée par le Centre archéologie préventive de Bordeaux Métropole en préalable à la construction d'un immeuble d'habitation au centre-ville de Mérignac à proximité de l'ancienne église Saint-Vincent, aujourd'hui désacralisée (fig. 18). Elle faisait suite à un diagnostic effectué en 2016 par C. Michel-Gazeau⁴⁷.

Fouillé sur une emprise de près de 900 m², le site a livré des vestiges datés de la période antique, voire protohistorique, à l'époque contemporaine. Les principales découvertes consistent en un espace funéraire utilisé de la fin du VIIIe siècle au début du XIIe et en une occupation à caractère plutôt agricole et domestique au XIIe siècle.

Connaissances historiques sur le site avant l'intervention

L'église Saint-Vincent de Mérignac est mentionnée pour la première fois dans le cartulaire de l'église Saint-Seurin au XIIe

Le plan, les dimensions et les caractéristiques de l'édifice incitent à y voir une « ferme » indépendante. On ne peut néanmoins exclure l'hypothèse d'un bâtiment d'exploitation lié à la petite villa mise au jour sous la vieille église Saint-Vincent.

D'après les données présentées dans le *Journal scolaire*, les élèves du CES Jules Ferry ont, entre 1969 et 1971, fait d'autres découvertes de mobilier d'époque gallo-romaine en différents points de Mérignac. Sans plus de détails, ils évoquent ainsi un puits et deux dépôts ayant livré des tessons de sigillées et d'urnes peignées. Ces derniers correspondent aux remblais apportés par des terrassiers sans que la provenance des déblais ne soit connue. Malheureusement, la localisation et la nature de ces trois autres « sites » ne sont pas connues avec précision. Seul est relativement bien positionné le « site B ». D'après les croquis qui nous sont parvenus, il se trouverait immédiatement au sud de la parcelle prescrite, au milieu de la parcelle BC 406, à l'emplacement de l'actuelle crèche familiale (fig. 17). Cette information est malheureusement peu utile car la nature des découvertes qui y ont été effectuées est inconnue.

On sait également que, lors des terrassements liés à la construction des immeubles du quartier, d'autres tessons de céramiques antiques ont été mis au jour.

siècle, avec la confirmation par l'archevêque Arnaud Géraud de Cabanac des droits de Saint-Seurin sur l'église de Mérignac, Guillaume Hélie, viguier, et Arnaud d'Espagne, qui tient cette terre en fief, ayant renoncé à la terre où était élevée l'église Saint-Vincent. À la fin de ce même siècle, en 1193, l'archevêque Hélie de Malemort attribue au prieuré de Comprian l'église de Mérignac que lui disputait le chapitre de Saint-Seurin, sous réserve qu'il lui paie un cens de vingt sous. Quelques mentions plus tardives traitant plus spécifiquement du cimetière nous sont ensuite parvenues, avec au XIVe siècle la réconciliation du cimetière et au XVIIIe siècle une interdiction de faire paître ses animaux au cimetière. Enfin, à la fin du XVIIIe siècle l'église de Mérignac fait l'objet de plusieurs visites dont les rapports décrivent avec plus ou moins de détails l'état ainsi que celui de son cimetière⁴⁸. Celui-ci est alors clôturé par un mur et fait

46 Notice rédigée par la responsable de cette opération, Hélène Réveillas.

47 Michel-Gazeau 2016.

48 Rigeade 2009.



Fig. 18. - Vue d'ensemble du site de Mérignac ZAC Centre-Ville îlot 2 après décapage. Cliché : H. Réveillan (Bordeaux Métropole).

le tour de l'église. Il est toujours visible sur le plan cadastral daté de 1810 puis sur un plan de situation daté de 1833 et encore en 1844. En 1853, alors qu'il est « utilisé au-delà de ses capacités », il « cesse son activité »⁴⁹.

Données archéologiques antérieures à l'opération de 2017

L'église Saint-Vincent a fait l'objet de sondages programmés de 1977 à 1985 sous la direction de J. Sautreau⁵⁰. Dans l'église, ils ont permis la mise au jour, à environ 1,40 m de profondeur et sur une superficie d'environ 100 à 150 m², du plan très partiel d'un bâtiment maçonné interprété comme la *pars urbana* d'une petite villa. Trois tronçons de murs, orientés nord-nord-est/sud-sud-ouest, associés à des sols maçonnés ou leurs radiers ont été repérés. Ils délimitent trois espaces distincts, salles ou galeries. À l'est, sous l'abside et l'absidiole sud, on a dégagé un sol de béton de tuileau de 15 m². Il s'appuie à l'ouest contre un mur de petit appareil large de 0,65 m, repéré sur 3 m de long.

La présence d'enduits peints est notée. L'espace situé immédiatement à l'ouest, sous le croisement du transept et de la nef, est une pièce large de 5,60 m environ. Dégagée sur près de 40 m², elle est délimitée à l'ouest par un autre mur de 0,65 m de large, repéré sur une longueur de 8 m. Seuls des lambeaux de son radier de sol ont été repérés dans le bras sud du transept. C'est dans cette pièce, sous la croisée, qu'un petit four de bronzier a été mis au jour. Sa datation est inconnue, mais sa cote d'apparition correspond à celle de l'occupation antique. Dans la nef, à 4 m à l'ouest du précédent, un troisième mur, de même largeur que les précédents, a été dégagé sur environ 1 m de longueur. Son sol n'était plus conservé.

Préalablement à l'opération de 2016, le réaménagement du centre-ville de Mérignac autour de l'ancienne église Saint-Vincent avait entraîné trois diagnostics archéologiques

⁴⁹ Rigeade 2009, 37.

⁵⁰ Sautreau 1981 ; Sautreau 1982 ; Sautreau 1984 ; Sion 1994, 321-322.



Fig. 19. - Contexte archéologique du site de Mérignac ZAC Centre-Ville îlot 2. Infographie : C. Michel-Gazeau (Bordeaux Métropole).

successifs sur les îlots 1, 3 et 4⁵¹ (Fig. 19). Le premier, réalisé en 2006, a permis l'identification sur l'îlot 1 d'une occupation humaine pérenne de l'Antiquité à nos jours, avec notamment les vestiges du cimetière de l'église⁵². Seule la partie funéraire de la zone a fait l'objet d'une prescription pour une fouille qui s'est déroulée en 2009. Sous des vestiges de bâtiments d'époques moderne et contemporaine, la parcelle du cimetière a révélé une continuité d'utilisation du XIIe au XIXe siècle,

six phases étant distinguées en fonction des pratiques funéraires et des extensions et rétractations de l'espace cimetériel⁵³. Une activité agricole du XIIe siècle a également été découverte dans l'angle nord-est de la fouille.

⁵¹ Michel-Gazeau 2016, 28.

⁵² Scullier 2007.

⁵³ Rigeade 2009, 159.



Fig. 20. - Plan des sépultures. Infographie : D. Mouquet et T. Balbin-Estanguet (Bordeaux Métropole).

Après un diagnostic positif réalisé en 2009⁵⁴, l'îlot 3 a fait l'objet d'une fouille⁵⁵. Les sondages avaient mis en évidence deux types d'aménagements en bordure de la Devèze. Par la suite, la fouille a révélé la présence d'un paléochenal d'orientation différente de celle du cours actuel de la Devèze et comblé dans la deuxième moitié du I^{er} siècle avant J.-C. Le secteur a ensuite fait l'objet d'une tentative d'assainissement avec la présence de fossés d'écoulement et de pieux permettant de maintenir la berge. Tous ces éléments tendent à indiquer la présence d'un habitat ou d'un lieu de culte dès cette époque au niveau de l'église Saint-Vincent. Mais ces aménagements sont rapidement abandonnés et le secteur ne connaît une réoccupation qu'à la période moderne.

Enfin, si le diagnostic mené au niveau de l'îlot 4⁵⁶ a bien révélé les anciennes berges de la Devèze, les seuls éléments mis au jour sont des pieux liés à un niveau tourbeux n'ayant livré que du mobilier d'époque moderne. Aucun aménagement de berge n'ayant été identifié, le diagnostic n'a pas généré de prescription de fouille sur cet îlot.

Une occupation ancienne

La première occupation humaine attestée sur le site se présente sous la forme de deux fossés. Le plus grand est visible sur une longueur d'environ 29,50 m, selon un axe est-sud-est/ouest-nord-ouest. Il semble se poursuivre au-delà de la berme est de l'emprise, mais il est recoupé par la démolition d'une ancienne imprimerie à l'ouest. Son creusement est irrégulier, ses parois sont évasées et la profondeur conservée s'échelonne entre 0,32 m et 0,50 m d'ouest en est. Il présente une largeur variable comprise entre 1,30 et 2 m. Le petit fossé est, quant à lui, orienté nord-nord-est/sud-sud-ouest. Sa profondeur est comprise entre 0,04 et 0,30 m. Large de 0,50 m, il a été suivi sur un peu plus de 9 m. Il se poursuit au-delà de la berme nord et se

54 Scullier 2009.

55 Béague-Tahon 2013.

56 Elizagoyen 2010.

jette dans le fossé le plus grand. Leurs comblements permettent d'envisager l'hypothèse de structures de drainage ou visant à délimiter des parcelles.

Seuls quatre tessons de céramique ont été mis au jour, tous présents dans le grand fossé. Ils appartiennent visiblement à la même forme. Les caractères morphologiques orientent vers une production qui peut être rattachée soit à la Protohistoire, soit à la période antique.

Un ensemble funéraire important entre le VIII^e siècle et le Xe

Trois sépultures viennent percer le comblement sommital du grand fossé. L'une d'entre elles a été datée par radiocarbone entre 773 et 968. Ce terminus *ante quem* permet de situer plus précocement cet ensemble de fossés, qui constituent probablement les structures les plus anciennes répertoriées sur le site.

Ces tombes appartiennent à un espace funéraire qui vient s'installer sur le site à partir du VIII^e siècle et perdure jusqu'au début du XII^e siècle. Cent douze sépultures ont été mises au jour pour un total de cent trente-et-un sujets en incluant les ossements en position secondaire. Les architectures funéraires sont variées, avec des tombes en fosses simples ou anthropomorphes mais également des contenants en bois (monoxyles, coffrages ou cercueils chevillés) qui ont parfois été surélevés et/ou calés au moyen de blocs de pierres ou de bois. Les défunts ont toujours été inhumés sur le dos, deux orientations principales ont pu être définies (ouest-est ou nord-nord-est/sud-sud-ouest, la tête respectivement à l'ouest ou au nord-nord-est). Les tombes n'ont livré aucun mobilier. Parmi les individus inhumés, quarante-et-un sont décédés avant 20 ans, deux entre 15 et 24 ans et quatre-vingt-huit à plus de 20 ans.

Toutes les classes d'âge sont représentées à l'exception de celle des enfants de moins de 1 an, sous-représentés. Ils ont pu faire l'objet de pratiques funéraires différentes, entraînant par exemple le creusement de tombes moins profondes ayant pu être détruites ultérieurement. L'espace funéraire n'ayant pas été fouillé intégralement, la possibilité d'un secteur qui leur était réservé peut également être envisagée. Parmi les sujets adultes, vingt-six hommes, trente-deux femmes et trente sujets de sexe indéterminé ont pu être identifiés. Les pathologies rencontrées sont similaires à ce que l'on retrouve sur des sites contemporains, avec par exemple une arthrose plutôt fréquente, quelques cas de fracture et de maladies infectieuses.



Fig. 21. - Exemple de sépulture alto-médiévale. Cliché : V. Parcollet (Bordeaux Métropole).

Une probable occupation domestico-agricole

À la fin du XI^e siècle et au XII^e siècle, l'espace funéraire se rétracte progressivement vers l'église Saint-Vincent et le site est alors réutilisé pour creuser des structures de stockage de type silo et installer des structures fondées sur poteaux. Les tombes ont fréquemment été perturbées, que la mémoire ait été perdue en l'absence de signalisation ou que la place ait été trop chère pour ne pas l'utiliser, en dépit de la présence antérieure de sépultures. Les fragments de céramique mis au jour forment un ensemble cohérent et ont permis de dater la plupart des structures du XII^e siècle.

À cette période est creusé un deuxième fossé, orienté sud-est/nord-ouest, qui se développe sur près de 27 m. À l'est, il disparaît sous la berme tandis qu'à l'ouest il est recoupé par la destruction de l'ancienne imprimerie. Sa largeur oscille entre 2,10 m et 2,70 m. Sa profondeur conservée varie entre 0,30 m et 0,50 m environ. Il sépare le site en deux, la majorité des structures datées du second Moyen Âge ayant été creusées

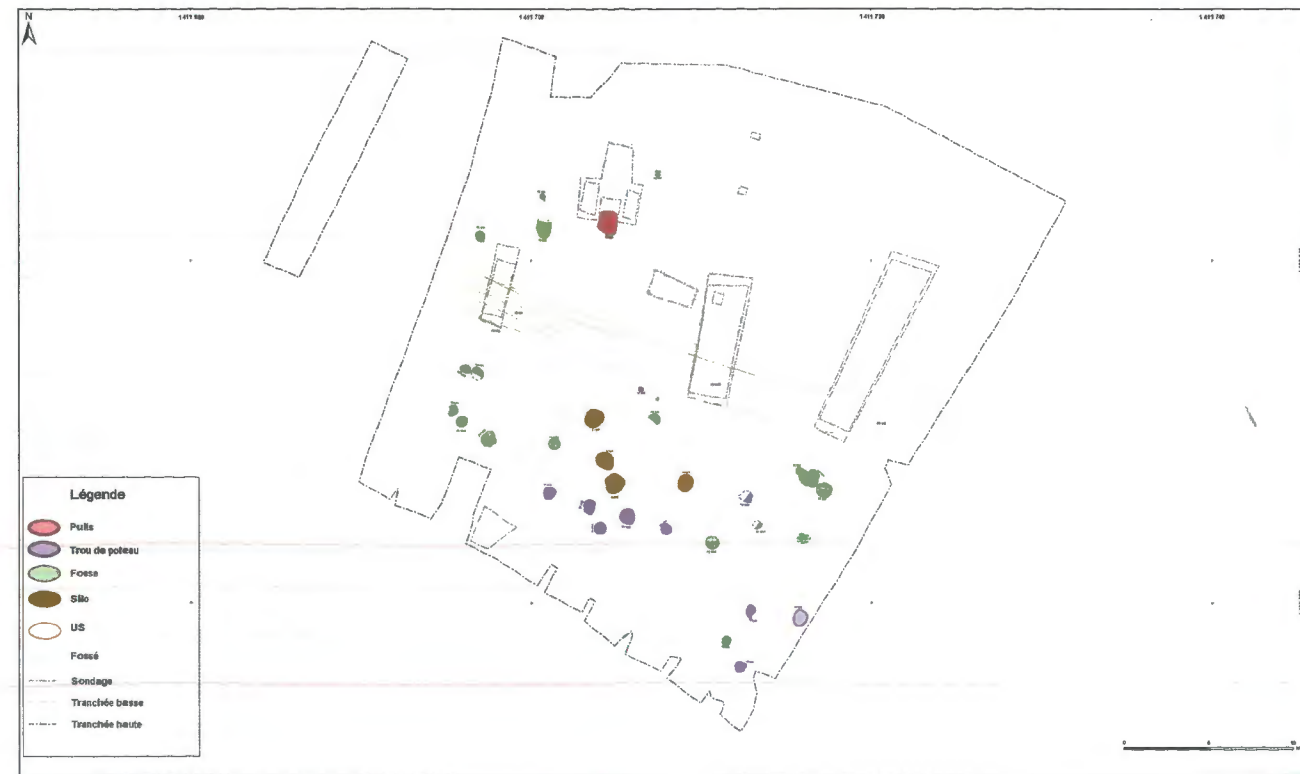


Fig. 22. - Plan de l'occupation domestico-agricole.



Fig. 23. - Dépôt simultané de cinq suidés. Cliché : C. Ballon (Bordeaux Métropole).

dans la moitié sud. Dix-huit fosses de nature indéterminées ont été mises au jour sur le site, elles ne présentent aucune caractéristique particulière permettant de les interpréter. Sept trous de poteaux avérés et trois probables sont apparus dans la moitié sud du site par rapport au fossé. L'hypothèse de deux groupes a pu être envisagée en regard de leurs caractéristiques mais il paraît délicat de proposer la reconstitution de structures, même si on note l'angle droit formé au niveau du groupe de trous de poteaux découverts le plus à l'est. Enfin, un silo avéré et trois probables ont été mis au jour, toujours dans la moitié sud du site. Le comblement du mieux conservé d'entre eux a livré de manière surprenante les squelettes entiers de cinq jeunes suidés déposés simultanément et ne montrant aucune trace de découpe, dépôt à relier probablement à une épizootie. Au-delà du XIIe siècle, le terrain ne semble plus occupé jusqu'à l'époque contemporaine que ponctuellement, avec le puits, son comblement sommital étant daté du XIVe ou XVe siècle, et une structure au sud du site, dans la berme, qui a livré de la céramique datée des XIIIe et XIVe siècles.

De nouvelles données pour la construction des paroisses au Moyen Âge

La découverte de cet important ensemble funéraire du premier Moyen Âge n'était pas attendue, les fouilles sur les parcelles voisines n'ayant livré que des tombes du second Moyen Âge et/ou de l'époque moderne. Quelques indices d'une occupation alto-médiévale avaient cependant été reconnus au niveau de l'ancienne église dans les années 1980 (datation radiocarbone autour de 780, fragment de couvercle en bâtière de sarcophage, monnaie de Louis le Pieux), mais ce nouvel ensemble funéraire apporte d'importantes données sur le développement de l'espace funéraire associé à l'édifice de culte Saint-Vincent et sur l'extension qu'il a pu connaître au haut

Moyen Âge, puis sa rétractation à partir du XIe ou XIIe siècle. La multiplicité des architectures funéraires observées enrichit également les données sur la typochronologie des tombes pour la période dans la région et permet des comparaisons avec les sites fouillés récemment dans les environs (Villeneuve-d'Ornon, Bruges ou Gradignan). Enfin, la réoccupation de ce secteur funéraire par une occupation agricole ou domestique postérieure conduit à réfléchir sur la perception de ces espaces, réutilisés à d'autres fins, peu de temps après leur abandon. Cela renforce également nos connaissances sur l'histoire de la commune et la découverte d'un probable cas d'épizootie de suidés apparaît particulièrement intéressante pour la compréhension de la gestion de ce type d'événements au second Moyen Âge.

Lormont, 38 rue André Dupin / avenue de la Résistance, diagnostic d'archéologie préventive⁵⁷

Le diagnostic réalisé du 13 au 24 novembre 2017 au 38 rue André Dupin / avenue de la Résistance à Lormont (33) par le Centre archéologie préventive de Bordeaux Métropole a été motivé par le projet de construction d'un nouvel EHPAD (fig. 24). Quinze sondages ont été ouverts sous forme de tranchées dans un parc faiblement boisé (9 069 m²), localisé sur la terrasse graveleuse du territoire communal (fig. 25).

Dès l'époque moderne, le terrain de la rue Dupin a constitué une petite partie du parc boisé d'une vaste propriété privée (le domaine des Lauriers). Investie par l'armée allemande sous l'Occupation, la propriété a été vendue en 1948 à la Caisse

⁵⁷ Notice rédigée par la responsable d'opération, Cécile Doulan.

Fig. 24. - Localisation de l'opération « rue André Dupin » sur la photographie aérienne 2017 (source : © IGN.fr).



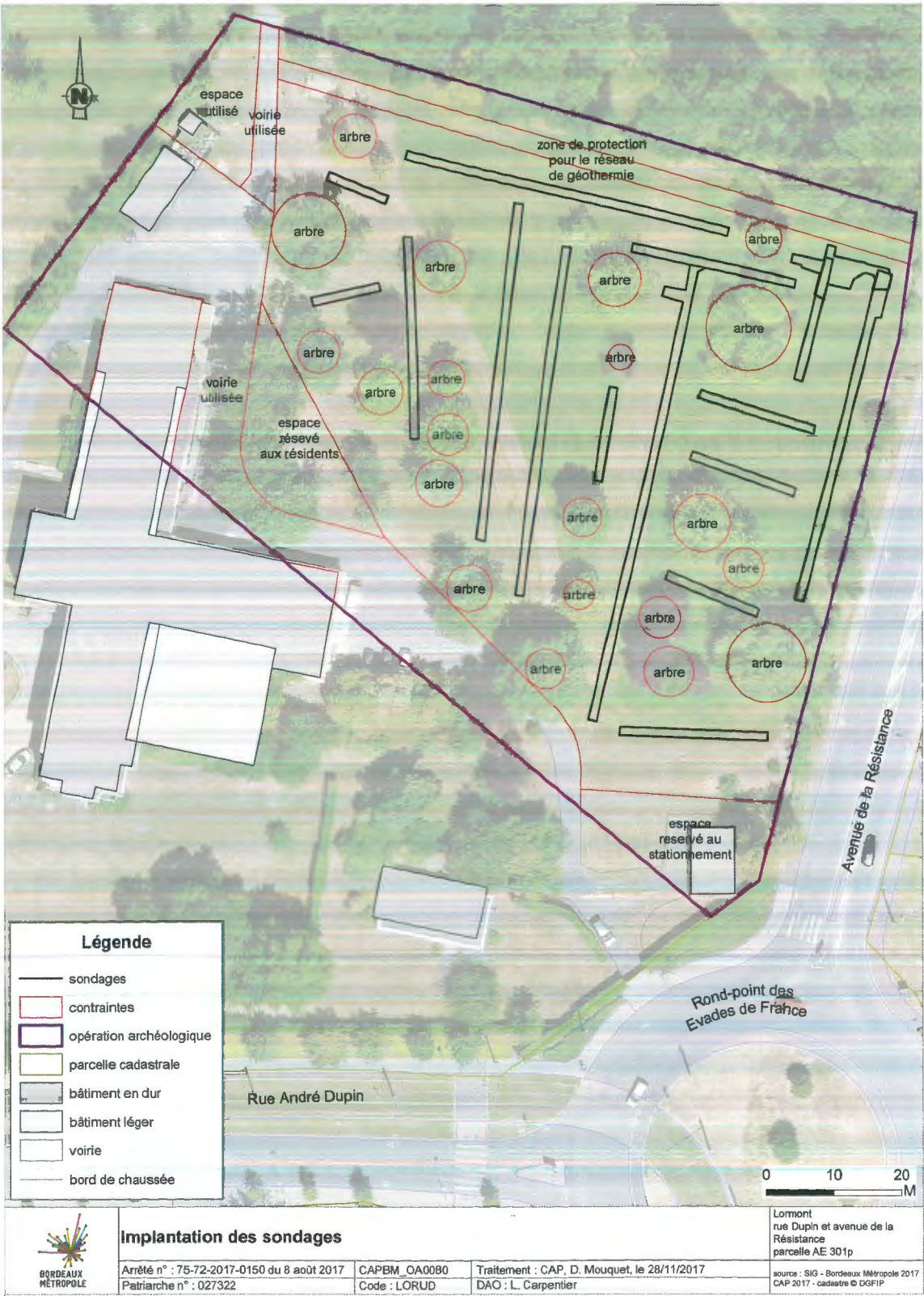


Fig. 25. - Localisation des sondages de diagnostic de la rue André Dupin (source : SIG - Bordeaux Métropole 2017, CAP 2017 - cadastre © DGFIP).

Primaire d'Assurance Maladie de la Gironde ; les terres gardant le statut de terres agricoles jusqu'en 1965. La parcelle diagnostiquée, résultat du morcellement progressif du domaine, a été acquise par la Caisse Régionale de la Sécurité Sociale d'Aquitaine qui y fait construire l'EHPAD actuel les Coteaux à la fin des années 1960⁵⁸.

Le contexte archéologique et historique du plateau de Lormont et de ses coteaux est relativement bien documenté. Des vestiges d'occupation datés de l'âge du Fer, de l'Antiquité

(villa, puits) ont été fouillés au lieu-dit l'Ermitage, tandis qu'un tronçon d'une voie antique serait localisé à 250 m au nord-est de la rue Dupin⁵⁹.

Une nécropole de l'Antiquité tardive et du haut Moyen Âge, ainsi qu'une chapelle troglodyte d'origine médiévale, dédiée à Sainte-Catherine, est également mentionnée à

58 Sintive 2009.

59 Sion 1994, p. 18.



Fig. 26. - Orthophotographie de la fosse polylobée du XIIIe siècle (A. Alcantara, A. Mouquet, DAO : L. Carpentier, Bordeaux Métropole).

l'Ermitage⁶⁰. Une zone d'activités potières, datées du Moyen Âge classique, est connue aux lieux dits du Bois du Grand Tressan et du parc d'activité de la Gardette. Notons enfin la découverte avenue de la Libération d'une aire d'ensilage du XIIe siècle⁶¹.

Les six tuileries du XVIIIe siècle, qui étaient établies au pied du coteau lormontais, en façade sur la Garonne, témoignent de l'importance d'une double activité industrielle à Lormont durant l'époque moderne : la production de tuiles et de chaux favorisée par la présence sur les coteaux des matières premières, l'argile et le calcaire⁶².

Les résultats du diagnostic archéologique se rapportent pour l'essentiel à l'époque médiévale comme en témoigne la découverte d'une grande fosse polylobée (L. 3,14 x l. max. 2 m), de forme en 8, creusée dans le substrat géologique de matrice argilo-sableuse (fig. 26). Cette fosse est comblée avec des rebuts de céramique et des fragments de paroi d'un four pris dans un sédiment charbonneux. Identifiée avec un four, elle constituerait une partie d'un atelier de potier daté du milieu du XIIIe siècle dont la production est identique et contemporaine de celle connue au Bois du Grand Tressan.

Plusieurs fours de potier ont été mis en évidence dans ce sous-bois situé en bordure orientale du plateau de Lormont. Celui localisé à l'Archevêque a été détruit⁶³. Ceux repérés en 1985 dans le lotissement du coteau des Hirondelles ont fait l'objet d'un sauvetage urgent en 1989 confirmant la présence d'au moins un four de potier aménagé dans le talus bordant un chemin du bois du Grand-Tressan⁶⁴. Trois fosses successives, et correspondant chacune à une fosse d'accès d'un four ayant connu autant de réfections, ont en effet été mises en évidence. Leur fouille, programmée en 1992 et 1993, a révélé un atelier

de potiers daté du milieu du XIIIe siècle, constitué de 30 fosses d'extraction et de deux zones d'épandage présents à proximité du four⁶⁵.

Par ailleurs, des vestiges du XIIIe siècle, liés à une activité céramique, ont été découverts à l'occasion des aménagements du parc d'activité de la Gardette localisé au nord du Bois du Grand Tressan, sur un replat, au sommet des coteaux. Dans les années 1990, un ensemble de trois fours y a été repéré dans un rayon de 150 m⁶⁶. En 2004, puis 2006, une très hypothétique zone de séchage ou de stockage de la céramique produite a été fouillée au n° 4 rue du Courant et à l'angle que cet axe viaire forme avec la rue Pierre Mendès-France⁶⁷.

L'opération archéologique a également mis en évidence une occupation marginale du site de la rue Dupin, datée des XIXe et XXe siècles par le mobilier céramique (faïence, porcelaine...) issu de tranchées dépotoirs. Cette occupation est attestée par un ensemble divers d'aménagements (fosses, tranchées, trous de poteau, trous de piquets, fosses d'arbre). L'ensemble témoigne d'un vraisemblable et modeste établissement à vocation domestique.

60 Respectivement, Souque 1977, p. 133 et Piganeau 1877, p. 111-115.

61 Migeon 2002, vol. 1, p. 4.

62 Régardo 1994, p. 24.

63 Régardo 1993, p. 51.

64 Régardo 1989, p. 99-110 ; 1989-1990, p. 48-50.

65 Régardo 1993, p. 57-58 ; 1993, p. 51 ; 1994, p. 25.

66 Dossier de site du Service régional de l'archéologie, DRAC Nouvelle-Aquitaine, site de Bordeaux ; Demeure 2009, p. 19. Ces fours ont été conservés dans des « réserves » créées à cet effet en 1993 (dossier de site, SRA Bordeaux).

67 Henry 2004 ; Demeure 2009.

Bordeaux, ZAC Garonne-Eiffel, secteur Deschamps phase 4a, 4b et 4c, diagnostic archéologique⁶⁸

Dans le cadre des travaux d'aménagement du secteur Deschamps de la ZAC Garonne-Eiffel, à Bordeaux, l'établissement public d'aménagement (EPA) Bordeaux Euratlantique a déposé une demande de prescription immédiate de diagnostic d'archéologie préventive. Celle-ci couvre la totalité du secteur, soit 39,1 hectares. Il a été convenu avec l'établissement que la mise en œuvre de cette prescription suivrait l'avancée des projets d'aménagement et serait donc réalisée par phases.

Les trois premières phases avaient donné quelques résultats, notamment la localisation du trait de berge de la Garonne avant le gain de terres sur le fleuve ainsi que la découverte d'un horizon antique à environ 2 m de profondeur (entre 2,30 et 2,70 m NGF) sur les phases 1b et 2.

La phase 4 du secteur Deschamps est décomposée en trois opérations distinctes et couvre une emprise de 95 000 m² environ (fig. 27) :

- Phase 4a : sur le secteur de l'ancienne usine de Cacolac
- Phase 4b : sur l'emprise des anciennes voies ferrées et de l'usine Bonna Sabla
- Phase 4c : au niveau des 51 et 52 quai Deschamps

68 Notice rédigée par Aurélien Alcantara, responsable d'opération, Jérémy Bonnenfant et Valérie Marache

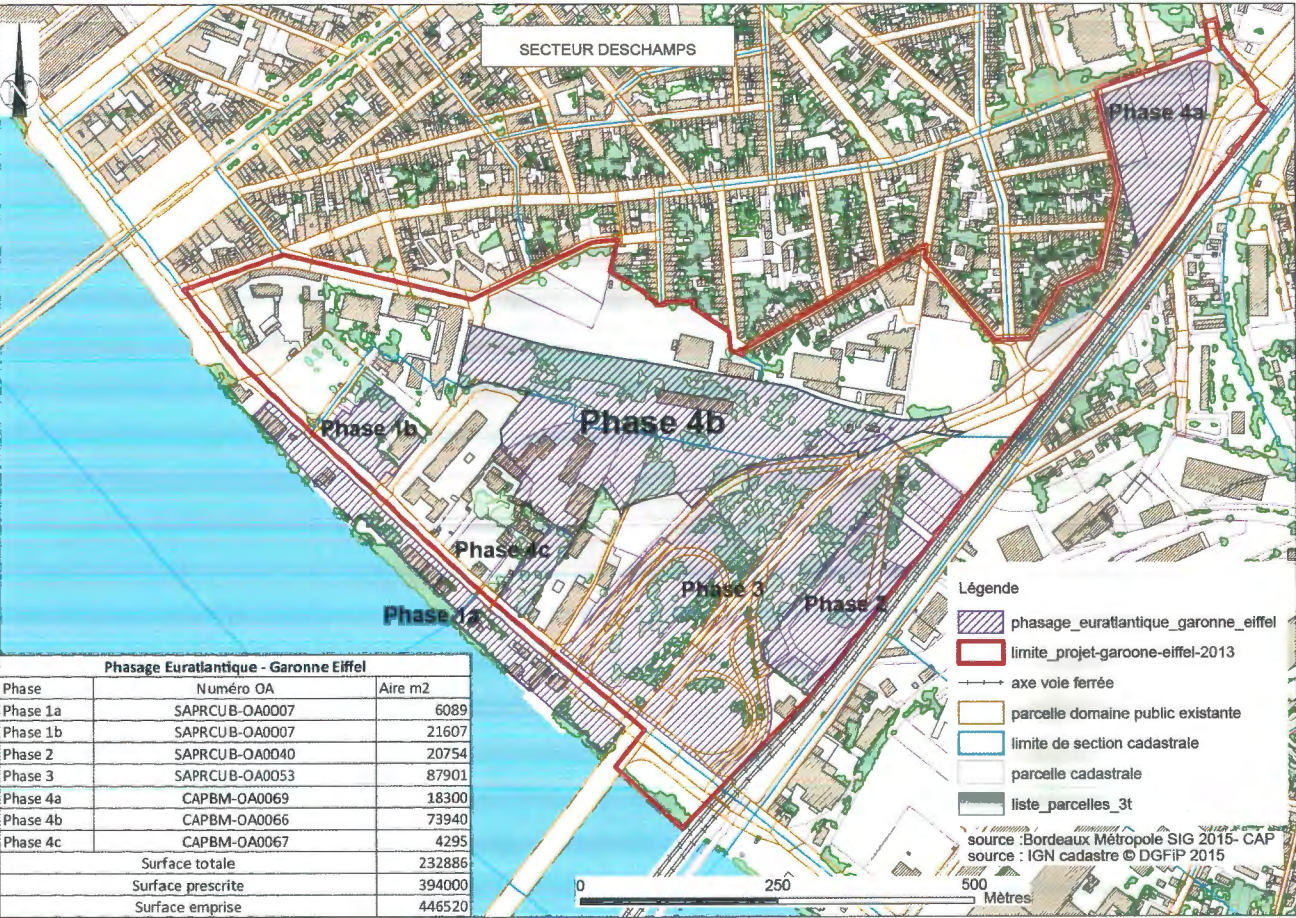


Fig. 27. - Plan de phasage des interventions archéologiques sur le secteur Deschamps (DAO : A. Alcantara, D. Mouquet).

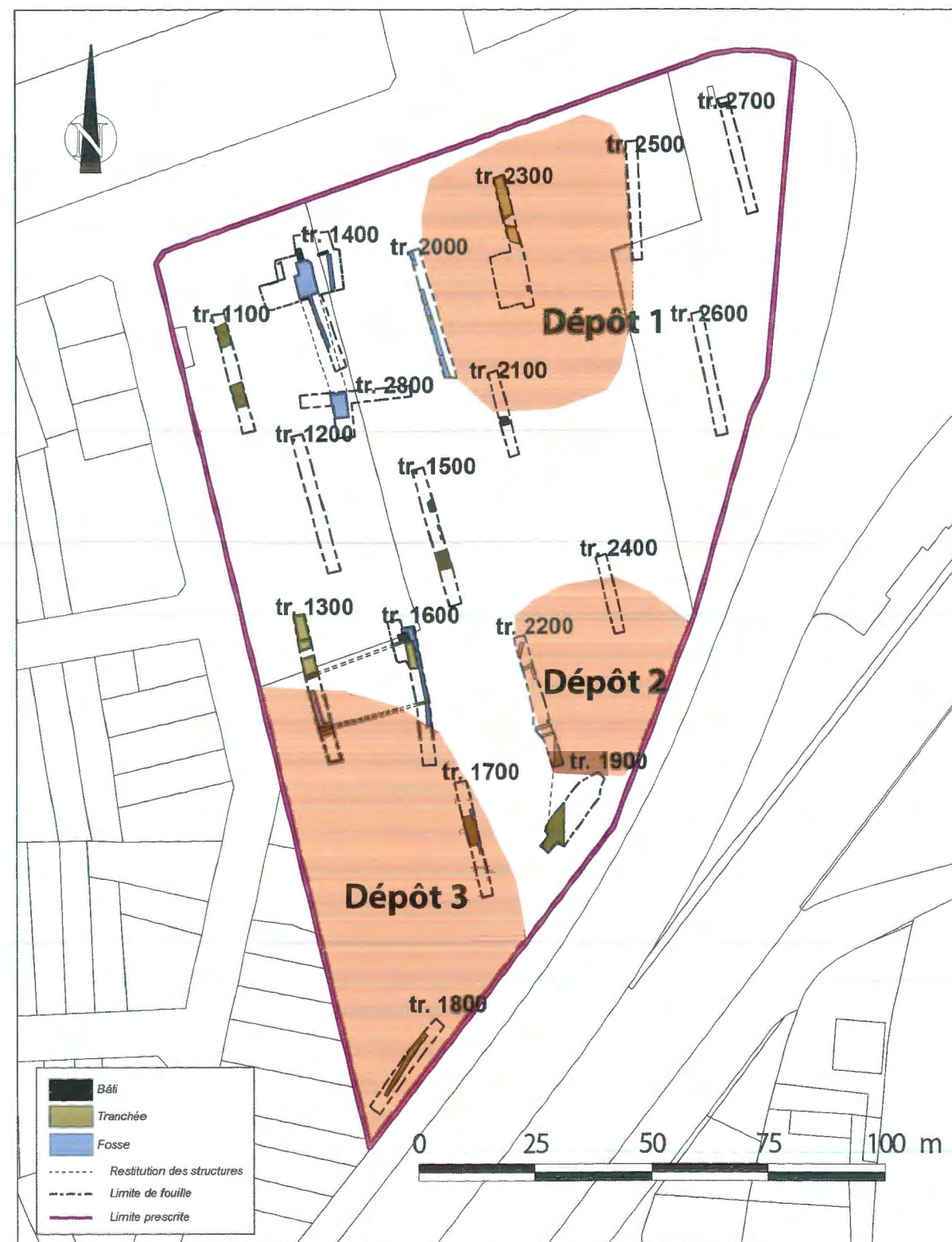


Fig. 28. - Plan des vestiges identifiés sur la phase 4a du secteur Deschamps (DAO : A. Alcantara).

Phase 4a : Cacolac

Le diagnostic de la phase 4a, situé au niveau de la rue de la Benaige, s'est déroulé durant deux semaines. L'emprise à traiter couvrait une superficie de 18 300 m² au nord du secteur Deschamps. Sur le terrain, 18 tranchées ont été ouvertes atteignant 9,2 % de la surface accessible (fig. 28).

La majorité des tranchées a révélé la présence de structures fossoyées et de constructions, sous la forme de fondations de murs ou de sols conservés. Seules les tranchées 1200, 2400, 2500 et 2600 sont apparues vierges de tout creusement. Les vestiges se retrouvent dans un horizon stratigraphique de 0,40 à 1,80 m d'épaisseur formé par les constructions successives qui ont généré un fort remblaiement. Cet horizon repose sur des niveaux d'argiles, brun à gris, correspondant à des dépôts en contexte alluvial.

Deux ensembles importants ont été identifiés. D'une part, un ensemble fossoyé de la période moderne autour des tranchées TR1400 et TR2800 et, d'autre part, trois zones de décharge du début du XX^e siècle.

L'ensemble d'époque Moderne

Les structures attribuées à l'époque Moderne ont été mises au jour dans les tranchées TR1400 et TR2800. Il s'agit principalement de deux fosses allongées et parallèles, distantes d'environ 3,50 m et d'orientation nord-nord-ouest/sud-sud-est, FS1405 et FS1414 (fig. 29).

Le mobilier archéologique issu de la fosse FS1405 permet de dater son comblement en deux étapes bien distinctes. La première phase daterait de la première moitié du XVII^e siècle tandis que la seconde serait rattachée à une période comprise entre la fin du XVII^e siècle et la fin du XVIII^e. La seconde fosse a été associée à cette même période en raison des similitudes existant entre les deux structures, de leur niveau d'ouverture et de la stratigraphie les surmontant. En effet, elles sont organisées de la même manière, ont la même position stratigraphique relative et possèdent à peu près la même cote altimétrique d'apparition, entre 1 m et 1,15 m NGF. Notons également que la terminaison de ce niveau n'a pas pu être circonscrite et se prolonge au-delà de cette tranchée au sud. La possibilité de plusieurs fosses agencées bout à bout n'est pas non plus à exclure. Il est intéressant de constater que le cadastre napoléonien de 1822 a fossilisé une longue parcelle (Floirac, B 57) à l'emplacement des deux fosses d'époque Moderne qui reprend avec exactitude le tracé estimé de ces dernières (fig. 30). Les matrices cadastrales consultées aux archives départementales indiqueraient que cette parcelle correspondait à un jardin au début du XIX^e siècle.

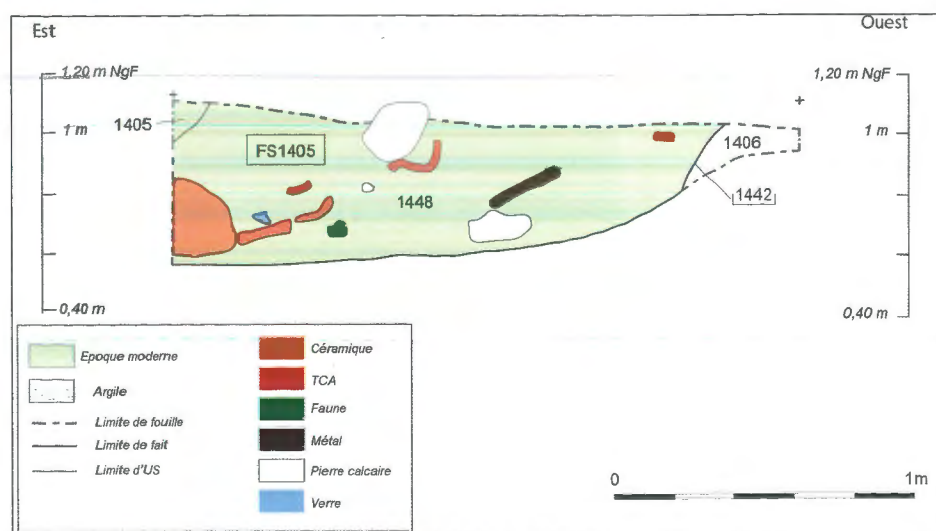


Fig. 29. - Plan de localisation des vestiges d'époque moderne de la tranchée TR1400 (DAO : A. Alcantara, J. Bonnenfant).



Fig. 30. - Superposition des vestiges observés sur Cacolac avec le cadastre napoléonien de 1822 (DAO : J. Bonnenfant, source : Archives de Bordeaux Métropole).

Au sein de la fosse la mieux documentée, FS1405, deux phases de comblement sont pressenties (fig. 31 à 33). La première concentre le plus de mobilier archéologique et les éléments les moins fragmentés. La typologie des formes céramiques qui en



sont issues se rapporte au vaisselier domestique. Le bon état de conservation de ces éléments indique qu'ils sont probablement en position primaire, ce qui constituerait un indice notable sur la proximité d'un habitat ; la présence d'éléments d'architecture conforte cette hypothèse. Quelques outils en fer, dont une serpette, ainsi que des monnaies, complètent cet assemblage. La seconde grande phase de comblement est principalement caractérisée par un important apport d'argile brune relativement stérile, US 1405, qui scelle l'utilisation de la fosse. Cette seconde phase de comblement pourrait correspondre à un réaménagement plus réduit dans la fosse en partie comblée. Il est toutefois impossible de l'assurer en raison des limites des investigations. Ce deuxième état de la fosse a clairement été cerné dans l'emprise de la tranchée. L'apport d'argile se développe sur près de 17 m de longueur et 2 m de largeur. Elle pourrait s'inscrire dans une structure plus grande, correspondant au creusement initial et se développerait ainsi jusque dans la tranchée TR2800. En effet, les niveaux US 2807 et 2808, se situent exactement dans le même axe que les vestiges observés dans la tranchée TR1400 et semblent constituer le développement de ceux-ci vers le sud.

En l'état de la documentation, la fonction première de ces fosses demeure indéterminée. Au regard du contexte environnemental de palus et du mobilier archéologique mis au jour, la fonction agro-pastorale est pressentie sans pour autant être clairement démontrée.

Les tranchées de diagnostic avoisinantes se sont avérées négatives en vestiges d'époque Moderne, ce qui indiquerait une occupation relativement limitée en surface. Au regard de la répartition des tranchées de diagnostic, il est possible que ces aménagements se poursuivent un peu plus au sud, entre les tranchées TR1200 et TR1500. Il est en outre probable que

Fig. 31, 32 et 33. -
Coupe sud du sondage manuel ouest
de FS1405
(DAO : J. Bonnenfant).

les vestiges de l'époque Moderne se développent préférentiellement au nord et au nord-ouest de ces structures, le long de l'actuelle rue de la Benaugue, qui constitue un axe ancien important et éventuellement à proximité du bâtiment visible sur le cadastre de 1822, au nord-ouest de l'emprise. Ce dernier pourrait en effet avoir une origine plus ancienne et être mis en relation, si tel est le cas, avec les témoins d'occupation perçus dans la fosse FS1405.

Une décharge d'époque contemporaine

Les remblais issus de la démolition de l'usine Cacolac recouvrent des niveaux de décharge dont trois concentrations principales ont pu être circonscrites.

Les artefacts recueillis dans ces trois zones composent la part la plus volumineuse du mobilier archéologique de la parcelle « Cacolac ». Aucun tri n'a été pratiqué en amont du rejet et le verre, la céramique, le métal, le tissu, le papier, le cuir, les restes de faune se côtoient au sein d'un sédiment très organique. Beaucoup d'objets ont été retrouvés entiers, principalement les objets en verre, ce qui témoigne d'une manutention restreinte.

Une identification rapide des marques de fabriques a donné une estimation des bornes chronologiques de ces dépôts qui se situent préférentiellement au début du XX^e siècle.

Les poubelles de différents établissements ont été déversées dans cette décharge qui semble procéder au remblaiement du terrain marécageux en vue de futurs aménagements. En effet, le dépôt 1 se situe sous l'un des premiers bâtiments industriels déjà visible sur la photo aérienne de 1924. Les dépôts 2 et 3 sont à proximité de la voie ferrée privée qui dessert le complexe dans un secteur encore en friche en 1924. Ils ont pu perdurer un peu plus longtemps mais l'activité de la décharge s'achève très probablement entre 1924 et 1933, au moment de la construction d'un bâtiment désigné ultérieurement comme étant le centre de maintenance. Le dépôt 3 (TR1800 et TR1700) a la particularité de contenir un abondant mobilier en rapport avec les débits de boissons, bistrots ou restaurants (fig. 34 à 38). D'une manière générale, le mobilier découvert dans ces décharges, bien que récent, est à l'image du mode de vie d'une époque qui connaît un essor fulgurant de l'hygiénisme, des bistrots, des produits de marques et de la publicité. Il dresse également le portrait de toutes les petites entreprises locales en particulier les brasseries et les fabricants d'eau gazeuses qui sont en plein développement dès la fin du XIX^e siècle et disparaissent pour la plupart avec la seconde guerre mondiale. C'est un complément utile aux documents d'archive qui sont généralement très lacunaires dans ce domaine.

Fig. 6. - Exemples de mobiliers issus des niveaux de décharge
(clichés : V. Marache).



Soucoupes tarifées avec différents montants.



Exemples de produits d'hygiène.



Récipients en porcelaine pour dentifrice et brosse à dents.



Bouteilles d'eau gazeuse.

Fig. 37 et 38. - Exemples de mobiliers issus des niveaux de décharge (clichés : V. Marache).



Récipients pour encre.



Fig. 39. - Localisation des tranchées de la phase 4b, Bonna Sabla (DAO : A. Alcantara, D. Mouquet)

Phase 4b

L'opération de la phase 4b s'est déroulée sur cinq semaines. L'emprise à traiter d'une superficie de 73 940 m² est située en partie centrale du secteur Deschamps. Sur le terrain, 37 tranchées ont été ouvertes atteignant 10 % de la surface accessible (fig. 39). Les vestiges rencontrés couvrent une large séquence chronologique, du Néolithique final à l'époque contemporaine. Ils permettent de restituer succinctement, dans le cadre d'une opération de diagnostic, la présence d'aménagements successifs sur la rive droite de Bordeaux.

Le Néolithique final

Les niveaux les plus anciens, datés par radiocarbone entre 3305 et 2925 CAL BC, ont été repérés dans la tranchée TR6500, au nord de la zone de friches. Ils sont constitués de plusieurs pièces de bois agencées linéairement selon un axe nord/sud, dont le niveau d'apparition est situé entre 0,37 et 0,5 m NGF, soit entre 4 et 5 m de profondeur. Les bois présentent encore de l'écorce sur la partie inférieure alors que l'autre face apparaît fendue sur toute la longueur avec une certaine régularité (fig. 40). Une autre pièce de bois, isolée, a été identifiée à l'ouest de ce premier ensemble, à une altimétrie plus basse (0,11 m NGF). La nature anthropique de ce niveau reste hypothétique, aucun mobilier ni aucune autre structure n'y étant associés. Ces bois sont pris dans le niveau d'argile grise compacte présent à la base de tous les logs stratigraphiques. Pour autant, l'organisation de ces bois et l'aspect « travaillé » de certains de ces éléments, tend à y voir une intervention anthropique.

Un deuxième horizon, plus récent, mais également attribué au Néolithique final, a été observé à de nombreuses reprises durant l'opération. Il s'agit de sols rubéfiés présents dans de nombreuses tranchées à une altimétrie comprise entre 0,3 et 0,9 m NGF et, dans la tranchée TR6500, à une vingtaine de centimètres plus haut que les pièces de bois (fig. 41). Sur l'ensemble des tranchées réalisées, cette anomalie, présente dans les niveaux d'argile grise, sous un niveau organique argileux noir, se retrouve essentiellement localisée dans la partie centrale de la zone de friches.

Elle prend des formes différentes selon les sondages, allant d'une petite anomalie ponctuelle, assez mal définie, à une zone bien délimitée. Là-encore, la nature anthropique de cette zone de rubéfaction est délicate à démontrer. L'absence de mobilier contraste avec les délimitations et effets de parois perceptibles en plan dans la tranchée TR5700. Si cette organisation tenue de l'espace peut éventuellement témoigner d'une gestion volontaire de ces ensembles, les éléments à notre disposition sont trop lacunaires pour apporter des arguments solides quant à leur nature et leur origine. Un échantillon de charbons associés à ces niveaux a permis d'obtenir une datation radiocarbone, comprise entre 2290 et 2135 CAL BC.



Fig. 40. - Vue en plan, depuis le sud, des éléments de bois de l'US 6501 (Cliché : J. Bonenfant).

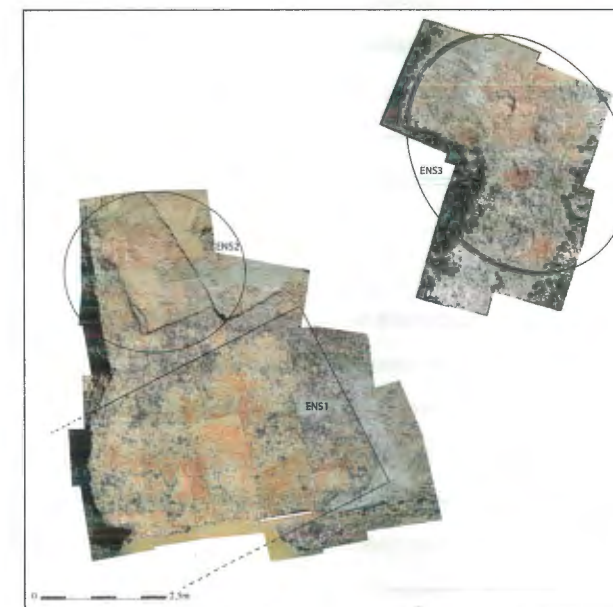


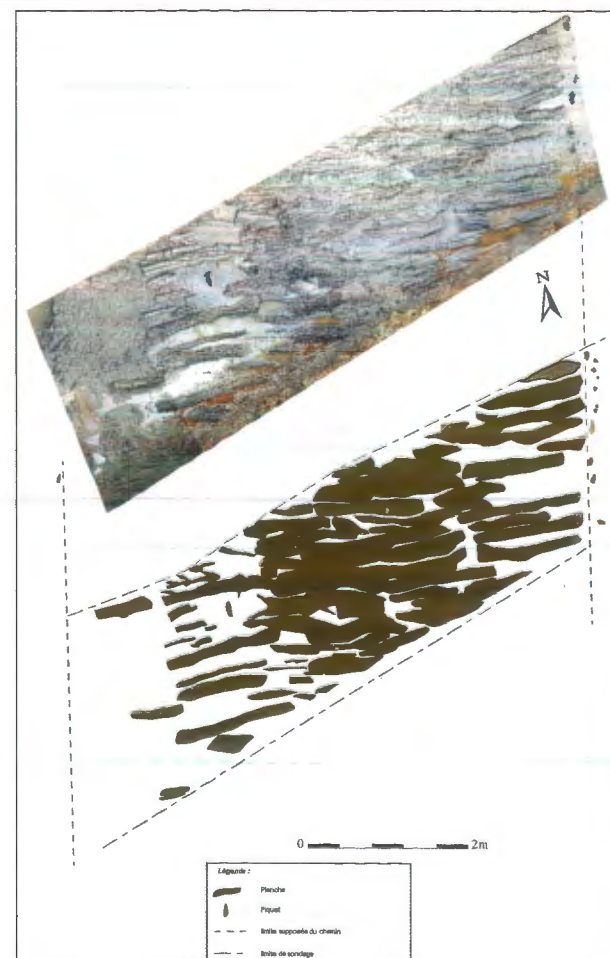
Fig. 41. - Orthophotographie du niveau rubéfié de la tranchée TR5700 (DAO : A. Alcantara).

Ces différents éléments témoignent sans doute d'une fréquentation de la zone durant le Néolithique final. Cependant, l'absence de structures clairement identifiées et de mobilier, aussi bien céramique que lithique, semble incompatible avec une occupation pérenne. Il pourrait éventuellement s'agir de gestion et/ou d'interventions ponctuelles sur le milieu (approvisionnement en bois ? brûlis ?).

L'Antiquité

A l'extrémité orientale de l'emprise, une voirie a été mise au jour lors du diagnostic. Si ce tracé était attendu, compte tenu de sa présence sur les cartes anciennes en tant que chemin du Tregey ou chemin du port Demons, la stratigraphie de la voie a permis de mettre en évidence deux phases de cet axe de circulation.

En effet, le premier état de voirie, apparu entre 1,56 et 1,79 m NGF, correspond à un platelage en bois de 6,50 m de large, US 6002 (fig. 42 et 43). Les pièces de bois horizontales sont agencées perpendiculairement à l'axe du chemin. L'aménagement est mieux conservé en partie centrale, où les éléments utilisés, plus denses et jointifs, forment une surface légèrement bombée. Le chemin est en outre encadré par une série de piquets verticaux, délimitant deux fossés latéraux. La datation radiocarbone obtenue indique un intervalle compris entre -155 et 25, avec une interception de la courbe à 45 av. J.-C., témoignant de l'ancienneté de ces bois. Le rare mobilier issu du niveau d'argile surmontant ce premier chemin est assez hétérogène et compte quelques tessons antiques et médiévaux (fin XIV^e siècle ou début XV^e).



69 Sion, 1994.



Fig. 42 et 43. - Plan et cliché du platelage en bois dans la tranchée TR6000 (DAO : A. Alcantara, Cliché : J. Bonnenfant).

notamment sur le site de la Cité Judiciaire ⁷⁰. L'aménagement en bois mis en évidence sur ce site, daté du I^{er} siècle ap. J.-C., apparaît plus complexe que celui observé sur la phase 4b, mais dénote d'un recours fréquent à une architecture avec ce type de matériau dans les contextes humides. Ce type de mise en œuvre a également été retrouvé, pour l'époque romaine, sur la *via Masuerisca*, au niveau de la traversée des marais de Haute-Fagne, dans la vallée du Rhin près de Kembs et dans les marais de l'Ems et de l'Hunse ⁷¹.

Cette voirie correspond au tracé du chemin du Tregey, qui perdure encore ponctuellement aujourd'hui en tant que rue et impasse du Tregey. Cet axe part initialement de la Garonne et se développe suivant une direction nord. Le débouché, en bordure de Garonne, pourrait correspondre à un lieu de franchissement du fleuve, où fut établi par la suite un port médiéval.

L'origine latine du nom Tregey (*Trajectum*) suppose d'ailleurs pour certains une attribution antique ⁷². Cependant, aucune observation archéologique ne venait jusqu'à présent argumenter en ce sens. En revanche, deux dépôts monétaires antiques avait été identifiés lors du creusement d'un pilier du pont transbordeur (un ensemble de monnaies, estimé vers 165

de notre ère, se trouvait à 5 m sous l'étiage de basses eaux ⁷³) et lors de la construction de la cité de la Benaugue (au moins 35 monnaies de la fin du III^e siècle ⁷⁴), indiquant une fréquentation du secteur durant l'Antiquité. De plus, les récents diagnostics sur les phases 1b et 2 du secteur Deschamps ont permis de repérer un niveau argileux contenant du mobilier antique en faible quantité, repéré à une profondeur moyenne de 1,80 m sous le sol actuel, soit entre 2,30 et 2,70 m NGF ⁷⁵. Les observations réalisées lors de la phase 4b viennent compléter ces données, par la mise au jour de cet axe de circulation. Cette voirie devait se poursuivre jusqu'à la berge antique, dans les environs de l'embouchure de l'estey du Trégy et constitue sans doute un point de fixation parmi les plus anciens de ce secteur.

⁷⁰ Sireix, 2008.

⁷¹ Adam, 1995.

⁷² Etienne, 1962, 137.

⁷³ Donis, 1920, 25-26.

⁷⁴ Doulan, 2013, 350.

⁷⁵ Béhague 2014a, Béhague 2017.

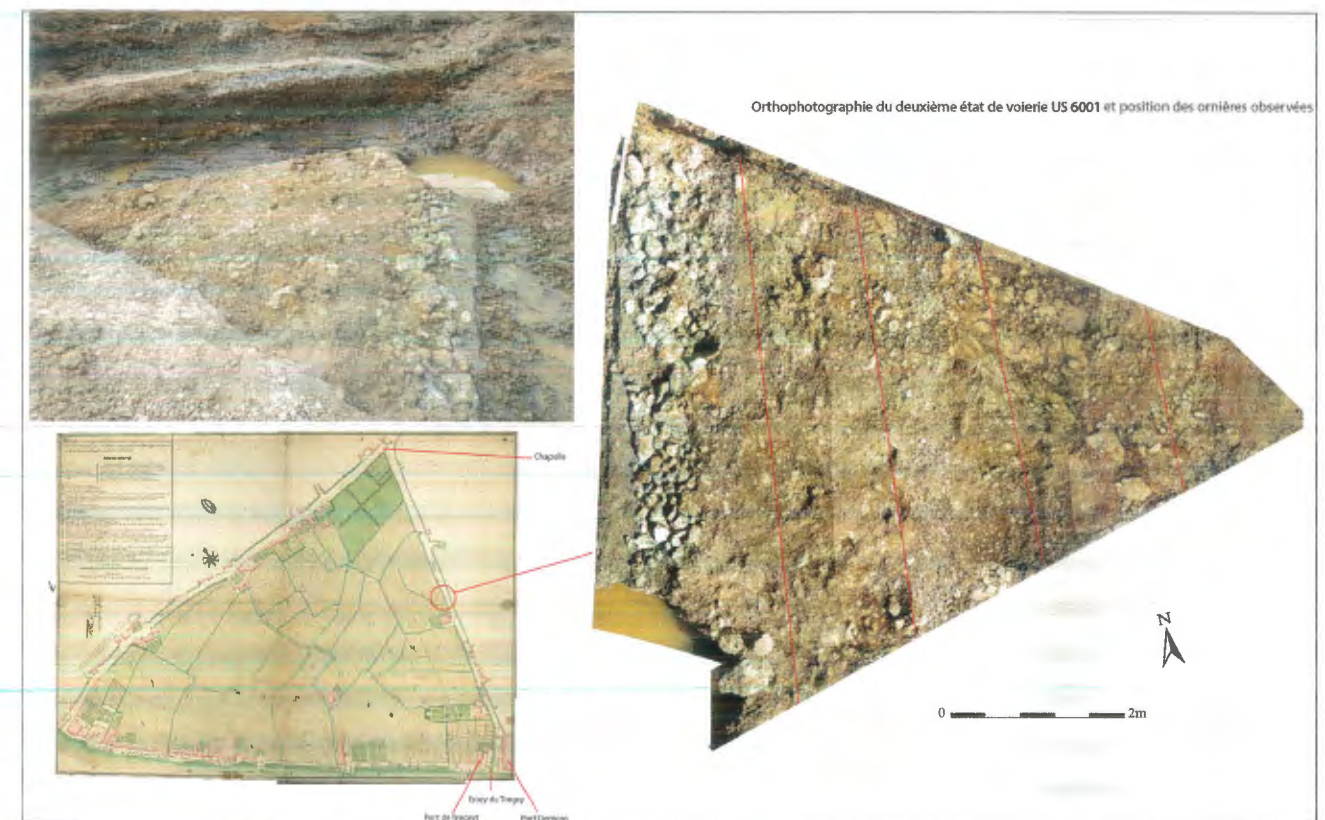


Fig. 44. - Orthophotographie du deuxième état de chemin US 6001 et position sur le plan de la Palu des Queyries daté de 1761 (DAO : A. Alcantara, source : Archives Départementales de la Gironde, 2 FI 553).

Les périodes médiévale et moderne

Le deuxième niveau de voirie, US 6001, est installé par-dessus un épais niveau d'argile, à 2,26 m NGF. Il est concrétisé par la mise en place de blocs sur une épaisseur moyenne de 0,15 m, permettant sans doute de stabiliser le niveau de voirie. Sur ce niveau, deux apports successifs ont pu être observés. Assez fins, ils sont respectivement composés de sédiments sablo-argileux ocre à brun orangé, US 6005, et de gravillons au sommet, US 6057. Cet apport est plus marqué sur le côté oriental du chemin alors qu'il semble très érodé côté ouest. En outre, ces niveaux de circulation montrent une différence altimétrique de 0,05 m entre l'est, plus haut, et l'ouest de la voirie. Le deuxième niveau de circulation est, de plus, discontinu et entaillé par la présence de quatre ornières (fig. 44). Celles-ci sont positionnées entre 1,8 et 2 m d'intervalle dans la coupe, mais sont en réalité plus rapprochées, la coupe n'étant pas perpendiculaire au chemin. D'après l'orthophotographie, leur entraxe approche 1,6 m. Il est intéressant de constater que les ornières situées aux extrémités du chemin reprennent les limites du platelage en bois correspondant au premier état. Les ornières rencontrées apparaissent assez régulières dans leurs morphologies et leur profondeur.

L'occupation médiévale est peu visible dans les résultats des différents diagnostics du secteur Deschamps. Seuls quelques tessons ont été identifiés lors de la phase 2⁷⁶. Sur la phase 4b, il en est de même, une fréquentation à la période médiévale n'est perçue qu'au travers du chemin du Tregey, où quelques tessons de la fin du XIV^e siècle ont été retrouvés, témoignant sans doute de la persistance de cet axe de circulation, qui reliait le port du Tregey, correspondant à l'implantation médiévale la plus importante, à la chapelle située au niveau de l'intersection avec la rue de la Benaige. La présence d'un axe viaire, peut-être dès l'Antiquité, constitue probablement un élément favorisant ces installations postérieures. Ainsi, Léo Drouyn, en se basant sur les attestations du port du Tregey, fait remonter la datation de ce port au Moyen Âge⁷⁷. Une légende y évoque par ailleurs le passage de Roland par son port⁷⁸. De plus, l'embouchure de l'estey fait face au port de Sainte-Croix (rue du Port) et permet la traversée de la Garonne. Il est attesté en tant que tel en 1262.

Le mobilier issu de ce niveau est assez pauvre, mais on observe tout de même la présence de deux semelles de bœufs en fer (US 6001 et 6006), témoignant de l'utilisation du chemin.

Sur le reste de l'emprise de la phase 4b, quelques fossés (FO6702, FO5511 et FO7514) n'apparaissent pas sur les cartographies du XVIII^e siècle et témoignent ainsi d'aménagements antérieurs du secteur. Le mobilier est relativement rare dans ces structures. Cependant, outre les terres cuites architecturales, plutôt récentes, issues des comblements supérieurs des fossés de la tranchée TR6700, de la céramique moderne était

présente dans le comblement inférieur des fossés FO5511 et FO6702. Ces creusements linéaires ont tous des ouvertures entre 2,41 et 2,70 m NGF, sous un niveau d'argile brune et témoignent essentiellement de la gestion de cet espace marécageux.

L'occupation contemporaine

La partie ouest de la tranchée TR6000 et la tranchée TR6200 ont permis d'appréhender des vestiges d'époque contemporaine. Des structures bâties en briques, moellons calcaires et argile sur un plan quadrangulaire sont apparues à une profondeur de 1 m environ, entre 3,15 et 3,30 m NGF (fig. 45). Le type de construction et la forte rubéfaction ont rapidement permis d'identifier des substructures de four de tuilier. Le plan de l'édifice n'est visible que sur la partie nord et l'ensemble est coupé en son centre par un réseau d'eau pluviale d'est en ouest, mais il apparaît clairement que plusieurs phases d'aménagement se sont succédées.

A l'origine, il semble qu'un four à tuile de type classique de plan carré, à flamme directe, existait déjà à cet emplacement (fig. 46). Ses limites sont encore discernables grâce aux différents éléments constitutifs conservés. En effet, le mur de ceinture de ce four forme un carré de 5 m de côté dont chaque angle est marqué par une pierre de taille. Il est chemisé d'un mur de 0,55 m d'épaisseur en moellons et pierres calcaires que la chaleur des cuissons a rubéfié profondément sur sa face interne. La saignée que l'on observe sur tout le pourtour intérieur était occupée par des briques réfractaires qui constituaient le parement des chambres de chauffe et de cuisson jusqu'en haut des murs. Au centre de ce plan carré, on observe trois murets qui cloisonnent l'espace de chauffe dans l'axe nord/sud. Ce sont les bases de soutien de la sole construite en briques pleines montées à l'argile. Ces briques sont de module 21 x 10 x 5 cm et sont toutes marquées BRIQUETERIE PARISIENNE – A. JORAND – BORDEAUX. Elles sont faites « à la filière », mais restent de production artisanale et n'ont pas été cuites dans le four qu'elles constituent. Elles sont donc, par principe, antérieures à la production du four, mais nous n'avons aucune information sur la briqueterie dont elles sont issues, ni s'il existe un lien entre A. Jorand et le propriétaire de la tuilerie qui nous concerne. Ces mêmes briques devaient former les arcatures de la sole suivant un modèle très répandu comme indiqué sur les plans de l'*Encyclopédie* de Diderot et D'Alembert, de 1751-1772, et plus tard dans le traité des arts céramiques de Brongniart de 1844. Elles forment, par la même

⁷⁶ Béhague, 2017.

⁷⁷ Drouyn, 1874 : mentions en 1337, 1457, 1509, 1535, 1537 et 1538.

⁷⁸ Donis, 1920.



Fig. 45. - Vue d'ensemble du bâtiment de la tuilerie depuis le nord-ouest (cliché : J. Bonnefant).

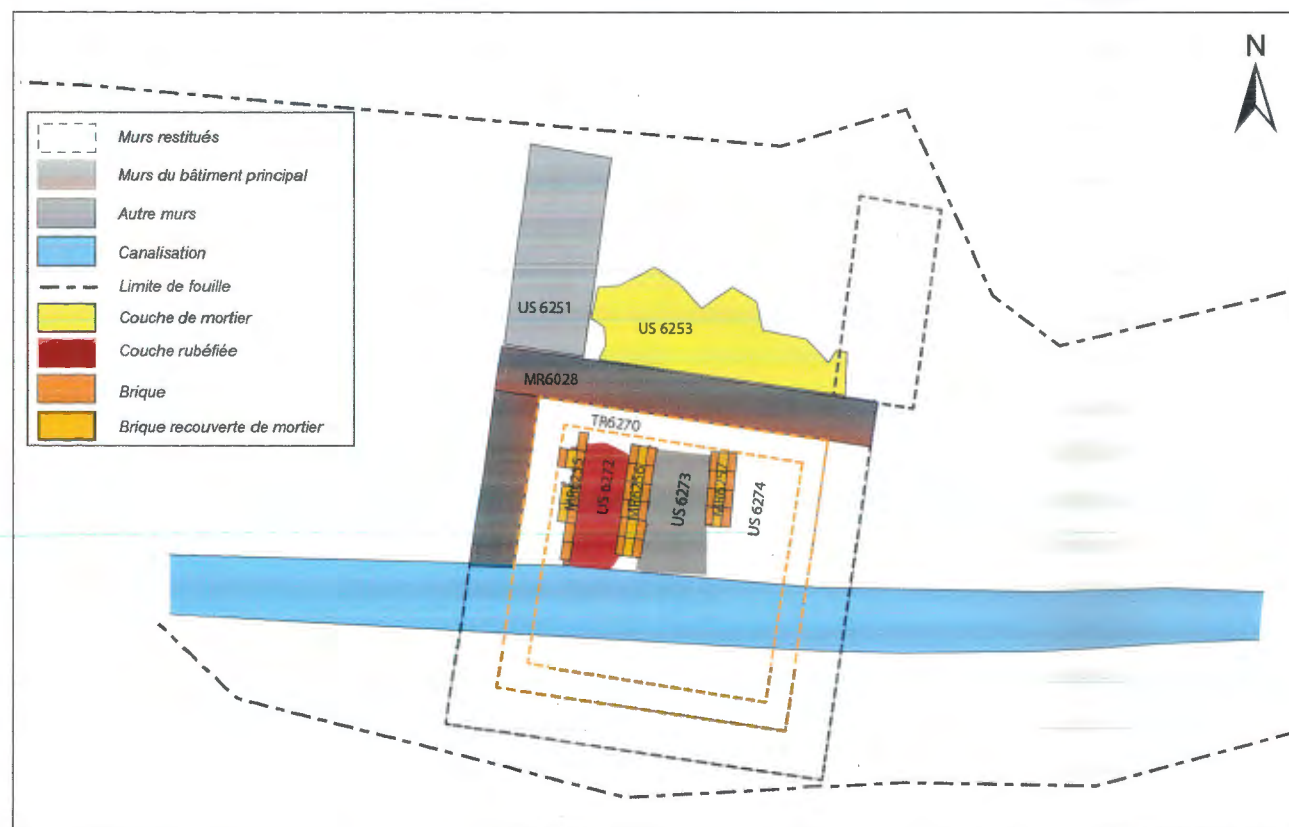


Fig. 46. - Plan du premier état de la tuilerie (DAO : A. Alcantara, V. Marache).

occasion, les voûtes des alandiers qui, selon les observations de terrain, sont au nombre de deux. Ils sont orientés nord/sud et leur ouverture est du côté sud. La rubéfaction plus intense dans les deux couloirs des alandiers et la présence d'une zone charbonneuse à leur extrémité sud corrobore cette orientation. Pour des raisons de maintien ou renfort et d'inertie, ce type de four est toujours semi-enterré, généralement jusqu'à hauteur du niveau de la sole. Si, comme ici, le terrain naturel ne présente aucune déclivité, une fosse de travail est aménagée devant la bouche des alandiers. Le plan qui a été relevé sur le terrain correspond à la base du niveau enterré et nous pouvons estimer que le sol de circulation de la tuilerie devait être à au moins 1 m au-dessus. Communément, dans ce type de four, l'ouverture de la chambre de cuisson se situe à l'opposé de la bouche des alandiers. Ici, côté nord, deux épais contreforts sont adossés à la structure et définissent un espace de la largeur du four qui est comblé de sable blanc. Il peut s'agir, entre autres, d'une rampe permettant l'accès à porte de la chambre de cuisson. C'est à peu près tout ce que l'on peut dire du four initial avant qu'il ait subi d'importantes transformations.

En effet, un second mur de ceinture se poursuit vers l'est, dans le prolongement du premier, et vient très exactement doubler la surface du four (fig. 47). Sa face interne est, comme pour le premier, rubéfiée et ce malgré l'habillage de briques réfractaires dont quelques-unes sont encore en place. Ces briques sont différentes de celles rencontrées précédemment. Elles sont blanches, très compactes, de module 22,5 x 11,5 x 5,5 cm et ont été très certainement moulées à la presse. Elles, non plus, n'ont pas été réalisées sur place puisqu'elles proviennent de la tuilerie Pey Martin à Pessac et ont très certainement été choisies pour leur pouvoir réfractaire plus élevé que celui des briques ordinaires. L'espace intérieur est de nouveau cloisonné par plusieurs murets, mais leur espacement n'est pas égal comme c'était le cas dans le premier four. Un couloir central plus large est côtoyé de part et d'autre par deux plus étroits qui sont comblés d'un sédiment cendreux et scorifié dans leur extrémité sud. Ces derniers peuvent donc être interprétés comme deux alandiers qui s'ouvrent du même côté que les précédents. L'interprétation de cette nouvelle partie est plus complexe. Il peut s'agir d'un second four accolé au premier. Cette installation permet alors de cuire des produits de natures différentes ou d'avoir une production en continu, en alternant les cuissons dans chacun des fours, sans être obligé d'attendre le refroidissement et le défournement du précédent. Il peut également s'agir d'un agrandissement du premier four, mais l'orientation des alandiers n'est pas logique avec une telle organisation de l'espace. Toujours est-il que cette nouvelle partie a été dotée dans un second temps d'une évacuation créée *a posteriori* à travers son mur nord dans l'axe d'un des deux alandiers. Le mur a été percé et paré d'une simple rangée de briquettes peut-être pour permettre de relier ce

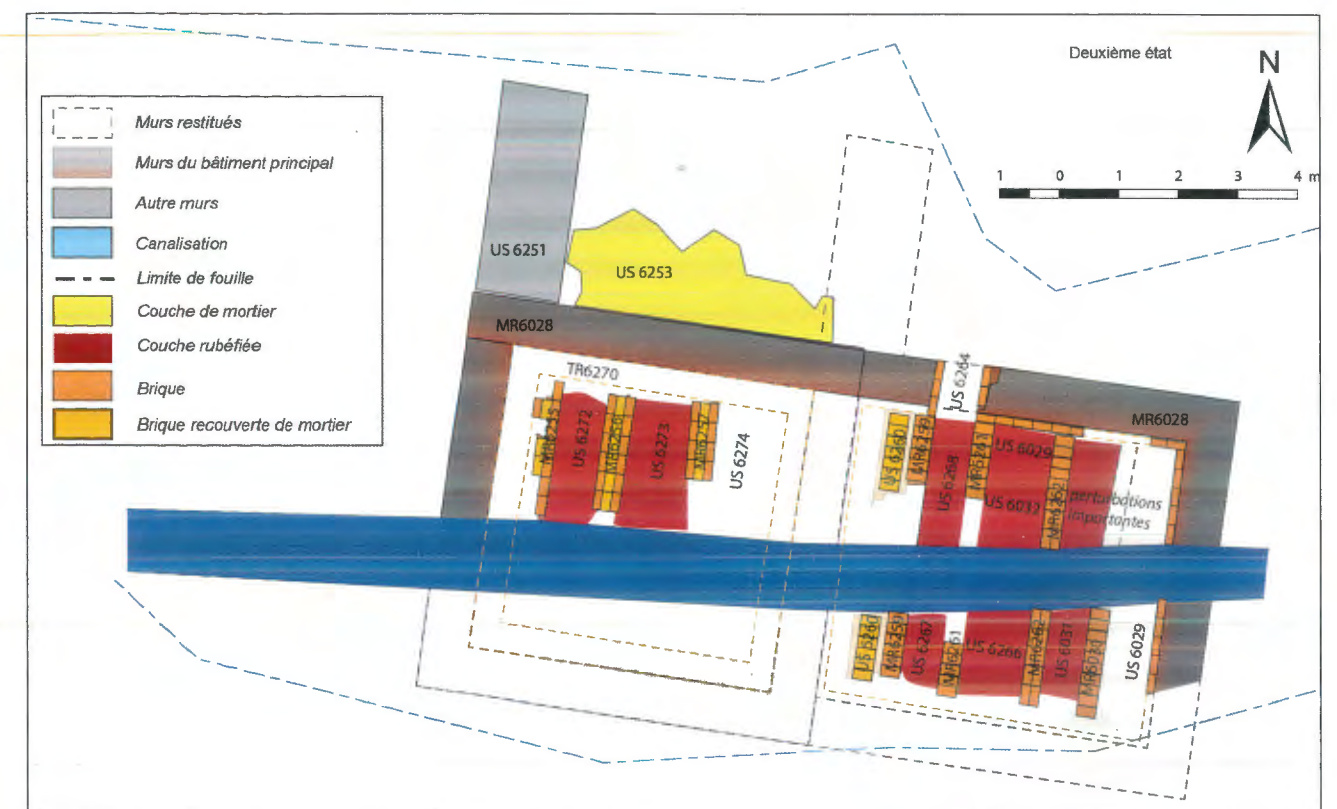
four à une cheminée pour en améliorer le tirage ou parce que son système de fonctionnement a été modifié. Beaucoup des raisons des modifications apportées nous échappent à cause de l'état fortement arasé de cet ensemble.

Dans une étape ultérieure de la modification des structures de cuisson, les deux fours ont été reliés (fig. 48). Il subsiste de cette phase une des amorces de voûte les mieux conservées. Le système d'arcatures à claire-voie qui forme les carnaux de la sole y est bien visible et correspond au système le plus fréquemment employé dans les fours de tuilerie. Le plan général de ce « grand four » n'est plus perceptible, mais il est possible qu'il fonctionnait comme un four couché avec deux cheminées à son extrémité ouest. Ceci expliquerait les deux couloirs munis de canalisations en briques creuses qui ont été ajoutées à cette partie. Le reste des structures accolées au four restent plus énigmatiques et ne sont pas identifiables en l'état.

Cette dernière grande modification peut être mise en relation avec la déclaration faite le 8 juin 1872 par le marquis de Rolland pour une installation d'une machine à vapeur de 2^{ème} catégorie pour sa fabrique de briques rue Trugey à La Bastide. Cet acte montre l'intention du propriétaire de faire passer dans l'ère industrielle une tuilerie qu'il possédait peut-être déjà, ce qui peut également justifier la modification des fours existants. La briqueterie mécanique du Trugey apparaît plus tard sur le plan établi par E. Delpech en 1877 d'après les documents des Administrations publiques. Elle y est désignée comme *tuilerie mécanique Galtier et Tamy, [...] Usine C. de Trugey, La Bastide, spécialité de briques creuses et de fond de cargaison*. L'ensemble de l'usine semble avoir été démantelé suite certainement à l'expropriation pour le futur aménagement des voies ferrées. Le rapport de délibération du Conseil général de Gironde d'avril 1888 indique que les indemnités d'expropriation ont été excessives et ajoute qu'une indemnité de 600 000 fr. a été accordée à une usine de La Bastide ; une autre, non moins critiquée, accordée à la tuilerie du chemin de Trugey, de réputation girondine ⁷⁹. Suite à cette expropriation, une récupération systématique des machines et des matériaux de construction a été menée, ne laissant plus apparaître aujourd'hui que les niveaux profonds correspondant aux fosses d'extraction et aux soubassements des fours. C'est probablement à cette occasion que le marquis de Rolland décide d'implanter en 1880, une tuilerie-briqueterie sur son domaine à Preignac (Gironde), au château « Les Rochers », avec comme régisseur M. Filliatre, briquetier lorrain. La briqueterie Filliatre, après de nombreuses améliorations, restera en activité à Preignac jusqu'à l'épuisement des carrières en 1972 ⁸⁰.

79 . Source : gallica.bnf.fr.

80 . Source base Mérimée : www.culture.gouv.fr.



Les alentours de cette construction sont marqués par des zones de rejet, en bordure du bâtiment. En outre, les tranchées TR6100, TR6300 et TR6400, situées au nord-ouest de la tuilerie, présentent une séquence particulière de remblais. En effet, les niveaux d'argile apparaissent entaillés dans cette zone, ce qui induit probablement une fonction particulière de cet espace. Ainsi, un colmatage massif de graviers est perceptible sur ces trois tranchées et pourrait éventuellement correspondre au colmatage d'une zone d'extraction d'argile, centrée sur la tranchée TR6400, en lien avec le bâtiment perçu dans les tranchées TR6000 et TR6200.

Phase 4c

L'opération de la phase 4c s'est déroulée aux 51 et 52 quai Deschamps sur deux semaines. Le terrain à traiter d'une superficie de 4 295 m² est en partie situé sur les terres gagnées sur la Garonne au cours du XIX^e siècle. Le géo-référencement des limites de l'opération sur la carte dite *plan du Palu des Queyries* datant de 1761, permet de voir que l'emprise chevauche la rive du XVIII^e siècle (fig. 49). La moitié nord-est

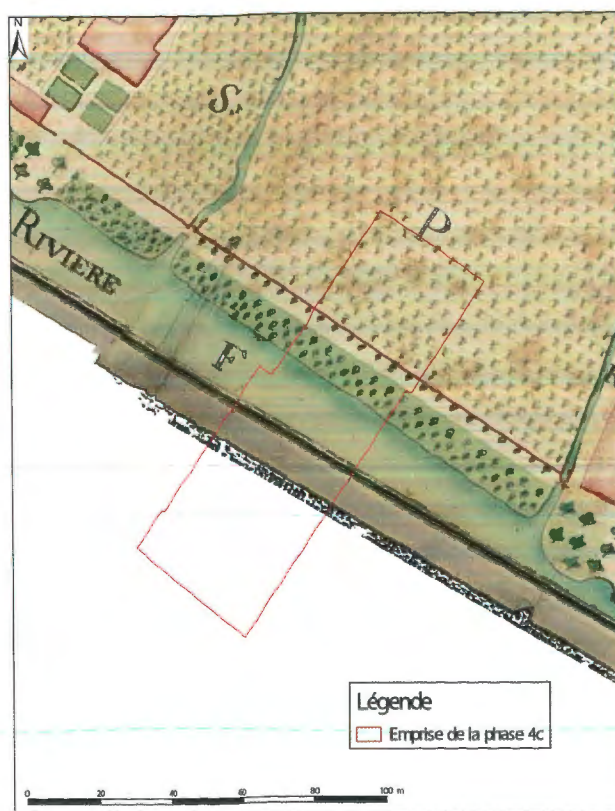


Fig. 49. - Localisation de la phase 4c sur le plan de la Palu des Queyries daté de 1761 (DAO : A. Alcantara, source : Archives Départementales de la Gironde, 2 FI 553).

de l'opération se situait sur les anciennes terres émergées du bourrelet alluvial, tandis que la moitié sud-ouest était localisée dans l'ancien lit du fleuve. Le secteur est très rapidement mis hors d'eau comme le montre le cadastre de 1822, sur lequel on peut voir que la rive a été déplacée de plus d'une centaine de mètres vers l'ouest et qu'aucune construction n'a encore été bâtie sur les terres nouvellement gagnées.

Sur le terrain, quatre tranchées ont été ouvertes atteignant 16,5 % de la surface accessible. Toutes les tranchées se sont révélées positives. En cours d'opération les deux tranchées centrales ont été réunies suite à des extensions (fig. 50).

Les vestiges de la rue « Cité de la Souys », qui scindait le terrain en deux avant la démolition des bâtiments au cours des années 1970, ont été retrouvés. Au nord de cette dernière, plusieurs fondations maçonnées d'anciens édifices ont été identifiées à très faible profondeur, entre 0,05 et 0,10 m. Faites de pierres calcaires ou de béton, plusieurs d'entre-elles ont pu être regroupées en ensembles cohérents grâce à leur morphologie et à leur agencement. Aucun sol n'était conservé.

Leur localisation coïncide avec la présence sur le cadastre de 1883 de toute une série de petites habitations présentant des jardins rappelant morphologiquement les petites unités d'habitat ouvrier. Ces habitations sont également visibles sur les premiers clichés aériens (1924) de la zone. L'exploitation de ces clichés permet de suivre l'évolution des habitations au cours du temps. L'association d'une partie des ensembles maçonnés permet de proposer un phasage lié à la réfection des habitats, correspondant notamment à des travaux entrepris au cours du second quart du XX^e siècle.

Au sud de la rue « Cité de la Souys », les divers vestiges ont été mis au jour sous une épaisse couche de remblais. Ils apparaissaient entre 0,80 m et 2 m de profondeur. Ils ont pu être regroupés en deux grands états.

L'état le plus ancien correspond à un grand bassin rectangulaire (5 m x 13,5 m) et aux aménagements qui lui sont associés (fig. 51 et 52). Ces vestiges apparaissaient à environ 2 m sous le sol actuel. L'intérieur du bassin a été sondé sur 2 m de profondeur, ce qui n'a pas permis d'atteindre son fond. Il n'a pas été possible de descendre plus profondément en raison de multiples arrivées d'eaux, dues peut-être en partie à des systèmes d'approvisionnement encore actifs, remplissant très rapidement le bassin et ses environs.

Dans le coin ouest du bassin, un caniveau a été observé. Il n'a pas été possible de définir s'il s'agissait d'une arrivée d'eau ou au contraire d'un système visant à évacuer le trop-plein du bassin. Divers vestiges de constructions ont été observés au nord-ouest du bassin. La fondation d'un mur semblant supporter des piles partiellement encore en élévation. Ces

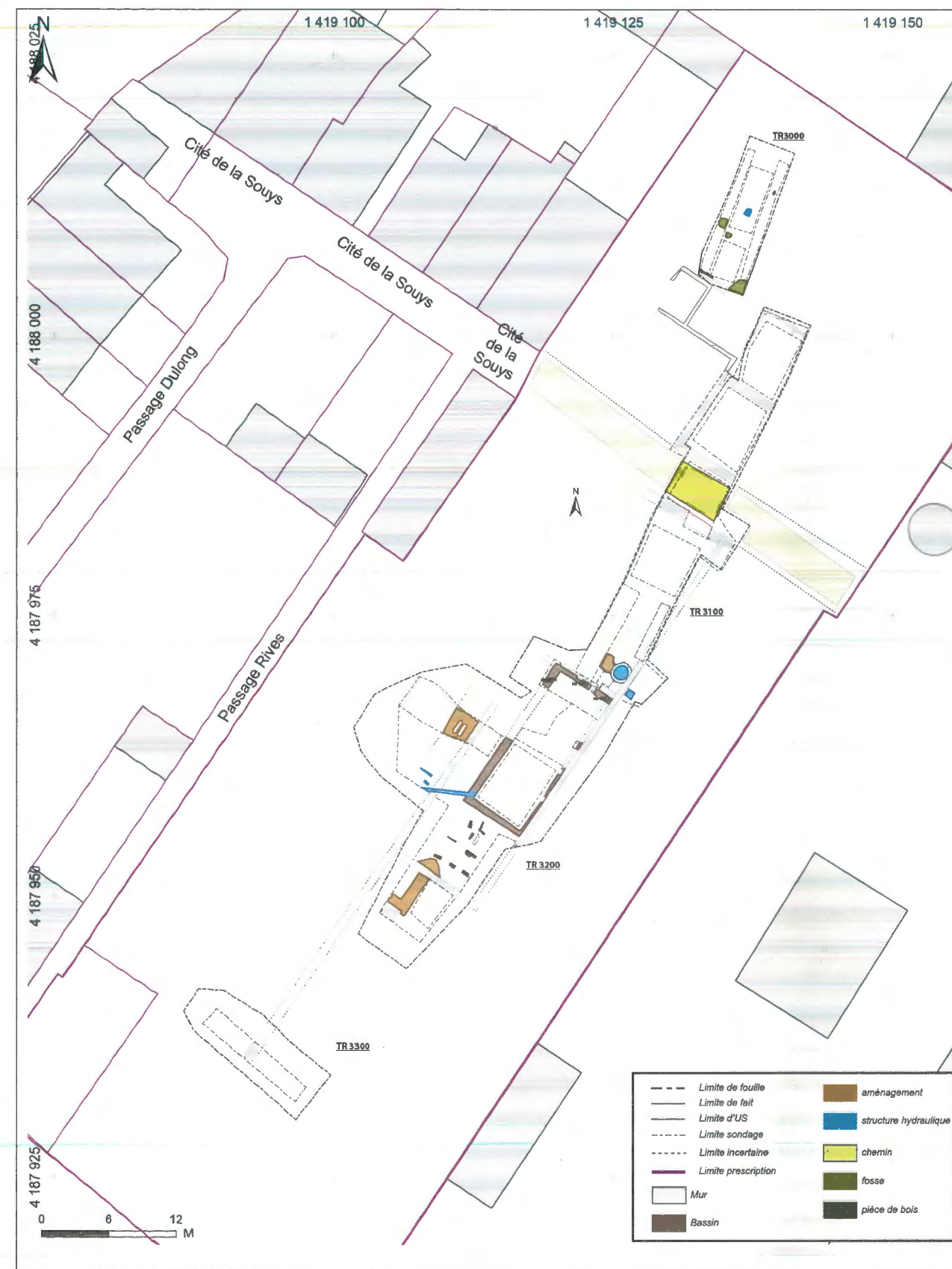


Fig. 50. - Plan de localisation des vestiges identifiés sur la phase 4c (DAO : A. Alcantara, J. Bonnefant).

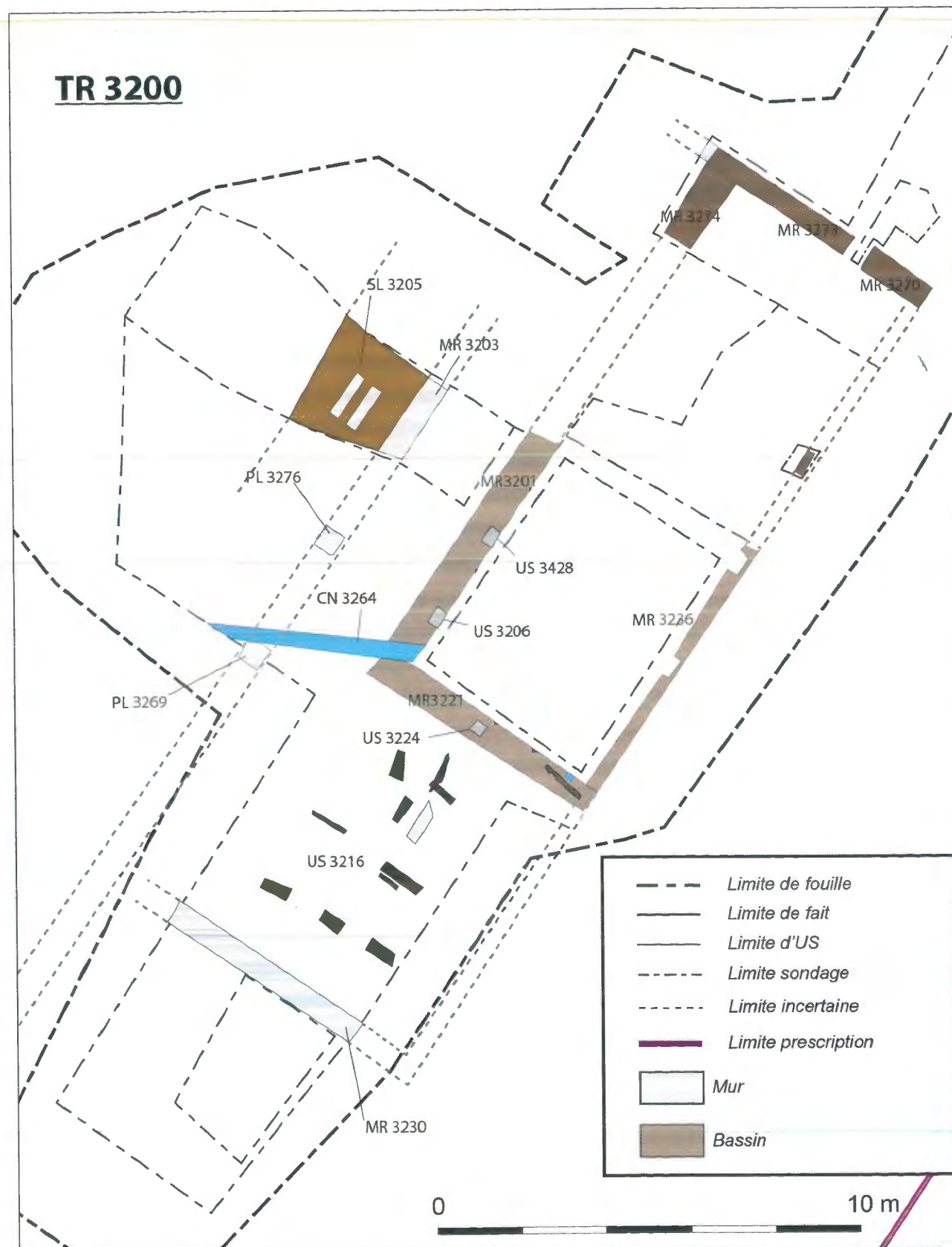


Fig. 51. - Plan du premier état du bâtiment dans la tranchée TR3200 (DAO : A. Alcantara, J. Bonenfant).



Fig. 52. - Vue générale du bassin BA3201 depuis le nord-ouest (Cliché : A. Alcantara).

vestiges pourraient signifier la présence d'une ancienne halle se développant parallèlement au bassin.

Autour du bassin, le sol était constitué d'argile contenant de nombreux éléments ligneux en surface, seuls indices pouvant éventuellement marquer la présence d'un ancien plancher. Au sud-ouest du bassin, ce sol remonte progressivement en direction de la berge. De grosses pièces de bois étaient alignées et disposées de manière régulière dans cette déclivité.

Les vestiges appartenant au second état de construction apparaissent entre 0,80 et 1,30 m de profondeur (fig. 53). Cet état est principalement caractérisé par l'édification de deux murs perpendiculaires, dont un a été édifié au-dessus du mur sud-est du bassin (fig. 54). De plus, au sud-ouest, une rampe maçonnée s'appuie contre le mur sud et prolonge le dénivelé constaté dans le sol argileux riche en bois du premier état.

Au nord-est du bassin, d'autres constructions venaient en appui contre le mur est, dont un niveau de sol en mortier et un puits.

Il est intéressant de constater que, pour partie, les aménagements du second état, bien que bâtis par-dessus le bassin, respectent les éléments fonctionnels de ce dernier. Ces observations pourraient indiquer qu'il s'agit d'une simple restructuration de l'espace qui conserverait sa vocation première.

Les divers vestiges découverts au sud de la rue « Cité de la Souys » ne correspondent à rien de perceptible sur les clichés aériens, ils seraient donc antérieurs à 1924 et auraient disparu avant cette date. Le cadastre de la ville de Bordeaux de 1883 confirme cette information. On y voit les bâtiments observés sur les premiers clichés aériens, mais rien ne correspond aux vestiges mis au jour. Comme ils n'apparaissent pas non plus sur

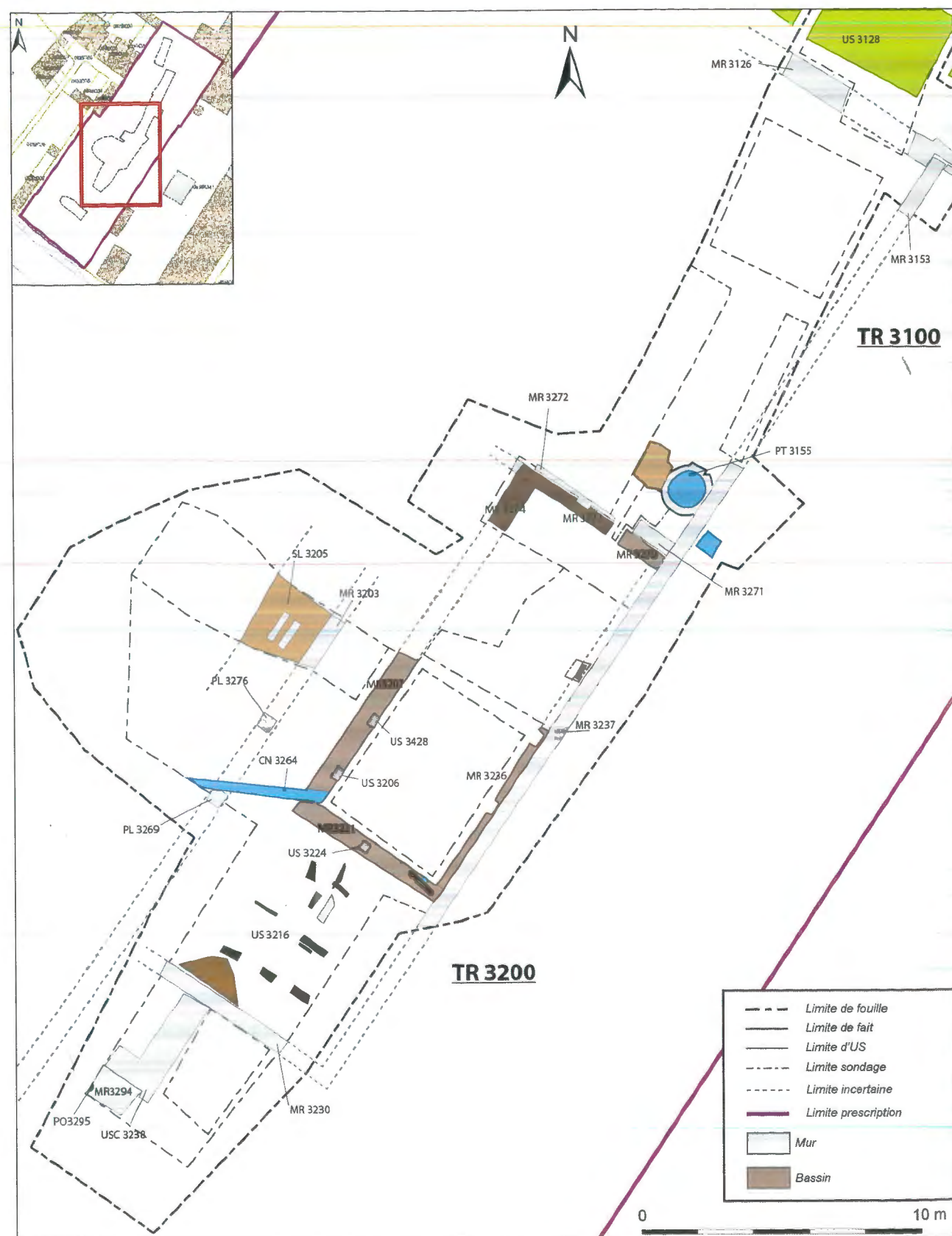


Fig. 53. - Plan du deuxième état du bâtiment dans la tranchée TR3200 (DAO : A. Alcantara, J. Bonnenfant).

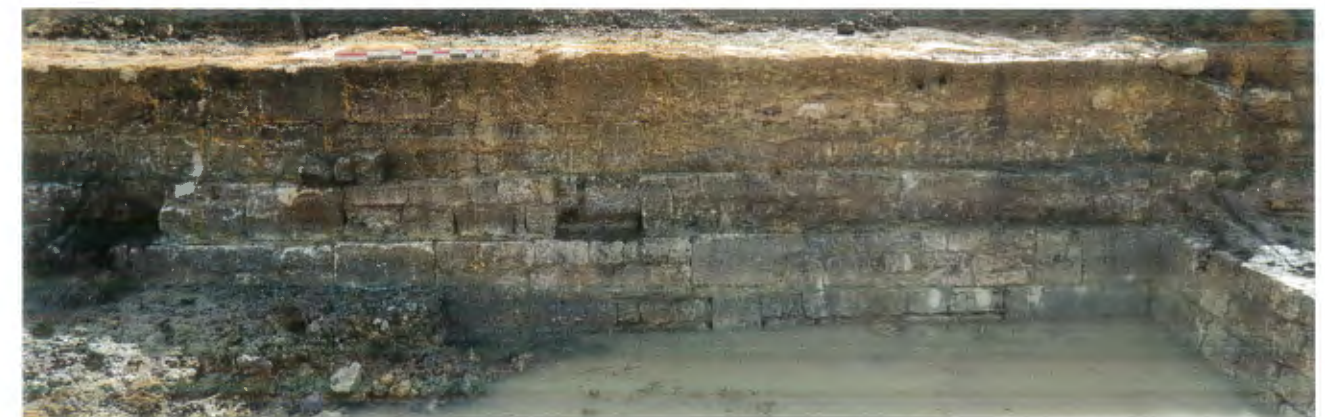


Fig. 54. - Vue en coupe des deux états de construction du mur oriental du bassin, MR3236 et MR3237, depuis l'ouest (Cliché : J. Bonnenfant).

le cadastre de 1822, il semble qu'il faille considérer la période de fonctionnement de ces deux états à une période comprise entre 1822 et 1883.

Quelques recherches aux archives départementales ont permis de voir que sur cette période une scierie était installée là. Se développant du 52 Quai Deschamps en direction du sud-est le long des quais, cette scierie nommée *Scierie du Nord* appartenait en 1846 à un certain M. Bourges. 27 ans plus tard, il est toujours propriétaire mais est accompagné d'un monsieur Troyes. Sur cette période on apprend que la scierie était mécanisée. Elle comportait des machines à vapeur et des chaudières, dont deux chaudières de modèle Scott à partir de 1873.

Ainsi, le bassin découvert au cours de cette opération est nécessairement un élément appartenant à la scierie mécanique de Bourges et Troyes. Sa fonction reste toutefois délicate à définir. En guise d'hypothèse on pourrait proposer qu'il corresponde à une retenue d'eau pour alimenter les machines à vapeur faisant fonctionner la scierie ou bien à un petit bassin à grumes. Les deux hypothèses peuvent être complémentaires.

Bordeaux, Jardins de la Mairie, fouille d'archéologie préventive⁸¹

En réponse à la demande anticipée de prescription d'archéologie préventive envoyée par la Direction de l'Immobilier de Bordeaux Métropole pour l'enfouissement d'un transformateur électrique dans l'angle nord-est des Jardins de la Mairie de Bordeaux, 20 cours d'Albret, le Préfet de la région Nouvelle-Aquitaine a prescrit une fouille d'archéologie préventive sur la parcelle KE 78.

La zone est sensible car, depuis le Moyen Âge, elle correspond aux anciens jardins de l'Archevêché. À l'époque antique, elle se situait au cœur des vallées du Peugue et de la Devèze. Parce qu'il subsistait une relative incertitude sur le degré d'enfouissement des éventuels vestiges antiques, la fouille devait avant tout servir à établir une stratigraphie de référence pour la zone. Elle était aussi l'occasion de mieux connaître le réseau hydrographique et son évolution dans ce quartier de la ville ancienne.

La fouille s'est déroulée du 27 février au 16 mars 2017 et a duré 11 jours. L'impossibilité de blinder les parois a conduit à taluter les bernes et à ouvrir un grand sondage parallèlement à la façade de l'aile nord du Musée des Beaux-Arts. Profond de 3,30 m en moyenne, il occupe une superficie de 117 m² en surface et de 23 m² au fond (fig. 55).

D'un point de vue archéologique, la fouille du sondage s'est révélée relativement pauvre. Mis à part les lambeaux d'une semelle de fondation d'un mur associée à ceux d'un sol, l'ensemble de la stratigraphie est composé de niveaux de remblais extérieurs.

Tous les niveaux mis au jour datent des époques modernes et contemporaines. À cet endroit, les niveaux d'époque antique sont donc à rechercher à une profondeur de plus de 3,50 m, c'est-à-dire inférieure à 6 m NgF. La nappe phréatique a été atteinte à une profondeur d'environ 3 m, soit vers 6,50 m NgF.

L'étude de la stratigraphie permet de définir trois phases principales d'aménagement (fig. 56). Grâce aux recherches menées en archives par E. Lallau, il est possible de les associer relativement aisément à des événements historiques connus à partir du début du XVIII^e siècle.

Les niveaux les plus anciens (US 1020 et US 1022), en dessous de la cote 6,75 m NgF, datent, au vu du mobilier céramique découvert, du XVIII^e siècle. Ils correspondent vraisemblablement aux jardins de l'Archevêché aménagés par le cardinal de Sourdis au début de ce siècle. Les lambeaux

d'une semelle de fondation de mur (USC 1032) et d'un sol (US 1033) évoquent les vestiges d'un petit bâtiment, peut-être une des cabanes de jardinier attestées par les sources archivistiques. Les niveaux de démolition qui les condamnent (US 1021 et US 1031) pourraient témoigner de leur destruction en 1649 lors de la Fronde.

Ces niveaux sont recouverts par une couche de terre végétale d'environ 0,50 m d'épaisseur jusqu'à une altitude d'environ 7,25 m NgF (US 1016). Ayant livré du mobilier datable de la fin du XVIII^e siècle ou du début du XIX^e, elle pourrait correspondre aux jardins « à la française » dessinés par Le Nôtre à la demande d'Henri de Béthune vers 1678.

Les niveaux suivants correspondent à des sols de travail extérieurs et des remblais apportés sur une épaisseur cumulée de près de 1 m. Datés par la céramique de la seconde moitié du XVIII^e siècle, ils sont sans aucune doute liés à l'aménagement du Palais-Rohan entre 1772 et le début des années 1780. Les déchets d'une activité métallurgique y ont été découverts (US 1008 et US 1025). Leur étude par J. Bonnenfant indique qu'il s'agit d'une forge, approvisionnée en charbon de bois et en charbon de terre, installée à proximité. Elle a servi à forger des objets de tailles diverses peut-être liés au chantier de construction du Palais-Rohan lui-même. La terre végétale qui les recouvre sur une épaisseur de 0,60 m, jusqu'à la cote 8,95 m NgF environ, témoigne certainement des jardins aménagés sous l'impulsion de Champion de Cicé entre 1782 et 1784.

Les niveaux supérieurs, d'une épaisseur cumulée d'environ 0,50 m, correspondent au réaménagement des jardins du Palais-Rohan aux XIX^e et XX^e siècles, notamment après la construction des ailes du Musée des Beaux-Arts vers 1880 (US 1002, vers 9,30 m NgF).

L'étude du mobilier céramique réalisée par V. Marache permet de mettre en évidence des phénomènes d'approvisionnement radicalement différents entre la fin du XVIII^e siècle et le milieu du XIX^e. Après cette date, le marché bordelais s'ouvre à des productions d'origines plus variées et surtout plus lointaines. Si les productions locales restent majoritaires, la poterie glaçurée est alors en concurrence avec la faïence stannifère qui devient plus ordinaire.

⁸¹ Notice rédigée par le responsable de cette opération, David Hourcade.

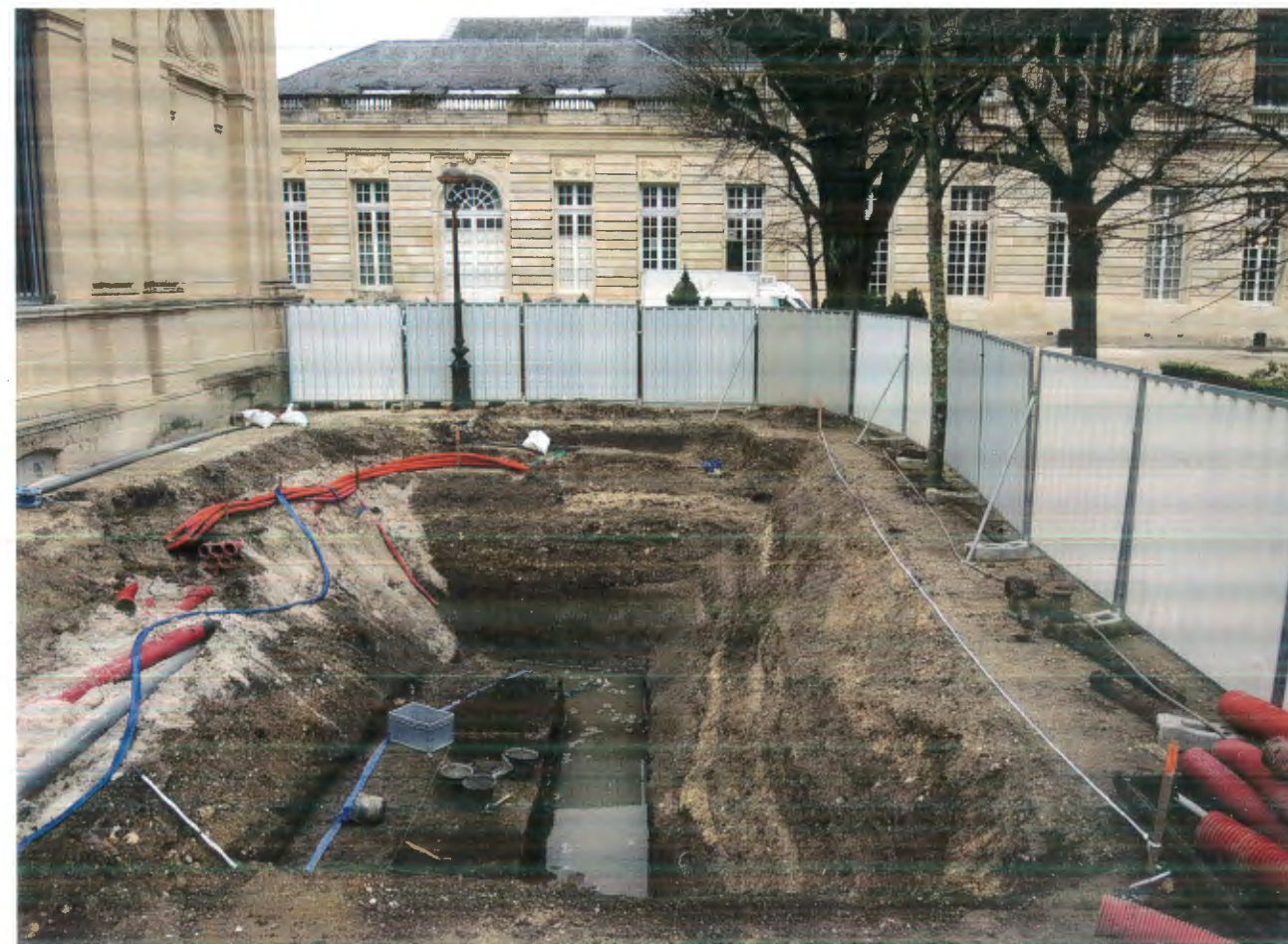


Fig. 55. - Bordeaux, Jardins de la Mairie. Vue générale du sondage (cl. D. Hourcade, Bordeaux Métropole).

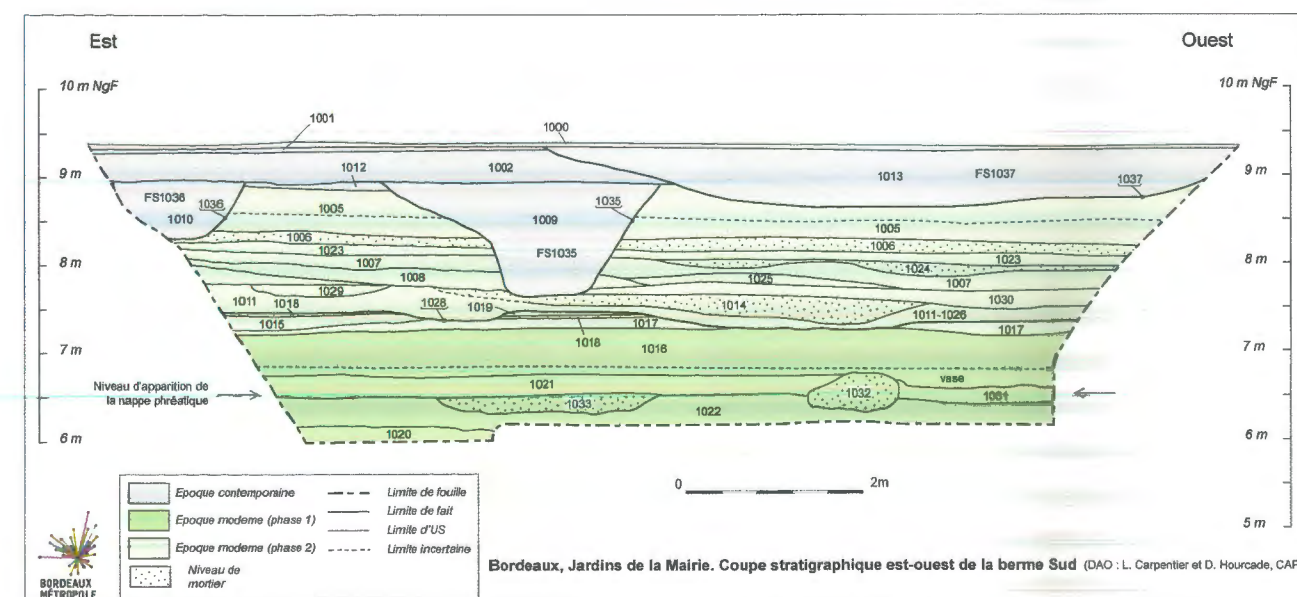


Fig. 56. - Bordeaux, Jardins de la Mairie. Stratigraphie est-ouest.

Gradignan, route de Canéjan, diagnostic archéologique⁸²

Une opération de diagnostic a été menée en 2017 par le CAP en amont d'un projet de construction de logements par la société Nexity, sur un terrain d'environ 22 000 m², terrain anciennement inclus dans le domaine du château de Saint-Albe à Gradignan (fig.57).

Cette parcelle est au nord d'une motte castrale, dégagée en 1987, à laquelle fut donné le même nom que le château construit à proximité au XVIII^e siècle, « de Saint-Albe », du latin *albus* pour « blanc, blanche » (fig. 58).

En raison du voisinage immédiat de la motte castrale de Saint-Albe pouvant laisser présager des vestiges liés à cette occupation médiévale, le Service régional de l'archéologie a

prescrit un diagnostic archéologique sur l'ensemble de la zone atteinte par les futurs travaux, soit près de 18 110 m².

24 tranchées ont été réalisées sur une période de 10 jours. La grande majorité des tranchées n'a laissé entrevoir que des niveaux géologiques (sable blanc, graves, argile orange). Seulement 8 tranchées ont livré des vestiges consistant en des fossés, fosses ou structures construites attribuables à la période contemporaine. Dans une même tranchée, quatre bases de piles ont été mises au jour, alignées, de facture contemporaine, et à lier certainement à une clôture ou à une annexe du château de Saint-Albe (fig. 59).

82 Notice rédigée par la responsable de cette opération, Juliette Masson.

Fig. 57. - Détail du cadastre de Gradignan Le Bourg, daté de 1845 (A.D.Gir., 3 P 192-26) : le nord est en haut ; la motte a un diamètre d'environ 30 m ; en vert, la zone prescrite pour le diagnostic (J. Masson).



Fig. 59. - Vue des bases de piles alignées observées dans une des 24 tranchées (J. Masson, 2017).



Fig. 58. - Vue de la motte castrale dite de Saint-Albe, à Gradignan, route de Canéjan (J. Masson, 2017).

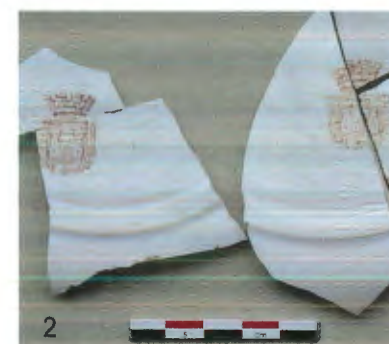


Fig. 60. - Mobilier archéologique issu de la fosse mise au jour en tranchée 6 (V. Marache, 2017).

Prix-Courant

DESIGNATION DES ARTICLES	N°	Catégorie	Prix	Prix	DESIGNATION DES ARTICLES	N°	Catégorie	Prix	Prix
			Brut	Net				Brut	Net
CASSEROLE ORDINAIRE (1)					CASSEROLE A BEC COUVERTE				
1	80	15	—	—	1	80	30	—	—
2	115	20	—	—	2	110	40	—	—
3	150	25	—	—	3	110	50	—	—
4	180	30	—	—	4	140	60	—	—
5	200	35	—	—	5	170	70	—	—
6	250	45	—	—	6	210	80	—	—
7	300	55	—	—	7	250	90	—	—
8	350	65	—	—					
9	400	75	—	—					
POÉLON ORDINAIRE					CAFETIÈRE ORDINAIRE				
1	80	15	—	—	1	80	10	—	—
2	115	20	—	—	2	110	15	—	—
3	150	25	—	—	3	140	20	—	—
4	180	30	—	—	4	170	25	—	—
5	200	35	—	—	5	210	30	—	—
6	250	45	—	—	6	250	35	—	—
7	300	55	—	—					
8	350	65	—	—					
9	400	75	—	—					
POÉLON FIN					CAFETIÈRE A BEC RAPPORTE				
1	10	30	—	—	1	10	15	—	—
2	20	35	—	—	2	20	20	—	—
3	30	40	—	—	3	30	25	—	—
4	40	45	—	—	4	40	30	—	—
5	50	50	—	—	5	50	35	—	—
6	60	55	—	—	6	60	40	—	—
7	70	60	—	—	7	70	45	—	—
8	80	65	—	—	8	80	50	—	—
9	90	70	—	—	9	90	55	—	—

Page du catalogue de vente de la poterie de Gradignan vers 1900.



Fig. 61 et 62. - Terres cuites architecturales issues de la tranchée 9 (V. Marache, 2017).

Une petite fosse contenait du mobilier céramique, composé à part égal de faïence fine blanche et de poteries de ménage ordinaires (étudié par V. Marache). Le caractère populaire de cet ensemble amène à considérer ce rejet comme issu du vaisselier d'un habitat modeste et rural, daté de la fin du XIXe siècle ou du début du XXe. L'origine des productions n'est pas exclusivement locale et cette mixité se retrouve dans les terres cuites architecturales recueillies sur le site. Un fragment de

brique provient de la tuilerie Laborie située à Poujeau-Pendu à Canéjan (fig. 61), alors que les fragments de tuiles recueillis dans la tranchée 9 sont des tuiles plates d'origine marseillaise (fig. 62) appelées écailles et dont le brevet pour 15 ans a été déposé en 1859 par les frères Roux⁸³.

Les résultats ne révèlent ici que des traces à mettre en relation avec la gestion domaniale du château de Saint-Albe.

Pessac, ZAC Centre-Ville Îlot 8a, diagnostic archéologique⁸⁴

Un diagnostic archéologique a été réalisé par le Centre archéologie préventive de Bordeaux Métropole, préalablement à la dernière phase d'aménagement du centre-bourg de Pessac, sur l'îlot 8a⁸⁵. La découverte au XIXe siècle d'une mosaïque antique près de l'église Saint-Martin et, plus récemment, de vestiges mobiliers datés de l'Âge du Bronze moyen lors de la construction du pont-rail du tramway, laissaient supposer une permanence de l'occupation humaine dans ce secteur.

Les dix tranchées réalisées pour ce diagnostic n'ont néanmoins pas révélé de traces archéologiques antérieures à la seconde moitié du XVIIIe siècle. Le premier témoin d'une occupation se caractérise par une unique petite fosse ovale contenant quelques éléments mobiliers dont de la faune et un

fragment de faïence daté du XVIIIe siècle. De nombreuses fosses dépotoirs datées de la fin du XIXe siècle ou du début du XXe attestent, par la suite, de l'occupation de ce secteur par des habitations. La destruction de certaines maisons, notamment pour la mise en place dans les années 1970 de la rue Chateaubriand à l'est, expliquent la présence de vestiges maçonnés dans les deux tranchées les plus orientales, ainsi que les diverses fosses comblées avec des matériaux de démolition.

⁸³ Base brevets du 19e siècle, <https://www.inpi.fr/fr/base-brevets-du-19eme-siecle>.

⁸⁴ Notice rédigée par Aurélien Alcantara, responsable d'opération.

⁸⁵ Parcelles 318BO170, 367p, 392, 416, 694, 703 et 704.

Bassens, Belloc, diagnostic d'archéologie préventive⁸⁶

Un important projet immobilier visant la construction de maisons individuelles sur la commune de Bassens, au lieu-dit Belloc, a motivé l'intervention du Centre archéologie préventive. La prescription d'un diagnostic archéologique s'imposait du fait de la proximité du tracé supposé de la voie antique reliant Bordeaux à Saintes, aussi appelé « Chemin de la Vie ». Non loin, s'élevait aussi, au Moyen Âge, le château de Beauval, possession des Montferrand.

8768 m² ont été diagnostiqués au moyen de 17 tranchées. Les résultats obtenus n'ont permis d'observer que des témoins d'activités agricoles récentes (XIXe siècle ou début du XXe). La viticulture et l'arboriculture ont de fait laissé de profondes empreintes sous forme de culées en pierre dure, de pointes de piquets en acacia, de sillons d'arrachage et de fosses à plantations. Il semble qu'un fossé parcellaire devait structurer la frange orientale de cet important espace de cultures.

Bègles, 52 Chemin de Mussonville, diagnostic d'archéologie préventive⁸⁷

Le projet de construction d'une résidence, au 52 Chemin de Mussonville sur la commune de Bègles, est à l'origine d'un diagnostic archéologique. Cette prescription a été motivée par la suspicion du passage de l'aqueduc antique de Bordeaux dans

ce secteur. Les deux parcelles mitoyennes⁸⁸ ont été sondées par le Centre archéologie préventive de Bordeaux Métropole, avec la réalisation de neuf tranchées. L'opération qui a eu lieu du 10 au 14 avril 2017 s'est révélée négative.

Bègles, 9 rue José Marco, diagnostic d'archéologie préventive⁸⁹

Le projet de construction d'un pavillon d'environ 100 m², a donné lieu à un diagnostic d'archéologie préventive réalisé le 13 avril 2017 par le Centre archéologie préventive de Bordeaux Métropole⁹⁰. Cette opération a été prescrite par le Service

régional de l'archéologie en raison du tracé de l'aqueduc antique de Bordeaux supposé dans le secteur. L'ouverture de deux tranchées n'en a pas révélé de vestiges.

Bègles, rue Joseph Kosma, diagnostic d'archéologie préventive⁹¹

Un diagnostic d'archéologie préventive a été prescrit rue J. Kosma à Bègles, par le Service régional de l'archéologie, dans le cadre de la construction d'une résidence. Les parcelles impactées par ce projet⁹² se situaient sur le tracé supposé de l'aqueduc antique de Bordeaux. Les treize sondages effectués

lors de cette opération par le Centre archéologie préventive de Bordeaux métropole, n'ont livré aucun vestige archéologique.

⁸⁶ Notice rédigée par le responsable de cette opération, Cédric Gérardin.

⁸⁷ Notice rédigée par la responsable d'opération, Lisa Maccanin.

⁸⁸ AY 409 et 410.

⁸⁹ Notice rédigée par la responsable d'opération, Samuel Virelli.

⁹⁰ Parcelle AX 358.

⁹¹ Notice rédigée par la responsable d'opération, Samuel Virelli.

⁹² AY 309, 334, 336, 345, et BC 196 et 197.

Carbon-Blanc, 1 allée Jean Lamothe, diagnostic d'archéologie préventive⁹³

En 2017, un diagnostic d'archéologie préventive a été prescrit sur deux parcelles localisées au bout de l'allée Jean Lamothe, sur la commune de Carbon-Blanc. La présence à 130 m au sud-est de l'aile thermale de la « villa des Flandres », redécouverte lors d'un diagnostic en 2014 par D. Hourcade sous la place Vialolle, permettait de supposer la présence de vestiges antiques dans cette zone surélevée, et donc plus saine

94. La réalisation de deux tranchées en périphérie de la maison d'habitation installée sur la parcelle n'a cependant pas permis de révéler la présence d'une occupation anthropique avant la période contemporaine. Les quelques structures fossoyées mises au jour sont ainsi interprétées comme des fosses à plantation, les anciennes photographies du secteur confirmant le caractère arboré de ce secteur jusqu'au début du XXe siècle.

Territoire de Bordeaux Métropole, prospections diachroniques : Bordeaux, quartier de Bacalan⁹⁵

Motivation

Une demande d'autorisation de prospections diachroniques a été adressée à la DRAC Nouvelle-Aquitaine en 2017 en raison du constat suivant : depuis 2013, les agents du Centre peuvent être amenés à recueillir sur le territoire métropolitain (28 communes pour une superficie de 750 000 ha) des informations et/ou du mobilier archéologique ne faisant pas l'objet d'une prescription particulière de l'État.

93 Notice rédigée par la responsable d'opération, Lucie Carpentier.

94 Le diagnostic en 2014 avait documenté l'apparition de la nappe phréatique à 1,50 ou 2 m de profondeur en moyenne (Hourcade 2014, p. 38). Il est déjà fait mention des problèmes de drainage de la zone fouillée par A. Vandercruyce (Hourcade 2014, p. 31).

95 Notice rédigée par le responsable des prospections, Christophe Sireix, et Valérie Marache, céramologue au Centre archéologie préventive de Bordeaux Métropole.



Fig. 63. - Répartition des zones de rejets de la manufacture Johnston/Vieillard & fils (DAO V. Marache, Bordeaux Métropole)

- Emprise de la Manufacture
- Zone de prospection
- Sites
- 1 - 17 rue de la Faïencerie
- 2 - Lot C1c
- 3 - Sente des Compagnons
- 4 - Cours Balguerie Stutenberg
- 5 - Sente des Mariniers
- 6 - 83 cours Edouard Vaillant
- 7 - Rue Marcel Pagnol
- 8 - Rue Armand Dulamon
- 9 - Sente des Carrelets
- 10 - Rue Lucien Faure
- 11 - Rue Boileau



Fig. 64. - Destruction en cours de l'un des canaux d'alimentation du Moulin de Teynac (© B. Béhague, Bordeaux Métropole)

Des prospections diachroniques très thématiques

Les prospections diachroniques 2017 se sont essentiellement focalisées sur un quartier de Bordeaux en pleine mutation : le quartier de Bacalan. En effet, dès 2014, le Centre a effectué des observations dans ce quartier, en particulier suite à des travaux d'aménagements urbains provoquant à plusieurs reprises l'effondrement de voûtes souterraines (fig. 64). Ces voûtes appartenaient aux différents canaux qui étaient destinés à alimenter l'ancien moulin de Teynac. Ce moulin à marée motrice, construit à la fin de l'Époque moderne, fut très vite abandonné et devint en 1835 le siège de la manufacture de faïence fine David Johnston (1835-1844), puis celui de la manufacture de faïence fine et porcelaine Jules Vieillard & fils (1845-1895).

Les prospections diachroniques 2017 ont porté sur la surveillance de nouveaux travaux (principalement de voirie) pilotés par Bordeaux Métropole dans un quartier d'une superficie d'environ 20 ha.

Gestion des déchets

Ces prospections ont permis de constater l'omniprésence des dépôts de déchets industriels sur l'emprise même de la manufacture et surtout en périphérie jusqu'à plus de 700 m à l'ouest de la faïencerie (fig. 63).

La répartition des déchets industriels paraît assez aléatoire et opportuniste, elle donne l'image d'une gestion peu encadrée. Ces déchets ont été évacués dans les anciens canaux du moulin, dans d'anciens fossés de drainage, sur des terrains alentour qui n'étaient pas encore bâtis, ou bien ont servi de remblai d'assise pour la construction de nouvelles rues du quartier.

Chronologie relative/chronologie absolue

La quantité de déchets dans ce type de contexte industriel est toujours très impressionnante, le taux de fragmentation étant, de surcroît, très élevé. Les prélèvements effectués n'ont pas été sélectifs mais représentatifs de leur diversité.

Les dépôts sont généralement bien dissociés les uns des autres et très bien stratifiés, d'où la grande homogénéité chronologique de la plupart d'entre eux. Ce constat repose avant tout sur la nature même de leur contenu qui témoigne d'assemblages très cohérents : dépôts exclusivement formés de matériel d'enfournement, dépôts de biscuit, dépôts de porcelaine, dépôts montrant des assemblages de décors et/ou de marques de fabrique identiques (fig. 65), etc...

La répartition chronologique proposée pour les faïences, porcelaines et les marques de fabrique contenues dans les différents lots de déchets observés en 2017, montre l'excellente représentativité des productions les plus tardives de faïence de la manufacture, celles des fils Vieillard. On notera également une relative abondance de la porcelaine entre 1851 - date officielle du début de sa production par J. Vieillard - et 1855.



Fig. 65. - Un lot de marques de fabrique identiques de Jules Vieillard (marque aux croissants bleu pâle, vers 1855/1856) issu d'un dépotier localisé rue de la Faïencerie (© V. Marache, Bordeaux Métropole)

Rapports d'opérations établis par le Centre pour l'année 2017

Alcantara, Aurélien et Bonnenfant, Jérémie (dir.). *Bordeaux. Secteur Deschamps, phase 4a - Cacolac, Rapport de diagnostic d'archéologie préventive (6-17 mars 2017)*. Bordeaux, Centre archéologie préventive de Bordeaux Métropole / ministère de la Culture (SRA Nouvelle-Aquitaine), 2017.

Alcantara, Aurélien et Bonnenfant, Jérémie (dir.). *Bordeaux. Secteur Deschamps, phase 4b - Anciennes voies ferrées, Rapport de diagnostic d'archéologie préventive (29 mars-4 juillet 2017 mars 2017)*. Bordeaux, Centre archéologie préventive de Bordeaux Métropole / ministère de la Culture (SRA Nouvelle-Aquitaine), 2017.

Alcantara, Aurélien et Bonnenfant, Jérémie (dir.). *Bordeaux. Secteur Deschamps, phase 4c - 51 Quai Deschamps, Rapport de diagnostic d'archéologie préventive (13-24 mars 2017)*. Bordeaux, Centre archéologie préventive de Bordeaux Métropole / ministère de la Culture (SRA Nouvelle-Aquitaine), 2017.

Alcantara, Aurélien (dir.). *Le Haillan. Parking-relais Jean Mermoz, Rapport de diagnostic d'archéologie préventive (9-17 octobre 2017)*. Bordeaux, Centre archéologie préventive de Bordeaux Métropole / ministère de la Culture (SRA Nouvelle-Aquitaine), 2017.

Briceno-Boucey, Lola (dir.). *Gradignan. Place Roumégoux (phases 1 et 2), Rapport de fouille préventive (13-28 février et 20 juillet-4 août 2017)*. Bordeaux, Centre archéologie préventive de Bordeaux Métropole / ministère de la Culture (SRA Nouvelle-Aquitaine), 2017.

Carpentier, Lucie et Alcantara, Aurélien (dir.). *Pessac. Centre-Ville Îlot 8a, Rapport de diagnostic d'archéologie préventive (23-26 février 2017)*. Bordeaux, Centre archéologie préventive de Bordeaux Métropole / ministère de la Culture (SRA Nouvelle-Aquitaine), 2017.

Carpentier, Lucie (dir.). *Carbon-Blanc. 38b Avenue de Bordeaux, Rapport de diagnostic d'archéologie préventive (28 mai-8 juin 2017)*. Bordeaux, Centre archéologie préventive de Bordeaux Métropole / ministère de la Culture (SRA Nouvelle-Aquitaine), 2017.

Carpentier, Lucie (dir.). *Carbon-Blanc. Allée Jean Lamothe, Rapport de diagnostic d'archéologie préventive (6 février 2017)*. Bordeaux, Centre archéologie préventive de Bordeaux Métropole / ministère de la Culture (SRA Nouvelle-Aquitaine), 2017.

Doulan, Cécile (dir.). *Lormont. Rue Dupin/Avenue de la Résistance, tranche 1, Rapport de diagnostic d'archéologie préventive (13-24 novembre 2017)*. Bordeaux, Centre archéologie préventive de Bordeaux Métropole / ministère de la Culture (SRA Nouvelle-Aquitaine), 2017.

Gérardin, Cédric (dir.). *Bassens. Belloc, Rapport de diagnostic d'archéologie préventive (5-13 décembre 2017)*. Bordeaux, Centre archéologie préventive de Bordeaux Métropole / ministère de la Culture (SRA Nouvelle-Aquitaine), 2017.

Hourcade, David (dir.). *Bordeaux. Jardins de la Mairie, Rapport de fouille préventive (27 février-16 mars 2017)*. Bordeaux, Centre archéologie préventive de Bordeaux Métropole / ministère de la Culture (SRA Nouvelle-Aquitaine), 2017.

Hourcade, David (dir.). *Mérignac. Allée du Président René Coty, Rapport de diagnostic d'archéologie préventive (12-16 juin 2017)*. Bordeaux, Centre archéologie préventive de Bordeaux Métropole / ministère de la Culture (SRA Nouvelle-Aquitaine), 2017.

Hourcade, David (dir.). *Villenave-d'Ornon. Impasse Mansencal, Rapport de diagnostic d'archéologie préventive (4-15 décembre 2017)*. Bordeaux, Centre archéologie préventive de Bordeaux Métropole / ministère de la Culture (SRA Nouvelle-Aquitaine), 2017.

Maccanin, Lisa (dir.). *Bègles. Chemin de Mussonville, Rapport de diagnostic d'archéologie préventive (10-14 avril 2017)*. Bordeaux, Centre archéologie préventive de Bordeaux Métropole / ministère de la Culture (SRA Nouvelle-Aquitaine), 2017.

Masson, Juliette (dir.). *Gradignan. Route de Canéjan, Rapport de diagnostic d'archéologie préventive (6-17 février 2017)*. Bordeaux, Centre archéologie préventive de Bordeaux Métropole / ministère de la Culture (SRA Nouvelle-Aquitaine), 2017.

Réveillas, Hélène (dir.). *Mérignac. Centre-Ville Îlot 2, Rapport de fouille préventive (24 avril-2 juin 2017)*. Bordeaux, Centre archéologie préventive de Bordeaux Métropole / ministère de la Culture (SRA Nouvelle-Aquitaine), 2017.

Sireix, Christophe (dir.). *Territoire de Bordeaux Métropole, Rapport de prospections diachroniques (année 2017)*. Bordeaux, Centre archéologie préventive de Bordeaux Métropole / ministère de la Culture (SRA Nouvelle-Aquitaine), 2017.

Virelli, Samuel (dir.). *Bègles. 9 Rue José Marco, Rapport de diagnostic d'archéologie préventive (13 avril 2017)*. Bordeaux, Centre archéologie préventive de Bordeaux Métropole / ministère de la Culture (SRA Nouvelle-Aquitaine), 2017.

Virelli, Samuel (dir.). *Bègles. Rue Joseph Kosma, Rapport de diagnostic d'archéologie préventive (23 octobre-8 novembre 2017)*. Bordeaux, Centre archéologie préventive de Bordeaux Métropole / ministère de la Culture (SRA Nouvelle-Aquitaine), 2017.

Bibliographie utilisée dans les notices

- Adam, 1995 : Adam, Jean-Pierre. *La construction romaine. Matériaux et techniques*. Paris : Grand manuel Picard, 1995.
- Barraud et Caillabet 2004 : Barraud, Dany, et Caillabet-Duloum, Geneviève. « *Burdigala*. Bilan de deux siècles de recherche et découvertes récentes à Bordeaux ». Dans *Simulacra Romae, Roma y las capitales provinciales del Occidente Europeo. Estudios Arqueologicos*, Tarragone, 2004, p. 239-271.
- Béague 2013 : Béague-Tahon, Nadine. *Mérignac (33), Occupation des berges de la Devèze de l'époque gauloise à l'époque moderne, Rapport final d'opération de fouille*. Pessac, Inrap GSO / ministère de la Culture (SRA Aquitaine), 2013, 197 p.
- Béague 2014 : Béague, Bertrand. *Bordeaux, Secteur Deschamps, phase 1b « Lot DB2 »*, SAPCUB-OA0007b, diagnostic archéologique, rapport d'opération archéologique, Bordeaux, SAPCUB, 2014.
- Béague 2017 : Béague, Bertrand. *Bordeaux, Secteur Deschamps, phase 2, SDIS*, SAPCUB-OA0040, diagnostic archéologique, rapport d'opération archéologique. Bordeaux, CAPBM, 2017.
- Bélanger 2015 : Bélanger, Michel. *Gradignan 1914-2014*. Saint-Quentin-de-Baron, Editions de l'Entre-Deux-Mers, 2015.
- Carpentier 2017 : Carpentier, Lucie (dir.). *Carbon-Blanc. 38B avenue de Bordeaux, Rapport de diagnostic d'archéologie préventive (29 mai au 08 juin 2017)*. Bordeaux, Centre archéologie préventive de Bordeaux Métropole / ministère de la Culture (SRA Nouvelle-Aquitaine), 2017.
- Charpentier 2012 : Charpentier, Xavier. « L'aqueduc gallo-romain de Bordeaux. Nouvelles recherches et nouvelles connaissances ». Dans Bost, Jean-Pierre (éd.). *L'Eau : Usages, risques et représentations dans le sud-ouest de la Gaule et le Nord de la péninsule Ibérique, de la fin de l'âge du Fer à l'Antiquité tardive (IIe s. a.C. – VIe s. p.C.)*, supplément Aquitania 21. Bordeaux, 2012, p. 457-476.
- Charpentier et al. 2016 : Charpentier, Xavier, Doulan, Cécile, Hourcade, David, Lallau, Etienne, et Régaldo-Saint Blancard, Pierre. « La monumentalisation de *Burdigala* (Bordeaux), chef-lieu de cité et capitale provinciale, sous le Haut-Empire ». Dans Bouet, Alain (éd.). *Monumental ! La monumentalisation des villes de l'Aquitaine et de l'Hispanie septentrionale durant le Haut-Empire*, supplément Aquitania 37. Bordeaux, 2016, p. 425-457.
- Coquillas 2001 : Coquillas, Didier. *Les rivages de l'estuaire de la Gironde du Néolithique au Moyen Âge*, thèse de doctorat. Pessac, Université Michel de Montaigne, 2001.
- Demeure 2009 : Demeure, Guillaume. *Parc d'activité de la Gardette, 4 rue du Courant, Lormont (Gironde), Rapport d'opération archéologique*. Hadès / ministère de la Culture (SRA Aquitaine), 2009.
- Donis, 1920 : Donis A. *La Bastide à travers les siècles : son origine, ses transformations, son développement, sa situation actuelle, son avenir*. Bordeaux, impr. J. Bière, 1920.
- Doulan 2013 : Doulan, Cécile (dir.). *Bordeaux. 33/2*. Paris, Maison des Sciences de l'Homme, 2013. Coll. « Carte archéologique de la Gaule ».
- Drouyn 1865 : Drouyn, Léo. *La Guienne militaire : Histoire et description des villes fortifiées, forteresses et châteaux construits dans le pays qui constitue actuellement le département de la Gironde pendant la domination anglaise*. Paris, Didron, 1865.
- Du Pasquier 2015 : Du Pasquier, Jacqueline. *Vieillard & Cie : Histoire de la faïence fine à Bordeaux*. Bordeaux, Le Festin, 2015.
- Elizagoyen 2010 : Elizagoyen, Vanessa. *Mérignac (33), ZAC Centre ville, îlot 4, Rapport de diagnostic*. Pessac, Inrap GSO / ministère de la Culture (SRA Aquitaine), 2010, 44 p.
- Etienne, 1962 : Etienne, Robert. *Bordeaux antique, Histoire de Bordeaux*, publiée sous la direction de Ch. Higounet. Bordeaux, FHSO, 1962.
- Gardelles 1972 : Gardelles, Jacques. *Les châteaux du Moyen Âge dans la France du sud-ouest : la Gascogne anglaise de 1216 à 1327*. Genève, Droz, 1972.
- Gauvin 2005 : Gauvin, H. *Sarreguemines : les marques de fabrique*. Sarreguemines, Sarreguemines passions, 2005.
- Henry 2004 : Henry, Alexandra. *Lormont, parc d'activité de la Gardette, 4 rue du Courant, Rapport de diagnostic archéologique*. Inrap / ministère de la Culture (SRA Aquitaine), 2004.
- Hourcade 2014 : Hourcade David (dir.). *Carbon-Blanc. Place Vialolle Rapport de diagnostic d'archéologie préventive (4 au 14 août 2014)*. Bordeaux, Centre archéologie préventive de Bordeaux Métropole / ministère de la Culture (SRA Nouvelle-Aquitaine), 2014.
- Hourcade 2015 : Hourcade, David. « La redécouverte des thermes de la villa des Flandres à Carbon-Blanc (Gironde) ». *Aquitania*, 31, 2015, p. 319-336.
- Jouannet 1837 : Jouannet, François. *Statistique du département de la Gironde*. Bordeaux, Dupont, 1837.
- Masson 2017 : Masson, Juliette. *Gradignan, Route de Canéjan (Gironde). Rapport final d'opération de diagnostic*, Bordeaux : Centre d'archéologie préventive de Bordeaux Métropole / ministère de la Culture (SRA Aquitaine-Limousin-Poitou-Charentes), Bordeaux, 2017.
- Maurin et Navarro 2010 : Maurin, Louis, et Navarro Caballero, Milagros. *Inscriptions latines d'Aquitaine, Bordeaux (ILA)*. Bordeaux, Ausonius, 2010.
- Michel 2016 : Michel-Gazeau, Céline. *Mérignac. Centre-ville îlot 2. 25 place Charles de Gaulle, Rapport de diagnostic*. Bordeaux, Centre archéologie préventive de Bordeaux Métropole / ministère de la Culture (SRA Aquitaine-Limousin-Poitou-Charentes), 2016, 88 p.
- Migeon 2002 : Migeon, Wandel. *Projet Tramway. Lignes A, B et C, Lormont, Cenon, Bordeaux, Talence, Pessac. Rapport de Sondages-Diagnostics*. Inrap / ministère de la Culture (SRA Aquitaine), 2002, 5 vol.
- Nacfer 1991 : Nacfer, Marie-Noëlle. « La motte Saint-Albe à Gradignan (Gironde), opération archéologique (1987) ». *Gallia Informations*, 1991,1, p. 54-55.
- Piganeau 1877 : Piganeau, Émile. « Lormont. Archéologie et particularités historiques ». *Bulletin de la Société archéologique de Bordeaux*, 1877, 4, p. 79-118.
- Régaldo 1989 : Régaldo-Saint Blancard, Pierre. « Une officine de potiers du XIIIe siècle à Lormont ». *Revue archéologique de Bordeaux*, 1989, LXXX, p. 99-110.
- Régaldo 1990 : Régaldo-Saint Blancard, Pierre. « Lormont, Bois du Grand Tressan ». *Archéologie en Aquitaine, Bulletin de liaison & d'information*, 1989-1990, 8, p. 48-50.
- Régaldo 1993 : Régaldo-Saint Blancard, Pierre. « Lormont, Bois du Grand Tressan ». *Bilan scientifique 1992, DRAC Aquitaine*, 1993, p. 57-58.
- Régaldo 1994 : Régaldo-Saint Blancard, Pierre. « De la poterie à la tuilerie ». *L'Entre-deux-Mers à la recherche de son identité, Actes du quatrième colloque tenu à Saint-Loubès, Lormont et Saint-Louis de Montferrand les 15, 16 et 17 octobre 1993*, CLEM, 1994, p. 21-25.
- Réveillas 2016 : Réveillas, H. (dir.). *Carbon-Blanc. Îlot Sainte-Thérèse. Rapport de diagnostic d'archéologie préventive (12-15 octobre 2015 et 22-29 février 2016)*. Bordeaux, Centre archéologie préventive de Bordeaux Métropole / ministère de la Culture (SRA Nouvelle-Aquitaine), 2016.
- Rigeade 2009 : Rigeade, Catherine. *Mérignac. ZAC centre ville. Cimetière de l'église Saint-Vincent*. Bordeaux, Archéosphère / ministère de la Culture (SRA Aquitaine), 2009, 318 p.
- Sanchez et Sireix 2006 : Sanchez, Corinne, et Sireix Christophe. « Céramiques campaniennes de Bordeaux ». *Aquitania*, XXII, 2006, p. 319-324.
- Sautreau 1981 : Sautreau, Jean. *Vieille église Saint-Vincent, Rapport de sondages archéologique*. Bordeaux, ministère de la Culture (SRA Aquitaine), 1981.
- Sautreau 1982 : Sautreau, Jean. « Aux origines de Mérignac : importantes découvertes archéologiques dans la vieille église Saint-Vincent ». *Mérignac Ville Verte*, 1982, 12, 810.
- Sautreau 1984 : Sautreau, Jean. « Archéologie mérignacaise ». *Société Archéologique de Bordeaux*, 1984, 75, p. 2127.
- Scuiller 2007 : Scuiller, Christian. *Mérignac. Avenue du Maréchal Leclerc, rue de la vieille église, Rapport de diagnostic*. Pessac, Inrap GSO / ministère de la Culture (SRA Aquitaine), 2007.
- Scuiller 2009 : Scuiller, Christian. *Mérignac, ZAC Centre-ville, îlot 3 - Phase 1, Rapport de diagnostic*. Pessac, France, Inrap GSO / ministère de la Culture (SRA Aquitaine), 2009, 51 p.
- Sintive 2009 : Sintive, M. « Le domaine des Lauriers à Lormont, quatre siècles d'histoire ». *Échos du Mons Laureus, Bulletin des Amis du Vieux Lormont*, 2009, 77 (<http://histoires.patrimoine.free.fr>).
- Sion 1994 : Sion, Hubert (dir.). *La Gironde, 33/1*. Paris, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres / Conseil Général de la Gironde, Ministère de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche, coll. « Carte archéologique de la Gaule ».
- Sireix, 2008 : Sireix, Christophe (dir.). *La Cité judiciaire. Un quartier suburbain de Bordeaux antique*. Bordeaux, Aquitania, 1 vol., 505 p.
- Souque 1977 : Souque, Henri. « Trouvailles à Lormont ». *Revue Historique de Bordeaux*, 1977, 26, p. 133.
- Wozny 2008 : Wozny, Luc (dir.). *Eysines/Le Haillan. « Les Vignes de Bussac » (Gironde). Rapport de fouille archéologique de sauvetage, juillet 2002*. Inrap, DR Grand-Sud-Ouest, SRA Aquitaine, Pessac, 2008.



Revue Archéologique de Bordeaux, tome CIX, année 2018, p. 211-244

L'archéologie girondine en 2017 ***(extraits du Bilan scientifique régional, DRAC Aquitaine, SRA)***

*La chronique qui suit concerne l'archéologie girondine.
Ses notices sont extraites du Bilan scientifique
publié annuellement par le Service régional de l'archéologie
de la Direction régionale des affaires culturelles de Nouvelle-Aquitaine.*

*On y trouvera, à la place que les notices correspondantes auraient dû occuper,
des renvois à la « Chronique d'archéologie métropolitaine »,
donnée ci-dessus aux pages 151-209,
qui propose un compte-rendu des activités
du Centre Archéologie préventive de Bordeaux-Métropole.*

Les textes publiés ont été rédigés, sauf mention contraire, par les responsables des opérations archéologiques. Les avis exprimés n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs. Le SRA s'est réservé le droit de réécrire ou condenser tout texte jugé trop long.

BASSENS

Beloc, voir p. 203.

BÈGLES

Rue Joseph Kosma, voir p. 203.
9 rue José Marco, voir p. 203.
52 Chemin de Mussonville, voir p. 203

BÉGUEY

Rue des Écoles ¹

Le projet de l'aménagement d'un lotissement de treize lots a fait l'objet d'une prescription de diagnostic archéologique. L'emprise de ce projet de 9158 m² concerne principalement la parcelle 724 p.

Depuis 1910, un site antique est connu aux abords de l'église Saint Symphorien, à environ 300 m au nord-est du terrain. Au sud de l'actuelle rue de la Chapelle, des cercueils de pierre, peut-être mérovingiens ont été découverts par H. Redeuilh.

L'industrie extractive en Gironde s'est développée aux XVIII^e et XIX^e siècles notamment dans l'Entre-deux-Mers. Le calcaire de formation oligocène, appelé calcaire à astéries,

a fourni l'essentiel du matériau de construction girondin. La pierre la plus dure était extraite dans la région de Langon. La pierre de Cérons, assez dure, extraite à Béguey et à Cadillac, était souvent utilisée pour les soubassements.

Nous avons retrouvé des déchets d'extraction de pierre dans l'ensemble des huit sondages effectués. Cette extraction de la pierre a totalement fait disparaître une éventuelle occupation plus ancienne. Aucun mobilier archéologique n'a été mis au jour.

BELIN-BELIET

La Grave ²

Une opération de diagnostic archéologique a été effectuée sur la future zone d'exploitation de carrière de sable au lieu-dit « La Grave ». Elle a été réalisée à l'initiative du service régional de l'archéologie de Bordeaux et du maître d'ouvrage, la Société Fabrimaco.

Cent soixante-trois sondages ont été réalisés sur l'emprise des parcelles correspondant à la première phase d'aménagement de la carrière, couvrant une surface de 91365 m².

1 Notice établie par la responsable d'opération, Hélène Silhouette, Inrap.

2 Notice établie par le responsable d'opération, Wandel Migeon, Inrap.

Les sondages ont recoupé un lambeau de micro relief développé au sein de la formation des Sables des Landes sur la majeure partie de l'emprise. Aucune bordure de lagune ni indice d'une occupation néolithique et/ou protohistorique n'ont été identifiés. Les recherches se sont également avérées négatives concernant les structures bâties ou une voie de circulation au sein de l'emprise du site de la Grave. Plusieurs fossés de drainage contemporains contournent l'emprise.

BLAIGNAC

La Bastide³

La fouille archéologique préventive de la Bastide est localisée à environ 5 km au sud-ouest de La Réole. Cette opération s'est déroulée de septembre à décembre 2017 et a porté sur deux zones distinctes couvrant une surface totale d'un peu moins de 2,6 hectares. La zone 7 s'étend sur 8 373 m² et la zone 8 sur 17 580 m² (fig. 1).

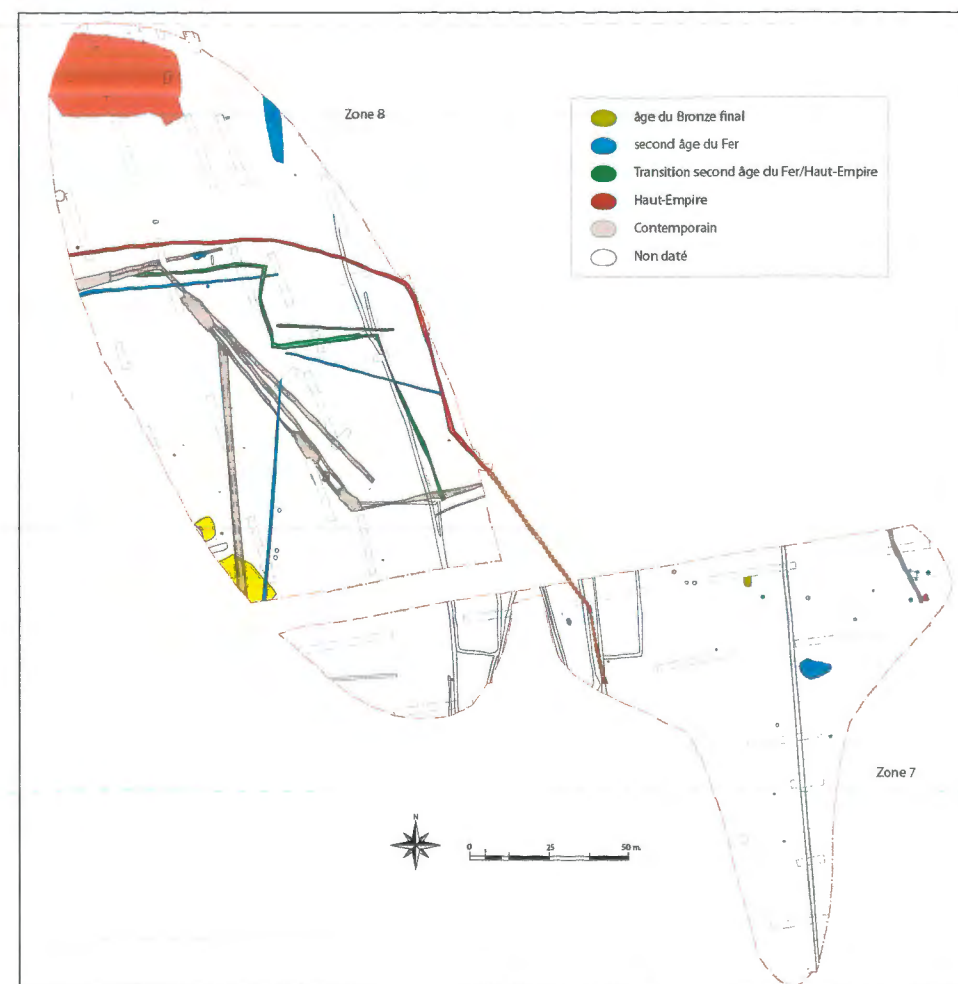


Fig. 1. - Blaignac, La Bastide.

La phase de post-fouille est actuellement en cours et les informations transmises ici restent à affiner sur de nombreux points. Néanmoins, à l'issue de la phase de terrain, il reste possible de dresser un portrait général des vestiges archéologiques dont la densité est assez faible. Parmi les 103 structures mises au jour, dont au moins douze sont contemporaines, trois périodes principales ont été mises en évidence. Elles concernent la Protohistoire et le début de l'Antiquité. Pour l'âge du Bronze final, des épandages de mobilier contenant notamment de fréquents nodules de terre rubéfiée, des tessons de céramique et de l'outillage en silex ont été mis en évidence. Entre la fin du second Age du Fer (150-100 av. J.-C.) et le Haut-Empire, trois réseaux de fossés se succèdent et se déplacent légèrement vers le nord. Le plus ancien est composé de trois fossés non connectés. Par la suite, un système de quatre fossés reliés entre eux, et à peu près ortho-normés, dessinent en plan un « zigzag ». Enfin, au Haut-Empire, un important fossé

³ Notice établie par le responsable d'opération, Julien Cousteaux, Hadès.

légèrement curviligne est creusé. Observées partiellement, on ne peut savoir si ces structures fossoyées formaient des enclos. De manière générale, la majorité des structures découvertes correspond à des fossés (n=41). Ce constat témoigne soit de l'occupation d'un terroir dédié à l'agriculture ou à l'élevage, soit d'un établissement rural pour lequel seules les structures aux dimensions les plus importantes ont pu être identifiées. En effet, la plupart du temps, la nature du substrat ne permet pas de détecter les petites structures, de type trous de poteau, si elles ne contiennent pas d'inclusions. Un seul petit bâtiment construit sur quatre poteaux porteurs a été mis en évidence au nord-est de la zone 7 (fig. 2). Trois prélèvements palynologiques, réalisés dans un des fossés de chaque période, apporteront peut-être des informations pour tenter de répondre à la question de la fonction de ce site.

Les études de la céramique protohistorique et des amphores, ainsi que des datations radiocarbone, ont déjà fourni les premiers jalons chronologiques. L'étude de la céramique antique permettra d'affiner encore la chronologie d'occupation. Le mobilier métallique, peu nombreux, a aussi été étudié. Des analyses anthracologiques et carpologiques seront menées sur les prélèvements tamisés les plus prometteurs. Des vestiges en terre crue cuite ont été découverts et seront analysés par un spécialiste. Une étude géomorphologique permettra de documenter le contexte particulier de cette opération, qui est située dans le lit majeur de la Garonne en rive gauche. Les observations de terrain couplées à l'étude du relevé Lidar seront l'occasion de mettre en évidence le tracé des anciens paléochenaux du fleuve.

Le croisement de toutes ces analyses avec une description détaillée des diverses structures permettra de caractériser les occupations successives mises au jour sur le site de la Bastide.

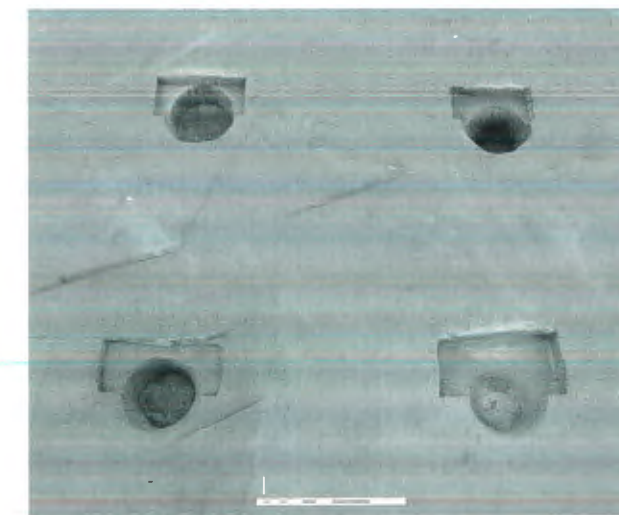


Fig. 2. - Blaignac, La Bastide.

BORDEAUX

Jardins de la mairie, voir p. 198-199.

Quai Deschamps, voir p. 179-197.

Prospections thématiques, quartier de Bacalan, voir p. 204-206.

14 rue Sainte-Colombe⁴

C'est au cœur du bourg médiéval de Saint-Éloi qu'une étude archéologique a été réalisée, au numéro 14 de la rue Sainte-Colombe. Cette opération, qui s'inscrit dans le cadre d'un projet de réhabilitation de l'immeuble sur rue et la création d'une maison dans la cour, a été motivée par la découverte de deux grands fours de boulanger et par la présence sur les maçonneries des murs environnants d'éléments d'architecture attribués à l'Époque médiévale et à l'Époque moderne (fig. 3).

Pour cette opération, qui s'est déroulée de manière discontinue du 3 juillet 2017 au 16 octobre 2017, une étude des élévations ainsi qu'une fouille ont donc été prescrites.

⁴ Notice issue du rapport d'opération final fourni par la responsable d'opération, Séverine Mages, Eveha.

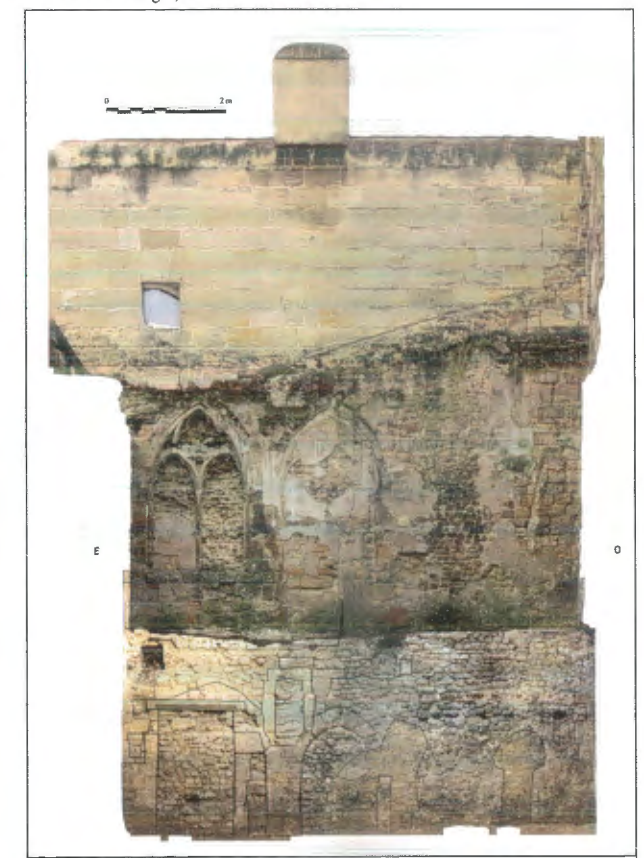


Fig. 3. - Bordeaux, 14 rue Sainte-Colombe.

La parcelle étudiée mesure 38 m de profondeur par 6 à 7,60 m de large, soit 280 m², mais l'emprise de l'étude n'excède pas 120 m². Au nord, un immeuble sur rue comprend une ancienne boutique et arrière-boutique à la décoration datée de la fin du XIXe siècle, ainsi que des logements dans les étages. Vient ensuite une cour bordée à l'ouest par un escalier rampe sur rampe édifié au XVIIIe siècle et au sud par un bâtiment arasé recouvert par une terrasse à laquelle on accède par une volée de marches du grand escalier depuis un palier intermédiaire.

Au sud, la terrasse ouvre sur une cour végétalisée sous laquelle se développent les fours à pain.

Cette opération a ainsi permis de compléter les connaissances concernant l'évolution de l'occupation du sol de ce quartier et de la rue Sainte-Colombe de l'Époque médiévale à nos jours, mais aussi de confirmer que les fenêtres à remplage gothique percées dans le mur du fond de l'emprise appartenaient à un bâtiment civil et non à la seconde église édifiée dès 1526.

C'est aux XIIe et XIIIe siècles, dans un quartier très commerçant situé à proximité du Peugue et de la Garonne, le long d'un ancien chemin antique, qu'un grand bâtiment en pierre d'au moins deux étages est édifié. Ce dernier, appartenant sans doute à une famille de l'aristocratie marchande et seigneuriale, occupait alors presque entièrement la parcelle et se développait aussi vers l'est sur la parcelle mitoyenne. Vers l'ouest, le bâtiment était bordé par un espace vide de constructions, mais peut-être déjà occupé par le cimetière de la première église Sainte-Colombe, qui s'élevait à quelques mètres de là.

Au nord, sa façade ouvrant sur rue se trouvait en retrait par rapport à la façade actuelle, tandis que vers le sud, le bâtiment était bordé par un andronne, de l'autre côté duquel prenait place un grand bâtiment d'au moins deux étages et dont le mur de façade clôturait aujourd'hui la cour au sud. Son rez-de-chaussée ouvrait alors sur la ruelle par une série d'arcades plein cintre.



Fig. 4. - Bordeaux, 14 rue Sainte-Colombe.

Aux XIVe et XVe siècles, le quartier en expansion se transforme et abandonne le style roman au profit du gothique. Ainsi, le bâtiment sud voit sa façade ouvrant sur la ruelle en partie reconstruite, notamment au premier étage, où deux grandes fenêtres à remplage sont installées.

En ce qui concerne le bâtiment nord, les rénovations de cette période se limitent à la présence d'une porte en arc brisé donnant sur le jardin et d'une ouverture percée dans le parement ouest au premier étage. En effet, la démolition récente des murs gouttereaux ne nous a pas permis d'aller plus avant dans l'étude de ce bâtiment pour cette période.

Au XVIe siècle, les bâtiments conservent leur physionomie médiévale. Seules quelques ouvertures supplémentaires sont créées. Ainsi, une porte couverte par un linteau droit est ouverte au rez-de-chaussée dans la façade nord du bâtiment sud, qui à cette époque appartient à Pierre Carles, second président du Parlement de Bordeaux.

Peu après, à une date indéterminée, le bâtiment nord est endommagé par un incendie, qui touchera aussi la façade de l'hôtel de Pierre Carles.

Au XVIIe siècle, l'andronne est fermé. On scinde alors le bâtiment nord en deux entités séparées par une cour intérieure dans laquelle prend place l'escalier rampe sur rampe.

Au sud, la construction d'un nouvel hôtel particulier à la place du vieil oustau des Carles aura pour conséquence l'obturation des fenêtres gothiques.

C'est dans ce contexte qu'une première boulangerie s'installe dans le fond de la parcelle. Elle était composée de trois fours circulaires, de 0,87 m à 1,37 m de circonférence, implantés au pied de la façade de l'hôtel de Carles (fig. 4). Cette boulangerie semble fonctionner pendant environ un siècle avant d'être abandonnée à la suite d'un nouvel incendie.

Au XVIIIe siècle, la partie nord du bâtiment médiéval est transformée. Sa façade sur rue est démolie et une nouvelle façade est édifiée plus en avant dans le cadre d'un réalignement des façades de la rue.

Enfin, au XIXe siècle, en 1812, l'ensemble bâti, comprenant un premier corps de logis dont le rez-de-chaussée est occupé par une boutique et une arrière-boutique, et un second corps de logis dans le fond de la cour abritant un magasin-chai au rez-de-chaussée et des chambres à l'étage, est racheté par Jean Buroleau, marchand boulanger.

Dès lors, l'immeuble redevient boulangerie et c'est sur les vestiges des anciens fours que viendront s'installer deux grands fours modernes à chauffe directe, le fournil prenant place au rez-de-chaussée du second corps de logis.

D'après les recherches documentaires, la boulangerie aurait fonctionné tout au long du XIXe siècle, avant de devenir une manufacture de vêtements et d'imperméables.

Enfin, au cours du XXe siècle, les photographies aériennes montrent que le bâtiment sud qui abritait le fournil et le hangar situé à l'arrière semble encore en état jusqu'au milieu des années 1950. En effet, ce n'est qu'en 1967 que les toitures très abîmées des deux bâtiments sont abattues. Les élévations, quant à elles, seront conservées encore quelques années avant que l'on arase le corps de logis sud au niveau du premier étage.

Etude chronologique de la crypte de Saint-Seurin⁵

Ce travail sur le site de la basilique Saint-Seurin de Bordeaux a pour objectif d'établir la chronologie des transformations de la crypte au Haut Moyen Âge. Pour cela, des campagnes de prélèvement ont été organisées (dont la dernière en date qui est concernée ici) afin d'échantillonner des éléments datables par des méthodes physiques, mortiers ou charbons, et également afin d'observer in situ les différents faciès des mortiers et leur extension.

Une méthode de datation directe de l'édification de maçonneries par luminescence optiquement stimulée (OSL) selon la technique dite « *single grain* », récemment mise au point par notre équipe pour la datation des mortiers a été appliquée. L'événement daté par cette méthode correspond à la dernière mise au jour des grains de sable utilisés comme agrégat, ce qui correspond au moment où chaux et sable sont mélangés par les anciens bâtisseurs. Cette méthode est aujourd'hui opérationnelle. Ces mesures viennent en complément de datations réalisées antérieurement sur des charbons de mortier ainsi que sur des carreaux de terre cuite issus de l'édifice primitif au niveau de l'actuel mausolée de saint Fort. Une synthèse de l'étude chronologique de la crypte de St Seurin a été publiée dans une revue internationale⁶.

Trois zones ont été distinguées (fig. 5). Elles s'inscrivent toutes dans l'espace circonscrit par la nef centrale actuelle. La zone A correspond au périmètre de l'édifice primitif au niveau du cenotaphe de saint Fort. La zone B est attenante au secteur A et pourrait constituer un vestibule de l'édifice primitif. Elle en est séparée par une porte dont est conservée une pierre de seuil. Cependant, aucun lien stratigraphique continu avec le secteur A n'était reconnaissable. La zone C est la partie la plus occidentale de la crypte. Elle présente une discontinuité marquée avec la zone B. Dans chaque secteur, on a identifié les séquences d'événements suivants : construction de la structure tardo-antique pour la zone A, introduction de sarcophages sur

un sol ancien, ou dans la structure antique pour la zone A, recouvrement des sarcophages par du mortier, constructions ultérieures.

L'étude macroscopique des mortiers sur le terrain et leur étude physique en laboratoire (pétrographie, granulométrie de l'agrégat, cathodoluminescence, géochimie) ont montré que le mortier de construction de la structure antique diffère très significativement des mortiers des périodes postérieures. On constate que les mortiers de recouvrement des sarcophages sont tous différents dans les trois zones, et homogènes à l'intérieur d'une même zone. Ils témoignent de trois fabriques distinctes qui pourraient donc correspondre à des chronologies séparées. Les datations des terres cuites (archéomagnétisme, luminescence), des mortiers (SG-OSL) et des charbons inclus dans les mortiers (radiocarbone), associées aux relations stratigraphiques et aux *termini post quem* constitués par la manufacture des sarcophages (typo-chronologie) conduisent à la synthèse chronologique suivante :

5 Notice établie par la responsable d'opération, Pierre Guibert, CRPAA-IRAMAT.

6 Urbanová, P. et Guibert, P. « La mesure du temps par luminescence : datation de réemplois dans la crypte Saint-Seurin à Bordeaux », *Mélanges de l'Ecole française de Rome - Moyen Âge*, 129/1 (2017).

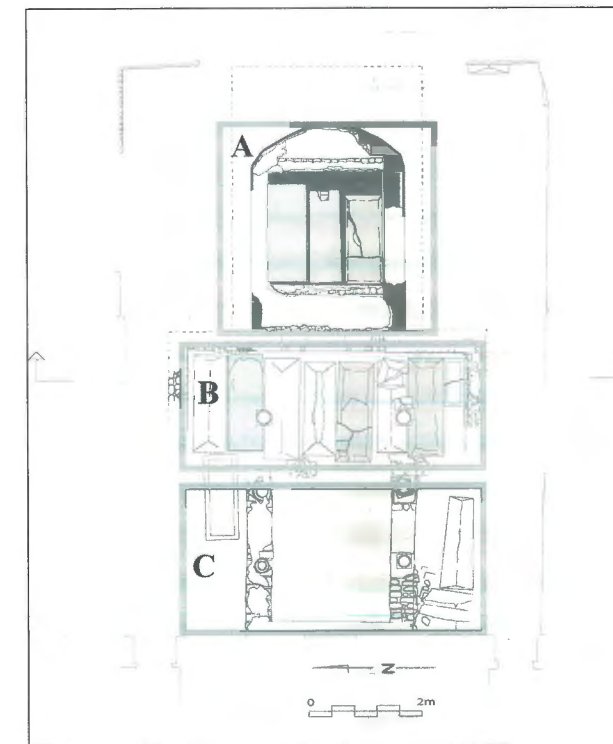


Fig. 5. - Bordeaux, Saint-Seurin.

sont ajustées au nombre de sujets. Un nombre minimum d'individus par fosse variant de 2 à 14 a été constaté. Dans la majorité des cas, ils sont disposés tête-bêche sur un seul lit. La variabilité des positions anatomiques traduit toutefois une gestion différentielle de la mortalité. Ainsi, alors que certaines dépouilles semblent installées avec soin, d'autres témoignent d'une certaine précipitation. Ces dépôts multiples sont caractéristiques d'une crise de mortalité, autrement dit d'une hausse brutale du nombre de décès quotidiens. Aucune spécialisation zonale de l'espace funéraire n'est mise en évidence et chaque fosse multiple peut à la fois accueillir des sujets matures et immatures, des hommes et des femmes. Ce constat, associé au fait qu'aucun traumatisme lié à des faits d'armes n'ait été retrouvé, plaide en faveur d'une crise sanitaire imputable à une épidémie.

Les premières informations chronologiques issues de l'analyse de quelques éléments mobiliers provenant de contexte funéraire et de trois datations radiocarbones situent l'ensemble de l'occupation funéraire entre le début du IV^e siècle et le début du VI^e siècle. La mise en évidence d'une crise épidémique à *Burdigala* constitue un fait inédit pour la période et pour la région.

3. L'occupation médiévale

L'occupation de ce site change de forme à l'époque médiévale, sans que l'on puisse mieux préciser pour l'heure cette chronologie. Elle se matérialise par de longues tranchées linéaires – possibles vestiges d'un enclos palissadé – qui pourrait correspondre à la présence supposée d'un enclos canonial, voire d'un enclos plus large qui enserrerait le bourg Saint-Seurin. Cette enceinte prend la forme d'une pointe, où se trouve une entrée, précédée d'un aménagement défensif en barbacane. Les structures constituant cet enclos sont de profondeurs et de largeurs relativement restreintes et leurs comblements, similaires, sont constitués par les terres et matériaux issus de leur creusement. Cette phase d'occupation s'accompagne par ailleurs d'un nivellement assez prononcé du secteur et d'un arasement général des niveaux antiques.

Sur l'intérieur de cet enclos, en limite ouest de l'emprise, dans l'horizon stratigraphique qui recouvre ce niveau d'arasement, ont été identifiées six sépultures. Contrairement aux sépultures antiques, ces individus sont inhumés sans mobilier funéraire et sont orientés selon un axe variable, ouest-est ou nord-sud. En revanche, l'architecture de ces tombes est là-aussi variée. On observe notamment parmi celles-ci un fond de cuve de sarcophage trapézoïdal, ainsi qu'un couvercle en bâtière en remploi. La concentration de ces sépultures sur la bordure occidentale de l'emprise indique un resserrement de l'aire funéraire par rapport à la nécropole antique.

4. Le couvent des Catherinettes et l'Institut des Sourds et Muets

Le sommet des niveaux médiévaux est lui-aussi arasé par l'occupation des époques moderne et contemporaine. En effet, au XVII^e siècle, un couvent de dominicaines – le couvent des Catherinettes – s'installe sur ce site. Plusieurs séries de plans anciens documentent cet établissement qui semble être constitué d'une série de bâtiments échelonnés le long de la rue Thiac et d'un cloître irrégulier ; toutes les parties arrières, en cœur d'îlot, correspondent aux jardins du couvent. Ce couvent est désaffecté avant la révolution.

Les bâtiments sont agrandis et réhabilités au début du XIX^e siècle par l'institut des Sourds-et-Muets. Mais trop vétustes, ces locaux seront rasés pour laisser place au milieu du XIX^e siècle à l'édifice que l'on connaît aujourd'hui. Les parties en cœur d'îlot demeurent dévolues à des espaces de jardins. Les vestiges maçonnés liés à ces occupations se concentrent donc sur le tiers nord de l'emprise. On peut toutefois mentionner la présence de fosses d'extractions contemporaines en partie sud, qui ont fortement impacté la conservation des vestiges.

CABANAC-ET-VILLAGRAINS

Mottes castrales⁸

Le site des mottes castrales de Cabanac-et-Villagrains est un exemple particulièrement bien conservé des fortifications de terre en Aquitaine. Les vestiges sont circonscrits dans une zone triangulaire d'environ 12 000 m². Cet ensemble défensif est composé de deux mottes de forme tronconique, d'une plateforme quadrangulaire et d'une basse-cour, associés à un réseau de fossés.

La commune de Cabanac-et-Villagrains achète les mottes en 2015 et engage une réflexion autour de la valorisation du site en vue de son ouverture au public. A la demande du Sra Nouvelle-Aquitaine, le projet s'appuie sur une étude archéologique qui débute en 2016 par des recherches documentaires et par des prospections LIDAR et géophysique. La première opération de fouille a lieu en avril 2017. Elle vise à évaluer l'état de conservation des niveaux archéologiques, à obtenir des éléments de datation et à confirmer la nature castrale du site.

Deux sondages profonds sont ouverts au niveau de la plateforme centrale et du fossé de la motte est. La fouille permet d'observer la composition de cette plateforme dont la fonction

⁸ Notice établie par la responsable d'opération, Laura Soulard, Adichats.

reste inconnue. On distingue deux phases de construction : une partie basse constituée de trois couches de sable compact qui s'installent sur le sol géologique aménagé à cet effet, et une surélévation composée d'apports successifs de terre sableuse. Un trou de poteau découvert au pied du terre-plein et associé à une rupture dans la stratigraphie pourrait induire la présence d'une structure en bois de type palissade ou soutènement structurel. Le second sondage met au jour le fossé de la motte est et la base de cette dernière. Le tracé d'un fossé d'orientation est-ouest, qui longe la plateforme au sud et rejoint celui de la motte est, est également décelé dans les deux sondages. Ces structures fossoyées présentent deux phases de comblement qui pourraient être synchrones. Dans chacun d'entre eux, elles sont séparées l'une de l'autre par une fine couche de terre et de petits blocs disposés à plat, visant vraisemblablement à stabiliser le fond du fossé.

Aucune perturbation des couches archéologiques n'est observée. L'ensemble du mobilier découvert au cours de la fouille est attribuable au Moyen Âge. L'absence de mobilier postérieur au XIV^e siècle permet de situer l'abandon définitif du site à la fin du Moyen Âge. Il coïncide avec la disparition dans les sources écrites de la famille de Cabanac.

Vallée du Gat mort – Aux mottes⁹

La vallée du Gat mort, située au sud de Bordeaux, fait l'objet d'une prospection thématique portant sur les fortifications de terre médiévales. Cette rivière s'étend sur la rive gauche de la Garonne. Elle prend sa source à Hostens, traverse les communes de Saint-Magne, Louchats, Cabanac-et-Villagrains, Saint-Morillon, Saint-Selve et se jette dans la Garonne au niveau de Beautiran et Castres-sur-Gironde. La moitié sud de la vallée est prospectée en avril 2017. Les ouvrages de terre inventoriés sont au nombre de neuf, répartis sur cinq sites. Ceux-ci sont situés sur les communes d'Hostens, Saint-Magne, Cabanac-et-Villagrains, Guillos et Saint-Morillon. Il s'agit de mottes simples (Guillos, Saint-Magne, Gassies, motte de Darriet à Saint-Morillon) ou de mottes multiples (Castéra d'Hostens, Casterasses de Cabanac-et-Villagrains). La majorité sont des ouvrages tronconiques (sites des Casterasses et de Gassies à Cabanac-et-Villagrains, Saint-Morillon, Castéra d'Hostens). Ils peuvent également adopter une forme quadrangulaire (Saint-Magne) ou des formes particulières lorsqu'ils s'adaptent au relief existant (en haricot à Guillos). La plupart d'entre eux se situe dans un environnement forestier peu anthropisé et a conservé une grande partie de leur élévation.

Le site des Casterasses situé sur la commune de Cabanac-et-Villagrains est l'exemple le mieux conservé de ces ouvrages de terre. Les vestiges sont circonscrits dans une zone triangulaire

d'environ 12 000 m². Cet ensemble défensif est composé de deux mottes de forme tronconique, d'une plateforme quadrangulaire et d'une basse-cour, associés à un réseau de fossés.

La municipalité de Cabanac-et-Villagrains achète les mottes en 2015 et engage une réflexion autour de la valorisation du site, en vue de son ouverture au public. A la demande du Sra Nouvelle-Aquitaine, le projet s'appuie sur une étude archéologique qui débute en 2016 par des recherches documentaires et par des prospections LIDAR et géophysique. La première opération de fouille a lieu en octobre 2017. Elle vise à évaluer l'état de conservation des niveaux archéologiques, à obtenir des éléments de datation et à confirmer la nature castrale du site.

Deux sondages profonds sont ouverts au niveau de la plateforme centrale et du fossé de la motte est. La fouille permet d'observer la composition de cette plateforme dont la fonction reste inconnue. On distingue deux phases de construction : une partie basse constituée de trois couches de sable compact qui s'installent sur le sol géologique aménagé à cet effet, et une surélévation composée d'apports successifs de terre sableuse. Un trou de poteau découvert au pied du terre-plein et associé à une rupture dans la stratigraphie pourrait induire la présence d'une structure en bois de type palissade ou soutènement structurel. Le second sondage met au jour le fossé de la motte est et la base de cette dernière. Le tracé d'un fossé d'orientation est-ouest, qui longe la plateforme au sud et rejoint celui de la motte est, est également décelé dans les deux sondages. Ces structures fossoyées présentent deux phases de comblement qui pourraient être synchrones. Dans chacun d'entre eux, elles sont séparées l'une de l'autre par une fine couche de terre et de petits blocs disposés à plat, visant vraisemblablement à stabiliser le fond du fossé.

Aucune perturbation des couches archéologiques n'est observée. L'ensemble du mobilier découvert au cours de la fouille est attribuable au Moyen Âge. L'absence de mobilier postérieur au XIV^e siècle permet de situer l'abandon définitif du site à la fin du Moyen Âge. Il coïncide avec la disparition dans les sources écrites de la famille de Cabanac.

CARBON-BLANC

38b avenue de Bordeaux et 1 allée Jean Lamothe, voir p. 161-167.

5 allée Jean Lamothe, voir p. 204.

⁹ Notice établie par la responsable d'opération, Laura Soulard, Adichats.

CARIGNAN-DE-BORDEAUX

Les vallons de Pontet¹⁰

Le site se situe sur le rebord d'un plateau dominant un vallon. L'opération a été prescrite en amont d'un projet immobilier. Le diagnostic réalisé en 2016 par Christine Etrich (Inrap) a mis en évidence plusieurs indices d'une occupation stratifiée et d'une activité artisanale, attribuables au Bas-Empire.

La fouille a permis de caractériser la présence d'une villa installée sur le promontoire. Son installation a été réalisée *ex-nihilo* : un décaissement d'envergure a d'abord tronqué le rebord du plateau, puis le site a été aplani avec un apport d'argile. Quelques structures s'insérant entre le sommet de ce remblai et les niveaux de construction de la villa permettent d'envisager des installations temporaires liées au chantier. Malgré la présence de quelques éléments céramiques attribuables au Haut Empire, aucune datation précise ne peut être avancée quant à la construction de la villa car les éléments datant, très peu nombreux, sont en cours d'étude et n'ont pas permis, sur le terrain, d'envisager une fourchette satisfaisante.

La villa a connu au moins deux phases d'occupation, la seconde correspondant à un agrandissement de l'espace. Le plan se présente sous la forme de plusieurs pièces en enfilade organisées autour d'une cour centrale en L. Un long bâtiment ceinturant l'espace à l'est, vers la pente, associé à un petit bâtiment arasé évoquent peut-être une activité vinicole.

Les maçonneries sont fortement arasées et les niveaux de sols rarement conservés, mais quelques pièces possédaient encore un système de chauffage par le sol, évoquant soit des salles d'apparat soit une partie thermique. Les éléments décoratifs sont très peu nombreux et cette absence témoigne des activités méthodiques de récupération des matériaux qui ont eu



Fig. 9. - Carignan-de-Bordeaux, les vallons de Pontet.

lieu après l'abandon de la villa. Ces phases de récupération semblent précéder et se poursuivre lors d'une phase de réoccupation. Les modes de constructions sont plus frustes. Cette réappropriation des espaces est certainement à mettre en lien avec une activité métallurgique. Plusieurs étapes de la chaîne opératoire liée au travail du métal ont été repérées, depuis l'extraction du minerai, en bas de vallon, à l'emplacement d'une dépression ayant servi de dépotoir par la suite, jusqu'à la forge. De possibles zones d'épuration évoquent un travail de réduction à proximité. Plusieurs fosses ont été fouillées, parmi lesquelles des charbonnières mais aussi des fosses plus énigmatiques aux formes particulières. Quelques éléments de datation préliminaire pourraient situer ces activités artisanales jusqu'à l'extrême fin du Bas-Empire. Le site est scellé par un colluvionnement général après son abandon.

Le site de Carignan-de-Bordeaux nous livre donc, sur une épaisseur d'une cinquantaine de centimètres en moyenne, les vestiges d'une villa gallo-romaine avec ses restructurations, depuis sa construction jusqu'à son abandon. La stratigraphie est complexe du fait des très nombreux recoupements observés et la chronologie absolue reste à affiner.

COUTRAS

Lauvirat – Prairie de Millet¹¹

L'opération de sondage réalisée au lieu-dit « La Prairie de Millet » au printemps 2017 fait suite à une prospection diachronique menée en 2016. Au cours de celle-ci, nous avons récolté du mobilier néolithique, protohistorique et médiéval en surface d'une large zone (près de 80 000 m²) indiquant la présence de plusieurs occupations sur une chronologie étendue non renseignées sur la carte archéologique. Ce secteur de la commune est situé sur la basse terrasse de l'Isle, à 200 m du lit principal.

L'opération de sondage visait ainsi à définir et préciser ces occupations. Par ailleurs, trois des cinq parcelles concernées avaient récemment fait l'objet de labours profonds, nous questionnant sur l'état de conservation des occupations soupçonnées.

Du fait de l'étendue de la zone concernée, cinq sondages de 3m² ont été implantés répartis aux abords proches des principales concentrations de mobilier repérées en surface. Quatre d'entre eux ont livré du mobilier archéologique correspondant aux découvertes de surface. Le cinquième a été

¹⁰ Notice établie par la responsable d'opération, Laetitia Bonelli, Hadès.

¹¹ Notice établie par le responsable d'opération, Raphaël Suso.

implanté sur une levée de terre de graves dont nous avons questionné l'origine au cours de la prospection¹². Le sondage n'a pas livré de mobilier mais nous a permis de comprendre que cette levée de terre correspond en fait à la berge ancienne d'un méandre de l'Isle.

Les quatre autres sondages présentent une séquence stratigraphique comparable : sous la terre végétale, un niveau bioturbé contient du mobilier médiéval épars sans structures associées. La présence dans l'un des sondages de traces de soc (outil de labour) ainsi que la répartition aléatoire du mobilier laissent à penser que cette unité correspond à une aire mise en culture à la période médiévale. L'étude céramique situe cette présence humaine entre le XIII^e et le XIV^e siècle.

Sous cette couche apparaît un niveau stérile peu épais (entre 5 et 10 cm) recouvrant une couche contenant le mobilier protohistorique et néolithique représenté par de la céramique et des éléments lithiques. La céramique est très fragmentée, érodée en épandages sans véritable densité. Disposé selon les mêmes modalités, le mobilier lithique est composé de rejets de taille de faible dimension (2 à 3 cm).

Hormis un fragment de bord attribuable au Premier Âge du Fer, le reste du mobilier est difficile à dater du fait de sa piètre conservation. Par ailleurs, aucun remontage n'a été repéré au cours des études lithiques et céramiques. Aux regards de ces éléments, notre marge interprétative est limitée. D'importants phénomènes taphonomiques ayant impacté les vestiges, il nous est difficile de savoir s'il s'agit là de la zone périphérique d'une occupation, ou de l'occupation elle-même mal conservée.

GIRONDE-SUR-DROPT

Place de la République et Avenue du Général de Gaulle¹³

Le bourg de Gironde-sur-Dropt est un village-rue traversé par la départementale D1113. C'est en bordure de cette départementale, à l'angle de la place de la République et de l'avenue du Général de Gaulle qu'une opération archéologique a été réalisée pour la couverture photogrammétrique, et pour l'étude du bâti.

Le bâtiment concerné, propriété de la municipalité de Gironde-sur-Dropt, est voué à la démolition. S'agissant d'une des rares habitations anciennes, antérieure au XVIII^e siècle encore en élévation, une prescription archéologique a donc été établie.

L'étude de bâti s'est avérée délicate en raison de l'insalubrité du lieu. Aussi, pour des raisons de sécurité, cette étude s'est cantonnée à l'analyse des parements intérieurs et extérieurs, de la cave au premier étage où les observations n'ont

pu être faites que depuis le palier, les planchers menaçant ruine. Quant aux sondages qui devaient être effectués afin de replacer le bâtiment dans un contexte sédimentaire, ils n'ont pas pu être réalisés à cause des gravats jonchant les sols et du béton qui recouvrait le sol de la cave.

Pour autant, cette étude a permis de confirmer la date de construction du bâtiment, 1580, qui se trouve gravée sur le linteau de la porte plein cintre ouvrant dans le mur pignon occidental. Elle a aussi permis de mettre en évidence un bâtiment homogène dans sa construction mais qui a été réalisé en deux temps, puisqu'il se compose en réalité de deux habitations accolées, érigées à quelques mois ou quelques années d'écart. Chaque bâtiment est découpé en module identique : deux pièces en enfilade, une sur rue, une sur cour, au rez-de-chaussée. Les pièces sur rue sont dotées d'une cheminée et d'un évier. Au-dessus, au premier étage, deux autres pièces en enfilade sont éclairées par des fenêtres à meneaux. Chaque habitation possédait aussi un grenier éclairé et aéré par un petit fenestron carré surmontant les fenêtres à meneaux.

En ce qui concerne la cave, cette dernière apparaît entièrement bétonnée avec des aménagements destinés au stockage des barriques de vin.

Par la suite, ces habitations sont transformées avec la création de nouvelles cheminées et de placards.

Enfin, à l'époque contemporaine, alors que le bâtiment abritait une fabrique de chaises, des restaurations au béton sont réalisées et de nouvelles ouvertures sont créées.

GRADIGNAN

Place Roumégoux¹⁴

En vue du réaménagement de la place Roumégoux et en amont des travaux de grande ampleur conduits à partir de 2018, une opération de fouille a été prescrite en quatre étapes (été 2016, hiver/printemps 2017, été 2017 et automne 2017) sur les barreaux sud et est (cours du Général de Gaulle) de la place.

Près de 180 sépultures ont été mises au jour au total, datées de l'époque carolingienne à l'époque Moderne. Les architectures funéraires sont variées et différentes selon la

¹² BSR 2016. Suso R., Cassanis A., Solanas S. et Desguez S. *Prospection archéologique diachronique : l'occupation du sol sur le canton de Coutras (Gironde)*. Un état de la recherche, SRA Aquitaine, 2016, 78 p.

¹³ Notice issue du rapport final d'opération fourni par la responsable d'opération, Séverine Mages, Eveha.

¹⁴ Notice établie par la responsable d'opération, Hélène Réveillas, CAP, Bordeaux-Métropole.

période. Pour les tombes les plus anciennes, des contenants en bois ont été privilégiés. Au plein Moyen Âge, des coffrages en pierres et en mortier ont été réalisés afin d'accueillir les défunts. À l'époque Moderne, ces derniers disparaissent au profit de cercueils en bois cloués. Des enveloppes souples ont pu être mises en évidence par des observations taphonomiques et grâce à la présence d'épingles, principalement en alliage cuivreux. Le reste du mobilier est rare et est toujours moderne. Toutes les classes d'âge et les deux sexes sont représentés.



On peut également signaler la présence, en position secondaire, de fragments de céramique datés de l'Âge du Bronze.

L'étude du site est actuellement en cours.

Place Roumegoux¹⁵

Le réaménagement de la place Bernard Roumegoux et le renouvellement du réseau d'assainissement autour de cette place sont à l'origine d'une opération de diagnostic¹⁶ qui a révélé la présence d'une église médiévale et de son cimetière attenant sur la place. Ces résultats positifs ont motivé la réalisation d'une fouille préventive qui s'est déroulée en deux phases, en février et en juillet 2017.

Si les résultats de l'opération de fouille sont encore en cours d'exploitation, il est d'ores et déjà avéré que l'intervention a permis de préciser en partie l'emprise de l'ancien cimetière.

15 Notice établie par la responsable d'opération, Lola Briceno-Boucey, CAP, Bordeaux-Métropole.

16 Masson, J. Gradignan Place Roumegoux, *Rapport d'opération d'archéologie préventive (diagnostic)*, Service d'archéologie préventive de Bordeaux Métropole, 2015, 241 p.

Fig. 10, 11 et 12. - Gradignan, place Roumegoux



De par les contraintes du chantier, les tranchées réalisées sur le côté occidental de la place n'atteignaient qu'une largeur faible de 0,60 m (fig. 11). Dans ces conditions d'observations partielles, il n'a pas été possible de fouiller les sépultures en entier. Cependant, c'est une occupation funéraire couvrant la période médiévale jusqu'à la seconde moitié du XIXe siècle qui a été mise au jour (fig. 12). Il est intéressant de souligner que les plus anciennes sépultures, datées par radiocarbone, sont attribuables à une période comprise entre la fin du VIIIe et la fin du Xe siècle.

A l'opposé, les tranchées localisées à l'est de la place, à proximité et sur le cours du Général de Gaulle ont permis d'observer quelques ossements humains en position secondaire et des perturbations marquées par la présence de réseaux contemporains.

Bien qu'aucune limite ou clôture n'aient été appréhendées, cette opération confirme l'étendue du cimetière dans la partie occidentale de la place et a permis de préciser dans ce secteur les chronologies d'inhumations.

GRADIGNAN

Route de Canéjan, voir p. 200-202.



Fig. 13. - Guîtres, rivière de l'Isle.

GUÎTRES

Prospection-inventaire diachronique et subaquatique dans la rivière l'Isle¹⁷

Le but générique de la prospection subaquatique dans l'Isle, au niveau de Guîtres, était, et reste d'ailleurs, la réalisation d'un inventaire diachronique des mobiliers/vestiges archéologiques du lit mineur et du lit majeur de la rivière « l'Isle » associé à un repérage archéologique plus large.

Suite à une première prospection sonar en 2016, qui avait permis de localiser des épaves et quelques concentrations de pieux, nous nous sommes concentrés pour l'année 2017 sur un alignement de pieux en bois et de palplanches. En l'état actuel des choses, plusieurs hypothèses pour cet aménagement peuvent être avancées – *quai, berges stabilisées anciennement, etc.* – sans que l'on puisse trancher pour l'instant.

Ces hypothèses sont tout à fait viables car le port de Guîtres a été un chantier de construction de gabarres très actif jusqu'au XIXe siècle. En corollaire, il faut souligner que Guîtres est également un point de ruptures de charges pour la navigation sur l'Isle. Le commerce de nombreuses denrées et matériaux

17 Notice établie par la responsable d'opération, Vanessa Morin.

(sel, avoine, froment, farine, café, houille, peau de bœuf, sucre, savon, poivre, vin, céramiques, etc.) était largement développé depuis Périgueux en direction de Bordeaux et vers l'estuaire. Autant d'éléments qui sous-tendent l'aménagement de structures complexes et dont notre découverte pourrait être un exemple.

Une nouvelle opération sonar pour obtenir une cartographie sonar et une bathymétrie plus précise de la zone étudiée, envisagée sur 2018, devrait pouvoir permettre la caractérisation de cet ensemble.

LE HAILLAN

BHNS 2017, parking-relais Jean Mermoz, voir p. 154-156.

ISLE-SAINT-GEORGES et communes limitrophes¹⁸

Beautiran et Ayguemorte-les-Graves Château Haut-Calens (Pajas, Métairie de Bas)

L'année 2017 a vu se concrétiser l'opportunité d'accéder à de nouvelles parcelles qui pouvaient présenter un intérêt par leur proximité avec des sites où nous avons eu l'occasion de collecter des données ou qui ont fait l'objet de brèves recherches et signalements antérieurs. Ces sites, « Les Chambres » et « Bernicon », sur la commune d'Ayguemorte-les-Graves, étaient caractérisés par une occupation du Haut et Bas-Empire. Leur situation en bordure du paléochenal en faisait de bons candidats pour des emplacements d'occupation humaine, dans la même configuration et à mi-distance de la villa de Cauban-Ouest (Saint-Médard-d'Eyrans) et du site antique de Tout-Vent (Beautiran). Les zones nouvellement accessibles ont l'avantage de présenter une situation différente, jamais étudiée jusqu'à présent. Elles sont placées à environ 400 mètres en retrait du paléochenal, mais sont orientées parallèlement à sa berge, c'est-à-dire nord-ouest/sud-est.

Ces nouvelles parcelles se situent sur la propriété du château Haut-Calens, l'une sur la commune de Beautiran au lieu-dit « Pajas », l'autre à Ayguemorte-les-Graves au lieu-dit « Métairie de Bas ». La première zone couvre une surface de 3 ha et comprend les parcelles cadastrales 135, 136, 137, 507, 1608, 1812 et 1815. La seconde zone est restreinte à la parcelle cadastrale 377 d'une surface de 2 ha.

Ce sont les deux seules parcelles cultivées de ce secteur (vignes), dans cette configuration, au nord de la ligne de chemin de fer, et donc les seules à être actuellement adaptées à la prospection de surface.

À la différence des sites précédemment évoqués qui sont assis sur une forte épaisseur de sable, les terrains concernés sont placés sur une terrasse de sables, graviers et gros galets jaunâtres peu argileux. Cette terrasse est à l'interface entre la zone de palus marquant l'emplacement du paléochenal, et une terrasse plus haute composée également de sables, graviers et galets, mais plus fortement marquée par la présence d'argiles lourdes.

La stratégie adoptée pour ces nouveaux sites a été de couvrir rapidement un maximum de superficie pour appréhender la présence d'éventuel mobilier archéologique et, le cas échéant, d'en déterminer le potentiel avant de tenter d'en caractériser le type d'occupation. Dans cette configuration, un premier passage a été effectué rapidement en ciblant quelques linéaires pour une collecte de surface de mobilier céramique ou lithique. Malheureusement, cette prospection n'a donné aucun résultat.

La seconde étape a consisté en une prospection systématique des rangs de vigne, avec en appui un détecteur de métaux. À nouveau, aucun mobilier céramique ou lithique n'a été repéré. En revanche, la découverte de mobiliers métalliques a été particulièrement positive. La majeure partie des objets trouvés concerne le monnayage, mais quelques autres éléments sont toutefois à signaler.

Le premier d'entre eux est un ardillon de boucle de ceinture mérovingien. Il renvoie à un type de plaque boucle en alliage cuivreux incisé, dit de « type aquitain », fréquent dans toute la région. La datation qui peut être avancée le place dans la fourchette des VI^e-VII^e siècles. Le mobilier concernant cette période est rare dans ce secteur, ce qui en fait son intérêt. Il peut être mis en corrélation avec la nécropole mérovingienne de l'église de Saint-Médard-d'Eyrans, située à 4 km de là.

Des lests en plomb de filets de pêche ou de lignes, ont également été collectés. Ils se répartissent en : trois lests de type A ISG ; trois lests tronconiques ; un lest cubique percé ; une olive percée. Ces lests sont devenus fréquents sur tous les sites antiques étudiés sur l'Arruan et au-delà.

Parmi les petits artefacts remarquables, signalons un ferret de lacet zoomorphe en bronze. Il est formé d'une bande de métal rectangulaire allongée, fendue dans l'épaisseur, avec un trou de rivet pour la fixation sur la lanière de cuir. Le corps est terminé par une tête de crocodile. Ces objets usuels sont difficiles à dater et on les rencontre de l'époque gallo-romaine jusqu'aux époques médiévale et moderne. Cependant, par sa facture et son décor, nous sommes tentés de proposer une datation pour la période gallo-romaine.

¹⁸ Notice établie par le responsable de la prospection diachronique, Thierry Mauduit.

Également, une vervele (pendant de harnais) médiévale héraldique émaillée, figurant un blason d'or avec un loup (ou renard) de gueule dressé à gauche.

Le reste du mobilier métallique est composé d'artefacts habituellement trouvés pour les périodes modernes et contemporaines : boucles de ceintures, boutons d'uniformes, plombs de scellés de marchandises, médailles pieuses, etc.

En ce qui concerne le monnayage, il est composé de 28 monnaies modernes et contemporaines (soit 41 % du corpus), et de 40 monnaies romaines (soit 59 % du corpus) couvrant une longue période du I^{er} au IV^e siècle.

Pour la restitution des résultats, nous n'avons pris en compte que les monnaies Antiques, car elles constituent la majeure partie du corpus et nous intéressent particulièrement dans le cadre de notre étude. Ces monnaies se répartissent en 4 exemplaires pour Métairie de Bas et 36 exemplaires pour Pajas. Pour Pajas, on peut observer une dissymétrie entre deux zones. Les parcelles situées à l'ouest du Château Haut-Calens comptent à elles seules 37 des 40 monnaies du site (sur 2 ha), alors que les parcelles au sud et à l'est du château n'en comptent que 3 (sur 1,4 ha).

Les résultats font apparaître une dominance de la période du règne de Gallien à la fin du règne de Valens (31 exemplaires sur un total de 39). Cependant, les périodes du Haut Empire sont également présentes (du début de notre ère à 192 p.C.), quoique faiblement représentées. On retrouve ainsi des statistiques très proches de celles concernant la villa de Cauban-Ouest à Saint-Médard-d'Eyrans, mais aussi très éloignées de celles de l'agglomération de l'Isle-Saint-Georges. Faut-il y voir une relation avec le fonctionnement de la villa plutôt qu'avec l'Isle-Saint-Georges ? Cependant, l'absence de mobilier céramique ou d'éléments architecturaux pose question. Cette configuration ressemble à celle rencontrée le long des itinéraires viaries. La seule présence de monnaies dans le mobilier Antique a été soulignée lors de nos recherches sur le tracé de la Levade médocaine (chapelle de Birac : Didierjean, Brocheriou, 2012). Un autre exemple pourrait être le site de Couhins à Villenave-d'Ornon, où nous avons pu avancer l'hypothèse d'une desserte locale le long de l'Eau Blanche, entre le chemin Gallien et la source de l'aqueduc de Burdigala. Cela fait également écho aux méthodes employées sur la voie romaine Timacum Minus – Pautalia, en Serbie, pour lesquelles l'usage du détecteur de métaux s'est révélé un outil intéressant permettant, par la recherche de monnaies et autres artefacts métalliques, d'apporter des indices de la présence de voies, en l'absence d'autres mobiliers (Petrović, 2016).

Si le tracé du chemin Galien est attesté plus à l'ouest, une autre voie présumée mais non encore repérée avec certitude est à rechercher dans ce secteur. Cette voie reliant Bordeaux

à Agen doit correspondre à la « Caminasse » qui partait de Bègles et était jalonnée de sites du Haut Empire, Bas Empire et Haut Moyen Âge : Courréjean (nécropole Haut Moyen Âge), Cadaujac (nécropole à incinération au lieu-dit Paté), Saint-Médard-d'Eyrans (villa de Cauban-Ouest et nécropole Haut Moyen Âge). La voie se perd au passage du delta de trois rivières qui se jettent dans le paléochenal de la Garonne au niveau de l'agglomération protohistorique de l'Isle-Saint-Georges : l'Estey d'Eyrans, l'Estey Mort, le Saucats. Mais si l'on reprend son prolongement sur la rive opposée du delta, on peut tenter de retracer la suite de son parcours hypothétique, soit par la route actuelle (avenue du Chevalier d'Essnaud, puis Route de l'Arruan) qui passe par les sites gallo-romains de Bernicon, Les Chambres, cimetière d'Ayguemorte, Tout-Vent, soit par l'emplacement de la ligne de chemin de fer qui emprunte la crête de la terrasse de graves. Ces deux tracés proposés se rejoignent à Castres, puis la voie passerait par Portets et se confondrait approximativement avec la D 1113. En l'absence d'éléments avérés caractéristiques de la morphologie viaire ou d'un repérage évident des itinéraires, comme la photographie aérienne par exemple, nous sommes contraints de nous en remettre aux faisceaux de présomptions alimentés par les signalements de découvertes. En cela, la poursuite des investigations de terrain s'avère nécessaire, en particulier dans ce secteur.

Notons également, parmi les monnaies remarquables, la présence d'un antoninien de Lélien. Cet empereur usurpateur qui n'a régné que de mars à juin 269, n'a émis que deux types monétaires : un aureus et un antoninien, ce qui en fait un monnayage très rare. Il s'agit pourtant du deuxième exemplaire dans ce secteur, avec celui de la villa de Cauban-Ouest, à Saint-Médard-d'Eyrans (cf. rapport de prospection 2013).

Saint-Médard-d'Eyrans - Château de La Prade

En 2017, l'opportunité nous a été donnée d'accéder aux parcelles de vignes du château de La Prade, afin d'y mener une campagne de prospection.

En effet, il était intéressant de pouvoir mener des recherches dans ce secteur qui pouvait se révéler prometteur dans le cadre des investigations en lien avec la présence d'anciens itinéraires viaries. La Prade se trouve situé à l'aboutissement du chemin Galien avant son changement de direction vers Bordeaux au passage de l'estey du Saucats. Le château de La Prade est positionné à proximité de la jonction du tracé supposé de la voie romaine et de l'estey. De plus, le secteur de La Prade pourrait être un bon candidat au positionnement de la mutatio Stomatas mentionnée sur l'itinéraire de Bordeaux à Jérusalem.

Les prospections réalisées ont concerné les parcelles cadastrales 1304, 1305, 1275, 1276, 1277, 1278 (Saint-Médard-d'Eyrans). Le terrain planté de vignes est essentiellement composé d'un substrat argilo-calcaire dans lequel les

modules de calcaire sont fortement représentés. La prospection pédestre n'a révélé aucun indice archéologique. La céramique est quasiment absente, à l'exception de quelques rares tessons d'époques Moderne ou Contemporaine. Des fragments de tuiles des mêmes époques sont présents, mais en faibles quantités. En complément de la prospection pédestre, l'emploi du détecteur de métaux n'a pas apporté plus de résultats et aucun artefact métallique n'a été collecté.

La campagne de prospection au château de La Prade s'est donc avérée négative.

Saint-Médard-d'Eyrans **Villa antique de « Cauban-Ouest »**

Le travail du sol de deux parcelles anciennement observées a permis de compléter les données recueillies précédemment. En revanche, la zone cultivée étant assez importante cette année, son accès n'a pas été possible, pour respecter les recommandations du propriétaire. Une autre zone, fortement couverte par la végétation, n'a pas permis une prospection efficace et a donc été délaissée. Néanmoins, la cartographie et la chronologie du site s'affirment au fil des opérations et des observations.

Le sud-est de la parcelle cadastrale 2268 montre une forte concentration de matériaux de construction : tegulae, imbrices, moellons, fragments de briques et de carreaux de terre cuite. Deux nouvelles briques de placage, identiques à celle trouvée en 2015 dans le même secteur, pourrait indiquer la présence de thermes, ce type de matériaux étant souvent utilisé dans un tel contexte.

La céramique est présente mais très fractionnée, et aucune forme significative n'a pu être collectée à cet endroit. Seule une monnaie en argent a été trouvée sur cette parcelle, mais n'a pu être identifiée en raison de son usure importante (gauloise ou romaine ?)

L'ouest de la parcelle 71, quant à elle, habituellement peu pourvu en monnaies, a livré quatre exemplaires de l'empire gaulois (deux Tetricus 1er, un Tetricus II, un Victorin). Mais surtout, une fibule à ressort bilatéral à quatre spires, corde interne, de type 3b1b de Feugère (dite « pseudo La Tène II ») datée de la première moitié du 1er siècle a été trouvée, confortant ainsi l'hypothèse d'une création de la villa dès le 1er siècle de notre ère, ce type d'artefact étant bien plus fiable que les monnaies en termes de datation. La céramique est également bien représentée, cette fois dans un meilleur état de conservation, le sol ayant un peu moins été travaillé que sur les autres parcelles. Quelques formes ont ainsi pu être recueillies, montrant une chronologie s'étalant du Ier au IVe siècle.

La parcelle 2195 régulièrement prospectée montre à nouveau un net changement chronologique entre l'est et l'ouest.

En effet, si l'est est principalement représentatif de l'époque gallo-romaine, avec un monnayage conséquent essentiellement romain, l'ouest voit une progressive raréfaction de ces monnaies antiques (pour cette année, seulement un denier de Julia Mamée et une monnaie en argent indéterminée, gauloise ou romaine) au profit d'un numéraire des XVIe et XVIIe siècles (six monnaies et un jeton cette année).

Peu à peu, au fil des prospections, même si les éléments du Haut Empire collectés restent faiblement représentés, ils sont suffisamment évocateurs de l'occupation du site au moins à partir du 1er siècle ap. J.-C. En effet, si les monnaies ne peuvent apporter une signature chronologique fiable, la fibule pseudo La Tène II associée aux marqueurs céramiques comme la sigillée, les pieds de tripodes et les mortiers et quelques tessons des Ier et IIe siècles, montrent une fréquentation précoce des lieux. D'autres types, également attribuables au Ier siècle, voire au début de l'époque augustéenne, sont à signaler, comme le type 250 de Sautrot (40-110, Petit-Niort) ou le couvercle à empreintes digitées pour préhension de type 108 Sautrot, à pâte grise sableuse des ateliers de Vayres, également signalés cours du Chapeau-Rouge à Bordeaux (Sireix), datés de -40 à la fin du 1er siècle. D'autres éléments troublants qui pourraient aller dans le sens d'une présence antérieure au 1er siècle ap. J.-C. sont constitués par les deux fragments d'amphores signalés en 2015. Si le premier est difficilement identifiable du fait de l'absence de forme caractéristique (fragment de panse), mais certainement de type italique (Dressel I ?), le second en revanche est constitué d'une anse à pâte rouge caractéristique des productions tarraconaise datée de 30-15 av. J.-C. (Berthault). Ces indices antérieurs ou d'époque augustéenne ne permettent pas, en l'état des connaissances sur ce site, d'être attribués avec certitude à la villa ou à un autre type d'édifice qui aurait précédé celle-ci. Il faut espérer que les prospections à venir apportent de nouveaux éléments pour compléter notre inventaire.

Enfin, un nouveau lot de lests en plomb de filet de pêche (Mauduit, 2012) se répartit ainsi : deux plombs de type A ISG ; quatre plombs de type B ISG ; un lest globulaire en plomb, perçage central.

LANGOIRAN

Le Castéra¹⁹

En 2015, la septième campagne de fouille programmée du site du *castrum* du Castéra de Langoiran avait quasiment permis de solder la fouille d'un tiers du site.

19 Notice établie par la responsable d'opération, Sylvie Faravel, université Bordeaux-Montaigne, Ausonius.

Depuis lors, avant de poursuivre les opérations de terrain, il a été décidé de faire un bilan de l'acquis. Les années 2016 et 2017 ont été consacrées à l'avancée de la post-fouille en ciblant tout particulièrement les études de mobilier et la réalisation de datations afin d'affiner la chronologie du site.

En 2017, une autorisation a été demandée auprès du service régional de l'archéologie dans le seul but de compléter les relevés planimétriques et stratigraphiques. Cette opération a eu lieu et n'a pas donné lieu à des fouilles et donc d'avancée significative sur le terrain. Elle a permis en revanche de disposer des données complémentaires nécessaires à la réalisation d'une synthèse globale et de programmer la reprise du terrain prévue pour 2019.

LANGON

Quai de Garonne²⁰

Cette prescription de diagnostic archéologique motivée par un projet de réhabilitation des quais de la Garonne, visait deux objectifs : identifier d'éventuelles paléo-berges de la Garonne

et vérifier la présence de vestiges de fortifications bastionnées mentionnés dans l'historiographie. L'implantation choisie des sondages a permis de répondre à ces deux questions.

L'analyse des plans anciens et de la gravure du Viert confirme assez précisément ce que l'on sait de la ville au Bas Moyen-Âge : on reconnaît les deux enceintes ponctuées de tours de défense au niveau de l'église de Saint-Gervais et de Notre-Dame du Bourg. Le port, semble-il, est établi en ce début du XVIIe siècle dans un coude situé entre le château et Saint-Gervais. Il ne présente pas d'infrastructures particulières et se développe directement sur la rive (fig. 14 et 15). Au début du XVIIIe siècle, il se trouve à l'aplomb de la « maison Cazenave » entre deux rochers affleurants et protégés par un bastion en forme de chicane nommé la « Porte du Port ».

En ce qui concerne le trait de rive du début du XVIIIe siècle, à l'ouest il est relativement identique à celui d'aujourd'hui mais on constate qu'il est nettement en retrait vers l'est en direction des anciens Carmes. La partie est, au niveau des sondages 5 et 6, a donc subi un comblement très important lié aux épisodes

20 Notice établie par le responsable d'opération, Jean-Michel Martin, Inrap.

Fig. 14. - Langon, les quais de Garonne en 1612 par Joachim du Viert, interprétation.

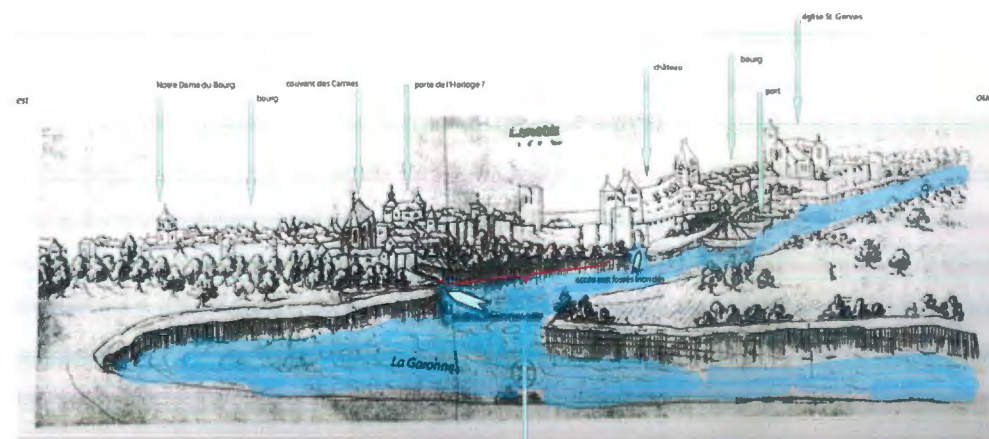


Fig. 15. - Lagon, carte d'arpentage en 1716-1717, interprétation.

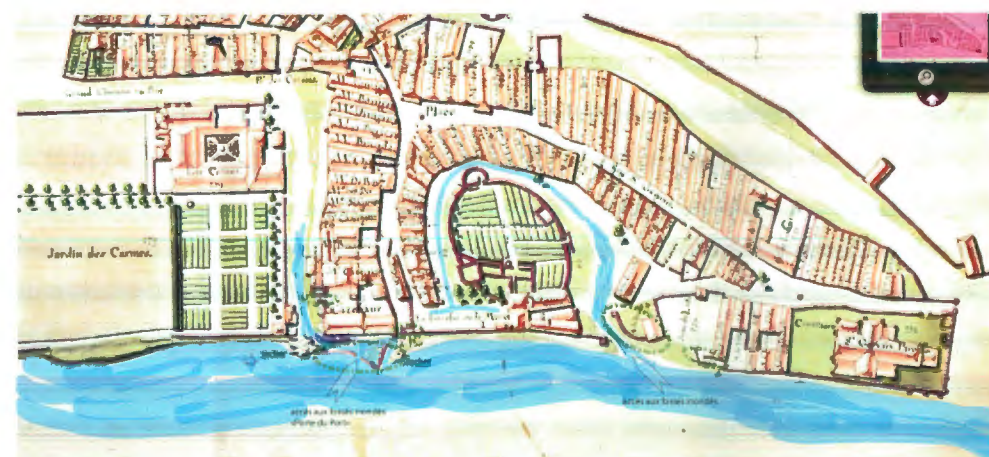




Fig. 16. - Langon, quai de Garonne.

d'inondations. Ceci est clairement confirmé par la découverte d'une paléo-berge au niveau du sondage 6 qui a livré les restes d'un dépotoir sauvage remontant à la fin du XIXe et le début du XXe siècle. Il est constitué de nombreux tessons de vaisselles en faïence et de bouteille en verre. Si cette découverte peut sembler anecdotique, elle permet cependant d'établir un bon échantillonnage du mobilier domestique de cette période et, avec l'appui des observations géomorphologiques, de situer la présence d'un trait de rive ancien remontant au moins au début du XVIIIe siècle.

Sur le plan archéologique, la découverte particulièrement notable se rapporte à la ville médiévale et à ses fortifications. En effet le tronçon de muraille de plus de 2,60 m d'épaisseur à l'appareillage soigné, découvert dans le sondage 3 et perpendiculairement à la Garonne, vient confirmer l'existence du rempart de la ville à cet endroit ; il pourrait remonter au XIIIe siècle d'après les historiens locaux (fig. 16). Il présente un très bon état de conservation, en particulier son parement, et doit se poursuivre logiquement, si l'on en croit la trame urbaine, parallèlement au cours du Rocher entre la limite bâtie et les différentes cours attenantes. On notera pour compléter que les sondages 1 et 2, situés à l'emplacement supposé de la « Porte du Port » et d'un bastion en chicane, n'ont révélé que des niveaux de graves.

LIBOURNE

Place Saint Jean ²¹

La construction de nouveaux espaces pédagogiques dans le lycée privé Montesquieu de Libourne a fait l'objet d'une prescription de diagnostic archéologique. L'emprise de 330 m² concerne les parcelles 769 à 772 de la section CN.

Plusieurs nécropoles antiques ont été localisées à Libourne place de la mairie, place J.-J. Rousseau, rue Jules-Simon, ancienne rue Saint-Jean. Dans cette même rue, sous les

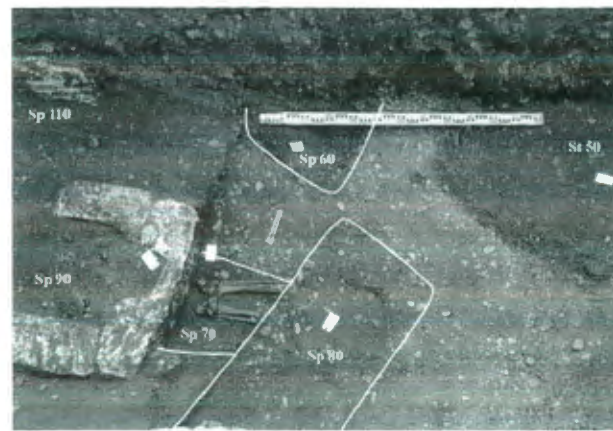


Fig. 17. - Libourne, place Saint-Jean.

bâtiments mêmes du lycée privé Montesquieu, en 1852, les restes d'un aqueduc et une sépulture en *tegulae* en bâtière ont été mis au jour. Deux tranchées ont été creusées au cours du diagnostic. Elles ont confirmé la présence du cimetière de la ville au nord de l'église Saint-Jean. Les premières sépultures apparaissent à 1,45 m de profondeur. Ce sont des cercueils, des tombes bâties et des sépultures en pleine terre. Faute de mobilier archéologique ancien, nous ne pouvons pas dater la première occupation. Nous n'avons ainsi pas retrouvé de trace de la nécropole antique ou de la nécropole mérovingienne observées rue Saint-Simon à moins de cinq mètres. Aucune présence de *tegulae*, de mobilier antique, de cuve monolithe, de couvercle de sarcophages trapézoïdaux n'a permis d'identifier une occupation ancienne.

97 avenue Louis Didier ²²

La création d'un lotissement au sud de Libourne, dans un méandre de la Dordogne peu avant sa confluence avec l'Isle classé en zone de sensibilité archéologique, a entraîné la prescription d'un diagnostic.

Aucun vestige ancien n'a été découvert probablement en raison de l'extraction de sables fluviaux à l'époque contemporaine, ces activités ayant fortement modifié le sous-sol. Seuls des fossés parcellaires ont été vus.

LORMONT

38 rue André Dupin / avenue de la Résistance, voir p. 175-178.

²¹ Notice établie par la responsable d'opération, Hélène Silhouette, Inrap.

²² Notice établie par la responsable d'opération, Nathalie Moreau, Inrap.

MÉRIGNAC

Allée du président René Coty, voir p. 167-169.
ZAC centre-ville îlot 2, voir p. 169-175.

361 avenue Aristide Briand ²³

Le projet de construction d'un ensemble de logements a été l'élément déclencheur d'une fouille préventive réalisée par l'INRAP. Le diagnostic réalisé en mai 2016 par le centre d'archéologie préventive de Bordeaux Métropole avait permis de mettre en évidence les vestiges d'une occupation discontinue entre le Moyen Âge et les périodes modernes et contemporaines.

L'opération de fouille archéologique s'est déroulée en 2017 sur une superficie totale de 2 500 m². Elle a permis la mise au jour et l'enregistrement de 193 faits archéologiques qui concernent essentiellement les périodes médiévales, modernes et contemporaines.

La période médiévale est marquée par une occupation dont la partie la plus significative se situe sur la marge est de l'emprise. Elle correspond vraisemblablement à un habitat sommaire sur poteaux de bois dans un environnement soumis aux aléas des débordements du petit ruisseau proche. Le terrain est drainé par une série de petits fossés.

L'élément le plus notable concernant l'époque Moderne est constitué par un large chemin empierré situé dans la partie sud de l'emprise et bordé d'un fossé.

À l'époque contemporaine, le terrain fait l'objet de mise en culture consécutivement à l'apport d'une couche importante de remblai de terre à jardin. De nombreuses et significatives fosses de plantations témoignent de la transformation en jardin d'agrément de l'espace autrefois cultivé.

L'étude, non achevée à ce jour et dont la principale porte sur les vestiges mobiliers, permettra de préciser les chronologies d'occupation.

MONSÉGUR

Neujon ouest ²⁴

Le site de l'ancienne église Saint-Félix de Neujon, localisé au sud-ouest de la bastide de Monségur, a fait l'objet d'une nouvelle intervention en 2017.

Des fouilles programmées dirigées par Serge Camps dans les années 1960 à 1980 avaient mis en évidence l'espace résidentiel d'un établissement de type villa, occupé entre le Ier et la fin du IVe siècle. À la fin du Ve ou au début du VIe siècle,



Fig. 18. - Monségur, Neujons.

une pièce quadrangulaire est aménagée sur les structures antiques, qui sont alors en partie remaniées. Des sépultures en sarcophages (datables des VIe-VIIe siècles) sont installées à l'intérieur d'un bâtiment ou enclos qui lui est accolé au sud. Au cours du Moyen Âge, une abside est ajoutée à la pièce nord et l'espace d'inhumation, utilisé en continu jusqu'à l'époque moderne, se développe à l'intérieur et autour de l'ensemble bâti. La paroisse Saint-Félix est mentionnée pour la première fois au XIIIe siècle et supprimée à la fin du XVIIIe siècle.

Les nouvelles recherches engagées sur le site visent à préciser les modalités de l'aménagement et de l'évolution de l'édifice de culte. L'intervention de 2017 avait pour objectif de finaliser un sondage ouvert l'année précédente à l'extérieur du bâtiment, à l'aplomb du mur septentrional de la nef. Dans ce dernier, dix-huit sépultures ont été mises au jour (douze en 2016 et six en 2017), dont deux avec coffrages en pierre. L'un d'eux repose sur un sol en mortier antique, qui fonctionne avec le mur sur lequel s'appuient le bâti du haut Moyen Âge et l'extension occidentale de l'église, dont la chronologie reste à préciser. Les niveaux résidentiels sont perturbés au nord par un large massif, parallèle au mur de nef et en grande partie récupéré au cours de l'époque Moderne.

L'étude du mobilier est encore en cours, mais les données recueillies permettront d'affiner la chronologie de la construction et du développement du lieu de culte de Neujon au cours du Moyen Âge, ainsi que celle de l'habitat antique, dont au moins trois états ont pu être identifiés. Des aménagements en matériaux périssables, perçant sol et arase des murs gallo-romains, pourraient être rattachés à une occupation du site pendant l'Antiquité tardive.

²³ Notice établie par la responsable d'opération, Bertrand Ducournau, Inrap.

²⁴ Notice établie par la responsable d'opération, Christelle Ehrhardt, doctorante, université Bordeaux-Montaigne.

PESSAC

ZAC Centre-Ville Îlot 8a, voir p. 202.

PESSAC-SUR-DORDOGNE

Pièce de l'église ²⁵

Un projet de construction de maisons individuelles est à l'origine de la prescription d'un diagnostic archéologique sur les 11 825 m² des parcelles AC 1 et 163. Le terrain se situe à l'est du bourg, en face du chevet de l'église Saint-Vincent. D'origine romane, elle est remaniée dès le XVe et jusqu'au XIXe siècle.

Ses murs contiennent du petit appareil de récupération et dans son cimetière des sarcophages mérovingiens ont été mis au jour. Ce secteur est aussi connu pour la présence d'une occupation gallo-romaine tandis que la parcelle jouxtant l'emprise du diagnostic à l'est a livré des tessons médiévaux. L'époque moderne est marquée par l'édification du château de Vidasse au nord-ouest et des sites préhistoriques, notamment de l'ère magdalénienne, complètent l'éventail de l'occupation sur la commune.

Le diagnostic a confirmé dans sa section orientale l'existence de nombreuses structures en creux (fosses, silos, fossés) et indices archéologiques isolés (céramique) attestant d'une occupation antique et médiévale à Pessac-sur-Dordogne. Le profil du terrain ne permet pas de définir un niveau d'apparition bien défini pour l'ensemble de ces structures. La présence antique se traduit par une structure de rejet de crémation, la fosse très charbonneuse ST11, qui a livré de très petits restes

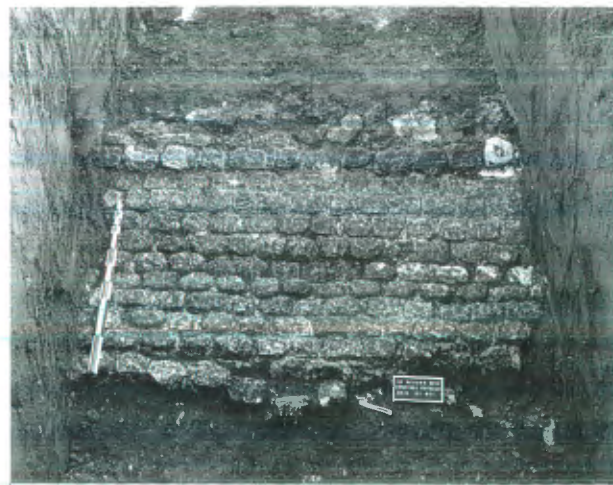


Fig. 19. - La Rivière, rue des Coteaux.

osseux humains brûlés associés à un nombre plus faible de très petits fragments de faune, également brûlés. Le Moyen Âge est représenté par plusieurs tessons de céramique datés entre le IXe siècle et le XVe et probablement quelques fosses (silos, ...), même si celles-ci ne peuvent pas être rattachées à cette période avec certitude. De rares céramiques protohistoriques épars et quelques éléments lithiques complètent le corpus archéologique dans ce secteur.

LA RIVIERE

Rue des Coteaux ²⁶

Le secteur à diagnostiquer se trouve sur la commune de La Rivière, située sur la rive droite de la Dordogne entre Libourne et Saint-André-de-Cubzac et à moins d'un kilomètre au nord-est de la rivière.

L'intervention a été provoquée par un projet d'installation de lotissement de parcelle non encore définitif (clause suspensive lors du sous-seing). La zone à sonder se trouve à la transition entre la plaine alluviale et les premiers reliefs, le long de la rue des Coteaux et en bordure immédiate de l'église (au nord-ouest de celle-ci). La parcelle est de forme globalement carrée et de 5548 m² de superficie.

Nous avons décidé, après concertation avec l'aménageur, de disposer les tranchées le long des limites des futures parcelles. Huit sondages ont été réalisés dont sept perpendiculaires à la pente. Ils ont permis de couvrir 570 m², c'est-à-dire 11 % de la surface menacée.

L'abondance et la bonne conservation des vestiges nous ont rapidement contraints à faire des choix. Nous avons décidé de repérer en plan un maximum de murs tout en sélectionnant quelques « spots » où leur stratigraphie a pu être étudiée plus minutieusement. Cette méthode nous a permis d'appréhender l'organisation générale de l'habitat gallo-romain mais aussi de mettre en évidence les sols en relation avec les murs dont l'élévation était conservée. Malgré cela, seuls des sols frustes ont été découverts même si la présence de pièces chauffées a pu être attestée.

L'opération a donc permis de mettre en évidence un important ensemble d'habitat gallo-romain de type « villa » dont trois ailes apparaissent de manière assez claire. Le bâti, réparti sur plus de 3000 m² mais s'étendant probablement plus largement en direction de l'église, est installé sur une pente assez forte (15 % environ). Ce fait a rendu nécessaire la disposition

²⁵ Notice établie par le responsable d'opération, Mathieu Tregret, Inrap.

²⁶ Notice établie par le responsable d'opération, Gérard Sandoz, Inrap.

des pièces en terrasses (d'environ 4 à 5 mètres de largeur semble-t-il). La conservation des vestiges est remarquable (plusieurs murs atteignent 1,50 m de hauteur dont la moitié en élévation avec trace de seuil). La construction est d'excellente qualité : petit appareil soigné avec mortier très solide et joints au fer sur les parements (y compris sur le mur d'enceinte du domaine). Plusieurs témoins de pièces thermiques ont été retrouvés (*tubulus* en place, béton de tuileau, *tegula mammata*). Malgré cela, aucun sol prestigieux de type mosaïque n'a été découvert mais il est quasi-certain qu'une fouille permettrait de les localiser.

A cette occupation, succèdent des aménagements médiévaux : deux fosses-silos dans le quart ouest du terrain et deux sarcophages monolithes dans le quart sud, au voisinage de l'église. Les silos ont livré un mobilier datable des Xe-XIIIe siècles après J.-C.

Enfin le quart nord a permis de mettre en évidence un très important four de tuilier d'époque moderne.

SADIRAC

Impasse Farizeau ²⁷

Le diagnostic archéologique a eu lieu préalablement au projet de construction d'une maison d'habitation.

Trois tranchées ont été réalisées dans les zones accessibles. Elles ont mis au jour les fossés bordiers d'un chemin représenté sur le cadastre napoléonien. Une fosse et un trou de poteau leur sont associés. La céramique livrée par les différentes structures correspond à celle produite par le centre potier de Sadirac du XVIIe siècle au XIXe.

Tioulet ²⁸

Au lieu-dit Tioulet, hameau de Lorient, de nombreux terrains font l'objet de scission et de ventes depuis plusieurs années, à des fins de constructions pavillonnaires. Une surveillance archéologique constante permet de multiplier les données et les connaissances sur la vocation artisanale potière de ce secteur de Sadirac, à partir du Moyen Âge jusqu'à l'époque Contemporaine.

D'une superficie totale de 2150 m², l'emprise concernée par le présent diagnostic est traditionnellement située dans la zone d'extension de l'artisanat céramique à l'extrême fin du Moyen Âge.

Quatre tranchées ont permis d'explorer une surface équivalente à 8,7 % des terrains concernés par le redécoupage foncier opéré sur les parcelles AC n°139, 781, 782 et 783,

ou 13,6 % en tenant compte des contraintes d'accès. Deux d'entre elles se sont révélées positives, dans lesquelles quatre puits d'extraction ont été découverts, ainsi que deux fosses attenantes. Ce type d'aménagement est désormais bien reconnu à Sadirac. Pour des raisons de sécurité, le fond des puits n'a pu être atteint. Ces structures sont liées à l'extraction de l'argile dite bleue, utilisée de façon exclusive à partir du XVIIIe siècle dans la fabrication de céramique. L'un des puits comportait une couche de remplissage intégralement composée de fragments de vaisselle, vases quasi-complets et ratés de cuisson, datés entre la fin du XVIIIe et le début du XIXe siècle. Les archives mentionnent à partir de cette période des cas d'accidents concernant l'exploitation des puits et leur abandon en suivant. Le seul indice d'une fréquentation un peu plus ancienne des lieux est un lot de céramique caractéristique des productions médiévales de la fin du XIIIe siècle, ou courant du XIVe siècle, découvert en épandage. Ce dernier peut être rattaché aux vestiges de la même période mis au jour sur la parcelle limitrophe au nord ²⁹ et fouillés à 100 m au sud-est ³⁰.

Vilateau ³¹

Cette opération a été provoquée par un projet de division parcellaire situé sur la commune de Sadirac, au lieu-dit « Vilateau » c'est-à-dire à l'extrémité orientale de la commune et à cinquante mètres au sud de l'axe reliant Créon à Sadirac.

Par rapport à la topographie du secteur, le terrain est situé sur un des points hauts de Sadirac (altitude moyenne de 95 m) et à 100 m au sud-ouest du lieu-dit « Minguet ». Ce dernier site correspondait à un centre de production potière exploité par la famille Monsion. D'origine probablement ancienne, son activité s'est poursuivie jusqu'à une période très récente puisqu'il est, semble-t-il, le dernier four à avoir cessé sa production.

Les trois parcelles, d'une superficie de 3528 m², ont fait l'objet de quatre sondages. Le ratio entre la surface ouverte (260 m²) et la surface totale (3528 m²) s'établit ainsi à 7,4 % environ.

La majeure partie du secteur diagnostiqué s'est révélée négative, à l'exception d'une grande fosse d'extraction d'argile de surface (terrier) de 4,50 m de diamètre pour 0,90 m de profondeur, située à l'extrémité nord de la parcelle. Cette fosse

²⁷ Notice établie par la responsable d'opération, Nathalie Moreau, Inrap.

²⁸ Notice établie par le responsable d'opération, Vincent Duphil.

²⁹ Elizagoyen, V., Sadirac - Tioulet. *Bilan scientifique régional*, SRA Aquitaine, 2012, p. 110-111.

³⁰ Etrich, Ch., Guériteau, A., Sadirac - Tioulet, Lot A. *Bilan scientifique régional*, SRA Aquitaine, 2015, p. 112.

³¹ Notice établie par la responsable d'opération, Gérard Sandoz, Inrap.

a livré un échantillonnage de mobilier caractéristique du début du XIX^e siècle dont la composition évoque des rejets provenant du site de production potière de « Minguet » situé à cent mètres plus au nord (jattes, pots de fleurs et tuyaux).

SAINT-ANDRÉ-DE-CUBZAC

Place de la Libération³²

La commune a demandé la réalisation d'un diagnostic archéologique préalablement à l'enfouissement d'un container poubelle à proximité de l'église paroissiale.

L'unique tranchée réalisée a mis au jour, toutes chronologies confondues, des occupations humaines sur 2 m de hauteur. Une sépulture médiévale au sens large ou plusieurs illustrent ce premier fait. Plus tard, l'abandon de la zone funéraire sera marqué par le creusement d'un fossé, vraisemblablement, qui perfora les niveaux initiaux. Son remplissage renferme de la céramique du Haut Moyen Âge et de l'époque antique.

Au Bas Moyen Âge probablement, la zone sera remblayée et changera de destination comme l'atteste la présence de fosses et de murs. Ces derniers semblent correspondre aux vestiges d'une partie de l'îlot d'immeubles détruite pour la création de la place de la Libération comme le montrent les différents plans. Les remblais constitués par cette démolition étant répartis autour d'un mur conservé sur une grande longueur alors qu'il était encore partiellement en élévation. Par-dessus viendront les niveaux de chaussée contemporains.

SAINT-DENIS-DE-PILE

Bômale³³

La mairie de Saint-Denis-de-Pile est à l'initiative du futur aménagement d'un espace festif et culturel dans l'angle sud-ouest du parc de la chartreuse de Bômale, à la sortie nord du bourg. Le diagnostic archéologique réalisé sur les parcelles ZW 15 et 17 concerne une superficie totale de 7400 m² et s'inscrit dans un contexte historique fort. Il borde le tracé de la voie romaine, au sud d'un grand établissement antique interprété comme une *villa*. Il intègre une noble propriété attestée dès la fin du XVI^e et installée sur la berge de l'Isle, juste au nord de l'église paroissiale et de son cimetière.

Neuf tranchées ont permis d'explorer une surface équivalente à 5,3 % des terrains concernés par le projet, ou 7,6 % en tenant compte des contraintes d'espace. Elles se sont toutes révélées positives puisque 33 fosses de plantation y ont été découvertes, ainsi que 14 sections de fossés, 11 trous de poteau/piquets, et

20 fosses, dont la moitié s'apparentent à du dessouchage ou des chablis. Ces anciens creusements constituent un ensemble homogène de structures liées à l'aménagement des jardins du domaine de Bômale, tour à tour ornementaux, cultivés puis espace vert, durant les époques Moderne et Contemporaine. Le mobilier y est quasi-absent.

Les sondages n'ont livré aucun indice d'occupation rattachable au Moyen Âge, à l'Antiquité ou à des périodes préhistoriques jusqu'au toit de la terrasse alluviale. Le plus ancien indice de fréquentation des lieux remonte au Bas Moyen Âge (XIV^e et XV^e siècles). Les résultats des investigations en sous-sol, associés aux données fournies par les textes et cartes anciennes, confirment simplement la place des terrains diagnostiqués au sein de l'ensemble paysagé (arbres, hypothétiques haies et fossés bordiers d'allées...) et agricole (verger, vignes...) des jardins du domaine de Bômale.

SAINT-ÉMILION

Couvent des Cordeliers³⁴

Le projet de réhabilitation de la société Calès-Technologie (maitre d'ouvrage), mené sous la maîtrise d'œuvre par le cabinet Architecture et Patrimoine (D. Boullanger), a offert la possibilité d'étudier l'ancien couvent des Cordeliers. Afin de vérifier la nature et la chronologie des vestiges, mais aussi de préciser la latitude dont peut disposer le projet architectural, des sondages préalables d'ampleur limitée ont été effectués manuellement et complétés par une étude du bâti.

Seize sondages ont été réalisés dans un premier temps (fig. 20). Sur les cinq sondages ouverts dans le cloître, un seul s'est avéré positif avec la découverte d'un sol carrelé (13 cm de côté par 3 cm d'épaisseur), situé à seulement quelques centimètres du niveau de circulation actuel. Aucun caniveau maçonné n'a été découvert en bordure du jardin du cloître. Quatre sondages ont été ouverts le long du flanc nord de l'église. A part quelques niveaux de sols modernes et l'important apport de remblai constaté, aucune sépulture n'a été trouvée dans la cote préalable des travaux. Enfin, sept fenêtres archéologiques, réparties en fonction du cahier des charges, ont été entreprises dans l'église. Les trois sondages réalisés au niveau du chœur ont permis d'une part de dégager la fondation débordante du chevet à pans coupés et, d'autre part, de mettre au jour un mur arasé attestant que l'église primitive du XV^e siècle était dotée d'un

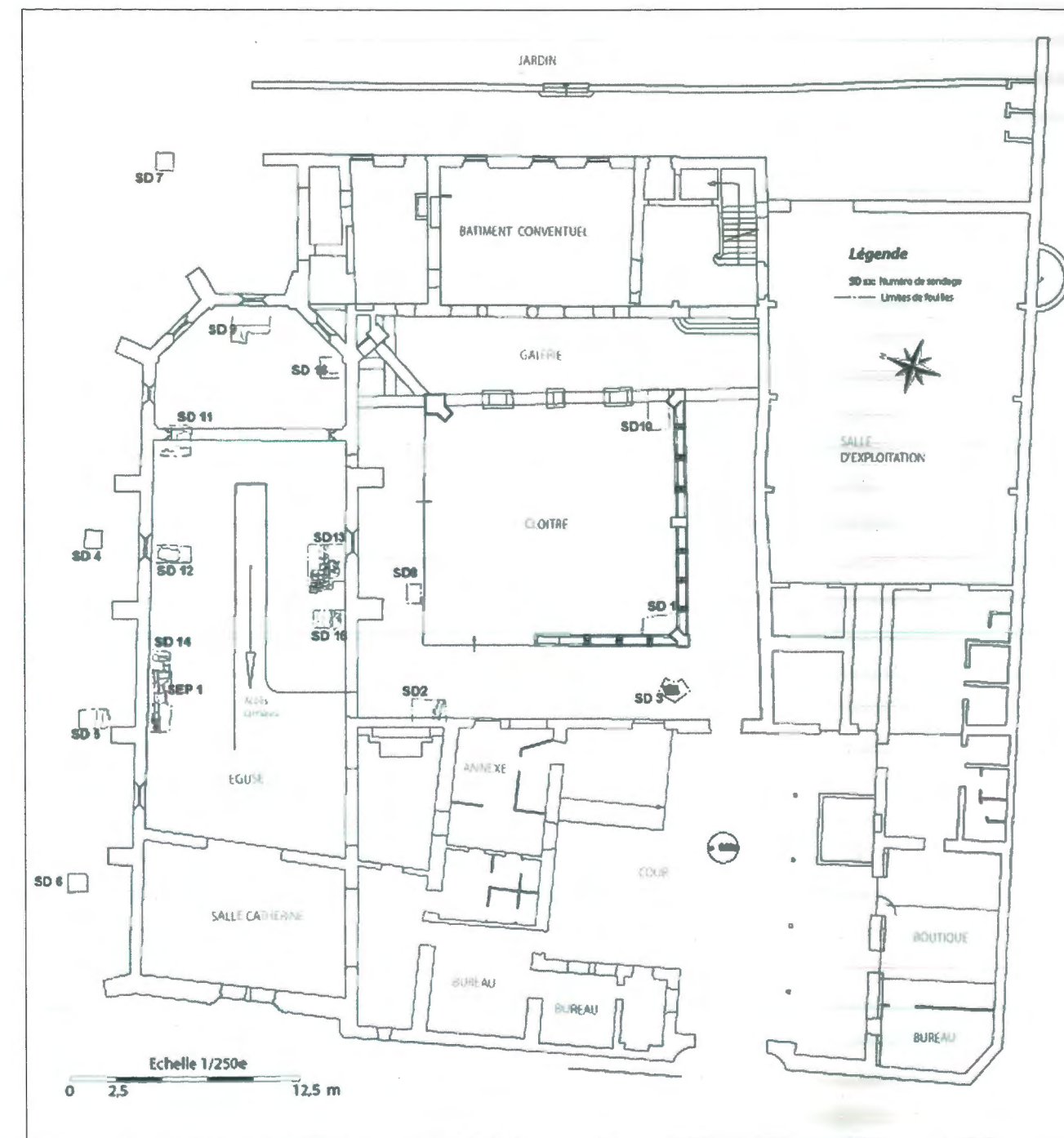


Fig. 20. - Saint-Émilion, cloître des Cordeliers.

32 Notice établie par la responsable d'opération, Nathalie Moreau, Inrap.

33 Notice établie par la responsable d'opération, Vincent Duphil, Inrap.

34 Notice établie par la responsable d'opération, Natacha Sauvaitre, Hadès.



Fig. 21. - Saint-Emilion, couvent des Cordeliers.

chevet plat. Les quatre sondages ouverts dans la nef confirment, quant à eux, l'existence de vestiges bâtis antérieurs à l'installation des Cordeliers (fig. 21). Une sépulture d'enfant aménagée dans les gravats liés à la destruction des anciennes maisons y a par ailleurs été dégagée attestant la présence d'inhumations contemporaines à l'occupation du site par les religieux.

Le deuxième volet de cette intervention, concernant l'analyse du bâti de l'édifice de culte, a été effectué avec la collaboration d'Agnès Marin, archéologue, spécialiste du bâti, à partir des relevés par corrélation dense réalisés par Pascal Mora de la société Archéotransfert (fig. 22). La lecture attentive des élévations confirme que les murs latéraux de la nef s'appuient ou intègrent des maçonneries antérieures (XIII^e ou XIV^e siècles). La chapelle latérale sud constitue la partie la plus ancienne. Elle a été construite en intégrant les vestiges d'une maison bourgeoise dont la façade sur rue et l'extrémité occidentale du mur sud ont été conservées. Nous avons pu démontrer que l'église primitive a été bâtie en deux étapes délimitées par les lignes de suture visibles sur les murs nord et sud de la nef. Ces dernières indiquent des arrêts temporaires liés à l'organisation technique du chantier. Le mur nord de la chapelle a été démonté lors de l'avancée du chantier vers l'ouest et repoussé plus vers le sud avec l'aménagement de deux grandes arcades, le tout aligné sur le mur sud de la nef. La lecture du bâti, confortée par un sondage préliminaire, atteste que l'église primitive était dotée d'un chevet plat. La construction d'un chevet à pans coupés voûté d'une croisée d'ogives est intervenue dans un second temps (vers 1500) entraînant l'obturation de la baie aménagée dans le mur sud du chœur.

Les résultats obtenus lors de cette première phase d'intervention effectuée entre le 20 mars et le 28 avril 2017 apportent des éléments inédits à l'histoire de cet établissement religieux qui seront à n'en pas douter complétés par le suivi archéologique des travaux de restauration prévu courant 2018-2019.

*Douve en contrebas du presbytère*³⁵

L'opération de diagnostic réalisée dans la douve, en contrebas du presbytère, est venue en complément d'une première étude réalisée en 2016 et portant sur le bâti intérieur en contrehaut. Cette opération avait porté sur la vérification de l'existence de constructions médiévales aujourd'hui disparues.

L'emprise se situe sur le front nord-ouest de la ville.

Trois tranchées ont été creusées à l'aplomb du rempart. Les profondeurs atteintes sont assez conséquentes, entre 2,50 m et plus de 3 m à partir du niveau actuel selon les sondages.

Ces dimensions corroborent les mentions anciennes des profondeurs des fossés de ville. Toutefois, les observations dans ces tranchées étroites n'ont pas permis d'infirmer l'hypothèse de reprise de carrière aux périodes modernes. Les remblais importants qui comblent les fossés sont relativement homogènes avec des matériaux de construction dans les parties les plus profondes dans deux des sondages et une épaisse couche de terre que nous retrouvons dans l'ensemble des tranchées. Les niveaux supérieurs sont marqués par des remblais contemporains et des aménagements de constructions légères adossées à l'escarpe du fossé.

*Impasse Cardinal*³⁶

L'opération de diagnostic réalisée est venue en complément d'une première étude menée par les membres du projet collectif de recherche « Saint-Emilion : genèse, architectures et formes d'un territoire », portant sur un ensemble bâti à l'angle nord-ouest de la ville médiévale.

L'unité désignée « maison E », participant de cet ensemble faisant l'objet de travaux de rénovation, le service régional de l'archéologie a jugé bon de compléter l'étude du bâti par un diagnostic d'archéologie préventive.

Une tranchée a été creusée à l'intérieur d'un appentis construit contre le mur de façade ouest daté du XIII^e siècle. Les informations récoltées montrent des niveaux de recharges successifs d'une puissance d'une soixantaine de centimètres environs sur le rocher calcaire. Celui-ci garde la trace d'une activité d'extraction de blocs de construction. Les quelques tessons recueillis dans la couche au contact du calcaire ne font pas remonter ces niveaux au-delà des XIV^e ou XV^e siècles.

A l'extérieur du bâtiment, l'éventualité de retrouver trace d'un mur actuellement visible sur la façade nord sous la forme d'un arrachement de blocs a été réduite à néant par la présence d'un accès en pente aux caves courant en sous-sol. La présence de fosses creusées dans le calcaire, possiblement antérieures aux constructions se signale tant en coupe dans le rocher, qu'en plan dans le sol de l'accès. Bien que réutilisées jusqu'au moins l'époque Moderne, elles témoignent de nouveau de la présence de telles structures associées aux constructions, telles qu'elles ont pu être étudiées lors de l'inventaire des maisons médiévales de Saint-Emilion. Associées à des épisodes d'extraction de matériaux, elles sont reconverties par la suite pour accueillir les eaux usées ou de ruissellement.

*La Madeleine*³⁷

Arrivés au terme de quatre campagnes de fouille, dont trois exclusivement consacrées au dégagement de l'église et de son cimetière, sur la parcelle communale AO 87, les données archéologiques s'accumulent et permettent de mieux cerner l'origine et le développement du site de la Madeleine à Saint-Emilion.

L'ouverture de deux nouveaux sondages conforte la chronologie relative du bâti. Le sondage, ouvert contre le mur ouest de l'agrandissement de l'église, outre les six sépultures mises au jour, permet la lecture du parement sur une hauteur de 1,26 m. Ce mur s'appuie très clairement contre le contrefort d'angle nord de l'église primitive. L'étude de sa mise en œuvre a permis de caler cette construction entre le milieu du XII^e siècle et le XIII^e siècle. La découverte d'un orcel (fig. 23), déposé avec le dépôt funéraire, dans une sépulture s'appuyant contre l'agrandissement, couplée à une analyse radiocarbone confirme la chronologie avancée.

35 Notice établie par le responsable d'opération, Bertrand Ducournau, Inrap.

36 Notice établie par le responsable d'opération, Bertrand Ducournau, Inrap.

37 Notice établie par la responsable d'opération, Natacha Sauvatre, Hadès.



Fig. 23. - Saint-Emilion, La Madeleine.

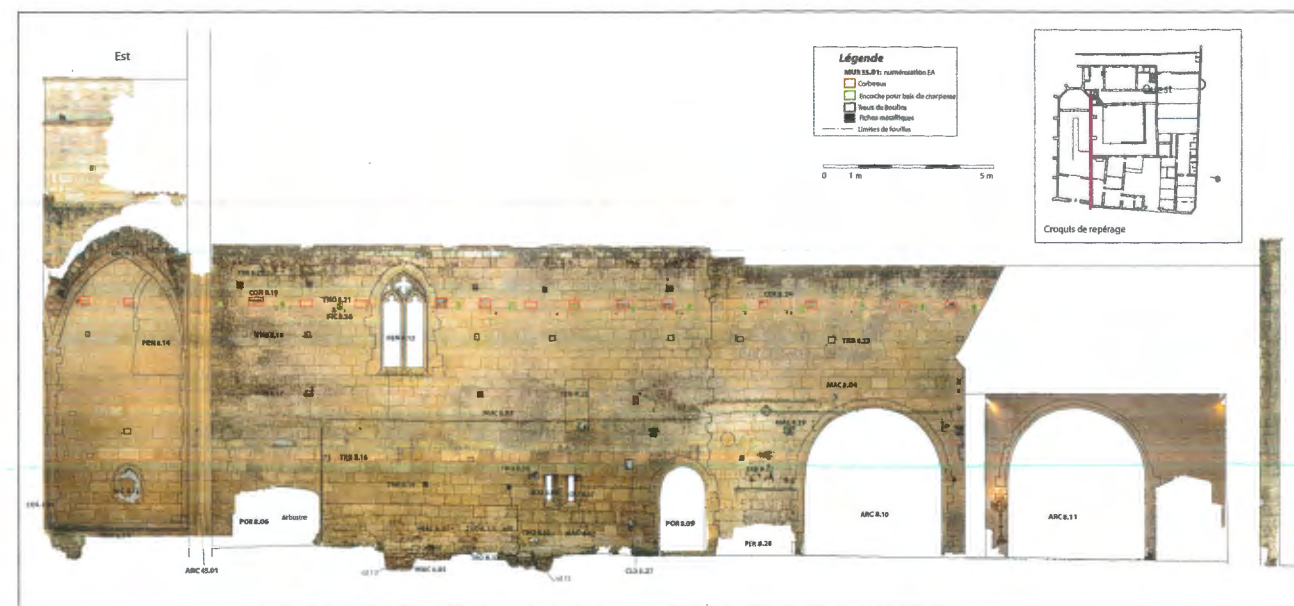


Fig. 22. - Saint-Emilion, couvent des Cordeliers.



Fig. 24. - Saint-Emilion, La Madeleine.



Fig. 25. - Saint-Emilion, La Madeleine.

Le plan quadrangulaire de l'avant-corps est bien cerné (fig. 24). Il est constitué de huit socles soigneusement assemblés et moulurés construits sur le même modèle. Seul le socle central de la ceinture nord comporte un décor de glyphes sur ses quatre faces (fig. 25). Ces sculptures attestent, au moins pour cette

maçonnerie, que le socle était visible. Cet espace est donc ouvert sur ses trois côtés avec des largeurs de passage entre les socles variant entre 1,40 m et 2,30 m. D'un point de vue strictement architectural, cet ensemble monumental présente les caractéristiques d'une halle, c'est à dire un espace couvert ventilé et charpenté. Cette construction élevée au cours du XIII^e siècle, va subir une modification importante avec la condamnation de ses accès. Lors de la précédente campagne nous avons pu constater à deux reprises que la fermeture avait été entreprise sur toute la largeur des socles et pas que sur la face externe des passages. La mise au jour de pierres taillées et dressées contre le support sculpté comportant des perforations atteste l'aménagement d'une porte en bois. Cette modification sous-entend une hausse du niveau de circulation de plus de 0,60 m. D'après la datation radiocarbone obtenue sur la sépulture coupant le muret 53 qui condamne l'un de ces passages, cette transformation devrait avoir eu lieu avant la fin du XIV^e siècle, voire dans le dernier tiers du XIII^e siècle.

Concernant l'occupation funéraire, vingt-sept nouvelles sépultures ont été mises au jour portant dorénavant à 169 le nombre de tombes référencées sur le plateau. Cette nouvelle

campagne a consisté à reprendre la fouille des tombes aux alentours de la façade de l'église primitive. Deux plateformes suspendues ont été mises en place cette année pour fouiller les pourrissoirs. Cette campagne a servi de phase de test. Le dégagement des dépôts secondaires découverts dans les pourrissoirs 126 et 98 n'est pas achevé. Ce type de fouille est laborieux et demande beaucoup de temps.

Moulin du Palat³⁸

Cette opération de diagnostic située au lieu-dit Moulin du Palat sur une parcelle qui devra accueillir une nouvelle plantation de vignes, s'est révélée positive dans la mesure où elle a permis d'observer la poursuite du bassin appartenant à la villa du Palat du Bas Empire qui avait fait l'objet de plusieurs campagnes de fouilles archéologiques programmées entre 1969 et 1988.

Les cinq sondages ouverts à l'occasion de ce diagnostic ont remis au jour l'amorce de l'abside nord et la suite du mur oriental du bassin. Ces derniers apparaissent tous entre 1,90 m et 2 m de profondeur, sous d'importants dépôts de terres noires mal datées mais caractéristiques des exhaussements alto médiévaux. C'est pourquoi la surveillance qui a eu lieu lors de l'installation des drains et de l'arrachage des vignes en 2015 s'est révélée infructueuse, les vestiges étant trop profondément enfouis. En revanche, aucune structure liée à la villa n'a pu être mise au jour dans la partie orientale du terrain et la tranchée 5 n'a pas permis de confirmer la poursuite de l'aile sud de la villa, ce massif devant s'arrêter avant le ruisseau.

Cette expertise apporte toutefois de nouveaux éléments quant à son aménagement qui montrent qu'elle est installée dans le lit de l'ancien cours d'eau, vraisemblablement détourné dès l'époque romaine, sans doute dans le but d'alimenter cet ensemble de jeux d'eau que l'on perçoit à travers le grand bassin et la fontaine de la pièce d'apparat (Balmelle, Raynaud et Rebourg 1992, pp 19-22). Cette situation en creux de vallon, dans des terrains humides a nécessité un assainissement du secteur que l'on retrouve dans presque toutes les tranchées et qui se présente sous la forme d'un gros remblai de blocs de calcaires noyés dans une matrice argileuse, installé concomitamment à la construction des murs du bassin. Ces terrassements importants impliquent la disparition d'éventuels vestiges appartenant à un état antérieur de la villa du Bas Empire. En revanche, le sondage 3 qui s'est attaché à descendre jusqu'à 4 m de profondeur, sans rencontrer le socle calcaire, a mis en évidence une occupation préromaine inédite du secteur qui se traduit par de la céramique piégée dans des vases et des tourbes noires.

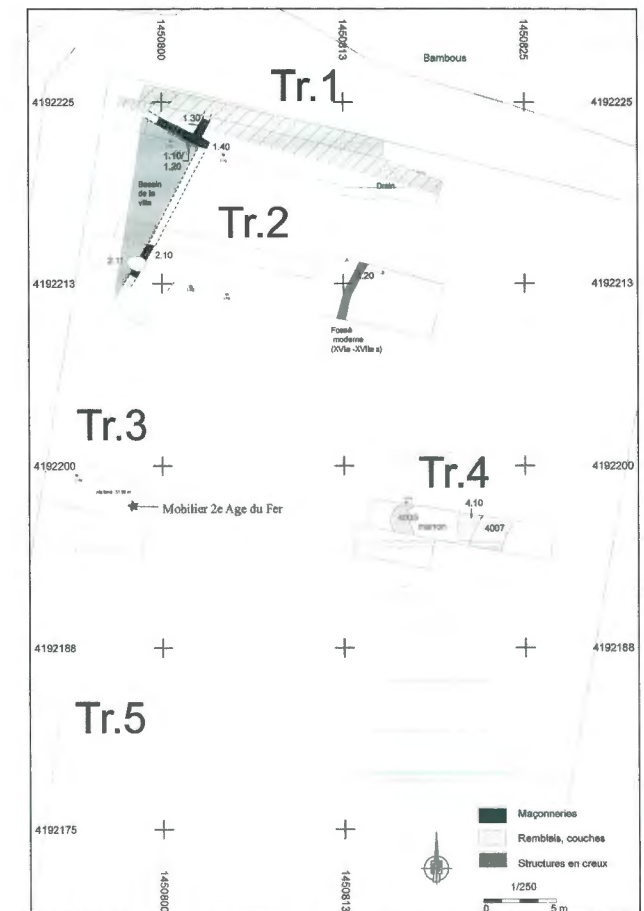


Fig. 26. - Saint-Emilion, moulin du Palat.

Ce mobilier est vraisemblablement en situation secondaire, et devait relever d'une fréquentation localisée à proximité, le long de la berge. Lors d'un épisode de crue, le ruisseau a pu emporter ces artefacts qui étaient d'ailleurs accompagnés de branchages. En raison de l'instabilité des sédiments et de la profondeur de découverte, ces vestiges n'ont pu malheureusement être explorés plus finement dans le cadre de ce diagnostic.

Enfin, des traces d'occupation fugaces sous forme d'un trou de poteau, peut-être alto-médiéval et des niveaux mal datés complètent les découvertes auxquelles s'ajoutent un fossé parcellaire d'époque Moderne. Par conséquent, et au vu de ces résultats, la plantation des futures vignes n'impactera pas les vestiges enfouis profondément dans le sous-sol de cette parcelle.

³⁸ Notice établie par la responsable d'opération, Christine Etrich, Inrap.

SAINT-LOUBES

Place de Bidon – Rue Max Linder ³⁹

Le diagnostic archéologique a eu lieu préalablement à la construction d'une maison d'habitation.

Trois tranchées, représentant une surface ouverte de 14,4 % ont été réalisées sur le pourtour de l'emprise de la future construction. Elles ont mis au jour un trou de piquet et les vestiges de labours vraisemblablement d'époque contemporaine.

SAINT-SYMPHORIEN

Place de l'église ⁴⁰

La réalisation d'un système de drainage accolé à l'église de Saint-Symphorien a conduit le service régional de l'archéologie à prescrire un diagnostic en périphérie de celle-ci. La commune de Saint-Symphorien se situe dans les landes de Gascogne, au sud du département de la Gironde.

Le projet prévoit d'ouvrir une tranchée de 80 m de longueur pour une largeur annoncée de 0,60 m. L'église éponyme est implantée au sud-est du village et aucun bâtiment ne s'appuie sur celle-ci. L'altitude moyenne du parvis actuel est 57,57 m Ngf.

Un diagnostic mené par M.-N. Nacfer (Afan) en 1990 avait permis de confirmer l'existence d'un ancien cimetière. Un sondage à l'aplomb de l'élévation, sur la face sud du bâtiment, avait mis au jour un drain « ancien » à environ 0,50 m de profondeur. Un caveau maçonné avait également été découvert au centre de la place, ainsi qu'une sépulture « récente », sans plus de précisions, à proximité d'un mur de clôture. L'édifice actuel remonte au XVI^e siècle mais certains textes attribuaient la création de la paroisse de Saint-Symphorien à la seconde moitié du XIII^e siècle.

Les cinq sondages, trois au sud et un au nord, contre l'église, auxquels s'ajoute celui réalisé un peu en retrait au sud-est, ont mis en évidence une tranchée de fondation tout le long de l'édifice, avec un niveau d'ouverture par rapport aux constructions, variable selon la profondeur des sondages. Elle pourrait correspondre à la construction de l'édifice actuel, datée du XVI^e siècle, voire à des réaménagements postérieurs.

Quatre individus, essentiellement des sujets immatures, et un adulte représenté par son membre inférieur droit, ont été repérés et prélevés au sud de l'église. Tous les individus sont inhumés sur le dos, à distance des murs, et aucune fosse

sépulcrale n'est visible. Ils apparaissent dans un niveau antérieur à la tranchée de fondation mais celle-ci n'ayant pas pu être datée avec certitude, il est délicat de proposer une chronologie pour ces inhumations, d'autant plus qu'elles ne présentent aucune architecture funéraire typique d'une période donnée.

SAMONAC

Mangaud ⁴¹

Une opération de diagnostic archéologique réalisée par l'Institut de recherches archéologiques préventives (Inrap) a eu lieu, au lieu-dit Mangaud, sur la rive droite de l'estuaire de la Gironde.

Elle fait suite à une prescription émanant de la Drac - Sra et concerne un projet de viabilisation d'une surface de 7187 m² qui, destinée à la construction d'habitations individuelles sur plusieurs lots disposés autour d'une voirie, est susceptible de détenir des éléments du patrimoine archéologique enfouis.

Une fosse, isolée et arasée, correspond à la découverte la plus significative de ce diagnostic.

Le mobilier contenu à l'intérieur permet d'affirmer que des indices du Haut Moyen Âge (VIII-X siècles) sont présents dans le secteur. De même, les quelques fragments de tuiles antiques (de récupération) localisées dans cette même fosse, laissent percevoir un bruit de fond correspondant à l'Antiquité.

La culture des vignes, intensive dans les parcelles concernées a eu sans doute un impact fortement négatif pour ce qui concerne la préservation des vestiges archéologiques.

Des découvertes futures, dans des espaces mieux préservés, permettraient une perception, plus approfondie, d'un contexte archéologique qui est actuellement assez peu connu dans ce territoire.

SAUCATS

Argilas ⁴²

Les 145 tranchées réalisées à l'occasion de ce diagnostic prescrit en amont de l'installation d'une centrale photovoltaïque au sud de Saucats, au lieu-dit Argilas, se sont toutes révélées négatives.

³⁹ Notice établie par la responsable d'opération, Nathalie Moreau, Inrap.

⁴⁰ Notice établie par le responsable d'opération, Mathieu Tregret, Inrap.

⁴¹ Notice établie par la responsable d'opération, Mila Folgado, Inrap.

⁴² Notice établie par la responsable d'opération, Christine Etrich, Inrap.

LA TESTE-DE-BUCH

4 rue du Chemin des Dames ⁴³

Il s'agit du trentième diagnostic réalisé dans le centre urbain de La Teste-de-Buch depuis la mise en place du PLU archéologique en 2007. Il s'est déroulé au nord/est de l'église paroissiale. Sur les 4947 m² de la parcelle d'origine seuls les 3125 m² concernés par la prochaine construction de l'école primaire Victor Hugo ont été prescrits.

Cette opération avait comme problématique principale la recherche de la limite de l'agglomération médiévale. Bien entendu, comme lors de chaque diagnostic, le fil rouge concerne également la localisation des occupations anciennes (protohistoriques et antiques) encore actuellement mal définies ainsi que la recherche des traces éventuelles du paléo-rivage.

Les différentes tranchées ont permis de diagnostiquer 13,5 % de la surface de la parcelle. Elles ont permis d'identifier deux phases bien distinctes de l'histoire de ce site.

La première remonte à l'Âge du Bronze Moyen, elle concerne le comblement d'une petite lagune dont les dimensions reconnues sont de 27 m (est/ouest) sur 20 m minimum (nord/sud). Elle constitue le premier marqueur du trait de côte de cette période et matérialise le type de milieu côtier qui devait caractériser l'ancien trait de côte du Bassin. Il devait être très découpé dans cet horizon sans relief qui était sillonné par de nombreux petits cours d'eau soumis aux fluctuations de la marée et dont les parties proches du rivage devaient être obstruées par des bancs de sable formant des retenues d'eau.

Cette découverte vient compléter l'occupation protohistorique de cette portion côtière de l'intérieur Bassin d'Arcachon et surtout celle de l'Âge du Bronze caractérisée notamment par la rivière mise en évidence lors de plusieurs opérations archéologiques antérieures, 250 m au sud/ouest du terrain du 4 rue du Chemin des Dames. L'ensemble de ces découvertes (Âge du Bronze et Âge du Fer) forment une bande orientée sud/ouest-nord/est qui doit border le paléo-rivage de l'époque.

La deuxième phase d'occupation est datable de la fin du Moyen Âge (XIV^e/XV^e siècles). Elle est caractérisée par une série de structures fossoyées matérialisant une zone d'habitat. Cette occupation est concentrée sur la partie ouest de la parcelle, le long de la rue du Chemin des Dames ce qui renforce l'ancienneté de cet axe de circulation. Treize trous de poteau ont été découverts dans la partie sud-est qui définissent l'emplacement d'au moins un bâtiment. Les fosses se répartissent sur deux autres zones distinctes, elles ont livré du mobilier constitué essentiellement par de la céramique : pots à cuire bordelais, pichets de Sadirac et marmites de Lamérac. Mais

pour la première fois quelques artefacts diffèrent de ce mobilier domestique. Il s'agit d'un hameçon et de deux éléments de terre cuite qui pourraient s'apparenter à des lests de filet. Ces objets ont été retrouvés dans le même secteur dans deux fosses différentes et ils caractérisent peut-être une activité liée à la pêche pratiquée par les habitants de cette zone d'occupation qui devait être proche du rivage médiéval.

Cette phase médiévale est contemporaine de l'installation de l'ensemble castral de la place Mouliets (200 m à l'ouest) et de la petite zone portuaire limitrophe. Elle caractérise le développement urbain de l'agglomération testerine à partir de son noyau primitif du haut Moyen Âge suite à l'implantation de ces deux structures. Cette extension de la ville à cette période a déjà été rencontrée sur la frange est de la ville médiévale ainsi qu'au sud-ouest de ce périmètre. Donc, contrairement à d'autres agglomérations médiévales, le milieu du XIV^e siècle est loin de marquer une récession de la phase urbaine, mais il correspond plutôt au début d'une période d'expansion.

La période Moderne n'a livré aucune structure anthropique au niveau de la zone d'occupation médiévale. Le seul élément de cette période a été localisé sur la partie est de la parcelle. Ce négatif de mur avec contrefort correspond à une construction imposante dont la destination reste énigmatique. Ce bâtiment a disparu au tout début du XIX^e et a laissé la place à l'actuel presbytère édifié entre 1809 et 1848.

Ce diagnostic apporte de nouvelles informations tant sur la morphologie du paléo-rivage protohistorique que sur la genèse des différentes occupations présentes dans le sous-sol de l'agglomération testerine. Il nous montre une fois de plus toute la difficulté qu'il existe à appréhender l'évolution de ce milieu sableux et il démontre surtout l'absolu nécessité de disposer de zones libres assez vastes pour bien comprendre la nature des changements de terrain.

14 avenue de Verdun, 13 rue Charlevoix de Villers ⁴⁴

Il s'agit du trente et unième diagnostic réalisé dans le centre urbain de La Teste depuis la mise en place du PLU archéologique en 2007. Il s'est déroulé sur trois jours au début du mois de juillet 2017 sur un terrain de 2262 m² constitué de trois parcelles, situé de la rue Charlevoix de Villers à l'Avenue de Verdun.

Les résultats de ce diagnostic ont été fortement impactés par les conditions d'intervention. En effet, la présence des maisons encore habitées par leurs propriétaires respectifs liée

⁴³ Notice issue du rapport final d'opération fourni par le responsable, Philippe Jacques.

⁴⁴ Notice issue du rapport final d'opération fourni par le responsable, Philippe Jacques.

à la position des réseaux et des arbres ont occulté plus de la moitié de la surface des parcelles. Les différentes tranchées ont permis de diagnostiquer seulement 6 % de la surface du terrain. Ceci a eu comme conséquence de livrer des données partielles sur l'histoire de ce site.

La première phase d'occupation est datable du début du Haut Moyen Âge. Cette phase n'a été rencontrée que dans la tranchée 1. Elle est caractérisée par du mobilier présent dans une strate et par une fosse (Fo1). Le site est fréquenté au moins depuis l'Antiquité comme le prouve un fragment de *tegula* et un fond de coupelle sigillée. Les fosses Fo4 et Fo5 semblent être attribuables à la fin du Moyen Âge, cette phase est également caractérisée par du mobilier très fragmenté et roulé mis au jour dans différentes strates et qui caractérise une zone de jardin ou de champ. Le reste des structures ne semble pas remonter au-delà du XIXe siècle avec l'alignement de dix trous de poteau de la tranchée de diagnostic 5 qui correspondent très certainement à un grand hangar en bois sur poteau porteur, peut-être lui aussi en relation avec cette zone de jardin.

La partie ouest des parcelles diagnostiquées est bordée par la craste de Menan. Il s'agit d'une petite rivière, navigable dans ce secteur, qui reliait le port médiéval au Bassin d'Arcachon. La présence d'aménagements en bois matérialisant la berge droite renforce la fonction navigable de cet axe au moins à la fin du Moyen Âge et à l'époque Moderne.

Un des intérêts de ce diagnostic réside dans l'étude géologique réalisée par Thierry Gé qui a bien montré la position de ce secteur, véritable interface entre les milieux maritimes et terrestres à la période historique. Cette caractéristique est parfaitement illustrée par une gravure de la fin du XVIIIe siècle extraite d'une carte de Charlevoix de Villers qui montre la position du secteur diagnostiqué en juillet 2017, à la frontière entre la zone urbaine et les prés salés.

VAL-DE-VIRVÉE

Aubie ⁴⁵

Ce diagnostic a eu lieu préalablement à l'extension d'une maison à l'ouest de l'église d'Aubie. Les deux tranchées réalisées ont mis au jour une pièce à sol de carreaux de terre cuite accolée au mur de la maison et limitée à l'ouest par un autre mur qui est aujourd'hui le muret de clôture de la propriété.

Ce sol est lacunaire dans la seconde tranchée ne permettant pas de dire s'il est contemporain d'un troisième mur qui pourrait être celui de la façade de la pièce. Dans la première tranchée, à un niveau inférieur, subsiste des lambeaux d'un sol de terre indurée et rubéfiée et d'un trou de poteau. La dernière tranchée

a également livré une tranchée de récupération et le prolongement de remblais trouvés dans la précédente. L'opération n'a pas livré de mobilier mais les vestiges sont vraisemblablement datés de l'époque Moderne.

VILLANDRAUT

Château de Villandraut ⁴⁶

Le château de Villandraut a été bâti au début du XIVe siècle par Bertrand de Got, qui prend le titre de pape Clément V en 1305. Il se situe dans la partie nord de la commune et domine un affluent de la Garonne, le Ciron. Le château présente un plan régulier et quadrangulaire, flanqué de tours rondes aux angles. Il possède trois vastes logis disposés en U autour d'une cour centrale à ciel ouvert.

L'opération archéologique 2017 s'inscrit dans une étude globale du château de Villandraut comprenant un diagnostic sanitaire et une étude archéologique du site. Elle porte cette année sur le logis ouest et intervient en amont d'une importante campagne de restauration envisagée par le propriétaire du château, M. Norbert Fradin.

L'opération a consisté en une fouille sédimentaire, couplée d'une étude archéologique du bâti des parements intérieurs et extérieurs du logis. Cette dernière s'est appuyée sur des orthophotographies réalisées à l'aide d'un drone par le Sra Nouvelle-Aquitaine. Les fouilles ont mis au jour des murs de refend et des niveaux de pavement et de sols en pisé majoritairement modernes. Ces découvertes ont fait écho à l'étude du bâti qui a permis de comprendre l'organisation générale du bâtiment et d'étudier son système de couverture.

Le logis, édifié au XIVe siècle, s'étend sur une surface de 311 m², est divisé en deux niveaux. Au Moyen Âge, le rez-de-chaussée est un espace défensif pourvu de six archères, tandis que l'étage déploie un important programme résidentiel. Un mur de refend médian divise ce niveau en deux espaces égaux. Les aménagements (cheminées, baies à coussièges, portes, archères) sont répartis symétriquement et en miroir par rapport à ce mur. Cette symétrie axiale s'exprime plus largement à l'échelle du château avec la répartition des tours et des logis suivant une médiatrice nord-sud.

Au début du XVIIe siècle, l'organisation du logis est bouleversée par l'apport de deux murs de refend et le rehaussement des niveaux de sol. La toiture semble en revanche

⁴⁵ Notice établie par la responsable d'opération, Nathalie Moreau, Inrap.

⁴⁶ Notice établie par la responsable d'opération, Laura Soulard, Adichats.

conserver les mêmes dispositions même si les textes évoquent une réfection complète à la période moderne. Il s'agit d'une couverture en bâtière qui s'appuie sur les murs gouttereaux du logis. L'ensemble était recouvert de tuiles trouvées en fouilles dans les couches médiévales et modernes.

VILLENAVE-D'ORNON

Impasse Yvon Mansencal, voir p. 156-160.

Geneste ⁴⁷

La fouille du site de *La Geneste* fait suite au diagnostic réalisé en 2013 par Ch. Dunikowski (Inrap), sur des terrains marécageux (palu) en rive gauche de la Garonne, en lien avec un important projet immobilier (parc d'affaires et golf). Cette reconnaissance avait révélé une présence humaine diffuse (Protohistoire, Antiquité, période Moderne) mais surtout la découverte dans l'ancien lit de l'estey du *Lugan* d'une épave de bateau de type fluviomaritime, attribuable au Haut Moyen Âge.

La fouille s'est déroulée de décembre 2016 à mars 2017 sur une surface d'environ 2 ha. Cette première tranche n'a concerné que la partie terrestre de l'intervention, hors épave du bateau qui fera l'objet d'une intervention complémentaire en 2019. Les conditions hivernales (inondations répétées de l'emprise et nappe phréatique très haute) ont contraint à limiter les problématiques en lien avec les aspects environnementaux. Une série de sondages profonds a toutefois été réalisée (étude en cours) pour tenter d'appréhender plus finement les dynamiques sédimentaires à l'œuvre dans ce contexte particulier de plaine alluviale marécageuse.

Concernant les résultats de la fouille terrestre (cf. fig.), l'occupation protohistorique envisagée en bord de chenal s'est révélée correspondre à de simples épandages de mobilier, chronologiquement très mélangés, au sein de nappes alluviales liées aux apports de la Garonne, extrêmement proche. Pour la période antique (Ier siècle ?) la fouille a mis en évidence la présence d'un très long mur de propriété, en partie basculé sur

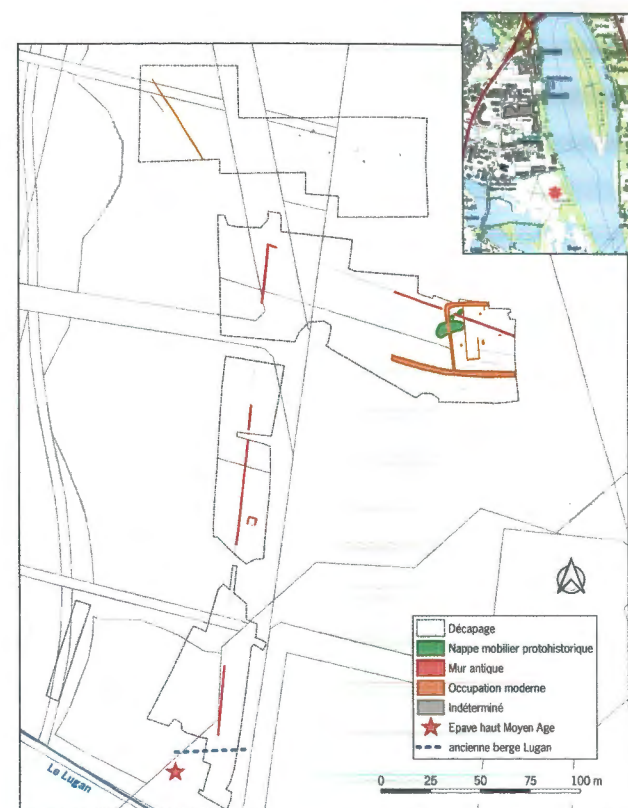
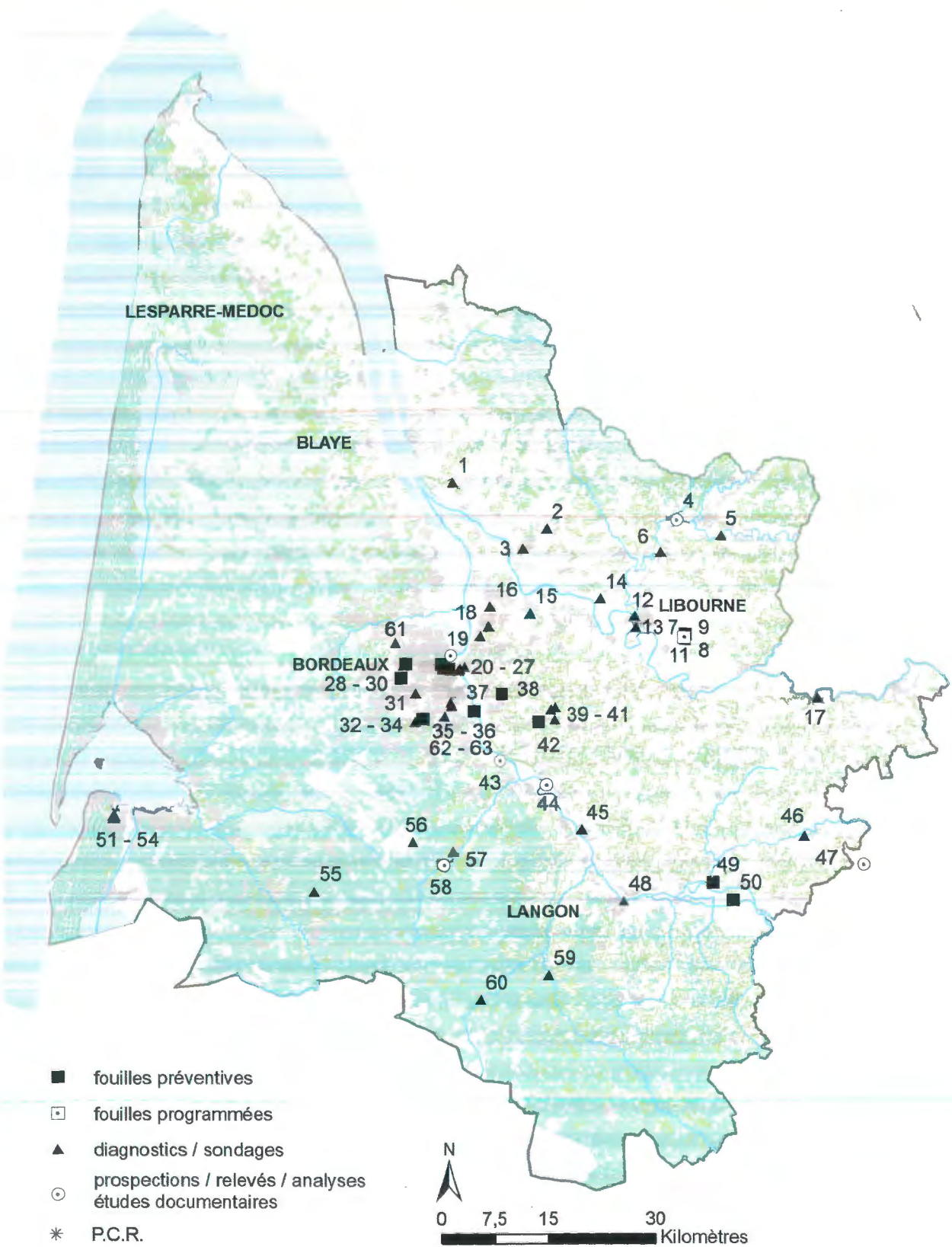


Fig. 27. - Villenave d'Ornon, Geneste.

une partie de son tracé, formant un retour vers l'est. L'ampleur et la nature de cette occupation (habitat privé ? activité liée à la proximité de la rivière : port ? pêche ?) n'a pu être déterminée car hors emprise. La fouille du secteur moderne a révélé la présence d'un petit bâtiment, associé à un réseau de fossés. Les structures, extrêmement arasées, n'ont pas livré d'indices susceptibles de préciser la nature de cette occupation probablement d'usage agro-pastoral, que l'étude du mobilier permet de situer entre le XVIe et le XVIIIe siècle.

⁴⁷ Notice établie par le responsable d'opération, Laurent Grimbert, Inrap.



COMMUNE	Lieu-dit	Responsable	page
BASSENS	Belloc	GÉRARDIN Cédric	203
BÈGLES	Rue Joseph Kosma	VIRELLI Samuel	203
BÈGLES	9 rue José Marco	VIRELLI Samuel	203
BÈGLES	Chemin de Mussonville	MACCANIN Lisé	203
BÈGUEY	Rue des Ecoles	SILHOUETTE Hélène	211
BELIN-BÉLIET	La Grave	MIGEON Wandel	211-212
BLAIGNAC	La Bastide	COUSTEAUX Julien	212-213
BORDEAUX	87 rue Abbé de l'Epée - Castéja	PERROT Xavier	216-218
BORDEAUX	Jardins de la Mairie	HOURCADE David	198-199
BORDEAUX	Saint-Seurin	GUIBERT Pierre	215-216
BORDEAUX	14 rue Sainte-Colombe	MAGES Séverine	213-215
BORDEAUX	Zac Garonne-Eiffel - Deschamps (phases 4a)	ALCANTARA Aurélien	179-184
BORDEAUX	ZAC Garonne-Eiffel - Deschamps (phase 4b)	ALCANTARA Aurélien	184-192
BORDEAUX	ZAC Garonne-Eiffel - Deschamps (phase 4c)	ALCANTARA Aurélien	192-197
BORDEAUX	Prospections diachroniques	SIREIX Christophe	204-206
CABANAC-ET-VILLAGRAINS	Les Mottes	SOULARD Laura	218-219
CABANAC-ET-VILLAGRAINS	Vallée du Gat mort - Aux Mottes	SOULARD Laure	219
CARBON-BLANC	38b avenue de Bordeaux	CARPENTIER Lucie	161-167
CARBON-BLANC	5 Allée Jean Lamothe	CARPENTIER Lucie	204
CARIGNAN-DE-BORDEAUX	Les vallons de Pontet	BONELLI Laetitia	220
COUTRAS	Lauvirat - La Prairie de Millet	SUSO Raphaël	221-222
GIRONDE-SUR-DROPT	Place de la République et Avenue du Gal de Gaulle	MAGES Séverine	222
GRADIGNAN	150 route de Canéjan	MASSON Juliette	200-202
GRADIGNAN	Place Roumegoux	BRICENO-BOUCEY Lola	222-223
GRADIGNAN	Place Roumegoux	RÉVEILLAS Hélène	221-222
GUÎTRES	Rivière Isle	MORIN Vanessa	223-224
LE HAILLAN	Parking-relais Jean Mermoz	ALCANTARA Aurélien	154-156
ISLE-SAINT-GEORGES et communes limitrophes	Prospection diachronique	MAUDUIT Thierry	224-226
LANGOIRAN	Le Castéra	FARAVEL Sylvie	226-227
LANGON	Quai de Garonne	MARTIN Jean-Michel	228-229
LIBOURNE	97 rue Louis Didier	MOREAU Nathalie	228
LIBOURNE	Place Saint Jean	SILHOUETTE Hélène	228
LORMONT	Rue Dupin et avenue de la Résistance	Doulan Cécile	175-178
MÉRIGNAC	361 avenue Aristide Briand	DU COURNAU Bertrand	229
MÉRIGNAC	Avenue du président René Coty	HOURCADE David	167-169
MÉRIGNAC	ZAC Centre-Ville Ilot 2	RÉVEILLAS Hélène	169-175
MONSÉGUR	Neujon ouest	ERHARDT Christelle	229
PESSAC	ZAC Centre-Ville Ilot 8a	ALCANTARA Aurélien	202
PESSAC-SUR-DORDOGNE	Pièce de l'Eglise	TREGRET Mathieu	230
LA RIVIÈRE	Rue des Côteaux	SANDOZ Gérard	230-231

SADIRAC	Impasse Farizeau	MOREAU Nathalie	231
SADIRAC	Tioulet	DUPHIL Vincent	231
SADIRAC	Vilateau	SANDOZ Gérard	231-232
SAINT-ANDRÉ-DE-CUBZAC	Place de la Libération	MOREAU Nathalie	232
SAINT-DENIS-DE-PILE	Bômale	DUPHIL Vincent	233
SAINT-ÉMILION	Impasse Cardinal	DUCOURNAU Bertrand	235
SAINT-ÉMILION	Couvent des Cordeliers	SAUVAITRE Natacha	233-235
SAINT-ÉMILION	Douve en contrebas du presbytère	DUCOURNAU Bertrand	235
SAINT-ÉMILION	La Madeleine	SAUVAITRE Natacha	235-237
SAINT-ÉMILION	Moulin du Palat	ETRICH Christine	237
SAINT-LOUBÈS	Rue Max Linder	MOREAU Nathalie	238\
SAINT-SYMPHORIEN	Place de l'Eglise	TREGRET Mathieu	238
SAMONAC	Mangaux	FOLGADO-LOPEZ Milagros	238
SAUCATS	Argilas	ETRICH Christine	238
LA TESTE-DE-BUCH	4 rue du Chemin des Dames	JACQUES Philippe	239
LA TESTE-DE-BUCH	Avenue de Verdun	JACQUES Philippe	239-240
VAL-DE-VIRVÉE	Aubie	MOREAU Nathalie	240
VILLANDRAUT	Le Château	SOULARD Laura	241-242
VILLENAVE-D'ORNON	Geneste	GRIMBERT Laurent	243
VILLENAVE-D'ORNON	Impasse Yvon Mansencal	HOURCADE David	156-160



Revue Archéologique de Bordeaux, tome CIX, année 2018, p. 245-247

Activités et manifestations de la Société Archéologique de Bordeaux en 2018

En 2018, la SAB a proposé vingt-quatre séances, cinq cours publics, trois ateliers d'initiation à la numismatique. Hors numismatique et cours public, une seule séance concernait la préhistoire, six la période antique, cinq la période médiévale, sept la période moderne et quatre la période contemporaine.

Une réflexion concernant les jours et horaires des séances a été proposée aux sociétaires et a permis d'aboutir au choix des 4^{es} jeudis à 18h et 2^{es} samedis à 17h.

Pour 2019 il est décidé d'unifier les communications en supprimant les appellations de *Assemblée mensuelle* et *Groupe Jules Delpit* qui n'ont plus de raison d'être.

Calendrier des séances

N. B. : pour le cercle de numismatique Bertrand-Andrieu se reporter à la section suivante.

Janvier 2018

- Samedi 13 : Denis Boullanger « Galerie Bordelaise, histoire et architecture. »
- Jeudi 25, avec La Mémoire de Bordeaux : Florence Barutel,, présentée par François Hubert, ancien directeur du musée d'Aquitaine, « L'histoire des musées de Bordeaux ».
- Samedi 27 : Jérôme de la Noé, « Deux demeures à Villenave d'Ornon : les châteaux Baret et La Haye ».

Février 2018

- Samedi 10 : Bérengère Poulain, « l'hôtel de Gascq ».
- Samedi 24 : Maurice Friot, « Le Prieuré de la Fayotte ».

Mars 2018

- Samedi 24 : Jean-Claude Huguet « François Bouquey Lagrave, un marin saint-émilionnais du XVIII^e siècle et ses lectures ». Voir ci-dessus p. 93-112.

avril 2018

- Samedi 14 : Michel Lenoir et Marc Martinez, « Les préhistoriens du Bourgeois ». Voir ci-dessus p. 35-46.
- Samedi 28 : Marie-France Lacoue-Labarthe, « Un serrurier artiste, Blaise Charlut - essai d'inventaire », voir le volume 9 de notre collection « Mémoires » : *Le maître du fer : Blaise Charlut, serrurier artisan et artiste à La Réole, Bordeaux et alentour (1717-1792)*.

mai 2018

- Samedi 26 : Sabine Mery, « Une boucle d'oreille mérovin-gienne trouvée place Camille Jullian (conservée au musée d'Aquitaine) ». Voir ci-dessus p. 47-56.

juin 2018

- Samedi 9 : Philippe Maffre, « A propos du château Raba à Talence ».

Octobre 2018

- Samedi 13 : Xavier Roborel de Climens, « Un hôtel oublié de la rue de Cheverus » et « La Maison de Léon Dufau de Lamothe rue Thiac ». Voir ci-dessus p. 73-80 et 81-92.
- Samedi 27 : David Fozzi, « Aménagement du chœur de la cathédrale de Bordeaux par l'architecte Michel-Barthélemy Hazon en 1778 ». Voir ci-dessus p. 113-140.

Novembre 2018

- Samedi 17 : François-Rémy Roqueton « Un carton de vitrail inspiré d'un dessin de Dürer ou le bourreau anachronique de saint Jean-Baptiste, un cas de réemploi de l'œuvre de Dürer dans des vitraux du XIXe siècle en Gironde ». Voir ci-dessus p. 141-147.
- Samedi 24 : Virginie Parcollet, « Le château et la seigneurie d'Uza ». Voir ci-dessus p. 57-72.

Décembre 2018

- Samedi 8 : Christophe Sireix et le service Archéologie préventive Bordeaux Métropole, « Chroniques d'archéologie ». Voir ci-dessus p. 151-209.
- Samedi 15: Pierre Régaldo-Saint Blancard, « Aux origines des diocèses de Bordeaux et Bazas ».

55e cycle de cours Publics :**La « mer » de Bordeaux**

- Lundi 5 février, P. Regaldo-Saint Blancard,
Les ports anciens en rivières et dans le fleuve.
- Lundi 12 février, A. Ziegler, *Vestiges antiques en Garonne.*
- Lundi 19 février, Ph Araguanas,
*Bordeaux et son port vers 1500 :
hommage à Jacques Bernard.*
- Lundi 26 février ; Bernard Vallier,
1917, les Américains à Bassens.
- Lundi 5 mars J. Sargos,
Les représentations peintes du port et du fleuve.

Participations extérieures

Durant l'année 2018, plusieurs sociétaires ont participé à des événements culturels autres que les réunions traditionnelles de la SAB :

Interventions à des colloques :

La cathédrale Saint André (14 décembre 2018, P. Regaldo-Saint Blancard, M. Schiltz, S. Lavaud, Ch. Gensbeitel)
Colloque du *CLEM* (M. F. Lacoue-Labarthe, P. Regaldo Saint-Blancard)

Par ailleurs la SAB a accueilli la Mémoire de Bordeaux pour une présentation de *L'histoire des musées de Bordeaux*.

Contributions de membres à des publications :

Bordeaux 50 ans d'héritage : 11 sur 44 contributeurs ;
Atlas historique : 12 sur 20 contributeurs ;

Cathédrale Saint-André, la grâce d'une cathédrale : 9 sur 28.
M.-F. Lacoue-Labarthe et X. Roborel de Climens sont membres de la Commission locale du site patrimonial remarquable de Bordeaux depuis fin 2017.

La SAB a fait un don (500€) pour la restauration du cénotaphe de Montaigne mais a regretté de n'avoir pas été invitée à la présentation du cénotaphe restauré, le 8 avril.

Numérisation

La SAB remercie cette année encore Marguerite Stahl et Pascal Ricarrère-Caussade pour la poursuite de leur travail assidu.
M. Wiedemann poursuit la numérisation du médailler. Il a, par ailleurs, déposé sur le web un important lot de photos des églises de la Gironde disponibles pour tous.

Collections

Le précieux travail de nos archivistes Hélène Avisseau et Hélène Prax se poursuit ; il permet aussi de répondre à certaines demandes qui parviennent à la SAB.

Parmi les nombreux objets déposés au **Musée d'Aquitaine**, un prélèvement a été réalisé sur la lame de Cissac et un professeur de l'université de Hawaï a demandé des informations sur une plaque-boucle mérovingienne. Ont aussi été faites des reproductions de tirages anciens concernant la faïencerie Vieillard-Johnston.

Aux **Archives Bordeaux Métropole** : des fiches ont été établies pour chaque cliché déposé par la SAB mais la numérisation n'est pas envisagée car la manipulation est très délicate. Des clichés issus du fonds de la SAB illustrant la foire de 1895 ont été présentés dans l'exposition *Bordeaux, le vin en fête*.

La SAB poursuit le dépôt de ses archives administratives, des peintures de Gaétan Dumas et des archives de Camille de Mensignac.

Sorties

Brigitte Lescarret est particulièrement remerciée pour ses nombreuses initiatives qui ont permis une sortie par mois dont certaines agrémentées d'un repas amical.

- Mardi 20 février : exposition *Alter Ethno*.
- Samedi 17 mars : « *Les gisements aurifères du haut limousin exploités depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours...* » à Jumilhac le Grand.
- Vendredi 27 avril : visite du musée de l'imprimerie.
- Vendredi 25 mai : exposition de la Cité du vin : *Le Vin & la Musique, accords et désaccords*.
- Samedi 23 juin : Bouliac, avec la Société Linnéenne qui fêtait son bicentenaire.
- Samedi 15 septembre, Journées du Patrimoine : visite des Archives Bordeaux Métropole

- Mardi 26 septembre : visite de l'intérieur du Pont de pierre.
- Mardi 27 novembre : visite du musée d'ethnographie.
- Vendredi 15 décembre : exposition *Paysages*.

Union Scientifique d'Aquitaine

Membre de l'Union Scientifique d'Aquitaine, la SAB a participé le 30 janvier à l'A.G. et aux travaux de cette fédération par la présence à son Comité directeur de deux à cinq représentants aux cinq réunions et à l'assemblée générale : J. des Courtils, X. Roborel de Climens, MH Maffre qui est présidente USA, J G Puyraveau, O. Vitrac, Ph Deschard qui est vérificateur aux comptes. La SAB est la plus importante des associations fédérées par l'USA.

Le 15 février eut lieu le tournage d'un reportage de Y. Simone pour TV7 *Suivez le guide*.

Grace au président J. des Courtils et à J. F. Fournier deux articles ont été offerts par la SAB au MSA.

Par l'USA, la mairie est informée des dégradations de l'immeuble.

Veille archéologique

La SAB a entrepris différentes enquêtes et parfois démarches pour :

- 18 rue des Cordeliers,
- 110 quai des Chartrons,
- rue Saint-James,
- angle rue Teulère immeuble Coiffard,
- angle rue de La Sau pour la maison de Simon Millange.

Olivier Vitrac prend en charge la visite discrète des sites mentionnés « en péril ».

Assemblée générale du 4 mars 2018

La séance était présidée par le conservateur en chef du Musée d'Aquitaine Laurent Védrine. La conférence fut donnée par M. Ayed Ben Amara, de l'université Bordeaux Montaigne, IRAMAT – CRP2A, avec la participation de Christophe Sireix et Valérie Marache, Centre Archéologie Préventive de Bordeaux Métropole ; elle concernait *La Manufacture Johnston - Vieillard (1835-1895) : Un projet de recherche pluridisciplinaire (Région Nouvelle-Aquitaine, 2017-2020)*.

Des diplômes ont été remis à MM. Alain Beschi, François Hubert, Xavier Pagazani, Bernard Vallier, M. et Mme. Couvrat Desvergnès et à l'Association des Amis de l'église Saint-Seurin de Bordeaux.

Une médaille de la Ville de Bordeaux a été décernée à Brigitte Lescarret.



Cercle numismatique Bertrand-Andrieu Activités de l'année 2018

Liste des membres de la Société archéologique ayant participé au moins une fois aux travaux du Cercle

M^{me} Lamazerolles
MM. Casse, Comte, Odaert, Wiedemann.

Composition du bureau pour l'année 2018

Président : M. Odaert
Secrétaire : M. Casse
Secrétaire adjoint : M. Wiedemann

Séance du 21 janvier 2018

Présidence de M. Odaert, président
Communication avec diaporama :
Benoît Odaert : « Les guerres mithridatiques de 89 à 63 av. J.C. »
Aucun texte ne sera remis aux Archives du Cercle ou publié.

Séance du 3 février 2018 (avec Kairinos)

Présidence de M. Odaert, président
Communication avec diaporama :
Jean-Paul Casse : « L'or monétaire » (préparation de la sortie à Jumilhac du 17 mars).
Aucun texte ne sera remis aux Archives du Cercle ou publié.

Séance du 17 mars 2018

Visite de la Galerie de l'or à Jumilhac-le-Grand (24) et du site aurifère de La Roche-l'Abeille (87), organisé par Kairinos.

Séance du 20 mai 2018

Présentations numismatiques.

Séance du 16 juin 2018

Présidence de M. Odaert, président
Communication avec diaporama :
Jean-Paul Casse : « Un denier bordelais taillé dans un denier tournois (fouilles rue Jacques-D'Welles Bordeaux) ».
La publication du texte dans la *Revue archéologique de Bordeaux* est prévue.

Séance du 20 octobre 2018

Présidence de M. Odaert, président
Benoît Odaert : « Halicarnasse, monnayage et mausolée ».
Aucun texte ne sera remis aux archives du Cercle ou publié.

Séance du 18 novembre 2018

Présidence de M. Odaert, président
Communication avec diaporama :
Jean-Paul Casse, « Les médailles témoins de la première guerre mondiale ».
Aucun texte ne sera remis aux archives du Cercle ou publié.

Séance du 16 décembre 2018

Présidence de M. Odaert, président
Communication avec diaporama :
Benoît Odaert : « Monnaies indéterminées de Carie ».
Aucun texte ne sera remis aux archives du Cercle ou publié.

Cours d'initiation à la numismatique

Les cours d'initiation à la numismatique proposés dans le cadre du Cercle Bertrand Andrieu, le samedi matin, se sont poursuivis pour la saison 2017-2018. Ils n'ont pas repris pour la saison 2018-2019.

4e séance : 20 janvier 2018

M. Odaert : « La monnaie grecque et ses influences ». La monnaie grecque autour du bassin méditerranéen de la période archaïque à l'époque hellénistique, son influence sur les monnaies gauloises et celtiques

5e séance : 3 février 2018

M. Marchand : « Les monnaies romaines ».

6e séance : 10 mars 2018

M. Casse : « D'un empire à l'autre : les monnaie de l'Antiquité tardive (476/794) ». Situation en 476, Byzantins et Barbares : de l'imitation servile au particularisme, Wisigoths, Francs ; l'ère du denier ; la réforme carolingienne : le système livre-sol-denier.

7e séance : 24 mars 2018

M. Casse : « Les monnaies médiévales 2e partie ». Aspects techniques : monnaies de comptes et espèces, taille, affaiblissement, renforcement, titre, empirance et remède, rapport or-argent (bimétallisme), fabrication, immobilisation des types et émiettement des émetteurs ; l'ère du gros, le retour de l'or, la monnaie vecteur idéologique ; marques d'ateliers ; la monnaie reflet de l'économie. — Annulée.

8e séance : 8 avril 2018

M. Ursy, « Les monnaies royales françaises de la Renaissance à la Révolution (l'apparition du portrait, la frappe au moulin, au balancier, les espèces) ». — Annulée.

9e séance : 19 mai 2018

M. Wiedemann : « Les collections II – Classements et organisations ». — Annulée.

Société Archéologique de Bordeaux

1 place Bardineau, 33000 Bordeaux — Tél. 07 86 40 43 26
permanence le jeudi après-midi

Conseil d'administration pour l'année 2018

<i>Président d'honneur :</i>	M. le professeur R. COUSTET
<i>Président :</i>	M. J. DES COURTILS
<i>Vice-présidents :</i>	Mme M.-F. LACQUE-LABARTHE M. J.-M. DEBRUGE
<i>Secrétaire Général :</i>	Mme M.-H. MAFFRE
<i>Secrétaires adjoints :</i>	Mme A. ZIÉGLÉ M. X. ROBOREL DE CLIMENS
<i>Trésorier :</i>	M. Ph. DESCHARD
<i>Bibliothécaire :</i>	M. J.-G. PUYRAVEAU
<i>Archiviste :</i>	Mme H. AVISSEAU
<i>Conseillers :</i>	Mmes S. FARAVEL, N. PALARD, MM. Ph. ARAGUAS, X. CHARPENTIER, C. GENSBEITEL, P. RÉGALDO-SAINT BLANCARD

Conseil d'administration pour l'année 2019

<i>Présidents d'honneur :</i>	M. le professeur R. COUSTET M. J.-M. DEBRUGE
<i>Président :</i>	M. P. RÉGALDO-SAINT BLANCARD
<i>Vice-présidents :</i>	Mme M.-F. LACQUE-LABARTHE M. J. DES COURTILS
<i>Secrétaire Général :</i>	Mme M.-H. MAFFRE
<i>Secrétaires adjoints :</i>	Mme A. ZIÉGLÉ M. X. ROBOREL DE CLIMENS
<i>Trésorier :</i>	M. Ph. DESCHARD
<i>Bibliothécaire :</i>	M. J.-G. PUYRAVEAU
<i>Archiviste :</i>	Mme H. AVISSEAU
<i>Conseillers :</i>	Mmes S. FARAVEL, N. PALARD, M. STAHL, MM. Ph. ARAGUAS, X. CHARPENTIER, C. GENSBEITEL, P. RICARRÈRE-CAUSSADE

Comité directeur des publications

M.-F. LACQUE-LABARTHE, P. RÉGALDO-SAINT BLANCARD, X. ROBOREL DE CLIMENS

Comité de lecture

Philippe ARAGUAS, Hélène AVISSEAU, Xavier CHARPENTIER, Robert COUSTET, Sylvie FARAVEL, Marie-France LACQUE-LABARTHE, Michel LENOIR, Marie-Hélène MAFFRE, Philippe MAFFRE, Pierre RÉGALDO-SAINT BLANCARD, Xavier ROBOREL DE CLIMENS, Anne ZIÉGLÉ.

Version anglaise des résumés

William MOORE

Publications de la Société Archéologique de Bordeaux

Collection
« Mémoires »

- 1 Pierre RÉGALDO-SAINT BLANCARD (dir.), *Archéologie des Eglises et des Cimetières en Gironde* 1989 épuisé
- 2 André COFFYN, *Aux origines de l'archéologie en Gironde : François Daleau (1845-1927)* 1990..... épuisé
- 3 Marie-France LACQUE-LABARTHE, *L'Art du Fer forgé en pays bordelais de Louis XIV à la Révolution*, broché, réédition, 2003 39,50 €
- 4 Paul ROUDIÉ, *Bordeaux baroque* 2003..... 15 €
- 5 Michel LENOIR (dir.), *La grotte de Pair-non-Pair* 2006, réédition 2013 30 €
- 6 Jean-Jacques MICHAUD, *Bordeaux, le vitrail civil, 1840-1940* 201119,50 €
- 7 Philippe MAFFRE, *Construire Bordeaux au XVIIIe siècle : les frères Laclotte, architectes en société (1756-1793)* 2013..... 39 €
- 8 Xavier PAGAZANI et Claire STEIMER, *Le château d'Issan, une «maison aux champs» du temps de Louis XIII en Médoc* 2019..... 28 €
- 9 Marie-France LACQUE-LABARTHE, *Le maître du fer : Blaise Charlut, serrurier artisan et artiste à La Réole, Bordeaux et alentour (1717-1792).* 2019..... 33 €

Collection
Pages d'Archéologie et d'histoire Girondines

- 1 Marie-France LACQUE-LABARTHE, *Meubles bordelais, meubles de port* réédition 2019 15 €
- 2 Robert COUSTET, *Le couvent de l'Assomption et les prémices de l'architecture néo-romane à Bordeaux.* 8 €
- 3 Christophe SIREIX (dir.), *Les fouilles de la place des Grands-Hommes à Bordeaux* épuisé
- 4 Michèle PEYRISSAC et Hélène GUENET, *Bordeaux, le lycée Montaigne* épuisé
- 5 Hervé TOKPASSI, *L'hôtel Leberthon, chef d'œuvre de l'architecture privée du XVIIIe siècle à Bordeaux.* épuisé
- 6 Michèle PEYRISSAC, *Le noviciat des Jésuites de Bordeaux* 8 €
- 7 Robert COUSTET, *Lanessan, un château en Médoc* 8 €
- 8 Claude MANDRAUT, *La faïencerie CAB (Céramique d'Art de Bordeaux), 1919-1947* épuisé
- 9 Philippe ARAGUAS et Samuel DRAPEAU (dir.), *Les clochers-tours gothiques de l'arc atlantique, de la Bretagne à la Galice.* 18 €
- 10 Philippe ARAGUAZ (dir.), *Jean Auguste Brutails* 15 €
- 11 Claude MANDRAUT, *Edmond Moussié (1888-1933) : Bordelais d'exception et mécène averti.*épuisé
- 12 Damien DELANGHE, *Mille ans de troglodytisme à Saint-Emilion* 7 €

Publications de la Société Archéologique de Bordeaux

Ouvrages anciens

- J.-P. TRABUT-CUSSAC, *Livre des hommages d'Aquitaine.* 9 €
- Dr A. CHEYNIER, *Pair-Non-Pair* épuisé
- J.-A. BRUTAILS, *Les vieilles églises de la Gironde.* épuisé
- A. NICOLAI, *Histoire des faïenceries de Bordeaux au XIXe siècle* épuisé
- J.-A. BRUTAILS, *Album* épuisé
- Catalogue du Centenaire* 10 €
- Fouilles de Parunis, de Mithra aux Carmes* 8 €

Revue archéologique de Bordeaux

Les Sociétaires reçoivent le tome de la *Revue Archéologique de Bordeaux* correspondant à l'année de leur cotisation. Il leur est demandé de prévenir le secrétariat de tout changement d'adresse les concernant. Toute personne étrangère à la Société, notamment toute personne morale, collectivité, association ou société, peut souscrire un abonnement ou acheter un volume.

Cotisation pour 2019 : 37 €.
Pour les couples : 47 €.
Pour les étudiants : 15 €.

Les cotisations doivent être réglées avant la fin du premier trimestre.

Cession de tomes isolés
selon disponibilités

Bulletins récents (depuis 1960)30 €
Bulletins entre 1923 et 196011 €
Bulletins anciens (entre 1873 et 1923). 18,50 €

Tables 1924-1973.....10 €
Tables 1974-2000.....10 €

Société Archéologique de Bordeaux
Hôtel des Sociétés Savantes, 1 place Bardineau, 33000 Bordeaux

www.societe-archeologique-bordeaux.fr

Lors de la remise de leur article, les auteurs doivent fournir :

- des tirages papier :
 - du texte de l'article
 - de chaque illustration avec leur numéro
 - de la table des illustrations avec légendes complètes
 - du résumé
 - de la bibliographie
- ces mêmes documents sur un support informatique (CD, clé USB etc.).

La *Revue archéologique de Bordeaux* publie des articles originaux concernant l'archéologie, l'histoire, l'histoire de l'art, le Patrimoine et la numismatique à Bordeaux et en Gironde.

L'appel à fournir des articles fait d'ordinaire suite à une communication présentée lors d'une des réunions de la Société. Cet appel ne constitue cependant pas un engagement de publication : les articles seront soumis au comité de lecture ; des modifications justifiées peuvent être demandées aux auteurs.

Une prémaquette des articles sera fournie aux auteurs pour relecture. Les corrections doivent être mineures : ce n'est pas le lieu des repentirs qui modifieraient gravement le texte.

Les auteurs doivent être membres de la Société : comme tels ils recevront, en sus du pdf de leur article, dix tirés à part. S'ils en désirent un plus grand nombre, ils doivent en faire impérativement la demande par écrit, au plus tard lors de la remise de la prémaquette corrigée ; le coût leur en sera indiqué et ultérieurement facturé.

Recommandations aux auteurs

Les textes

- Sauf accord exceptionnel, les textes ne doivent pas dépasser 20 pages, soit environ 60 000 signes ; en cas de non respect, le comité de lecture se réserve le droit de demander ou de proposer des coupures.
- Ils seront fournis sous la double forme d'un tirage papier et d'un fichier informatique (CD, clé USB...) ; aucun manuscrit, aucun tapuscrit ne seront acceptés. Les essais de mise en page sont inutiles et peuvent même constituer une gêne : le texte doit être une saisie « au kilomètre ».
- Le style de caractères normal est le romain. L'italique, sans guillemets, est réservé aux transcriptions de manuscrits et aux citations de textes anciens dans leur orthographe d'origine, aux mots et aux citations en latin ou en langue étrangère, aux titres d'ouvrages ou de revues ; les citations de textes imprimés sont en romain et entre guillemets.
- Aucun mot, aucun titre ne doit être saisi tout en majuscules.
- Les titres intermédiaires seront hiérarchisés par un système logique et clair de numérotation.

Les illustrations

- Sauf accord exceptionnel, le nombre maximal de figures pour un article de taille normale est de douze. Aucune photocopie ne sera admise, sauf cas exceptionnel.
- Elles seront numérotées en une seule série continue, qu'il s'agisse de photographies, de dessins, de diagrammes ou de tableaux.
- Toutes les illustrations doivent être libres de droits.
- Les photographies numériques et documents scannés doivent avoir une définition d'une résolution suffisante. Ils constitueront des fichiers informatiques indépendants : en aucun cas ils ne seront intégrés dans le document texte.
- Le texte comportera des renvois précis sous la forme « (fig. 1) ». La liste des figures avec leurs légendes constituera un document à part.
- Le comité directeur des publications peut être amené à refuser des illustrations de mauvaise qualité, à en demander de nouvelles ou à leur en substituer d'autres.

Les notes et annexes

- Il est demandé aux auteurs de fournir un résumé de leur contribution, n'excédant pas 1000 signes, et si possible sa traduction en anglais. Il sera édité dans la table des matières et diffusé en même temps qu'elle.
- Les notes sont consacrées à des références, à des justificatifs, éventuellement à des précisions ou à des nuances qui alourdiraient le texte. Elles ne doivent pas constituer de longs développements. Si nécessaire, il est toujours possible de fournir des annexes et d'y renvoyer.
- Toutes les références bibliographiques seront données en notes et non entre parenthèses dans le texte. Les références de type « op. cit. » sont à prohiber. Il est recommandé de n'utiliser en notes que des codes : auteur et date, indication de la page concernée ; par exemple, Roudié 1960, p. 50 ; Roudié 1975, p. 123.
- Une annexe rassemblera ces codes suivis des références bibliographiques.

La bibliographie

- Les références doivent être complètes et rédigées selon les normes en vigueur :
- pour un ouvrage :
Code : Nom, Prénom. *Titre de l'ouvrage*. Lieu, éditeur, date.
Par exemple :
Roudié 1975 : Roudié, Paul. *L'activité artistique à Bordeaux, en Bordelais et en Bazadais, de 1453 à 1550*. Bordeaux, Sobodi, 1975.
- pour un article :
Code : Nom, Prénom. « Titre de l'article entre guillemets ». *Revue*, année, tomaiison, paginations.
Par exemple :
Roudié 1960 : Roudié, Paul. « Documents sur la fortification des places fortes de Guyenne au début du XVIe siècle ». *Annales du Midi*, 1960, 72, n° 49, p. 43-57.

Table des matières

† Robert COUSTET

À propos du cénotaphe de Montaigne [fragments] 9-27

Robert Coustet, 18 août 1934 - 19 septembre 2019

Bibliographie de Robert Coustet 29-34

Michel LENOIR et Marc MARTINEZ

Terres et hommes de Préhistoire : le Blayais-Bourgeais 35-46

Sabine MÉRY

Une boucle d'oreille mérovingienne découverte sur la place Camille-Jullian à Bordeaux 47-56

Virginie PARCOLLET

Uza : un castrum en Pays de Born 57-72

Xavier ROBOREL DE CLIMENS

Un hôtel oublié de la rue de Cheverus 73-80

Xavier ROBOREL DE CLIMENS

Rue Thiac : la maison de Jean Léon Dufau de Lamothe 81-92

Jean-Claude HUGUET

François Bouquey Lagrave, marin saint-émilionnais au XVIII^e siècle 93-112

David FIOZZI

Le chœur de la cathédrale Saint-André dans la seconde moitié du XVIII^e siècle et le projet de Barthélémy-Michel Hazon 113-140

François-Rémy ROQUETON

Le bourreau anachronique, un cas d'emprunt à Dürer dans des vitraux du XIX^e siècle 141-147

Chroniques

Chronique d'archéologie métropolitaine, année 2017 151-209

L'archéologie girondine en 2017 211-244

Activités et manifestations de la Société Archéologique de Bordeaux en 2018 245-247

Activités du Cercle numismatique Bertrand-Andrieu en 2018 249-250